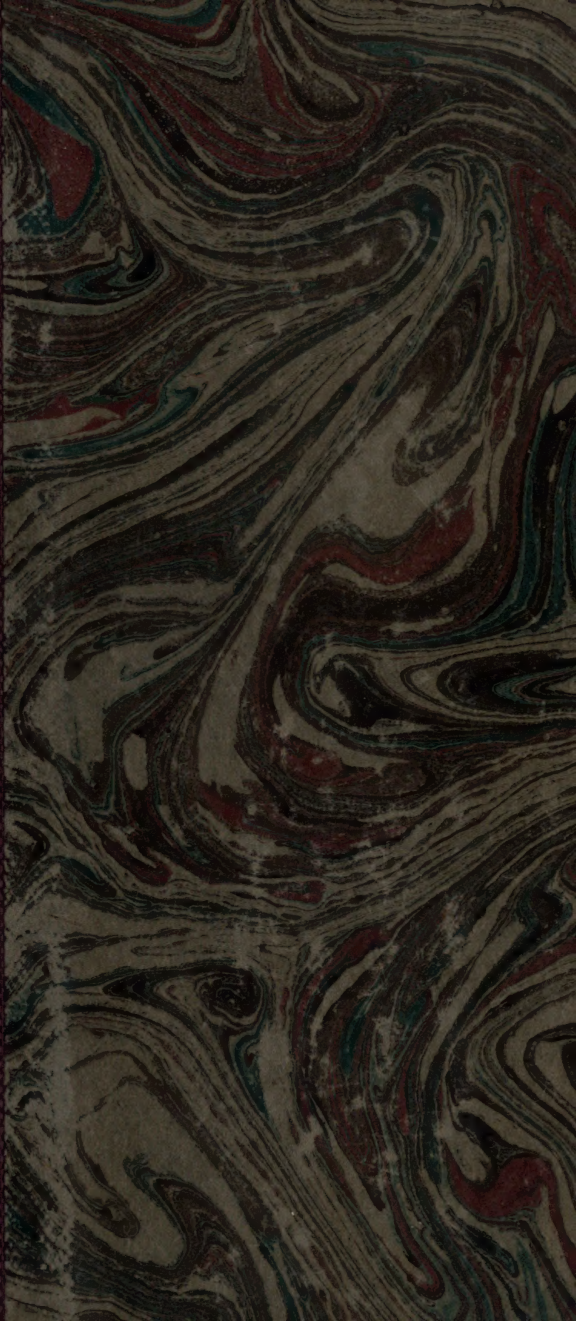


GOTTFRIED KELLER

Sa Vie et ses Œuvres

LG
K297
.Yba1.2

Gottfried Keller

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR

FERNAND BALDENSPERGER

MAITRE DE CONFÉRENCES
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

381493
6.6.40

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE & Cie
79, Boulevard Saint-Germain, 79

1899

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PRÉFACE

Gottfried Keller a lui-même prévu, non sans quelque effroi, et annoncé avec un peu d'ironie qu'il fournirait, vers 1901, le sujet d'une de ces « dissertations », comme il est d'usage d'en pourvoir seulement des êtres et des choses qui sont bien du passé. Ses prévisions se trouvent un peu devancées par le présent ouvrage : mais n'a-t-on pas dit que la postérité commençait aux frontières ? Et ce travail, consacré à un écrivain mort depuis moins de dix ans, aura l'excuse d'être une étude française sur une des figures les plus singulières des lettres allemandes — et suisses — au XIXe siècle.

D'ailleurs, il se pourrait que l'écrivain zurichois acquît, plus tôt que d'autres, l'espèce de recul indispensable pour qu'un auteur prenne place dans le patrimoine d'une littérature, bénéficiant peut-être de ce qui a nui, de son vivant, à l'expansion de sa renommée : il lui a manqué, presque toujours, de paraître *d'actualité*. Le grand public ne croyait guère trouver chez lui une réponse aux questions du moment; rien, dans cet esprit et dans cette activité d'écrivain, ne paraissait offrir à la foule de suffisantes garanties de « modernisme » ; il n'était pas jusqu'à l'absence de trépidation, de nervosité dans l'allure même de son œuvre, qui ne semblât témoigner d'une imparfaite intelligence des préoccupations actuelles. Or, — compensation réservée d'ordinaire aux poètes absolus, et dont l'étrange actualité d'un Vigny est,

chez nous, le plus pur exemple, — il est possible que, dans les pays allemands, cet obstacle à l'écho immédiat favorise le retentissement posthume du romancier zurichois.

Le présent travail ambitionne plutôt d'étudier avec quelque détail la vie et l'œuvre de Gottfried Keller, que de lui amener des catégories nouvelles de lecteurs. Grâce à un remarquable recueil d'éléments biographiques et de lettres, publié ces dernières années par J. Baechtold, le regretté professeur de l'Université de Zurich (1), l'essentiel de la vie et de la pensée intime de Keller est assez connu désormais pour qu'on puisse tenter cette tâche d' « explication » à laquelle nous invitent les grands hommes. Mais bien des raisons s'opposent à ce que celui-ci devienne une « valeur » en dehors des pays pour lesquels il écrivait : il faut être un héros, non seulement, comme il le disait lui-même, pour dépasser les bornes de l'époque où l'on vit, mais aussi pour franchir véritablement les limites d'une civilisation et d'un idiome. Keller vaut beaucoup, à la fois, par l'intraduisible charme de la langue et par ces harmoniques subtiles, qui, chez les poètes et les humoristes, vibrent, mais pour les initiés seulement, en même temps que la note fondamentale de l'idée : c'est dire qu'il appartient tout ensemble aux deux classes d'écrivains dont l'efficacité est le moins susceptible de réelle exportation, le plus engagée dans certains districts de la carte du monde.

Peut-être aussi l'enseignement implicite de son œuvre n'est-il point de ceux qui se prêtent le mieux à une révélation au-delà des frontières. Les doctrines que charrient surtout, d'un pays à l'autre, les grands courants d'idées, semblent être plutôt celles qui contribuent à exalter « l'instinct de puissance », l'individualisme, la notion de l'énergie, que

(1) L'initiale B. désigne, dans les notes, l'ouvrage de Baechtold ; l'abréviation W. représente l'édition définitive des œuvres complètes de Keller (10 volumes, chez Hertz, Berlin).

celles qui en raillent les déviations et en démasquent les vanités : et sans doute il est bon qu'il en soit ainsi, car ces dernières font double emploi avec tant d'autres enseignements, tant d'autres limitations ! Or, Keller n'a pas cessé de railler certaines aberrations inférieures de « l'instinct de puissance », de vanter au contraire la soumission et le renoncement. Il est vrai qu'il proposait les plus sûres compensations : la robustesse tranquille des âmes qui ont fait leur paix avec le monde, et surtout la poésie et la beauté qui, latentes dans les choses les plus ordinaires, dans les plus humbles manifestations de la vie, révélées aux yeux qui savent les voir, dispensent de chercher de plus ambitieuses satisfactions.

Des analyses de romans et de nouvelles tiennent, dans le présent ouvrage, une place qu'on pourrait juger excessive. Mais, outre qu'une analyse est un commencement de commentaire, l'équilibre voulait qu'on fît la part égale entre telles œuvres, déjà traduites dans notre langue, et telles autres, dont la longueur ou la singularité mettent, et mettront toujours, sans doute, en défaut la patience ou le goût français. Enfin, ces analyses peuvent donner les moyens de connaître en France, au moins historiquement, une personnalité et une œuvre parfois difficiles à aborder directement.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE ET ADOLESCENCE

ZURICH (1819-1839)

> L'enfance est un prélude de l'existence entière, et elle n'est point révolue que déjà s'y sont estompés les principaux traits des errements humains ; si bien que dans la suite il ne se passe guère d'événements dont les contours n'aient pas été tracés dans notre conscience comme un songe et comme une esquisse... PREMIER *Henri le Vert.*

Tout au début du récit où Gottfried Keller retrace dans ses grandes lignes l'histoire de sa propre enfance en l'attribuant à son héros Henri Lee, il évoque avec complaisance le village d'où ses parents étaient originaires, avec les forêts et les champs qui l'entourent et le petit cimetière où dorment des générations d'ancêtres inconnus, « et dont la terre est faite littéralement des ossements décomposés des aïeux ». Ce souci n'est pas indifférent. Outre que Gottfried Keller a toujours manifesté une sorte de fierté civique à songer qu'il avait derrière lui une lignée de braves gens, son enfance et sa jeunesse ont retrouvé une vraie patrie dans ce village de ses parents ; et, passant par-dessus les hasards de la destinée qui avaient fait de son père un monsieur de la ville et de lui-même un petit citadin, il est souvent redevenu campagnard avec délices. Bien qu'il fût né à Zurich, il resta toujours peu ou prou Gottfried de Glattfelden, comme aimait

à l'appeler son ami Freiligrath ; et lorsqu'en 1878 il reçut le droit de bourgeoisie de la grande ville qu'il illustrait, il ne manqua pas de laisser entendre, malgré ses remerciements, qu'il n'avait jamais regretté d'appartenir à la campagne zurichoise.

Glattfelden est le nom de « l'antique village alemannique », situé au nord-ouest du canton de Zurich, à une demi-lieue du Rhin, où étaient nés son père, Hans Rudolf Keller, et sa mère, Elisabeth Scheuchzer. Mariés le 3 mai 1817 dans la petite église campagnarde, ils vinrent s'établir quelques semaines plus tard au chef-lieu du canton, à Zurich, où naquit, deux ans après, Gottfried Keller. Le bonheur du jeune ménage devait être de courte durée : Rudolf Keller mourut dès 1824, tandis que sa femme, plus âgée que lui de quatre ans, ne s'éteignit qu'en 1864.

Gœthe s'est plu à attribuer, dans des vers bien connus, à l'hérédité maternelle l'enjouement et le goût des fictions qui furent la grâce et la fleur de son génie ; et la plupart des poètes ont semblablement hérité de leur mère leurs aptitudes les plus efficaces à l'imagination et au rêve. Il semble qu'il en fut autrement pour Keller, et qu'il tint de sa mère ce qu'il y a eu de fruste et d'un peu âpre dans son caractère, et de son père, en revanche, les qualités les moins prosaïques de son talent. Les braves gens de Glattfelden ne se trompaient point lorsqu'ils reconnaissaient, dans l'écolier qui leur rendait visite aux vacances, un être d'imagination, une *phantastische Natur*, comme avait été son père. Celui-ci avait quitté de bonne heure le village pour apprendre à la ville le métier de tourneur ; après plusieurs années d'apprentissage, il avait bouclé ses guêtres pour voir du pays, et fait un long séjour dans le sud de l'Allemagne. A son retour, c'était un monsieur, comme disaient de lui les paysans, un monsieur presque élégant qui portait un habit de drap fin coupé à la dernière mode, des pantalons collants et de resplendissantes bottes à la Souvarow à revers jaunes ; et il franchissait le seuil des portes basses pour s'entretenir avec affabilité avec les bonnes vieilles et les compères du village. « Il y avait quelque chose de vibrant dans les manières de cet homme de

vingt-six ans ; le feu intérieur de l'enthousiasme donnait à ses yeux une sorte d'éclat continu, il s'exprimait toujours en bon allemand et s'efforçait de prendre les choses même les plus insignifiantes de leur plus beau, de leur meilleur côté (1). » Grand admirateur de Schiller, ami des représentations théâtrales et sensible à la poésie jusqu'à composer des vers lui-même, le maître tourneur Rudolf Keller unissait à une réelle curiosité des choses de l'esprit et au souci de son propre perfectionnement intellectuel cette variété d'altruisme si fréquente chez les Suisses : le souci du progrès collectif, la confiance inébranlable dans une marche ascendante des sociétés humaines et la conviction que les initiatives individuelles sont efficaces pour diminuer la somme du mal social. Aussi, pendant le peu d'années qui sépara de sa mort précoce son établissement à Zurich, le vit-on sans cesse préoccupé d'action et curieux de politique, partisan actif d'une union plus étroite des cantons helvétiques, philhellène convaincu, mais soucieux surtout de donner aux gens du peuple une éducation et une instruction plus rationnelles et de les initier aux bienfaits de la solidarité et des secours mutuels ; ouvrier habile en même temps, connaissant bien la pratique de son métier de tourneur et cherchant encore, dans la modestie de son activité professionnelle, à aider au progrès. L'art du tourneur lui doit, paraît-il, mainte innovation ingénieuse, et les objets qui sortaient de ses mains témoignaient d'une certaine aptitude artistique (2). C'est de lui assurément que son fils hérita ces dispositions « visuelles » qui longtemps l'inclinèrent à chercher dans la peinture sa véritable vocation et firent de lui, à certains égards, un peintre réfugié dans la littérature.

De sa mère Elisabeth Scheuchzer, — elle était fille de Johann Heinrich Scheuchzer, d'abord chirurgien militaire, plus tard juge, et mort en 1817, — Keller paraît tenir, outre sa taille qui resta sa vie durant exceptionnellement courte, des qualités plus humbles et moins brillantes, mais également

(1) W. I, p. 19.
(2) B. I, p. 8.

solides, une ténacité qui allait jusqu'à l'entêtement et une franchise parfois hargneuse. Cette petite femme économe, ménagère méticuleuse et cuisinière exacte, anxieuse des conseils d'autrui, d'une religion avant tout pratique et pour qui le Dieu providentiel était en première ligne « le surintendant des vivres », n'était pas dénuée d'un humour un peu fruste ni d'un rude bon sens de femme du peuple. Mais, bien qu'elle possédât un album de poésies dont plus de cent pages étaient couvertes de vers qu'elle avait copiés, il ne semble pas qu'elle pénétrât jamais bien avant dans l'intimité spirituelle de son fils. C'est elle qui, étant allée voir en 1842 un tableau qu'il avait envoyé de Munich à un Salon organisé à Zurich, écrivait à Gottfried : « Je suis restée longtemps devant, songeant et calculant combien le cadre avait coûté d'argent et le travail de temps ! » Et elle paraît n'avoir guère apprécié, dans le roman autobiographique *Henri le Vert,* que les éléments purement réalistes et véridiques du récit. Ce n'était guère une mère de poète ; et lorsqu'on songe aux grâces d'esprit et de cœur de la délicieuse Frau Rath, ou à la décision intellectuelle de la mère d'Henri Heine, on est tenté de prendre en pitié cette bonne femme qui voulait bien croire ce qu'on disait du talent littéraire de son fils, mais qui ne fut jamais aussi convaincue de sa valeur que le jour où elle le vit pourvu d'un sûr traitement de fonctionnaire cantonal. Et pourtant, quelle chance pour la destinée de Keller qu'il eût, en ses années de gêne et de bohême, une mère comme celle-là, d'âme réservée et humble, semblable aux veuves dont nous voyons passer dans ses œuvres la silhouette menue et un peu sèche, pour garder au logis la place de l'absent, et pour porter au guichet de la poste le paquet des gros sous économisés à l'intention de l'enfant prodigue !

Comme presque tous les grands événements de sa vie, c'est en été que se place la naissance de cet ami de la lumière et du soleil. Il vint au monde le 19 juillet 1819, dans la maison *zum goldenen Winkel*, au Neumarkt, tout près d'une des portes du vieux Zurich. Baptisé neuf jours plus tard, il reçut le prénom de Gottfried, qui semblait à ses parents

« plus harmonieux que Rudolph (1) ». C'était un peu aussi en l'honneur du Junker Gottfried von Meiss, un patricien zurichois qui avait eu jadis un brin d'inclination pour la mère de l'enfant et qui accepta, avec la voisine Kleophea Ammann, de tenir le petit Gottfried sur les fonts baptismaux.

Il était le deuxième enfant ; son aînée, une fille née en 1818, mourut à l'âge de quatre ans ; et de six enfants que mit au monde la femme du maître tourneur, deux seulement devaient franchir les années de la première enfance : Gottfried et sa sœur Regula, qui, plus jeune de trois ans, vécut jusqu'en 1888, deux ans avant la mort de Keller lui-même.

Il n'y eut jamais grande communion d'âme entre le frère et la sœur. Pleine de gaîté et de belle humeur dans sa jeunesse, Regula devint assez vite la figure falote et sans grâce que tant de visiteurs de son frère ont entrevue, non sans effarement. Elle était lourde et laide, avec un menton trop prononcé, de mise négligée et d'humeur peu amène. Elle eut la vaillance et le mérite de rester fille et de travailler âprement pour les siens durant sa jeunesse, et il fallut une dangereuse maladie de Regula pour révéler à Gottfried, en 1847, toute la « valeur tranquille de sa sœur ». Plus tard, le célibat de l'écrivain trouva en sa sœur une ménagère parcimonieuse et dévouée, sinon une compagne de vie bien tendre. Sainte-Beuve insiste quelque part sur ces « linéaments essentiels » qu'on retrouve « plus à nu et à l'état simple » chez les sœurs de l'homme supérieur. Le dédain des formes élégantes de la vie, l'indifférence pour les conventions de politesse et de toilette, la ténacité des habitudes et la méfiance des choses et des figures nouvelles, ce sont là, communs à ces frère et sœur, des traits de caractère que les circonstances extérieures ont pu masquer à l'occasion chez l'un, mais qui étaient bien comme les fils les plus grossiers d'une trame assez fruste.

En août 1824, le maître tourneur Keller mourait « dans la fleur de sa jeunesse, à un âge où d'autres ne font que

(1) B. I, p. 10.

commencer la besogne de leur vie, au milieu de ses projets et de ses espérances, et sans voir se lever les temps nouveaux que lui et ses amis voyaient venir avec confiance ». L'enfant aux faibles mains de qui Rudolf Keller laissait « le fil d'or de la vie, pour qu'il le nouât honorablement à l'obscur avenir » n'avait que cinq ans, et le souvenir de son père ne resta en lui associé qu'à deux images, mais qui sont significatives. Un jour, les yeux étonnés de l'enfant le voyaient apparaître en tenue militaire, dans un uniforme vert aux boutons de métal ; et un dimanche soir qu'il lui faisait traverser dans ses bras un champ de pommes de terre, il avait essayé de faire comprendre et admirer au garçonnet l'humble merveille de la plante familière. Mais, à défaut de souvenirs plus précis que ces réminiscences enfantines, Keller garda toute sa vie le culte de la mémoire paternelle, entretenu par les récits que lui faisait sa mère, et la fierté d'être le fils de cet homme qu'il entendait nommer avec éloges par d'anciens compagnons de ses efforts. Bien qu'il soit vraisemblable que, si le maître Rudolf eût vécu, maint heurt se fût produit entre la vivacité de son tempérament et les volontés parfois fantasques de son fils, Keller eût sans doute reçu de son père une initiation à la vie moins incertaine. Lui-même s'est plu à imaginer une amitié intelligente et une parfaite entente unissant son père et lui, « l'excellent homme menant chaque jour son fils plus avant dans l'existence et vivant en lui une seconde jeunesse ». Il est probable en tout cas que les incertitudes de la vocation et tant de déterminations mal conseillées eussent été épargnées à l'orphelin.

Le plus clair de la fortune laissée — toutes dettes payées — par le maître tourneur à sa veuve, c'était la maison *zur Sichel*, où la petite famille s'était installée en 1819, et où se trouvait l'atelier. Mme Keller continua d'abord l'affaire, épousa même en 1826 son premier ouvrier, Jakob Wild; mais la séparation judiciaire fut prononcée après quatre ans de mariage, et la bonne femme resta seule avec son garçonnet et sa fillette, vivant des minces redevances de ses locataires et réussissant par des prodiges d'économie et des luttes héroïques chez les fournisseurs à joindre les deux

bouts ; « et elle faisait le désespoir des bouchers, obligés de faire appel à la toute-puissance de leurs antiques privilèges pour mettre un éclat d'os sur le plateau de la balance, lorsqu'on pesait sa viande ». La situation, si fréquente dans l'œuvre de Keller, d'une femme laissée seule, par la mort ou l'abandon du mari, avec un fils qu'il lui faut élever, ce fut en somme la première que le futur écrivain ait vécue, et il n'est pas étonnant que ce motif de dévouement maternel, mais aussi d'incertitude et d'angoisse, revienne souvent sous sa plume.

Le petit Gottfried était un enfant tranquille et silencieux, insociable et farouche aux étrangers, d'une sensibilité de bonne heure contenue, concentrée et repliée sur elle-même. Il pleurait difficilement et faisait dire de lui par ceux qui le connaissaient mal : « Il n'est pire eau que l'eau qui dort. » Eau dormante et immobile en effet, mais qui n'était point de celles dont la surface décevante cache de louches profondeurs; eau dormante et propice aux reflets et qui, mieux que les ruisseaux qui courent, et passent, réfléchissait l'humble ciel et le décor médiocre d'alentour, tout le milieu un peu mesquin dont Gottfried Keller a gardé un si vivace souvenir. C'étaient de pauvres splendeurs, et qui pourtant, avec l'aide de l'imagination, ont donné certainement à cet enfant de mince bourgeoisie des fêtes de contemplation et de rêve aussi intenses qu'en ont pu recevoir de plus fortunés. Doué du sens de l'observation, muni surtout de deux yeux qui savaient voir les choses et d'une fantaisie habile à amplifier et à ouvrer magiquement les sensations reçues, Keller n'a pas eu l'enfance maussade qu'on s'est parfois avisé d'imaginer : cet incessant effort qui, dans l'autobiographie d'*Henri le Vert*, poétise d'instinct des impressions médiocres, la richesse silencieuse de cette âme d'enfant devait s'y livrer à son insu.

En vérité, les « jardins paradisiaques » dont s'émerveillait le regard de Gœthe tout jeune, les belles maisons cossues et confortables de la rue du Fossé-aux-Cerfs n'étaient pas des enchantements plus sûrs que les arrière-cours et les hauts pignons du Rindermarkt de Zurich, avec leurs fenè-

tres basses et les terrasses étroites où la lessive des ménagères claque au vent. « C'était une vieille et haute bâtisse spacieuse, habitée du haut en bas comme une ruche d'abeilles... Les étages inférieurs sont obscurs, aussi bien les chambres, à cause de la ruelle étroite, que les escaliers et les paliers, toutes les croisées ayant été employées pour les logements. Quelques recoins, quelques couloirs donnaient à cette demeure un aspect ténébreux et confus et restaient pour moi des mystères dont l'exploration était encore à faire : mais, à mesure qu'on s'élève, il fait gai et clair, car l'étage supérieur, que nous habitions, dépasse les maisons voisines. Une haute fenêtre donne un jour abondant aux escaliers capricieusement interrompus et aux bizarres galeries de bois, et le palier carrelé et aéré forme un contraste de clarté avec les fraîches ténèbres des profondeurs. Les croisées de notre chambre d'habitation ouvraient sur une foule de petites cours encastrées, comme il arrive souvent, au milieu d'un pâté de maisons, et bourdonnantes d'un sourd et placide murmure dont on ne se doute pas depuis la rue. Tout le long du jour je contemplais, pendant des heures, la vie domestique enclose dans ces cours intérieures ; les jardinets qui y verdoyaient m'apparaissaient comme de petits paradis, lorsque le soleil d'après-midi les éclairait et que la lessive blanche y flottait doucement... Notre petite cour à nous contenait entre de hautes murailles un tout petit bout de gazon, avec deux minuscules sorbiers ; une petite fontaine jamais lasse se déversait dans une auge de grès complètement verdie ; et cet étroit recoin est frais, presque glacé, sauf en été où le soleil s'y pose tous les jours quelques heures. C'est alors que depuis la rue, si la porte de la maison est ouverte, on voit, à l'autre bout du corridor obscur, resplendir la verdure cachée, si coquettement que les passants sont pris comme d'une sorte de nostalgie des jardins. En automne, ces regards du soleil se font plus brefs et plus doux, et lorsqu'alors les feuilles des deux arbustes jaunissent et que rougissent leurs baies écarlates, lorsque les vieux murs prennent une teinte d'or si triste et que la fontaine y ajoute un filet d'argent éclatant, ce petit coin perdu prend un charme si merveilleux

de mélancolie que l'âme en est aussi satisfaite que du plus large paysage... (1). »

De bonne heure sensible aux impressions visuelles de préférence à toutes autres, et jouissant des jeux de la lumière et des couleurs, c'est à des images qu'il associa sa première vie intellectuelle ; et il n'est pas étonnant que sa théologie enfantine fut d'abord déterminée par des sensations de cet ordre. « Sur un toit du voisinage s'élevait une tourelle effilée et pointue comme une aiguille, avec une petite cloche suspendue à l'intérieur et un coq doré tout resplendissant qui tournait au-dessus. Quand la clochette tintait dans le crépuscule, ma mère parlait de Dieu et m'apprenait à prier; moi je demandais : « Qu'est-ce que Dieu ? est-ce un homme ? » et elle répondait : « Non, Dieu est un esprit ! » Le toit de l'église s'évanouissait peu à peu dans les ombres grises, la lumière grimpait le long du clocheton, jusqu'à ce qu'elle scintillât sur la girouette dorée; et un soir surgit en moi la nette conviction que ce coq était Dieu. Aussi joua-t-il un rôle indéfini dans les petites prières enfantines que je savais et que je prenais plaisir à réciter..... »

Lorsqu'il eut six ans, Gottfried fut mis à l'école : il fallut abandonner et les solitaires méditations et les escapades fureteuses menées chez voisins et locataires de la maison, petites gens, artisans, compagnons, ouvriers, dont la mémoire de Keller a retenu les habitudes, les occupations et les mobiliers. Pour obéir à un désir de son père défunt, le petit garçon fut envoyé dans une école de pauvres — *Zum Brunnenthurm* — école gratuite fondée en 1786 pour permettre aux enfants des indigents de recevoir une instruction élémentaire. « Mon père avait de son vivant suivi avec beaucoup d'enthousiasme l'organisation et les résultats de cette école, qu'il allait parfois visiter et inspecter ; et il avait souvent exprimé sa volonté de m'y faire passer mes premiers temps d'écolage : il voyait déjà un procédé d'éducation dans cette circonstance que dès ma prime jeunesse je me trouverais en contact avec les enfants les plus pauvres de la ville, et

(1) W. I, p. 31

qu'ainsi tout esprit de caste et toute arrogance seraient détruits en moi dans leur germe. » C'est le premier jour de classe que se passa véritablement l'amusante histoire racontée dans *Henri le Vert* : Keller, à qui le maître voulait faire nommer le P majuscule, s'avisa que ce signe devait s'appeler Pumpernickel, à cause d'une association d'idées qui surgit dans son esprit entre cette lettre bizarre et le mot singulier qu'il avait entendu prononcer sans savoir à quel objet l'appliquer (1). Il fit d'ailleurs, malgré ce malheureux début, des progrès rapides, et fut bientôt nommé moniteur ; et comme l'école était mixte, son cœur tyrannique se plaisait à faire à sa guise la pluie et le beau temps sur le visage des petites filles auxquelles il enseignait à lire. C'est aussi sur les bancs de cette école qu'il apprit à connaître un personnage dont la silhouette traverse plusieurs chapitres de l'autobiographie : Meirlein, qui s'appelait de son vrai nom Johann Heinrich Meyer, et qui était bien le garçonnet pratique, fûté, exact et retors, au visage couvert de taches de son, qui exploite avec tant de mauvaise foi l'amour-propre et l'excès d'imagination d'Henri Lee. Ce mauvais génie des heures de récréation et des jours de congé se tua, en 1835, en tombant d'un toit.

En dehors de l'école, Gottfried Keller retrouvait au Rindermarkt des camarades du voisinage, enfants d'artisans comme lui, entre autres les fils du maître cordonnier Rordorf, qui furent les compagnons de bien des ébats racontés dans *Henri le Vert*. Mais la société qui plaisait le mieux à sa précoce fantaisie et au goût du mystère que ni les jeux d'écoliers ni les propos plutôt positifs que pouvait lui tenir sa mère ne satisfaisaient, c'était celle d'un couple bizarre qui s'était installé en 1828 dans la maison maternelle : Jakob Hotz et sa femme. Keller a tracé le portrait — moitié Balzac, moitié Hoffmann — du petit homme falot et chenu, brocanteur de son état, et de sa femme Anna Meyer, la grosse mère Margret du roman autobiographique, « faiseuse de lits et prêteuse sur gages ». Il l'a dit lui-même, l'amitié de cette singulière personne fut pour le garçonnet, que le prosaïsme

(1) W. I, p. 35.

et la simplicité de la vie quotidienne sevraient de fantaisie, ce que sont d'ordinaire, pour les enfants en mal de provende d'imagination, les grand'mères et les vieilles bonnes fécondes en histoires. La singularité du décor où s'agitait le couple Hotz, cette boutique sombre, bourrée d'antiquailles, encadrait bien la bizarrerie des personnages. «..... Dans le plus profond réduit se tenait en tout temps une femme âgée, épaisse, assise, en un costume archaïque, dans le clair-obscur indécis, tandis qu'un petit homme encore plus antique, tout anguleux et chenu, s'agitait dans la boutique au milieu de quelques employés... Mais l'âme de l'affaire, c'était la femme, et c'est d'elle que partaient ordres et commandements, bien qu'elle ne bougeât point de place et qu'on l'eût bien moins encore aperçue jamais dans aucune rue de la ville... La mère Margret avait encombré et orné sa chambre d'habitation des objets que dans son fonds de commerce elle avait trouvés le plus à son goût... et elle attribuait à toutes ces choses une histoire remarquable ou même des vertus secrètes, ce qui les lui rendait sacrées et inaliénables, en dépit des amateurs qui souvent s'efforçaient d'arracher à son ignorance des antiquités d'une réelle valeur... Il lui fallait du merveilleux et du mystère, mais dans le monde sensible seulement, dans la vie, dans la destinée des hommes, dans l'aspect extérieur et changeant des choses... Elle avait l'habitude de se lever plusieurs fois la nuit et de se mettre à la fenêtre pour voir ce qui se passait dans le silence des ténèbres nocturnes, et toujours elle découvrait quelque étoile qui n'avait point son apparence ordinaire, un météore ou une lueur rouge, phénomènes pour lesquels elle avait vite trouvé un nom. Tout avait pour elle une signification et une existence propres ; quand le soleil donnait dans un verre d'eau et le traversait pour s'étaler sur la table polie, le jeu des sept couleurs était pour elle le direct reflet des splendeurs qui devaient éclater dans le ciel même. Elle disait : « Ne voyez-vous pas ces belles fleurs et ces belles couronnes, ces treilles vertes et ces rouges soieries ? Ces clochettes d'or et ces jets d'eau d'argent ? » Et chaque fois que le soleil pénétrait dans la chambre, elle répétait l'expérience pour voir un peu, comme elle disait,

dans le ciel... Depuis qu'elle ne sortait plus de la maison, ses révélations se bornaient à des coups frappés et à des bruits sourds qu'elle entendait dans tous les placards, peut-être aussi à la promenade d'un bélier noir dans la rue nocturne, lorsque vers minuit ou à l'aube elle faisait le guet depuis sa fenêtre... Mais dans sa jeunesse elle en avait vu bien d'autres, surtout lorsqu'elle habitait encore la campagne où il lui fallait traverser de jour et de nuit les champs et les bois. C'étaient alors des hommes sans tête qui marchaient à côté d'elle, pendant des lieues, et qui s'approchaient davantage, plus elle mettait d'ardeur dans ses prières ; des paysans qui revenaient de l'autre monde se dressaient au milieu de leurs anciennes propriétés et tendaient vers elle des mains suppliantes ; des pendus descendaient à grand bruit du haut des sapins en hurlant épouvantablement et couraient après elle... Puis elle racontait des histoires de sorcellerie et de magie noire, ces arts ayant été, du temps de sa jeunesse, vers la fin du dernier siècle, en pleine vogue parmi les paysans. Il y avait eu alors, dans sa famille, de riches et puissantes lignées de paysans qui possédaient de vieux livres païens au moyen desquels ils pratiquaient les plus noirs maléfices... (1). » Des récits moins fantastiques faits par les clients, souvenirs et commérages, s'entendaient encore dans la boutique de bric-à-brac, et « l'enfant avait ainsi l'occasion de puiser directement à la source ce qu'on accommode à l'ordinaire, à l'usage des enfants des gens cultivés, dans des livres de contes spéciaux... Ces histoires rendaient assurément mon imagination un peu précoce et la préparaient à des impressions vives, de même que les enfants du peuple sont accoutumés de bonne heure aux boissons fortes des grandes personnes. Car ce que j'entendais conter ici ne se bornait pas seulement à ce monde surnaturel et fabuleux ; les interlocuteurs causaient aussi, et passionnément, de leur destinée et de celle d'autrui ; le long passé de la mère Margret et de son mari était surtout riche en anecdotes sérieuses ou gaies, en exemples de justice et d'iniquité, de dangers et

(1) W. I, p. 59.

de détresses, de péripéties et de délivrances; et ils avaient vu la famine, la guerre, la révolte... (1). »

Ainsi pourvue d'une ample provende, recueillant des impressions dont beaucoup furent ineffaçables, et que la brocante accumulée accompagnait presque toujours d'une illustration sensible et comme d'une leçon de choses, l'imagination de l'enfant allait grand train. « Muni de tous ces éléments....., je dévidais, dans la tranquillité de notre chambre, tous ces matériaux afin d'en faire de longs tissus de rêve dont l'imagination excitée fournissait la trame première. En vérité, je dois ramener à ces premières années d'enfance mon goût et une certaine habileté à rattacher aux événements de la vie réelle des destinées fictives et des histoires compliquées, pour donner ainsi l'essor à des romans gais ou tristes, — dont le centre était moi-même et mes proches, — qui m'occupaient des jours entiers et m'agitaient au point de se transformer en nouvelles réalités, au gré de ma vie intime ou des événements extérieurs. Dans ces premiers temps c'étaient des images brèves et changeantes qui surgissaient et défilaient avec une inconsciente rapidité, comme les souvenirs et les matériaux de rêve que le sommeil met en branle chez l'homme endormi. Elles se tissaient chez moi avec la vie réelle, au point qu'il m'était impossible de les distinguer de celle-ci (2). »

Aussi le péché capital de Keller durant ces années d'enfance fut-il le goût du mensonge, mais d'un mensonge particulier : l'emploi déréglé des facultés inventives, la satisfaction qu'éprouvait le petit garçon à munir ses fantaisies d'une forme assez ingénieuse, assez vraisemblable surtout, pour que les grandes personnes pussent accepter comme réalités de pures imaginations. L'auteur d'*Henri le Vert* nous raconte à quelles conséquences douloureuses — pour les autres plus encore que pour lui-même — menait à l'occasion son faible pour les histoires : il en inventait de toutes pièces et s'efforçait de les sanctionner et de les vérifier dans le

(1) W. I, p. 75.
(2) Premier *Henri le Vert*.

domaine réel, en accusant de mille méfaits circonstanciés des camarades ou des condisciples qui n'en pouvaient mais (1). Et il s'étonnait quand ses compagnons, punis à la suite de racontars ainsi organisés, s'indignaient de subir un châtiment injuste : « J'éprouvais une intime satisfaction à voir le déterminisme poétique de mes inventions prendre une forme, si harmonieusement, si visiblement complète, qu'elles entraînaient des événements, des actions et des souffrances mémorables grâce à ma parole créatrice. Je ne comprenais point du tout comment les gamins qui en pâtissaient pouvaient se lamenter de la sorte et m'en vouloir, alors que le parfait développement de l'affaire allait de soi et qu'il m'était aussi impossible d'y rien modifier qu'aux dieux antiques de changer la Destinée. »

S'il n'est point présomptueux de vouloir préciser les obscurs mobiles qui s'agitaient dans cette âme d'enfant, et d'enfant bizarre, je crois qu'on peut attribuer au même besoin de rattacher sa vie intérieure à la réalité, et de la voir sanctionner par celle-ci, mainte particularité de sa naïve théologie. C'est exactement la même qualité d'émotion et de satisfaction qu'il essayait de trouver dans la prière. Pascal se demande pourquoi Dieu a commandé à l'homme la prière ; et lui-même répond à cette interrogation : « Pour lui laisser la dignité de la causalité. » Et, de même que G. Keller enfant se réjouissait de combiner, par la seule imagination, des constructions assez bien ordonnées pour que la vie réelle s'en trouvât modifiée, c'était véritablement le désir d'être la cause, au moins occasionnelle, de quelque contingence, qui

(1) Il est absolument justifié, dans ce cas comme dans bien d'autres, d'identifier Keller avec Henri Lee, le personnage à qui sont attribués ces épisodes d'enfance, et de voir dans le héros du roman le sosie presque adéquat de l'écrivain. Keller a déclaré tout le premier que même les détails anecdotiques contenus dans l'histoire d'enfance d'*Henri le Vert* sont à peu près véridiques, et cette proposition a été contrôlée en mainte circonstance par J. Baechtold. Quant à ces histoires de mensonges improvisés et circonstanciés, leur caractère de véracité et d'exactitude scientifique a amené à la même conclusion deux savants « psychiâtres », MM. Delbrück et Forel, qui y voient des cas d' « hallucination rétroactive ». Cf. A. Delbrück, *Die patholog. Lüge und die psychisch abnormen Schwindler*, et A. Forel, *Der Hypnotismus, seine Bedeutung und seine Behandlung.*

inspirait sa prière, beaucoup plus que l'angoisse des situations où il pouvait se trouver, ou que l'élan mystique de l'adoration et de la ferveur.

A côté de dispositions qui font pressentir le futur poète, où l'on peut démêler à la rigueur cette combinaison d'une libre fantaisie et d'une sorte de réalisme justificatif, si fréquente dans son œuvre, s'annonçaient déjà, chez l'enfant, les bizarreries les moins attrayantes de son caractère : le manque d'aménité et de souplesse dans les relations, les sautes brusques d'humeur et les réponses en coups de boutoir qui valurent dans la suite tant de déceptions à des admirateurs désireux de le connaître personnellement et tant de mauvais moments à ses meilleurs amis. Il était souvent rechigné, boudeur et maussade, comme Pancrace, le héros d'une de ses nouvelles, « qui s'ingéniait à provoquer à foison des tragédies domestiques », ou jouer un rôle de victime grommelante et revêche. Il prenait d'ailleurs dès cet âge l'habitude de ne point manifester ses sentiments les plus légitimes, ou bien de les revêtir d'une expression désobligeante qui donnait le change à ceux qui le connaissaient mal. Ni la tendresse, ni la crainte d'une punition ou la conscience d'une injustice ne provoquaient en cet enfant des manifestations un peu vives de sensibilité. « Les démentis anxieux, le bavardage habile à écarter le châtiment, le marchandage opiniâtre au sujet de la peine à subir m'étaient impossibles ; si je croyais avoir mérité une punition, je l'acceptais en silence ; si elle me paraissait par trop inique, je gardais encore le silence. Non par défi, car en mon for intérieur j'étais tout joyeux de constater que mon juge ne pouvait pas plus qu'un autre se vanter d'avoir inventé la poudre (1). »

Lorsqu'il était seul, sans pouvoir aller entendre les histoires de la mère Hotz ou se coucher dans les copeaux d'un autre locataire de la maison, le menuisier Schaufelberger, il passait ses heures de récréation à des jeux singuliers d'imaginatif précoce, des jeux sans jouets, sa mère trouvant ceux-ci trop coûteux. Mais c'était une collection de pierres, un

(1) W. I, p. 169.

musée de papillons, une ménagerie, — distractions assez ordinaires à des enfants, qui chez Keller s'orientaient d'une façon particulière. Il donnait des désignations bizarres à ses cailloux, souffrait de mettre à mort papillons et scarabées, exhibait sous des noms magnifiques les animaux de ses cages devant les enfants des voisins, ou bien restait seul pendant des heures en face des bêtes lamentables, à regarder leurs mouvements. Mais un jour, après avoir en vain essayé de les détruire au moyen d'un fer rouge, il jeta dans un trou toute la collection, morts et vivants, et les enterra en grande hâte. Ce fut alors le tour de ce qu'il appelait la « théosophie », les compartiments de l'univers où il plaçait les gens qu'il connaissait, dispensant sa justice ou imposant son arbitraire, comme une Providence...

Ainsi se passa, sans grands incidents extérieurs, la première enfance de Keller, dans un milieu de très petite bourgeoisie toute voisine du peuple, mais point dépourvue de curiosités déjà intellectuelles, inquiète surtout de s'assurer le pain quotidien, liée pourtant au passé par des chaînons innombrables et mystérieux de souvenirs et de traditions. Sans doute aussi les semaines de vacances ramenaient-elles souvent l'écolier à Glattfelden, où le petit citadin n'avait guère de peine à redevenir villageois, par-delà l'unique génération qui le séparait des champs, et où il n'était pas plus dépaysé qu'il ne l'est comme écrivain, lorsque les aventures de sa fantaisie lui font traverser les campagnes et rencontrer les paysans. En somme, il ne fut pas un enfant prodige au sens que la pédagogie scolaire peut donner à ce mot ; il fut plutôt — et c'est l'expression dont se servaient ses premiers éducateurs — « un drôle d'enfant », dont l'imagination trop ardente s'épandait d'inquiétante façon, dont le mutisme paraissait trop souvent une bouderie farouche et l'absence d'expansion de la dureté de cœur ; un enfant bizarre jusque dans ses jeux, dont la vie intérieure, singulièrement profonde, ne se trahissait qu'aux plus attentifs de ceux qui l'approchaient, et qui semble surtout avoir précocement connu ce mal dont souffrent les natures peu impulsives, le recul, l'impossibilité de se montrer tel qu'on

est, la contraction douloureuse devant les êtres les plus aimés. Il resta ainsi sa vie durant, et les hasards de l'existence ne firent guère qu'estomper ou accuser, sans les modifier beaucoup, les linéaments qu'on surprend dans sa psychologie originelle : une imagination avide de rêves et prompte à s'en créer, un cœur bien vivant mais qui semblait avoir « une peau calleuse », comme dit G. Flaubert, un des hommes de la même génération qu'on est le plus tenté de comparer à l'écrivain zurichois.

De 1831 à 1833, Keller fréquenta le *Landknabeninstitut*, espèce d' « école réelle » indépendante, où l'on enseignait « les sciences et les langues ». Il fut attiré par l'étude de l'allemand et des langues étrangères, et l'on a conservé de cette époque ses premiers essais poétiques et littéraires, entre autres sa plus ancienne « œuvre » en prose, une relation de ses grandes vacances de 1832. C'était l'âge où il se plaisait à se donner un air de compagnon de métier, où il enlevait la visière de ses casquettes pour se coiffer plus crânement ; et il portait autour du cou, sous un col rabattu extraordinairement large, un foulard multicolore. Ses récréations et ses jours de congé le faisaient sortir de ce quartier du Neumarkt, où son enfance s'était distraite dans la haute maison de sa mère, chez les voisins et les bonnes gens des alentours. C'étaient, à présent, des excursions avec ses camarades, aux environs de la ville, des baignades dans le lac, des promenades le long de la Limmat ou de la Sihl, au pied de la chaîne d'Albis, surtout des ébats dans les fossés et sur les bastions des murs d'enceinte. Car Zurich n'était pas encore la cité magnifique qui étreint aujourd'hui les flots de son lac des bras blancs de ses quais et qui sème, parmi la verdure des collines, les villas de ses faubourgs. Petite ville d'une dizaine de mille habitants, elle songeait seulement, vers ces années de 1831 et 1832, à se débarrasser de la ceinture antique de ses fortifications, et les bandes d'écoliers pouvaient encore se rouler sur les glacis et se cacher dans les éboulis des tours. Aussi Keller, politicien précoce, en voulut-il au gouvernement radical qui, après 1833, s'occupa de démolir les murs d'enceinte et détruisit

ainsi quelques vieilles tours et quelques trous de murs qui étaient l'objet de ses préférences.

Avec l'initiation à la littérature allemande, les jeux de l'écolier prirent, comme de juste, une tournure plus littéraire ; et, comme chez tant de grands hommes enfants et tant d'enfants qui ne furent jamais des grands hommes, le théâtre fut ici le passe-temps favori. On représenta d'abord, s'il faut en croire *Henri le Vert*, des scènes empruntées à l'Ancien Testament et aux livres populaires, — dans un vaste cuvier aménagé sans l'autorisation de son propriétaire. Le théâtre de marionnettes suivit — plus tard que chez Gœthe, mais avec cette supériorité qu'ici les impresarios étaient obligés de cumuler tous les emplois, et que les décors aussi bien que les pièces elles-mêmes étaient l'œuvre de la troupe. Les représentations avaient lieu chez les voisins Rordorf ou bien dans la mansarde même de Keller. Celui-ci s'est souvenu, dans une esquisse autobiographique écrite en 1876, des essais dramatiques que suscitèrent ces récréations, principalement d'un *Fridolin ou la Mission à la Forge,* adaptation de la ballade de Schiller, dont le grand succès tint à une trouvaille de décor. « Derrière la noire bouche du haut fourneau rougeoyait une ardente mer de feu, produite par du papier mince et coloré et par un lumignon placé en arrière. C'est là qu'inexorablement on précipitait le scélérat. Cet effet de théâtre me plut si fort que j'ai encore en manuscrit dans mes papiers une véritable comédie diabolico-infernale dont le décor devait consister en murailles de feu, avec une obscure porte d'enfer garnie de squelettes (1). » Le répertoire enfantin du futur humoriste comprenait en effet de sombres tragédies ou des drames à faire frémir. C'étaient, outre *Fridolin*, l'*Alliance des Sorcières*, *Fernando et Bertha ou l'Amour fraternel,* le *Duc Bernard de Weimar*, la *Mort d'Albert*, *empereur romain*, etc. Mainte épave nous est parvenue de ces essais, qui témoignent moins du don du théâtre que d'un goût marqué pour les situations mélodramatiques et du tour drolatique que prenaient volontiers, dès cette

(1) *Nachgelassene Schriften und Dichtungen,* p. 14.

époque, les idées et le style du futur auteur des *Gens de Seldwyla*.

Zurich fut doté vers ce moment de sa première scène permanente : le théâtre qu'un incendie devait détruire en 1890 fut inauguré le 10 novembre 1834, et Keller eut l'occasion de voir jouer par de véritables acteurs plusieurs chefs-d'œuvre de la scène allemande. Mais il n'est nullement invraisemblable de supposer que l'épisode où Henri le Vert est initié dans la même nuit aux mystères des coulisses et à la douceur d'un voisinage de femme a sa part de réalité. Une troupe de comédiens errants s'était établie dans un hôtel de la ville, avait bâti une scène dans la salle de danse et pris quartier dans les chambres de l'hôtel. Un soir d'automne, les enfants du voisinage, trop pauvres pour s'offrir une place parmi les spectateurs, sont rassemblés près d'une des portes et s'ingénient à se glisser dans le sanctuaire ; on y donne l'histoire de ce fameux docteur Faust, que les livres populaires leur ont révélé depuis longtemps, et voici justement qu'un acteur choisit quelques bambins pour figurer les petits singes de la cuisine de la sorcière. Le petit Henri — peut-être Keller lui-même — est du nombre, et il considère avec étonnement ce monde nouveau, cette vie en partie double que lui semblent mener les comédiens, tour à tour badins et folâtres dans les coulisses et pathétiques sur la scène ; il écoute avec ravissement la langue de la pièce, bien qu'il n'y comprenne guère plus « que maint professeur qui fait pour la douzième fois un cours sur *Faust* (1) ». Mais l'enfant, qui s'est endormi pourtant dans un coin des coulisses, se réveille au milieu du silence : la représentation est terminée, et le bruit qu'il fait avec les timbales de l'orchestre attire une actrice, la Marguerite de la pièce, qu'il prend d'abord pour une apparition. Elle emmène dans sa chambre le petit garçon égaré et lui arrange au pied de son lit une place où passer le reste de la nuit ; « et quand j'y fus couché,

(1) C'est l'expression dont Keller se sert dans la première forme d'*Henri le Vert*. Moins irrévérencieux dans le remaniement de cet ouvrage, Henri Lee raconte qu'il ne comprenait pas mieux la pièce que s'il eût été un petit singe véritable...

elle s'enveloppa étroitement dans un royal manteau de velours, s'allongea dans la longueur du lit et appuya ses pieds contre ma poitrine, contact léger qui faisait joyeusement battre mon cœur. Nous nous endormîmes ainsi, et notre situation ne rappelait pas mal ces anciens monuments funéraires sur lesquels un chevalier de pierre est étendu tout droit, avec un chien fidèle à ses pieds. Mais ici, au lieu du roide chevalier, se trouvait couchée une femme qui vivait et qui respirait doucement, et à la place du lévrier un jeune garçon : un jeune garçon dans la tête et le cœur duquel la vie, la vie précoce, commençait à s'agiter (1). »

A Pâques 1833, nouveau changement de milieu scolaire : Keller fut mis à l'Ecole professionnelle cantonale, récemment ouverte. Parmi les enfants de la bourgeoisie aisée, il regretta les camarades plus pauvres dont il avait été jusqu'alors le compagnon. Les manières et l'argot de ses nouveaux condisciples, leurs jeux et jusqu'à leur manière de se battre, lui coûtèrent quelque apprentissage. Mais la conséquence la plus pernicieuse des différences de caste et de fortune qui le séparaient de la plupart de ses compagnons, ce fut, à en croire *Henri le Vert*, la fausse honte de sa médiocrité, l'ambition d'avoir comme eux de l'argent de poche, et la tentation de s'en procurer par de menus larcins domestiques. Sans doute sa situation de tambour dans le bataillon de l'école l'obligeait-elle à des dépenses dont le strict budget de sa mère ne prévoyait pas la nécessité...

Les premiers certificats sont très satisfaisants, bien qu'on engage l'élève Keller à tâcher de prendre un ton « plus modeste » avec ses professeurs. Suivant J. Baechtold, ce pluriel serait inexact et il ne s'agirait que d'un seul maître antipathique à l'écolier. Mais il est probable qu'avec son caractère fermé et sa sensibilité dénuée d'expansion, il fut mal jugé par plusieurs de ses professeurs. Tous n'avaient pas sans doute une psychologie assez pénétrante pour démêler la forte individualité qui se cachait au fond de ce jeune garçon dépourvu d'aménité et de souplesse. Quelques-uns le com-

(1) W. I, p. 117; quelques lignes du texte du premier *Henri le Vert* sont supprimées.

prirent et restèrent ses amis : Lœwig, professeur de chimie, J. Schulthess, qui l'intéressa vivement à l'étude du français, et son maître d'histoire et de géographie, Julius Frœbel, à qui il s'adressa plus tard, lorsqu'il songea à trouver un conseil et un appui pour débuter dans les lettres.

Mais le jeune essor de l'écolier devait être interrompu par un événement qui a toujours gardé, dans l'esprit de Keller, la gravité d'une catastrophe, qui tient dans son roman autobiographique et dans sa correspondance une place considérable : il fut chassé de l'école. Le maître de calcul, J.-H. Egli, était « un homme qui unissait à une réelle bonne volonté et à un esprit droit beaucoup d'inexpérience dans le maniement de la jeunesse et un extérieur maladif et bizarre ». Des malentendus s'élevèrent, de plus en plus irréparables, entre les élèves et le maître; celui-ci, impuissant à obtenir la moindre discipline, punissait à l'aveugle et sollicitait de l'autorité supérieure des rigueurs qui ne faisaient qu'augmenter l'insoumission. En mai 1834, on lui retira trois des six heures d'enseignement qui lui étaient confiées ; et c'est en juin que se passa l'incident qui clôtura pour toujours les années d'école de Keller. Les élèves de troisième organisèrent une manifestation contre leur professeur et entraînèrent avec eux Gottfried Keller, élève d'une classe inférieure, qui se trouvait là et qui allait rentrer chez lui. L'imagination aidant, ainsi que l'animation de l'affaire, il se trouva bientôt à la tête de cette troupe bruyante. « Dans mon esprit flottaient des souvenirs de lectures que j'avais faites, mouvements populaires et scènes de révolutions. Il faut nous diviser en rangs plus égaux, dis-je aux meneurs, former un véritable cortège et chanter une chanson patriotique ! » Puis, malgré les efforts du chef involontaire, les écoliers firent du vacarme devant la maison du maître et y pénétrèrent même. Un premier rapport du « prorecteur » Meyer, à la suite de cette manifestation, voyait le meneur de l'affaire dans Keller, « qui exerce d'ailleurs sur ses condisciples une forte influence et qui leur est supérieur ». Une commission de trois membres fut chargée d'une enquête, et Keller, accusé par la lâcheté de ses cama-

rades, mal servi sans doute par son attitude et par cette singulière tournure d'esprit qui le faisait plus souffrir du secret d'une faute que de sa révélation, parce que c'est une solution qu'apporte le châtiment même, fut jugé coupable. Le 9 juillet 1834, le rapport de la commission d'enquête ayant été lu devant le comité de surveillance de l'école, on décida que « G. Keller était exclu de l'établissement et que cette décision serait communiquée à sa mère par le comité de surveillance ». C'est à ce grave épisode de sa vie, un peu dramatisé dans *Henri le Vert*, qu'il a rattaché ses premières réflexions sur le sens que prenait pour lui ce bannissement. « Rentré à la maison, je racontai toute l'affaire à ma mère, qui allait justement me sermonner à ce sujet, lorsqu'un domestique de l'école entra, apportant une enveloppe de grand format. Elle contenait l'arrêté qui m'excluait dès cette heure et pour toujours de l'école. Les sentiments d'indignation, de révolte contre l'injustice qui me frappait, se manifestèrent en moi avec une sincérité si persuasive que ma mère ne s'attarda point à me remontrer ma faute, mais s'abandonna à la douleur de ses propres impressions : ainsi l'Etat, le grand et tout-puissant Etat avait mis à la porte l'enfant d'une pauvre veuve avec ces mots : « Il n'y a rien à en faire !... » Alors qu'un profond et interminable débat discute la légitimité de la peine de mort, on pourrait en bonne justice et par la même occasion se demander encore si l'Etat a le droit d'exclure de son système d'éducation tout enfant et tout jeune homme qui ne sont pas irrémédiablement enragés... (1). »

Pour l'instant, Keller souffrit surtout dans son amour-propre et dans son précoce sentiment de la justice de cette décision sans appel qui le frappait; ce ne fut que plus tard qu'il perçut toute l'importance de cet événement et que, « sentant ce qu'il avait perdu, il laissa ses regards pénétrer douloureusement, par les grilles closes, dans le riche jardin où mûrit la jeunesse ». Il eut, à Heidelberg, quinze ans plus tard, l'angoisse de l'autodidacte qui essaie sur le tard de

(1) W. I, p. 170.

compléter son instruction et qui se sent dépaysé, lui barbon connaissant les réalités de la vie, au milieu de jeunes étudiants frais émoulus de leur gymnase, riches de notions et d'idées et pauvres d'expérience et d'individualité. Il garda longtemps une sorte de susceptibilité qui se manifeste souvent dans ses lettres, qui paraît aussi dans le titre de son premier recueil de vers : *Poésies d'un autodidacte*, et qui se mélangeait de fierté, de ressentiment, et sans doute aussi d'une estime exagérée pour les bienfaits de l'instruction.

On s'est demandé en Allemagne ce qu'eût été Gœthe si les circonstances lui avaient fait fréquenter une école publique au lieu de le laisser à l'éducation domestique et privée : question un peu bizarre, et qui a surtout le tort de préférer à l'appréciation et à l'explication du réel je ne sais quelle recherche de combinaisons soi-disant idéales. Une question analogue peut à meilleur droit se poser ici, et il est légitime de considérer les conséquences de l'événement qui nous arrête. Outre qu'elle a rendu plus malaisé à Keller le choix d'une carrière, cette brusque interruption des années d'école a déposé dans son caractère un fond d'amertume persistante qui transparaît beaucoup moins dans ses œuvres que dans ses lettres. Berthold Auerbach parle quelque part, dans sa correspondance avec J. Auerbach, d'une sorte de mélancolie foncière dont semblent souffrir tous les autodidactes : et il n'est pas impossible que son ami G. Keller ait été de ceux qui lui permirent de faire cette observation. Mais cette clôture prématurée des disciplines scolaires n'a certainement pas eu, pour son esprit, le préjudice que lui-même semble lui avoir attribué. Des études plus prolongées l'auraient-elles rendu plus attentif à mieux équilibrer telles de ses œuvres ? Se serait-il moins souvent permis ces fautes de goût et de mesure, ces écarts insupportables à notre esprit pondéré et sage, ces longueurs qui mettent en défaut la patience française ? Aurait-il montré à l'occasion une moindre inexpérience dans le maniement et l'expression des idées abstraites ? Il est possible ; mais ces taches légères sont les défauts de ses qualités ; l'indépendance de son humeur, la drôlerie de son invention, et surtout sa merveilleuse aptitude à rendre le

concret ont peut-être gagné à avoir été de bonne heure dispensées des communes disciplines. Et, avec son âpre désir de ne point rester un ignorant, sa culture générale est loin d'avoir été inférieure. « Un autodidacte, dit Novalis, malgré toutes les lacunes et les imperfections de ses connaissances, — résultat inévitable de ses procédés d'étude, — a cependant un grand avantage : chaque nouvelle idée qu'il s'assimile passe immédiatement dans la communauté de ses notions et de ses idées et se mêle intimement avec leur totalité... » Cette proposition du mystique allemand, qui dans sa pensée s'applique aux autodidactes en matière de science et de métaphysique, ne convient pas peu à l'esprit homogène, toujours prompt à se cristalliser entièrement autour d'une notion nouvelle, d'un autodidacte comme Gottfried Keller. Toute une partie d'*Henri le Vert*, consacrée précisément au tardif cours d'études supérieures du héros, démontre, avec une insistance qui n'aide point à alléger ce singulier roman, quel retentissement trouvaient, dans cette intelligence moins encombrée de connaissances scolaires, les révélations d'un enseignement multiple et complexe. Si l'on ajoute que la nature même des choses fait de l'initiation à la langue latine un instrument de moindre service pour un écrivain allemand que pour un écrivain français, on admettra que les conséquences de l'injuste mesure dont il fut l'objet n'ont point pesé avec une lourdeur impitoyable sur le développement intellectuel de Keller. Ce bannissement eut surtout pour l'allure extérieure de sa destinée une importance indiscutable. Il clôturait brusquement son enfance, car c'est ici que s'arrêtent véritablement les années puériles du futur écrivain.

Cette enfance, dont on a vu l'humble trame, il peut sembler paradoxal de la comparer à celle de Gœthe ; et pourtant, parmi les écrivains allemands dont on connaît la première jeunesse, c'est l'auteur de *Vérité et Fiction* dont l'existence a eu, avec quelque chose de plus confortable assurément et de plus cossu, le prologue le plus analogue à celui-ci. Le conseiller Caspar Gœthe n'a point, il est vrai, d'équivalent dans la maison du Neumarkt, et la veuve Keller est une figure bien mesquine à côté de Frau Rath. Mais on

retrouve, convenablement transposées, des impressions pareilles dans la vie enfantine du petit plébéien de Zurich et dans celle du petit bourgeois de Francfort. Une ville autour d'eux, non le milieu purement campagnard que connurent d'autres écrivains, une certaine indépendance, reçue ou conquise, au lieu de l'éducation de presbytère qu'ont eue, en Allemagne, tant d'hommes de talent, l'imagination toujours prête à servir d'alliée et de compagne à l'enfant, à ajouter du mystère ou de la splendeur aux révélations que lui apportent des yeux singulièrement aigus : ne semble-t-il pas que G. Keller se soit trouvé placé, dans son voisinage plébéien, comme Gœthe parmi son entourage bourgeois de Francfort? Les manifestations publiques qu'il était donné aux deux enfants de contempler sont significatives de cette qualité différente d'impressions semblables : on se souvient de la cérémonie solennelle — le couronnement de Joseph II — dont le souvenir resta si vivace dans l'esprit de Gœthe ; des traditions politiques d'un autre ordre étaient symbolisées, aux yeux du petit Zurichois, par des apparats plus humbles et plus démocratiques, comme la cérémonie d'ouverture, à la cathédrale, des séances du Congrès fédéral.

Obligé d'interrompre ses études à l'heure où elles commençaient à s'élever au-dessus des rudiments, Keller avait à faire choix d'une carrière. C'est en cette occurrence que sans doute il eût été mieux dirigé par l'esprit décidé de son père que par sa mère ignorante ; et lui-même devait s'étonner — mais plus tard seulement — qu'il eût si facilement fait triompher sa volonté inexpérimentée, et qu'on eût admis, sans beaucoup de garanties, qu'une vocation sérieuse se cachait derrière certains goûts du jeune garçon.

Nous avons vu de bonne heure Keller attiré par les qualités visuelles des choses, par les jeux de la lumière et les séductions des couleurs. Il n'avait pas la moindre notion du dessin qu'il cherchait déjà à copier, en des aquarelles enfantines, les tableaux qu'il voyait suspendus aux murs, les illustrations qui ornaient les livres de jeunesse de sa mère, et jusqu'aux enluminures dont s'égayait le grand poêle de faïence de la chambre : « et de ce mélange surgissait une

poésie innocente et instinctive qui donnait une justification à mon actif barbouillage et qui faisait mon bonheur tandis que je peignais. J'inventai quelques paysages où j'entassai abondamment tous les motifs poétiques dont je disposais, puis je passai à d'autres compositions où j'introduisais toujours, en guise de personnage, le même piéton solitaire en qui je représentais, à demi-consciemment, ma propre individualité. Car, après la façon lamentable dont avaient tourné tous mes contacts avec le reste du monde, je commençais à me considérer moi-même avec une impertinente satisfaction ; j'éprouvais à mon égard une pitié attendrie et j'aimais placer symboliquement ma personne dans les scènes intéressantes que j'imaginais. Cette figure, vêtue d'un costume vert de coupe romantique, un sac de voyage au dos, contemplait des crépuscules et des arcs-en-ciel, errait dans les cimetières ou dans la forêt, ou bien encore se promenait dans des jardins fortunés pleins de fleurs et d'oiseaux bigarrés. La facture de ces tableaux, dont la collection imposante commençait à s'amasser, ne dépassait pas un niveau constant d'inexpérience et d'ignorance; seule une certaine audace, habile à appliquer les couleurs vives, acquise à force de pratique et digne de la témérité de ces essais, distinguait dans une certaine mesure mes produits des ordinaires jeux du crayon et des couleurs, et pouvait expliquer ma décision prématurée : je voulais être peintre (1). »

Les expositions annuelles de peinture qui avaient lieu à Zurich, loin de décourager son inexpérience, fortifièrent sa détermination. Provisoirement, sa mère décida d'envoyer l'enfant à Glattfelden, chez son oncle Scheuchzer, pour y passer quelques semaines de grand air et de réconfort. Ce fut cette « fuite auprès de la maternelle Nature », avec tous ses épisodes d'une grâce rustique si naïve et si forte, qui inspira quelques-unes des plus belles pages d'*Henri le Vert*, fraîches d'une sérénité agreste et parfumées de foin coupé et de senteurs forestières. Le petit citadin, qui jusqu'alors n'avait passé au village que des jours de vacances, y fit cette fois-ci

(1) W. I, p. 173.

un séjour assez long pour y pouvoir retrouver véritablement une nouvelle patrie. Il y apportait d'ailleurs une sensibilité bien préparée à recevoir d'une manière intense les impressions et à les amplifier avec force : l'injustice dont il avait souffert et dont il frémissait encore intérieurement avait hâté, dit-il lui-même, son éveil à une vie plus consciente et devait lui faire sentir plus vivement la cordialité d'accueil du village ; ayant décidé de devenir paysagiste, il ouvrait plus grands sur le monde ses yeux curieux et avides de lumière et de couleur. Aussi, dès le premier soir passé au village, se rendait-il compte que cette journée si simple, et pourtant si féconde, avait allumé en lui la première lueur de claire conscience et fait poindre l'aurore d'une jeunesse déjà mûre et sérieuse...

Le village de Glattfelden, à qui des fabriques donnent aujourd'hui un caractère un peu industriel, était encore groupé étroitement autour de son église et du cimetière surélevé qui l'entoure; dans la vallée de la Glatt que bornent des chaînes de collines boisées, aux lignes sinueuses et un peu molles, la petite rivière, canalisée à présent pour l'usage des usines, courait librement dans les prés, qu'elle inondait souvent après les pluies d'orage, et se jetait dans le Rhin, à une demi-lieue de là, sans avoir fait marcher autre chose que les moulins du pays. C'est au-dessus de l'église et près du canal du moulin que demeurait l'oncle maternel de Keller, le médecin Henri Scheuchzer ; chasseur passionné, demi-bourgeois par sa profession et demi-paysan soucieux de soigner ses champs en même temps que ses malades, il habitait une grande maison, ferme à moitié, toujours pleine d'enfants et de bêtes, de rires et de bruit, que dirigeait sa femme Regula, — l'original de Madame Amrain dans les *Gens de Seldwyla*. Six enfants, quatre garçons et deux filles vis-à-vis desquelles le cousin Gottfried jouait au misogyne, des domestiques faisant presque partie de la famille, une meute de chiens de chasse, un chevreuil apprivoisé, une martre et un beau chat gris, tout ce monde vivant a passé dans le roman d'*Henri le Vert*, à peine modifié. Ce qui y a passé surtout, c'est cette allégresse qui anime, dès l'arrivée

d'Henri au village, l'histoire de jeunesse du romantique sosie de Keller. Le premier soir, tout ragaillardi par l'accueil qu'on lui a fait, pénétré déjà par l'atmosphère de santé et de simplicité vigoureuse qui l'entoure, l'écolier mélancolique s'endort « sur le sein de la puissante Nature », tandis que le ruisseau bruit sous ses fenêtres et que chante le vent dans les forêts du voisinage. Cette pénétration d'une âme inquiète et meurtrie par la paix des champs et la douceur de la vie simple, qui, depuis la Renaissance et l'*As you like it* de Shakespeare jusqu'au roman de nos jours, est un thème favori des littératures modernes, Gottfried Keller l'a éprouvée à cette époque de sa vie : il l'a rendue simplement et sans artifice, non seulement dans *Henri le Vert*, mais encore dans la seconde partie des *Lettres d'amour mal employées*.

Il avait à Glattfelden, outre la famille Scheuchzer, d'autres parents dont plusieurs figurent dans son roman, des oncles et cousins campagnards, et aussi sa grand'mère paternelle, Elisabeth Amberg, alors remariée en secondes noces. Est-ce à présent, ou bien pendant les vacances de 1832 qui font le sujet de sa première « composition », que se passa la scène, d'une simplicité si touchante et d'une sorte de mystère généalogique, où Henri le Vert se trouve en présence de la bonne vieille ? Il vient de méditer, au cimetière, sur le passé de ce rameau de la branche alemannique qui jadis prit racine en ce coin de pays, et son aïeule lui semble plutôt une façon d'ancêtre très lointaine qu'une grand'mère vivante. « Bien qu'elle me demandât des nouvelles de ma mère et de ce que nous faisions, elle paraissait plongée dans le souvenir des temps antérieurs. Et je la considérais avec attention et respect, sans l'ennuyer de mesquins racontars qui ne me semblaient point à leur place ici... Je restai quelques heures auprès d'elle, sans que nous parlions beaucoup ; assise près de moi dans sa joie silencieuse, elle finit par s'assoupir, toute souriante. Sur ses yeux fermés frissonnait un léger mouvement semblable à l'ondulation d'un rideau derrière lequel se passe quelque chose ; on pressentait des images baignées d'un reflet de soleil atténué par les années, et ses lèvres amicales en témoignaient par de faibles mouvements. Comme je

me levais pour m'en aller sur la pointe des pieds, elle s'éveilla aussitôt, me retint et me dévisagea comme on fait d'un étranger; de même que dans sa personne tout ce qui s'était accompli avant ma propre destinée se trouvait en face de moi, directement personnifié, de même sans doute elle me voyait là, devant elle, obscur et mystérieux, comme la continuation de son existence, comme son propre avenir; car en moi costume et langage différaient de tout ce qui avait constitué le milieu dans lequel s'était mue sa destinée (1). »

Tandis que le jeune garçon avait surtout été pénétré, le premier jour, par la santé puissante et la cordialité qui s'épandait des êtres et des gens, par toute cette allégresse qui allait vite donner des joues rouges, — on le lui avait promis à l'arrivée, — à ce cousinet un peu pâlot, l'aspect pittoresque des choses ne tarda pas à le préoccuper. « Ce qui avait été jusque-là l'instinct du jeu se transforma en une joie toute nouvelle pour moi, la joie de l'activité et du travail, avec la volonté de réaliser et de produire. » Il s'essaya, en effet, pendant ces jours de vacances, à peindre d'après nature; son oncle l'avait rendu attentif à la physionomie des diverses essences d'arbres, et il tentait de fixer sur son papier les ramures puissantes des hêtres et la couronne élégante des frênes, ou encore les lignes du paysage qu'on découvrait du haut des collines, ce paysage modéré de la Suisse antérieure qui, bien plus que la scènerie alpestre, décore et encadre son œuvre littéraire.

Cependant sa mère, songeant à l'avenir, tandis que lui se laissait envahir par la satisfaction du présent, faisait d'inquiètes démarches pour recueillir l'avis des gens autorisés. Malgré des conseils d'amis, malgré sa propre méfiance, elle laissa son fils suivre le séduisant caprice qui lui montrait, dans la peinture de paysage, — il ne songeait pas à une autre forme d'art qu'à celle-là, — une glorification de l'œuvre du Créateur, un hymne de reconnaissance à la Nature, et qui lui dissimulait les difficultés et les déboires de ce métier de son choix. Il y avait à cette époque, à Zurich,

(1) W. I, p. 183.

très peu de ressources artistiques, et malgré les noms de L. Vogel, d'Ulrich, de R. Koller, d'A. Bœcklin, pour ne rien dire des peintres, surtout amateurs, du siècle dernier, il est évident que « l'Athènes de la Limmat » n'a jamais été un milieu bien propice aux arts du dessin. Et il est certain aussi, à en juger par les chapitres correspondants d'*Henri le Vert*, que personne, dans la famille de Keller, ne se rendait nettement compte des exigences de sa vocation.

Gottfried Keller quitta en automne l'enchantement de Glattfelden, et, de retour à Zurich, il éprouva la nostalgie des collines et des forêts silencieuses : « En face du grandiose paysage qui entoure la ville, cette contrée que je venais de quitter hantait mon esprit ainsi qu'un paradis, et ce n'est qu'à présent que je sentais complètement le charme de ses détails simples et humbles, si calmes pourtant et si aimables. » Et lui qui avait considéré l'art du paysage comme lié par une nécessité de nature à la vie du grand air et au contact incessant de la campagne, quel écart dut-il trouver entre son rêve ingénu et la réalité qui semblait l'attendre, lorsqu'il entra en apprentissage chez un soi-disant « peintre d'art », Peter Steiger, — le Habersaat d'*Henri le Vert?* Il eût été difficile de trouver un maître moins fait pour le comprendre et pour l'initier. C'était tout simplement une façon d'industriel, à la fois graveur, lithographe et imprimeur, qui avait organisé à Zurich la fabrication et la vente des vues suisses lithographiées et coloriées, telles que les achetaient les touristes. Ce singulier maître donna à copier à son élève une longue série de motifs quelconques où la nature alpestre était traitée à un point de vue purement mercantile et d'après la convention d'un faux pittoresque invariable et froid. Etrange enseignement qui ne dégoûta nullement Keller de la peinture, mais qui favorisa chez lui une tendance fâcheuse à l'invention arbitraire : au lieu d'apprendre l'entière soumission au modèle, à l'original, il se mit bientôt à traiter à sa convenance, lorsqu'il lui arrivait de peindre d'après nature, les éléments de réalité qui lui étaient inaccessibles. Comme tous les débutants dont l'assurance est plus forte que le talent, il se lança trop tôt

dans la composition, remplissant d'immenses feuilles de papier avec une accumulation de motifs combinés à sa fantaisie, entassant dans ses aquarelles « les formes les plus bizarres dont son imagination pût s'aviser », hâté, en somme, d'aborder le style avant de connaître à fond la grammaire du dessin, qu'il n'apprit jamais tout à fait (1).

L'hiver de 1835 marqua, dans la vie intime de Keller, par un événement important pour « ses rapports avec Dieu », comme il dit dans son roman autobiographique. La théodicée de Keller, telle qu'elle nous est exposée dans *Henri le Vert*, en des chapitres assez peu amusants peut-être, mais qui sont parmi les plus significatifs de l'œuvre, témoigne quelle nécessité c'était pour le jeune homme de ne pas se contenter de doctrines reçues, mais de se faire à lui-même son système. Système bizarre parfois, où Keller, profondément impatient de la main-mise d'autrui sur les convictions individuelles, s'efforçait de concilier son indépendance foncière, le besoin qu'il avait de croire à un Etre de justice et de providence, et le dégoût que lui inspirait l'enseignement du catéchisme traditionnel. Les pages auxquelles il a donné, dans le remaniement d'*Henri le Vert*, le titre de *Glaubensmühen*, « le mal de croire », sont une confession singulièrement loyale d'individualisme religieux : on a pu leur reprocher (2) du « dilettantisme » et un mélange inusité de sentiments vraiment chrétiens et d'idées « frivoles », mais leur sincérité est incontestable. Hâtons-nous d'ajouter que le roman autobiographique ayant été écrit après que G. Keller eut été initié à la philosophie de Feuerbach, on ne peut guère prétendre y trouver la « somme » absolument exacte et objective des opinions de l'adolescent en matière

(1) Il ne faudrait pas, — comme Keller lui-même semble avoir été tenté de le faire — rendre « Habersaat », *alias* P. Steiger, seul responsable de l'échec de ses ambitions artistiques. A peu près vers la même époque, Calame, « le sévère paysagiste qui, le premier, abordait par son pinceau les hautes conquêtes alpestres », apprenait à concilier, chez un « colorieur » de Genève, les nécessités de l'existence avec le souci d'une forme d'art supérieure à celle que pouvait lui enseigner son patron.

(2) C. W. Kambli. — *Gottfr. Keller nach seiner Stellung zu Religion und Christenthum, Kirche, Theologie und Geistlichkeit, passim.*

religieuse. Il est notoire que le lecteur de l'*Essence du Christianisme* prête au catéchumène Henri Lee des arguments contre la prétention du dogmatisme chrétien à faire admettre comme articles de foi les chroniques et les rêveries du peuple élu (1); de même, le Dieu qu'adore l'adolescent assimilé par sa piété à la vie même de l'univers, l'esprit divin considéré comme l'ensemble des forces, la ferveur religieuse remplacée chez lui par une sorte de ravissement à sentir l'éternelle connexion des phénomènes, — tous ces détails, attribués à l'époque où ce jeune homme se préparait à sa confirmation, sont vraisemblablement antidatés en quelque sorte, retouchés en tous cas à la lumière de convictions plus nettement définies et plus conscientes, telles qu'on les retrouve chez Keller après 1849. Mais la crainte du pharisaïsme et de la vanité (2), la mauvaise grâce à se rallier à des doctrines que l'enseignement religieux prétendait imposer, l'agacement causé au jeune homme par certains détails matériels de l'instruction religieuse, — toutes ces raisons intimes de la difficulté, de l'impossibilité où se trouve Keller d'accepter, sans regimber, sans faire ses réserves, les notions du catéchisme courant, n'ont rien que d'admissible et de psychologiquement vraisemblable, sous la forme que leur donnent les chapitres XI et XII du deuxième livre d'*Henri le Vert*. La haine de toute vanité, surtout, l'hostilité la plus intransigeante à l'égard des fausses apparences et des prétentions de toute nature se trouve si intimement liée, chez Keller, à l'intelligence et à la sensibilité, qu'il est fort naturel de la rencontrer ici déjà, à la racine de ses croyances religieuses et morales. Plus tard,

(1) Première édition d'*Henri le Vert*, II, p. 294.

(2) W. I, p. 346. « Il m'est arrivé de repousser un mendiant dans la rue, parce qu'à l'instant même où je songeais à lui donner quelque chose, je pensais en même temps à la satisfaction de Dieu, et que je ne voulais point agir par intérêt personnel. Mais j'avais ensuite pitié du pauvre diable, et je retournais sur mes pas ; seulement, durant ce mouvement en arrière, cette compassion me paraissait elle-même affectée, et je faisais encore une fois demi-tour, avant d'arriver enfin à cette raisonnable pensée : Qu'importent toutes ces considérations ! Songeons d'abord à donner à ce pauvre homme l'aumône dont il a besoin ! »

il prendra parti, dans des poésies de 1847, contre l'orgueil des athées radicaux et de « ceux qui ne doutent pas », et défendra contre eux sa foi dans l'immortalité; plus tard encore, il se défera de cette croyance même comme d'une humaine prétention à vouloir durer au-delà de la vie ; pour l'instant, il s'ingénie à trouver, tandis que le pasteur achève l'instruction religieuse des catéchumènes, les germes de vanité qui peuvent se cacher sous l'humilité des dogmes. Et, le jour venu de la confirmation, il se rend à la *Predigerkirche*, dont il ne devait plus franchir le seuil pendant quarante ans, « comme on va une dernière fois dans une société avec laquelle on n'a rien de commun, et dont on prend congé franchement et poliment ».

Nous avons laissé l'apprenti paysagiste en train de colorier des lithographies dans le « purgatoire » de maître Steiger. Après quelques mois de l'enseignement qu'il recevait de ce faux artiste, Keller sentit combien c'était perdre son temps et sa peine que de s'y soumettre plus longtemps ; et au lieu d'accepter les offres du patron qui lui proposait de rester chez lui comme ouvrier plus ou moins salarié, il déclara à sa mère qu'il allait désormais travailler à la maison. Il fut donc encore une fois abandonné à lui-même, sans avoir en somme rien appris d'essentiel.

Il établit son atelier dans une petite mansarde claire où il disposa le mince trésor de ses gravures et de ses livres, et s'organisa une existence indépendante et inefficace, sinon inactive, autodidacte en peinture comme il l'était déjà pour sa culture générale, et s'efforçant à augmenter tant bien que mal son mince bagage de connaissances. Pour la peinture, il était réduit à reprendre, malheureusement sans direction pratique, ses études de paysage d'après nature, et à chercher à tâtons ce que d'autres reçoivent d'un enseignement régulier. Il avait fait son évangile artistique de la lettre de Salomon Gessner *sur la Peinture de Paysage*, et trouvait, dans l'opuscule du peintre et poète zurichois, des conseils plus conformes peut-être à ses inclinations qu'à une saine éducation artistique. L'auteur des *Idylles* avoue au début de ce petit livre que la direction méthodique fit défaut à son goût inné

pour la peinture : « Les meilleures années s'étaient enfuies sans que j'eusse même tenté de voir si je pourrais arriver à quelque résultat artistique » : n'était-ce point, pour Keller, un encouragement implicite à chercher sa voie tant bien que mal, à tâtons et sans maître, que cet aveu d'un homme à qui le XVIIIe siècle a accordé un peu plus qu'un talent d'amateur, et qui reconnaissait n'avoir guère commencé avant trente ans à dessiner sérieusement ? La nécessité, proclamée par l'auteur de la *Lettre*, d'un enthousiasme fervent pour l'art, n'était point faite non plus pour mettre en défiance ce lecteur inquiet. Enfin, un des conseils surtout de Gessner devait lui plaire : l'auteur de la *Lettre sur la Peinture de Paysage* recommande aux peintres de ne point négliger la lecture des poètes : « la poésie étant la véritable sœur de la peinture... Combien d'artistes choisiraient avec plus de goût de plus nobles sujets ; combien de poètes auraient dans leurs tableaux plus de vérité et de pittoresque, si ceux-ci et ceux-là réunissaient la connaissance de l'un et l'autre art !... »

De tels préceptes, malgré leur part de vérité, ne venaient que trop encourager une tendance préexistante dans l'esprit de Keller : il eût mille fois mieux valu, dans l'intérêt de la peinture, qu'il étudiât les rudiments mêmes du métier, plutôt que de magnifier, par des lectures, les rêves qu'un pinceau malhabile essayait de fixer. En revanche, à ne considérer que le développement général de sa culture, ces lectures de la dix-septième année ont eu l'heureux effet d'alimenter une imagination inquiète et de donner une satisfaction à l'écolier en rupture d'études. « Je nouai tour à tour des relations avec des jeunes gens vers qui m'attiraient une communauté de goûts ou une sympathie d'accueil, surtout avec d'anciens condisciples qui continuaient pour l'instant leurs études et qui, me visitant dans ma cellule solitaire, me faisaient un rapport fidèle de leurs progrès et de tout ce qui se passait dans les écoles... J'appris par mes amis à connaître plus d'un livre ou plus d'une indication où rattacher mes tâtonnements à travers le labyrinthe des idées ; et, combinant avec les fantaisies de ma solitude les matériaux ainsi recueillis, je me complaisais en une érudition comique

et bien innocente qui enrichissait et complétait singulièrement mon existence. J'écrivais, dans le silence du petit jour ou tard dans la nuit, des essais de haut vol, des descriptions et des déclamations inspirées, et j'étais surtout fier de profonds aphorismes, qui, pêle-mêle avec des dessins et des arabesques, s'étalaient dans mon journal intime. Ma cellule ressemblait ainsi au laboratoire d'un alchimiste, qui mitonne sur son fourneau des substances où se débat la vie. Des éléments de grâce et de santé, le grotesque et le bizarre, la mesure et le désordre, bouillonnaient tous ensemble, se combinant ou se dissociant en traits de flammes (1). »

Il n'est pas étonnant que Jean-Paul présidât à ces orgies cérébrales. Schiller ou Jean-Paul, voilà quels ont été, pour la jeunesse allemande de cette époque, les grands initiateurs : le dramaturge pathétique des *Brigands* et le tireur de feux d'artifice du *Titan*, l'un avec sa rhétorique enflammée, l'autre avec son lyrisme débordant d'images, ont bien plus que Gœthe éveillé à la vie littéraire les volontés sommeillantes et les imaginations incertaines, les ardeurs que froisse l'injustice sociale et les rêves qui tendent au-delà du réel. L'onction et l'enthousiasme que Gottfried Keller refusait à ses croyances religieuses et à ses « rapports avec Dieu », il les avait mis sans marchander au service des voluptés d'imagination que la lecture de Jean-Paul suscitait en lui. « Il me semblait rencontrer tout à coup, en une consolante réalisation, tous mes désirs et toutes mes inquiétudes, tous mes anxieux, tous mes obscurs pressentiments : une description des minces réalités toute saturée d'émotion et d'observation aiguë ; un aimable reflet des destinées de l'humanité ambiante, avec le vaste ciel de l'infini, de l'éternel imaginaire déployé alentour ; un enjouement sans fièvre et sans règle qui se changeait à chaque instant en méditation profonde et en intime rêverie ; une souriante cordialité pour la détresse et la mélancolie, et, tout auprès, l'émotion communicative d'une félicité poétique dont le courant emportait au loin toute la mesquinerie des détresses et des doutes et me

(1) W. I, p. 288.

plongeait dans un oubli délicieux ; par-dessus tout, des descriptions de la nature vue par une imagination déréglée qui s'ébattait sur la terre fleurie et jouait avec les étoiles... (1). » Peu d'années plus tard, en 1843, quand il aura passé par ses premiers désenchantements, Keller reprochera à Jean-Paul les larmes trop abondantes de ses héros et les déconcertants caprices de son esprit. Même à cette époque, malgré les raisons qu'il pouvait avoir de se sentir du vague à l'âme, il cherchait sans doute dans les œuvres du grand humoriste une pâture d'imagination plutôt qu'une occasion d'aiguiser sa sensibilité. Il était jadis l'enfant qui ne pleurait pas et que ses yeux secs faisaient traiter de mauvais cœur ; en ce moment, il se donnait pour le jeune garçon soucieux de réserver ses larmes pour de nobles douleurs, et qui traçait de son idéal humain un portrait qui ne manque pas de dignité (2) :

« Une fois la dixième année derrière lui, l'homme ne devrait plus, sa vie durant, pleurer assez de larmes pour qu'une mouche s'y pût noyer, — ni par chagrin, ni par sensibilité, etc. Non que l'œil d'un héros ne doive se mouiller ; mais ce sont là des cas d'exception et des instants de prix. Quand l'inexprimable tristesse de perdre un bien précieux à l'âme, quand l'amère révolte contre la bassesse humaine, une ingratitude poignante, l'angoisse de ne pouvoir aller au bout de desseins magnifiques, d'être obligé de contenir et de réprimer l'ardeur de pensées débordantes, quand cent autres ennemis réunis assaillent la poitrine de l'homme ou de l'adolescent : alors une lourde larme peut trouver issue au grand jour.... Larme divine et moment inestimable ; mais loin de lui le mot *pleurer !* La femme seule a le droit de pleurer, ou le sot, ou le scélérat... » Cette apologie des larmes rares était adressée à un ami de Keller, Johann Müller, de Frauenfeld, du même âge que lui et comme lui artiste en expectative. Quand Müller était absent de Zurich, les deux jeunes gens correspondaient activement, s'envoyant méditations, dessins, sujets de compositions. Müller, ayant remarqué combien son ami semblait heureux de traiter dans

(1) Premier *Henri le Vert*, II, p. 174.
(2) B. I, p. 69.

cette correspondance les plus sérieuses questions, et se piquant de le surpasser en profondeur ou en lyrisme, émaillait tout simplement ses lettres de phrases pillées dans ses livres. L'honnête Keller s'efforçait de rivaliser avec les auxiliaires anonymes de son ami et d'égaler en sagesse ou en éclat les aphorismes que lui envoyait Müller ; un jour cependant il s'aperçut du plagiat, et ce fut une mortification qui n'alla point sans un peu d'orgueil.

Il va sans dire que maint essai littéraire a pris naissance dans cette aube indécise de la vie de Keller; c'est de l'été 1836 que datent bien des pages dont lui-même a rappelé, plus tard, avec ironie, le romantisme forcené ou le grotesque humour. Baechtold les a retrouvées et nous en donne l'analyse, qui complète et justifie les amusants souvenirs que G. Keller a consacrés à cette littérature de la dix-septième année. Plus caractéristiques de l'évolution qui se faisait lentement, dans l'esprit de ce jeune peintre incertain, sont ses albums de croquis : ils contiennent moins de dessin que d'écriture. D'abord simples notations d'effets de couleur ou de lumière, destinées à fixer provisoirement la sensation en attendant que le pinceau la reproduise, ces lignes se transforment peu à peu en véritables tableaux écrits; et le paysage, sans perdre son caractère pittoresque, sans négliger les détails d'éclairage ou de nuance, devient de la littérature descriptive. Non point, comme on serait tenté de le croire, de la description à la Jean-Paul, plutôt sentie et rêvée que vue, une débauche d'arcs-en-ciel, d'étoiles et de soleils couchants, tous ces « feux d'artifice des espaces » que se plaît à tirer l'enthousiaste auteur du *Titan;* mais des tableautins qui notent par la plume tous les détails que le pinceau maladroit se sent impuissant à reproduire, des coups d'œil de peintre fixés par un écrivain....

Le hasard d'une des promenades où s'élaboraient ces pages valut enfin à Keller, un jour de l'été 1837, la connaissance d'un artiste plus authentique que Steiger et une initiation, malheureusement tardive et courte, à un plus normal enseignement. Comme il se désespérait, dans la campagne, en face d'un paysage qu'il s'efforçait de rendre,

une ombre vint soudain assombrir la feuille de papier qu'il tenait sur ses genoux ; il se retourna, effrayé, et vit un homme « grand et mince, avec une figure expressive et sérieuse, un nez fortement busqué et une moustache retroussée soigneusement », qui lui donna quelques conseils et le tira d'embarras. Que cet épisode, tel qu'il nous est rapporté dans *Henri le Vert*, soit exact de tout point, ou qu'il n'ait qu'une valeur fictive et pour ainsi dire symbolique, les mélancoliques hésitations de Keller trouvèrent un conseiller dans le peintre qu'il appelle Rœmer dans son roman autobiographique. Son véritable nom était Rudolf Meyer : c'était un homme jeune encore, qui, né aux environs de Zurich, avait fait à Paris, à Rome et à Naples d'assez longs séjours. Cet artiste minutieux et consciencieux, dont on a retrouvé des aquarelles délicates et de gracieux feuillets d'album, aurait pu être pour Keller le maître dont sa détresse avait si grand besoin, s'il avait eu le talent de communiquer ses très appréciables connaissances et si son humeur fantasque ne s'était pas trop souvent heurtée contre le rèche caractère de son élève. Le pauvre homme, en effet, qui était sujet à des accès de monomanie pendant lesquels il se disait l'allié ou le descendant de familles princières, n'avait en aucune façon l'égalité d'humeur qu'il eût fallu pour soumettre les dix-huit ans de Keller à une salutaire discipline artistique.

Il eût été nécessaire d'astreindre le jeune peintre à de consciencieuses études, indépendamment de tout souci de composition. Meyer commença par lui faire copier des paysages, pour la plupart italiens, qu'il avait dans ses cartons : ce fut pour lui la révélation d'un monde de beauté qui lui était resté fermé jusque-là, une initiation que complétèrent la lecture d'Homère et d'Arioste et les récits où son professeur lui décrivait les pays du soleil. Or, tous ces horizons nouveaux ouverts à sa fantaisie et à son souvenir ne faisaient qu'augmenter les périlleuses tentations auxquelles il ne résistait pas ; remis en face de la nature, il cherchait à faire « pittoresque » à toute force et tentait de composer d'une manière arbitraire les éléments que lui offraient les

détails du paysage devant lequel il se trouvait. Mais son maître, plus sincère que P. Steiger, plus perspicace aussi, n'admettait pas les déformations fantastiques par lesquelles l'élève essayait de suppléer, dans ses copies, à l'insuffisance de sa main. « Il voyait si chaque branche d'arbre, dans mes études, était trop grosse ou trop mince, et lorsque je lui disais qu'après tout rien n'empêchait la Nature de créer une branche telle que je la représentais, il répliquait : « C'est bon, la Nature est raisonnable et l'on peut se fier à elle (1). »

Malheureusement, les leçons de Meyer, qui, malgré leurs lacunes, n'auraient pas manqué d'être salutaires au jeune peintre et auxquelles il fut redevable d'un incontestable progrès, d'une fidélité plus docile dans ses études d'après nature (2), ne durèrent pas assez longtemps pour produire tous leurs fruits. C'est en juin 1837 que G. Keller commençait à travailler avec lui, et il sentait l'influence encourageante et le vif stimulant des conseils et de la personnalité même de l'artiste au point d'écrire dans son journal intime, après peu de semaines, à la date du 19 juillet, son jour anniversaire : « Dix-huit ans aujourd'hui. Je fais le vœu d'avoir acquis, d'ici à deux ans, quelque renommée ; sinon j'envoie l'art à tous les diables et j'apprends l'état de cordonnier. » Et voilà qu'au-dessous de l'ambitieuse promesse qu'il s'était donnée à lui-même après avoir goûté à l'enseignement de Meyer, il écrivait à la même date, en 1838 : « Dix-neuf ans aujourd'hui ; et je vois bien que c'est une pure idiotie que j'ai écrite il y a une année. » C'est qu'en effet la destinée avait une fois de plus rompu le fil que le pauvre garçon essayait si péniblement de renouer avec la tradition, la méthode, tout ce qui devait assister son inexpérience. Meyer, atteint d'une crise plus aiguë de son mal, avait quitté Zurich au mois de mars de cette année 1838, où Keller notait la précoce banqueroute d'une espérance précoce. Son départ précipité faillit donner lieu à un incident que l'auteur d'*Henri le Vert* a développé

(1) W. II, p. 29.
(2) Berlepsch. — *Gottfr. Keller als Maler*, p. 35 et suiv.

et amplifié jusqu'à en faire un douloureux épisode de la jeunesse de son héros qui ne reste pas sans influence sur la folie de son malheureux professeur (1). Meyer devait traîner encore sa vie errante et déséquilibrée à travers la Suisse soigné dans les maisons d'aliénés ou gagnant péniblement son existence; il ne mourut que le 9 septembre 1857, à l'hôpital de Zurich.

A la mélancolie qu'éprouvait sans doute le jeune homme, encore une fois banni des approches mêmes de ses paradis, se joignit bientôt la première des peines de cœur que Gottfried Keller, futur célibataire impénitent, devait éprouver dans sa vie : la mort d'une amie d'enfance. Henriette Keller était d'un an plus âgée que lui; elle habita quelque temps avec sa mère, — séparée de son mari, — chez la mère de Gottfried, et elle passa souvent en même temps que celui-ci les jours de vacances à Glattfelden. Aussi est-ce « au village » que l'auteur d'*Henri le Vert* a situé l'éveil de son héros à la vie sentimentale. La douce Henriette est devenue « la jeune cousinette, svelte et délicate comme un narcisse, avec des cheveux d'un brun doré, de petits yeux bleus, un front un peu têtu et une bouche souriante. Sur ses joues minces passaient, comme des vagues qui se suivent, d'ondoyantes rougeurs; sa voix ténue et fine comme un son de cloche avait un timbre presque imperceptible et s'éteignait à chaque instant... » Ce fut une tendresse ingénue entre eux, encadrée par les simples paysages de la vallée de la Glatt, une humble fleur d'amour bientôt fauchée par la mort. La jeune fille, de bonne heure maladive, mourut en mai 1838, à Richtersweil, au bord du lac de Zurich, où elle et sa mère avaient trouvé un refuge chez son grand-père materne ; et Keller connut à peu d'intervalle l'amour et le deuil. Mais ici encore, une singulière inversion de la sensibilité empêchait sa douleur, pourtant réelle, de venir à la surface et de se manifester d'une manière intégrale. « ... Je demeurais tranquillement auprès de la morte et je la considérais d'un regard attentif; mais cette contemplation directe de la mort ne me révélait pas

(1) Cf. W. II, p. 57 sq., et B. I, p. 56.

son secret, ne redoublait pas du tout l'émotion que j'avais éprouvée. Mon amie était couchée là, peu différente de ce qu'elle était la dernière fois que je l'avais vue, à cela près que ses yeux étaient clos et que son visage, blanc comme une fleur, semblait toujours prêt à rougir légèrement. Ses cheveux avaient un éclat frais et doré, et ses petites mains blanches étaient croisées sur son blanc vêtement, une rose blanche aux doigts. Je distinguais le moindre détail et ressentais presque, devant ce spectacle, une sorte d'orgueilleuse félicité à me trouver dans une situation si douloureuse et à voir devant moi, morte, une amie d'enfance aussi poétiquement belle.... » Et lorsque la frêle morte a été mise au cercueil, — un des plus ravissants épisodes de l'histoire de jeunesse d'Henri le Vert, — « je ne sais pas si c'était force ou faiblesse de ma part, mais je jouissais de cet événement tragique et solennel bien plus que je n'en souffrais, et je me félicitais presque des vicissitudes de la vie qui commençaient à devenir sérieuses... »

Et pourtant la douleur laissée au fond de son âme était réelle et durable : en 1844-45, Keller, soudain éveillé à la poésie lyrique, consacra au souvenir de la morte « ving-sept lieds d'amour », dont une moitié à peine se trouve reproduite, dans les poésies complètes, sous le titre de *Premier Amour* : poésies de souvenir plutôt que d'émotion présente, il va sans dire, et dont la tendresse se voile déjà de fantaisie :

> Je veux me refléter dans ces jours lointains
> Qui, tels les frissons des cimes des tilleuls, se sont enfuis ;
> Où la corde d'argent, vibrant sous l'amour,
> Donnait ses premières notes claires mais tremblantes.

Et les tableaux défilent devant le regard rétrospectif du poète, jusqu'à ce que mai apporte le repos éternel à la malade que chaque saison voyait plus pâle.

> La voici couchée, aussi immobile, aussi triste
> Que si elle n'avait jamais vécu...
> ... Rien que sa dépouille et moi dans la chambre,
> Et tout, alentour, calme et vide !

Dans un essai autobiographique écrit en 1876 pour une revue allemande, Keller parle avec détachement des « douzaines de poèmes d'amour purement fantaisistes et dépourvus de tout sentiment réellement vécu » — alors que la relation n'est pas contestable entre les *Vingt-sept lieds d'amour* et l'épisode sentimental que le deuil dénoua en 1838. Plus loin, parlant des parts de réalité et de fiction répandues dans *Henri le Vert*, il se défend catégoriquement d'avoir eu des modèles réels pour les deux figures de femmes qui émeuvent l'adolescence de son héros, la frêle Anna, qu'il aime avec son cœur, et Judith, l'être de superbe santé et de sang ardent que lui rend chère l'obscur instinct des sens. Or Baechtold a démontré sans peine que l'une de ces deux femmes a certainement existé, et qu'Anna est bien la transposition romanesque de la douce Henriette Keller. Le témoignage de l'auteur n'empêche pas d'admettre que Judith a semblablement existé. Etait-elle la parente qui portait ce prénom et qui, de Glattfelden, émigra en Amérique comme le personnage du roman ? Il est impossible de hasarder plus que des suppositions et délicat même de conjecturer, mais la sûreté de trait avec laquelle G. Keller a tracé cette figure permet de croire que les idylles de Glattfelden furent enfiévrées comme il est conté dans le roman, et que l'original d'Henri Lee a senti tressaillir sa jeunesse au contact d'une femme de trente ans, d'un scepticisme mélancolique, qui connaissait la vie et l'amour, et qui rappelait au jeune homme, tant il y avait de dignité païenne dans tout son être et de majesté dans les simples plis de sa robe, les héroïnes d'Arioste que son maître Meyer lui avait fait connaître... (1).

Keller atteignait ainsi ses vingt ans, inquiet de sa destinée

(1) D'une manière générale, il me semble qu'on peut conclure, de la répétition sous des formes diverses, dans l'œuvre de Keller, d'un motif identique, que ce motif est emprunté à la réalité, et à l'expérience même de l'écrivain. C'est ainsi que la poésie *A une abandonnée* (W. IX, 22), doublant en quelque sorte l'épisode d'Agnès délaissée par Lys dans *Henri le Vert* (W. II, 357), semble prouver son authenticité objective. Or diverses poésies paraissent rappeler le motif du bain nocturne du premier *Henri le Vert* : B. I, 459; W. X, 78 et 113. Cf. également la bizarre poésie que Brahms a mise en musique, *Du milchjunger Knabe*, W. X, 77.

si lente à se définir, mais plus riche d'expériences qui, pour n'être point de très haut vol, n'en accroissaient pas moins la valeur latente d'une individualité de bonne heure concentrée et forte. L'incertitude de son avenir ne cessait de l'obséder. Le 20 juillet 1839, il écrivait à son ami Müller, qui étudiait l'architecture à Munich : « Me voilà donc âgé de vingt années révolues, et je ne sais encore rien faire, et je ne bouge toujours point de place et ne vois aucun moyen de sortir de là ; il me faut marquer le pas à Zurich quand d'autres, à mon âge, ont déjà commencé leur carrière. . » Aussi, enfin las d'user sa jeunesse dans une mélancolie désœuvrée et inefficace, comprenant que son enthousiasme pour la nature et pour l'art ne pouvait suppléer à ses connaissances trop rudimentaires, et voyant que Zurich n'était pas le milieu qu'il fallait à ses ambitions artistiques, il se décida à partir pour Munich, afin d'y reprendre, en sous-œuvre pour ainsi dire, tout son apprentissage. Munich était alors, avec Dusseldorf, la seule ville d'Allemagne qui fût un centre renommé de vie artistique ; de plus, J. Müller s'y trouvait, ainsi que d'autres camarades d'enfance de Keller, graveurs, dessinateurs et peintres.

Mais il fallait songer à vivre dans la *Kunststadt*, et les minces ressources de la veuve Keller n'auraient pas suffi à entretenir son fils. On se résigna donc à recourir à un vieux titre de créance, réserve qui avait fait partie de l'héritage paternel et dont l'oncle Scheuchzer avait la garde. Le départ de Keller en fut retardé d'autant. Le dernier automne qu'il passa à Zurich, celui de 1839, fut marqué par l'affaire bien connue qui a gardé dans l'histoire son nom zurichois de *Züri-Putsch*. Le gouvernement radical avait appelé à la chaire de théologie évangélique de l'Université le Dr David Fr. Strauss, le célèbre auteur de la *Vie de Jésus* : ce choix fut critiqué par les conservateurs religieux et politiques du canton. Les autorités passèrent outre à une protestation du synode zurichois, où elles affectèrent de voir la manifestation isolée d'une minorité. Le gouvernement radical, qui s'appuyait d'ordinaire sur le peuple des campagnes, eut pourtant, cette fois, les paysans contre lui : ceux-ci n'hési-

tèrent pas longtemps entre leur radicalisme politique et leur conservatisme religieux, et dans la nuit du 5 au 6 septembre, quelque mille paysans, conduits par le pasteur Bernh-Hirzel, marchèrent sur la ville. « Keller était à Glattfelden, occupé à faire les foins avec son oncle, lorsque le tocsin retentit. Il jeta sa fourche et courut aussitôt, sans rien prendre, vers la lointaine capitale, pour assister son gouvernement menacé. On lui conseilla de gagner Zurich par des sentiers et non par la grande route, car en sa qualité de *Straussien* il eût pu être tué par les paysans (1). »

Keller dut encore retourner à Glattfelden à la fin de l'automne pour liquider cette créance qui allait lui procurer les premiers fonds de son séjour à Munich. C'est un des épisodes ajoutés de toutes pièces au remaniement d'*Henri le Vert* que le récit des négociations et opérations poursuivies à propos de l'antique parchemin « qui depuis trois cents ans s'était transmis de génération en génération » et que les autorités chargées de la tutelle des orphelins considèrent avec une sorte de piété religieuse. L'oncle Scheuchzer dut convaincre la méfiance des braves paysans qui n'admettaient pas « qu'un jeune nourrisson des muses fît un paquet de sa fortune et quittât le pays pour la consommer littéralement ailleurs, » et qu'on troquât un titre authentique, rapportant cinq du cent, contre un résultat incertain. Ils se laissèrent enfin persuader, et Keller put partir au printemps de 1840, le 26 avril, huit jours après Pâques, avec 50 guldens dans sa poche, et dans sa malle quelques livres, des cartons contenant ses études, une flûte et une tête de mort. Il fit sans doute, depuis les collines qui dominent Zurich, les adieux mêmes d'Henri le Vert à sa ville natale, « petite patrie qui m'apparut soudain aussi neuve et aussi étrangère que si, au lieu de la quitter, j'avais eu, en réalité, à faire connaissance avec elle. C'était un de ces cas où un objet coutumier et familier révèle soudain, à l'instant seulement où nous nous

(1) B. I, p. 87. Cette échauffourée religieuse renversa les autorités radicales, qui furent remplacées par des hommes d'opinion moins avancée, à leur tête le bourgmestre Hess.

en éloignons, un charme et une valeur inconnus et suscite en nous le douloureux sentiment de notre destinée éphémère et limitée (1). » Ses adieux à sa sœur et à sa mère furent moins expansifs, et souffrirent certainement de cette sorte de contraction de la sensibilité qui rendit toujours si difficile et si peu amène le commerce de Keller. Et il s'en excusait dans la première lettre qu'il écrivit à sa mère: « Je te remercie encore une fois de tout ce que tu as fait pour moi, et te supplie de croire que je ne t'en suis pas moins reconnaissant parce que mes dehors sont rudes. C'est que voilà, je ne puis faire de belles phrases; mais je n'en éprouve pas moins ce qu'un vrai fils doit éprouver. Mon espoir, c'est qu'un jour je pourrai te rendre tout... (2). » Cette première missive, il l'envoyait de Frauenfeld, où il s'arrêta chez son ami J. Müller jusqu'à la fin de la première semaine de mai. Il y attendait son passeport, n'ayant pas eu la patience de différer son départ de Zurich. Puis, par Constance et Lindau, et non sans des accidents de route dont *Henri le Vert* donne le détail à peu près véridique, il continua son pèlerinage vers la ville de ses rêves.

(1) W. II, p. 126.
(2) B. I, p. 124.

CHAPITRE II

LES ANNÉES PROBLÉMATIQUES

1840-1848

I. — MUNICH (1840-1842)

> Ni ma préparation antérieure, ni le peu que je savais de la vie n'étaient faits pour donner rapidement à ma destinée une forme bien nette.
>
> *Henri le Vert*, 3e vol., p. 137.

Keller se trouvait donc dans cette Terre promise où il espérait affirmer enfin sa vocation artistique et réaliser de si chères et si vieilles espérances. Sa première lettre à sa mère, le 18 mai, exprime une satisfaction à peine contrariée : « Je me trouve très bien ici. On peut traverser la rue sans être épié de tous côtés ou accusé de faire le fier. Personne ne s'occupe de son prochain ; c'est un pêle-mêle général. Lorsqu'on se trouve en contact avec les gens, ils sont polis et complaisants. Il n'y a que les femmes de la classe moyenne qui soient d'une rudesse peu commune. Elles jurent et criaillent, comme chez nous les valets d'écurie, et passent toutes leurs soirées assises à la brasserie, à se gorger de bière. Jusqu'aux dames les plus huppées qui vont au café et y boivent — non pas du café, mais une ou deux mesures de bière, pour le plaisir. » Plus tard, quand la Terre promise se fut transformée pour Keller en une lande stérile, il eut un jour,

dans un accès de rancune rétrospective, des paroles de colère contre la capitale bavaroise, « un nid de dépravation et d'immoralité, plein de fanatisme, de grossièreté et de meneurs de veaux » ; mais, dans les premiers temps, il fut tout à la satisfaction du changement et à l'émerveillement de la grande ville. Car l'Athènes de l'Isar, comparée au Zurich de 1840, était déjà à cette époque une véritable cité, animée et bigarrée. Louis Ier avait commencé les travaux d'architecture et de décoration qui ont fait de la ville des Wittelsbach un vaste musée de pastiches ; on y taillait la pierre, on y coulait le bronze, on y maniait la brosse avec la fièvre des entreprises improvisées. « Aux derniers reflets du couchant, écrit Henri le Vert, rougeoyaient des frontons grecs et des tours gothiques ; des colonnades baignaient dans la splendeur rose leurs chapiteaux ornementés ; de lumineuses statues de bronze, fraîchement fondues, se détachaient dans le clair-obscur comme si elles eussent encore reflété la chaude lumière du jour (1). »

Mais l'activité qui régnait à cette époque dans la *Kunststadt* était surtout extérieure et officielle ; et si des kilomètres de peinture s'alignaient sous les pinceaux commandés, si Cornelius et ses élèves ornaient de leurs compositions plus symboliques que picturales le dehors et l'intérieur des édifices royaux, l'art n'en subissait pas moins une crise dans le Munich de cette époque. Non que la capitale bavaroise fût délaissée par sa clientèle ordinaire : elle était toujours, avec Dusseldorf, la seule ville d'Allemagne où l'on pût songer à étudier la peinture ; une tradition séculaire, que la détresse de l'Allemagne au XVIIe siècle n'avait pas interrompue, en faisait, comme par le passé, le rendez-vous d'une population bruyante d'artistes venus de tous les coins des pays allemands. Mais on n'y travaillait guère, s'il faut en croire le témoignage d'un peintre qui s'y trouvait à la même époque que G. Keller (2) : la plupart des jeunes gens, à Munich, ne songeaient qu'au plaisir, passant les jours de beau temps en

(1) W. II, p. 136.

(2) R. L. Zimmermann (1815-93), cité par Berlepsch, *G. Keller als Maler*, p. 52.

promenades le long de l'Isar, s'ingéniant à trouver des motifs de réjouissance pour organiser de grandes fêtes, laissant s'écouler une bonne partie de l'été à Frauenchiemsee ou dans la montagne, sous prétexte d'études à faire d'après nature. Quant à l'art, il consistait surtout en longues dissertations devant des toiles vides, en considérations théoriques qu'aucun coup de pinceau n'illustrait, en promesses et en espérances. Les professeurs de l'Académie royale, occupés pour la plupart à exécuter des commandes officielles, paraissaient à peine à leur cours et se contentaient de venir y donner de brèves indications qui déroutaient et désespéraient les élèves plutôt qu'elles ne les guidaient. Enfin, ce qu'il y a de plus singulier dans les mœurs artistiques de l'époque, c'est qu'on ne profitait guère des trésors de l'art d'autrefois contenus dans la Pinacothèque : les visites aux musées, avec les révélations de couleur et de vie qu'y pouvaient trouver de jeunes peintres, ne semblaient point faire partie des disciplines auxquelles il est naturel qu'un artiste se soumette. D'ailleurs, contredites par le froid classicisme qu'enseignaient les maîtres, les muettes leçons des toiles des musées risquaient d'achever de désorienter les tempéraments incertains. Encore la peinture historique était-elle représentée par des noms illustres, par des traditions contre lesquelles la réaction ne faisait guère que commencer; quant à la peinture de paysage, cette époque, où se livrait en France la grande lutte entre le paysage « composé » et le paysage « champêtre », était, à Munich, d'une rare stérilité : ce genre n'était même pas représenté, à l'Académie royale, par un enseignement spécial, et rien ne laissait encore percevoir ce « cri de la terre » qui allait bientôt résonner triomphalement dans le genre cher à Keller. L'atmosphère artistique de l'Académie royale, le centre même des études de peinture dans la *Kunststadt*, était donc peu favorable; l'eût-elle été, les conditions où Keller y étudiait lui eussent encore rendu difficile tout progrès véritable, à plus forte raison le prompt perfectionnement qui devait lui assurer un gagne-pain et un métier définitifs. Ce qui lui manquait surtout, c'était une forte assise de connaissances élémentaires et

méthodiques : or, il en était réduit à être, une fois de plus, un autodidacte, ou du moins à ne pas recevoir directement les enseignements de ceux qui auraient conseillé le plus efficacement sa demi-ignorance. « Je n'étais préparé ni par mon apprentissage artistique ni par ma connaissance de la vie à donner rapidement à mon activité une forme définie... Arrivé sans aucune recommandation, et aussi sans les moyens de m'enrôler dans l'atelier d'un maître installé dans le confort ouaté de la notoriété, j'en étais réduit à rester sur le parvis du temple et à jeter çà et là un regard à travers les rideaux, et c'était toujours malaisé. De la moyenne ordinaire des élèves, rien à apprendre ; et sitôt que les jeunes arrivaient, par la vente de quelque tableautin, à se considérer comme des maîtres, ils devenaient renfermés, laconiques, peu disposés à communiquer leurs secrets artistiques (1). »

Tout le cours d'études de Keller consista, en somme, à tâcher d'épier les procédés des plus habiles, et à guetter tant bien que mal des secrets d'atelier. N'ayant ni une préparation ni des ressources suffisantes, il ne pouvait ni suivre les cours de l'Académie, ni s'adresser à un maître particulier. Il avait fait surtout de l'aquarelle jusqu'alors, et se risqua, muni d'un aussi mince viatique de connaissances et de conseils, à la peinture à l'huile. S'il avait été sûr de son pinceau, il serait peut-être allé s'inspirer directement de la Nature, comme jadis à Glattfelden et à Zurich. Au lieu de cela, il s'en tint à l'imitation, à la composition arbitraire. Soit qu'il se laissât entraîner à la peinture d'idées chère au romantisme allemand et qu'il brossât des toiles symboliques, « en tournant la bonne Nature et en faisant sortir de la seule fantaisie tout un monde fictif, artificiel et allégorique » ; soit qu'il revînt, par l'influence de Rottmann, au paysage classique, et qu'il tentât de donner à des motifs empruntés à la nature septentrionale l'ordonnance et la grandeur un peu conventionnelles des paysages de Claude Lorrain et de Salvator Rosa, partout, dans les œuvres qui nous sont parvenues de ces années passées à Munich, on

(1) W. II, p. 137.

sent, malgré d'incontestables dispositions, le manque d'indépendance d'un peintre qui cherche le salut dans les procédés et les recettes dont ses prédécesseurs semblent s'être servis, qui se réfugie dans des combinaisons trop ingénieuses parce que l'inaptitude de sa main l'incite à ne plus consulter franchement, ingénument, la réalité.

En dehors de l'art, on ne constate guère de fortes influences subies par Keller à Munich. Du moins son séjour dans une ville étrangère ne paraît-il point avoir élargi ou modifié une âme de bonne heure abrupte et fermée. On est étonné du peu de changements produits sur son individualité par ces deux longues années passées dans un milieu nouveau, à un âge où d'ordinaire l'homme, prompt à se communiquer, est prompt aussi à recevoir en retour l'action des choses et des êtres. Il était trop dépourvu de mysticisme en religion, et ses « rapports avec Dieu » étaient décidément trop rationalistes pour que le milieu très catholique de Munich pût modifier en aucune façon les sentiments de ce protestant et déterminer en lui une crise comme celle qu'avaient causée, par exemple, chez Hoffmann son séjour en Pologne, chez Tieck et Wackenroder, étudiants à Erlangen, leurs excursions à Nuremberg et les impressions éprouvées à Bamberg. Il lui est plus facile, écrit-il lui-même, de se recueillir dans une église d'une confession différente de la sienne ; mais c'est plutôt par hostilité contre le culte protestant que par sympathie pour une autre religion : « Je vais souvent à l'église, mais pas à notre temple : dans des églises catholiques, grecques, ou à la synagogue israélite ; et là, pendant qu'ils s'occupent de leurs histoires, je me recueille à ma façon. J'éprouve continuellement le besoin de rester avec Dieu sur un pied d'intimité confiante ; et, malgré tout, il m'est impossible d'écouter les prédications sèches et froides de nos porte-rabats réformés, et de remâcher leurs lieux communs réchauffés pour la millième fois, et qui conviennent si rarement à notre état actuel (1). »

D'autre part, il n'a guère fréquenté intimement, durant

(1) B. I, p. 164.

son séjour à Munich, que des compatriotes. Il écrit bien à sa mère dans la deuxième lettre qu'il lui envoie : « Il faut que je mette à profit l'étranger, non seulement sous le rapport de l'art, mais encore à d'autres égards, au point de vue de mes manières en société ; car la grossièreté et la timidité — mes défauts ordinaires — ne se corrigent pas si l'on reste, à l'étranger, sans bouger de derrière son poêle. Aussi je me mêle aux gens et je tire de chacun ce qu'on en peut apprendre (1). » Mais quelques lignes plus loin il lui annonce qu'il fait partie d'une société d'étudiants et d'artistes suisses ; il décrit avec enthousiasme le cérémonial dont a été entouré l'enterrement d'un compatriote, et le réconfortant spectacle que c'était, « toute cette salle pleine de Suisses, chacun tenant en main une énorme chope de bière, l'élevant à bout de bras et puis, au commandement, la vidant jusqu'au fond d'un air solennel. »

Une salle pleine de Suisses, et des chopes de bière à vider, — des relations volontiers limitées aux compatriotes, et beaucoup de plaisir à se souvenir que l'Athènes de l'Isar est aussi la *Bierstadt*, — voilà qui suffisait pour faire passer bien des déboires. Keller s'était d'ailleurs « écrit derrière les oreilles » que de se mettre résolument au régime de la bière, dès le commencement, était le plus sûr moyen d'esquiver les maladies qui assaillaient les étrangers à Munich, et cette médication préventive n'était pas pour lui déplaire. C'était d'ailleurs un amusant compagnon; et, même sans être lié intimement avec lui, on n'oubliait pas ce drôle de petit bonhomme, singulièrement agile et prêt à sauter en un clin d'œil sur une chaise, lorsqu'il avait à se produire en quelque réunion de la *Landsmannschaft*, lançant d'un ton sec des plaisanteries souvent offensantes et rudes. On l'avait nommé directeur de la *Kneipzeitung*, et il en était, à vrai dire, le seul rédacteur, chargé de réjouir les âmes frustes de ses camarades par des drôleries, des anecdotes ou des dessins. Il n'avait pas deux mois de séjour à Munich que déjà, mandait-il fièrement à sa mère, il était connu de tous les Suisses

(1) B. I, p. 128.

bien élevés qui s'y trouvaient. Et, de fait, ce petit homme au corps frêle, avec son grand crâne décoré d'un béret enfoncé sur l'oreille gauche, drapé dans un léger manteau et armé d'un « jonc espagnol » qui eut son heure de célébrité, était une figure assez caractéristique pour qu'on ne l'oubliât point facilement ; et le roi Louis lui-même, qui aperçut un jour Keller dans les salles de l'Association artistique, n'eut pas de peine à le reconnaître le lendemain dans la rue et lui frappa légèrement sur l'épaule en lui disant : « Nous nous sommes déjà vus, nous deux ! »

Parmi les compatriotes helvétiques rencontrés à Munich, deux intimes, Joh. Salomon Hegi, de Zurich, peintre de genre et d'histoire, Ferd. Wydler, étudiant en chimie, formèrent avec le jeune paysagiste un trio d'inséparables auquel se joignaient d'autres camarades, d'abord au Wagnerbräu, puis dans une auberge voisine du Karlsthor ; ou bien l'on entreprenait, quand les eaux n'étaient pas trop basses dans la caisse des amis, une excursion aux environs, comme deux voyages à Augsbourg, en janvier et en octobre 1841. Mais à côté de ces heures de gaîté et d'expansion, combien de jours de détresse et d'angoisse, quelle série de contrariétés et de malchances ! L'été de la première année, Keller tomba malade : malgré la bonne volonté avec laquelle il s'était mis au régime prophylactique de la bière, il ne fut point préservé d'une fièvre muqueuse violente qui faillit l'emporter ; et, pour comble de malheur, son oncle Scheuchzer insinua qu'il prétextait cette maladie et les frais qu'elle avait causés pour se faire envoyer de l'argent, — alors qu'il avait passé des semaines au lit et que ses cheveux s'en allaient par poignées ! Puis ce fut la douloureuse conviction qu'il lui était impossible de gagner sa vie par la peinture et qu'il lui fallait, sinon renoncer à ses espérances, du moins remettre à des échéances toujours plus lointaines l'instant où il pourrait se passer des subsides maternels. « ... Je trouvais singulier de n'avoir pas choisi jadis comme métier la représentation de l'homme au lieu du paysage, sa simple demeure et son théâtre. Et continuant à méditer sur ce hasard malheureux, je m'étonnais aussi qu'il m'eût été possible, d'une manière

générale, à moi qui étais encore un bambin à cette époque, de faire triompher si aisément ma volonté inexpérimentée, en une affaire d'où dépend une existence entière. Je n'avais pas encore rayé de mes papiers l'enfantine idée qu'une telle décision, prise spontanément à l'âge le plus tendre, est la chose la plus glorieuse du monde; mais je commençais pourtant à comprendre tout à coup que la lutte contre la volonté d'un père avisé et sévère, qui sait voir plus loin que le seuil de la maison, est pour la vaillance d'un jeune homme un bain autrement fortifiant qu'un amour maternel trop indulgent (1). »

Dès le premier automne, sa mère, inquiète de le voir retarder à une date incertaine la réalisation de ses rêves, lui conseillait de revenir à la maison. « C'est là, répondait-il, me supposer bien peu de caractère. Les gens feraient des gorges chaudes ! Je suis, une fois pour toutes, entré dans la carrière et j'irai jusqu'au bout, quand j'en serais réduit à manger du chat à Munich. » Il y mangea, en tout cas, de la vache enragée, et connut toutes les formes de la détresse pécuniaire. Combien de fois ne dut-il point, comme son Henri le Vert, rentrer chez lui découragé, ignorant comment il vivrait le lendemain, et s'asseoir sur la vieille malle qui se trouvait dans sa chambre — fragment du mobilier maternel qui lui était cher, et sur lequel il avait coutume de se réfugier pour méditer sur une situation particulièrement critique !...

Trop pénétré de la dignité de son art pour se résoudre à chercher un moyen d'existence dans une occupation subalterne, trop inexpérimenté pour tirer parti du peu qu'il savait, et, il faut bien le dire, obstiné et maladroit, il était contraint de faire appel sans relâche au dévouement et aux minces revenus de sa mère. Depuis la première lettre qu'il lui écrit à son arrivée, et où il la prévient que ses frais de route et d'installation ont dépassé ses prévisions, jusqu'à la dernière où il lui demande 30 florins pour quitter enfin la Bavière, la question d'argent développe à travers sa correspondance

(1) W. III, p. 11.

son douloureux *leitmotiv*. Ce sont des accusés de réception qui font prévoir de nouvelles demandes, des devis de dépenses qui justifient ses appels, des comparaisons avec ceux qui dépensent davantage, des plans d'avenir et des tentatives de réconfort qui promettent un dédommagement à tous les sacrifices. Et l'on ne sait si l'on doit s'extasier ou s'indigner en lisant la correspondance de ce fils opiniâtre et sincère et de cette mère confiante et dévouée qui ne devine pas que son enfant s'est buté contre les circonstances, contre les conséquences de son passé manqué et contre les insurmontables difficultés du présent.

Un jour pourtant elle est allée demander conseil — sur l'avis même de son fils — à Louis Vogel, peintre d'histoire à Zurich, et elle est revenue toute démontée par le pessimisme dont il n'a point fait mystère : « Tu as fait en peu de temps, écrit-elle à son fils, bien des expériences, tu as déjà un avant-goût de la misère et de la gêne ; mais cela pourrait encore empirer avec le temps. Non que je veuille te détourner de ton art, mais il est juste et nécessaire que je te dise mon opinion maternelle. Qu'auras-tu de la vie, s'il faut que tu te traînes à grand'peine à travers le vaste monde, pour récolter, tout au plus après ta mort, un peu de gloire, tandis que tu pourrais mener dans ta patrie une existence commode, et devenir la joie et le soulagement de ta mère ? M. Vogel disait qu'avec toute son expérience de connaisseur et d'artiste, il ne serait jamais en état de nourrir sa famille avec son art ; et l'on dit pourtant que ces gens ont une vie d'intérieur fort modeste. Songe donc à ton avenir ! Dieu guide ta destinée au mieux de ton bonheur et du mien ! » Mais lui se révoltait contre les « rengaînes » dont les gens de Zurich pronostiquaient son échec certain : « Tandis qu'on dit à Zurich que je n'arriverai à rien, je ne puis pourtant pas, de mon côté, mépriser le témoignage de mes relations actuelles, qui ne consistent pas précisement en bousilleurs et qui n'ont pour moi que des paroles d'encouragement (1). » Et d'ailleurs il était trop tard pour apprendre un métier ; et

(1) B. I, p. 155 et 159.

puis il ne se trouvait point de goût pour autre chose que pour l'art de son choix, le paysage...

Aussi bien, le pauvre rapin avait-il tous les malheurs. En février 1842, l'Association artistique de Munich, disposant d'une certaine somme, fait quelques achats. « On invita plusieurs artistes, écrit G. Keller à sa mère, à envoyer quelque chose, et l'on me demanda aussi si j'avais quelque chose de terminé que je serais disposé à vendre : un tableau pas trop grand, valant de 60 à 80 florins, serait accepté. Je courus tout joyeux chez moi, pour voir, et, ayant trouvé un paysage que j'avais peint quelques mois auparavant, je le montrai. On me demanda le prix ; je répondis : six louis d'or. Accepté, à condition que j'y ferais un léger changement. Je rentrai chez moi au grand galop, donnai vite quelques coups de pinceau, et comme le tirage de la loterie devait avoir lieu deux jours après déjà, je posai mon tableau contre le poêle pour le faire sécher plus vite, et me rendis ensuite à la *Kneipe* pour boire une chope de bière après cet heureux marché. Je ne regardai plus mon œuvre jusqu'au lendemain, et comme je me disposais à l'enlever du poêle — voilà que mon pauvre paysage était roussi du haut en bas ! Adieu, mes chers 60 florins ! Vous pensez quels jurons j'ai poussés ; car je n'avais pas d'autre toile prête que j'aurais pu vendre au lieu du tableau brûlé (1)... »

Comme pour aggraver encore d'une ironie le mauvais tour qu'elle lui jouait, la fortune lui réservait de voir indignement plagier par un collègue de talent et de renom le motif traité dans son modeste tableau : il avait soumis son œuvre au peintre Julius Lange, de Darmstadt, qui lui expliqua de quelle façon l'ingénieux paysage aurait dû être mis en valeur ; mais, au lieu de le corriger, il le refit sur une feuille de papier qu'il roula et mit dans sa poche. Quelque temps après l'incendie de l'original, Keller retrouva, dans une salle d'exposition, le tableau de son plagiaire.

La même année, en mai, il envoya à Zurich une autre œuvre, qui devait avoir sa place dans un salon organisé par

(1) B. I, p. 173.

la Société Artistique. Pendant trois semaines, le tableau, que son auteur avait soigneusement expédié de Munich, figurait bien au catalogue, mais n'était visible dans aucune des salles. Inquiétude de la mère de Keller, qui se mit en campagne et finit par découvrir le tableau relégué dans le hangar de déballage, couvert de la boue et des ordures du chemin. La bonne femme obtint qu'on y fît les retouches nécessaires et qu'on l'accrochât enfin ; et elle s'en fut un vendredi — jour d'entrée gratuite — avec Regula et quelques commères de sa connaissance, pour voir dans sa gloire l'œuvre de son Gottfried : « et nous qui n'y entendons rien, nous sommes restées à la regarder les yeux écarquillés... » Mais, malgré les démarches de la pauvre mère et l'estime que des amateurs plus compétents ne refusaient pas à l'œuvre de son fils, le tableau ne fut acquis ni par le comité de la loterie ni par un collectionneur, et fut réexpédié lamentablement à Munich.

Il fallait toute la ténacité de son caractère et toute la confiance de ses vingt-trois ans pour que G. Keller ne lâchât point pied devant tant d'assauts. Déjà dans l'hiver de 1841-1842, comme il se trouvait en retard de plusieurs mois de loyer, la police de Munich fit faire par celle de Zurich une sorte d'enquête sur la situation de fortune du débiteur. On juge de l'effroi de sa mère, soudain appelée à l'hôtel de ville et obligée de répondre aux questions laconiques d'un fonctionnaire. « Je restais là, épouvantée, sans pouvoir dire un mot de plus. Il s'en aperçut et continua : « Ce n'est pas si terrible. Je vais vous dire : la police de Munich vient d'écrire à celle d'ici que votre fils a quelques dettes qu'il a reconnues légalement, disant qu'il attendait de l'argent de chez lui ; c'est pour cela que la police, là-bas, veut savoir si c'est vrai. Car sinon ils ne font pas traîner les choses. On lui saisit ce qu'il a, et on l'expulse de la ville. Ainsi, vous savez, si vous avez à lui reprocher sa légèreté et ses dérèglements, il ne faut pas lui envoyer d'argent. Vous pouvez le laisser à la police... (1). »

(1) B. I, p. 167.

Elle s'en garda bien, la pauvre mère ; elle savait que si l'on pouvait accuser son fils de se leurrer de vaines espérances et de s'obstiner à voir de verdoyantes oasis où il ne trouverait que désert et que sable, il n'était pas coupable d'inconduite. Elle savait qu'il fallait l'en croire, lorsqu'il lui écrivait que c'était l'absence de gain, et non la débauche, qui l'enlizait dans le marais toujours plus profond des dettes, et qu'il lui arrivait de passer maintenant des journées entières sans prendre autre chose que du pain et un verre de bière. Encore ne lui confiait-il pas toute sa détresse, ni qu'une fois, dénué de tout moyen d'existence, il resta deux jours au lit sans manger. Il ne se leva que pour ne pas donner l'éveil au propriétaire, et finit par découvrir une petite bague d'or qui lui appartenait et qu'il porta à la Monnaie, où on lui donna trois pièces toutes neuves en échange. Puis ce fut sa flûte qui prit — comme dans *Henri le Vert* — le chemin d'une obscure boutique de brocanteur; elle y avait été précédée par la plus grande partie de ses œuvres, aquarelles et esquisses, et par ces « cartons » qui n'en finissaient pas, où des landes ossianesques, où des forêts de l'antiquité germanique déployaient leurs lignes mélancoliques. C'est là que s'engloutit et disparut à tout jamais, presque tout entier, l'œuvre du peintre Gottfried Keller. Lui-même enfin, qui naguère protestait dans ses lettres contre le conseil que de bonnes âmes donnaient à sa mère et qui refusait de faire le métier de « colorieur », ce qui eût été, à ses yeux, dégrader sa dignité d'artiste, il en fut réduit à chercher un travail mercenaire chez le même brocanteur qui lui avait acheté à un prix dérisoire — 24 kreutzer l'un dans l'autre — ses braves essais de peinture. C'était en octobre 1842, peu avant le mariage du prince héritier Max avec la princesse Marie de Prusse, et il s'agissait de pourvoir la résidence d'un nombre respectable de drapeaux. Durant plusieurs jours, dans une arrière-boutique obscure, Keller eut mission de tracer, sur des hampes blanches, des spirales bleues. Lui qui, de saison en saison, avait toujours espéré vivre honnêtement de sa peinture, il était contraint d'accomplir, moins de dix-huit mois après son arrivée dans la *Kunststadt,* « le degré le plus

infime du travail, celui qui se passe de réflexion et d'honneur professionnel et qui ne tend pas plus haut qu'à subvenir pour l'instant même à la vie. » Et, tandis qu'il traçait l'éternelle spirale, son imagination « vivait toute une existence ; et le long de cette ligne bleue tournante, il traversait tout un monde, un monde de tristesse et de découragement, ou d'espoir, ou de joyeuse extravagance et d'aventures drolatiques ». L'imagination lui aidait à prendre en patience la misère du présent : c'était bien le moins qu'elle pût faire, après tant de mirages dont elle l'avait leurré.

D'ailleurs, s'il s'obstinait à rester à Munich, il n'y était pas seulement retenu par l'espérance, toujours plus problématique, d'y pouvoir enfin gagner sa vie. Sa conscience d'homme, autant que son ambition d'artiste, l'attardait à ce douloureux rivage : car son vieil amour de la stricte justice l'empêchait « d'improviser », pour une situation qu'il voulait développer jusqu'au bout, une issue aussi arbitraire qu'un soudain départ. Ce n'est pas qu'il n'eût souvent éprouvé ce « mal du pays » dont on se plaît à faire une souffrance particulière du Suisse exilé loin de sa petite patrie, et qu'il avait, outre le regret des horizons familiers, tant de raisons de ressentir. Plusieurs de ses camarades des premiers temps avaient quitté Munich, et il était demeuré assez isolé pendant ces derniers jours de détresse aiguë. Et lorsqu'un Zurichois de sa connaissance était venu à Munich au cours de son voyage de noces et avait adressé la parole à Keller dans son dialecte natal, ç'avait été pour lui « comme des sons venus d'un monde meilleur qui vibraient au milieu du fracas grondeur de la ville étrangère ». Tous ceux qui le voyaient ainsi ajoutaient leurs exhortations aux conseils que sa mère lui donnait depuis si longtemps : ne valait-il pas mieux chercher une autre carrière, à loisir, dans la médiocrité assurée du logis familial, plutôt que de mourir de faim en bâtissant des châteaux en Espagne ? Ceux surtout qui connaissaient la pauvre mère étaient pressants ; ils disaient à son fils comment elle passait des journées entières à filer, à la fenêtre ; « ... mais au crépuscule elle arrête son rouet et reste assise ainsi dans l'obscurité, sans faire de lumière ; et

lorsque la lune ou quelque clarté du dehors vient frapper les vitres, on ne manque pas d'apercevoir sa silhouette, qui regarde toujours du même côté, bien loin de là... Mais ce qui est vraiment mélancolique, c'est de la voir étendre la literie au soleil ; au lieu de la porter, avec l'aide des voisins, sur la place où est la grande fontaine, elle la traîne sur le toit haut et noir de la maison, l'y étend du côté du soleil et trotte activement sur la pente du toit... ; et c'est un spectacle singulier et qui fait mal à voir, surtout lorsqu'elle s'arrête et que, mettant la main au-dessus des yeux, elle est là-haut, en plein soleil, qui regarde au loin... (1) ».

A la fin d'octobre 1842, il reconnut enfin qu'il était inutile de s'entêter davantage à rester à Munich ; on l'avait mis à la porte de sa chambre garnie ; le flot des dettes montait toujours ; son art lui-même n'était que déceptions et mécomptes. Son ami Hegi dut lui prêter deux louis d'or qui le menèrent jusqu'à Lindau, où un voyageur de commerce lui aida à aller jusqu'à Constance. Là, son ami J. Müller de Frauenfeld vint le chercher et le ramena chez lui, où il passa encore quelques jours. Comme d'ordinaire, une fois la décision prise, le temps qu'en exigeait la réalisation lui importait peu. Ainsi que tels de ses héros qui s'attardent encore avant de franchir le seuil de leur maison qu'ils ont depuis longtemps quittée, il ne se pressa point de revenir au logis où sa mère l'attendait, « regardant dans la rue, et toujours prête à crier, lorsqu'elle apercevait un jeune homme de la taille de son fils : « Regeli, voilà Gottfried ! »

Du moins l'enfant prodigue trouva-t-il sa mère vivante encore, et bien vivante, dans la vieille maison du Rindermarkt. Et ce ne fut que dans l'imagination du poète que se produisit cette lamentable coïncidence : Henri le Vert, ayant prolongé son absence indéfiniment, et musé le long du chemin du retour, aperçoit, en arrivant dans sa ville natale, un enterrement. Il se joint au cortège, s'achemine, parmi des inconnus, vers le cimetière — et assiste à l'oraison funèbre de sa mère.

(1) W. III, p. 101.

II. — ZURICH (1842-1848).

Lui-même appelait ces années « les années perdues ».
BAECHTOLD I, p. 189.

Assuré désormais contre la détresse matérielle, et certain d'un abri sinon d'un métier, Keller passa dans la maison de sa mère tout près de six années. Après l'échec de Munich, la valeur de sa vocation artistique était plus douteuse que jamais ; mais Keller, qui croyait un peu trop, à cette époque, que les grandes peintures, comme les grandes pensées, viennent du cœur, comptait, pour réchauffer son imagination, sur le réconfort qu'il allait trouver dans sa ville natale; de même, plus tard, il quittera Berlin pour Zurich avec l'espérance d'y raviver la flamme nécessaire à ses projets dramatiques. G. Keller a appelé ces six années les « années perdues », et il ne semble pas en effet qu'elles lui aient été d'un bien grand profit pour l'aider à résoudre le problème de l'existence. Mais c'est dans cette période que se place l'éveil du poète lyrique et que se dessine la transition de la peinture à la notation écrite des choses extérieures.

Les premiers mois se passèrent dans la solitude et la contemplation. Isolé dans sa chambrette, il repassait par le souvenir les années de Munich et leurs alternatives de gaîté et de détresse, faisait çà et là de vagues essais de paysages et s'attristait de voir s'enfuir sa jeunesse tandis que « sa mère cuisait, imperturbablement, sur son fourneau la soupe, afin qu'il pût manger... » Il avait repris sa mansarde d'autrefois et s'y trouvait heureux. « Il n'y a rien au-dessus d'une chambrette comme la mienne, avec la vue sur les jardinets et les basses-cours, qui sont les jardins anglais et les paradis cachés des paisibles maisons bourgeoises. Les femmes et les compères du voisinage, figures familières, suspendent leur lessive au soleil. Les poules gloussent et les pères de famille font retentir de temps en temps leurs jurons et connaître leurs arrêtés. Mais quelle grâce d'innocence dans le chant

des petites filles qui m'arrive d'une école voisine ! Avec combien de force elles m'émeuvent, ces chansons enfantines, bien connues et pourtant oubliées depuis si longtemps, au milieu desquelles ressort, patriarcale, la voix du maitre d'école qui conduit le chœur ! Un petit bout de montagne et de forêt guigne encore misérablement par-dessus les vieux toits, derrière lesquels, enfant, je m'imaginais le monde fermé. Le petit bout de montagne était alors pour moi une Amérique, des Grandes-Indes lointaines et impossibles à atteindre. Quelle différence à présent... (1). »

C'est dans un journal intime, commencé le 8 juillet 1843, abandonné après cinq semaines et repris seulement en 1847, que se trouvent ces méditations, à côté de beaucoup d'autres choses : impressions de lecture, réflexions touchant la morale, la philosophie, la politique, notation de certains motifs pittoresques, énumération des essais de peinture entrepris ; tout ce qui concernait, en somme, sa vie intime et consciente. Car il jugeait qu'un homme qui ne tient point de journal ressemble à une femme qui n'a point de miroir, et que le reflet de sa conscience et de sa pensée doit être aussi nécessaire à l'un, qu'à l'autre le mirage de sa beauté. Il se mêlait à cette préoccupation de réflexion un souci d'un autre ordre et qui sent déjà son homme de lettres, le désir de sauver de l'oubli nombre de motifs intéressants qu'il pouvait être utile de retrouver un jour. Bien que ce journal intime ait eu l'existence assez brève de ce genre d'entreprise, cet herbier où il serre les fleurs de ses joies et de ses mélancolies nous donne un aperçu fort significatif de ce qu'était, en 1843, la vie solitaire de Keller. Malgré la sécurité de l'instant présent, l'impression générale est assez triste, surtout lorsque l'inquiétude de l'avenir se dresse devant le raté qu'il continuait d'être. « Mon vingt-quatrième anniversaire, le 19 juillet, a passé devant mon âme parmi la pluie et le vent. Mes espérances ne se sont améliorées en rien, et si dans les derniers temps j'ai appris quelque chose, ce ne peut être que par la méditation et par une faculté d'assimilation fortifiée par l'ex-

(1) B. I, p. 213.

périence; car, dans la situation pénible et soucieuse où je me débats, je ne puis guère travailler de mes pauvres mains et trouver la vaillance de rien produire. Ecrire ou lire m'est toujours possible; mais j'ai besoin, pour peindre, de gaîté et d'insouciance (1). »

La lecture était, il va sans dire, son principal refuge. Encore ne trouvait-il pas très facile de se pourvoir de livres, et il pestait, dans son journal, contre les obstacles qui séparaient de sa curiosité le monde idéal de la littérature. « Maudit embêtement pour un pauvre diable qui s'intéresserait volontiers à toutes sortes de publications d'actualité et de littérature, qui pendant des années entend les gens jaboter sur un tas de poètes et de noircisseurs de papier, et qui n'arrive pas à les lire ! Pourquoi ? Parce qu'il est isolé, parce que nulle âme au monde ne sait qu'il est un génie méconnu qui donne diablement d'espérances, et parce qu'il n'a dans son entourage que plébéiens et gens crasseux. Des livres ? pas moyen d'en acheter; les bibliothèques un peu sérieuses lui sont fermées, et si par merveille se trouve, au cabinet de lecture, un livre supportable, il faut attendre des mois entiers pour l'avoir enfin (2). »

Ses lectures favorites, on les devine. C'étaient surtout les auteurs dont il savait que leur destinée avait été plus ou moins analogue à la sienne, ceux de qui l'existence avait été un combat et une victoire. Tandis que Gœthe le déroutait et l'agaçait, parce qu'il voyait en lui, tout à la fois, « un grand génie et un égoïste », tandis qu'il se trouvait plutôt déprimé qu'encouragé par le spectacle d'une vie exempte de soucis matériels et à peine troublée par des crises sentimentales et intellectuelles, il vouait sa sympathie aux vaillants qui avaient connu et vaincu d'autres angoisses. La vie de Hoffmann, « avec ses détresses, ses faiblesses et ses triomphes sur le sort », était pour lui un sujet d'édification réconfortante. Jean-Paul lui semblait offrir tout ensemble à sa fantaisie « un riche et luxuriant parterre de fleurs » et à son besoin

(1) B. I, p. 207.
(2) B. I, p. 216.

d'espérance un fertile champ nourricier, et s'être plongé pendant des heures dans les œuvres de Richter lui donnait l'impression qu'il n'avait point perdu sa journée.

Il est un point cependant où Keller aurait trouvé dans la vie de Gœthe, à défaut d'un enseignement, du moins une analogie flatteuse pour un esprit inquiet en quête de sa voie. A vingt-trois ans, le jeune juriste de Francfort, tout comme le plébéien de Zurich, hésitait entre la littérature et la peinture. On sait quelles indécisions, en 1772 et 1773, traversèrent l'existence, si unie à la surface, de l'auteur de *Werther*. Or, Keller, après son retour de Munich, fut de même partagé entre deux tendances non point exactement contraires, mais assez impérieuses l'une et l'autre pour désemparer un esprit incertain. Il écrivait avec facilité et se trouvait « avoir besoin de moins de temps pour habiller une idée dans la poésie écrite que dans la poésie picturale (1) », mais se sentait trop directement sollicité par le spectacle des choses, trop tenté de fixer leur représentation par la forme d'art qui y est le plus équivalente, pour renoncer délibérément à ses anciennes ambitions ; et il continuait à se trouver, entre ces deux buts d'activité, « semblable à une ombre à qui deux sources opposées de lumière donnent de doubles contours et une masse centrale indistincte et floue ». De sorte que son journal intime s'occupe surtout de noter des indications propres indifféremment à une mise en œuvre soit picturesque, soit littéraire. Beaucoup sont des motifs, réels ou imaginaires, qu'un esprit d'artiste a conçus ou aperçus, mais que la main était impuissante à fixer par le crayon ou le pinceau.

D'autres « idées », celles-là destinées à être traitées en vers, viennent côtoyer bientôt ces esquisses écrites; et Keller avait dans ses cartons, dès juillet 1843, des poésies, écloses çà et là, en nombre assez considérable pour qu'il eût songé un instant à y faire un choix et à en envoyer quelques-unes, « accompagnées d'une lettre lamentable », à une revue pério-

(1) *Selbstbiographie* publiée par Baechtold dans le *Sonntagsblatt* du « *Bund* », 1897, n° 1.

dique (1). Il abandonna ce projet assez vite, mais le poète lyrique sommeillant en lui allait avoir un triomphant réveil. Tout un monde de sentiments et d'images n'attendait, pour se cristalliser presque instantanément, que le hasard d'une émotion.

« Un matin que j'étais au lit, j'ouvris le premier volume des poésies de Herwegh et me mis à lire. La nouveauté de ces accents m'empoigna comme un coup de trompette qui soudain réveille un vaste camp de multitudes armées. Vers la même époque, le livre d'Anastasius Grün, *Schutt* (*Déblais*), me tomba entre les mains, et voilà qu'une vie rythmique commença à battre dans toutes mes artères; et j'eus fort à faire pour maîtriser et ordonner, à l'aide d'une rapide initiation à quelques principes poétiques, la masse de vers informes qui jaillissaient tous les jours et toutes les heures. C'était précisément l'époque des premiers combats du Sonderbund en Suisse ; le pathétique des passions politiques fut la veine principale de ma poésie, et le cœur me battait vraiment, tandis que je scandais mes vers enflammés (2). »

Bien que G. Keller semble faire honneur également à Anastasius Grün et à Hervegh de ce déchaînement lyrique, il semble, d'après son journal, que ce soit moins au poète autrichien qu'il dut cette subite impulsion qu'à la rhétorique sonore et enthousiaste des *Poésies d'un vivant*. C'est aux dates du 14 et du 15 juillet 1843 qu'il signale la lecture des poésies de Grün, et l'allure coutumière de son journal ne paraît point modifiée. Au contraire, à partir du commencement d'août — cette alouette d'airain de Hervegh, comme l'appelait Heine, vient de vibrer dans son ciel, — les mentions de poésies commencées, achevées, projetées, se succèdent à de plus brefs intervalles, en même temps que se font moins longues les méditations écrites. Puis, le 16 août, cette première partie du journal intime s'arrête : la fièvre de la production poétique a remplacé la contemplation et la réflexion. C'est l'époque où le jeune poète descend chaque

(1) B. I, p. 200.
(2) *Nachgel. Schriften*, p. 18.

matin, dans son veston de velours, vers la Limmat qu'il franchit, et s'installe sous les arbres du *Platzspitz*, vers l'endroit où la Sihl rejoint la Limmat et où « les deux rivières ont, au soleil, des scintillements bleus et verts, comme des serpents agiles ». Il reçoit là les visites de sa Muse — une Muse jacobine et bohème, amie du grand air et des grandes idées de liberté et de fraternité universelles, qui ignore volontiers les frontières et ne voit partout que des peuples tout prêts à l'affranchissement promis :

Liberté aux yeux noirs,
Te réveilles-tu sur les bords du Tibre ?
Liberté aux yeux bleus,
Dors-tu encore aux pays allemands ?
Et toi, la fille hardie aux trois couleurs,
Trousse-toi de nouveau pour la danse !
Blanches cimes des glaciers helvétiques,
Rougeoyez dans l'éclat du matin (1) !

Ce fut bien, comme l'a écrit Keller, le cri d'appel de la vie contemporaine qui éveilla le poète et qui décida indirectement de la direction de sa destinée. Mais il associa vite à ses jeunes et naïves convictions politiques son culte de la nature, si longtemps étudiée avec des yeux de peintre, l'incertitude et la mélancolie d'une âme anxieuse et mobile, et encore des émotions plus anciennes auxquelles il donnait tardivement une forme poétique. Aussi les vers qui doivent leur origine à cet élan de production de 1843 et des années suivantes ne sont-ils pas tous des poésies de circonstance ; beaucoup racontent des impressions recueillies à Munich ou chantent la tristesse tendre des amours déjà lointaines qu'interrompit la mort d'Henriette Keller, ou formulent l'admiration du poète pour des peintres et des écrivains qui sollicitaient son enthousiasme.

Keller n'avait pas attendu qu'un si grand nombre de manuscrits remplissent ses cartons pour songer à rechercher quelque publicité. Non qu'il eût la vanité d'assurer, sans patienter davantage, une consécration extérieure à son jeune talent ; il n'a jamais connu la hâte de publier, et c'est même

(1) *Partout !* poésie de 1843 (W. X, p. 44).

un des traits caractéristiques de son activité d'écrivain, — c'est l'inactivité plutôt qu'il faudrait dire, — que son indifférence à la publication rapide. L'aphorisme de Gœthe : « Les poètes n'aiment point à rester silencieux ; ils tiennent à se montrer à la foule », ne s'applique guère à l'auteur des *Gens de Seldwyla*. Mais il espérait, avec le bénéfice qu'il supposait tirer de ses poésies, retourner à Munich, où il avait laissé des camarades qui comptaient toujours un peu le voir revenir, et où il était disposé, semble-t-il, à tenter, une fois de plus, la fortune comme peintre. Il se trouvait qu'un ancien maître de Keller, Julius Frœbel, — son professeur d'histoire à l'Ecole professionnelle d'où il avait été renvoyé, — avait fondé, en 1840, le « Comptoir littéraire de Zurich et Winterthur », maison d'édition qui commença par publier les *Poésies d'un Vivant*, de Herwegh, et qui, très vite, servit d'asile à tous les manuscrits d'opposition que la censure interdisait d'imprimer en Allemagne. Dès le 17 août 1843, le jeune poète fit appel, en s'excusant de la liberté grande, aux conseils de son ancien maître, et lui envoya quelques vers de sa façon. La réponse de Frœbel rendait hommage aux qualités du débutant, mais plus encore à son libéralisme ardent qu'elle opposait au conservatisme des principaux écrivains helvétiques, Frœhlich, Reithard, Bitzius. Frœbel conseillait d'ailleurs à son ancien élève de s'adresser à un juge aussi bienveillant que riche, Follen, « qui était devenu, à son grand ennui, l'oracle des poètes débutants de la Suisse, » et qui fit à Keller et à ses vers le meilleur accueil. Grâce à lui, l'autodidacte eut la satisfaction de voir, dans les années 1845 et 1846 du *Deutsches Taschenbuch* publié par le Comptoir littéraire, toute une série de ses poésies imprimée ; elles furent réunies d'ailleurs en grande partie dans le premier volume indépendant paru sous son nom, en 1846.

Cependant la démarche de Keller auprès de Frœbel lui avait valu plus que des éloges et un éditeur ; il lui dut de se faire, parmi les Allemands réfugiés alors à Zurich, des relations intéressantes qui le tirèrent de son isolement et dont plus d'une devint une franche et vivace amitié. La Suisse, terre de refuge par excellence, servait à ce moment d'asile à

plusieurs des hommes qui furent les artisans les plus actifs du mouvement libéral dont 1848 allait être l'ardente et brève manifestation. Zurich, en particulier, abritait toute une colonie de réfugiés allemands : réfugiés vraiment proscrits, qui craignaient les mesquins procès de presse et les tracasseries policières de l'Allemagne, ou réfugiés volontaires, qu'avaient attirés à Zurich les promesses du bourgmestre Melchior Hirzel et les chaires à pourvoir à la jeune Université. Il est regrettable que G. Keller n'ait pas mis à exécution, vers 1880, son projet de rassembler et de raconter ses souvenirs ayant trait à tous ces hôtes intéressants de sa ville natale. Cette colonie remuante, intelligente et passionnée, souffrant un peu de ce manque d'équilibre et de cette trépidation qui sont si généralement le fait de gens transplantés loin de leur milieu naturel, aurait pu lui inspirer des croquis charmants d'humour et de bonhomie malicieuse, toute une galerie de grands hommes plus ou moins authentiques, de démagogues en robe de chambre. Car G. Keller, qui limitait à Munich ses relations à des compatriotes helvétiques, s'est trouvé accueilli jusqu'à l'intimité dans la société de ces étrangers qui représentaient un peu pour lui ce qu'il préférait de l'Allemagne, sa philosophie et sa littérature.

Frœbel, par l'entremise de qui se nouèrent ces rapports avec les réfugiés, avait acquis d'ailleurs le droit de bourgeoisie zurichoise (après son mariage, en 1838, avec la fille d'un fabricant de soieries de Balgrist), et il était depuis 1842 rédacteur en chef du *Républicain Suisse*, l'organe du parti libéral à Zurich. Ce farouche adversaire de la Prusse tenait surtout à l'Allemagne par l'entrain avec lequel il mettait son « Comptoir littéraire » au service des écrivains libéraux d'Outre-Rhin.

Un de ses commanditaires les plus déterminés — jusqu'à la brouille survenue en 1845 — était Auguste-Adolphe-Louis Follen, le Mécène à qui il avait adressé Keller : personnage romantique par son existence et ses allures, qui est un des curieux produits des idées complexes dont a vécu et dont a souffert l'Allemagne dans la première moitié du siècle. Ancien volontaire des guerres de l'indépendance, partageant le mal-

entendu des unitaires allemands qui ne voulaient point de l'autocratie prussienne pour réaliser leur rêve d'unification, il avait jadis, comme étudiant, dû à sa belle prestance d'être désigné, par la jeunesse libérale des universités allemandes, comme l'imaginaire Empereur d'une fête à la Wartbourg, et cet inoubliable honneur avait marqué sa vie d'une empreinte singulière. Obligé de quitter l'Allemagne, où il s'était évadé de prison, il enseignait la littérature à l'école cantonale d'Aarau, lorsqu'il conclut un mariage romanesque avec une riche fille de meunier, qui avait été séduite, à table d'hôte, par sa fière mine et son esprit, et qui avait commencé par mettre sa bourse à la disposition de ce beau convive qui se trouvait sans argent. Il habita tour à tour diverses résidences en Suisse, volontiers revêtu d'une robe de chambre de coupe moyenageuse, en souvenir des honneurs impériaux qui lui avaient été rendus, mais hospitalier aux gens de lettres besoigneux et aux naufragés de la politique.

Un de ses hôtes les plus notoires fut, jusqu'en 1843, Georges Herwegh, l'auteur de ces *Poésies d'un Vivant* qui avaient allumé l'étincelle poétique dans l'âme de Keller. Installé à Zurich en 1841, pour se soustraire au service militaire wurtembergeois, — ou échanger, comme il disait, les drapeaux du roi pour la libre bannière du peuple, — il jouait un peu au proscrit, n'étant guère, à le bien prendre, qu'un exilé par persuasion. D'ailleurs, comme, dès le commencement de 1843, il dut quitter le canton de Zurich, Keller ne connut guère personnellement, à cette époque, cette bizarre nature, où la sincérité et l'esprit de sacrifice côtoient un certain snobisme et je ne sais quel souci théâtral de l'attitude et du geste. Il ne dut le fréquenter que plus tard, durant un nouveau séjour à Zurich du poète radical.

Bien différent de la personnalité volontiers tapageuse de Herwegh était le caractère de Wilhelm Schulz, brave petit homme alerte et de joyeuse humeur, modéré en politique (1),

(1) Aussi Herwegh se sépara-t-il peu à peu de ce républicain trop tiède. « dont l'horizon, écrit-il en 1847, s'est resserré jusqu'à l'étroitesse d'un sage et paisible vallon de la Suisse, où les pensées se promènent comme les vaches et les moutons, des clochettes au cou. » (*Briefe von und an G. Herwegh*, 1896.)

sensé et cordial, qui fut, dans cette colonie allemande, un des amis les plus sympathiques à Keller. Officier pendant les guerres de l'indépendance, étudiant à Giessen, puis capitaine de l'armée hessoise, des écrits politiques l'avaient fait révoquer et condamner en 1834 à trois ans de détention. Evadé avec l'aide de sa femme et établi à Zurich depuis 1836, il écrivait des articles, surtout militaires, pour des journaux allemands. Sa femme Caroline, avec ses grandes qualités de cœur et d'esprit, fut une des rares amies qui aient su apprivoiser l'humeur souvent insociable de Keller : elle possédait le charme féminin joint aux « qualités d'un honnête homme », dont parle La Bruyère, auquel il n'était pas insensible. C'est par Schulz et sa femme qu'il fut introduit chez Freiligrath ; après une vie déjà bien errante, le poète allemand, plus âgé que G. Keller de neuf ans, était venu chercher en Suisse un coin de terre paisible où penser et rimer à son aise. Il avait passé l'été et l'automne de 1845 près de Rapperswyl ; vers la fin de l'année il s'en vint à Zurich et s'établit à Hottingen, le vrai quartier des réfugiés. Il n'y resta pas longtemps : il accepta en 1846 une situation dans une banque, à Londres, où il allait être à la fois, comme il disait, *journalier et poète*. Mais le peu de mois qu'il passa à Zurich lui suffit pour apprécier notre jeune poète et pour trouver en lui des affinités de tempérament et de caractère qui unirent de liens durables « Gottfried de Glattfelden » et l'auteur déjà célèbre de poésies dont on est trop tenté de nos jours de méconnaître l'ampleur et l'éclat. Avec sa nature toute de franchise et d'enthousiasme, entière dans ses idées et ses affections, avec son large rire bon enfant et l'aspect un peu fruste et noueux de son grand corps de Westphalien blond aux yeux bleus, Freiligrath devait plaire à Keller, très sensible à l'impression instinctive que les gens produisaient sur lui et incapable de faire violence, par courtoisie sociable, à ses antipathies. C'était la première fois de sa vie — et il avait vingt-six ans — qu'il était donné à Keller de goûter le charme de relations comme celles-là, et il garda toujours le souvenir de cet « été des poètes » de 1846 où il était admis dans l'intimité des promenades des deux familles Schulz et Freiligrath, et où il

lui était donné de tutoyer des hommes qui avaient été mêlés déjà à de grandes choses.

Follen, Schulz et Freiligrath représentaient, dans le monde des réfugiés allemands, un élément d'optimisme, une idéologie un peu inefficace, mais qui n'allait pas sans bonhomie. Au contraire, Arnold Ruge, débarqué de Paris en avril 1845, pour discuter avec Frœbel des publications qu'il voulait faire, et surtout Karl Heinzen, celui que Treitschke appelle « le plus grossier de tous les démagogues prussiens » et « le plus grand talent d'insulteur parmi eux », étaient les représentants d'un radicalisme impitoyable et hargneux. Aussi la bonne entente ne dura-t-elle guère au camp des exilés : on se traita réciproquement de conservateurs, d'agents provocateurs, de fanatiques et d'égoïstes. On se disputa surtout, à coups de brochures et d'articles, sur le terrain religieux, et le bon Freiligrath, plutôt neutre, écrivait à un ami : « Drôles de corps, les Allemands ! ils se chamaillent à propos du bon Dieu quand il reste des rois à détrôner ! » Gottfried Keller tint bravement pour ses amis les partisans du bon Dieu, ce qui lui valut quelques rudes horions de Heinzen, mais en revanche, pour ses bons et loyaux services, une strophe de Follen, l'Empereur *in partibus :*

> Gottfried de Strasbourg fut le chantre de l'amour,
> Gottfried de Bouillon fut le champion de Dieu ;
> Gottfried de Zurich, tâche d'être à ton tour...
> Sois pour nous leur double sosie !

Cependant l'agitation politico-religieuse en Suisse — cette « clameur du temps » qui avait trouvé un écho dans les vers de Keller — prenait des allures de plus en plus belliqueuses. La lutte du Sonderbund mettait en jeu des passions et des espérances multiples et hétérogènes : ce fut à la fois le conflit du fédéralisme conservateur et de l'esprit radical unitaire, l'antagonisme des vieux cantons de la Suisse montagnarde, du « cœur de la Suisse », avec les cantons extérieurs qui en étaient toujours davantage le cerveau, une guerre de religion attardée qui mettait aux prises deux groupes analogues à ceux qui avaient lutté dans la guerre de Cappel en 1531. De

fait, une série de modifications politiques et de révolutions partielles divisèrent peu à peu la Suisse en deux partis extrêmes, catholiques et radicaux, tout prêts à la guerre, à laquelle préludaient des mesures comme la conférence de Lucerne en 1843, la suppression des couvents d'Argovie, etc. Avant la lutte même du Sonderbund, la minorité libérale de Lucerne tenta un soulèvement qui fut réprimé avec rigueur. Les libéraux bannis du canton provoquèrent des expéditions de corps francs, procédé d'une légalité douteuse par lequel les radicaux, — ne pouvant disposer à la Diète de la majorité nécessaire à l'expulsion constitutionnelle, — essayèrent de renverser le gouvernement ultramontain de Lucerne. G. Keller prit part à ces démonstrations, dont une de ses nouvelles, *Madame Regel Amrain et son fils cadet*, nous a conservé le souvenir ironique. « Rien ne semblait plus amusant aux gens... que d'errer quelques jours dans le pays par le beau temps, soixante à soixante-dix gaillards bien armés de jolis fusils de luxe, munis de balles pesantes et menaçantes et de florins d'argent grâce auxquels, dans les auberges encombrées, on s'offrait de l'agrément et l'on fraternisait à grand fracas, le verre en main, avec d'autres troupes dont le sérieux était semblablement contestable. Mais comme c'est le mélange de la légalité et de la passion, de la convention et du naturel, du conservatisme et de l'esprit révolutionnaire qui seul constitue la vie et la fait aller de l'avant, il n'y avait rien à dire... »

Les expéditions de corps francs auxquelles G. Keller prit part ne furent guère moins piteuses que celles de ses personnages romanesques. En décembre 1844, on n'alla qu'à une lieue de Zurich ; en mars 1845, on attendit vainement les renforts espérés, et l'on s'en revint dans des voitures à échelles, pendant que le gros des corps francs sortis des autres cantons radicaux se faisait battre aux portes de Lucerne. Au cours de cette seconde expédition, le vaillant Keller, équipé de pied en cap comme il convenait à ses convictions politiques, fut averti par un ami qu'il avait à son arme une pierre à fusil en bois ! C'était simplement le tampon de sûreté qui n'avait pas quitté sa place des temps pacifiques.

En 1847 seulement, la Diète fédérale — où l'appoint de Saint-Gall avait déplacé la majorité constitutionnelle — put condamner légalement le Sonderbund et décida, sur la résistance des sept cantons, d'exécuter par les armes le décret de dissolution : campagne rapidement et habilement menée par le général Dufour, qui fit mettre bas les armes, en trois semaines, aux forces des cantons catholiques. Ce fut la fin d'une situation pénible et la préparation d'un remaniement complet de la Constitution : réorganisée d'après les principes du parti vainqueur, la Suisse, fédération d'Etats, allait en 1848 être transformée en un Etat fédératif limitant les droits des cantons.

En cette année 1847, la société des réfugiés allemands était fort réduite : Frœbel avait quitté Zurich pour Leipzig en 1846, Follen avait acheté en Thurgovie un vieux château. Freiligrath était installé à Londres. Et Mme Caroline Schulz. qui mourut à la fin de janvier, ne fut conduite que par un petit nombre de ceux qui l'avaient aimée, au cimetière de Neumünster, où elle repose, écrit Keller à Freiligrath, « la tête tournée vers l'Orient, sous le regard lointain de la chaîne des Alpes, qui du sud à l'ouest forme le cercle autour de la froide couche de la chère Allemande. » Pour tenir société à son ami Schulz, Keller alla passer quelque temps dans sa maison de Hottingen, et ce deuil fut l'occasion d'une nouvelle aventure d'amour pour le jeune poète.

Une jeune fille de dix-neuf ans, Louise Rieter de Winterthur, était en visite chez deux vieilles gens qui habitaient la même maison que W. Schulz. Elle était grande et mince, avec un visage spirituel qu'éclairait le sourire de ses yeux gris, naturelle et gaie, assez pareille, semble-t-il, à Figura Leu dans le *Bailli de Greifensee*, la deuxième flamme de ce célibataire malgré lui. Le pauvre Keller, timide et empêché, fut vite séduit par le charme de la jeune fille qu'il apercevait au jardin en ces matinées de printemps ; et lui, si peu qu'il se montrât, n'avait pas échappé au regard railleur de la jeune fille, qui donnait à sa mère le signalement du poète : « ... Il ne parle guère et semble de tempérament plutôt flegmatique. Il a de toutes petites jambes courtes ; c'est bien dommage,

car sa tête ne serait pas mal. Il m'intéresse particulièrement par son front, qui est extraordinairement haut... (1) » Keller ne fit d'ailleurs aucune tentative pour donner de lui une idée plus favorable que cette impression *de visu*, et porta tout l'été son amour transi dans le cœur, n'ayant même plus la consolation de voir son idole se promener dans le jardin, car elle était rentrée dans sa famille. Il passa un été mélancolique, en proie à la seule crise de sentimentalité, peut-être, qu'il ait traversée, notant les songes qu'il faisait dans un journal qu'il recommença de tenir, ayant du vague à l'âme, désœuvré et cherchant à s'étourdir par une vie de désordres. Sa sœur était tombée malade, et il se reprochait d'être un pauvre diable incapable de prendre une bonne fois sa place au soleil. « Je suis la plus inutile des plantes de luxe, la tulipe sans parfum qui se gorge de tous les sucs de cette poignée de noble terre : l'existence même de ma mère et de ma sœur... (2). » Il faisait de vagues promenades, et les plantes sveltes du chemin évoquaient le souvenir de Louise Rieter; ou bien, ayant appris à connaître le musicien Baumgartner, lui qui n'a jamais apprécié la musique pour elle-même, il était heureux de laisser sa fantaisie flotter au gré des mélodies que lui jouait son ami ; il trouvait bien pauvre le pouvoir de séduction de sa poésie, comparé au prestige du langage musical, « et souhaitait de savoir jouer et chanter merveilleusement, à cause de Louise R... »

Aussi quel émoi, lorsqu'après cet été mélancolique il la revit à l'improviste, en octobre, à l'exposition de peinture ! « Il fut tellement ahuri de notre présence, écrit la jeune fille, qu'au lieu de se montrer galant et poli et de nous servir de cicérone, il fit tout à coup demi-tour et s'enfuit comme un cerf chassé à courre. » Du moins lui écrivit-il ; mais ce fut le plus singulier billet qu'amoureux ait adressé jamais à sa bien-aimée : « ..... Je ne suis encore rien du tout, et il me faut d'abord devenir ce que je veux être ; et puis je suis un pauvre garçon insignifiant : je n'ai donc pas le droit d'offrir

(1) B. I, p. 272.
(2) B. I, p. 294.

mon cœur à une personne aussi belle et distinguée que vous. Mais être obligé de penser, plus tard, que peut-être vous m'avez voulu vraiment du bien et que je suis resté muet, ce serait là, pour moi, une souffrance terrible qu'il me serait difficile de supporter. Je me dois donc à moi-même de mettre fin à cet état de choses ; car, songez plutôt, voilà toute une semaine, à cause de vous, que je cours d'auberge en auberge, me trouvant inquiet et triste quand je suis seul... Voulez-vous avoir la bonté, avant de repartir, de me dire en deux mots, par un billet, si vous m'êtes clémente? Rien que pour me renseigner; mais, au nom de Dieu, ne réfléchissez pas, ne vous demandez pas si peut-être avec le temps vous pourriez le devenir! Non, si vous ne m'aimez pas déjà bien décidément, répondez par un *non* bien net et bien franc et moquez-vous de moi à cœur joie ! Car je ne vous en veux de rien, à vous, et il n'y a pas de honte à vous aimer comme je le fais. Je puis bien vous dire que je suis fort passionné en ce moment, et je ne sais vraiment pas d'où me viennent toutes les idées qui me passent par la tête. Vous êtes la toute première jeune fille à qui j'aie fait l'aveu de mon amour, bien que plusieurs m'aient déjà donné dans l'œil ; et si vous ne m'aviez traité aussi amicalement, peut-être que je n'aurais rien osé vous dire, à vous non plus.....

« J'attends votre réponse avec impatience. Je serais le premier étonné si, dans l'espace d'une nuit, j'allais être mis en possession d'une aussi gracieuse bien-aimée. Surtout ne vous gênez pas pour jeter à la poste un *non* bien carré et bien catégorique, si vous ne pouvez m'être rien ; car je saurai déjà me tirer ensuite du pétrin (1). »

Keller a-t-il éprouvé, après avoir envoyé cette lettre, les mêmes regrets que Salomon Landolt après qu'il eut prévenu sa bien-aimée des atavismes redoutables qui peut-être sommeillaient en lui ?... « Mais il était trop tard pour rien changer désormais ; et, après tout, il éprouvait le besoin de juger, par l'issue de l'aventure, de l'inclination de la jeune fille... » La réponse ne se fit guère attendre ; mais ce fut la

(1) B. I, p. 273.

mère, auprès de qui Louise s'était réfugiée, qui la donna au poète. On devine ce qu'elle dut être, et Keller n'eut plus, comme il le disait, qu'à se tirer du pétrin comme il put. De nouveau, il recourut à son *Journal de songes*, qui redevint ensuite un *Journal intime*, et où l'on trouve, à côté des rêves qui hantaient son sommeil, ceux qui l'accompagnaient en ses promenades au Zurichberg, et des méditations qui vont de la politique à la métaphysique... Son amitié avec Wilhelm Baumgartner, on l'a vu, date de cette époque ; son contemporain à quelques mois près, le compositeur était revenu de Berlin en 1845 pour s'établir à Zurich, et l'intimité du poète et du musicien dura jusqu'à la mort prématurée de ce dernier en 1867. Il mit en musique plusieurs poésies de Keller, entre autres les vers *A ma patrie* qui sont aujourd'hui une sorte de chanson nationale de la Suisse allemande. Richard Wagner, qui fit sa connaissance dès 1849, durant son premier séjour à Zurich, parle avec beaucoup de sympathie de son confrère suisse, caractère vaillant et ouvert, d'une bonhomie et d'une jovialité peu communes, et aussi de sa musique, où il loue surtout l'union intime de la mélodie avec les paroles qu'elle revêt (1).

D'autres amis formaient l'ordinaire société de Keller durant ces années oisives, perdues et gachées à bien des égards. C'étaient à présent surtout des compatriotes, J. Ruff, graveur de son métier ; E. Dossekel, magistrat et poète ; car l'agitation des temps avait dispersé, dans ces derniers mois qui précédaient le mouvement de 1848, la plus grande partie des réfugiés étrangers de Zurich. La fin de la lutte du Sonderbund coïncidant avec ces départs successifs, il semble qu'on puisse constater chez Keller une moindre ardeur politique. Non qu'il se désintéressât des affaires publiques : il était trop de son pays pour que des préoccupations de ce genre pussent jamais lui être indifférentes. Mais il lui semblait que l'ère des révolutions violentes devait être close et que le développement pacifique des institutions allait suffire à augmenter le patrimoine de liberté des peuples civilisés.

(1) *R. Wagners Briefe an Th. Uhlig.* 1888, p. 31.

L'exemple de différents hommes politiques zurichois de cette époque, Furrer, Rüttimann, Alfred Escher, a dû contribuer pour une bonne part à calmer l'anxiété libérale de Keller et à lui inspirer cette confiance dans une évolution sans secousses. « Sans qu'il y paraisse, écrit-il dans son journal, je dois bien de la gratitude à ces hommes. De vague révolutionnaire que j'étais, de partisan à tout prix des corps francs, je suis devenu, grâce à leur enseignement, un être conscient et raisonnable, qui sait honorer, même dans les choses politiques, la salutaire beauté des formes rigides comme le marbre, qui aime à voir unir la netteté du jugement et l'énergie, la plus grande douceur possible et la patience qui sait attendre le moment favorable, au courage et à l'ardeur. L'enthousiasme, la force agissante, s'il s'agit de briser des chaînes dont le poids est trop lourd, ou, en d'autres termes, le sens des vraies et nécessaires révolutions ne se perdront pas pour cela, j'en suis convaincu. D'ailleurs la révolution devient de jour en jour moins opportune et plus superflue en un âge où la parole vivante sait presque partout se frayer son chemin, et particulièrement chez nous où l'équité l'emporte de plus en plus nettement, et par les voies légales, sur l'obscurantisme (1). »

Ces dispositions de conservatisme progressif, où l'on reconnaît les futurs enseignements de *Martin Salander*, n'excluaient pas l'intérêt que prenait le jeune républicain aux frémissements avant-coureurs du mouvement de 48. En mars, il refuse une invitation de son ami Dössekel pour plusieurs raisons qu'il énumère : il fait mauvais temps, il n'a guère de loisir, et enfin il veut pouvoir lire les journaux régulièrement. « ... Il se passe en ce moment, de par le monde, des choses qu'il faut étudier convenablement, toutes bouillantes, afin que plus tard, lorsqu'on sera un vieux bonhomme et qu'on aura des enfants, on ait quelque chose à leur raconter. Même l'être le plus obscur doit à présent rester en sentinelle, le nez tendu vers les souffles du printemps... » Le même assagissement des opinions politiques de G. Keller,

(1) B. I, p. 298.

joint à une inébranlable persistance d'optimisme libéral, se manifeste dans les *Lettres littéraires de Suisse* qu'il envoyait en 1847 et 48 à un périodique allemand, les *Blætter für litterarische Unterhaltung :* on l'y voit donner de main de maître les étrivières à des agitateurs éperdus, comme le fameux Marr (Hambourgeois d'origine, qui était venu jouer en Suisse au provocateur et qui avait transformé en foyers d'agitation politique les associations des gens de métier allemands en Suisse), et signaler purement et simplement son pamphlet fameux *la Jeune Allemagne et la Suisse* comme « un mélange de dénonciations, de délations, de commérages, de sottises et de vanités (1) ».

Ces *Lettres littéraires de Suisse* constituent, avec quelques poésies et d'assez rares pages de prose, parues dans revues ou journaux, toutes les productions imprimées de Keller depuis son volume de vers. Il hésitait encore très sincèrement, en 1847, à choisir entre la littérature et ses vieilles ambitions artistiques. Mais depuis longtemps, songeant à sa destinée incertaine, à ce qu'il y avait eu de désordonné et de fortuit dans son existence, il avait eu l'idée « d'écrire un petit roman triste sur l'issue tragique de la carrière d'un jeune artiste », et c'était le futur *Henri le Vert* dont il improvisait quelques fragments à cette époque, sans trop savoir quelle tournure donner à l'œuvre, sans se douter combien d'années il traînerait, sans pouvoir le parfaire, ce projet de ses vingt-cinq ans.

En somme, il sentait bien qu'il n'avait nullement résolu, par la publication de quelques poésies, le problème de sa destinée, et qu'il se devait à lui-même une culture plus efficace qu'en restant à Zurich à mener une vie incertaine et décousue, sans activité suivie, et où de beaux accès de travail alternaient avec des périodes de découragement et de débauche. Quelques savants qu'il avait rencontrés chez Follen, F. Hitzig et J. Löwig, professeurs à l'université de Zurich, comprirent aussi quel danger il pouvait y avoir, pour ce jeune homme d'instruction insuffisante et de volonté

(1) B. I, p. 446 et sq., où l'article se trouve reproduit *in extenso*.

facilement désemparée, à s'éterniser dans une situation aussi anormale. Ils attirèrent sur Keller l'attention de quelques membres influents du gouvernement zurichois, le bourgmestre A. Escher, les conseillers d'Etat Ed. Sulzer et R. Bollier, qui songèrent à le faire voyager, muni d'une bourse officielle. Keller méditait alors de tenter la fortune au théâtre, et la proposition qu'il reçut, de compléter son instruction en Allemagne, n'était point pour lui déplaire. Il donne, en septembre 1848, les détails suivants sur les pourparlers dont ces projets furent l'occasion : « Lorsque le conseiller Bollier s'entretint avec le conseiller E. Sulzer à propos d'un emploi qu'on pourrait me trouver, ce dernier, d'ailleurs conservateur et n'ayant avec moi aucun point de contact, eut une idée très heureuse : Il ne fallait pas, dit-il, me lier et m'isoler dès maintenant et à jamais ; il me convoqua chez lui pour me demander si je ne voudrais pas faire aux frais de l'Etat un voyage d'une certaine durée, par exemple en Orient ? Tout le monde était prêt à m'y aider ; il serait toujours temps de me caser ensuite. Je ne mis pas plus de temps à me décider, mon cher ami, qu'il ne m'en faut pour te raconter ceci. Mais, dans le cours de la conversation, comme Sulzer s'informait de mes ambitions poétiques en général et que je lui parlais de mes plans dramatiques, il s'y rallia avec beaucoup d'intérêt et exprima vivement le vœu de me voir diriger mon activité de ce côté. Aussi me proposa-t-il, avant d'entreprendre ce long voyage, de passer encore un an à Heidelberg pour y étudier un peu l'histoire, en particulier les sources historiques ; le voyage me serait ensuite d'un double profit. Bien que, pour mes affaires spécialement dramatiques, je n'aie pas grand besoin d'érudition historique et que mon domaine soit bien plutôt mon cœur, ma tête et l'humanité en soi, il ne faut jamais dédaigner une occasion d'apprendre quelque chose : du reste, j'ai devant moi, outre l'agréable espérance du voyage en Orient, toute une année exempte de soucis. Je me laissai donc convaincre.

« La semaine dernière, le conseil d'Etat m'a accordé 800 francs pour mon séjour à Heidelberg ; après cela on

pourvoira à la suite, et voici donc que le 15 octobre, après six ans d'immobilité, je vais faire voile de nouveau pour la bienheureuse ou malheureuse Allemagne, cette pauvre Belle au bois dormant (1)...»

Lui qui d'ordinaire, les résolutions prises, était assez peu pressé de les exécuter, il ne fait pas traîner son départ. Vers le milieu d'octobre, il se met en route, prend congé, à Séon et Aarau, des amis qu'il y a ; et c'est bien plutôt à ses émotions et à ses espérances d'à présent qu'à celles qui précédèrent son départ pour Munich, que se rapportent les lignes où Henri le Vert évoque « cette terre allemande qui s'étendait devant lui, semblable pour son enthousiasme à un antique, à un immense jardin enchanté, dans lequel il allait errer à son gré et découvrir, au moyen de formules magiques, d'inappréciables trésors qu'il rapporterait dans ses montagnes ». Et vraiment, la séduction devait être forte, sur un esprit soucieux de culture et d'élargissement, de cette Germanie de 1848, la terre intellectuelle par excellence, qui promettait à Keller les délices de l'initiation sacrée qu'elle avait procurées à un autre Suisse, presque le contemporain du jeune Zurichois, au Genevois Amiel. Il est curieux qu'Amiel ait fait, à peu près à la même époque, un pèlerinage aux mêmes sanctuaires de la pensée allemande, avant de rentrer à Genève initié, et jusqu'à la défaillance, à ce que la science germanique avait de plus implacablement abstrait et métaphysique. Keller possédait une intelligence trop peu rompue à la spéculation pure, un goût trop développé du réel et du particulier, pour risquer de revenir semblablement défaillant de ce baiser qu'il allait, comme il dit, recevoir de l'Allemagne...

A Bâle, il manqua le train de la rive badoise qui eût pu le mener en un jour à Heidelberg, et il lui fallut suivre la ligne française jusqu'à Strasbourg. « Cela me coûta une nuit d'hôtel de plus, écrit-il à sa mère, mais je n'en fus pas fâché ; car je pus voir enfin l'animation de la vie française, les alertes soldats et surtout la merveilleuse cathédrale, qui fit sur moi,

(1) B. I, p. 320.

en ma qualité de poète et d'artiste, une si puissante impression, que je ne voudrais pas pour beaucoup ne point l'avoir vue... » Et il se trouvait installé, vers la fin du mois d'octobre, dans la petite ville palatine, étudiant tardif, mais bien décidé à ramener sur des bancs d'Université ses vingt-neuf ans ignorants et à mettre à l'école des maîtres une intelligence déjà mûre et une individualité depuis longtemps arrêtée.

CHAPITRE III

LE SÉJOUR D'ALLEMAGNE

1848-1855

I. — HEIDELBERG (1848-1850)

> J'ai, pour ainsi dire, découvert à nouveau et régénéré mon « moi », tout en restant pourtant, au fond, identique à ce que j'étais.
> *Lettre à Follen* (B. I, p. 387).

Keller pressentit de bonne heure qu'il ne ferait jamais son « voyage en Turquie », comme il appelait la vague mission en Orient à laquelle l'Allemagne devait le préparer, et que, semblable au personnage biblique qui sortit pour chercher les ânesses de son père et trouva un royaume, il rapporterait de son séjour en terre allemande un gain plus réellement efficace que cette préparation. Des quatre villes où il a passé des fragments inégaux de sa vie : Zurich, Munich, Heidelberg et Berlin, trois s'enorgueillissent d'être des Athènes ; et c'est la quatrième, la petite ville universitaire qui ne s'appelle même pas l'Athènes du Neckar, qui a surtout compté dans sa vie intellectuelle. L'autodidacte inquiet eut la satisfaction d'y être initié, en particulier, à un système philosophique qui convenait bien à son caractère et qui apportait la sécurité et les garanties de la dialectique à des conclusions où l'inclinait assurément la pente naturelle de ses idées.

Les minces subsides officiels voulaient être ménagés : Keller s'installa Untere Neckarstrasse, chez de pauvres gens qui lui louèrent « une des chambres les plus simples, écrit-il à sa mère, qu'on puisse découvrir....., une petite chambre avec une alcove (il n'y a pas moyen de trouver autre chose ici), qui me coûte 30 florins par semestre. Le déjeuner se prend à la maison, café et petit pain ; à midi l'on va dans quelque auberge où l'on mange très bien pour 20 kreutzer ; le soir on ne prend rien du tout, ou bien l'on achète pour 6 kreutzer une charcuterie quelconque, on la fourre en poche et on va la manger à la brasserie si l'on a envie de sortir ; sinon l'on rentre chez soi et on l'y dévore. D'ailleurs il n'y a que les jeunes étudiants qui aillent le soir à leur *kneipe ;* les gens rassis se claquemurent à la maison, à moins qu'ils n'aillent dans le monde (1) ».

Voilà donc notre étudiant attardé qui s'efforce de parfaire, à trente ans, son instruction si malmenée par le sort. Il se hâte d'organiser son plan d'études : outre les cours de deux historiens, Louis Hæusser et Fr.-Chr. Schlosser, dont la renommée a contribué à l'attirer à Heidelberg, il se propose de suivre les conférences de Hermann Hettner sur Spinoza, sur la littérature allemande, sur l'esthétique, les cours de Mohl sur l'encyclopédie des sciences sociales, plus tard ceux de Jolly sur la physique : soif avide d'ignorant qui croit à la vertu toute-puissante de la science et qui s'empresse de boire à longs traits à la source longtemps interdite ! Keller nous a retracé, dans son roman, l'impression particulière produite sur son zèle tardif par les leçons auxquelles il assistait. « La muraille nue, le tableau noir qui s'y trouvait fixé, les tables couvertes d'entailles et de taches d'encre, tout éveillait en lui ce sentiment que le cauchemar dont s'effarent tous les autodidactes était en train de se réaliser : ils se voient en imagination à l'âge d'homme, même avec des cheveux gris, relégués dans une salle d'école, au milieu de gamins insolents, avec le vieux maître sévère en face d'eux, qui leur fait honte de leur ignorance et les

(1) B. I, p. 345.

place loin à la queue de la classe, derrière de longues rangées de florissants bambins. Il avait peur d'être invité à se lever et à rendre compte de tout ce qu'il n'avait pas appris (1). »

Assez vite d'ailleurs, soit à cause de l'agitation politique qui, en cette année 1848-1849, désorganisait et émiettait l'enseignement des professeurs, soit qu'il jugeât nécessaire de limiter ses propres curiosités, il se fit un certain déchet dans le plan d'études de Keller. En janvier 1849, c'est surtout de philosophie moderne et d'histoire littéraire, ainsi que de physiologie, qu'il s'occupe ; et un peu plus tard il écrit à son ami Dössekel : « J'avais pour ainsi dire promis, à Zurich, de m'occuper ici principalement d'histoire, et me voilà presque exclusivement tombé dans la philosophie. Un jour, presque par hasard, j'assistai au cours d'anthropologie de Henle : la belle clarté de la forme, la philosophie des conceptions me captivèrent ; je suivis en conséquence ce cours régulièrement, et pour la première fois je pus me faire une image distincte de l'homme physique, vue à peu près de la hauteur de la science actuelle. Le système nerveux en particulier fut traité par Henle avec une ingéniosité si profonde et si suggestive, que les clartés que j'ai acquises sur ce sujet forment la meilleure assise ou plutôt la meilleure introduction à la spéculation philosophique (2). » Keller n'a pas manqué d'ailleurs de raconter tout au long dans *Henri le Vert*, avec son enthousiasme encore récent de néophyte, quelle pénétrante impression produisit sur lui le cours d'anthropologie de Henle ; et le biographe de ce dernier, Merkel, a reproduit le témoignage rendu par le poète au savant : la question de la liberté, remarque-t-il, était seule à les séparer, Keller tenant de toutes ses forces à sa foi au libre arbitre, tandis que Henle en faisait bon marché.

C'était vraiment une vie nouvelle qui s'ouvrait pour l'esprit de Keller ; on le sent bien à la manière dont il parle du présent à ses amis d'autrefois. « Il me faut à la lettre, écrit-il à Dössekel, me ressaisir et me contraindre pour

(1) W. III, p. 14.
(2) B. I, p. 353.

remplir enfin, dans une certaine mesure, mes devoirs vis-à-vis des amis que j'ai laissés au pays ; car lorsqu'on se trouve marcher tout d'un coup dans une voie nouvelle qui, pour n'être pas encore tout à fait sûre et nette, n'en promet pas moins une perspective finale de clarté et de sérénité, on est fort peu disposé à regarder derrière soi, et l'on n'a guère envie de nouer en arrière l'écheveau de l'avenir (1)..... » En dehors des cours de l'université, qu'il fréquentait sans doute avec moins de régularité que d'enthousiasme, mais où il apportait certainement une curiosité plus fervente que ses compagnons plus jeunes, Keller semble avoir été soucieux d'acquérir vaille que vaille cette culture générale qui lui avait manqué jusque-là, en recherchant des sociétés et des conversations propres à développer chez lui une vue plus étendue des choses. Non qu'il dédaigne la société des étudiants, surtout des étudiants suisses ; son nationalisme est trop déterminé pour qu'il puisse renoncer à causer avec des compatriotes, — causer politique surtout, et railler, du haut de son orgueil de citoyen libre les pauvres Allemands, « qui sont des ânes bâtés dans leur politique (2) ». Mais il est déjà un *alter Herr*, moins acteur que spectateur au milieu des gaîtés des étudiants, et qui ne dédaigne point de parler jurisprudence au milieu d'une *kneipe*, ou de se faire mettre au courant d'un nouveau chapitre entamé dans un cours qu'il ne fréquente pas. Il est lié aussi avec des artistes, B. Fries et Chr. Kœster, le premier, libéral et d'aspirations modernes, paysagiste de talent et l'un des derniers représentants de l'école de Rottmann ; le second, conservateur et romantique, plutôt esthéticien d'ailleurs, musicien en même temps que peintre et critique ; et comme Kœster, petit homme difforme, déteste Fries qui est grand et beau, Keller s'amuse à l'exaspérer en lui racontant qu'il vient en droite ligne de chez son antagoniste.

(1) B. I, p. 352.

(2) B. I, p. 355. Il songea même à enseigner leurs devoirs aux membres du Parlement de Francfort. M. Miquel, l'homme politique allemand, a raconté, au sujet du cinquantenaire de 1848, une équipée entreprise avec Keller, et dont nul écho ne se trouve dans Baechtold.

Mais la vraie société selon son cœur, c'était celle des prophètes qui lui avaient apporté la bonne parole. Il fréquentait chez Henle, qu'un deuil récent avait rendu veuf après deux années d'un mariage dont le romanesque prélude a inspiré une nouvelle de Keller; chez Hettner, type accompli d'intellectuel moderne, alors installé avec sa jeune femme dans un appartement des *Anlagen;* dans d'autres intérieurs encore, où il trouvait à réaliser deux choses dont il sentait à peu près également le besoin : un supplément de culture — et des économies. « Pour l'instant, écrit-il à sa mère, je vis à assez bon compte. C'est la mode ici qu'on fasse ses visites à sept heures du soir, et l'on est invité là-dessus à prendre le thé avec ses hôtes et à manger un peu de saucisson ou de jambon. Comme j'ai été présenté dans plusieurs maisons, et qu'il faut y aller une fois par semaine, j'ai trouvé la combinaison pratique et je me demande chaque soir à qui je vais faire visite. Et avec cela je m'amuse mieux qu'à l'auberge. En ma qualité de poète, c'est toujours à moi d'être placé à côté de la maîtresse de la maison; car les Allemands estiment cette variété de gens beaucoup plus que les Suisses (1).... »

Keller se trouva mis en relations personnelles, grâce à ce simulacre de vie mondaine, avec l'homme qui joua le rôle le plus efficace dans cette crise d'intellectualisme, Louis Feuerbach ; et c'est par une coïncidence assez étrange que l'écrivain zurichois et le philosophe allemand se sont rencontrés à Heidelberg, et qu'il fut donné à Keller, étudiant, de subir, outre l'influence d'idées à laquelle furent soumis nombre d'écrivains germaniques du siècle, le prestige d'une personnalité séduisante et forte. Feuerbach était, en 1848, âgé de quarante-quatre ans. La tranquille audace de ses *Pensées sur la Mort et sur l'Immortalité*, complétant son livre célèbre sur l'*Essence du Christianisme,* l'avait empêché d'atteindre au professorat d'Université, et depuis 1836 il avait mené une vie retirée et silencieuse à Bruckberg près d'Anspach, où il avait épousé, en 1837, une amie d'enfance.

(1) B. I, p. 373.

Une pétition adressée au ministère bavarois pour lui faire obtenir une chaire à l'université de Heidelberg n'ayant pas eu de succès, une partie des étudiants de cette ville invitèrent Feuerbach, qui se trouvait à Francfort, à donner une série de conférences philosophiques indépendantes de tout enseignement officiel. La municipalité mit à sa disposition la grande salle de l'hôtel de ville, et, trois fois par semaine, de décembre 1848 à mars 1849, il prit la parole devant un auditoire assez mélangé. Comme il supposait à bon droit que beaucoup de ses auditeurs, — étudiants, bourgeois, ouvriers, — n'étaient point au courant des théories qu'il avait exprimées ailleurs, les premières de ses trente conférences résumèrent son activité antérieure et donnèrent un aperçu de sa doctrine; et Keller eut ainsi l'occasion de voir se dérouler logiquement, en quelque sorte, le système de l'ardent adversaire de tout mysticisme extra-humain, du métaphysicien hostile à toute métaphysique, qui démasquait les dieux comme une projection de l'homme dans l'infini et qui écrivait des aphorismes tels que celui-ci, l'un des plus significatifs : « Dieu fut ma première pensée, la Raison ma seconde, l'Homme ma troisième et dernière pensée. » Les conférences sur l'*Essence de la Religion* ne tendaient pas moins à ramener l'émotion et l'adoration de l'homme du ciel sur la terre, et l'orateur pouvait terminer son enseignement par ces mots caractéristiques : « J'espère que je n'ai pas échoué dans la tâche que je me proposais : vous transformer d'amis de Dieu en amis des hommes, de croyants en penseurs, de faiseurs de prières en ouvriers de labeur, de postulants à l'au-delà en étudiants d'ici-bas, et de chrétiens, demi-bêtes et demi-anges suivant leur propre témoignage, en hommes, en hommes complets (1). » Au début, Keller, qui vient de faire connaissance avec Feuerbach (lettre du 28 janvier), trouve surtout un intérêt historique, pour ainsi dire, à se lier avec un écrivain dont l'action a été si importante dans le développement de la pensée allemande; il lui paraît surtout comique d'être presque l'ami d'un homme qu'il a pris

(1) L. Feuerbach. *Ges. Werke, VIII.*

jadis à partie, dans un article, au temps où lui-même n'entendait pas raillerie sur le chapitre de la divinité. « .... La chose la plus singulière qui me soit arrivée ici, c'est que moi qui, dans un compte rendu des œuvres de Ruge, attaquais un peu Feuerbach par-dessus le marché, comme un idiot que j'étais..., je me trouve presque tous les soirs dans la société de ce même Feuerbach; je bois de la bière avec lui et je suis suspendu à ses lèvres... Bien qu'il ne soit véritablement pas fait pour le professorat et que son débit soit pénible et maladroit, il est extrêmement intéressant d'écouter cet homme, de beaucoup la plus importante personnalité dans l'histoire de la philosophie actuelle, développer lui-même sa philosophie de la religion (1).... » Le charme de la personne a aidé au succès de la doctrine, et Keller écrit encore : « Lié, au bout de peu de temps, avec Feuerbach, cette vaillante nature me séduisit et fit tomber mes préventions contre son système; et voilà comment, à mon retour à Zurich, je serai bien différent, en certaines choses, de ce que j'étais au départ. Je ne suis pas disposé à dresser par écrit, dès maintenant, une sorte de bilan, mais je tiens à dire ceci : s'il n'était pas absurde de traiter de déplorable et d'inadmissible le développement de son propre esprit, je me désolerais de n'avoir pas été initié, voici des années déjà, à des habitudes de pensée plus disciplinées et à une plus grande activité intellectuelle, et de n'avoir point été préservé par là de bien des bavardages absurdes (2). » Et il raconte à Baumgartner comment sa conversion à Feuerbach n'a pas été sans résistance. « J'ai défendu le terrain pied à pied. Au début, je faisais la critique des conférences de Feuerbach. Tout en reconnaissant l'acuité de ses pensées, j'établissais en regard la série parallèle de mes propres idées, et je croyais d'abord n'avoir qu'à pousser différemment tout le mécanisme de ces leviers et de ces ressorts, pour adapter à mon usage sa machine entière. Mais, à la cinquième ou sixième leçon, cette résistance tomba peu à peu, et mon

(1) B. I, p. 357.
(2) B. I, p. 353.

esprit finit par travailler de son côté pour l'adversaire. Mes sourdes objections étaient consciencieusement mises sur le tapis par l'orateur lui-même, qui souvent les écartait comme moi-même, dans mes pressentiments, je l'avais fait plus ou moins. Mais je n'ai pas encore vu d'homme qui soit aussi dégagé que ce Feuerbach de toute poussière livresque et de toute présomption scolastique. La Nature, toujours la Nature et encore la Nature : il étreint sa totalité de toutes les fibres de son être et ne s'en laisse arracher ni par Dieu ni par diable (1)... »

On comprend quel intérêt un esprit comme Keller, dont la méditation s'était si volontiers tournée, et depuis si longtemps, vers les questions de philosophie et de critique religieuses, mais dont l'imagination ne se fût pas accommodée d'un matérialisme glacé, devait trouver à cette initiation enthousiaste : les conférences de Feuerbach lui valaient enfin une *Weltanschauung*, un corps de doctrines dont on peut contester la solidité dialectique, mais auxquelles leur vaillance humanitaire et une sorte de lyrisme naturaliste ont permis d'émouvoir et de convaincre des âmes d'artiste comme Richard Wagner, des cœurs évangéliques comme George Eliot, pour ne citer que deux des plus grands parmi ceux que toucha la pensée de Feuerbach. Et, pour Keller, cette initiation fut un vrai chemin de Damas, comme il l'écrit lui-même, un de ces événements aussi lourds de conséquences pour le développement d'individualités réfléchies et entièrement sincères que peut l'être, pour une sensibilité très aiguë et très vibrante, un grand amour ou une grande douleur. Ce fut moins, peut-être, une conversion absolue, le soudain bouleversement d'un esprit, qu'une façon de cristallisation complète d'éléments épars qui s'organisent et s'agglomèrent sous l'effet d'un agent nouveau. Nous avons vu Keller de bonne heure réfractaire aux enseignements imposés du catéchisme, impatient de la contrainte des dogmes, hostile à la main-mise du prêtre sur les convictions personnelles ; mais une religiosité positive avait subsisté chez lui malgré son détache-

(1) B. I, p. 359.

ment des formes du culte. Naguère encore il avait pris parti, contre les plus intransigeants des réfugiés allemands de Zurich, pour la notion de l'immortalité; et sa détresse, à Munich, s'était souvent, par la prière, élevée vers Dieu. Mais il y avait, dans sa foi, bien des insuffisances et des contradictions qui le préparaient à accepter d'enthousiasme un système irréligieux qu'il voyait en quelque sorte bâtir devant lui et qui remplacerait l'édifice branlant de son christianisme. Aussi, l'allégresse que d'autres éprouveraient à voir démontrer l'existence de Dieu et la réalité de la vie d'outre-tombe, il la ressentit peu à peu à accueillir les arguments anti-chrétiens de Feuerbach. Il semble qu'il ait jugé moins grave de déposer son Dieu, « qui n'était plus, depuis longtemps, qu'une sorte de président ou de premier consul », que de renoncer à l'idée de l'immortalité : il craignait d'abord, bien que Feuerbach parlât lui-même en poète lyrique de la mort que rien ne suit, de perdre désormais, et sans la pouvoir remplacer, une des plus hautes raisons d'émotion idéaliste que possède l'humanité.

« Ce furent pour moi des heures solennelles et méditatives, celles où je commençai à m'accoutumer à la pensée d'une mort véritable... Pour moi, la grande affaire est celle-ci : le monde et la vie paraîtront-ils plus prosaïques et plus mesquins après Feuerbach ? Jusqu'à présent je ne puis que répondre très décidément : Non ! au contraire, l'univers gagne désormais en clarté, en rigueur, et aussi en ardente réalité... (1). » Et plus tard, de Berlin, il revient encore sur ce côté de la question. « Combien triviale me semble aujourd'hui l'opinion qui fait, de la renonciation à toutes les idées soi-disant religieuses, la destruction de toute poésie et de tout sentiment élevé dans le monde ! Ah ! qu'il en est autrement ! Le monde a pour moi infiniment gagné en beauté et en profondeur, la vie en valeur et en intensité ; et la mort, devenue une notion plus sérieuse et plus grave, exige désormais de moi, impérieusement, que j'accomplisse ma tâche et que je purifie mon être intérieur, puisque je n'ai plus d'es-

(1) B. I, p. 359.

poir de jamais réparer, dans quelque recoin de l'univers, ce que j'aurai négligé ici-bas (1). »

Il faut assurément une disposition particulière de l'esprit, beaucoup de vaillance foncière et de sincérité jointes à un amour ardent de la terre, de la vie, de la nature, pour que des notions qui pour d'autres sont synonymes de désespérance et de douleur se résolvent ainsi en optimisme et en allégresse. Et c'est à George Eliot, cité plus haut déjà, que nous comparerons Keller converti « au patriotisme de cette terre » et devenant « tellurien » avec cet enthousiasme, à George Eliot attaquant l'*esprit autre-mondain*, l'*other-worldliness*, au nom de la vie terrestre comprise dans sa dignité intégrale, et écrivant, dans son essai sur le poète Young, ces lignes qui peuvent servir de commentaire au semblable chemin de Damas suivi par Keller : « Le pathétique profond contenu dans la pensée de la mortalité humaine, — que nous sommes ici pour un peu de temps et nous évanouissons ensuite, que cette vie terrestre est tout ce qui est donné à ceux que nous aimons et à nos innombrables compagnons de souffrance, — touche de plus près, dans certains esprits, aux sources de l'émotion morale que la pensée d'une existence indéfinie. »

Keller a fait passer dans cet ordre d'idées, en 1849, l'enthousiasme que, si peu d'années auparavant, il mettait au service des choses politiques. Il a subi de son côté, et pour des raisons particulières, le désenchantement qui se manifeste après 48 dans la pensée de l'Europe. S'il continue toujours à s'intéresser aux affaires publiques de la Suisse et de Zurich en particulier, c'est, nous l'avons vu, sans croire à la nécessité de continuelles révolutions ; il semble, de même, se déprendre des rêves d'émancipation générale dont son journal intime était plein quelque temps auparavant. Il

(1) B. II, p. 168. Cf. Feuerbach. *Pensées sur la mort et l'immortalité :* « Quand l'homme aura reconnu qu'il n'y a pas seulement une mort apparente, mais bien une mort véritable et véridique, qui clôture absolument l'existence individuelle, c'est alors qu'il aura le courage d'inaugurer une vie nouvelle et qu'il éprouvera le pressant désir de donner à l'activité de son esprit un aliment où n'entrent que des notions véritables et essentielles et vraiment infinies..... »

(*Sämmtl. Werke*, 1851, *VIII.*)

faut qu'un mouvement révolutionnaire éclate dans le grand-duché de Bade même, et qu'il ait à Heidelberg la perception immédiate des efforts désespérés du parti démocratique et la vision d'une troupe de pauvres gens déterminés à une lutte inégale, pour que sa vieille ardeur radicale s'enflamme de nouveau et qu'il oublie son mépris des meneurs « bornés et brutaux » et sa mauvaise opinion du prolétariat « grossier et sans dignité » du pays. Se souvient-il de la raillerie jadis lancée par son ami Freiligrath contre les gens « qui se disputent au sujet du bon Dieu lorsqu'il reste encore des rois à détrôner »? Est-il séduit par l'aspect pittoresque des insurgés de juin 1849, « qui, vêtus de blouses bleues, ont un air révolutionnaire tout à fait déterminé et forment un excellent noyau pour une armée enragée de révolution. On voit parmi eux des figures superbes. Ils marchent, sac au dos, comme de vrais diables ». Peut-être aussi la crainte de voir la Prusse, après avoir réduit le mouvement qui réalisait, pour quelques jours au moins, le rêve d'une République de l'Allemagne du Sud-Ouest, s'attaquer à la Suisse, émeut-elle son patriotisme? « Car de cette jolie clique de réaction, écrit-il à Baumgartner, la Prusse, l'Autriche et la Russie, on peut attendre les pires entreprises. » Il traîne en tout cas une odeur de poudre dans ses lettres de l'été 1849; ce n'est plus l'idéologie généreuse de son journal intime, c'est une ardeur belliqueuse que réjouit le fracas du combat; elle compte les coups avec satisfaction et prend plaisir à voir de l'ouvrage proprement fait comme celui de ces canonniers badois, qui, « la chaleur étant très forte, travaillaient autour de leurs canons en manches de chemise comme des boulangers à leur four, et qui étaient tout gaillards et de bonne humeur avec cela (1) ». Mais lorsque les Prussiens entrent dans Heidelberg, il n'a pas, à leur endroit, les anathèmes dont il aurait chargé, quelques années plus tôt, des artisans de réaction. Il se contente de prédire aux princes allemands, qui viennent « de faire son affaire au peuple », qu'ils ne tarderont pas à se prendre aux cheveux les uns les autres lorsqu'il s'agira de se partager le cadavre.

(1) B. I, p. 386.

Du moins profita-t-il de la « tranquillité glacée » que les Prussiens firent régner dans le pays, pour se remettre à ses études et à ses travaux interrompus par l'agitation générale. Il avait décidément renoncé à son voyage en Orient et rassurait sa bonne femme de mère, qui craignait déjà pour son fils le sort d'un explorateur bâlois, dont on lui avait parlé, et qui était mort au retour de sa mission. Sa voie lui semblait toute tracée: rester en Allemagne quelque temps encore, tâcher de trouver accès au théâtre et justifier ainsi la confiance et les espérances des hommes influents auxquels il devait ses tardives années d'Université. « Je me suis surtout lancé, — écrit-il à l'un deux, Ed. Sulzer, — dans les études dramaturgiques ; j'avais jadis, il est vrai, lu beaucoup de choses s'y rapportant, mais ç'avait été sans la préoccupation d'un usage personnel et immédiat. Depuis Lessing jusqu'aux tout modernes, comme Rœtscher, j'ai pris connaissance des ouvrages en question, lisant en même temps les pièces dont ils traitaient, les classiques dans de bonnes traductions. Puisque je me suis décidé à tenter la fortune sur le terrain dramatique, il est nécessaire que je sorte des lectures ordinaires et que je tente d'acquérir des idées nettes et claires. Je me suis donné ainsi une complète représentation des principes aristotéliciens et de leur destinée jusqu'aux temps présents... Dans l'intervalle, j'ai écrit, comme essai, une scène ou un monologue, etc... (1). » Fâcheuse manière d'aborder l'apprentissage dramatique ! Des lectures théoriques, toute une curiosité d'esthéticien ou de critique théâtral, la superstition de formules où trouver d'immanquables recettes, au lieu de tentatives directes et spontanées, ou tout au moins de l'étude moins doctrinale des modèles consacrés : Keller souffrira longtemps de cette conception bien allemande, et si souvent stérile, concernant la manière dont on peut se préparer au théâtre. La même lettre nous renseigne sur ses autres labeurs à cette époque ; l'Université est désorganisée, et il a délaissé ses études de l'hiver précédent pour se remettre à des travaux tout littéraires. « ... J'ai travaillé à mon roman que j'ai tou-

(1) B. I, p. 380.

jours dans mes cartons... En ce moment, je mets au net un petit volume de vers qui se sont peu à peu amassés. Ce seront là sans doute mes adieux à la poésie lyrique; en général, d'ailleurs, — et ceci s'applique également au roman ci-dessus, — je suis enfin las de cette attitude subjective et j'éprouve un véritable besoin d'activité objective, calme et sereine, que j'espère trouver d'abord dans la production dramatique (1). » Pour qu'il lui fût possible de fréquenter le théâtre et de mettre ainsi à une nouvelle école son talent, Keller décida d'aller, pour un temps équivalent à son voyage en Orient, désormais abandonné, dans une grande ville d'Allemagne. Il hésita entre Dresde, Berlin et Munich, finit par choisir Berlin: outre que la capitale prussienne avait un théâtre renommé, Keller y était attiré par la personnalité de Varnhagen d'Ense, qui avait fait bon accueil à son premier recueil de vers et qui pouvait être d'un grand secours à ses ambitions dramatiques. En octobre 1849, le gouvernement zurichois lui accordait une nouvelle allocation de 1,000 francs pour une autre année à passer en Allemagne. Mais il ne partit qu'en avril pour le Nord, après avoir aventuré son cœur dans une nouvelle et singulière tentative sentimentale.

« Je mange beaucoup de raisin, écrivait-il à sa mère en octobre, avec une belle et fière demoiselle qui me fait faire le tour de son jardin et de sa vigne. » La propriété où Keller se promenait dans l'automne de 1849 était, sur la route de Neuenheim, le domaine *zum Waldhorn*, qui appartenait au conseiller aulique Christian Kapp; et la belle demoiselle qui lui en faisait les honneurs était la fille de la maison, Johanna Kapp. Le conseiller Kapp, jadis professeur à l'Université, philosophe et homme politique d'une culture très variée, était fort lié avec Feuerbach, qui lui présenta son élève; et, durant l'été de 1849, Keller fut l'hôte assidu de la villa, où il rencontrait Moleschott, Hettner et Berthold Auerbach. Johanna, plus séduisante que jolie, mais dont l'ardente âme d'artiste a provoqué la passion de plus d'un homme célèbre, — le poète Hoffmann de Fallersleben a été parmi les plus

(1) B. I, p. 381.

profondément émus de ses adorateurs (1), — s'intéressa vite à ce nouveau visiteur, si peu semblable au commun ; il lui communiqua ses poésies et ses essais de peinture, et elle, de son côté, lui montrait les vers qu'elle écrivait. Ce fut, dans ce cadre ravissant de la vallée du Neckar, soudain ouverte sur la plaine du Rhin, au pied des dernières collines si molles et si douces, une idylle automnale, idylle de sympathie et de paisible amitié, mais où le bon Gottfried perdit encore une fois son cœur. L'animation de la vendange, la joie d'une occupation commune — comme dans la nouvelle du *Bailli*, — éveillèrent-elles dans l'âme du poète, pour sa confidente amicale, une tendresse peu à peu plus ardente ?

> Le raisin gonflait ses grains, si frais et si brillants....
> Mais quand tomba la dernière grappe,
> Le rêve était passé.....

Il lui fit en novembre — par lettre — sa déclaration. Mais ce cœur qu'il croyait sien appartenait déjà à un autre. La jeune fille, avait-il écrit, devait être à son propre cœur ce que Feuerbach avait été à son intelligence : et voici que ces deux êtres qu'associait sa gratitude étaient liés par un amour désespéré (Feuerbach était marié déjà), où les rares instants qui réunissaient l'écrivain et la jeune fille compensaient seuls de longues séparations et l'angoisse d'une tendresse qu'il fallait cacher. Johanna Kapp répondit à Keller en le mettant dans la confidence de son secret ; et si des promesses et des protestations d'amitié suffisaient aux âmes en quête d'amour, sa réponse, bien qu'un peu affectée par endroits, eût satisfait le poète. « Mon cœur ne connaît pas les changements ; mais ce n'est pas au bien-aimé seul qu'il reste fidèle : il sait aussi conserver à ses amis une véritable et profonde affection. Je ne vous oublierai jamais..... Le don le plus sublime qu'un homme puisse faire à une femme est celui de son amour, et pour ce présent, si triste qu'il me rende, je vous dois ma reconnaissance... Je sais ce que vous êtes, et vous n'avez pas besoin de me promettre d'abord, à moi, de devenir quelque

(1) Cf. les annotations du dernier vol. des *Œuvres complètes* de Hoffmann

chose... Puissiez-vous sentir à quel point mon cœur comprend votre noble caractère, et quelle estime j'ai pour vous ! Vous êtes un homme... (1) » A part un peu de coquetterie et de littérature, cette fin de non-recevoir était touchante et flatteuse. Keller fit comme le Salomon Landolt de son *Bailli,* admis, par celle à qui il veut ouvrir son cœur, dans la confidence de son propre amour ; il mit sa sympathie au service de la tendresse qui l'évinçait lui-même. Lorsque, le 6 décembre 1849, Johanna prit congé de Keller pour aller à Munich où elle devait continuer ses études de peinture, ils avaient eu des heures amicales d'entretien et de promenade dont la mélancolie résignée n'avait pas été sans douceur. Et la séparation, malgré tout, fut dure pour Keller. « Je n'aurais jamais cru, écrit-il le 7 décembre (et sa lettre n'a point été envoyée à son adresse), je n'aurais jamais cru que je pourrais encore me sentir aussi misérable que je l'ai été la nuit passée et le matin suivant. Toute cette dernière semaine, j'avais été pour ainsi dire heureux ; je ne connaissais rien de plus désirable que de passer avec vous quelques heures ; et quand j'étais près de vous, ma félicité oublieuse ne songeait ni à l'avenir, ni au passé, ni à moi-même, pas même à vous. J'avais de l'univers une part suffisante lorsque, errant sur les montagnes à votre suite ou à votre côté, j'entendais votre voix ou voyais un instant votre visage, ou bien que, dans la chambre, mes yeux pouvaient fixer vos mains tandis que vous travailliez....

« ... J'avais dormi profondément jusque vers le matin. Mais vers deux heures et demie, je m'éveillai comme si c'eût été à moi de partir. Peu à peu, tandis que le sommeil m'abandonnait, je me rappelai de quoi il s'agissait. J'allai à la fenêtre et vis, de l'autre côté du Neckar, de la lumière dans votre chambre ; elle rayonnait, claire et calme, à travers la lucide nuit d'hiver et se reflétait dans la rivière avec une beauté qui jamais encore ne m'avait paru telle. Bien qu'il ne fût plus question de dormir, je n'aurais pourtant à aucun prix fait de lumière, de crainte que vous n'alliez en aperce-

(1) B. I, p. 333.

voir la clarté; et je ne voulais pas, une fois de plus, imposer ma misérable image à vos autres causes d'agitation. Après quelque temps, je crus entendre une voiture qui sortait de la ville, et un instant après elle roulait sur le pont et rentrait en ville. « Elle s'en va », pensai-je; j'enfonçai mon visage dans l'oreiller et me comportai aussi mal qu'un enfant qui se voit enlever un morceau de biscuit (1)... »

Keller conserva longtemps, comme il le souhaitait, « une patrie dans un cœur féminin riche en noblesse et en sympathie » : pendant sept ans, ils s'écrivirent, en bons amis, se confiant leurs mélancolies et leurs espérances. Mais Johanna Kapp, au moment où elle commençait à se faire un nom dans la peinture, devint folle à la suite de chagrins que ressentait trop vivement sa sensibilité exaltée. Elle ne mourut que le 17 mai 1883; et il me semble qu'un peu de l'émotion que pouvait donner à Keller le souvenir de son amie de Heidelberg à l'esprit enténébré a inspiré l'attendrissement avec lequel l'auteur des *Nouvelles Zurichoises* a tracé la simple figure d'Ursula, perdant, elle aussi, la raison, au milieu de la détresse des temps.

Après que Johanna Kapp eut quitté Heidelberg, Keller passa encore l'hiver de 1849-1850 dans la petite ville palatine. Au printemps, il se décidait à plier bagage.

Le renouveau, c'est la saison errante,

comme il dit à propos du *Prince cordonnier* (2), du compagnon qui s'en va par les grand'routes, et pour lequel il a toujours gardé une sorte de sympathie ironique. Invité par Freiligrath à s'arrêter à Cologne, où, de retour d'Angleterre, résidait le poète libéral, il fit ses adieux, au commencement d'avril, à la « perle du Neckar »; — il venait d'y vivre les mois les plus féconds peut-être en émotions de son existence. A une courte période d'allégresse et de bien-être intellectuel allaient succéder des années de détresse et de nouvelles angoisses ; les paysages souriants de l'Allemagne

(1) B. I, p. 390.
(2) B. I, p. 441.

Palatine allaient se trouver remplacés par des horizons plus gris, et Keller devait regretter bien souvent, dans la capitale prussienne, l'apparence plus aimable de la contrée qu'il quittait, en écoutant « les joyeux propos de raisonnables *Rheinlænder* à gros ventre ». Comme pour célébrer dignement ses adieux aux pays rhénans, il passa plusieurs jours avec Freiligrath, qui l'emmena à Dusseldorf où l'on but, prématurément, mais non modérément, semble-t-il, du *Maitrank*. Et, vers le milieu d'avril, Keller se trouvait à Berlin.

II. — BERLIN (1850-1855)

> C'est la souffrance, à ce qu'il me semble, c'est l'erreur et la force de résistance qui font de la vie une chose vivante.
>
> *Henri le Vert*, IV, p. 69.

Peu de semaines après son arrivée à Berlin, Keller donnait à son ami Hettner quelques détails sur son installation. « Je suis très agréablement logé dans une maison qui fait le coin de la Mohrenstrasse, tout près de l'église de la Trinité... A l'est se dresse le toit du Théâtre-Royal, dominant les maisons, et le cheval ailé, qui piaffe au-dessus du fronton ouest, semble parfois me faire des avances, à l'italienne ; cependant Apollon, au-dessus du fronton est, me tourne le dos, et c'est lui, pourtant, qui tient dans ses mains la couronne ! O l'embarrassante constellation ! Faut-il changer de quartier et aller habiter sous ses yeux ? Mais c'est négliger alors le coursier, qui parait m'engager à me mettre en selle derrière le dos du dieu (1). » Keller habita cette maison jusqu'au commencement de 1854 ; il quitta alors son troisième étage et la belle chambre d'angle d'où il dominait

(1) B. II, p. 106.

trois rues, pour habiter Mohrenstrasse, 58 : ce fut sans doute moins pour ne plus voir l'Apollon porte-laurier lui tourner le dos, qu'afin de ne plus payer à son logeur, qu'il trouvait « terriblement bête et maladroit », le loyer de 8 thalers prussiens qui grevait son budget mensuel. D'ailleurs, au mois d'avril de cette même année 1854, il s'installait dans un quartier un peu différent, entre la Dorotheenstrasse et le Kupfergraben, *Bauhof, 2* ; et lorsque ses admirateurs d'Allemagne et de Suisse célébrèrent son soixante-dixième anniversaire, on lui offrit une aquarelle représentant cette dernière résidence.

Il semble que la première impression que G. Keller ait eue de Berlin, de sa vie et de ses habitants, ait été de l'agacement, — l'antipathie ordinaire de l'Allemand du Sud pour la sécheresse et l'esprit vif mais froid du Prussien, se compliquant ici de tout l'orgueil national et politique du Suisse républicain. Rien en tout cas de l'enthousiasme un peu juvénile et du léger snobisme avec lequel Henri Heine, dix-huit ans auparavant, avait célébré les splendeurs, encore bien rudimentaires, de la capitale des Hohenzollern. Un économiste allemand, qui se pose cette question : « Où commence l'Allemagne du Nord ? » y fait cette réponse, dont l'humour dissimule un grand fond de vérité ingénieuse : « Où le verre à vin se met à devenir plus petit. » J'imagine que notre Zurichois eût souscrit à cette définition, aussi bien pour son exactitude concrète et immédiate que pour les significations symboliques qu'il n'est point paradoxal d'y découvrir. Quelques semaines après son installation, Keller priait Hettner de dire à ses amis Kapp « combien il éprouvait, par ce beau temps, la nostalgie de leur jardin et du Heiligenberg », et il écrivait à sa mère « qu'il était en mal de la maison de Zurich, et de Glattfelden aussi ». Ou bien c'étaient des vers qu'un an après il adressait encore, par la pensée, à son pays absent :

Bien loin vers le Nord, sur les landes sablonneuses
Erre un de tes fils, ô ma patrie,
Qui, à l'adresse de tes fêtes solennelles et joyeuses,
Donne la volée à ces vers comme à un pigeon voyageur.

Et son cœur suit leur coup d'ailes léger
Dans les airs, par-delà les terres allemandes, en remontant le Rhin,
Son vol devance la course trop lente des nuages —
— Halte ! — Voici le lac scintillant sous la lumière matinale !

Du sein des vagues vertes et claires surgissent
De hauts tilleuls, la cathédrale et l'abbaye ;
Et, reflétée dans les ondes, resplendit la double image
De rives fleuries, — fières et libres.

De tout temps, et même lorsqu'il se fut accommodé des conditions d'existence qu'offre une grande ville, avec ses garanties d'incognito et d'indépendance, il resta un peu dépaysé à Berlin et refusa de s'y acclimater ; il garda toujours une certaine prévention contre le paysage de la Marche, « très élégiaque assurément, mais qui a pour l'intelligence quelque chose de déprimant », contre l'esprit même de l'Allemagne du Nord, où il lui semblait que seuls l'armée et les savants trouvaient un terrain vivifiant et fertile.

Cette époque était bien un peu, pour l'Athènes de la Sprée, « l'âge ingrat ». Berlin avait perdu l'agrément paisible et les avantages économiques de la petite ville, sans avoir encore la vie intense qui bat aux artères d'une vraie capitale. C'était, avec ses 4 à 500,000 habitants, la plus grande des villes de province et la plus importante des « résidences » de cette région ; mais la réaction qui suivit le mouvement de 1848 n'avait pas peu contribué à en ralentir l'essor intellectuel. Le hasard et la bonne volonté aidant, Keller y aurait pu nouer cependant des relations de confraternité dont sa destinée et son caractère eussent pu tirer parti. La *Société du Mercredi*, fondée en 1824 par Hitzig, et qui avait tenu ses séances dans la rue même où Keller s'était d'abord logé, avait depuis longtemps cessé d'exister ; mais le *Tunnel sur la Sprée* — fondé en 1827 par Saphir, — aurait permis au poète zurichois de connaître, dès cette époque, deux de ses plus illustres correspondants de plus tard : Paul Heyse et Th. Storm (1). Il est vrai que les gens de lettres qu'il lui était donné d'apercevoir de par la ville,

(1) Cf. Th. Fontane. *Der Tunnel über der Spree* (*Deutsche Rundschau*, 1896).

étaient un peu ridicules au gré de Keller, qui trace de ses confrères berlinois un amusant croquis : « Les poètes sont légion : il y en a un par table, au restaurant ; et ces messieurs parlent métier, d'une voix éclatante, sans se douter que c'est un rival dangereux et ambitieux qui, en ma personne, se sert au même plat qu'eux-mêmes. Ils mangent énormément, mais paraissent irrégulièrement à table, parce qu'ils vont souvent dans le monde, — ce qu'ils ne manquent point de clamer le lendemain : « Je fus hier chez le conseiller un tel.... » Aussi voit-on, vers une heure, une foule de ces gens-là qui courent par les rues, en de merveilleux fracs boutonnés qui ne laissent dépasser qu'un petit bout de leur gilet blanc ; et surtout, quand il fait chaud, ils tiennent leur chapeau à la main et laissent flotter au vent leurs boucles blondes. En les voyant pour la première fois, je crus que c'étaient d'élégants tailleurs se rendant chez leurs clients..... Parfois, quand ils sont en avance, ils entrent vite dans une confiserie et parcourent d'un regard rapide l'*Europe* ou la *Gazette du matin* pour se munir de quelque matière à conversation ; ils mangent avec cela un délicat « baiser » et changent l'immuable thaler qu'ils ont toujours en poche. Leur boisson favorite est la soi-disant bière de Bavière, une décoction infecte qui rend malade et dont s'abreuve aussi, d'ailleurs, la démocratie berlinoise (1). »

Guère soucieux de se lier avec d'aussi peu sympathiques frères en poésie, Keller ne s'empressait point de prendre contact avec le monde littéraire de Berlin. Hettner lui avait donné une recommandation pour Fanny Lewald, une des célébrités du roman allemand ; or, son premier « exploit », en arrivant à Berlin, fut d'y débarquer trop tard d'un jour pour faire connaissance avec elle. Et il lui sembla plus simple, au lieu d'aller voir Varnhagen d'Ense, d'admettre que lui aussi avait quitté Berlin. Ce n'était d'ailleurs que partie remise, et Keller devait, un peu plus tard, compter parmi les hôtes d'une maison où s'était tenu naguère, quand vivait encore Rahel, un des plus célèbres bureaux d'esprit. En

(1) B. II, p. 133.

attendant, il se liait, comme jadis à Munich, avec des compatriotes : c'étaient des étudiants qu'il retrouvait le soir à la *kneipe*, ou de jeunes Neuchâtelois, officiers dans l'armée prussienne, des aristocrates qu'il est étonné tout le premier de fréquenter. De sorte qu'au début de son séjour en terre prussienne, il n'eut guère de relation de confrère à confrère qu'avec J.-N. Bachmayer, que Hettner avait mis en rapport avec lui. Il avait le même âge que G. Keller et était venu d'Autriche à Berlin, afin de tenter, comme lui, la fortune au théâtre. Il abandonna d'ailleurs plus vite la partie que son confrère zurichois, quitta Berlin dès 1850 et finit par se jeter, en 1864, dans le Danube, après avoir vu échouer tristement des essais dramatiques auxquels d'excellents juges n'ont point refusé des éloges, ni ce témoignage que des œuvres remarquables pouvaient sortir de cette plume.

Dans l'été de 1851, et comme G. Keller, dégoûté de son existence incertaine, souffrant malgré tout, sans doute, de son isolement, et ne cherchant point à y mettre fin, désespérant aussi d'avoir accès à la scène, songeait sérieusement à quitter Berlin et à rentrer chez lui, quelques relations qui lui vinrent lui rendirent courage et lui firent augurer mieux de ses tentatives dramatiques. « Je fréquente à présent, écrit-il le 29 août, un agréable cénacle de gens d'esprit, négociants, fonctionnaires et savants non officiels, hommes tranquilles et sérieux et d'opinions libérales, bien que n'appartenant à aucun parti. Mais le principal personnage avec qui j'ai lié connaissance est Scherenberg, l'auteur de l'épopée de *Waterloo...*, poète dans toute la force du terme, qui a cinquante ans d'âge mais un cœur jeune (1)... » C'est par l'entremise de Chr. Fr. Scherenberg et de ses amis qu'il espérait aborder l'intendant des théâtres royaux, M. de Hülsen (2); et la lettre qu'il écrivait, en septembre 1851, au fidèle Baumgartner, est pleine d'allégresse et de beaux projets. « Ce n'est pas seulement un succès quelconque, qu'en dédommagement de toutes mes dépenses passées je vou-

(1) B. II, p. 185.

(2) Il avait pris le 1er juin 1851 la direction des théâtres royaux, charge où Gutzkow et Hebbel l'avaient précédé.

drais rapporter avec moi à la maison ; il me faut tâcher aussi de m'assurer des munitions sonnantes, afin de ne pas recommencer, au début de mon séjour à Zurich, mon existence de misère et de dénuement. Et ce double but, j'espère y arriver grâce à mes travaux dramatiques (1)... »

« Mes travaux dramatiques ! » Il n'y a guère d'exemples d'une ambition aussi fortement chevillée à l'âme d'un homme de lettres, aussi peu justifiée par la pente même de son génie, que cette convoitise qui, à plusieurs reprises, tourna les regards du poète zurichois vers l'activité et la gloire du dramaturge. Sans doute, la séduction exercée sur Keller par le théâtre se trouve renforcée, en ces années de misère, par la certitude qu'un succès à la scène mettrait fin à toute une vie d'expédients et de perpétuelle anxiété. Auparavant déjà, et pour ne rien dire des imaginations enfantines qui fournissaient le répertoire de l'écolier et de ses amis, il avait songé à faire du théâtre : durant ses « années perdues » de Zurich, il avait tenté de donner une forme dramatique à quelques motifs anecdotiques ou politiques ; la lutte des partis en Suisse lui avait fourni la première idée d'une fantaisie aristophanesque, commencée vraisemblablement en 1846, mais qui, reprise en 1849, devait recevoir, dans son cadre élargi, toute l'histoire du mouvement qui aboutit à la lutte du Sonderbund. Il est curieux et significatif que la partie la moins spécifiquement dramatique de ce projet, le prologue, en soit aussi le fragment le plus voisin de l'achèvement.

Mais c'est ici, en Allemagne, que G. Keller mit le plus d'obstination à poursuivre cette chimère. Son séjour à Berlin devait surtout lui permettre de fréquenter le théâtre et de compléter ainsi son apprentissage technique. « Mais tout ce qu'il fit, écrit Keller lui-même dans son autobiographie, ne consista guère, en fin de compte, qu'à tâcher de se plonger dans des études de dramaturgie, en allant aussi souvent que possible au théâtre et en écrivant ensuite, à l'aide des programmes qu'il conservait, une série de consi-

(1) B. II, p. 171.

dérations et de déductions (1)... » Par malheur, ses moyens pécuniaires ne lui permettant point de fréquenter à son gré le théâtre, qui devait devenir « son principal établissement d'instruction », et sa dignité l'empêchant d'accepter une carte de faveur permanente que la direction lui offrit un jour, son apprentissage se réduisit surtout à ces méditations théoriques dont il faisait part à son ami Hettner. Il semble que Hettner soit coupable dans une certaine mesure, bien qu'avec une parfaite bonne foi, de l'obstination avec laquelle G. Keller tenta la fortune dramatique à Berlin, et de la façon plutôt théorique et ratiocineuse dont il procéda. Il apporte avec lui un projet de drame commencé à Heidelberg, deux actes de *Thérèse*, — ébauche d'une pièce dont il aperçoit dès maintenant les grandes lignes, — et nous le retrouvons tout occupé à rédiger des impressions de théâtre et à les communiquer à son ami. Réflexions fort judicieuses, marquées au coin de ce bon sens humoristique, un peu fruste et rude, et si personnel que même de simples *truismes* en acquièrent une tournure intéressante ; mais une tentative directe, un effort, même malheureux, pour donner une bonne fois, à tant d'idées et de scenarios, une forme théâtrale et pliée aux exigences coutumières des planches, cela n'aurait-il pas mieux valu que les plus subtiles considérations *in abstracto ?* Keller a des scrupules et s'excuse de « ses jugements confus et empiriques » : Hettner le rassure et se déclare ravi de la critique si judicieuse et primesautière de cet autodidacte. « Je vous remercie le plus cordialement du monde pour votre chère lettre. Ce fut pour moi une vraie boîte de Pandore... Continuez à rédiger bien assidûment vos comptes rendus ! Peut-être ces communications pourront-elles vous servir à résumer de temps en temps vos idées, vos vues et vos impressions, et, pour mon compte, ces aphorismes instantanés me sont une source inépuisable de jouissance et de profit (2). » De fait, ce n'est point là un simple compliment de l'historien littéraire à son correspondant, ni une façon aimable de rassurer et d'encourager cette critique dramatique

(1) *Nachg. Schriften u. Dichtungen*, p. 4.
(2) B. II, p. 116.

improvisée : Hettner a inséré dans son livre *Le drame moderne* des passages entiers de lettres de Keller. Mais, si flatteuse que pût être l'approbation d'un critique tel que Hettner, il eût mieux valu pour Keller que son ami décourageât un peu ses méditations théoriques et le renvoyât à des besognes plus positives. J'avoue que Beaumarchais, rédigeant le premier jet de son *Eugénie* et laissant le drame dialogué se dégager de la donnée exprimée d'abord sous forme de récit (1), ou, si l'on veut, l'imaginaire Augustin, qui, dans le *Dominique* de Fromentin (2), s'exerce à faire jouer dramatiquement le mécanisme des sentiments et des idées en écrivant de longues pages de dialogues, me semblent des exemples plus significatifs d'un véritable apprentissage d'écrivain de théâtre, plus révélateurs aussi d'un vrai tempérament d'auteur dramatique.

Car, abstraction faite des raisons extérieures qui ont tenu loin des planches le nouvelliste des *Gens de Seldwyla*, il ne me paraît point que son génie aboutît au théâtre. Ce qu'il y a d'éminemment épique et narratif dans ses allures de conteur, son style qui est bien plutôt, si je puis dire, à base de récit et de description que de dialogue, et qui ne connaît guère l'escrime serrée des réparties et des répliques, son humour, plus disposé à se donner le spectacle des conflits d'ambitions et de vices qu'à se transformer dans les personnages d'un drame et à épouser à tour de rôle leur sensibilité respective, l'absence même de la forte passion dans l'organisation psychologique de ses héros, tous ces traits à peu près constants de sa manière laissent certainement planer un doute sur la valeur et l'efficacité de ses prétendues dispositions dramatiques.

Qu'on n'invoque pas trop son propre témoignage, la persistance de son ambition, les pièces de théâtre ébauchées par lui. Bien qu'il discutât fort objectivement ses propres productions, il témoigne bien souvent, vis-à-vis des œuvres qu'il vient d'écrire, d'un manque de sens critique très carac-

(1) Cf. Lintilhac, *Beaumarchais*, appendice.
(2) Cf. p. 59.

téristique (1), et il est légitime de faire peu d'état du brevet implicite qu'il s'accordait sans doute, comme écrivain de théâtre supérieur à sa destinée... Ses pièces, nous l'avons dit, sont toutes restées des ébauches plus ou moins poussées : Baechtold n'en communique pas moins de treize (2), dont plusieurs, il est vrai, ne dépassent point encore le stade où l'invention peut s'orienter fort indifféremment vers le drame ou le récit. Et, véritablement, ce qui s'y trouve rédigé, conversations de petites gens, volontiers réalistes et vivement troussées, mais inclinant le plus souvent vers le pur monologue ou vers un humour capricieux, expositions ou chœurs, tout cela ne permet pas de distinguer le *pectus* dramatique. *Thérèse* mérite d'être mis en dehors de ces ébauches, d'abord parce que ce drame, où l'influence de Hebbel, il est vrai, semble discernable, a atteint un degré supérieur d'achèvement, ensuite parce que l'intensité tragique, inhérente au sujet dont s'est avisé Keller, lui a inspiré quelques passages d'une profonde et sûre émotion. Ce sujet, c'est la rivalité d'amour entre la mère et la fille ; les trente-six ans de Thérèse, une veuve chez qui les pratiques de la piété n'ont point tué l'ardeur de la vie, se heurtent contre les dix-sept ans de son enfant, qui aime Richard et doit l'épouser : c'est à quelques égards, comme on voit, la donnée de *Fort comme la mort*, de Maupassant, et le roman se fût mieux accommodé que le drame, semble-t-il, de l'audace tragique d'un pareil thème. Car, en dehors des monologues où se manifestent les sentiments de l'héroïne, en dehors de la scène où se révèle la douloureuse complication dont doivent souffrir les prota-

(1) Cf. B. II, p. 464, sur la *Bannière des Sept Vaillants* ; III p. 464, les nouvelles de l'*Epigramme* ; l'exemple le plus curieux de la façon dont il se jugeait lui-même est certainement sa sévérité pour *Roméo et Juliette au village* (B. II, p. 348).

(2) *Les Fugitifs* (1844), la *Farce patriotique* dont l'origine remonte sans doute à 1846, le *Sonderbund* (1849) se rapportent plus ou moins directement à l'histoire contemporaine de la Suisse ; les *Rouges* (1851) et la *Conversation de partisans* (1849) ont également un horizon politique ; la *Provençale*, le *Nouveau comte de Gleichen*, l'*Amateur de procès*, la *Maison de fous* s'assignent au contraire un motif psychologique ou anecdotique. Celle des comédies qui, avec *Thérèse*, se trouve menée le plus avant, c'est *A chacun sa part* (1851), dont deux scènes entières et quelques fragments ont été conservés.

gonistes, on voit mal par quel artifice un écrivain dramatique, même rompu aux finesses du théâtre, eût pu remplir trois actes avec les péripéties d'une telle intrigue (1). Le monologue nécessaire, Keller l'écrivit, non sans lui donner une ampleur et une exagération lyriques dont le pathétique exalté n'a guère d'analogue dans le reste de son œuvre. Quant à la « scène à faire », où la rivalité s'accuse entre les deux amoureuses, c'est le fragment le plus véritablement dramatique de ses tentatives dans ce domaine : un souffle de fièvre passe dans la fin de l'avant-dernier acte, après que Thérèse, dont Richard a déjà surpris le secret, le laisse aussi deviner à sa fille Rose :

THÉRÈSE. — Je veux vider jusqu'à la lie ce calice d'amertume. — Ecoute, mon enfant ! A toi de juger, de juger ta mère ! Je....

RICHARD. — Insensée ! La mère est-elle donc en vous tout à fait assoupie ?

THÉRÈSE. — Laisse-moi ! L'enfant doit souffrir avec ses parents. Ce sera en même temps, pour moi, une pénitence, seule capable peut-être de me sauver. Entends-tu, Rosette ? J'aime... ton fiancé.

ROSE. — Mon fiancé ? Comment, mère, est-ce que tu l'aimes... comme... comme moi ?

THÉRÈSE. — Comme tu devrais l'aimer ; car il est impossible que tu l'aimes autant que moi.

(Rose pâlit ; tous se taisent ; puis ROSE :) — Qu'une autre femme prononçât une parole comme celle-là, et je lui rirais à la figure, et je crierais avec orgueil et joie : « A votre gré ! c'est à moi, cependant, qu'il appartient ! » — Mais à ma mère, que dire ?...

En dehors de tels passages où l'émotion dramatique est suscitée en quelque sorte par la nature même de l'intrigue, Keller a bien senti qu'il était difficile de porter sur les planches le détail de l'action psychologique qui devait

(1) Le fragment de *Thérèse* a été joué en janvier 1893 au théâtre de Zurich.

aboutir au suicide de Thérèse. Il a essayé de se tirer d'embarras en laissant à des personnages secondaires le soin d'exposer une bonne part du *processus* des sentiments. Il trouvait, à procéder ainsi, un autre avantage, celui de se conformer à la théorie shakespearienne. « Je ne crois pas pécher contre la nature de la tragédie en introduisant dans les premiers actes quelques éléments de gaîté, et je m'en tiens là-dessus, n'en déplaise à plusieurs critiques, à l'exemple de Shakespeare (1) », écrit-il à Hettner. Ou bien, parmi les motifs qui s'accumulent à la suite de ce scenario de *Thérèse*, il jette cette observation : « Se rappeler, à tout hasard, la catharsis aristotélicienne, et s'efforcer de la produire intentionnellement. Si cela ne fait pas de bien, cela ne fait pas de mal non plus (2). Ne songe-t-on pas, en lisant de pareils *memoranda*, aux inquiétudes de Corneille, soucieux de ne point se brouiller avec Aristote ? Mais Corneille, du moins, écrivait ses pièces, tandis que G. Keller a été bien vraisemblablement empêché, par tout cet appareil dialectique dont il lui plaisait de s'embarrasser, d'en finir une bonne fois avec ce long malentendu. Ce travers allemand, dont ont souffert jusqu'à l'impuissance des esprits comme Otto Ludwig, a contribué à lui dissimuler qu'il n'était point, à le bien prendre, un homme de théâtre. Lui qui a su pratiquer, à l'égard de la peinture, pour laquelle il avait certainement de plus sûres aptitudes, une sorte de renonciation qui n'a manqué ni de sagesse ni de dignité, lui qui a si volontiers enseigné qu'il ne fallait point forcer son talent, il n'a jamais abandonné complètement toute idée de « mettre à la voile pour la haute mer du théâtre ». Les pièces qu'il médita d'écrire sont nombreuses, depuis une comédie tirée de Gotthelf jusqu'à un drame historique inspiré par Agnès Bernauer, et il n'était qu'à demi sincère lorsqu'en 1881 il écrivait à J. Rodenberg : « Je trimballe avec moi, depuis mes années de Berlin, quelques comédies, passagers anonymes qui m'ont tout l'air de ne devoir jamais descendre de voi-

(1) B. II, p. 114.
(2) *Nachgel. Schriften u. Dichtungen*, p. 300.

ture », car il ne cessa point de songer à donner une forme à des projets qui hantèrent avec plus ou moins d'insistance sa pensée.

En même temps que son manuscrit de *Thérèse*, scenario de drame auquel il ne se lassait point d'ajouter des idées sans jamais passer à l'exécution, Keller avait apporté de Heidelberg le commencement d'une autre œuvre dont nous avons vu la première idée lui venir à Zurich, *Henri le Vert*. Il est bien possible que ce roman autobiographique et confessionnel eût couru le risque, lui aussi, de rester à l'état d'ébauche, si Keller n'avait trouvé un éditeur qui s'y intéressa et employa tous les moyens pour le garder de pareille mésaventure. Ce « petit roman triste racontant la tragique issue d'une carrière de jeune artiste », ébauché en 1846 au retour de Munich, continué à bâtons rompus parmi d'autres préoccupations et d'autres projets, n'était guère qu'une collection de notes et d'indications encadrant un petit nombre de pages définitivement rédigées, quand l'éditeur E. Vieweg, chef de la maison d'édition de Brunswick, s'intéressa à cette œuvre rudimentaire, mais pleine de promesses. Satisfait de la « vue d'ensemble » que le romancier lui avait envoyée, enchanté des fragments qui devaient servir comme d'échantillons de sa manière, il est prêt à conclure avec Keller un contrat définitif : il souhaite simplement, à cause des bibliothèques de prêt, dont il faut prendre en considération les habitudes et les exigences, que l'ouvrage soit réparti en trois courts volumes. Le tout doit paraître à la fin de l'automne 1850 ; Keller, désireux de voir commencer l'impression le plus tôt possible, afin d'être obligé de hâter lui-même la rédaction de son manuscrit, livre sa première copie au mois d'août, et Vieweg a envoyé déjà, à cette date, 250 thalers à l'auteur, espérant recevoir à de brefs intervalles les fragments successifs du roman. Or ce ne fut qu'en 1855, le dimanche des Rameaux, que le manuscrit fut terminé ; Keller en griffonna les dernières pages, écrit-il « littéralement baigné de larmes » ; et le roman intégral, plus épais, il est vrai, d'un volume, était mis en vente cinq ans environ après la date primitivement fixée.

L'histoire de ces rémittences et de ces délais successifs tient une bonne place dans la cinquième partie de l'ouvrage de Baechtold. Si fastidieuse qu'elle puisse sembler par instants, elle ne laisse pas que d'éclairer d'un jour singulier les bizarreries du caractère de Keller ; il est toujours l'imaginatif plus soucieux de dévider les fils d'or de sa fantaisie que d'en débiter le moindre écheveau; il rêve et « spécule » — un mot qui revient très souvent dans ses lettres de Berlin, — et ne s'inquiète ni des engagements qu'il a pris, ni des offres qu'on lui fait... Vieweg, décidément intéressé par ce *Vert Henri,* emploie tous les moyens pour déterminer l'écrivain à conclure son œuvre : les honoraires assez élevés que lui demande cet homme de lettres à peu près inconnu, pour un ouvrage qui n'existe pas encore, ne lui paraissent pas inadmissibles, et Keller se trouve avoir reçu, en tout, une somme presque double de celle qu'il avait d'abord demandée; mais il empoche l'argent et continue à rêver et à se dérober... Vieweg édite en août 1850 les *Poésies nouvelles* de son correspondant, se déclare prêt à imprimer cette fameuse tragédie dont il lui rebat les oreilles, ou ces nouvelles auxquelles il fait allusion en 1852, ou ces récits empruntés à la vie suisse que lui-même lui conseille d'écrire : mais au moins qu'il termine son roman ! Keller est satisfait de savoir ses plus récents projets assurés d'un asile, et ne fait rien pour les anciens... Vieweg lui adresse des lettres plus pressantes, notifiant à l'écrivain qu'il a besoin des caractères immobilisés par les épreuves déjà tirées, et le priant, à défaut de nouvelle copie, de lui retourner les placards corrigés : Keller ne répond qu'à la derniere extrémité, et sa réponse s'enveloppe de mystère et « d'apparences hiéroglyphiques »... Ou bien c'est sa parole d'honneur qu'on lui demande, et son engagement qu'il n'écrira rien avant de s'être libéré; et il promet sans vergogne, sachant bien que nulle puissance humaine ne l'empêchera, comme il dit, « de terminer un tas de choses de mémoire, et de fabriquer le plus allègrement du monde drames, nouvelles, poésies, essais et le reste », et que, son imagination ayant la bride sur le cou, il ne lui en coûtera guère de ne pas l'atteler à la moindre besogne

d'écriture.... Mais le plaisant de l'affaire, c'est que Vieweg, le bon Vieweg, Vieweg qui lui offre le vivre et le couvert à Brunswick, qui entreprend le voyage de Berlin pour causer avec lui de son livre, n'est, au gré de Keller, qu'un horrible exploiteur : c'est lui, avec ses presses qui ont trop vite fait d'imprimer la copie, qu'il rend responsable de toutes les imperfections du roman ; il a d'ailleurs abusé odieusement de l'inexpérience d'un débutant pour rogner les honoraires qu'il lui devait en bonne justice, et voilà Keller qui déjà imagine toutes sortes de combinaisons financières propres à réparer le tort qu'il a subi.

Il est fort probable qu'un aussi singulier procédé de publication nuisit au succès et à la vente du roman *Henri le Vert* plus encore que les imperfections de la forme, le manque d'équilibre et d'harmonie entre diverses parties de l'œuvre : ces défauts-là sont de ceux auxquels les abonnés des bibliothèques de prêt n'ont pas coutume d'être sensibles outre mesure, et les œuvres d'imagination n'avaient guère, en Allemagne, d'autre public à cette époque. Même dans un public plus relevé, le succès, en tout cas, fut médiocre : et pour un Hettner ou un Varnhagen d'Ense qui surent comprendre et goûter ce qu'il y avait de charme et de vérité dans ces pages « vécues » s'il en fut, combien de lecteurs déconcertés par l'exubérance des épisodes et des réflexions parasites, par un dénouement imprévu et injustifié, — par les étranges délais surtout qui espacèrent au long de cinq années les quatre volumes de ce roman ! Aussi quand, après la publication du dernier tome, Keller s'enquit d'une nouvelle édition possible, lui fut-il répondu que, des mille exemplaires imprimés, cent cinquante seulement étaient vendus ; et vingt ans plus tard, *Henri le Vert* ayant été remanié à fond par son auteur, trois cent soixante volumes de la première édition, rachetés à l'éditeur, contribuèrent à chauffer pendant l'hiver le poêle de l'auteur...

Les subsides reçus à diverses époques du trop généreux Vieweg — 742 thalers — ont été le plus clair du revenu de Keller pendant son séjour à Berlin. En effet, la bourse de voyage dont la ville de Zurich l'avait gratifié avait cessé de lui être

servie en 1852, après un dernier subside de 600 francs : car on s'étonnait, à Zurich, de ne rien voir paraître de toutes les œuvres qu'on le jugeait capable de produire. D'un autre côté, impossible désormais de recourir aux subventions maternelles : ce grand garçon de trente ans sentait assez, malgré son insouciance apparente, combien il était anormal, et lamentable, et injuste, qu'il continuât de vivre aux dépens de la pauvre femme : et puis, le moyen de faire appel à des revenus si réduits qu'ils aidaient à peine à vivre les deux femmes qui l'attendaient à Zurich, la veuve, économe jusqu'à la privation, et sa fille, qui travaillait en journées et qui, écrit Mme Keller à son fils, n'était à la maison que le dimanche?

C'est lui, au contraire, qui avait promis d'envoyer de l'argent aux siens : et, dès sa première lettre de Berlin, il annonce qu'il joindra, aussitôt que possible, une certaine somme à sa missive ; « mais il faudra bien encore six à huit semaines jusque-là. » Puis, honteuses des éternelles promesses qu'aucun effet ne suit, ses lettres deviennent plus rares ; il lui en coûte d'expliquer sans cesse le détail de ses espérances et de ses mécomptes et de démontrer que tous ses malheurs « ont des causes purement extérieures qui ne sont point du tout en lui-même ou dans l'irréalité de ses calculs... ». Et, plutôt que de recommencer à chaque fois le devis de ses châteaux en Espagne, si modestes, hélas ! et toujours fantastiques, ou d'envelopper dans des phrases réconfortantes l'aveu de sa misère, il prend le parti de rester des mois entiers sans donner signe de vie. Henri Lee fut surtout coupable, dans le roman autobiographique, de se renfermer dans le mutisme, et sa mère en mourut : un intervalle de près de deux ans — 12 juin 1850, 18 février 1852 — sépare deux des lettres de Keller à sa famille. Un jour, ce sont des vers qui viennent sous sa plume, au lieu de la lettre commencée, de simples vers dont la beauté est dans l'humilité même des images et la sincérité un peu gauche de l'expression :

C'est là qu'il s'agit d'abord d'écrire grand
Et distinctement pour l'œil maternel,
Afin qu'à sa vue vieillie, émoussée par les larmes,
L'écriture de son garçonnet soit lisible.

Et puis — quelle douloureuse
Et quelle difficile habileté ! — choisir le mot,
Le simple mot dispensateur d'espérance,
Qui soit vrai, malgré tout ce qu'il cache !

Comment lui avouer tous mes échecs,
Sans tuer du même coup sa confiance ?
Dois-je feindre, et jouer la certitude
Pour encourager son assurance ?...

.... La laisserai-je faussement croire à mon bien-être,
Pour donner un peu de joie à son cœur ?
Lui dirai-je le contraire, afin du moins qu'elle
Ne soit pas obligée de mal juger mon cœur filial ?

J'ai été si souvent déçu par le monde,
J'ai si souvent déçu ma pauvre maman !
Le monde produit tous les jours de nouvelles formules,
Mais moi, je ne trouverai bientôt plus rien..... (1).

Et la pauvre vieille était obligée de se renseigner auprès d'un étudiant zurichois qui revenait de Berlin, pour savoir si son Gottfried était encore vivant ; ou bien elle allait aux nouvelles chez les amis que son fils avait laissés en Suisse, et à qui, peut-être, il avait écrit ?

Lui cependant, obligé d'emprunter sans être sûr de jamais pouvoir s'acquitter, réduit à une vie d'expédients et d'incertitude à un âge où l'élasticité de la jeunesse a disparu et où il est dur de voir se prolonger indéfiniment les années de bohême, mortifié aussi de n'être toujours aux yeux d'autrui qu'une sorte de raté incapable de donner un signe extérieur de sa valeur intime, il passait, dans cette période de 1850 à 54, par une rude école ; et il fallait toute son obstination, et la certitude qu'il avait malgré tout « quelque chose dans le ventre », pour qu'il n'abandonnât point la partie comme jadis à Munich. Il fut obligé de limiter ses visites au théâtre, dont il attendait de si efficaces révélations, après que la subvention de Zurich lui eut fait défaut. Lui qui se vantait plaisamment à Hettner, au début de son séjour, de pouvoir monter dignement une affaire de modes grâce aux études, qu'il poursuivait aux entr'actes, des mantilles et des colle-

(1) B. II, p. 192.

rettes de ses voisines du parterre, lui qui avait assisté, non seulement aux représentations du répertoire courant, mais à des soirées mémorables où Rachel joua des pièces françaises devant le public berlinois, il fut contraint peu à peu de délaisser le théâtre, sa principale école de littérature dramatique... Quant au régime même de son existence à Berlin, il va de soi qu'il n'était guère plantureux. « La vie est très chère ici, avait-il écrit à sa mère peu après son arrivée, mais on se rattrape en mangeant et en buvant moins. Je ne bois jamais plus de deux verres de mauvaise bière ou un verre d'eau sucrée le soir. Ce régime a bien aussi son avantage, car il vous laisse toujours l'estomac libre et la tête claire... » Et c'est à sa mère aussi qu'il donne des nouvelles humoristiques de sa garde-robe, d'un habit dont il n'a soupçonné l'étoffe mince qu'après s'y être enrhumé, et surtout des chemises qu'on lui a envoyées de chez lui. « Elles sont un peu grossières pour la mode berlinoise, et il faudra que je m'en achète de plus fines (il en est encore à la première année de son séjour). Mais en revanche je les ménagerai d'autant, et elles me feront un plus long service; car je les estime beaucoup plus, malgré tout, que des chemises achetées. » Il excepte pourtant l'une d'elles : « Il n'y a que la chemise au large plastron sans plis que je porte, même quand je suis invité quelque part, car sa coupe singulière fait sensation. Comme une dame me demandait si l'on mettait en Suisse des chemises comme celle-là, j'ai répondu : « Oui, c'est la chemise nationale des Suisses »; et, comme telle, je puis bien l'arborer dans les sociétés les plus distinguées, car l'exotisme est toujours *chic*... (1). »

Il devait passer par des moments de détresse autrement terrible : comme jadis à Munich, son dénuement n'alla-t-il point jusqu'à connaître la faim ? Un jour entre autres, ayant précieusement conservé un groschen pour s'acheter du pain, il entra à midi dans une boulangerie du voisinage; mais la fille du boulanger, une demoiselle élégante, examina la pièce d'un air dédaigneux et dit : « Elle ne passe pas ! » Une ser-

(1) B. II, p. 199.

vante de brasserie, la veille, lui avait rendu une pièce démonétisée. Il dut remettre son pain où il l'avait pris et sortir tout confus de la boutique. Il jeûna ce jour-là, et le lendemain un nouvel emprunt était contracté.

Plus encore que de la détresse matérielle qui assombrissait sa vie, Keller a souffert de la solitude qui lui donnait vraiment, comme il l'écrivait à Freiligrath, une impression de prison cellulaire. Il ne fréquenta guère, durant les premiers temps, outre des étudiants suisses, que Bachmayr, jusqu'au moment où il fit la connaissance de Scherenberg. Même alors, ses relations furent lentes à s'étendre. Antipathie pour le genre d'esprit berlinois, difficulté de faire figure dans le monde, sauvagerie et bizarrerie d'humeur, toutes ces raisons contribuèrent à resserrer son isolement : il refusa d'être introduit dans le salon de Bettina, renonça, après quelques tentatives, à fréquenter chez Fanny Lewald où il avait fait sa première apparition au commencement de 1851. Aussi pouvait-il annoncer à Freiligrath, son ancien compagnon de vie joyeuse et de noctambulisme disert, qu'il se couchait à présent, ô merveille ! à neuf heures du soir, et réservait-il à ses correspondants le meilleur de son esprit et de sa sensibilité, tout ce qu'il ne pouvait pas confier à d'autres camarades, moins lointains, de pensée et de rêve.

Le temps que lui laissait son activité littéraire, — il se plaisait du moins à l'appeler ainsi, encore qu'elle fût plus intérieure et idéale qu'effective, — Keller l'employait à demander à la campagne des environs de Berlin les consolations qu'elle pouvait lui donner, et surtout à agrandir le champ de ses lectures. On le voit assez bien, errant tout seul dans les allées du Thiergarten, — où il croisait souvent une autre silhouette solitaire, mais bien connue celle-là, celle de Jacob Grimm, — et demandant à son imagination et à son humour les divertissements que la vie ne lui donnait pas, combinant à l'infini les éléments de fantaisie que lui fournissait la réalité ; ou bien il traversait les forêts de pins sablonneuses, « où pour avancer d'un pas il faut prendre un élan formidable », jusqu'au lac de Tegel, son but favori de promenade ; et de quelle envie respectueuse ne saluait-il pas,

lui l'obscur inconnu, la tranquille demeure qui avait abrité deux gloires de la Prusse moderne, les frères de Humboldt, Wilhelm surtout, à qui plaisait tant ce coin de la Marche ! Avec quelle nostalgie, devant ce paysage mélancolique d'eau et de sable, ne songeait-il point à d'autres lacs aux eaux plus vertes et qui reflétaient les frondaisons d'autres arbres !

... la forêt des pins
Borde le lac de sa lisière sévère;
Et dans ses cimes bruit le rêve
Des lointains horizons bleus de la vie.

Au-dessus des bois passent doucement
Les nuages, telles de blanches figures de femmes,
Qui dans le cristal crépusculaire des flots
Contemplent leur claire image....

Si tu sens la nostalgie de ton pays,
Etranger, te pénétrer d'un frisson,
Vogue sur le lac septentrional, peuplé de fantômes,
Décor propice pour y avoir du deuil au cœur ! (1)

Puis, lorsqu'il était de retour dans sa chambre solitaire, son rêve s'attardait à imaginer quelque épisode qu'il n'écrivait point, ou à développer une situation de son drame éternellement fragmentaire. Et c'étaient ensuite des lectures forcenées, par lesquelles il continuait de réparer une ignorance qu'il semble avoir regardée parfois comme la cause de ses déceptions et de ses incertitudes : les anciens et les tout modernes y passaient, les Allemands et les étrangers, saint Augustin et Fanny Lewald, Rabelais et B. Auerbach, sans compter les récentes productions de son ami Hettner ou les documents historiques que nécessite la préparation d'un drame sur Agnès Bernauer. Sa correspondance s'enrichit du trésor de réflexions que lui suggèrent ses lectures : c'est une rude et forte critique, trop peu nuancée pour être toujours juste, hargneuse le plus souvent et qui prend trop volontiers un ton agressif, soit contre les auteurs que G. Keller déteste, soit contre les adversaires des écrivains qu'il aime ; raillant l'enthousiasme local des « poètes de la Marche » qui croient

(1) *Wanderbilder*, 1852 : W. X, p. 93.

avoir fait la découverte de leur pays, remettant à leur place ceux qui contestent le talent de Paul Heyse, défendant la tragédie française contre les sous-Lessing qui affectent de la dédaigner, s'indignant d'avoir pu vivre sans connaître Plutarque... Et si le séjour de Keller à Heidelberg marque pour lui l'époque où il s'assure d'une *Weltanschauung*, comme disent les Allemands, et où l'influence de Feuerbach l'aide à prendre conscience d'une manière de considérer la vie à laquelle il restera fidèle, c'est en somme de Berlin que date son initiation à ce qui, dans les lettres, est métier, pratique et chose professionnelle. Et c'est à Berlin qu'il a été homme de lettres plus qu'en aucun moment de sa carrière. Désintéressé des choses politiques de la Prusse,

> — Je suis étranger dans ce pays-ci,
> Où l'autorité de la couronne est partout maîtresse,
> Moi qui ne connais point les liens rigides de la sujétion, —

ne pouvant suivre qu'à distance le mouvement démocratique de la Suisse, n'ouvrant plus guère sa boîte à couleurs, à laquelle, plus tard, il reviendra encore volontiers, c'est dans la profession d'écrivain qu'il a mis d'abord l'espoir de sa trop confiante misère, et aussi tout l'intérêt qu'il donne, lorsqu'il est à Zurich, à d'autres manifestations de la vie.

La conscience de sa valeur et de toutes les « possibilités » qui sommeillaient en lui a pu sauvegarder Keller du découragement et lui inspirer cette assurance farouche qu'on s'étonnerait de trouver dans sa correspondance, si elle n'avait eu, en fin de compte, le dernier mot ; mais elle a été impuissante à le garantir de l'amertume dont souffrent les méconnus. S'il est vrai qu'on est, en somme, un raté dans la mesure où l'opinion d'autrui vous considère comme tel, Keller devait se sentir, vis-à-vis de bien des gens, dans l'état d'esprit qui accompagne la perception d'une sorte de déchéance intellectuelle apparente. D'abord il en prend son parti, se classant simplement parmi les êtres dont la maturité est tardive. « Ma jeunesse est au diable, une fois pour toutes, écrit-il en 1852 ; et je me suis déjà rangé dans la catégorie des hommes qui n'atteignent leur véritable destination

qu'autour de la quarantaine... » Ou bien il se console, après s'être comparé à son père, du contraste de leurs destinées. « J'ai maintenant trente-trois ans, et je débute à l'âge même où mon père a terminé... Mais voilà, ainsi va le monde : différemment pour chacun de nous. » Parfois, d'ailleurs, il met à se défendre une âpreté plus offensive : il préfère l'apparente incohérence de sa jeunesse, il l'avoue, à la façon dont le commun des soi-disants réguliers comprend le sens de la vie : « Ils se hâtent de gagner un peu d'argent, se marient et sont ce qu'on appelle des gens comme il faut, pour devenir ensuite, à des années de là, mécontents et inquiets, pour se révéler soudain, par suite de leur mécontentement et de leur bêtise inexpérimentée, tardifs vauriens ou fous quelconques : le cas s'est souvent présenté, et les gens crient au miracle et n'y comprennent goutte (1). » Certains de ses « philistins », de moralité négative, figures falotes dont il se plaît, dans telles de ses œuvres, à nous montrer l'absolue pauvreté d'âme, nous font souvenir des justifications et des revendications parfois amères dont Keller ne pouvait empêcher l'âcreté de pénétrer çà et là sa correspondance.

Mais c'est surtout dans ses manières extérieures que s'est fixée et déposée, pour ainsi dire, l'amertume de ces années de détresse. Il avait, on le sait, des dispositions particulières à la rudesse du maintien et des propos, aux silences impolis ou à la contradiction grincheuse : ce n'est pas le genre de vie qu'il menait à Berlin ordinairement qui devait enseigner les belles manières à ce paysan du Danube. Et l'étoffe avait pris son pli quand, à la fin de ce séjour, elle aurait pu acquérir un peu d'apprêt. *Henri le Vert* était à peu près terminé, les premiers récits des *Gens de Seldwyla* avaient été écrits « comme par jeu », et l'homme de lettres devait juger que sa vocation lui était au moins démontrée à lui-même. Il lui était donné enfin de jouir (à supposer que ce fût vraiment à son gré une jouissance) d'une vie moins farouche, de troquer, de temps en temps, son isolement ordinaire contre la société qu'il pouvait rencontrer dans un vrai salon. Il avait bien été invité,

(1) B. II, p. 205.

auparavant, aux thés du mardi soir du Kanzleirat March, mais ces réunions ne semblent pas lui avoir laissé d'autres souvenirs, ni exercé sur sa sensibilité une autre influence que les soirées de *Kneipe* passées au Kap-Keller ou chez le « Papa Niquet » dans la Jaegerstrasse, où il lui arrivait de rencontrer Hermann Heidel, sculpteur de ses amis, et quelques autres hommes de talents et de métiers divers, — ou que les après-midi d'été où, dans un enclos proche des lointains peupliers du pont de Potsdam, il était l'hôte du vieux Scherenberg... Au contraire, les relations qu'il se fit durant ces derniers mois lui valurent de précieuses amitiés auxquelles sa plume d'épistolier fantasque et primesautier resta longtemps fidèle.

Au début de son séjour à Berlin, Keller, nous l'avons vu, décida de supposer que Varnhagen d'Ense n'était pas moins parti en voyage que Fanny Lewald, qui avait en effet quitté Berlin. Le 18 décembre 1851, il lui avait envoyé, avec ses *Nouvelles Poésies*, une lettre où il se rappelait à son souvenir (Varnhagen l'avait jadis félicité pour ses premiers poèmes), mais où il affirmait son désir de rester personnellement à l'écart. « ...J'aurais depuis longtemps pris la liberté de me présenter à vous, si toute disposition ne me faisait défaut pour la sociabilité en usage dans l'Allemagne du Nord, à ce point qu'après quelques tentatives malheureuses je me suis résigné presque aussitôt à rester coi (1). » Varnhagen d'Ense découvrit son adresse, l'invita à le venir voir : Keller lui rendit visite et ne réapparut point de deux ans, jusqu'à ce qu'il lui eût envoyé les trois volumes publiés d'*Henri le Vert*. Soucieux d'avoir l'opinion de celui qu'on a appelé *le suppléant de Gœthe sur terre*, il se décida pourtant à payer de sa personne, et le 30 mars 1854 Varnhagen pouvait écrire dans son journal : « L'après-midi, visite de M. Gottfried Keller... Un homme singulier et qui a beaucoup de fond, mais d'un commerce un peu difficile, et point façonné pour s'adapter à la vie extérieure. »

Cependant, cinq semaines après cette visite, Keller man-

(1) B. II, p. 191.

dait à Hettner : « Je fréquente à présent les réunions d'après-midi qui se tiennent chez Varnhagen. En fait de littérateurs, rien de bien saillant...; en revanche, quelques dames de beaucoup d'esprit et toutes sortes de messieurs du grand monde..., de sorte qu'on a l'occasion de se polir un peu et d'acquérir plus d'aisance d'allures et de ton... » Voilà donc Keller homme du monde, s'initiant du moins aux belles manières. Avec l'absence complète de snobisme et la fruste sincérité de langage qui le caractérisaient, avec son inoubliable silhouette, sa belle tête grave surmontant un corps trapu et trop petit, il devait faire une étrange figure au milieu des gens du monde qui fréquentaient d'aussi aristocratiques salons. On songe, en imaginant le contraste de ses manières et de sa conversation — ou de son silence tout aussi redoutable — avec la politesse de façade et l'esprit de surface des propos mondains, à un autre « honnête Huron » avec lequel celui-ci n'est pas sans analogie, à l'excellent Chamisso, qui manifestait de semblable façon, chez Mme de Staël, son dédain de toutes les apparences et de toutes les conventions de salon.

La société, chez Varnhagen, était assez variée. Avec son double passé de diplomate et d'homme de lettres, — en retrait d'emploi, d'ailleurs, dans l'une et l'autre carrière, — le maître de la maison, sorte d'épigone de Talleyrand et de Gœthe tout ensemble, aspirait à jouer à Berlin un rôle pareil à celui du patriarche de Weimar dans sa résidence provinciale, trente ans auparavant. Cachant sous des dehors de parfaite courtoisie une haine intarissable contre les personnalités les plus célèbres de l'Allemagne d'alors, il évoquait, par toute la souplesse et la dignité souriante de ses manières, un parfum de choses gracieuses d'autrefois, de l'ancienne vie de cour, de ce congrès de Vienne auquel il avait pris part et qui avait été, à certains égards, la dernière manifestation brillante des grâces de l'ancien régime. Sa maison de la Mauerstrasse, depuis la mort de Rahel, une des plus célèbres femmes d'esprit du commencement du siècle, était dirigée par sa nièce Ludmilla Assing, qui avait pour son oncle une idolâtre admiration. C'était à cette époque une petite per-

sonne maigre, pas jolie et plus très jeune, avec un menton pointu, une grande bouche et de petits yeux ; mais la grande bouche devisait le plus spirituellement du monde, et les petits yeux savaient saisir avec une acuité merveilleuse les singularités des choses et des gens. Elle plut certainement à Keller par sa liberté d'allures, ses facultés d'observation et son originalité de jugement, par l'excentricité même de son caractère. L'humoriste un peu bourru et la malicieuse fille furent vite bons camarades : Ludmilla fit à Keller l'honneur de le portraicturer au pastel, et elle resta longtemps en correspondance avec lui lorsqu'il eut quitté Berlin : Keller lui écrivit de copieuses épîtres, un peu destinées, sans doute, à être lues par l'oncle autant que par la nièce, mais qui s'adressaient bien aussi à son amie des années *cinquante*. Ce n'était guère qu'avec Ludmilla Assing que, dans les *Kaffeekränzchen* de la Mauerstrasse, Keller était un peu loquace : se gaussait-il, avec la maîtresse de maison, de l'un ou l'autre des personnages présents, d'Adolphe Stahr ou du Dr Vehse, ou de l'aristocrate Alexandre d'Ungern-Sternberg, l'homme aux belles mains qui avait appris, disait-on, à crayonner des croquis dans les albums de salon rien que pour montrer la blancheur et la finesse de ses doigts ? A l'ordinaire, il était fort laconique devant des tiers, et la comtesse Kalkreuth, jouant sur la signification de son nom, prétendait que depuis qu'elle le connaissait elle ne disait plus : silencieux comme la tombe, *still wie das Grab,* mais : *wie der Keller*.

La plupart des hôtes littéraires du salon de Varnhagen fréquentaient encore dans une autre maison où Keller les rencontrait, une maison de parfum moins aristocratique peut-être, mais dont l'hospitalité n'était pas moins large ni l'atmosphère moins intellectuelle, celle de Franz Duncker, homme politique et éditeur, libéral d'opinions et généreux de caractère. Keller, introduit dans l'hôtel de la Johannisstrasse, sans doute par son ami Heidel, y devint bientôt un hôte assidu et un interlocuteur favori de la maîtresse de la maison, madame Lina Duncker. Originaire des pays rhénans, elle devait exercer sur Keller une séduction particulière grâce à des qualités à la fois sérieuses et enjouées, à

une bonne humeur recouvrant une fermeté toute virile, grâce à la franchise qui semble avoir été le fond de sa nature, grâce aussi, sans doute, à la cordialité qu'elle sut vite témoigner au poète un peu sauvage pour qui la destinée avait été si peu tendre. C'est peut-être, de toutes les femmes dont son existence ait côtoyé la vie, celle qui fut la plus sympathique à l'auteur du *Bailli de Greifensee*, plus difficile encore et moins commode dans ses relations avec le sexe faible que dans ses amitiés masculines.

Littéraires sans préciosité ou politiques sans exagération de parti, les propos qui s'échangeaient dans la confortable demeure de la Johannisstrasse étaient de nature à réconcilier avec les salons un esprit aussi hostile aux mensonges conventionnels de la société. Keller retrouvait là des connaissances déjà faites ou des bien personnalités nouvelles, toutes intéressantes sinon sympathiques : Emile Palleske, futur biographe de Schiller, âme enthousiaste et ardente, idéaliste autant que le héros de son œuvre la plus connue ; Fanny Lewald et son « ami » Adolphe Stahr, couple intellectuel que G. Keller baptisa vite *das zweiköpfige Tintentier ;* Julius Friese, épicurien spirituel et ridiculement délicat; Vehse, pédant qui jouait le débraillé ; Widmann, imagination chimérique et irréelle dont l'originalité s'égarait dans le mysticisme : Bogumil Goltz, esprit inquiet et un peu désordonné, mais qui semblait à Keller mériter mieux que la critique superficielle à laquelle se butaient ses ouvrages; d'autres encore, romanciers, historiens et journalistes, à qui la célébrité vint plus tard, qui étaient dès cette époque presque tous plus connus que lui, mais parmi lesquels son individualité fruste et son singulier physique de petit homme barbu et taciturne se détachaient comme en relief sur un fond de minces silhouettes.

C'est dans la maison Duncker que G. Keller rencontra la jeune fille qui inspira l'épisode d'*Henri le Vert* où l'artiste manqué, rentrant, désespéré et tirant de l'aile, dans sa ville natale, s'attarde à un dernier amour : amour timide et renfermé qui n'ose s'avouer, amour soudain qui voudrait être deviné et qui craint pourtant, lorsqu'il se sent percé à jour,

l'irrémédiable décision d'une démarche définitive. L'original de Dortchen Schoenfund, « une riche, belle et grande jeune fille, qui n'a plus ni père ni mère, ne sait pas ce qu'elle veut et trouve particulièrement insupportable que tout le monde ne lui fasse pas la cour », jugeait-elle que le petit écrivain bourru et silencieux était un amoureux invraisemblable ? Supposait-elle aux trente-cinq ans de Keller un passé sentimental dangereux, et est-ce à pareille objection que répondaient les vers de la courte poésie qui vante la valeur d'un *cœur déjà exercé ?*

> Ne repousse point de toi mon cœur, mon simple cœur,
> Sous prétexte qu'il a trop souvent aimé !
> Il est semblable à un violon qu'a pratiqué
> Longtemps un virtuose, parmi la joie et parmi la douleur...!

Il avait d'ailleurs une manière originale, dont l'humour pratique est tout à fait savoureux, de se consoler des déboires que lui valait cette timide tendresse d'arrière-saison. Amoureux transi auprès de celle qu'il aimait, une fois dans la rue, pour se soulager de ses angoisses, il rossait des passants. Deux nuits de suite, il eut le dessus. « La troisième nuit, nouvelle expédition; mais cette fois je finis par trouver mon maître sous la forme d'un domestique; quelques coups de clef qu'il me servit me firent enfin rentrer en moi-même... (1) » C'est que la « sereine et claire étoile », comme il appelait, au début, l'épisode qui rayonnait soudain dans son ciel de misogyne malgré lui, se voilait insensiblement. Quel impossible parti, pour une jeune fille qui semble avoir été d'une beauté et d'un charme rares, que l'ours mal léché qu'on jugeait amusant de faire grogner ou d'apprivoiser ! Et Gottfried Keller, qui n'avoua jamais son amour à l'élue de son cœur, sentit que la fuite était la plus sûre solution.

Auparavant déjà, il avait failli quitter Berlin subitement — mais pour un autre motif. Il avait reçu, en février 1854, une lettre de Jakob Dubs, député au Conseil national, qui lui demandait s'il serait disposé à accepter une chaire d'histoire de la littérature et de l'art au Polytechnikum fédéral qui

(1) B. II, p. 389.

venait d'être fondé à Zurich. Keller prit conseil de Hettner, lui faisant part de scrupules qui, répondait son ami, témoignaient d'une modestie excessive. Malgré les encouragements de Hettner, qui se souvenait sans doute de ces lettres de Keller qui étaient de vrais feuilletons dramatiques improvisés et suggestifs, et se félicitait déjà de voir son ami appliquer à d'autres objets sa pénétration et son ingéniosité, il refusa le poste qui lui était offert. Il s'effara de cette *histoire de l'art* qu'on lui demandait d'enseigner, craignit de ne pas pouvoir faire un cours d''archéologie, et n'accepta pas une situation qui l'eût tiré de la misère en lui ouvrant un champ d'activité intéressant. Il recommanda au choix des autorités Hettner lui-même, mieux qualifié, assurément, qu'un autodidacte comme lui; mais Hettner fut appelé à Dresde avant que rien se conclût à Zurich, et ce fut Fr. Th. Vischer qui inaugura la chaire nouvelle : Keller devait le retrouver dans sa ville natale dix-huit mois plus tard. Johanna Kapp prononça le mot décisif de la situation lorsqu'elle écrivit à son adorateur de jadis : « D'abord, cela m'a fait de la peine que vous ne soyez pas devenu M. le professeur; et puis j'en ai été enchantée : car à Zurich aussi bien qu'ailleurs, une chaire de professeur sera un appeau pour le philistinisme. Gardez, vous, votre fraicheur et votre liberté d'âme toute votre vie! » Il est possible, à tout prendre, que la production littéraire de Keller eût souffert plus encore d'une concurrence comme celle-là que d'une autre activité professionnelle, celle de greffier cantonal, moins intellectuelle à coup sûr et moins intéressante, et qui pourtant a contribué à rendre plus rares les œuvres de sa maturité.

Keller resta donc, pour l'instant, homme de lettres; il demeura à Berlin cette année 1854 et une bonne partie de l'année suivante, achevant enfin son roman, écrivant les premières nouvelles des *Gens de Seldwyla* et se débattant contre l'étreinte de son amour. S'il retardait son retour à Zurich, c'est qu'il y voulait rentrer la tête haute, non plus, comme après Munich, en raté et en enfant prodigue. Au printemps de 1854, des amis zurichois de Jakob Dubs, mis au courant de la détresse pécuniaire de leur concitoyen, avaient réuni

1800 francs pour payer ses dettes. Mais il en avait fait de nouvelles quand arrivèrent les subsides, et toutes ses lettres à sa mère, jusqu'à la dernière, sont pleines d'une arithmétique ergoteuse et pénible. Il eut beau, en plein janvier 1855, se lever à cinq ou six heures du matin et se coucher à minuit, « et brûler par semaine pour 22 *silbergroschen* d'huile » : s'il eut encore la joie d'une production allègre avant le moment où son malencontreux amour devait l'inquiéter, il n'envoya jamais, en revanche, d'argent à sa mère.

Il sentait bien pourtant la nécessité du retour, et qu'il tomberait malade à rester encore à Berlin. Mais il y avait si longtemps qu'il parlait à sa mère de rentrer à Zurich ! si longtemps, lui disait-elle, qu'elle-même et sa fille auraient bien pu mourir en l'attendant ; et les assurances d'un prochain retour, plus nombreuses dans les lettres de 1855, ne la convainquaient guère. En juin 1852, raconte Baumgartner, elle attendait son Gottfried jour après jour avec tant d'impatience qu'elle se gardait d'entreprendre la moindre excursion à la campagne, afin d'être à la maison quand il en franchirait le seuil; et n'avait-elle pas, dès 1852, préparé tout de suite une chambre pour l'absent dans le nouveau logement qu'elle occupait à la *Platte?* Enfin, en novembre 1855, talonné par son amour au point que sa santé en souffrait, il se décida à consentir une fois de plus aux sacrifices d'argent que sa mère lui offrait de faire pour payer ses dettes. Hettner et ses autres amis le lui avaient souvent répété, et lui-même ne le sentait que trop : « Il fallait s'arracher à toute force de Berlin... » Ayant donné la nouvelle certaine de son retour, il reçut encore, en novembre, de l'excellent W. Schulz, qui n'avait cessé de l'exhorter à abréger son exil, une lettre d'allégresse : « Hourrah ! il vient, Henri le Vert !... » Mais, Henri le Vert jusqu'au bout, il s'arrêtait encore quelques jours à Dresde chez Hettner. Peu de temps avant Noël, il était enfin à Zurich, après plus de sept années d'absence, et s'installait à Hottingen, faubourg de la ville, dans le logement que sa mère occupait depuis quelques mois.

Ces sept années passées en Allemagne n'avaient point justifié toutes ses espérances, et leur cours alterné d'allé-

gresses et d'angoisses avait prouvé surtout de quelle forte trame était tissue l'âme de Keller. Mais, inauguré par l'initiation à une philosophie bien congéniale au tempérament même de l'écrivain, — ému par deux tentatives sentimentales qui secouèrent salutairement cette nature trop concentrée, — très propre par ses conditions mêmes à déployer la vie intérieure du poète, à confirmer des qualités de rêve et de fantaisie que la Suisse eût affermies à un moindre degré, ce séjour en terre d'Allemagne a contribué efficacement à préciser le mélange de sobriété d'esprit helvétique et de romantisme germanique dont est fait le génie de Keller. Et il ne se trompait point en annonçant à sa mère « qu'il rentrerait à la maison différent de ce qu'il était lors qu'il l'avait quittée... ». D'ailleurs, pour démontrer aux sceptiques qu'il n'avait point perdu son temps, n'était-ce rien que ces volumes déjà imprimés de son roman *Henri le Vert* et que les manuscrits de plusieurs nouvelles des *Gens de Seldwyla ?* Œuvres subjectives pour la plupart, confessionnelles dans leur principe à quelque degré, les années à venir devaient, il est vrai, modifier un peu leur caractère initial : il convient cependant de les examiner ici, tant s'y trouvent repris et illustrés avec insistance ces problèmes de la vocation vraie, de l'accommodation à la vie, dont Keller éprouvait toute la douloureuse difficulté.

CHAPITRE IV

HENRI LE VERT

« Les uns... prétendent que c'est un roman, les autres... que c'est une autobiographie... »
W. Schulz, *Lettre ouverte à l'auteur*, *Blätter für lit. Unterhaltung*, 13 sept. 1855.

C'est, on s'en souvient, après son retour de Munich, lorsqu'à l'inquiétude d'une vocation incertaine et d'une destinée problématique s'ajoutaient le souvenir des jours de détresse passés naguère dans la capitale bavaroise et le remords des angoisses qu'il continuait de causer à sa mère, que G. Keller eut la première idée de ce livre. « Toutes sortes de misères que j'avais endurées, écrit-il dans son autobiographie (1), et les soucis que j'infligeais à ma mère, sans que l'avenir parût tenir en réserve une issue heureuse, occupaient ma pensée et ma conscience : ces méditations finirent par se transformer en un projet de roman, d'un roman court et mélancolique, où la brusque et tragique issue d'une carrière de jeune artiste eût causé la mort d'une mère et d'un fils.... Mon esprit entrevoyait un livre élégiaque et lyrique avec de clairs épisodes et un dénouement, tout ombragé de cyprès, où tout le monde prenait le chemin du cimetière.... »

Telle fut, en 1846, la première idée de l'œuvre : elle est à l'origine une continuation, et comme une projection dans le possible, de données réelles et d'éléments véridiques, avec

(1) *Nachgel. Schriften u. Dichtungen*, p. 18.

une sorte de châtiment idéal infligé par l'auteur à un personnage qui laissait arriver à leurs extrêmes conséquences et à leurs plus douloureux résultats des épisodes qui, dans sa propre existence, ne s'étaient point, par bonheur, aussi impitoyablement développés. Cette façon d'expiation imaginative et littéraire devait séduire un esprit qui s'était toujours plu à imaginer une équité poétique plus sévère que le déterminisme incertain de la vie ; mais, avec tout ce qu'elle comportait de subjectif et de presque lyrique, il eût été souhaitable qu'elle reçût son expression pendant ces années mêmes de découragement qui suivirent le retour de Munich. Gœthe armant aux mains de Werther le pistolet auquel eût peut-être recouru son propre désespoir, Gœthe encore empoisonnant l'infidèle Weislingen pour se punir d'avoir abandonné Frédérique Brion, se trouvait encore tout proche des événements réels dont il sollicitait ainsi une sorte d'expiation fictive. Or, Keller, qui en février 1847 espérait terminer bientôt son roman, ne devait point l'achever de longtemps. Il est vraisemblable que, s'il avait pu mettre à exécution en peu de mois son projet de 1846, le roman, infiniment moins intéressant et d'une complexité moins significative, eût gagné en unité artistique et en émotion. Nous aurions une œuvre plus courte à coup sûr, et moins touffue, que les quatre volumes où s'amplifia, en définitive, ce « petit roman mélancolique »; le *quadro* en eût été, strictement, l'histoire d'un jeune artiste insuffisamment dirigé par sa mère veuve, et qui, croyant découvrir dans la peinture une sûre profession, s'en va dans une grande ville où il ne peut subsister qu'en imposant à sa mère privations et sacrifices, où il s'attarde si longtemps qu'au retour il ne la trouve plus parmi les vivants : lui-même n'a plus qu'à mourir, et une juste flétrissure étiole jusqu'à la mort « l'inutile plante d'agrément », — comme écrivait Keller dans son journal, — qui avait tiré à soi toutes les forces vives de ce coin de terre où elle avait poussé.

L'essor lyrique de 1846-47 empêcha le jeune écrivain de donner une forme immédiate à son état d'âme de cette époque ; puis ce furent les préoccupations politiques qui s'interposèrent entre lui et son œuvre. Elle souffrit dans son unité

organique d'être ainsi différée : des stratifications diverses en firent un terrain composite et hétérogène. Car, ayant emporté à Heidelberg son manuscrit commencé, Keller, néophyte joyeux, ne put s'empêcher de donner une place dans son livre à ses préoccupations et à ses études de l'instant, à toute son initiation tardive et enthousiaste à la culture supérieure. Puis, à Berlin, c'étaient des rémittences nouvelles, le manuscrit délaissé et repris (l'inspiration subjective dont il procédait semblait incompatible avec les projets dramatiques de l'auteur), l'adéquation devenant plus faible surtout, de jour en jour, entre sa propre individualité et ce personnage d'Henri Lee qui devait représenter et expier sa jeunesse incertaine. Car, fidèle à l'intention première, Keller continuait à vouloir la mort de son héros, de ce sosie doué du même caractère et des mêmes facultés, victime de la même destinée et coupable des mêmes fautes, mais qui devait voir une équité plus rigoureuse le punir dans ses affections. En janvier 1830, il songeait à faire du suicide d'Henri le dénouement de l'œuvre : « Il n'a point de passé, écrivait-il dans ses notes (1), et perd pour cette raison tous ses droits à l'avenir. En parfaite conscience de ce malheur il se donne la mort. » Mais c'est que précisément tous les remaniements qu'il faisait subir à son manuscrit créaient de plus en plus un passé à son héros, un passé psychologique et social dont témoignaient surtout les chapitres de l'histoire de sa jeunesse, insérés au milieu du livre, et révélateurs de tant de vaillantes qualités, de tant de titres à la vie, que la conclusion tragique devenait incompréhensible. Keller cependant n'en voulait pas démordre; malgré l'arbitraire d'un tel dénouement après que le corps de l'œuvre avait assuré et affermi les racines profondes par lesquelles Henri le Vert tenait à un fort et sain terroir, malgré les protestations de son éditeur Vieweg, trouvant « trop d'originalité, trop de vigueur naturelle dans ce gaillard pour qu'il pût sombrer », le cadre du roman conserva le dessin primitif ; et sinon le suicide du héros, du moins la mort la plus inadmissible, fut bien l'épilogue que le romancier écri-

(1) B. II, p. 43.

vit, « au milieu des larmes », le dimanche des Rameaux 1855. Il y avait dix ans que, dans l'incertitude et la mélancolie des « années perdues » de Zurich, il avait aperçu la ligne de cyprès qui décidément clôturait la carrière de son artiste manqué ; et le chemin qui menait au tertre vert du cimetière, où Henri Lee expiait les torts de Gottfried Keller, s'était allongé, avait traversé des régions d'espoir et de réconfort qui faisaient prévoir une autre conclusion.

A l'arbitraire d'un dénouement trop peu motivé s'ajoute une autre imperfection due aux mêmes causes : le développement inharmonique de l'œuvre. Elle s'attarde à refléter l'évolution dont l'esprit de Keller avait été le théâtre durant ces années de successives rémittences, et devient une façon de « somme », où l'auteur, sans souci de l'équilibre et des proportions, a entassé trop volontiers l'or et le billon, pêle-mêle, de sa vie intellectuelle et morale. Ce défaut a indisposé plus d'un critique et plus d'un lecteur, au gré de qui le charme des descriptions, la sincérité et la véracité des confessions ne rachetaient point ce que de tels développements avaient d'inopportun dans un livre qui ne se donne pas pour autre chose qu'un roman. *Henri le Vert* mérite les louanges les plus enthousiastes et les critiques les plus sévères, et l'on comprend les jugements extrêmes qui ont été portés sur ce livre où le meilleur et le pire sont voisins, où des détails d'une psychologie aiguë côtoient les digressions les plus inattendues, où l'extraordinaire abondance des réflexions et des épisodes n'est pas toujours soutenue par la seule unité qui supporte l'œuvre, la seule qui, de fait, puisse soutenir, à défaut d'intérêt romanesque, un ouvrage semblable : la personnalité même du héros.

Par un matin de Pâques, Henri Lee fait ses adieux à sa ville natale, une ville de Suisse située, comme Zurich, au bord d'un lac et d'une rivière, et qu'il va quitter pour tenter de réaliser en Allemagne ses espérances d'artiste. Après avoir pris congé des locataires de la maison et de sa mère qu'il va laisser seule au logis, il est emporté par la diligence à travers la campagne, et le spectacle changeant de la route éveille dans son esprit mille réflexions sur les sujets les plus

divers. On traverse le Rhin au clair de lune, et, après des incidents de voyage qui sont, pour ce jeune homme, le commencement de l'expérience et le premier contact avec les réalités inconnues, on atteint, le soir, la cité des arts. Henri s'y installa dans une chambre garnie, où sa vieille malle, placée entre le poêle et le lit, et le seul meuble qui vienne de chez lui, doit lui servir de « siège à rêver ». Il passe en effet, dans ce coin de la chambre, des heures songeuses et inefficaces : et c'est ici que s'encadre l'histoire d'enfance et de jeunesse du héros, sous la forme d'un manuscrit où il a rédigé ses souvenirs. Et voilà qu'abandonnant soudain le jeune peintre à sa destinée présente, le roman, par cet artifice, nous renseigne sur son passé : solution de continuité qui rompt assurément l'intérêt en l'obligeant à changer de direction, qui insère tout à coup des mémoires à la première personne au milieu d'une narration à la troisième, mais qui nous vaut les ravissantes pages où Keller a conté sa propre jeunesse, ses bizarreries d'enfant trop imaginatif, d'écolier réfractaire aux disciplines accoutumées, avec une sincérité d'accents et une richesse de couleurs qui font de ces chapitres les égaux des plus vivantes autobiographies et des confessions les plus pénétrantes. Inutile d'analyser dans le détail ces pages où Henri Lee nous dit son éveil à la vie consciente, ses premières impressions du monde ambiant, sa théogonie enfantine, les félicités et les déboires d'une imagination fébrile, heureuse de s'alimenter, au hasard des rencontres, des voisinages, des conversations surprises par ce précoce esprit, qui invente ensuite à son tour, et développe les éléments dont son attention s'empare : Keller le reconnait lui-même, « l'enfance proprement dite du héros, avec les anecdotes qui s'y trouvent, est une histoire vraie ou peu s'en faut (1) ». La première partie de l'ouvrage de Baech-

(1) *Nachgel. Schr. und Dicht.*, p. 20. Cf. le témoignage de sa mère (B. II, p. 248) : « Ce qui nous a surtout intéressées, c'est ce qui concerne ta jeunesse, tes histoires de bambin et d'écolier. Bien que tout soit représenté sous des formes différentes et des déguisements singuliers, les personnes qui connaissent le mieux ces incidents peuvent en retrouver la part de vérité... Regula, il est vrai, a été froissée de ce que nulle part il ne soit question d'une sœur du héros. »

told, qui contrôle dans la mesure du possible la véracité de l'écrivain, confirme cette assertion. La réalité, dans cette histoire, l'emporte de beaucoup sur la fiction ; et si, dans l'intérêt de son roman, Keller a modifié des circonstances essentielles de sa propre vie, comme l'existence même de sa sœur, il n'a rien altéré de ce qui fut significatif dans la tournure et la formation de sa personnalité. Des épisodes qu'on pourrait croire de pure invention, comme l'histoire de Meretlein, la païenne enfantine et ingénue qui ne voulait pas prier et qui, mise à la rude école d'un pasteur de village, mourut si misérablement, se rattachent eux-mêmes à de réelles impressions d'enfance.

Henri Lee, à qui le surnom de « Vert » est resté à cause d'un costume de cette couleur taillé à son intention dans l'uniforme de chasseur de son feu père, doit interrompre, lui aussi, ses études à la suite de troubles et de manifestations où il n'avait point joué le rôle de meneur qu'on lui attribue. Le cœur gros de cette injustice, il va passer des semaines d'été au village, chez son oncle maternel, et se retremper au contact de la Nature, qu'il s'accoutume déjà à considérer avec des yeux d'artiste fervent. Le manuscrit d'Henri Lee s'élargit ici en même temps que l'horizon de sa vie ; Keller, heureux de laisser germer les semences de bonheur qu'il retrouvait dans son passé, s'est plu à donner une extension rétrospective à l'idylle de Glattfelden dont les épisodes principaux n'avaient rien que de véridique, mais que son imagination amplifiait avec ravissement. Enthousiaste du spectacle des choses, bien décidé à se faire paysagiste pour glorifier par sa profession même la splendeur de la Nature, Henri s'essaie à de maladroites reproductions d'arbres et de plantes que ses cousins n'admirent point sans réserves. L'être sentimental s'éveille en lui, et, comme un *Simultanliebhaber* à la Jean-Paul, le voici amoureux de l'idéale et frêle cousine Annette, en même temps qu'obscurément inquiété par ce qu'il y a de sensualité ingénue et de libre joie de vivre dans la belle Judith. Pour l'instant, l'amour sentimental l'emporte, et un soir, près de la tombe fraîche où vient d'être enterrée leur grand'mère et où ils ont déposé une

couronne, Henri et Annette échangèrent leur premier baiser « aussi solennel que maladroit ».

De retour à la ville, Henri perd, dans l'atelier d'un prétendu peintre, Habersaat, quelques mois mélancoliques où la lecture et la rêverie sont seules à le consoler de ses déboires; puis, après un nouveau séjour au village, où il est plus amoureux que jamais de la douce Annette, il se prépare à la confirmation : elle va clore l'instruction religieuse qu'il supporte avec tant d'impatience. Il est probable qu'ici, dans le chapitre qui traite du « mal de croire » éprouvé par le catéchumène Henri Lee, Keller a plus ou moins transposé et antidaté bien des objections que le système philosophique de Feuerbach lui faisait faire après coup aux dogmes du catéchisme. Quoi qu'il en soit, c'est pour Henri Lee une cérémonie de libération et d'affranchissement que la fête de la confirmation, et il y prend part, à Noël, avec un plaisir dénué d'onction et de recueillement. Au lieu que cette solennité marque son entrée dans la vie chrétienne, elle termine pour lui un enseignement qu'il a supporté avec impatience, et il se promet, durant la cérémonie même, de ne plus remettre les pieds à l'église !

A la fin de l'hiver, il est convoqué au village : on organise, entre plusieurs localités de ce coin du canton, une représentation populaire du *Guillaume Tell* de Schiller, et on lui demande sa collaboration. Henri se donne corps et âme à la préparation et à l'exécution de cette pièce qui « exprime avec une admirable exactitude l'esprit de la Suisse ». Divers incidents font de ce divertissement théâtral une date importante dans la vie d'Henri — c'est d'ailleurs une thèse chère à Keller que des solennités collectives sont, pour les individus, souvent révélatrices et décisives (1) : — il prend sa première leçon de civisme en écoutant une discussion engagée entre quelques notabilités du pays ; et le soir, les hasards et les remous de l'agitation générale accentuent

(1) Cf. W. II, p. 175. « En de pareilles circonstances, les êtres indécis ont coutume de sortir d'eux-mêmes et d'être plus dociles à leur destinée qu'aux jours ordinaires. » Et il n'est pas rare qu'en effet les irrésolus qu'il met en scène voient se préciser leur destin en des jours de fête collective.

tour à tour ses deux affections, sa tendresse passionnée pour Annette et son obscur désir pour Judith, sans que ce singulier amoureux parvienne à se livrer tout entier à l'une ou à l'autre de ces émotions, sans même que le voisinage de l'une des deux femmes fasse autre chose que d'évoquer le souvenir plus aigu de l'autre. Il y a là un « cas » psychologique dont on a ri, trouvant trop commmode cette façon de « mener de front deux cultes qui d'ordinaire semblent s'exclure... celui du substantiel et celui de l'idéal (1) » ; mais le caractère d'Henri Lee, avec son débordement d'ardeur imaginative, le rend parfaitement admissible. Il est intéressant de comparer cette bizarrerie sentimentale, et la façon dont Keller l'expose, avec la situation, semblable dans son principe, mais si différente dans ses effets, que les *Deux Maîtresses* d'A. de Musset avaient mise en scène, — non sans faire crier semblablement au paradoxe, — quelques années auparavant.

Des disciplines plus sérieuses que tout ce qui jusqu'alors a pesé sur la vie intelligente d'Henri l'attendent à son retour à la ville. Une sorte de crise se produit en lui, suscitée par la lecture des œuvres de Gœthe, qui lui révèlent « l'amour absolu de tout ce qui est devenu une chose existante, le respect des droits et de la signification de chaque objet, la perception de l'intime enchaînement des phénomènes du monde (2) ». Mais, bien qu'il voie différemment la nature et l'art et qu'il semble perdre le goût des fantaisies arbitraires, ses nouvelles tentatives de peinture, gênées encore par son ancienne inexpérience, ne profitent pas de cette initiation toute platonique. Ses déceptions le font prier, comme autrefois, vers le Dieu-Providence auquel il n'a pas entièrement cessé de croire ; et il se juge exaucé le jour où il fait connaissance avec le peintre Römer, le R. Meyer de la réalité.

Quelques mois de leçons que lui donne cet artiste, talent

(1) Camille Selden.

(2) Cette définition de l'influence que peut exercer la lecture de Gœthe sur un esprit capable d'en saisir le réalisme idéaliste est reproduite *in extenso* dans le *Gœthe* de R. M. Meyer.

incontestable et caractère incohérent, prennent fin trop tôt pour que ce nouvel apprentissage ait fait plus que de révéler au jeune homme la conception de l'art antique et la richesse des paysages d'Italie dont il voit des reproductions dans les cartons de Römer. Un dernier incident survient, où Keller, inexorable contre lui-même, fait jouer à son imaginaire sosie un rôle gros de plus lourdes conséquences que n'en amena réellement sa propre rupture avec son maître de 1837; et Henri Lee est laissé une fois de plus à ses propres ressources.

Un grand chagrin va le distraire de ses déceptions artistiques : Annette est bien malade, et il passe, au chevet de la jeune fille, des jours qui sont pour lui l'école de la souffrance. L'appel insensible de la vie interrompt pourtant, çà et là, cette veillée mélancolique, et une sorte de réaction contre le spectacle de la détresse physique l'incline à chercher un refuge auprès de Judith; il lit avec elle une traduction de l'Arioste, ou bien erre à ses côtés dans la campagne nocturne, comme par ce clair de lune où tout à l'heure, dans la nuit silencieuse qui paraît à Henri toute pénétrée d'une magie démoniaque, il aura la révélation du corps blanc de la jeune femme qui se baigne dans la rivière scintillante. Mais, l'une après l'autre, ces deux figures qui ont occupé si différemment sa sensibilité disparaissent de sa vie. Annette meurt, — et le récit de ses funérailles, avec la méditation du jeune garçon en face de la chère dépouille et la confection du cercueil qui va lui donner asile, est un des plus poétiques épisodes de l'œuvre entière. Quant à Judith, elle émigre en Amérique, avec des gens de son village, et Henri ne saura plus jamais rien d'elle.

Toute son ambition et tous ses vœux sont tournés vers l'Allemagne, — et c'est en attendant qu'il pût passer le Rhin qu'il a rédigé cette confession de son enfance et de sa première jeunesse. Après cette immense digression, aussi contraire à la bonne ordonnance d'une œuvre d'art qu'elle est intéressante et charmante en soi, l'auteur quitte définitivement le récit à la première personne pour revenir à la narration entamée dans les premiers chapitres. Ce change-

ment a dérouté à bon droit les lecteurs du roman, et je comprends que Théodore Storm, le septentrional confrère de Keller, s'arrêtât à cet endroit, en relisant chaque année le premier *Henri le Vert* (1). Il est certain qu'après s'être accoutumé, au cours de plus de deux volumes, au ton confessionnel de l'autobiographie, on est assez dépaysé en se trouvant sollicité de suivre un héros à la troisième personne : supposez que les premiers chapitres de *Réalité et Fiction* quittent brusquement l'allure de souvenirs personnels pour prendre soudain les façons d'une narration objective. Pourtant c'est ici que commence, ou que recommence plutôt (mais nous avons eu le temps d'oublier le jeune artiste qui rêvait, assis sur la vieille malle de famille, dans sa chambre garnie) ce qui devait faire le fond même de l'œuvre primitive : les circonstances qui s'opposèrent au succès des ambitions artistiques d'Henri Lee, et qui le ramenèrent, raté définitif et misérable, auprès de sa mère, trop tard pour que celle-ci ne fût pas morte de misère et d'inquiétude, avant le retour de l'enfant prodigue. Le 8 juillet 1843, le jour même où il inaugurait son journal intime, Keller avait écrit (2) : « ... La période si instructive de ma première sortie dans le vaste monde, les trois années que j'ai passées à Munich, avec toutes les impressions que j'ai reçues, la joyeuse et belle existence d'artiste, les jours d'angoisse et de souci que j'ai connus, et tant d'autres choses encore qui ont vivement étreint ma sensibilité, le retour enfin et la fuite vers la maison maternelle : tout cela, j'en étais à la fois l'acteur et la victime, et je l'ai laissé défiler sous mes yeux sans jamais écrire une syllabe pour en fixer le souvenir. Il est vrai que j'ai retenu assez fidèlement tout le tableau, avec ses contours et son coloris, et s'il m'arrivait de vouloir un jour sortir de moi-même, d'aller quérir dans le réduit de son cœur mon propre *moi* primitif et de le considérer comme un *moi* étranger, pour écrire l'histoire de ma jeunesse, j'y réussirais, malgré tout, à peu près... » Malheureusement, Keller ne parvint, ni à considérer ce *moi* antérieur avec une objectivité

(1) W. Petersen, *Erinnerungen an G. Keller*.
(2) B. I, p. 190.

suffisante, ni à s'en tenir au récit des douloureuses années de bohême qu'il perdit à poursuivre la chimère du succès artistique. La fin du troisième volume et le quatrième volume tout entier d'*Henri le Vert*, où la donnée primordiale se complique de toutes les préoccupations intellectuelles qui s'étaient révélées, à Heidelberg et à Berlin, au tardif étudiant, sont devenus un pot-pourri intéressant, mais confus, un *medley* souvent pauvre de charme romanesque, ralenti par trop de digressions maladroitement mosaïquées. Et, surtout, ce n'est plus ici un guéri qui raconte sa maladie, un coupable qui s'accuse, mais une intelligence qui analyse son développement et qui rend compte de son éducation mentale.

Du moins l'unité de caractère du héros, le seul fil qui retienne les fragments de l'œuvre ainsi amplifiée, reste-t-elle entière ; et les antécédents psychologiques d'Henri Lee, tels que nous les présentait le manuscrit où lui-même racontait son enfance, aident à mieux comprendre la suite de son histoire. Nous le retrouvons, cet imaginatif qui, soit hasard, soit indépendance, n'a encore connu aucune réelle discipline, installé depuis bientôt deux ans dans la « capitale artistique », sans que rien se soit confirmé de ses rêves et de ses ambitions. Il a pour intimes deux peintres, moins passionnés peut-être pour leur art, moins intelligents aussi que leur ami, mais qui possèdent l'un et l'autre une technique plus sûre et plus efficace. Erikson n'a la prétention de faire de la peinture que pour gagner sa vie et se donner les moyens d'aller chasser dans la montagne, après chaque tableautin minutieux et soigné qu'il a pu vendre. Lys, un Hollandais à qui l'Italie a révélé le sens de la beauté des formes, n'apprécie plus que l'élégance et la richesse du monde extérieur : c'est un « égotiste » distingué, à qui sa fortune permet de peindre des toiles qu'il ne vendra pas et qu'il retouche constamment avec une complaisance jamais lasse : tableaux singuliers qui disent assez tout son scepticisme de sensuel supérieur et blasé (1).

(1) Cf., sur le caractère de Lys, une indication de Keller, B. II, p. 524 : « Le beau, le culte du beau, ce n'est point là non plus le dernier mot, et l'on

Entre le joyeux mercantilisme d'Erikson et le raffinement égoïste de Lys, Henri, que ses ressources exiguës empêchent de suivre tout enseignement régulier, s'enfonce dans le symbolisme le plus arbitraire et s'éloigne de la nature et de la vérité, que les leçons de Rœmer lui avaient laissé entrevoir. Les trois amis font d'ailleurs bon ménage, malgré la différence de leurs conceptions artistiques et les divergences de leurs opinions religieuses. Ils vont tous trois prendre part à une mascarade organisée par les artistes de la ville; avec Erikson et Lys y figureront deux femmes, dont ils sont épris, Rosalie, une jeune veuve à qui le premier est secrètement fiancé, Agnès, une frêle enfant que courtise Lys avec des intentions douteuses et qui voudrait se faire épouser par lui. Henri, présenté aux deux femmes comme un petit jeune homme inoffensif, « se réjouit de pouvoir, sans participation passionnelle, prendre sa part des plaisirs de la fête prochaine à la lueur de deux semblables étoiles ». Et le cortège — cavalcade gigantesque représentant l'entrée de l'empereur Maximilien Ier dans la bonne ville d'Albert Dürer — déroule à travers les rues, les places et les théâtres ses interminables groupes. Car G. Keller ayant trouvé encore à Munich le souvenir récent des réjouissances organisées réellement le 17 février et le 2 mars 1840, par le monde des artistes, n'a pas su résister au plaisir facile d'évoquer le chatoiement de tant de pittoresques splendeurs: il s'y est aidé d'ailleurs d'une ancienne brochure explicative qui lui a permis d'être aussi exact que prolixe.

Mais, cette fois encore, une solennité collective va prendre pour Henri une signification décisive et inoubliable: au cours des réjouissances qui ont suivi la mascarade, Agnès a été délaissée par Lys. Henri lui a servi d'amical Sigisbée ; il a été témoin de son désespoir et d'une étrange

n'y saurait trouver une formule applicable dans toutes les situations de la vie. La maladie, le souci, l'âge et la lassitude de vivre n'en sont point réconfortés. Et le simple bon goût n'est point, en lui-même, une garantie contre l'indignité. » Il est difficile de déterminer si le personnage de Lys, égoïste raffiné et supérieur, est dessiné d'après un original véritable, ou s'il combine des éléments multiples de réalité ou d'invention pure.

scène, où, enivrée du champagne qu'elle a bu pour s'étourdir, elle danse comme une petite bacchante et finit par s'abattre au milieu des sanglots : il accable l'ami infidèle de reproches et d'insultes. Les deux peintres se battent en duel : Henri blesse Lys au poumon. Comprenant enfin quelle sécheresse de cœur se cache au fond de celui qu'elle aimait, Agnès épouse un jovial artisan rhénan, un imagier qu'a touché la détresse de la délaissée (1). Erikson emmène Rosalie, devenue sa femme, vers les confins de la Scandinavie ; et Henri, brouillé avec Lys, reste bien solitaire. Mais, ayant dessiné le lutteur borghèse qui se trouve dans sa chambre, il aborde par curiosité l'anatomie, et suit à l'Université un cours d'anthropologie (2). Puis il passe au droit, aux antiquités germaniques ; et, sans devenir un savant, il acquiert ainsi, sur le tard, un bagage de connaissances que des étudiants sortis d'un cours d'études plus régulier n'envieraient pas sans raison. C'est le résumé des efforts qu'il avait faits, à Heidelberg, pour franchir, mieux que des yeux seulement, les grilles closes du jardin de la science d'où il avait été chassé jadis, que l'auteur d'*Henri le Vert* nous donne ici, avec une prolixité évidemment nuisible à l'intérêt et au pathétique du roman, mais avec une singulière netteté d'analyse. De peinture, il en est à peine question, dans ces chapitres II et III du premier *Henri le Vert;* nous n'avons plus devant nous un artiste soucieux de réaliser ce qu'il croit être sa vocation, mais un esprit avide de soumettre à un minutieux examen et à un criterium impitoyable les « valeurs » qui ont jusqu'à présent servi d'assise à sa vie intellectuelle et morale. Et, après avoir senti fléchir, en écoutant un cours d'anthropologie, sa croyance en un Dieu providentiel et sa foi en l'immortalité individuelle, après avoir défendu à grand'peine contre des arguments trop

(1) C'est vraisemblablement un souvenir de quelque incident réel : du moins la réduplication d'un motif analogue, la *Sérénade à une abandonnée*, dans les *Poésies*, nous semble indiquer, dans cet épisode, autre chose qu'une invention pure.

(2) Cet hommage rendu à l'enseignement de J. Henle -- le professeur de Heidelberg -- est reproduit dans l'ouvrage de Merkel sur ce savant.

matérialistes sa propre théorie du libre arbitre, après qu'un cours de droit lui a fait admirer la discipline et la force d'adaptation du droit romain et la poésie du droit germanique, avec les horizons qu'il lui ouvre sur l'histoire et les mœurs de l'ancienne Allemagne, il résume et balance le résultat de cette initiation scientifique tardive et désordonnée; comme c'est un vaillant esprit, il arrive à prendre conscience de ce qu'il y a d'éternel dans toutes les manifestations de la vie et de l'universelle connexité des phénomènes. Jadis, au temps où la lecture des œuvres de Gœthe suscitait en son esprit une crise si vigoureuse, il avait entrevu, avec le regard moins assuré d'une moindre maturité, ces lois de solidarité supérieure qu'il se formule aujourd'hui. Elles lui avaient aidé alors, si confuses qu'elles fussent encore pour lui, à aimer toutes les choses « dont l'être répond à leur destination »; moins étroitement subjectives aujourd'hui, elles font plus qu'assagir sa perception de la vie; elles réveillent en lui « le désir et le goût innés... d'agir et de faire œuvre dans la mêlée complexe du labeur humain, de contribuer de son côté à donner une tournure convenable à toutes les choses auxquelles il aurait à prendre part (1) ». Rêves d'activité, d'altruisme, d'énergie civique, dont l'indication revient à plusieurs reprises dans ce quatrième volume du premier *Henri le Vert*, — mais l'indication seulement. On dirait des thèmes musicaux insuffisamment développés, et qu'on s'irrite de trouver étouffés dans la symphonie. C'est que la conclusion même de l'œuvre ne permettait point d'en accentuer la signification; et la veulerie et l'immobilité d'Henri Lee n'en sont traversées que d'un frisson fugitif.

Cependant, toutes ces spéculations ne faisant pas vivre le jeune artiste, il tente un effort sérieux qui n'a d'autre résultat que de le convaincre de son insuffisance et de son dilettantisme — et de fournir un motif de tableau à un plus habile, un arrivé qui pille indignement ce débutant. C'est donc la misère authentique, la banqueroute de ses espérances, les

(1) Premier *Henri le Vert*, t. IV, p. 289.

dettes et les emprunts ; les emprunts à la pauvre veuve Lee surtout, qui espère avec tant d'impatience des bulletins de victoires et qui ne reçoit que des nouvelles de défaites et des demandes d'argent qu'elle satisfait à force de privations. Et l'humble pathétique de cette situation est exalté encore, en quelque sorte, par les notions d'universelle solidarité de l'Univers auxquelles Henri se rallie et par la culture sérieuse qu'il donne à son esprit en fréquentant les cours de l'Université.

Il connaît toutes les formes et tous les palliatifs de la misère, la faim, la solitude, le bagage diminué des livres et des études vendu chez le brocanteur, le travail manuel que son orgueil d'artiste l'induit un peu trop à mépriser comme une humiliation. Mais cette ville, la terre promise dont les séductions l'ont si misérablement leurré, il y est retenu par une sorte de volupté singulière que provoque en lui l'équité même de cette expiation, et surtout par une extraordinaire ténacité de conscience (1), qui se reprocherait de violenter la logique de l'expiation, en écartant la coupe d'amertume avant qu'elle ne soit vidée jusqu'à la lie. La nuit, pourtant, il rêve du retour, du pays natal et de sa mère, et les songes démesurés que détaillent quarante pages du roman prennent une tournure symbolique où se retrouve sans doute le souvenir des rêves qui, dans les *Années d'apprentissage de W. Meister*, symbolisent ou annoncent — mais plus discrètement, plus brièvement surtout — la destinée de Wilhelm et de ses proches.

On n'est vaincu que le jour où l'on s'avoue vaincu : Henri Lee le sait bien, et il diffère, malgré ses déboires et sa nostalgie, l'acte décisif du départ. Enfin sa destinée prend la tournure nette et claire qu'il lui faut, car son propriétaire, un beau jour, le met à la porte. « Sans un pfennig en poche, l'estomac vide, il passa les portes à la nuit tombante, et prit la route de son pays. Il ne songeait qu'à une chose : marcher, marcher encore, sans relâche et n'importe comment, marcher jusqu'à ce qu'il fût arrivé. »

(1) Ibid., p. 124.

Mais cette hâte instinctive et presque animale du misérable qui court se terrer au gîte ne durera guère; et c'est à son insu le chemin des écoliers qu'Henri vient de prendre, en franchissant les murs de la ville où sont enterrées ses ambitions. Ce singulier garçon, une fois qu'il a adopté dûment une résolution, ne s'inquiète pas de la manière dont elle se réalisera; et, si bien guéri qu'il se croie de son idéologie inefficace, il n'est pas encore mûr pour l'action. Le voici qui va muser en chemin, aggraver ses torts vis-à-vis de sa mère, en continuant à la laisser sans nouvelles, — mais affermir aussi son caractère et avancer sa maturation, ce qui contribuera d'ailleurs, à la fin du roman, à rendre sa mort moins admissible et plus arbitraire. Le plus inattendu des hasards fait de notre vagabond l'hôte d'un certain comte qui se trouve avoir acheté naguère les épaves de l'œuvre artistique d'Henri, fragments de vastes compositions, études et croquis vendus à un brocanteur de la ville, réunis à présent dans les cartons de ce perspicace amateur. Personnage que l'on sent emprunté par Keller aux cercles de dilettantes supérieurs qui tiennent une si large place dans *Wilhelm Meister* et dans les nouvelles du romantisme allemand, le comte n'a point l'individualité plus intense des héros ordinaires de notre écrivain; c'est un peu un *deus ex machina*, l'illustration d'un cas psychologique qui a toujours séduit romanciers et dramaturges, celui des hommes qui, par la naissance et l'éducation, tiennent au passé, et qui se sont ralliés à ce qui paraît l'avenir. L'hôte d'Henri Lee s'intéresse à ce singulier garçon; il lit ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, apprécie sa probe et vaillante personnalité et son indépendance d'esprit; il le détermine à n'abandonner la peinture qu'après avoir, en un dernier effort exécuté dans les conditions les plus favorables possible, réalisé une œuvre qui soit le maximum de sa valeur de peintre. Et c'est sous son toit qu'Henri exécute, en tout loisir, cette espèce de chant du cygne...

Mais une autre raison lui fait trouver charmante l'hospitalité du comte : celui-ci a chez lui sa fille adoptive, Dortchen Schœnfund, une enfant trouvée, pour qui le jeune

peintre s'éprend d'une passion inquiète et silencieuse. Cette séduisante figure de jeune fille commence la série des jolis types d'« indépendantes » qu'on retrouve dans l'œuvre de Keller (1) ; la principale indépendance de celle-ci est de ne point vouloir admettre l'idée d'une vie future et d'être indifférente à la notion de Dieu (2). Le comte partage, pour des raisons spéculatives, ces sentiments qui chez la jeune fille sont l'intuition d'un être profondément « terrestre » et qui cherche en ce monde ses principes de moralité et ses sources d'enthousiasme. C'est, en somme, l'essentiel de ce que fut Louis Feuerbach pour la vie intellectuelle de Keller qui se trouve réparti entre le comte et Dortchen, et représenté par les exposés de l'un sur l'évolution des dogmes, par la sérénité avec laquelle l'autre considère l'idée de la mort définitive. Un chapelain humoristique, familier du château, défend comme il convient les notions religieuses, et c'est lui qui apporte un jour le *Cherubinischer Wandersmann*, du mystique Angelus Silesius, dont Henri s'amuse à rapprocher les distiques, — d'une ferveur religieuse si intense, — des aphorismes mêmes de Feuerbach.

L'amour ne tarde pas à rendre moins douce la vie d'Henri au château, — son amour timide pour Dortchen, qu'il n'ose avouer franchement d'abord, par une sorte de délicatesse qui lui fait craindre de paraître répondre par l'indiscrétion à l'amabilité du comte, et surtout par cette impuissance à se manifester, à se montrer tel qu'on est, commune à Keller et à la plupart de ses héros de prédilection. Et, malgré les encouragements à demi déguisés de la jeune fille, il va quitter la résidence hospitalière, sans avoir même essayé de connaître les sentiments de Dortchen à son égard. Du

(1) L'origine de ce dernier épisode sentimental d'*Henri le Vert* est la passion silencieuse de Keller, à Berlin, pour une jeune fille qu'il rencontrait chez les Duncker : « Dortchen est la copie vivante de cette figure de jeune fille, même quant à son extérieur. » B. II, p. 90. Cf. aussi — peut-être ? — L. Pietsch, *Wie ich Schriftsteller geworden bin*, p. 104. En revanche, un passage d'une lettre à Vieweg fait présumer qu'un épisode d'amour devait orner, dès l'origine, les derniers chapitres.

(2) Est-ce un souvenir de « Dorothée l'impie » dans une nouvelle de Tieck, *die Verlobung*?

moins s'en va-t-il plus riche qu'il n'est venu, riche de notions nouvelles d'abord, mais aussi de plus d'argent sonnant qu'il n'en a jamais possédé : car les deux tableaux qu'il vient de terminer ont eu du succès à l'Exposition, et le comte, qui les a achetés, a payé aussi à Henri une somme plus équitable pour les fameuses études jadis achetées à vil prix au brocanteur. Pour surcroît de bonheur inespéré, ce dernier, le petit vieux dont Henri connaissait si bien la boutique, a laissé toute sa fortune au modeste rapin qui enlumina autrefois des hampes de drapeaux dans son obscur atelier. Une lettre de Lys, qui va mourir de sa blessure, mais qui pardonne à Henri le Vert, met à peine une ombre au tableau ; le sentiment de sa faute aidera simplement Henri « à se débarrasser de ce qui lui reste encore d'arbitraire et de sottise ». Mûri, assagi, et presque riche, d'accord avec lui-même et avec l'ordre du monde, ayant même acquis, dans la résidence du comte, des manières plus polies, Henri Lee se remet en route pour la Suisse qu'il a quittée voici sept ans, et il s'achemine décidément vers sa ville natale. Décidément, mais point directement, car cet éternel temporisateur s'arrête à Bâle, où il prend un véritable bain de civisme helvétique au milieu des réjouissances qui célèbrent le quatrième centenaire de la bataille de Saint-Jacques. Il brûle quelques cartouches au tir fédéral, et le remords qu'il éprouve au sujet de sa vieille mère, qu'il a laissée sans nouvelles depuis si longtemps, est seul à atténuer la joie qui l'anime à se sentir un citoyen conscient et résolu, majeur enfin, de sa chère Confédération. Pour bien jouir de son retour, il fait à pied le chemin qui le sépare de sa ville natale, et arrive, le soir, sur une colline qui la commande. Tandis qu'il contemple le paysage vespéral, il aperçoit un enterrement, se rend au cimetière à la suite du cortège, — et entend le pasteur faire la rapide oraison funèbre de sa mère ! La pauvre vieille, indifférente à tout ce qui n'était pas son fils, avait langui dans son logement solitaire ; elle espérait, de saison en saison, voir revenir l'enfant prodigue ; « elle avait fini par concentrer toutes ses espérances sur le printemps, mais comme le printemps

avait passé et que l'été commençait sans qu'il revînt, elle mourut. »

Henri le Vert est inconsolable ; car même un séjour au village, sur le sein de la Nature qui avait apaisé jadis d'autres chagrins, ne lui rend pas la sérénité et la confiance dans la vie. Le souvenir de Dortchen, seul, fait diversion à sa douleur, et il se décide à écrire au comte. « Mais, avant que la réponse eût pu lui parvenir, sa tristesse eut raison de lui, son corps et sa vie se brisèrent et il mourut en peu de jours... Henri le Vert prit donc à son tour, mort, le chemin du vieux cimetière où gisaient son père et sa mère. Ce fut par un amical et beau soir d'été qu'on l'ensevelit, non sans étonnement ni sympathie ; et il a poussé sur sa tombe une herbe bien fraîche et bien verte. »

Tel est ce livre singulier, dont on pourrait dire qu'il est difficile d'en penser et assez de bien et assez de mal. Des épisodes d'une poésie ou d'une vérité admirables, des analyses psychologiques que leur acuité de pénétration a recommandées à l'attention des esprits scientifiques (1), des personnages dont la valeur, légèrement symbolique, n'exclut pas la vie la plus nettement individuelle, l'émotion de l'expérience personnelle pénétrant et animant le récit d'événements assez indifférents en eux-mêmes, un style que les meilleurs juges comparent à celui de Gœthe, tant il est saturé de réflexions et d'images ; en revanche, une violation ingénue et presque constante des règles que tout traité de rhétorique admet comme devant régenter toute composition, la lenteur du récit, la disproportion des parties, des hors-d'œuvre insérés violemment dans le cadre de l'histoire, l'accessoire démesurément grossi, l'essentiel souvent perdu de vue. Il y avait bien là de quoi justifier à la fois l'enthousiasme de Hettner et la rigueur de tel professeur de littérature, démontrant à l'aide d'*Henri le Vert* « comment un

(1) Nous avons cité déjà Delbrück et Forel, qui invoquent, à l'appui d'une thèse de « psychiâtrie », le passage où Keller parle de ses mensonges d'enfant. La sincérité et la finesse d'analyse dont témoignent les pages consacrées à l'éveil de sa pensée et de sa sensibilité ne sont pas tenues en moindre estime. Delbrück cite *Henri le Vert* à propos de la « naissance des mythes », Lazarus invoque le même témoignage au sujet d'une question analogue.

roman ne doit pas être composé ». Et Gottfried Keller a été le premier à percevoir et à déplorer tout ce qui, dans son œuvre, la faisait ressembler « à un dessin où, à côté des traits de plume définitifs, on peut voir encore les lignes du fusain et du crayon, où se discernent même les gâchures du papier sali par le travail de la main ».

En dehors des fautes de composition, c'est le tragique dénouement de l'histoire, presque aussi arbitraire qu'un suicide, qui a été le plus souvent critiqué, — et le plus équitablement aussi. Il avait beau être l'aboutissement logique et organique de la conception première, il n'en surprenait pas moins, comme une sorte de solution violente, après l'assagissement que l'auteur faisait subir à son héros. Lorsqu'on a mérité l'amitié d'un homme tel que le comte, la sympathie d'une jeune fille comme Dorothée, on est de taille à trouver dans le remords une expiation, dans la vie et le travail une purification bien supérieure à la langueur inconsolable qui incline vers le tertre vert de la dernière page la destinée d'Henri Lee. Il n'y avait guère que Wilhelm Schulz, plus attentif à la donnée pathétique et tragique de ce roman confessionnel, parce qu'il en connaissait les termes véritables et le réel héros, qui comprit la nécessité primordiale de la conclusion élégiaque, jugée conventionnelle par tout le monde, par ceux-là souvent auxquels le roman et son héros étaient le plus sympathiques.

Aussi la destinée différente d'Henri Lee fut-elle la principale nouveauté du remaniement auquel G. Keller soumit son premier ouvrage en prose, après un quart de siècle écoulé : il avait fallu, au préalable, s'entendre avec l'ancienne maison d'édition, et ce n'est qu'en 1878 que la réfection des quatre volumes parus jadis chez Vieweg, encore que méditée et entreprise depuis assez longtemps, put être poussée activement, tandis que le reste de l'ancienne édition flambait dans le poêle de l'auteur. Il y a, en somme, dans la littérature, assez peu d'exemples d'un remaniement analogue à celui qui, vers la fin de 1880, remettait derechef *Henri le*

Vert sous les yeux du public allemand. Un écrivain mécontent de l'œuvre antérieure juge à l'ordinaire plus simple de se corriger en faisant un livre nouveau, et il est normal de voir Gœthe railler *Werther* dans le *Triomphe de la Sentimentalité*, ou Tieck se gausser, dans mainte nouvelle de sa dernière période, de l'idéal qui triomphait dans telles compositions de sa jeunesse. Ou bien il ne s'agit que de retouches de forme, de manuscrits successifs ou d'éditions corrigées, dont les textes ne vont pas jusqu'à modifier le cœur et l'âme de l'ouvrage. Sinon, déchirer la moitié des pages et récrire les autres, ce serait, je gage, la plus sûre façon dont un écrivain « remettrait au point », après un quart de siècle, une production d'autrefois qu'il jugerait inférieure et surannée ; et rien ne montre mieux ce qu'il y avait de vitalité latente et de valeur foncière dans le roman de Keller que la singularité de son cas. En reprenant d'une certaine manière les données qu'il contenait, son auteur en a fait un livre différent, sans en changer d'ailleurs la substruction essentielle. Keller songeait à lui donner un autre titre (1), comme si son ancienne dénomination eût mal convenu à sa forme nouvelle, — cette sorte de *Werther* s'étant, en effet, transformée en une façon de *Wilhelm Meister*.

Car il ne s'agissait pas seulement de modifications de surface (2), les hors-d'œuvre, comme la cavalcade ou les songes, ramenés à de plus admissibles limites, la sensualité ou la rudesse de certains passages fort atténuées. D'abord, si les éléments de pure réflexion, les considérations spéculatives de l'auteur ne sont guère diminuées dans le second *Henri le Vert*, Keller a pris soin de leur faire équilibre, pour ainsi dire, en développant parallèlement la narration même,

(1) B. III, p. 264.

(2) Les retouches purement formelles sont nombreuses. Une grande quantité (moins considérable pourtant qu'on ne pourrait croire) concernent la langue, vocabulaire ou construction ; et le rapprochement des textes A et B, contre lequel grommelait Keller, a déjà été fait avec un certain appareil philologique. Au lieu des chapitres démesurés de l'ancienne édition, des divisions plus nombreuses, où l'air circule plus librement ; des titres de chapitres permettant — ainsi l'a voulu l'auteur — de retrouver plus aisément un passage préféré. Dans chaque chapitre, des paragraphes moins compacts et plus courts.

ou bien en augmentant la somme des éléments romanesques; c'est ainsi qu'il a imaginé divers motifs assez indifférents à la vie organique de l'œuvre, mais qui balancent l'exubérance des méditations dont s'embarrasse le récit, ou bien qui cernent en quelque sorte d'un trait plus fort, et qui doublent même parfois, le dessin principal (Albert Zwiehan et ses chimères sentimentales ; Peter Gilgus, caricature d'athée présomptueux et sot, la naïve Hulda, laborieuse et sensuelle, et si doucement et vaillamment résignée). Mais les deux grandes transformations auxquelles *Henri le Vert* devra sa nouvelle apparence, c'est d'abord l'interversion des deux divisions principales de l'œuvre ; c'est ensuite et surtout son nouveau dénouement. On s'en souvient, la jeunesse d'Henri Lee se trouvait relatée, à la première personne, sous forme de confessions assez artificieusement insérées dans un récit qui avait commencé et qui se poursuivait à la troisième personne : ces souvenirs d'enfance et d'adolescence ont pris, dans le remaniement, leur place chronologique en tête de l'ouvrage, et c'est, d'un bout à l'autre, le héros lui-même qui garde la parole. Les avantages d'une autobiographie à distance comme celle-là sont manifestes ; le personnage principal peut s'interroger avec franchise, décrire avec minutie l'infiniment petit de sa vie d'autrefois, et, en même temps, il lui est donné d'analyser, d'interpréter ses souvenirs avec sa raison d'homme. Il y a là un bénéfice incontestable, qui permet de faire bon marché d'un précepte de Jean-Paul, qu'avait peut-être médité l'auteur du premier *Henri le Vert :* « De même que les Gaulois, d'après César, ne laissaient paraître devant eux leurs enfants qu'une fois pubères, de même nous souhaitons voir dès le début le héros haut de quelques pieds; et ensuite seulement il vous sera loisible d'aller chercher quelques reliques de la chambre des enfants, — parce que ce ne sont pas les reliques qui rendent l'homme intéressant, mais au contraire l'homme qui donne de l'intérêt aux reliques. » Mais, bien au contraire, dès qu'il s'agit de l'absolue autobiographie d'une âme, de la formation lointaine d'une personnalité, rien n'est plus légitime que de poursuivre les ramifications primordiales par où les racines

de l'être tiennent à l'obscur inconscient. Et c'est là surtout ce qu'est devenue cette ancienne histoire d'artiste raté : le façonnement d'une intelligence, le modelage d'une sensibilité, racontés en un exemple typique de *Lehrjahre Roman*, de roman d'apprentissage et d'éducation.

Aussi Henri Lee, l'apprenti et l'élève, qui, d'abord malade, si profondément, du mal de rêverie, se hausse peu à peu jusqu'au consentement de la vie telle qu'elle est, qui dépouille successivement ses ambitions exagérées, qui accepte, avec frémissement au début, puis avec résignation, l'idée que la patrie de l'homme est sur la terre seule, et qui renonce de son plein gré à l'art, parce qu'il ne se reconnaît pas le talent nécessaire pour être un grand artiste, Henri Lee ne meurt pas. L'auteur a atténué les fautes qui chargeaient sa conscience ; Lys, qu'il a blessé lui-même dans un duel absurde, guérit, cette fois, de sa blessure ; bien qu'il n'ait pas témoigné à sa mère une tendresse plus extérieure, la mort de la veuve est plus nettement attribuée à des circonstances dont le mauvais fils n'est pas coupable (1). Enfin, l'amour de l'hôte du comte pour Dorothée Schœnfund ne s'est point emparé aussi profondément de son cœur ; et lorsqu'une lettre lui annonce que la jeune fille vient de se fiancer, son adorateur transi en garde une mélancolie silencieuse, mais résignée, qui se fond et se dissout dans son deuil d'orphelin. Et, tandis que dans l'ancien roman il considère comme rompus à tout jamais les liens qui l'attachaient à la vie collective, puisqu'il a laissé échapper le chaînon qui, dans la personne de sa mère, l'unissait à l'ensemble social, — il apprend maintenant à surmonter sa tristesse comme il a vaincu son illusion, et à se considérer non plus comme un paria, mais comme un membre de la communauté. Il songe enfin à réaliser l'ambition latente depuis longtemps en lui, à mettre à profit et en valeur la connaissance des hommes qu'il a si chèrement payée, et à devenir dans un coin de sa petite patrie un citoyen humblement utile à ses compatriotes.

(1) B. III, p. 474.

Non point un poète : et c'est là que réside une des originalités les plus significatives du nouveau dénouement. Tout le monde avait admis, avec Keller, que l'histoire d'une vocation manquée n'était que trop nettement le fond même d'*Henri le Vert;* mais, au lieu de faire de son héros, — résigné à ne pas devenir peintre, — un poète et un homme de lettres, comme le lui conseillèrent différents critiques (1), l'écrivain zurichois a tenu à laisser toute sa portée et toute sa valeur à l'assagissement auquel il avait soumis Henri Lee. Le métier d'écrivain, quelques intentions et quelques possibilités d'activité altruiste qu'on puisse lui supposer, comportait, au gré de Keller, trop de satisfaction individuelle, trop de vanité personnelle pour qu'il le considérât comme le véritable refuge d'un esprit qui a pu être amené à se déprendre de soi-même, à comprendre la loi du travail, à « consentir la vie », à renoncer à s'exalter vers un « type » exceptionnel d'existence.

Pas plus qu'il n'eut jamais l'intention de faire de son *Henri le Vert* « l'éducation d'un poète », Keller ne songeait à le terminer en roman matrimonial (2). Dorothée mariée à un tiers, c'était encore, sous une autre forme, cette résignation qu'il impose si nettement à son héros, et qui dure jusqu'à l'instant où l'auteur semble indiquer que, de simple renoncement, l'état d'âme d'Henri Lee se transforme en un consentement allègre et serein. Et c'est Judith (3) qui détermine cet acheminement vers l'équilibre, vers la satisfaction absolue, Judith qui a jadis passé en Amérique avec un parti d'émigrants, qui, elle aussi, a conquis l'entière liberté morale, et qui revient au pays, tout à la fin du livre. Elle « a vu et goûté trop des choses de ce monde, pour se fier à un

(1) Notamment Treitschke et Fr. Th. Vischer, qui voyaient dans les facultés d'imagination d'Henri Lee, cause même de ses déboires, une garantie de son talent poétique, et qui souhaitaient que G. Keller, s'il changeait le dénouement de son œuvre, marquât le passage d'une âme de poète, dévoyée jusque-là, à sa vraie destination. Ce même *desideratum* a encore été formulé par de modernes critiques : cf. L. Frey, par exemple. L'intention de Keller est indiquée dès 1854 (B. II, p. 233).

(2) B. III, p. 381.

(3) Elle est plus jeune de huit ans que la Judith du premier *Henri le Vert.*

bonheur entier et complet », elle ne veut pas enlever à Henri sa liberté; et, dans une amitié qui, G. Keller a beau n'en point convenir (1), a quelque chose d'un peu obscur, s'écoulent vingt années, Henri Lee s'occupant de faire œuvre de citoyen utile sans ambitionner d'honneurs, Judith collaborant, avec ses facultés d'activité précise et de décision, à la tâche obscure où son compagnon trouve la satisfaction définitive. Et, aux heures de défaillance, c'est sa voix, « semblable à celle de la nature même (2) », qui rétablissait l'équilibre dans l'âme de son ami ; et elle serait restée, pour Henri le Vert, la « donneuse de courage », la *Mutgeberin*, comme dit un ancien mot, et charmant, de la langue allemande, si elle n'était morte d'avoir porté ses soins dans une maison frappée d'une épidémie...

Ainsi s'achèvent, dans l'acceptation d'une tâche obscurément utile, les *Lehrjahre* et les *Wanderjahre* d'Henri Lee : et ce rappel de la double œuvre où Gœthe a conté pareillement les aventures d'un être richement doué, qui s'est mépris sur sa vocation et se trouve éduqué peu à peu par la vie, s'impose d'autant plus que c'est aussi dans l'acceptation de la loi du travail et dans la limitation des tendances personnelles que Wilhelm, le comédien manqué et l'ami des grands seigneurs, trouve enfin la paix. Il s'en faut que l'auteur d'*Henri le Vert* décrive une variété de milieux et de types d'humanités ou de destinées semblable à celle qui se déploie autour de l'ami de Philine et de Lothario : son livre est comme un *Wilhelm Meister* de toute petite bourgeoisie, où un contact plus fort avec le peuple a remplacé la façon un peu théâtrale dont le spectacle de l'activité humaine apparaissait au héros de Gœthe, où l'analyse de la vie intérieure est poussée plus profondément, où la part faite au caprice de l'imagination est assez grande pour qu'on soit parfois tenté de comparer *Henri le Vert* à des récits d'un romantisme notoire comme le *Peintre Nolten* de Mœrike, et pour que le reproche, adressé par Novalis au roman de

(1) B. III, p. 474.

(2) Keller a très consciemment attribué à Judith cette valeur symbolique. Elle est, dit-il dans une lettre, la « Nature personnifiée ». B. III, p. 474.

Gœthe, d'être trop délibérément prosaïque, ne puisse pas atteindre celui-ci. Mais ce développement donné à l'analyse psychologique d'un caractère, singulier surtout par son imagination, ne va pas sans particulariser à l'excès le héros de ces quatre volumes : Henri Lee est d'une idiosyncrasie trop peu coutumière pour que la moyenne des lecteurs puisse lui attribuer la même valeur typique, l'humanité générale dont Wilhelm est pourvu.

Quoi qu'il en soit, et indépendamment de son intérêt d'autobiographie déguisée, — une autobiographie de sincérité et qui n'a point l'outrance dans l'aveu par où s'épanche le cœur présomptueux et ulcéré de Rousseau, ni cette façon d'enluminer ses actions par où Gœthe tend à laisser de soi une image retouchée, — c'est à ce titre de roman éducatif qu'*Henri le Vert* est surtout caractéristique et qu'il a sa place toute marquée dans les traditions de la prose allemande. Car c'est une forme excellemment allemande que celle de l'*Ichroman*, tout au moins du roman où un héros unique poursuit, à travers mille contacts avec le monde et la vie, son éducation et son assagissement. Tandis que la littérature d'imagination préfère surtout, en Angleterre, conter l'action véritable, les conflits des caractères, avec leurs conséquences et leur retentissement en dehors des acteurs, tandis que, dans notre roman français, c'est surtout la lutte passionnelle, et, partant, l'*éducation sentimentale* qu'on voit dominer, ce type germanique de moderne épopée se complaît à suivre les étapes où se modèle, où se façonne et se mûrit une conscience, où se précisent les formules vitales dont il semble qu'une âme un peu noble ait besoin de se donner un compte exact, où s'accomplit l'invincible transformation de la personnalité. Sans remonter jusqu'au *Parsifal* de Wolfram ou jusqu'au *Simplicissimus* de Grimmelshausen, dans lesquels s'effectue déjà, au milieu d'aventures singulièrement intenses, pareille maturation progressive, il serait facile de retrouver, sous ce type du « roman d'éducation », quelques-unes des œuvres les plus intéressantes de la littérature allemande, sinon des plus conformes à notre goût français : or, c'est le souvenir de ces œuvres-là, *Anton Reiser*, *Wilhelm Meister* et la lignée des

proses romantiques dont il fut le modèle, tels romans de Jean-Paul aussi, qu'évoque, et point à son désavantage, la première œuvre de Gottfried Keller, telle qu'elle existe dans sa forme définitive. Bien allemande par la psychologie du héros et par le genre même de fiction qu'elle représente, elle l'est encore, avouons-le, par ses défauts indiscutables, sa longueur, propre à lasser la patience française, ses digressions incessantes, la minutie et la bizarrerie de ses curiosités d'analyse ou de description, le « narcissisme » même de cette psychologie trop consciente sur laquelle reste penché l'écrivain, et par toutes ces gangues qui risquent de cacher, aux yeux de trop de lecteurs, de purs diamants. Et, s'il est vrai que « la dominante de la littérature allemande, de Gœthe à Wagner, ait été le renoncement et l'abnégation (1) », *Henri le Vert* prend aussi rang, par la plus intime morale de son enseignement, au nombre des œuvres significatives des tendances germaniques. Mais à cette leçon de sacrifice, fréquente en effet dans la pensée allemande, s'ajoute ici une notion que l'helvétisme de Keller y mettait, et que Jean-Paul ou Gœthe y avaient insérée à un bien moindre degré: le sens de la collectivité, la perception des liens qui unissent l'homme à ses concitoyens les plus prochains, l'acceptation des devoirs de la solidarité, moins humaine ici que simplement civique, nationale et presque cantonale, mais qui force pourtant le résigné à sortir et à se déprendre de son *moi*. Il faut cultiver son jardin, mais un jardin qui ne soit pas la joie égoïste de son jardinier seul, que n'entourent point des murs infranchissables, — un jardin qui sollicite les passants à se réjouir du charme de ses fleurs, et qui soit tout prêt à pourvoir de ses boutures et de ses greffes les vergers et les enclos d'alentour....

Ces enseignements, c'est, on l'a vu, la seconde forme d'*Henri le Vert* qui leur a donné tout leur relief. Car des années avaient passé depuis le jour où Keller, si peu enclin aux larmes pourtant, écrivait en pleurant le dénouement de son premier roman, — des années qui avaient fortifié et mis

(1) J. G. Robertson, *Cosmopolis*, août 1896.

en pratique, à certains égards, les leçons qui ne se trouvaient qu'en germe dans la rédaction originale du livre. Dans l'intervalle aussi, d'autres ouvrages avaient revêtu, des formes les plus variées, des problèmes et des préceptes analogues.

CHAPITRE V

LES GENS DE SELDWYLA

« Tant vit fol qu'il s'advise. »
Vieux proverbe.

A la différence d'*Henri le Vert*, commencé dans la mélancolie et l'incertitude, écrit sans trop d'enthousiasme ni de satisfaction et terminé au milieu des larmes, la plupart des dix nouvelles qui composent les deux séries des *Gens de Seldwyla* sont des œuvres nées dans l'allégresse, et il y paraît assez à leur air de santé et de belle humeur (1). Leur inspiration, cependant, n'est point trop différente, à le bien prendre, des préoccupations auxquelles le « roman élégiaque » d'Henri Lee répondait. Ici encore, il s'agit le plus souvent du conflit qui met aux prises avec la vie, avec les nécessités

(1) Keller venait de terminer en manuscrit le 3e vol. d'*Henri le Vert* (printemps 1853), quand son éditeur Vieweg lui suggéra d'écrire une série de nouvelles empruntées à ses souvenirs helvétiques, à cette vie sociale de la Suisse, qui donnait tant de vitalité à plusieurs parties de son roman autobiographique. Keller goûta fort cette proposition : après peu de mois, il pouvait mander à Hettner (15 oct. 1853) qu' « un petit volume de nouvelles était né comme par jeu » sous sa plume. Il avait d'abord songé à rattacher par quelque artifice ces historiettes suisses à l'histoire d'Henri Lee et à les enchâsser dans le cadre si lâche de son roman : celui-ci aurait pu aller, ainsi augmenté, jusqu'à cinq volumes. Il renonça vite à cette idée, de crainte d'ajouter encore au décousu d'*Henri le Vert*, et résolut de laisser à ses nouvelles une existence indépendante. En septembre 1855, sept de celles-ci étaient écrites, trop pour un seul volume, pas assez pour deux : et l'on mit de côté, quand parut la première série (en janvier 1856), *le Forgeron qui forgea son bonheur* et les *Lettres d'amour mal employées*, pour en faire le noyau d'une seconde série qui, malgré conventions et engagements, ne fut publiée qu'en 1873.

de l'existence et les réalités du monde extérieur, des esprits trop enclins à bâtir des châteaux en Espagne, des cœurs ignorants et enthousiastes, des êtres dont l'âme n'est pas sevrée et qui sont à leur manière des « natures problématiques », s'il est permis d'employer, à propos de héros d'assez mince qualité intellectuelle, une expression réservée d'ordinaire à des personnages de plus de culture.

Dans les premières de ces nouvelles, nous retrouvons l'auteur d'*Henri le Vert* penché sur ses souvenirs d'enfance et de jeunesse en cette attitude subjective dont il sentait lui-même le danger et l'espèce de « narcissisme » périlleux; puis il se détourne de ses propres souvenirs et de son cas particulier, et sait imposer à ses personnages des aventures auxquelles sa vie est restée étrangère. Mais au fond c'est toujours un problème à peu près constant dont la résolution se poursuit à travers les équipées burlesques ou graves de ses héros, et un problème qui l'avait lui-même assez longtemps inquiété pour qu'il ne soit point surprenant d'en retrouver si constamment les données fondamentales : que deviennent les « fous » mal préparés à la réalité ? La réponse est celle d'un optimiste qui a foi dans la valeur éducatrice de la vie. Il est presque inutile de vouloir travailler consciemment, comme Henri Lee, à devenir plus propre à vivre, et à se donner la notion de sa place dans l'ensemble des choses : l'existence elle-même se charge bien de faire faire leurs classes à ceux qui sont mis à cette école, si peu préparés qu'ils y soient, — à condition pourtant que ce ne soient point des êtres dénués d'âme, et qu'une certaine valeur foncière leur permette de traverser les épreuves inévitables sans y sombrer. Bien mieux, Keller admet qu'il n'est point d'être plus approprié à la vie qu'un chimérique ainsi « avisé », et que le sage qui fut toujours tel lui est inférieur : voyez plutôt les aventures dont Seldwyla fut le théâtre.

Car G. Keller a donné une certaine unité de lieu aux dix nouvelles de son œuvre en brossant autour d'elles un commun décor. Ce théâtre où ses personnages s'agitent, sur lequel au moins ils passent un instant, il s'est plu à déterminer son emplacement : « Seldwyla, nous dit-il, est située quelque

part, en Suisse. » Il y a bien là, on l'a souvent remarqué, un détail caractéristique de l'allure même de ces nouvelles : *quelque part,* c'est l'indétermination, le droit à la fantaisie et la libre invention ; *en Suisse,* c'est l'attention du lecteur ramenée et fixée, c'est comme une garantie de réalisme dans le détail, et l'assurance que ces histoires, si capricieuses qu'elles puissent paraître, tiennent par quelque lien au monde précis et connu qui nous entoure. Car Musset plaçant « en Italie » telles de ses comédies ne faisait guère qu'ajouter une nuance à l'indéterminé d'un milieu volontairement irréel ; tandis qu'évoquer, surtout vers 1850, un coin de la Suisse, c'était solliciter l'imagination vers une contrée bien définie, vivant sa propre vie politique, et assez distincte, par sa psychologie générale, des pays d'Allemagne, pour que cette localisation imposée à la fantaisie apportât vraiment un élément particulier au décor des histoires qui s'y jouaient. Keller s'est d'ailleurs défendu d'avoir voulu faire, si l'on peut dire, des personnalités géographiques ou ethniques ; et cette Seldwyla, lui-même le déclare, « n'est qu'une ville de fantaisie, peinte seulement sur le brouillard de la montagne et qui flotte avec lui, à tour de rôle, au-dessus de l'un ou l'autre des districts helvétiques, qui même se hasarde peut-être, de temps en temps, au-delà des frontières de la chère patrie, de l'autre côté du vieux fleuve du Rhin ». De fait, si les Seldwylois sont partisans acharnés dans toutes les querelles politiques qui s'agitent chez eux, s'ils sont gens d'affaires déliés, bons soldats et vaillants buveurs, et si par ces traits de leur caractère ils semblent bien appartenir à quelqu'un des cantons helvétiques (1), tout ce qu'il y a, en revanche, de déraisonnable, d'humoristique et de joyeusement inconscient dans leur conception de la vie leur donne une place d'honneur parmi les citoyens d'une patrie moins limitée ; nous voulons parler des habitants de toutes les *Sottisiopolis*, cités

(1) Helen Zimmern (*A Swiss Novelist; Frasers Magasine*, avril 1880) fait à Seldwyla l'honneur de l'identifier, avec un point d'interrogation il est vrai, avec Rapperswyl ; d'autre part, « les habiles prétendaient savoir que les Gens de Seldwyla signifiaient les Zurichois, compatriotes de Keller. D'autres cherchèrent le modèle de cette ville dans d'autres localités suisses. » (F. Hirsch.)

et bourgades, où l'imagination allemande a rassemblé, dans la tradition populaire ou dans la littérature, quelques-unes des naïvetés les plus constantes et des folies les plus réjouissantes (1). C'est à ces agglomérations légendaires ou imaginaires d'originaux ou d'imbéciles que Seldwyla ressemble surtout — et par la fantasque manière dont on y joue à la vie et par la bonhomie narquoise avec laquelle l'auteur s'est amusé à esquisser, sans rigueur moraliste, le « chœur » des Seldwylois qu'on entrevoit dans les coulisses ou qu'on aperçoit au fond de la scène, et qu'il a soin d'ailleurs de nous présenter dans les préfaces de ses deux recueils. Située à une demi heure d'une rivière navigable, — pour bien marquer sa répugnance à tout développement commercial, — ceinte à perpétuité des vieux murs d'il y a trois cents ans, goûtant paresseusement la caresse du soleil qui fait mûrir ses raisins et égaie ses maisons, elle est le séjour d'une population insouciante et heureuse de vivre, pour qui la *Gemüthlichkeit* est une spécialité et les dettes un système d'économie politique. De vingt à trente-cinq ans, les habitants se vouent aux affaires, ce qui consiste à employer des mercenaires étrangers qu'il leur faut payer grassement, et à organiser le plus confortablement possible le crédit sur lequel ils vivent quelques années. Puis, lorsqu'ils ont fait faillite, les uns s'expatrient bravement, et deviennent, sitôt sortis de la vallée ensoleillée, des gens sérieux; les autres végètent dans leur patrie et tâchent d'y gagner leur pain au jour le jour par toutes sortes de petits métiers misérables qu'ils n'ont jamais appris. C'est ce « chœur » drolatique, bien plus que les héros véritables des diverses nouvelles, qui donne son titre au livre lui-même; c'est lui qui crée une unité de lieu singulièrement précise autour des divers protagonistes dont l'auteur nous conte les destinées.

Mais l'essentiel, pour quiconque a l'ambition d'être un

(1) Cf. les Lalenbürger, les Schildbürger, et Abdère et Kræhwinkel, dans la littérature; les traditions populaires ont, presque pour chaque province, un endroit qui joue le même rôle que Landerneau ou Pontoise chez nous: Schœppenstædt (Brunswick), Wasungen (Meiningen), Ueberlingen (Bade), Schwarzenborn, Griesheim (Hesse), Teterow (Mecklembourg), Fockbeck (Schleswig), Dülken (pays de Cologne), etc.

homme vaillant et sûr, c'est, en somme, de ne pas ressembler, d'échapper autant que possible aux Seldwylois, comparses anonymes qui restent le plus souvent derrière la toile de fond ou se contentent d'apparaître à quelques tournants de l'action, mais dont la médiocrité d'âme a créé une atmosphère si lourde de préjugés, d'inaptitude à l'existence sérieuse. « Se déseldwyliser », si l'on peut dire, c'est à quoi tendent les plus sympathiques des héros de Keller ; et l'optimisme du poète admet que les rudesses bienfaisantes de la vie les y aident, et que l'assagissement est au bout des aventures que traversent les hommes, à moins qu'une absolue laideur de caractère ne soit leur seul viatique au début du chemin.

La premières de ces nouvelles, *Pancrace le boudeur*, appartient encore, par sa forme autant que par son inspiration, au subjectivisme dont *Henri le Vert* était l'expression adéquate. Issue du même ressouvenir que l'histoire d'enfance insérée dans ce roman, elle est, de même, racontée pour la plus grande part à la première personne, et assez maladroitement composée. Cette donnée, si fréquente dans l'œuvre de Keller, de la pauvre femme restée veuve avec un fils qu'elle est impuissante à élever, s'y trouve comme dans *Henri le Vert*. Mais Regula, la sœur du romancier, s'était plainte de se voir exclue des récits d'enfance de son frère, et celui-ci lui a fait une place dans cette nouvelle, une place assez mince, il est vrai : juste de quoi empêcher que le lecteur s'attendrisse et s'inquiète au sujet de la mère du héros, abandonnée, comme la veuve Lee, par un fils aventureux. Ce Pancrace est un enfant paresseux et bizarre, qui ne rit jamais, grogne sans cesse, et passe plus de temps en face des couchers de soleil que sur ses livres de classe ; sa sœur, si douce et si tranquille qu'elle soit à l'ordinaire, s'amuse pourtant à taquiner son frère, sans que la faible veuve ait su diriger le caractère du garçonnet, ni rétablir la bonne entente. Un jour, Pancrace prend les taquineries de la fillette plus mal que de coutume et disparait de la ville. Quinze

années se passent sans nouvelles, jusqu'au jour où Pancrace reparaît à Seldwyla en un costume étrange : il est officier de l'armée française d'Afrique. Sa mère et sa sœur — car Esther n'a pas quitté sa mère, un peu « pour être là au retour de son frère et voir quelle tournure prendrait la scène » — ne l'ont d'abord pas reconnu, mais le devinent à sa façon de monter l'escalier. Et l'enfant prodigue leur fait le récit de ses aventures.

L'histoire en est longue ; et, telle Marianne à qui Wilhelm Meister narre ses souvenirs d'enfance, les auditrices de Pancrace ne tardent pas à balancer en cadence leurs têtes ensommeillées : le narrateur n'en continue pas moins, et il pourrait aussi bien, comme le remarquait judicieusement un article du journal de Gutzkow (1), faire ses confidences à son tire-bottes. Il s'est enfui jadis, « mécontent des autres et de lui-même, de sa ville natale et de sa jeunesse ». Il est allé jusqu'à Hambourg à pied, en vagabond, non point comme le chemineau insouciant et oisif cher à Eichendorff et aux romantiques, mais en tâcheron laborieux qui dormait l'après-midi, marchait la nuit et, le matin, aidait les paysans pour gagner son dîner : et il a appris la nécessité du travail. Puis, embarqué sur un navire en partance, enrôlé dans l'armée anglaise des Indes, son humeur taciturne lui a fait supporter sans mot dire tous les désagréments du métier. Il était sous-officier après quelques années, employé dans les bureaux du colonel, qui fit de lui une manière de factotum familier. Pancrace s'éprend peu à peu pour Lydia, la fille de son chef, d'une passion silencieuse et maussade : la coquette fille l'amène pourtant à risquer une déclaration, puis, satisfaite d'avoir mis à l'épreuve la puissance de ses charmes, elle annonce au malheureux qu'elle n'a point pour lui la moindre inclination. Pancrace se console en faisant des réflexions pessimistes sur le caractère des femmes et s'en va en mission dans un lointain district dont il devient gouverneur et où la principale fonction de ce misogyne est d'empêcher les indigènes de brûler les veuves en l'honneur

(1) *Unterhaltungen am hæuslichen Herd*, 1856.

des défunts époux. Dans ces régions perdues, son imagination vagabonde, et il est repris du désir d'épouser Lydia la coquette et de corriger ses défauts à force de bonne humeur et d'adresse. Mais lorsqu'il a revu la jeune fille, entourée d'un essaim d'officiers et occupée à tourner le plus de têtes possible, Pancrace, impatienté, quitte le service et les Indes.

Après un séjour de quelques semaines à Paris, il s'engage dans l'armée d'Afrique et y conquiert vite l'épaulette. Il est redevenu l'être silencieux et morose de jadis : son unique plaisir est la chasse au lion, et c'est elle qui lui vaut, un beau jour, sa guérison définitive. Car les hasards d'une embuscade l'ayant laissé, désarmé et immobile, en face d'un lion pendant plusieurs heures anxieuses, il fait le vœu, s'il réchappe de cette chaude alerte, « de devenir un homme de commerce agréable et d'aimables manières, de rentrer chez lui au plus vite et de rendre à lui-même et aux autres la vie aussi plaisante que possible ». Il tient à présent parole, quitte Seldwyla avec sa mère et sa sœur et s'établit au chef-lieu, où il devient vraiment, « grâce à son expérience et à ses connaissances, un homme utile au pays, respecté et aimé autant pour ses capacités que pour son amabilité constante et tranquille ». Cet idéal d'une humble existence utile édifiée sur les ruines des châteaux en Espagne décevants, ou sur le terrain vague des incertitudes enfin aplani par la vie, esquissé ici après avoir été, dans le premier *Henri le Vert,* indiqué seulement, on voit à quel point il hantait, dans les années *cinquante,* la pensée de Keller. Mais, s'il est l'aboutissement de l'histoire même de Pancrace, le vrai dénouement psychologique — j'allais dire pédagogique — des aventures auxquelles le soumet son caractère, c'est sa guérison durant son long tête-à-tête avec le lion saharien ; il faut avouer qu'elle est terriblement arbitraire, et que B. Auerbach était bien venu à conseiller à son ami plus de simplicité et moins de caprice dans le choix des ressorts de l'action. Alourdie aussi par des défauts et des inexpériences de forme, cette nouvelle rappelle, par là encore, le roman qui, vers la même époque, s'élaborait si péniblement et prenait si lentement tournure. L'humour ne s'y trouve pas tout à fait à

l'aise ; un souci assez indiscret d'y placer des réflexions personnelles, — une appréciation du théâtre de Shakespeare, entre autres, — y retarde mal à propos le cours du récit ; et l'on ne donne vraiment qu'à demi tort aux auditrices du narrateur, assoupies sur leurs chaises...

Pancrace le boudeur est une cure effectuée — d'une manière assez singulière — par les hasards de la vie et des événements ; c'est encore une éducation, mais menée consciemment par une femme de tête et de cœur, qui nous est contée dans l'histoire de *Madame Regula Amrain et son fils cadet.* « Il me paraît, fait dire quelque part Gœthe à un de ses personnages (1), que c'est un heureux emploi de nos forces que d'élever autrui d'une manière normale lorsque nous-mêmes avons été élevés de la façon la plus extraordinaire. » C'est à une préoccupation de cet ordre, semble-t-il, qu'obéissait Keller en construisant rétrospectivement, avec des éléments réels de sa propre expérience ou les données imaginaires les plus propres à illustrer sa pensée, l'histoire d'un enfant préparé de bonne heure au sérieux de la vie par une éducation idéale — l'éducation qu'il regrettait de n'avoir pas eue. Il confie, comme de juste, au milieu familial lui-même cette expérience pédagogique et il en laisse toute la charge à la mère, qui n'est plus, il est vrai, une bonne femme anxieuse et sans beaucoup d'initiative comme la veuve Lee ou la mère de Pancrace, mais une haute et forte figure féminine, aux qualités presque viriles, comme il s'en trouve plusieurs dans l'œuvre de Keller, une de ces femmes pour lesquelles les anciens Germains, en cas de meurtre ou d'injure, stipulaient un double *Wehrgeld* (2). Il est vrai que les fermes vertus dont est munie Mme Amrain lui enlèvent un peu de sa féminité et semblent la dépouiller, en faveur de son rôle d'éducatrice, de sa tendresse de mère ; et B. Auerbach, qui la compare à Mme la conseillère Goethe,

(1) *Affinités électives*, II, 15.

(2) Aussi n'est-ce plus la mère de G. Keller qui a servi d'original à ce portrait, mais sa tante paternelle, Mme Regula Scheuchzer de Glattfelden : B. I, p. 44.

fait tort vraiment à la délicieuse Frau Rath en ne lui donnant pas la préférence sur cette maîtresse femme si digne, si droite et si sensée, mais légèrement immobile dans son strict caractère, et raide comme son nom même de Regula.

M. Amrain a quitté Seldwyla, où il exploitait une carrière, et s'en est allé de par le monde. Restée seule avec ses trois enfants, sa femme — qui n'est pas de Seldwyla — mène à bien l'exploitation de la carrière et l'éducation des garçonnets. Le cadet, Fritz, lui donne quelques inquiétudes : il ressemble si fort à son père ! Mais comme c'est lui qui est venu à son secours un soir qu'elle était l'objet des assiduités trop entreprenantes de son contremaître (1), elle lui en garde une reconnaissance toute spéciale. Rien que par la droiture et le bon sens de son caractère, elle agit autant sur cette jeune âme que d'autres avec des systèmes compliqués de pédagogie, et corrige sans trop de mal les défauts ou les dispositions mauvaises que le petit Fritz tient du Seldwylois renforcé qu'était son père : à dix-huit ans, c'est un joli blondin, indépendant et sûr de lui, qui dirige les ouvriers de la carrière. Mais l'œuvre éducatrice n'est point terminée, et diverses circonstances se présentent qui permettent à Mme Regula de parfaire encore la tâche qu'elle s'est imposée et de rectifier certaines déviations de jugement et de caractère qui paraissent chez son fils. C'est à la séduction que la femme menace d'exercer sur lui qu'elle s'attaque d'abord ; puis à la vaine hâblerie politique, ce travers contre lequel Gottfried Keller a rompu tant de lances, d'*Henri le Vert* à *Martin Salander ;* enfin à une conception fausse des devoirs civiques. Fritz pousse en effet la ferveur de ses idées politiques jusqu'à prétendre les imposer par les armes à ses concitoyens des autres cantons qui pensent différemment, et, comme Keller, radical et anti-ultramontain en 1845, il prend part aux expéditions de corps francs qu'organisent les remuants Seldwylois. L'échec piteux d'une de ces démonstrations illégales fournit à Mme Amrain une excellente

(1) Keller a tenu par là à « humaniser » le rôle même de Mme Amrain. Cf. B. II, p. 65, l'indication de l'histoire réelle qui a inspiré cet épisode.

leçon de choses, « et Fritz ne fut plus jamais tenté de provoquer des violences par un illégal et frivole désir d'action, et de mettre en danger sa personne sans profit pour quiconque, sauf de la honte pour lui-même... ». Mme Amrain complète son œuvre en mariant son fils préféré à une jeune fille étrangère à la petite ville, et Fritz est bientôt un digne père de famille, sérieux et réfléchi, en qui sont décidément conjurées les mauvaises dispositions que l'hérédité paternelle avait mises en lui.

Encore faut-il, quand s'est calmée l'agitation dont les expéditions de corps francs étaient des épisodes, que sa mère lui donne un dernier enseignement à propos de ses devoirs d'électeur. Il obéit à la sagesse maternelle, et son intervention, un jour d'élections, détermine une sorte de coup d'Etat dont la probité civique étonne d'abord les Seldwylois, accoutumés à des mœurs politiques moins consciencieuses. Fritz, en rentrant chez lui, y trouve ce jour-là son père, revenu d'Amérique avec un petit pécule ; et la manière sûre et digne dont il accueille le fugitif « semble à Mme Amrain la meilleure récompense et le plus glorieux couronnement de toutes les peines qu'elle a eues à élever son fils ». Mais c'est désormais l'éducation du père Amrain qu'il s'agit d'entreprendre : sa femme et son fils parviennent à faire de lui un honnête travailleur, « qui s'octroyait bien encore de fréquents chômages et de petites fugues hors du droit chemin, mais sans causer à sa maison dommage ni déshonneur ». Aussi, quand Mme Amrain mourut, sa tâche accomplie, « elle se redressait encore fièrement dans la mort, et jamais Seldwyla ne vit conduire au champ du repos un si long cercueil et qui renfermât une si noble dépouille ».

A peu près dénuée d'intérêt proprement romanesque, beaucoup moins colorée que la plupart des autres récits de Keller, et presque entièrement réduite à une sorte de relation (dont la structure compacte est encore accentuée par l'absence de dialogues et le petit nombre d'alinéas), cette nouvelle est loin d'être, au point de vue artistique, parmi les plus réussies que son auteur ait écrites. Elle a vraiment trop les allures d'une thèse pédagogique mise en action,

d'une démonstration apportée à l'appui des *desiderata* de l'écrivain. A cet égard, d'ailleurs, sa valeur psychologique et morale est incontestable; on a dit fort justement que ces cent cinquante pages valaient des volumes entiers de pédagogie dogmatique. Encore souhaiterais-je une restriction, sinon à cet éloge, du moins à sa portée. Le jeune héros de la nouvelle ne va-t-il point à l'école? Keller qui, dans *Henri le Vert*, adressait de si durs reproches à l'enseignement d'Etat, à sa fréquente inintelligence, à l'excessive et immobile rigueur de ses disciplines, semble faire abstraction, ici, du milieu scolaire, des camarades que Fritz Amrain a dû fréquenter, des maîtres qui ont pu seconder ou contrecarrer l'œuvre éducatrice de sa mère. Ce jeune garçon est-il au contraire de ceux qui sont nourris, comme dit Montaigne, « au giron de leurs parents »? On ne peut dès lors trouver, dans les procédés d'éducation de Mme Amrain, une norme applicable absolument, sans restrictions ni compléments, au commun des jeunes esprits, pour qui divers facteurs étrangers à la famille viennent renforcer ou atténuer les leçons de l'enseignement domestique.

Dans la première édition des *Gens de Seldwyla*, Keller faisait suivre ce récit d'une sorte de post-scriptum informant ses lecteurs que « la grande supériorité de ce caractère, des idées et des propos de Mme Amrain, c'est que rien n'en était inventé, et que tout en elle, au contraire, se trouvait réalisé dans une personne vivante »; et cette proclamation au public, assez singulière, mais qui témoignait de la conscience de l'écrivain, était suivie d'une autre remarque, celle-ci préliminaire et servant d'introduction à la nouvelle suivante : *Roméo et Juliette au village*. « Raconter l'histoire qu'on va lire, disait Keller, — et cet avertissement a été conservé au seuil du récit, — serait un pastiche bien oiseux, si elle ne se fondait pas sur un fait réel : ce qui prouve par quelles profondes racines tient à la vie humaine chacune des belles fables qui ont servi d'assises aux grandes et antiques œuvres de la littérature. » Cette manière d'excuse était encore confirmée, à la fin du récit, par quelques lignes qui ont

disparu dès la seconde édition, et qui proclamaient encore, bien inutilement, la véridique exactitude du sujet même de cette nouvelle (1).

Quant au titre de *Roméo et Juliette au village*, Keller l'a défendu contre les attaques de divers critiques : ce rappel d'une œuvre poétique et cette allusion livresque n'étaient-ils point, comme l'insinuait B. Auerbach, incompatibles avec l'impression immédiate que devait susciter un récit aussi directement humain, sans qu'aucune réminiscence littéraire eût à venir à la traverse ? « Mais Shakespeare, répliquait G. Keller (2), bien qu'il soit chose livresque en effet, n'est cependant que la vie même, et non point une réminiscence inanimée. » L'histoire des amants de Vérone n'a d'ailleurs fourni que le titre de la nouvelle — un titre qui se trouvait indiqué et appelé par le sujet lui-même, et qu'il valait mieux donner délibérément à ce « cas » nouveau d'amour tragique entre les enfants de deux familles ennemies. Quant au fond même de la nouvelle, c'était un fait-divers dont la lecture avait frappé l'esprit de Keller, longtemps avant l'époque où s'organisaient dans sa pensée les autres récits des *Gens de Seldwyla ;* aussi témoigne-t-elle beaucoup moins que ceux-ci de toutes les préoccupations d'assagissement, d'adaptation à la vie réelle, d'éducation imposée par l'existence, qui occupent si fort Keller vers 1850. D'où, sans doute, sa situation à part dans le cycle des *Gens de Seldwyla*, son émotion plus forte et son charme plus pénétrant, qui l'ont fait de bonne heure distinguer, parmi les grains divers de ce collier varié, comme une perle plus

(1) Les exemples sont nombreux de transpositions analogues des grands thèmes simples et éternels. Citons, comme exemples d'affabulations semblablement conscientes, la *Matrone d'Ephèse* de La Fontaine, avec une excuse du même genre,

> S'il est un conte usé, commun et rebattu,
> C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise,

qui fait allusion aux formes successives qu'a prises l'histoire de la « veuve infidèle » ; le *Roi Lear de la Steppe* de Tourguenief, *André Cornelis* de M. Paul Bourget, « modernisation » d'*Hamlet*, et, comparable par son titre à la nouvelle de Keller, *Romeo und Julie am Pregel,* de Gottschall, 1892.

(2) B. II, p. 358.

rare; d'où aussi, apparemment, l'appréhension de Keller, qui avait même hésité, écrit-il à Hettner en réponse à ses compliments (1), à donner une place dans son recueil à cette nouvelle. Or, elle est devenue dans la suite son œuvre la plus célèbre, celle-là, en somme, qui sert bien souvent à le définir et à le qualifier, et qui, suivant son expression, « n'a pas cessé de courir après lui à travers la vie comme un caniche (2) ...»

Projetée, dès septembre 1847, après la lecture d'un fait-divers de journal (3), et d'abord destinée à être contée en vers (4), cette idylle villageoise doit sans doute à une étude sympathique et pénétrante de l'œuvre de Jérémie Gotthelf, à laquelle semble s'être livré Keller pendant son séjour en Allemagne (5), d'avoir été confiée ensuite à la prose. Elle a gardé d'ailleurs la marque de sa première destination ; et si l'âpre et vigoureux réalisme d'un des motifs principaux — la malhonnêteté et l'entêtement des pères ennemis, pour l'amour de la terre — rappelle le fort parfum de terroir qui s'exhale des œuvres du romancier bernois, la tendresse des jeunes gens, au contraire, et une légère idéalisation de

(1) B. II, p. 348.

(2) B. III, p. 571.

(3) N° 36 de la *Freitagszeitung* de Zurich, 3 sept. 1847, sous la rubrique : Saxe : A Altstellerhausen, village des environs de Leipzig, s'aimaient un jeune homme de dix-neuf ans et une jeune fille de dix-sept ans; les parents des amoureux étaient de pauvres gens, mais qui s'en voulaient à mort et refusaient de consentir à leur mariage. Le 12 août, les amoureux se rendirent à une auberge où vont s'amuser des miséreux, y dansèrent jusqu'à une heure du matin et s'éloignèrent ensuite. Le matin, on trouva, gisant dans les champs, les cadavres des deux amants : ils s'étaient brûlé la cervelle. — Baechtold a eu la curiosité de faire rechercher les noms des jeunes désespérés : Roméo s'appelant Gustav Wilhelm ; Juliette, Augusta Abicht (B. II, p. 67). — Or, le pasteur de la paroisse de Schœnefeld, à laquelle appartenait le village, a publié depuis cette époque des *Mitteilungen aus der Parochie Schœnefeld*, où se trouvent, outre un récit détaillé de cet événement, les sermons prononcés par lui-même et par un de ses collègues à cette occasion. Cf. *Grenzboten*, 1895, n° 40, p. 53.

(4) Première indication du motif du début, le 20 sept. 1847, dans le journal intime de Keller, B. I, p. 297. Sept quatrains du poème projeté, en 1849 : B. II, p. 67.

(5) Il publia dans les *Blätter für literarische Unterhaltung* cinq études qui se trouvent reproduites dans les *Nachgel. Schr. u. Dicht.*, p. 93 et suiv. : la première est de 1849, les dernières de 1855.

leurs caractères, semblent témoigner d'une inspiration toute différente et évoquent plutôt le souvenir des pastorales de George Sand, des *Récits villageois* d'Auerbach, et de cette jolie bleuette qui fleurit le *Münchhausen* d'Immermann, *Une Idylle à travers champs*. Cette différence de « style » ne va point, d'ailleurs, jusqu'à produire sur le lecteur, même attentif, une impression fâcheuse de dissonance ; on dirait plutôt un cadre un peu dur entourant une peinture assez tendre, et comme un sec et rude dessin au crayon qui se poursuivrait autour de fraîches teintes d'aquarelle.

Deux paysans d'un village voisin de Seldwyla, Manz et Marti, labourent leurs champs, que sépare seule une large bande de terre abandonnée depuis des années, et dont on ignore le propriétaire ; c'est, croit-on, un violoneux qui vague par le pays, — bohémien fatidique dont la silhouette noire apparaîtra aux tournants de l'histoire, comme une vivante incarnation, un reproche grimaçant de l'injustice qui se commettra. Car les deux laboureurs, leur besogne légitime terminée, enlèvent encore, tout en s'observant du coin de l'œil, un sillon au champ mitoyen. Tandis qu'ils travaillent, leurs enfants, Sali, le garçonnet de Manz, et Vreneli, la fillette de Marti, qui sont venus apporter le dîner de leurs pères, s'amusent dans le fouillis de plantes et d'herbes folles qui a envahi le champ délaissé ; comme beaucoup des amoureux de Keller, son Roméo et sa Juliette villageois se seront connus dès leur petite enfance, et l'amour de leurs vingt ans sera plutôt une retrouvaille qu'une révélation. Puis, le temps passe, « les moissons succèdent aux moissons, chacune voyant les enfants plus grands et plus beaux, et le champ abandonné plus resserré entre ses voisins élargis. Chaque labour lui enlevait de part et d'autre un sillon, sans qu'un mot fût jamais prononcé à ce sujet et sans qu'un œil humain parût s'apercevoir du délit ». Cette bande de terre mitoyenne finit pourtant par être mise en adjudication, et Manz, qui l'achète, n'en est pas plutôt propriétaire, qu'il prétend recouvrer l'intégralité de son bien. Résistance de Marti, entêtement des deux parts, chicanes où l'amour-propre s'ajoute à la rapacité paysanne, procès coûteux qui ruinent peu à peu

les deux hommes : ils ne travaillent plus, jouent à la loterie et s'accusent réciproquement de tout le mal. Sali est devenu un jeune gars vigoureux et Vreneli une belle fille aux yeux brillants, aux cheveux sombres, sans qu'ils se soient revus de près et qu'ils aient échangé une parole.

Manz, le premier ruiné, a réalisé les minces épaves de ses biens pour ouvrir à Seldwyla un misérable et sombre cabaret, que les oisifs de la petite ville fréquentent d'abord pour se divertir, et qu'ils ne tardent pas à déserter ; si bien que l'aubergiste et son fils en sont réduits, comme font les Seldwylois faillis, à s'improviser pêcheurs à la ligne pour se procurer quelque nourriture. Marti, dont la femme est morte de chagrin, tombe, de chute en chute, au même degré de décadence, et c'est au bord d'un ruisseau qu'un soir d'orage les deux ennemis et leurs enfants se trouvent face à face. Une querelle violente éclate entre les deux hommes, qui s'insultent d'abord sous le ciel tragique, puis se ruent l'un sur l'autre et essaient de se jeter mutuellement à l'eau. Les enfants, accourus au secours des pères, se touchent presque, en se glissant dans le groupe violent ; « et à ce moment la brèche d'un nuage, laissant passer la lueur aiguë du soir, éclaira le visage de la jeune fille, et Sali vit ce visage, qu'il connaissait si bien et qu'il revoyait pourtant si différent et si embelli. Vreneli, au même instant, s'aperçut de son étonnement, et elle eut, parmi sa frayeur et ses larmes, un sourire fugitif et rapide ». Les deux jeunes gens gardent au cœur le douloureux et doux saisissement de cette rencontre, et ne songent plus qu'à se revoir.

Ils se revoient en effet, à l'insu de leurs parents. Un jour, ils passent une heure de tendresse un peu triste dans le champ fatal, le seul qui reste encore à Marti, une heure de félicité ingénue, troublée seulement par l'apparition du violoneux, le vrai propriétaire de ce bout de terre, qui leur lance des paroles menaçantes. Puis, comme ils sortent du champ, ils rencontrent Marti, qui, furieux de les voir la main dans la main, se jette sur eux et brutalise sa fille. Sali, d'un geste instinctif, le frappe d'un caillou qu'il lui lance, et le vieux s'abat sans connaissance. Les suites de cet accident

sont graves : le vieux paysan, irrémédiablement idiot, est enfermé dans une maison de santé. Ce crime, involontairement commis par le jeune homme, est désormais le véritable obstacle à tout espoir de bonheur futur ; car Sali et Vreneli — Keller semble avoir tenu à le marquer expressément — ne séparent point l'idée de leur amour, le désir même de le satisfaire, d'un souci passionné de réhabilitation, de réintégration parmi les réguliers et les honnêtes gens ; et la déchéance profonde de Manz (dont le cabaret est devenu une maison de recel et un asile de voleurs), compliquée maintenant par cette culpabilité involontaire mais inoubliable, ferme décidément aux pauvres amoureux l'accès de leur paradis. « La conviction que, dans le milieu social, il ne pourrait être heureux qu'en un mariage affranchi de toute honte et de toute arrière-pensée était aussi vivace chez Sali que chez Vreneli, et, chez ces deux êtres abandonnés, ce sentiment était comme la dernière flamme de l'honneur qui jadis avait lui joyeusement dans leurs maisons, mais que leurs pères, trop sûrs d'eux-mêmes, avaient à jamais éteinte par une première faute en apparence inoffensive.... »

Il ne leur reste plus d'autre ressource que de chercher, chacun de son côté, à gagner leur vie. Mais avant de se quitter pour toujours, ils passeront ensemble une journée entière, un dimanche d'amour et d'insouciance qui les promènera à travers la campagne comme deux vrais fiancés ; et les hasards de la destinée, qui leur accorde ce suprême jour de tendresse, leur feront connaître toutes les émotions diverses de l'amour. Leurs fiançailles fictives, après avoir erré dans les bois et s'être assises dans une amicale auberge de village, « où ils ont pu, au moins pour une couple d'heures, rêver qu'ils étaient chez eux », après s'être égayées ingénûment au milieu d'une fête patronale, échouent dans la gaîté déréglée d'un bal de petites gens, bohémiens et vagabonds. Ils y rencontrent le violoneux avec toute une bande de chemineaux, et il leur conseille de se joindre à la troupe errante, où ils seront libres et insouciants. Mais l'honneur de leurs familles les retient. Cependant ils se sont laissé entraîner dans la bande folle que mène le violoneux

fantastique à travers la nuit : page étrange et romantique, d'un mystère poignant et d'une puissance d'évocation singulière. « Le bohémien marchait en tête et jouait de son violon, avec frénésie, tout en descendant la montagne, et les autres venaient derrière, riant, chantant et sautant. Le macabre et nocturne cortège traversa ainsi les champs silencieux et aussi le village natal de Sali et de Vreneli, dont les habitants dormaient depuis longtemps. Tandis qu'ils allaient par les rues tranquilles et passaient devant les maisons de leurs pères, une allégresse douloureuse et farouche s'empara d'eux; et ils dansaient à l'envi avec leurs compagnons, derrière le ménétrier, s'embrassaient et riaient et pleuraient. Ils montèrent ainsi, tout en dansant à la suite du violoneux, le long de la colline où étaient les trois champs... et ce fut un vrai sabbat sur la hauteur silencieuse.... » Mais Sali, revenu à lui, s'arrête et retient Vreneli frémissante, pendant que leurs compagnons redescendent la colline et se perdent le long de la rivière. « Le violon, les rires des filles et les cris des gars résonnèrent encore quelque temps dans la nuit, jusqu'à ce qu'enfin tout se tût et que le silence se fît dans la campagne. » Mais, désespérés et ivres d'amour, ils ont senti que la vie leur est impossible et que la mort est le dernier refuge de leur passion. Ils montent sur un bateau chargé de foin, qu'ils détachent et qui les entraîne au fil de l'eau. « La rivière coulait tantôt le long de hautes forêts ténébreuses qui la couvraient d'ombre, tantôt à travers la libre campagne, puis auprès de villages silencieux ou de solitaires cabanes ; ici, immobile et élargie, elle ressemblait à un lac paisible où le bateau restait presque au repos ; là, resserrée par des rochers, elle fuyait rapidement le long des rives endormies ; et quand se leva l'aurore, une ville avec ses tours sembla surgir tout d'un coup des flots argentés. La lune à son coucher, d'un rouge d'or, traçait sur les eaux un sillon brillant, sur lequel voguait lentement le bateau. Et comme celui-ci s'approchait de la ville, dans la fraîcheur de l'aube d'automne, deux blanches figures qui se tenaient embrassées glissèrent silencieusement, de la masse obscure, dans les flots glacés... »

Telle est cette simple histoire, la plus touchante et comme la plus « élémentaire » de celles que G. Keller ait narrées; elle n'est pas exempte de défauts de composition, de quelques développements un peu digressifs, de quelques longueurs qui retardent sans profit la marche de l'action (1), mais ce sont là taches légères qui n'altèrent point la beauté de ce petit chef-d'œuvre. Naïve comme une chanson populaire qui serait seulement développée et précisée, n'excluant pas la poésie et le fantastique malgré le réalisme du sujet, ni la psychologie la plus pénétrante malgré l'humilité des personnages, cette idylle, on l'a dit, a sa place à côté des plus fraîches peintures de l'amour naïf et malheureux (2). Et cette tragédie paysanne que poussent à son dénouement la fatalité de l'amour et le déterminisme rigoureux des fautes anciennes dont les véritables victimes sont innocentes (3), elle traverse, — semblable au fleuve qui charrie le bateau d'amour, lit nuptial de noces désespérées, — les plus divers, les plus multiples aspects du style et de l'émotion : des paysages qui ont la touche simple et grave d'un Millet ou le lyrisme et le clair-obscur du romantisme allemand, des scènes de genre qui évoquent le souvenir de Théocrite et de Longus et qui ont valu à Keller cette étiquette, répétée avec trop d'insistance exclusive par les manuels de littérature, de simple auteur de récits villageois.

La nouvelle suivante, les *Ouvriers peigniers*, *histoire de trois justes*, a toujours été une des favorites de Keller : l'es-

(1) Par exemple, la trop longue conversation, si amusante d'ailleurs, de Vreneli avec la commère à qui elle a vendu les pauvres restes de son mobilier. Il me semble que l'auteur a voulu marquer une fois de plus combien la notion du bonheur régulier est vivace en la jeune fille.

(2) Ed. Rod. (*Journal des Débats*, 26 sept. 1895).

(3) Sauf la déraison du père de Vreneli, blessé par Sali d'un coup de pierre ; mais le jeune homme est en état de légitime défense. D'ailleurs il est peu conforme à l'idée de Keller d'accuser les vices de la société, comme le fait une brochure socialiste, *Haine et Amour*, sorte de libre transposition de *Roméo et Juliette au village* qui se termine par ces mots : « C'est ainsi que ces deux êtres innocents avaient quitté la vie — encore un de ces innombrables sacrifices que provoquent jour après jour les odieuses conditions et les préjugés de ce monde inique ! » (Theobald Werra, *Sammlung sozialistischer Jugendschriften.*)

time plus ou moins haute dans laquelle on la tenait, c'était le criterium qui lui servait à éprouver le goût de ses lecteurs; et l'admiration de juges comme R. Wagner, qui goûtait sans doute en ce récit le même genre d'humour dont les *Maitres Chanteurs* sont pleins, n'était point pour décourager cette appréciation. C'est, inversement, parmi les nouvelles de Keller, une de celles qui auraient le moins de chances de plaire à un lecteur initié aux seules traditions latines. Son titre même, si suggestif, pour un lecteur allemand, d'un comique particulier, est vide de sens pour quiconque n'a point réalisé, et la nuance de drôlerie que comporte le type du compagnon, du garçon de métier, et la signification que prend, dans la terminologie évangélique, la qualification de *juste*.

« La population de Seldwyla a prouvé qu'à la rigueur une ville entière de gens dénués d'équité et de sérieux peut subsister dans le tourbillon des temps et le mouvement de la vie; les trois ouvriers peigniers, en revanche, montrent que trois « justes » ne peuvent vivre longtemps sous le même toit sans se prendre aux cheveux (1). Il ne s'agit point ici, à la vérité, de « justes » au sens de la justice céleste, ou de la

(1) Suivant Ad. Frey et C. F. Meyer, c'est une propositon de Bayle : « Un État de justes ne saurait subsister », qui aurait donné à Keller l'idée de cette folle histoire dont l'allure baroque cache tant de psychologie humaine. Tout est dans Bayle, on l'a dit, et il ne reste plus qu'à l'en tirer. Mais, outre qu'il n'a jamais été conforme à l'esprit de Keller de procéder ainsi de l'abstrait au concret, il est aisé de retrouver, dans la vie et la pensée de l'auteur, le *substratum* qui lui fournissait, bien plus simplement, le thème et les personnages de cette nouvelle. Ne sent-on pas le désir de rompre une lance contre les pharisiens dont la correction extérieure cache en réalité la plus misérable, la plus incurable pauvreté d'âme, dans tel passage des lettres écrites de Berlin par Keller, conscient au contraire que l'incohérence et l'apparente inanité de sa vie valaient mieux que certaines dignités d'apparat ? « Je n'envie pas ceux-là qui emmagasinent au plus vite leur petit tas de sagesse et d'expérience... et ne tardent pas à devenir ce qu'on appelle « des gens qui ont bien tourné », pour s'aviser, après des années, de faire les mécontents et les remuants, et se révéler, une fois quadragénaires, tardifs débauchés.... » (B. II, p. 205). Ailleurs (id. p. 276) il parle « de ces sages et de ces habiles, archi-pratiques et économes, qui finissent tout de même, sur leurs vieux jours, par mener leur chariot dans la boue ». Et l'un des personnages qui traversent l'enfance d'*Henri le Vert*, Meierlein, annonce déjà les héros de cette nouvelle : « ...malgré la précoce sagesse et l'activité de sa nature, il ne recherchait pas les caractères analogues au sien, et ne se montrait que dans la compagnie des frivoles, des irréfléchis et des fous. » (W. I, p. 154.) Quant à la figuration même et au milieu, les souvenirs de la

justice naturelle de la conscience humaine, mais de cette justice exsangue... qui ne fait jamais le moindre tort à personne, mais jamais non plus le moindre plaisir, qui est prête à travailler et à acquérir, mais point à dépenser, et pour qui l'assiduité au travail n'est qu'un avantage, non une joie...» Le comique de cette nouvelle consistera à bien révéler la parfaite pauvreté d'âme de ceux dont la « justice » n'est qu'égoïsme, desséchement et sottise, puis de les mettre en conflit entre eux. Les héros ordinaires de Keller, êtres impratiques, irrésolus et fantaisistes, tirent une amélioration d'eux-mêmes des épreuves que le romancier leur fait traverser, ou un assagissement, tout au moins, de leurs ambitions. Au contraire, ces sages suivant le monde, cœurs éteints et imaginations rabougries qui ne connaissent ni l'amour ni le désir, finissent très misérablement. Ce sont trois ouvriers qu'emploie un fabricant de peignes de Seldwyla : Job, un Saxon paisible, judicieux et modeste; Fridolin, un Bavarois tranquille, réfléchi et sans prétentions; Dietrich, un Souabe placide, avisé et dénué d'exigences. Ils travaillent de l'aube au soir, sans relâche et sans joie, ne dépensent pas un liard le dimanche, et la nuit, quand ils sont couchés dans le grand lit commun, ils se tiennent si roides et si sages que la couverture reste posée sur eux « comme une feuille de papier sur trois harengs ».

Mais Dietrich qui, étant le plus jeune, et par-dessus le marché un Souabe, se trouve doué d'une « justice » un peu moins tenace, va faire la cour à la fille de la blanchisseuse; ses deux camarades ne tardent pas à le suivre, et la maison où ils passent leurs instants de loisir abrite un singulier cénacle, où Züs Bünslin maintient une balance égale entre ses trois adorateurs.

Cette vieille fille de vingt-huit ans, — un des types les plus réussis et les plus célèbres qui se détachent de la galerie des personnages de Keller, — est une façon de bas-bleu piétiste, qui récite par cœur des fragments incohé-

maison maternelle et du voisinage suffisaient à documenter Keller. Cf. déjà une poésie de 1845 sur le personnage, mi-romantique mi-réaliste, du « compagnon », B. I, p. 441, le *Prince cordonnier*.

rents de catéchisme ou de manuels scolaires, et dont la chambre abrite quantité de souvenirs et de menus trésors bizarres et fanés. Cependant le patron des trois justes, que le travail opiniâtre d'aussi laborieux ouvriers a pourvu de peignes à l'infini, n'a plus d'ouvrage que pour l'un d'eux ; et comme il n'est pas en vain de Seldwyla, il leur impose une épreuve cruellement baroque : ils feront leurs paquets, s'éloigneront de la ville, et sa maison sera le but d'une course dont le vainqueur seul pourra rester chez lui. Les trois ouvriers se désolent de voir leur gravité soumise à pareille épreuve, mais Züs les réconforte d'un petit discours sonore et vide ; puis, le jour décisif, elle leur donne la conduite, munie d'une provision de fruits séchés et de belles paroles prétentieuses et fausses. On fait halte sur la lisière d'un bois ; et c'est, entre ces quatre personnages, Züs prêcheuse et dogmatique, ses amoureux dociles et résignés, une scène étonnante de burlesque qui précède la course fatidique. Züs cependant, victime de sa propre astuce, se laisse arracher par Dietrich une promesse de mariage : si bien que ce couple revient tranquillement à Seldwyla, où il achètera au maître peignier son affaire, avec l'aide de certain titre d'hypothèque qui dort parmi les trésors de la vieille fille. Jobst et Fridolin, au contraire, abrutis par la lutte et par les clameurs du Tout-Seldwyla qui s'est mis aux fenêtres, ont dépassé sans s'en apercevoir la maison du patron, et se trouvent joués lamentablement : Jobst, honteux et désespéré, se pend à un arbre de la route, et Fridolin est si frappé de ce dénouement qu'il devient un autre homme, un mauvais compagnon débauché et insociable.

On a reproché à Keller la rigueur de cette conclusion : elle a été jugée bien tragique après tout ce qu'il y a d'ingénument burlesque dans le récit lui-même et la manière dont il est conté. Il est vrai qu'elle termine sur une dissonance inattendue une composition qui fait vibrer, à l'ordinaire, des cordes moins cruelles. Mais Keller a toujours poursuivi, avec une âpreté dont on dirait qu'elle est l'expression d'une rancune personnelle, les gens « qui n'ont point

d'âme (1) » ; et, plutôt que de s'étonner de le voir si impitoyable pour ces deux hommes de sensibilité nulle et d'intelligence desséchée, il semble qu'on puisse admirer, au contraire, la destinée plus heureuse qu'il accorde à Dietrich et à Züs (encore que la vie de ménage réservée à ce couple trop assorti ne paraisse pas devoir être la félicité parfaite). Ne serait-ce point que l'écrivain leur octroie une sorte d'accessit parce qu'entre le laideron sentencieux et le gaillard matois il y a eu, à un certain moment, quelque chose qui a ressemblé à de l'émotion ?

Déjà fort voisin de la manière de certains romantiques allemands par maint détail de l'histoire des *Trois justes*, Keller se rapproche tout à fait de ces modèles par l'affabulation et les personnages du conte fantastique, *le Petit chat Spiegel*, qui terminait le premier recueil des *Gens de Seldwyla*. Il nous transporte dans une Seldwyla médiévale et hoffmanesque, où les bêtes parlent, où vivent sorciers et sorcières en des maisons aux pignons pointus et aux hautes cheminées. Le chat qui donne son titre à cette histoire a de qui tenir : c'est un de ses ancêtres, j'imagine, qui révélait un trésor au tailleur Abraham Anton, le héros de la *Vie du célèbre empereur A. Tonelli* de Tieck ; et il a pu apprendre du *Chat Murr* ses belles manières de bête philosophe (2). Mais un romantique absolu se fût amusé sans doute à faire de Spiegel un personnage humain victime de quelque enchantement, ou à mettre dans ses propos une ironie d'être supérieur. Le chat de la nouvelle de Keller est une bête de beaucoup d'esprit et de ressources, mais il n'a point de prétentions à la faculté métaphysique et à la supériorité des points de vue.

(1) Aussi inflige-t-il un châtiment semblable. — et pareillement cruel avec excès — à trois autres personnages dénués d'âme : les deux frères et le mari de la « baronne pauvre », dans l'*Epigramme*. Les fils Weidelich, dans *Martin Salander*, sont également représentés comme des êtres « sans âme ».

(2) Murr « était la plus drôle de bête du monde, un vrai Polichinelle, poli et bien élevé avec cela, non point indiscret et immodeste comme le sont si souvent les chiens ». Hoffmann, *Ce que le chat Murr pensait de la vie*. Brentano faisait également raconter à un personnage des *Mehrere Wehmüller* l'histoire d'un chat merveilleux. Rappelons, parmi les descendants des mêmes aïeux, le chat Hidigeigei de Scheffel.

Et il ne semble pas non plus qu'il faille chercher une moralité profonde à ce récit, où s'ébat, dans la joie des libres fantaisies, le caprice du narrateur, ravi de se donner le spectacle et le plaisir de sa propre invention, assez semblable ici à ces conteurs italiens ou espagnols à qui on l'a parfois comparé (1).

La mort de sa maîtresse a voué Spiegel à l'abandon et à la faim. Il est déjà fort efflanqué et hébété par le jeûne, quand M. Pineiss, le maître sorcier de la ville, qui a besoin de graisse de chat pour ses préparations, lui offre le vivre et le couvert jusqu'à la pleine lune prochaine : on le dépouillera alors de l'embonpoint qu'il aura acquis. Spiegel accepte : la maison est curieuse et la table plantureuse, et le chat ne s'ennuie pas dans le haut grenier de maître Pineiss. Mais l'esprit lui revient en même temps que la santé luxuriante ; il s'avise de manœuvrer de façon à toujours rester en deçà de la rondeur qui serait avantageuse aux projets de son nourrisseur. Celui-ci, las de le voir courir les gouttières, d'où « la douce puissance de la passion » et des amours félines lui aide à revenir amaigri, le met en cage pour le gaver de force. Et Spiegel n'échapperait point à la mort s'il n'avait recours, afin de gagner du temps, à son imagination : il raconte à son bourreau une chatoyante histoire de florins noyés dans un puits, et de mariage dont lui, Spiegel, connaît le secret. Pineiss, dont l'avidité est allumée, lui rend sa liberté, et le chat combine, avec une chouette de ses amies, l'union de son maître nourricier avec une méchante femme

(1) A propos d'une remarque de Vischer, Keller écrivait à ce dernier (B. III, p. 201) : « Le conte fantastique de Spiegel est de pure invention quant à sa matière : il n'a pas d'autre fondement que le proverbe *acheter au chat sa graisse*, que ma mère avait coutume de citer à propos d'emplettes désavantageuses faites au marché. D'où venait ce proverbe, ni elle ni moi n'en savions rien, et j'ai écrit ma composition sans nul souvenir préalable de lecture et d'ouï-dire. » Suivant Schrader, *der Bilderschmuck der deutschen Sprache*, p. 182, « acheter son lard ou sa graisse au chat » signifie l'acheter de seconde main, donc plus cher. L'ouvrage dont Keller tirait ses indications de magie est un vieux livre de 1586, *De praestigiis daemonum, Von Teuffelsgespenst Zauberern und Giftbereytern, Schwartzkünstlern, Hexen und Unholden*. Dans l'exemplaire qui a appartenu à sa bibliothèque, se trouvent encore marquées au crayon les recettes de préparations magiques, p. 233, et la façon de se rendre maître d'une sorcière, p. 317.

de la ville, béguine le jour et sorcière la nuit. Pineiss, sa vie durant, sera malheureux avec elle, et depuis cette aventure, à Seldwyla, l'expression *acheter la graisse du chat* signifie en particulier épouser une mégère..... Et c'est ainsi, par ce mariage lamentable, que l'écrivain châtiera la cupidité de Pineiss; car, même en ce conte fantastique et qui a le mérite de ne point sortir de l'enjouement convenable, Keller ne se refuse pas le plaisir de jouer à la Providence et de faire appel à l'« équité poétique », qu'il a toujours voulue supérieure à la justice incertaine de la vie réelle.

Les deux nouvelles qui ouvrent le second recueil des *Gens de Seldwyla* (1) appartiennent encore nettement, par leur inspiration et leur exécution, à l'époque inquiète d'où étaient issus *Henri le Vert* et aussi, à des degrés différents, les divers récits du premier volume. Comment deux êtres chimériques sont ramenés, après des aventures également singulières, à accepter la réalité et à s'y soumettre, c'est ce qui nous est narré, deux fois encore, avec une richesse d'invention et une drôlerie d'humour qu'on ne trouve jamais en défaut.

Wenzel Strapinski, le héros de *l'Habit fait l'homme* (2), est un compagnon tailleur, un joli garçon pâle, qui, s'en allant de Seldwyla à Goldach, la bourgade voisine, est invité à s'asseoir dans un carrosse vide qui le dépose à la porte de la principale auberge de la petite ville. Son air mélancolique et

(1) Il ne parut qu'en 1874, au lieu de 1857, date espérée d'abord. Mais les deux premières nouvelles avaient été écrites à Berlin, en même temps que celles du premier recueil (*Le Forgeron qui forgea son bonheur*, dont le manuscrit original avait été perdu, dut être rédigé à nouveau. Cf. B. III, p. 38, avec le dénouement un peu différent dans la version originale). Quant aux autres nouvelles du recueil, elles furent projetées, sinon exécutées à la même époque. De sorte que la seconde collection des gestes seldwyloises n'est point du tout une suite, entreprise après coup, d'un ouvrage dont la continuation n'avait pas été primitivement prévue, comme par exemple le *Carolus Magnus* de Kotzebue continuant sa *Petite ville allemande,* ou des suites comme nos *Tartarin.* Quant aux changements que l'écrivain signale, dans sa préface, chez les bonnes gens de Seldwyla, inutile de s'y arrêter : il nous en prévient lui-même, ce sont des faits *antérieurs* qu'il se propose de narrer.

(2) Histoire authentique dont le théâtre fut Waedensweil au bord du lac de Zurich ; voir B. III, p. 35.

son costume soigné aidant, il est pris, malgré lui et sans qu'il fasse rien pour déterminer cette erreur, pour un comte polonais, hébergé splendidement par l'hôtelier, choyé par la bonne société de Goldach, et presque forcé de se fiancer à Nettchen, la fille du juge de paix. Il faut dire que le goût des grandeurs et du romanesque l'empêche de combattre la méprise, qui n'est point pour déplaire à son esprit chimérique, et de se donner une bonne fois pour ce qu'il est : un petit tailleur à qui des enchaînements inouïs de circonstances font jouer un personnage qu'il n'a point revêtu lui-même. Or tout se révèle un beau jour, non sans la participation des Seldwylois, prévenus par un habitant de Goldach plus méfiant; et Strapinski, démasqué au milieu d'une fête d'hiver, fuit, désespéré, la petite ville où il allait être si heureux. Nettchen le découvre évanoui dans la neige, le ranime et le réconforte; et, quand il lui a raconté son enfance et expliqué son indécision à secouer le rôle que le hasard lui avait imposé, elle est si touchée de sa candeur et si convaincue de son honnêteté foncière, qu'elle décide de l'épouser malgré tout. Forte de sa majorité et du bien de sa mère qui lui revient, elle tient tête à son père et à l'opinion : Strapinski fonde une maison de confection qui prospère admirablement ; et son embonpoint d'homme heureux et sûr de lui-même lui fait perdre son air mélancolique de jadis...

Le petit tailleur n'a été coupable que d'irrésolution et de passivité ; il n'en va pas de même d'un autre aventurier, qui a prétendu aider la bonne fortune par des procédés téméraires, et que l'auteur ramène plus violemment à l'acceptation d'une destinée médiocre. C'est John Kabys, un Seldwylois accompli celui-là, et qui végète dans sa bonne ville sans parvenir à réaliser sa maxime favorite : Chacun est l'artisan de son bonheur ; « et il n'entendait point par ces mots la simple conquête de l'indispensable seulement, mais celle aussi de toutes les choses souhaitables et superflues ». Il finit par se découvrir, à Augsbourg, un parent éloigné, M. Litumlei, mari d'une très jeune femme, et mari sans enfants : de sorte que notre aventurier flaire ici un héritage

possible. Comme M. Litumlei, qui se proclame le premier de sa race, se trouve fort chagrin de conjecturer qu'il en sera sans doute aussi le dernier, John Kabys se fait adopter par le petit vieillard, non comme un parent éloigné, mais comme un enfant illégitime qu'il a eu dans sa folle jeunesse. Les deux compères rédigent même un roman, — dont Keller a fait une merveille d'invention burlesque, — qui prendra place dans les archives de la famille. Cependant John, pour être sûr d'avoir tous les atouts dans son jeu, fait, à la jeune femme de son père adoptif, une cour qu'il pousse aussi loin qu'on peut imaginer. Si bien qu'après un voyage d'études que M. Litumlei lui impose, il trouve la grande maison d'Augsbourg sens dessus dessous : un héritier vient de naître au sémillant vieillard, qui accueille on devine comment les insinuations injurieuses de John Kabys et finit par mettre à la porte ce capteur d'héritage. Celui qui prétendait forger trop diligemment son bonheur est obligé de s'établir à Seldwyla comme cloutier; « il devint encore un brave ouvrier, qui maniait son marteau avec une satisfaction d'abord médiocre, puis complète, lorsqu'il eut appris sur le tard le bonheur du travail simple et allègre; et ce bonheur le délivra véritablement de tous ses soucis et le guérit de ses mauvaises passions ».

Au point de vue de la composition, et le genre d'humour qui y triomphe une fois admis, *l'Habit fait l'homme* et *le Forgeron qui forgea son bonheur* sont parmi les plus achevées des nouvelles de Keller, parmi celles où le récit va le plus franchement à son but, et s'attarde le moins à des arabesques étrangères. On n'en saurait dire autant des *Lettres d'amour mal employées* (1), où l'unité d'action est en quelque sorte dédoublée, où deux historiettes, enchaînées l'une à l'autre, mais différentes de ton et d'intention, nous sont successivement présentées, la première liée à une satire littéraire, la seconde racontant encore, à sa façon, une cure

(1) Ecrit à Berlin ; publié d'abord, en octobre 1865, comme feuilleton de la *Deutsche Reichszeitung* éditée par Vieweg, et reproduit sans changements essentiels.

de ce romantisme ingénu attribué si souvent par Keller à ses personnages. Viggi Stœrteler est un petit négociant de Seldwyla, qui, marié à une gentille et simple femme et faisant d'honnêtes affaires, serait tout à fait heureux si le démon de la littérature ne le tentait. Au retour d'une tournée commerciale où il s'est trouvé en contact avec des ambitieux et des prétentieux de son acabit, et où l'on a décidé de susciter dans les pays de langue allemande une nouvelle *Période d'assaut*, il se met au travail (1). Mais il a le regret de constater que sa femme, dont il espérait faire son Egérie, se refuse à rien comprendre à ses ambitions grandiloquentes et aux « documents » que Viggi ne cesse d'entasser pour ses œuvres futures (2). C'est dans l'intérêt de la paix du ménage

(1) Cf. sur le principal modèle de Viggi Stœrteler et sur une manifestation de ce ridicule littéraire dont Keller fut témoin à Berlin, B. III, p. 40. Cf. aussi une lettre à Hettner (B. II, p. 444) : «... La revue *Teut*, où une meute d'imbéciles proclame l'ouverture d'une nouvelle *Période d'assaut*, dont la fermentation doit donner naissance aux futurs Gœthe et Schiller qui sont encore latents..... »

(2) Cf. B. II, p. 218. « Les histoires de [Adolphe] Widmann intitulées : *A la tiédeur du poêle* sont un exemple intéressant de la façon dont on écrit aujourd'hui, lorsqu'on n'a pas de talent, des livres de bonne apparence et de foncière nullité ; des études faites de propos délibéré dans les bois et les champs, des réminiscences, des notes inutiles recueillies en interrogeant paysans et chasseurs, de gentils petits riens proprement soudés les uns aux autres et parés des dorures d'un style propret, — et au fond de tout cela, pas trace de nécessité intérieure, de véritable profondeur, et rien de vraiment achevé. » M. Max Nordau a voulu voir, dans le persiflage des procédés de Viggi Stœrteler, la satire avant la lettre du réalisme exagérément descriptif qui devait sévir trente ans plus tard en Allemagne (*Dégénérescence*, II, p. 428 de la traduction Dietrich, en note). Mais il s'agit surtout, dans la pensée de Keller, de l'impuissance prétentieuse qui croit suppléer à sa nullité et faire illusion sur son irrémédiable misère en accumulant les menues observations de détail qu'aucune inspiration, aucun talent constructeur ne saura jamais organiser, en entassant un obscur billon que le coin de la personnalité ne frappera jamais. C'est ce travail du « termite » qui se donne pour un artiste, que G. Keller a voulu railler avant tout. Quant à ce procédé de préparation littéraire qui consiste à confier à la fidélité d'un carnet des remarques et des notes, en vue d'une utilisation future, lui-même en avait usé en toute connaissance de cause ; et d'ailleurs l'exemple d'écrivains comme Jean-Paul, pour ne citer que celui-là, dont les « carrières » (comme il appelait ces accumulations de documents), sont célèbres, témoignait assez que cette façon d'assurer sa mémoire contre les défaillances n'est pas incompatible avec la réelle valeur littéraire. Cf. aussi le cas bien connu d'A. Daudet, et un article de M. R. Bazin dans le *Correspondant*, 1898.

qu'elle feint de se prêter au système d'éducation littéraire qu'il prétend essayer sur elle. Au cours d'un nouveau voyage, il impose à la simple Gritli l'obligation de répondre à ses lettres quotidiennes par des missives semblables, prétentieuses et transcendantes ; ce seront matériaux de choix pour un livre futur, en même temps qu'exercices de perfectionnement intellectuel (1). Heureusement pour la détresse de la jeune femme, elle peut, à l'aide de quelques modifications et de ruses légères, faire écrire toutes ses propres réponses par Wilhelm, le petit maître d'école d'à côté, un timide et muet amoureux de toutes les femmes ; il prend pour lui la copie des lettres de Viggi que lui transmet Gritli, et y répond par des épîtres passionnées que celle-ci modifie un peu et envoie à son trop littéraire époux. Mais celui-ci, à son retour, découvre une partie de la vérité, et, sans autre forme d'enquête ni de procès, il met sa femme à la porte et demande le divorce. Sa solitude est consolée par une vieille fille, Kætchen Ambach, bas bleu famélique et effronté, qui fait, dans sa maison, office de consolatrice et de ménagère tout ensemble. Le divorce est prononcé entre Viggi et Gritli, et Kætchen manœuvre si habilement qu'elle épouse le génie méconnu qu'elle seule admire à sa juste valeur ; et ce couple si bien assorti, confit en mutuelle admiration, se ruine peu à peu en d'étranges entreprises littéraires. C'est l'humoristique dénouement de la première partie de cette nouvelle à double compartiment, le juste châtiment d'un esprit oblitéré et d'une âme trop médiocre pour que l'auteur songe à lui faire traverser une cure d'assagissement comme celle qu'il réserve à Wilhelm, le petit maître d'école chimérique, qui devient le héros de la seconde partie de l'histoire.

Le scandale du procès lui coûtant son poste, il quitte la ville sans que jamais Gritli lui ait donné signe de vie ; et, comme il connaît les travaux des champs, il cherchera à gagner sa vie comme journalier. Il ne tarde pas à trouver une tâche tout à son gré ; il est installé, comme surveillant,

(1) Cf. dans la *Lucinde* de F. Schlegel, une semblable manifestation de « littératurite » chez le héros. Cf. aussi la correspondance de Kleist avec sa fiancée.

au milieu d'un domaine qu'un riche négociant seldwylois possède à quelque distance de la ville. Dans cette solitude, Wilhelm, toujours amoureux de Gritli, s'organise une existence intelligente et active, près de la nature dont il aime à épier les humbles secrets; et Keller s'est plu à décrire l'influence qu'exerce sur une âme docile l'ambiance des choses, en quelques pages qui rappellent, dans un ton plus modeste, ce qui fait le fond de la philosophie wordsworthienne, et aussi l'enseignement sous-entendu dans l'*As you like it* de Shakespeare (1). Il devient, non pas seulement un esprit avisé, mais une façon de sage à qui les paysans, à la ronde, créent une réputation de sorcier et de prophète, et qu'on vient consulter de fort loin. Gritli et une de ses amies, déguisées en paysannes, lui rendent visite incognito, et la jeune femme trouve belle mine à son amoureux transi d'autrefois. Après une suprême épreuve à laquelle elle le soumet, elle décide de faire de Wilhelm son mari. Ils se rencontrent dans les bois étoilés d'anémones, manquent laisser passer une dernière fois le bonheur, et tombent enfin aux bras l'un de l'autre. Et Keller, toujours soucieux de nous révéler, de nous indiquer tout au moins la destinée ultérieure de ses personnages, ne manque pas d'ajouter que Wilhelm, établi grand propriétaire, devint « un homme considéré et de bon conseil, tandis que sa femme conserva, perpétuellement égale à elle-même, sa bienheureuse bonne grâce ». Et ceux-ci encore ont échappé au seldwylisme qui engloutit Viggi Stœrteler et sa seconde épouse.

(1) Ce motif à la Wordsworth de la guérison et de l'apaisement produits dans une âme tumultueuse ou incertaine par l'entourage seul de la Nature se rencontre fréquemment dans la littérature allemande. Cf. entre autres, et sans remonter jusqu'à *Simplicissimus*, le début de *Werther*, avant qu'un nouveau contact avec la société anéantisse chez cette « âme sensible » les efforts d'une cure commençante déterminée par la contemplation de la Nature; et, parmi de plus modernes, B. Auerbach, *Sur les sommets*, où la comtesse Irma guérit de même au milieu de la solitude montagnarde ; et P. Rosegger, *Les cahiers du maître d'école de la forêt*, où l'influence apaisante du milieu alpestre calme, chez Andreas Erdmann, le souvenir douloureux des pires épreuves. Il faut remarquer que chez Keller un élément d'activité, de labeur physique, s'ajoute à la donnée ordinaire.

Dietegen (1) nous ramène au passé de Seldwyla, qu'évoquait déjà, mais de façon purement fantaisiste, le conte de *Spiegel*. Ici, c'est bien d'une époque précise qu'il s'agit — la fin du xve siècle; mais cette détermination du milieu historique ne fournit guère qu'un décor assez lointain et un coloris dont l'exactitude importe assez peu à Keller, qui n'a réalisé que dans *Ursula* le type admis de la nouvelle historique, juxtaposant des personnages imaginaires, créés de toutes pièces, et des héros déjà classés et définis par l'histoire, ou s'efforçant d'incarner dans les acteurs qu'elle met en scène ce qui semble caractéristique d'une époque. La nouvelle de *Dietegen* ne s'embarrasse point de tels soucis : elle évoque bien quelques événements réels, mais c'est d'assez loin et sans leur attribuer plus qu'une valeur épisodique ; et quant à la couleur historique, elle s'y conforme dans la mesure où ce que nous connaissons de l'époque mise en scène est, pour l'humour et la fantaisie, un adjuvant et non une gêne (et qui saura jamais à quel point les préoccupations du roman historique le plus documenté sont un leurre ?). Dès le début, l'humour triomphe : Seldwyla avait jadis pour voisine une ville morose et sombre nommée Ruechenstein, dont les sévères bourgeois n'entendaient pas raillerie, surtout quand il s'agissait de l'exercice de leurs droits judiciaires. Et c'était pain bénit pour les joyeux Seldwylois que de jouer un tour de leur façon aux ténébreux justiciers de Ruechenstein (2). Un jour, cependant, pour consacrer un

(1) Encore un des projets de Berlin (B. III, p. 14). *Leben aus Tod* (de la mort à la vie), tel devait être le titre primitif ; il est probable qu'à l'origine c'était très nettement Küngolt qui se trouvait l'héroïne de la nouvelle, et que, devenue coquette comme d'autres personnages de Keller deviennent ambitieux, par esprit de chimère, elle se trouvait soumise à la « cure » ordinaire qu'il prescrit à son monde fictif.

(2) Melchior Schuler, *Thaten und Sitten der Eidgenossen*. I, p. 504 (à propos de Lucerne). « Un tout jeune garçon qui, en dépit de son âge, avait déjà commis plusieurs vols, fut condamné, en 1473, à la hart ; par égard pour sa jeunesse, on intercéda pour lui, et il fut décidé que, par grâce, il serait noyé et non pendu ! Le bourreau le jeta dans la rivière, l'en retira à l'endroit prescrit, coupa ses liens et le laissa pour mort. Les valets de justice le mirent dans un cercueil qui se trouvait avoir une fente ; des enfants regardant par cette ouverture virent ses lèvres remuer ; des femmes apprirent la chose, accoururent, brisèrent le cercueil, trouvèrent l'enfant encore en vie et le portèrent à l'hôpi-

accommodement convenu entre les deux parties, les notables de Seldwyla rendent visite, avec leurs femmes, aux habitants de Ruechenstein; le clou de la fête est l'exécution d'un petit orphelin, Dietegen, injustement condamné pour avoir troqué contre une arbalète une cruche qui ne lui appartenait pas; et quand les Seldwylois s'en retournent chez eux, ils rencontrent le cortège qui revient du gibet. Dietegen, pendu trop sommairement, est rappelé à la vie par Küngolt, la fillette du forestier de Seldwyla. Ces messieurs de Ruechenstein consentent à abandonner le petit ressuscité; et Dietegen, pris sous la protection expresse de Küngolt, adopté par le forestier et sa femme, trouve dans la maison des bois une famille et un foyer: pages ravissantes, d'une fraîcheur et d'une émotion par où elles égalent les plus belles idylles enfantines, les premiers chapitres du *Moulin sur la Floss* de G. Eliot, les passages les plus ensoleillés des psychologies ingénues tracées par Dickens ou Daudet, tous ces tableautins où triomphe l'heureuse et allègre aurore d'une existence. Dietegen devient un vaillant garçon, studieux, hardi et sage, qu'on cite volontiers en exemple à la fantasque et capricieuse Küngolt. Et, un soir de mai qu'un bal a été improvisé sous les arbres prochains, les deux jeunes gens se jurent fidélité.

Mais la femme du forestier meurt à quelque temps de là, et voilà qu'à sa place s'introduit dans le ménage une cousine éloignée, Violande : elle s'avise tout de suite de se rendre indispensable dans la maison en séparant et en éloignant l'un de l'autre les deux jeunes gens, et la coquetterie de Küngolt, la fierté trop brusque de Dietegen favorisent son jeu. Un jour, à la Saint-Jean, comme Violande, Küngolt et les autres femmes de la maison sont en humeur de se réjouir, une troupe de jeunes gens de Ruechenstein débouchent de la forêt, en quête, eux aussi, d'un divertissement. Des danses s'organisent, et une sorte de coquetterie sauvage s'allume dans l'âme de Küngolt. Elle court chercher dans la chambre de Violande une fiole contenant un philtre d'amour qu'elle

tal; il revint à lui, vécut de longues années, devint un homme de bien, prit femme et eut de beaux enfants. » L'exemplaire de cet ouvrage que possédait Keller (Bibliothèque municipale de Zurich) lui appartenait depuis 1857.

verse dans le vin des jeunes gens ; mais le vrai sortilège, ce sont ses regards, qui enflamment les désirs de tous les hommes. Aussi une querelle s'engage-t-elle entre eux, et le fils d'un notable de Ruechenstein est tué par un de ses compagnons. Ses concitoyens, aussitôt, demandent justice, et Küngolt est dénoncée et convaincue de sorcellerie ; on refuse de la livrer à ceux de Ruechenstein, mais elle restera pendant quelque temps enfermée dans une maisonnette, en plein cimetière. Comme elle a peur, la nuit, Dietegen vient la veiller, par pure fidélité, car il la croit toujours une mauvaise et malicieuse créature, alors que sa réclusion et le spectacle d'un dévouement aussi constant inspirent de salutaires pensées à la jeune fille.

Cependant les Cantons marchent contre Charles le Téméraire ; le vieux forestier trouve une mort valeureuse à Granson, Dietegen se couvre de gloire et devient chef d'une bande de partisans dont il commence à prendre les habitudes insouciantes et rudes. En son absence, Küngolt, qui a fini sa peine et qui erre mélancolique à l'endroit où jadis on fêta la délivrance de Dietegen, est arrêtée par les autorités de Ruechenstein. On lui fait vite son procès, et elle est condamnée à mort. Mais Violande, qui n'est plus l'intrigante d'autrefois, se met en route pour dire à Dietegen la détresse de celle qu'il a tant aimée. Le jeune capitaine accourt à temps pour sauver Küngolt en l'épousant (1). Et il revient vers la maison forestière en portant dans ses bras Küngolt endormie — et guérie de tout ce qu'il y avait en elle d'inquiet et de désordonné, de capricieux et de morbide. Si bien que Dietegen et sa femme firent souche d'une longue lignée de vaillants citoyens.

Dietegen nous transportait dans un passé qui n'avait même pas la prétention de l'exactitude historique ; au con-

(1) M. Schuler, *Thaten und Sitten der Eidgenossen,* III, p. 469 : « Le Conseil condamna à mort, en 1632, une fille qui avait tué son enfant. Alors un jeune homme de Ratisbonne se présenta pour l'épouser. Selon l'antique tradition, la condamnée fut graciée sur la prière du clergé; le couple fut uni à la maison de ville et ensuite banni pour toujours. »

traire, la dernière des nouvelles des *Gens de Seldwyla*, *le Rire perdu*, nous ramène en pleine vie moderne et helvétique, et avec l'intention expresse de l'auteur (1). Seulement c'est encore un de ses projets de Berlin qu'il reprend et développe après des années, auquel il confère ainsi une valeur différente de celle qui avait pu lui être attribuée au début, au temps où Seldwyla était avant tout la ville chimérique et folle... Le héros de l'histoire est encore un de ces joyeux Seldwylois qui ont besoin de si sévères disciplines pour prendre enfin le goût de la vie sérieuse (2), et voici que le poète, après quinze ans, a recours à cette figurine légère, et qu'il la place, sans modifier ni renforcer ses lignes essentielles, au milieu de conflits et de préoccupations pour lesquels elle ne semble point faite. C'est, à mon sens, le principal défaut de cette nouvelle, et peut-être la vraie cause des autres imperfections de l'œuvre : un rôle trop lourd confié à un acteur qu'on y sent mal à l'aise, qui remplit mal l'enveloppe du personnage qu'il est chargé de jouer.

Car c'est simplement un joli chanteur, assez dénué de vie profonde, malgré toute sa séduction d'allures, que Jukundus Meyenthal, le jovial porte-bannière de la société chorale de Seldwyla ; mais quelle constante bonne humeur, et quel sourire irrésistible ! Avec quel entrain il chante à pleine voix des couplets de fête, sur la route qui mène de

(1) Dès 1870, Keller méditait de décrire quelque jour l'état d'agitation et d'incertitude qu'avait suscité dans son pays le mouvement qui tendait à des révisions constitutionnelles (B. III, p. 65) ; et en 1872, après avoir publié les *Sept Légendes*, la moins suspecte d'actualité de ses œuvres, lui semblait-il, il se promettait d'être autrement explicite dans la nouvelle qu'il projetait (B. III, p. 83). Il est étrange qu'il se soit étonné ensuite que maint critique trouvât trop particulières et locales certaines allusions renfermées dans cette œuvre (B. III, p. 176, 182, 202).

(2) Cf. B. III, p. 34, où, parmi d'autres indications, utilisées ou négligées dans la suite par Keller, se trouve une allusion à « la Fête de Chant » et au « Chanteur ». Et B. III, p. 169 : « Je n'avais d'abord que l'idée d'un burlesque rouleur de fêtes, qu'il n'est pas possible d'utiliser dans l'existence de tous les jours. Ensuite, ayant modifié mon titre, je me haussai à un diapason un peu plus élevé, et finis par m'aviser de conclure mon recueil légèrement funambulesque par un plus sérieux tableau de civilisation et de vie sociale. Ce tableau, il eût été facile de le développer jusqu'à faire de l'œuvre un roman indépendant qui remplît un volume. »

Seldwyla au chef-lieu du canton ! Un festival s'y donne, où les Seldwylois remportent le premier prix ; et leur bannière est décorée par la belle Justine Glor : et, tandis que Jukundus incline la hampe et que Justine la pare d'une couronne de victoire, on s'aperçoit que le même sourire resplendit sur leurs deux visages, et que « ces deux êtres sont de la même patrie, d'où viennent ceux qui sont doués de ce sourire... ». Eux aussi, ils ont conscience de cette gracieuse identité, et rougissent en se regardant. Et Jukundus retourne, amoureux sans espérance de la belle héritière des Glor, de Schwanau, chez sa bonne femme de mère. Celle-ci se met en campagne pour tout arranger, car elle est entreprenante et habile, comme les mères dont Keller munit à l'ordinaire ses héros préférés, têtes peu pratiques et volontés peu tenaces. Sa stratégie lui réussit à merveille, et Mme Glor, de Schwanau, si douairière et « grande industrielle » qu'elle soit, finit par consentir au mariage de sa fille avec le petit Seldwylois sans position ni fortune. A Seldwyla, où réside au début le jeune couple, Jukundus d'abord gagne sa vie dans le commerce des bois. Puis, considérant comme un sacrilège le déboisement qui s'attaque aux arbres les plus vénérables, il change de profession, et ses affaires ne tardent pas à s'embarrasser. On lui conseille d'accepter l'abri et l'emploi que lui offre la famille de sa femme, et il s'installe à Schwanau avec Justine. Mais il s'acquitte avec peu de bonheur des diverses fonctions qu'on lui confie successivement à l'usine Glor; il se trouve peu à peu écarté de toute activité sérieuse, et implicitement classé parmi les gens qui ne sont bons à rien (1).

Cependant le pasteur de Schwanau est un des plus déterminés parmi les théologiens de l'extrême gauche protestante, qui méditent d'adapter le dogme et le culte aux conditions des temps nouveaux (2) : il faut, pour assurer à l'Eglise une

(1) Je ne serais pas éloigné de rapprocher ce motif d'un détail de la vie de Feuerbach. Il était devenu, par son mariage, co-possesseur d'une fabrique à Bruckberg où il résida, et touchait la part de dividendes qui revenait à sa femme. Mais, les affaires allant mal, le philosophe fut considéré par la famille de celle-ci « comme un bourdon parasite et embarrassant ».

(2) C'est vers 1870 que les doctrines d'accommodation du protestantisme libéral, que préconise le pasteur de Schwanau, occupèrent surtout l'attention

place dans les préoccupations du présent, faire quelques sacrifices à la libre-pensée, jeter par-dessus bord les dogmes surannés et tendre à confondre le sentiment religieux avec la notion de l'inconnaissable, que les esprits les plus cultivés ne sont pas les derniers à avouer. Les beaux-arts doivent prêter leur concours à la religion pour favoriser l'essor de la partie spirituelle de l'homme. Et l'on se met, en conséquence, à décorer l'église, la simple église de Schwanau : Justine, à qui cette réforme des choses religieuses plaît infiniment, s'y emploie de toutes ses forces. Son mari, resté neutre, subit les attaques peu déguisées du pasteur ; un soir qu'il est allé chercher sa femme au presbytère, l'assaut est si violent qu'il réplique avec une égale âpreté, ne reconnaissant à personne le droit de lui enseigner de prétendues vérités dont, en bonne conscience, les théologiens eux-mêmes reconnaissent l'incertitude. Justine est désespérée de cette sortie de son mari, et, de retour chez eux, elle lui reproche de n'être qu'un propre-à-rien. Jukundus réveille sa vieille mère, et s'en va, dans la nuit, à la ville. « Et de ce moment avait disparu, du visage des deux époux, l'aimable et joyeux sourire de jadis, aussi complètement que si jamais il ne s'y était épanoui. »

Jukundus se tire d'affaire à la ville. Mais c'est, pour la Suisse, une époque troublée de transition politique (1) ; l'oc-

de la Suisse évangélique. Le *Reformpfarrer* Heinrich Lang, en qui l'on a prétendu reconnaitre l'original du pasteur de Schwanau, et qui fut, dans la Suisse allemande, le plus éminent représentant de cette doctrine, se trouvait, en 1863, à la tête de la paroisse de Meilen, sur le lac de Zurich, après avoir quitté Wartau, où il était auparavant, et dont le nom pourrait à la rigueur avoir inspiré le mot même de Schwanau : en 1871, il fut appelé à l'église St-Pierre à Zurich. Cf. sur l'efficacité du protestantisme libéral, quelques pages du *Journal intime* d'Amiel en 1869 (2e vol. p. 57), qui condamnent « l'idée trop frivole de sainteté » et une sorte de mondanité théologique inhérentes à cette modernisation des dogmes.

(1) Une série de mouvements révisionnistes partiels s'attaquait, dans les différents cantons, à la Constitution de 1848, tendant à faire triompher la conception du gouvernement direct, du pouvoir non seulement constituant, mais législatif du peuple même. Le succès décisif, la révision de Zurich en 1869, n'alla pas sans des troubles qui, pour n'être point sanglants, n'en ébranlaient pas moins la vie sociale du canton ; d'abord pacifique, le mouvement révisionniste recourut vers 1868 à de fâcheuses et agressives calomnies lancées contre les modérés les plus honorables. Cf. B. III, p. 6.

casion ne semblant point favorable à un franc mouvement populaire, l'obscur sentiment que les hommes du régime actuel ont fait leur temps se manifeste d'une manière détournée ; une louche campagne de diffamation et de délation commence, qui s'attaque d'abord aux hommes publics, puis aux particuliers. Jukundus, dans la naïveté de son ardeur progressiste, prend beaucoup de mensonges pour paroles d'Evangile, et fréquente, non sans malaise, la société des dénonciateurs. Un jour qu'il a traité à l'auberge ces singuliers amis, — et quelques détails du repas sont encore plus singuliers que les invités eux-mêmes, — on décide d'attaquer de nouvelles personnalités ; mais, comme on ne connaît rien contre leur réputation, Jukundus est chargé d'aller aux renseignements chez une vieille mégère dont il saura bien tirer quelques racontars fielleux. Et, malgré sa naïveté, Jukundus se sent malheureux et n'a point rappris à sourire.

Sa femme, elle aussi, regrette les jours passés : une catastrophe commerciale qui a fondu sur la maison Glor, et le travail manuel auquel il lui faut se livrer, n'ont pas fait diversion à sa peine. Ni la prière dans l'église qu'elle a aidé à décorer, ni le ministère du pasteur novateur ne lui semblent un sûr remède ; et voici enfin que le prêtre lui-même, ruiné par des spéculations malheureuses, repoussé du chevet d'un agonisant, avoue l'hypocrisie de son ambition religieuse (1). Si bien que Justine, plus désolée et plus désorientée que jamais, envie jusqu'à la vieille mendiante, sûre de sa foi superstitieuse, qui s'en va en pèlerinage, à pied, « pour faire plaisir à la Vierge ». Elle se souvient, dans sa détresse, de deux femmes, la veuve Ursule et sa fille, qu'on cite comme des exemples de simple piété et d'absolue tranquillité d'âme, et qui appartiennent à une secte de pauvres et d'hum-

(1) Il y a certainement, de la part de Keller, une outrance fâcheuse et qui nuit à la thèse qu'il défend, dans ce vilain rôle attribué au pasteur : ce n'est plus le représentant des idées religieuses en face du libre-penseur Jukundus, mais le plus récusable type de rhéteur théologique. Le pasteur de Schwanau ne croit plus à la divinité du Christ et à l'absolue vérité des doctrines révélées, et son défaut de sincérité et de franchise le retient seul au service de l'Eglise : médiocre victoire, par conséquent, pour la libre-pensée.

bles qu'ont suscitée des prédicateurs errants (1). Elles habitent, à trois lieues de Schwanau, une maisonnette qu'elles partagent avec la mégère vers qui Jukundus est délégué en mission : c'est là que s'achemine, elle aussi, l'inquiète et mélancolique Justine. Hélas, ces deux femmes dont la vie est un merveilleux exemple de quiétisme inconscient, elles ne peuvent, lorsqu'il s'agit de donner des conseils, que répéter machinalement ce qu'elles ont jadis entendu dire à leurs prédicateurs. Justine comprend que ces deux braves êtres « tenaient leur paix spirituelle d'ailleurs que de leurs dogmes et ne pouvaient dispenser celle-là en même temps que ceux-ci » ; elle ne sait comment interrompre leur prédication sans les blesser, quand un cri retentit dans la chambre voisine : et, par la porte entr'ouverte, on aperçoit Jukundus serrant à la gorge la mégère, que, dans un mouvement de colère, écœuré de tout le venin qu'elle sécrète, il n'a pu s'empêcher de réduire violemment au silence. Heureux de cette rencontre imprévue, les deux époux s'embrassent et conviennent d'un rendez-vous pour le lendemain, un dimanche, chez les grands-parents de Justine, d'excellents vieillards qui ont toujours eu beaucoup d'indulgence pour le mari de leur petite-fille.

Le matin venu, Justine va au-devant de son mari à travers la campagne ensoleillée et toute frémissante de sonneries de cloches ; « aussitôt qu'ils s'aperçurent, le rire qu'ils avaient perdu revint sur leurs visages, et ils mirent tout leur cœur dans leur étreinte et leur baiser ». La question religieuse est résolue sur-le-champ, car Jukundus, en quelques paroles catégoriques, proclame le droit qu'ont les hommes de bonne volonté et de franche conscience, de récuser l'enseignement des gens qui prétendent leur imposer, comme les fondements indispensables de la vie morale, des hypothèses incertaines, dont ils ne sont pas sûrs eux-mêmes. Sa femme se rallie à cette solution négative ; et tandis que Jukundus lui tient son rapide sermon, elle rougit « de sentir qu'elle aurait pu, depuis

(1) Les modèles réels de ces deux âmes simples sont la mère Marti et sa fille Baebeli, deux locataires de Mme Keller, à partir de 1832, et membres convaincus de sectes anabaptistes.

longtemps, l'entendre lui parler avec cette franchise, si elle s'était confiée à lui plus qu'à un homme d'église ». La réconciliation est complète entre les époux, et leurs enfants hériteront de leur sourire, qui désormais ne disparaîtra plus de leurs visages...

Jukundus, apôtre éloquent de la morale indépendante et de la haute irréligion, Jukundus promu à la dignité de directeur de conscience et faisant à Justine une profession de foi « libertine » qui semble à sa femmeplus probante que les belles homélies du pasteur de Schwanau (1), — est-il assez loin de Seldwyla, assez différent du joyeux et léger chanteur que nous présentait le début du récit ! Plus encore que l'irruption soudaine de détails trop locaux et particuliers dans une nouvelle dont le prélude fantaisiste et humoristique ne fait guère prévoir cette subite allure d'étude sociologique, plus encore que le raccourci et la condensation de motifs qui auraient mérité un plus ample développement et qui, en effet, annoncent *Martin Salander* plutôt qu'ils ne rappellent les contes précédents des *Gens de Seldwyla,* cette inadéquation du héros initial à la thèse qu'il doit ensuite défendre me semble le principal défaut de composition du *Rire perdu.* Keller avait raison assurément d'admettre que le conflit qu'illustre sa nouvelle est de ceux « qui peuvent surgir entre mari et femme, au milieu de l'apparent libéralisme religieux et de l'état de culture actuel (2) » ; la solution qu'il donne à ce conflit n'a rien que de parfaitement moral, de digne et de sage ; elle est celle que des livres de haute conscience et de fière moralité comme l'*Irréligion de l'Avenir* de Guyau ont admise, celle que sans doute bien des ménages modernes, avec moins de franchise, admettent implicitement. Mais comme je la voudrais voir défendre par un « irréligieux » de plus d'autorité que ce Jukundus Meyen-

(1) Mais qui n'a point toute l'intransigeante hostilité qu'on a prétendu. Keller prétend avant tout proclamer, en somme, le droit à la morale indépendante, et gourmander l'absence de sincérité d'un pasteur qui n'est pas ce que son caractère et ses dispositions le prédestineraient à être, — un homme d'affaires, et non un guide spirituel. On a voulu voir dans ces mots de Jukundus : « C'est la fin du service divin... » une parole symbolique d'hostilité.

(2) B. III, p. 176, et 201.

thal, même mûri et ennobli par ses déboires et ses expériences, et comme il me semble peu certain que ce gentil garçon, pour la tranquillité du ménage, n'accepterait pas les théories du pasteur de Schwanau et les pratiques religieuses de sa propre femme ! George Sand, qui, dans sa *Mlle La Quintinie*, traitait, au fond, le même conflit en 1863 (1) et qui lui proposait la même solution, admettant aussi que « l'âme des époux ne doit pas faire deux lits », et concluant en faveur de la libre-pensée, avait donné à sa thèse plus de force : le dissentiment était plus vraisemblable entre la dévote Lucie La Quintinie et Emile Lemontier, libre-penseur plus intellectuel et plus conscient que le héros de Keller. Les arguments présentés y gagnaient en valeur efficace et la conclusion en portée générale, alors qu'ici le lecteur est pour ainsi dire obligé d'agrandir par lui-même et de hausser les termes du débat.

Il y a loin, on le voit, de *Pancrace le boudeur* au *Rire perdu*, de l'espèce de confession subjective qui ouvre le recueil des *Gens de Seldwyla* à l'étude de mœurs politiques et religieuses développée autour de la thèse qui en clôt le dernier volume. Ce n'est point à dire que cette comédie aux actes si divers par la fable, le ton, le milieu et le décor, manque d'unité : tous ses épisodes, nous l'avons vu, procèdent d'une inspiration à peu près identique. C'est l'éducation par la vie — grâce parfois à de singulières rencontres et après de fantaisistes combinaisons d'événements — d'êtres moyens et sans grandes qualités héroïques, mais de trame honnête et sûre, que leurs aventures assouplissent et fortifient, guérissent surtout du mal de rêverie, de l'ambition de paraître, d'une conception romanesque de la destinée. A condition de n'être point de faux « justes », ou d'incurables Viggi Stoerteler, ces chimériques savent profiter des enseignements de l'existence, accepter la loi commune du travail, se résigner à ne point se donner pour ce qu'ils ne sont pas. Et si *Roméo et Juliette*, la

(1) En réponse, comme on sait, au *Mariage de Sibylle* d'O. Feuillet (1862), qui concluait au contraire à la nécessité d'une commune croyance religieuse entre époux ou futurs époux.

plus célèbre de ces nouvelles, est celle aussi qui rentre le moins dans l'ordinaire *quadro*, et ne semble point réductible à la donnée générale qui se poursuit dans cette œuvre, n'oublions pas que l'auteur lui-même la considérait comme presque accidentelle, « hétérogène » en tout cas, au sens étymologique du mot, parmi les autres récits du premier recueil.

Elle y tient pourtant à d'autres égards. Car une autre unité encore relie la variété de ces nouvelles ; le lecteur a le sentiment qu'un cadre commun enserre tous ces tableautins, aquarelles, gravures et légers crayons. Cette unité, c'est le « chœur » des Seldwylois, ce sont les gens de Seldwyla proprement dits, ceux-là mêmes qui, spectateurs attentifs ou comparses de l'action, ont fourni à l'ouvrage son titre, tandis que beaucoup des protagonistes ne sont point des indigènes de la fantastique petite ville. Plaisamment décrits dans les préfaces des deux recueils, caractérisés avec tant de drôlerie élémentaire qu'on les dirait issus d'une tradition populaire, ils apparaissent çà et là, au détour du récit, foule anonyme de petites gens toujours prêts à se gausser des mésaventures d'autrui, prompts à laisser là leur besogne d'artisans, d'employés ou de ménagères pour se divertir à peu de frais ; ou bien, invisibles, on les sent toujours obscurément présents, sédentaires derrière les petits carreaux des maisons, jugeant les choses de leur ville en des conciliabules de commères ou autour des tables des brasseries. Ce sont eux qui déterminent en quelque sorte l'atmosphère morale de cette Seldwyla et qui rendent vraisemblables et plausibles toutes les singulières aventures dont leur ville s'égaya ; ce sont eux aussi qui symbolisent la médiocrité, le manque de vaillance et d'esprit de suite, la sotte *Gemütlichkeit* dont Keller souhaite guérir ses héros, ou dont il tâche de les préserver. Ils sont, en somme, *la petite ville*, considérée avec bonne humeur et sans trop de sévérité par un homme qui en perçoit les travers moraux sans se retenir de goûter la drôlerie de ses ridicules.

La petite ville, sa physionomie et ses travers ! Il y aurait une étude intéressante à faire sur la manière dont la littéra-

ture a jugé et décrit la mesquinerie des destinées, la petitesse des susceptibilités et le grotesque des ambitions d'amour-propre que cerne un horizon étroit de petite ville peinte, comme disait La Bruyère, sur le penchant de la colline... En France, la littérature a été naturellement inclinée à prendre la capitale comme terme de comparaison, et beaucoup des ridicules de la *vie de province* sont surtout des ridicules de la province comparée à Paris : on est muse du département ou bourgeois de Molinchart parce qu'on singe maladroitement certaines formes de la vie parisienne. Mme de Staël l'a remarqué à propos de la *Petite Ville* de Picard, les habitants de la province cherchent sans cesse à imiter Paris, — et c'est de quoi s'aperçoivent d'abord et se moquent surtout les écrivains. En Allemagne, la Résidence jouant au XVIIIe siècle un rôle analogue de séduction sur les petites villes de la province, leur principal travers était de semblable nature : tous les *Krähwinkel* s'ingéniaient à se donner des airs. Mais en notre siècle, plus peut-être dans la littérature que dans la vie, la petite ville allemande paraît avoir eu plus d'autonomie. Ses habitants n'ont point à rougir d'être de leur province, et les romans de Raabe ou de Hacklænder peuvent leur reprocher plutôt des vices de caractère ou d'esprit *en soi*, des déviations et des perversions qui les éloignent de l'humanité, non des ridicules qui sont tels surtout au gré d'un type d'existence ou de sociabilité consacré par l'exemple de la très grande ville. Il y a dans cette différence la marque d'une décentralisation longtemps persistante, que les conditions modernes faites à la vie allemande ne tendent que de nos jours à effacer.

Aux yeux de l'observateur français, le détail topographique le plus saillant de la petite ville, c'est la grand'route qui la rattache à Paris, par où lui viennent ses idées, ses modes, et les visiteurs qui daignent l'honorer de leur présence et de leur mauvaise humeur moqueuse. Pour le romancier allemand, si proche que soit la grande ville la plus voisine, quelque part qu'elle ait dans les préoccupations de la bourgade, un autre élément passe encore avant celui-là et se mêle à la vie de la cité minuscule, — la nature, les environs,

les forêts et les champs avoisinants. Ceci est particulièrement vrai de Keller et de ses *Gens de Seldwyla*. Le décor de nature qui se déploie autour de la petite ville, auquel les Seldwylois renforcés sont d'ailleurs insensibles, ne fournit pas de simples hors-d'œuvre descriptifs. Tandis que la foule des philistins de Seldwyla reste fermée à la beauté des choses, il semble que la Nature, s'emparant avec plus de force, à certains moments, des personnages, contribue à dissiper les malentendus et à complèter cette sorte d'assainissement que G. Keller se plaît à réaliser chez ses héros. Elle est leur alliée silencieuse contre les incertitudes et les aberrations que la ville a mises en eux, et c'est dans son domaine que se passent les plus importants épisodes, que se prennent les graves partis, que se font les déclarations décisives. Pour ne rien dire de *Roméo et Juliette au village*, où la vie des champs s'unit, et c'est trop juste, à tous les détails de l'action, le plein air accueille et abrite les exhortations de Mme Amrain à son fils, la suprême rencontre de Wilhelm et de Gritli, la réconciliation de Jukundus et de Justine, l'explication de Wenzel et de Nettchen, la tendresse reconquise entre Dietegen et Küngolt, et même le semblant d'amour qui met Züs Bünzlin aux bras de Dietrich. Et combien d'autres coins, agrestes ou forestiers, entrevus à l'extrémité des ruelles tortueuses ! combien de feuillages verts et de lambeaux de ciel bleu apparus parmi les dentelures des hauts pignons ou derrière les murs des jardins ! On conçoit combien cette évocation des prés et des bois devait ajouter de couleur et de fraîcheur à ces tableaux, et combien peuvent paraître grises et ternes, à côté de cette bourgade nichée dans une campagne verdoyante, les petites villes maussadement isolées et comme repliées sur elles-mêmes, Kræhwinkel et Abdère, où tout le monde ignore les horizons voisins...

La couleur et la lumière, ce sont les métaphores auxquelles reviennent invinciblement ceux qui cherchent à caractériser les *Gens de Seldwyla*. Ne nous dissimulons point les imperfections qu'on peut relever dans ce livre, l'arbitraire enchaînement de l'action, le manque d'équilibre des développements, la singularité et le goût douteux de certains

détails. Mais ces deux volumes n'en sont pas moins « un livre de clarté, un livre d'été », comme disait B. Auerbach, « un arc-en-ciel étincelant sur la grisaille coutumière des choses », écrivait Paul Heyse dans un sonnet fameux. La lumière et la couleur, le pittoresque des personnages et des événements, une vivacité de tons qui rappelle les plus bigarrés des conteurs de la Renaissance, avec plus de souci moral : voilà, bien plus que l'intensité de la psychologie ou la minutie pénétrante de l'observation, bien plus que l'émotion communicative, ce qui fait vivre les *Gens de Seldwyla*. Et il faudrait que le public allemand devînt fort indifférent à des qualités de couleur qui ne sont pas trop fréquentes dans sa littérature, fort insensible aussi à la fantaisie et à l'humour qui pénètrent ces nouvelles, pour que se trouve jamais absolument démentie la prédiction de P. Heyse garantissant l'avenir aux « immortels Seldwylois ».

CHAPITRE VI

FONCTIONNAIRE ET POÈTE

I. — 1856-1861.

> Je me suis remis de mes peines de Berlin et j'ai pris part à beaucoup de belles manifestations de la vie helvétique....
>
> *Lettre à Freiligrath, 30 avril 1857...*

Les premières lettres de Keller à ses amis de Berlin, après son retour à Zurich, respirent la plus entière, la plus sincère satisfaction. La joie matérielle, presque animale, de l'enfant, ravi d'avoir retrouvé un foyer, s'associe à la quiétude politique du citoyen, satisfait de reprendre sa place dans sa chère république, plus calme qu'à son départ, et à la fierté de l'homme de lettres, conscient d'avoir enfin donné sa mesure et de n'être plus l'espèce de raté qu'il semblait devoir rester. Bientôt, enfin, la splendeur de la saison nouvelle rassasiera du plaisir des yeux le paysagiste impénitent que Berlin avait un peu sevré de ses spectacles préférés. Et tout cela chante et rit dans les meilleures des lettres envoyées de Zurich, en 1856, aux amis que G. Keller a laissés dans le Nord.

Il a retrouvé sa mère et sa sœur dans le logement de la Gemeindegasse de Hottingen où elles se sont établies à Pâques 1855. « Ma mère est solide au poste, écrit-il à madame Duncker, et ces sept années ne l'ont presque point changée : elle fait tout elle-même et ne permet à personne de hasarder des observations ; et elle grimpe sur toutes les com-

modes et armoires pour descendre des boîtes ou pour fermer des clefs de tuyaux de poêles. J'ai été obligé de conquérir de haute lutte une serviette de table, et ma mère a fini par me donner, en cette qualité, une énorme nappe de vers 1790, prétendant qu'elle devait durer au moins quinze jours. Je puis m'en draper à table comme d'un peignoir de coiffeur. Quant à ma sœur, c'est une excellente fille, qui vaut bien mieux que moi. Un jour, comme j'étais de nouveau mélancolique et que, par distraction, j'avais un peu rudoyé maman, Regula me renvoya dans ma chambre et me sermonna si sévèrement que j'en restai absolument interloqué et abasourdi. Toutes deux ont eu grand plaisir à me voir de retour; mais, par exemple, je ne leur en ai pas imposé le moins du monde (1). » Il se promet, dès le mois de janvier, un printemps délicieux. « Nous habitons un rez-de-chaussée, au milieu d'un jardin, au pied d'une montagne couverte de jardins et de bois, de sorte que le printemps va de nouveau être très beau pour moi. Il n'est pas trop tôt ! » Et, dès le mois de mars, le voilà qui erre, comme un adolescent amoureux, dans la campagne à peine réveillée de son sommeil d'hiver... « Depuis dix jours déjà, rien que le ciel bleu et le soleil radieux et chaud. Je cours tous les soirs sur les collines, je tends le cou vers tous les points du ciel et je cherche des anémones...» Puis, quand le printemps triomphe, c'est une allégresse débordante. « A présent je jouis de nouveau du printemps, et c'est la première fois depuis bien des années. Nous habitons un rez-de-chaussée, dans un jardin hors ville : à la fenêtre, une vigne, et, tout près, de jeunes poiriers et pommiers, en fleurs en ce moment, et qu'on peut toucher de la main. Plus tard, le jardin doit être plein de roses, à en juger par ses nombreux rosiers ; et par-delà, rien que des prairies que bornent des bois, derrière lesquels on voit depuis ma chambre se lever la lune, et le soleil le matin. En cinq minutes je suis au pied, puis assez vite au sommet d'une verte montagne, véritable amphithéâtre que décorent les jardins, les pâturages et les habitations, que sillonnent, parmi la

(1) B. II, p. 332.

verdure, d'étroits sentiers et que couronnent des forêts; partout, le plus splendide coup d'œil sur les Alpes et le lac. Lorsqu'on ne fait que passer à Zurich, on est privé de tout cela et l'on ne se doute pas du tout quelles merveilles coquettes notre contrée recèle. Et ces splendeurs, je les ai pour ainsi dire à ma porte, je puis à tout instant lever le nez de dessus mon travail et jeter au dehors un coup d'œil rapide; et c'est maintenant seulement que je suis revenu à moi pour tout de bon... Cependant ma vieille petite mère va et vient et s'occupe, et je suis bien heureux d'en avoir été quitte pour la peur, cette fois-ci, et de l'avoir encore trouvée aussi vaillante et active que lorsque je l'ai quittée il y a sept ans. Car c'eût été une bien grande honte pour moi que de ne plus la trouver à la maison (1).... »

Il travaillait à mettre en œuvre divers projets nés à Berlin : outre les récits du second recueil des *Gens de Seldwyla*, les nouvelles d'une *Galatée*, « qui doivent, si la chose est possible, devenir un gentil petit *Décaméron* », le poème trochaïque qu'il avait commencé, à Berlin, contre ce qui lui semblait, dans le génie d'Henri Heine, le plus inadmissible, la coquetterie de la méchanceté et l'affectation de l'absolu manque de cœur : toutes œuvres terminées ou publiées plus tard, mais qui ont gardé, de cette période d'allégresse, une joie particulière. D'ailleurs, toutes les satisfactions que lui donnaient la maison familiale, le printemps et le labeur littéraire ne l'empêchaient pas de fréquenter bon nombre d'anciens ou de nouveaux amis. Il avait retrouvé plusieurs de ses vieux compagnons de rêve et de pensée, Wilhelm Schulz, Baumgartner, et d'autres; le chimiste Moleschott et le poète Herwegh, qu'il avait déjà connus, l'un à Heidelberg, l'autre à Zurich, en 1843, occupaient tous deux des situations universitaires. La création récente du Polytechnikum fédéral, où Keller avait failli devenir professeur, avait amené à Zurich toute une élite de savants et de gens de lettres étrangers (2)

(1) B. II, p. 354.

(2) Parmi les Français résidant alors à Zurich, Keller connut d'un peu près Ferdinand Flocon, ancien membre du gouvernement provisoire de 1848, et exilé du 2 décembre, et Challemel-Lacour, alors professeur au Polytechnikum, et plus tard président du Sénat.

et contribuait à donner une impulsion nouvelle à l'intérêt que Zurich avait toujours porté aux choses de l'esprit. Aussi entendait-on parler, écrivait Keller à Ludmilla Assing, « le bon allemand, le français et l'italien presque plus que le vieil allemand suisse. D'ailleurs la vie est ici furieusement animée. Tous les jeudis, se donnent des conférences académiques (dans le genre de la *Singakademie* de Berlin), dans la plus vaste salle de la ville; femmelettes et petits jeunes gens s'y précipitent par centaines et y tiennent de pied ferme près de deux heures... Ajoutez à cela les nombreux cycles de conférences spéciales aux astres de diverses grandeurs; si bien que tous les soirs on voit les servantes aller et venir avec les grandes lanternes à visites, pour éclairer extérieurement les dames qui sont illuminées intérieurement. On se dit bien à l'oreille que les prudes et bigotes Zurichoises auraient imaginé de transformer ces conférences en un système très décent et innocent de rendez-vous, et que leurs pensées ne seraient pas toujours concentrées sur le sujet traité (1).... »

Keller en vint assez vite à graviter autour des principales étoiles de cette pléiade éloquente. Le rayonnement n'en était pas toujours pacifique, car il arrivait qu'on se prît aux cheveux, et il y eut en particulier, entre Allemands du Nord et Allemands du Sud, une dispute à propos de prononciation qui fit la joie de Keller. Il avait eu bientôt fait d'ailleurs de choisir, parmi tous ces intellectuels, les caractères et les talents les plus sympathiques à sa propre manière de juger les gens et les choses. Bien qu'il appréciât fort l'amabilité de Moleschott et l'inclination de ce savant pour la littérature, bien que le philosophe Hermann Kœchly lui fût assez cher pour qu'en 1864 il déplorât son départ de Zurich en couplets humoristiques, c'est, parmi cette brillante phalange, pour Gottfried Semper et Friedrich Theodor Vischer qu'il semble avoir éprouvé les sentiments de congénialité les plus complets. Son vieil intérêt pour les choses de l'art contribuait à le rapprocher de l'architecte Semper, qu'un pareil dédain

(1) B. II, p. 355.

des futiles bavardages et un commun mépris pour toute pose et toute apparence prétentieuse signalait d'ailleurs à sa sympathie. Quant à Vischer, qui terminait à cette époque l'*Esthétique*, son œuvre la plus connue, ce vaillant Souabe, qui s'est plu si souvent à célébrer les qualités et les défauts de cette branche originale de l'arbre germanique, semble les avoir possédés, consciemment, à la plus haute puissance : l'idéalisme foncier, l'adaptation difficile aux conditions de la réalité, l'humour indépendant et les manières frustes et sans gène ; et il n'y avait pas là de quoi déplaire à Keller, très semblablement doué... Ajoutons que Vischer était séparé de sa femme et « très morose », ce qui n'était point pour effaroucher Keller le taciturne. L'occasion était propice pour nouer une amitié qui dura, de fait, jusqu'à la mort, et dont il reste divers témoignages amusants.

La plupart des personnes que leur profession ou leurs goûts intéressaient aux choses de la littérature et de l'art trouvaient un terrain de concentration dans la magnifique villa bâtie récemment à Enge, faubourg aristocratique de Zurich, par M. et Mme Wesendonck, des Rhénans de Dusseldorff qui avaient longtemps habité New-York. Richard Wagner fut quelque temps — jusqu'en 1858 — l'hôte des Wesendonck, et Keller, qui avait été accueilli, dès son retour de Berlin, par ces hospitaliers Mécènes, se lia un peu avec le grand musicien. Ce n'était pas, à coup sûr, le culte de la musique qui les rapprocha , et il est certain que le bon Gottfried, bien qu'il eût jadis joué sur sa flûte de singulières fantaisies, ne devait pas éprouver de grandes jouissances aux auditions de l'*Anneau du Nibelung* et de *Tristan*, dont Wagner produisait de temps en temps des fragments. Il dut plutôt être séduit par l'intelligence curieuse et inquiéte de ce merveilleux théoricien, et par la variété et l'originalité des aperçus qu'il savait relever d'une pointe de paradoxe impertinent et animer de sa mimique expressive et entraînante. Keller appréciait fort Wagner le poète, et deux fois, dans ses lettres, il recommande à Hettner de lire la *Trilogie*, « dont le texte contient un trésor de poésie primitive et nationale » ; et ce fut aussi l'auteur de *Tristan* qui lui fit connaître Scho-

penhauer, sans qu'une influence du philosophe pessimiste soit discernable dans l'œuvre de ce disciple si convaincu de Feuerbach Wagner n'était pas encore à cette époque, suivant Keller, le « prophète » qu'il devait être plus tard, et si impérieusement, — mais simplement un homme de génie fort aimable (1). Pourtant certains traits du caractère de Wagner — qui ne sont pas sans rapports avec telles de ses futures attitudes les plus agaçantes — n'ont point échappé à Keller; et l'on songe au Wagner vêtu de robes de soie pourpre, au cabotin frénétique qu'a voulu démasquer Nietzsche, en lisant le bout de phrase que notre Zurichois insinue immédiatement après les éloges qu'il ne marchande pas à son talent d'artiste : « ... Il est bien aussi quelque peu *coiffeur* et charlatan. Il entretient une table de toilette sur laquelle on peut voir une brosse à cheveux en argent dans une coupe de cristal... »

Ajoutant au charme de son paysage l'attrait d'une vie intellectuelle intense et cosmopolite, Zurich recevait, en ces années *cinquante*, la visite de voyageurs notables qui ne venaient point en simples touristes, mais prenaient contact avec la vie zurichoise. C'est ainsi que G. Keller vit en 1856 Liszt et la princesse Wittgenstein, plus tard Hans de Bülow et sa femme, la future Mme Wagner; puis c'étaient Varnhagen d'Ense et sa nièce Ludmilla qui s'arrêtaient à Zurich, ou Mme Duncker qui faisait passer par là l'itinéraire d'un voyage en Italie : c'était Paul Heyse, « un petit bonhomme tout à fait charmant », déclare Keller, si différent pourtant du délicat nouvelliste avec qui ses relations, d'ailleurs, ne devaient pas se borner là; et Hermann Hettner, qui, remarié en 1858, faisait de ce côté son voyage de noces; ou bien encore d'autres vieilles connaissances de Berlin, Adolphe Stahr et Fanny Lewald, le duo bizarre que G. Keller avait baptisé *la bête à encre bisexuée et quadrupède*. Plus tard, une autre figure

(1) En 1856. Quatre ans plus tard, d'ailleurs, il conteste l'efficacité poétique actuelle des « petits vers morcelés » des livrets wagnériens, « recherche d'archaïsme qui ne permet pas à cette langue de vêtir la conscience du temps présent ou surtout de l'avenir, et qui appartient au passé». *Nachgel. Schr. und Dicht.* p. 64.

intéressante qu'il devait avoir entrevue à Berlin, Ferdinand Lassalle, l'agitateur socialiste, s'installait à Zurich avec la comtesse de Hatzfeld : on sait comment, peu d'années après, cet être inquiétant de séduction et de vanité allait brusquement clore sa brillante destinée.

La fréquentation de littérateurs et d'artistes pour la plupart allemands ne faisait tort en aucune façon au patriotisme helvétique de Keller, ni à l'intérêt qu'il prenait à la vie nationale de son pays. Cette Suisse qu'il avait quittée en 1848, encore frémissante de la lutte du Sonderbund et incertaine de son avenir national, il avait été heureux de la retrouver pacifiée, pourvue d'une nouvelle Constitution, — celle de 1848, — dont plus de quinze cantons avaient salué la proclamation comme une garantie d'espérance et de concorde, comme le plus sage compromis possible entre les habitudes d'autonomie des cantons et les nécessités centralisatrices qui devaient resserrer le « lien fédéral ». Keller a assisté avec une sorte d'allégresse civique à l'application du nouveau contrat passé entre ses concitoyens et l'Etat, et il s'est réjoui de l'essor extraordinaire que prenait la Suisse à cette époque, où le renouveau politique coïncidait avec une brusque révélation des facultés industrielles latentes dans un pays longtemps classé parmi les contrées d'humble labeur agricole. De cette vie plus intense qui battait aux artères de son pays, Keller se plaisait à sentir les pulsations, non point comme un pur artiste qui se penche sur le spectacle des gaîtés et des labeurs populaires, mais comme un homme du peuple qui ne renie pas ses origines et s'en trouve assez proche pour communier avec l'âme des simples. Il est heureux de se retremper au contact des gens de la campagne, s'en va à Glattfelden, où un habit majestueux qu'il a rapporté de Berlin en impose si fort aux habitants, que deux de ses cousines, qui attendent un héritier, le revendiquent en même temps comme futur parrain. Il se réjouit de voir persister, avec l'instruction plus répandue, et malgré elle, l'ancienne bonhomie et la belle humeur d'autrefois : c'est que lui-même se met si bravement au niveau de ses compagnons de route et de table, et se montre si disposé à l'indulgence et même à

l'admiration! Il prend plaisir aux fêtes populaires zurichoises, aux inaugurations de lignes de chemin de fer, aux défilés des régiments scolaires; il s'enorgueillit du titre de membre d'honneur que lui décerne une société de chant de la ville, y répond en promettant de composer des strophes patriotiques qui sortent de la banalité « du lyrisme national », revient souvent à cette idée d'associer plus intimement la vie de la nation, la nation elle-même, à la production artistique. Il se mêle, cela va sans dire, aux luttes électorales, avec une belle ardeur combative qui rappelle les années enthousiastes de sa jeunesse. En somme, toute une ferveur de rapatrié qui sent rétrospectivement combien il se trouvait dépaysé et déraciné dans ce Nord où pourtant son intelligence s'est fortifiée, et qui tient à se convaincre que les fibres par où il est attaché au sol natal ne sont pas rompues...

La seule ombre au tableau, c'est la « chasse à l'argent », qu'il trouve plus âpre que jamais dans sa patrie; parmi les beautés de ce pays qui lui semble « merveilleux et doré », la passion du gain est le seul symptôme qui l'inquiète. Mais ce n'est encore qu'une impression passagère, une réserve incidente, et nous sommes loin, pour l'instant, des fortes indignations d'où naîtra *Martin Salander*. Au contraire, l'œuvre où il a mis les sentiments qui faisaient battre alors son cœur de citoyen est toute de satisfaction et d'allégresse. C'est la *Bannière des sept champions* (qui parut d'abord, en 1861, dans le *Volkskalender* d'Auerbach, qui devint ensuite comme le centre de cristallisation des *Nouvelles Zurichoises*), la plus franchement optimiste peut être de toutes les œuvres de Keller, la plus réaliste aussi et la plus voisine de ces âmes moyennes du petit peuple qui se trouvent si souvent, chez lui, relevées par la poésie ou déformées par l'humour.

Pendant les premiers mois qui suivirent son retour, Keller songeait à retourner en Allemagne pour ne pas s'*helvétiser* absolument. Il en fut de ses projets comme de bien d'autres plans de voyages, comme aussi, d'une manière générale, de tout ce qui se rattachait à son ambition toujours latente de lever l'ancre, comme il disait, pour la haute mer dramatique. En réalité, il ne quitta point la Suisse de long-

temps, ne s'absentant guère, de Zurich même, que pour de brèves excursions. En novembre 1857, il avait reçu la proposition — que lui-même traite de folle, *nærrisch* — d'accepter le poste de secrétaire de l'Association artistique de Cologne. Malgré les conditions avantageuses de cet emploi qu'on lui offrait, il refusa, « n'ayant plus envie de quitter Zurich, surtout pour un endroit auquel il n'eût pas songé de sa propre initiative ». Vers la même époque, il fut de nouveau question de le pourvoir d'une chaire au Polytechnikum fédéral : on lui eût laissé le choix de son enseignement, avec un traitement. Keller songea un instant à accepter. « Bien que je ne sache rien moi-même, écrit-il à L. Assing, je m'en vais pourtant risquer l'aventure : d'abord pour donner satisfaction, pendant quelques années, aux idées bourgeoises, et traverser la période critique sur ce pont-aux-ânes d'une fonction rétribuée ; ensuite, parce que les études qu'il me faudra faire me préserveront de la congélation intellectuelle et m'empêcheront de tomber dans un vague *gendelettrisme* (1)... » Et il prétend avoir dès maintenant toute la gravité de son prochain emploi et en recevoir les honneurs. « ... Je me comporte déjà avec dignité et ne fréquente plus que des sociétés où siègent recteurs et vieux titulaires ; et déjà trois ou quatre étudiants ôtent leur casquette quand ils me rencontrent dans la rue... » D'ailleurs, il ne lui en coûta nullement — la chose ne s'étant pas arrangée — de renoncer à ces prémisses de notoriété universitaire, ni à la fonction elle-même ; il ne se promettait, de cette activité professorale, aucun plaisir, bien au contraire. Et il est certain qu'avec son peu de goût pour l'amplification et même pour la parole, il aurait fait un maître au moins fort inégal, — intéressant et personnel presque toujours sans doute, mais de méthode peu sûre et d'éloquence fort variable.

Keller devait encore passer quatre ans avant que ce « pont-aux-ânes d'une fonction rétribuée » permît à la route de sa vie de franchir une période critique nouvelle ; ce ne fut qu'en 1861 que la sécurité complète entra dans son existence. Et

(1) B II, p. 411.

durant ces années où il était libre de disposer de son labeur et de son talent, il s'en faut qu'il réalise tous ses projets et toutes ses résolutions. Il se vante bien, dans ses lettres, d'avoir les doigts tout tachés d'encre, ou d'être prêt à chercher le bonheur dans l'encrier; mais ce sont là des crises de travail passagères, et la liste de ses productions ne profite guère du complet loisir dont il se trouve jouir. Il continue à prendre un intérêt intense à la vie de son pays, aux questions politiques dont Confédération et Canton se trouvent agités, et à contribuer surtout de son talent aux manifestations solennelles par lesquelles il semble que la conscience d'un peuple soit exaltée et précisée. Ces occasions d'être le porte-parole de l'émotion et du recueillement collectifs, ou mieux encore de prononcer les mots de sagesse et d'avertissement qu'un poète peut se permettre, ne manquent pas à Keller; et, qu'il s'agisse d'une souscription nationale pour liquider la dette laissée par la guerre du Sonderbund, d'une fête de chant, du cinquantenaire de l'Université de Zurich, d'un concours fédéral de tir, ou de la célébration du centenaire de Schiller qui associa, en 1859, la Suisse allemande à l'enthousiasme de l'idéalisme germanique, — il est prêt à mettre sa Muse au service de l'allégresse d'un jour; — une Muse sérieuse désormais, malgré son enjouement et son humour apparents, et qui ne néglige pas de glisser une parole de sagesse et d'exhortation salutaire parmi les éclats de la joie et du rire. Et c'est l'époque où Keller donne le plus l'impression d'une sorte de *vates* au petit pied, d'écrivain qui ne vit et ne rime et ne pense que pour donner une forme consciente à l'obscur instinct qui sommeille dans un peuple, dans un parti, dans un groupe, et, en même temps, pour prévoir, célébrer ou écarter les conséquences qui demain jailliront des émotions, des sentiments ou des idées d'aujourd'hui.

Pourtant, à moins de devenir une sorte de poète lauréat de la République helvétique, chargé de donner une digne expression aux accidents notables de la vie nationale, Keller ne semblait pas devoir trouver un gagne-pain dans ce rôle de Pindare au petit pied. Il se remettait à mener une vie

irrégulière, et, à l'hospitalité que pouvaient lui offrir des maisons amies, la résidence des Wesendonck, la campagne des Wille — d'autres amis de Wagner — à Mariafeld près de Herrliberg, ou telles familles zurichoises, il recommençait à préférer les longues séances, laconiques souvent ou grondeuses, dans un coin de café, avec des compagnons à qui, dit Baechtold, il rendait bien difficile leur amitié... Heureusement, des protecteurs influents ne le perdaient pas de vue, et, le 15 septembre 1861, les Zurichois apprenaient, non sans stupéfaction, que le gouvernement cantonal avait, dans sa séance de la veille, nommé Gottfried Keller greffier cantonal, par cinq voix contre trois. Le poste était recherché et bien rétribué; mais il exigeait des connaissances juridiques et une grande régularité de travail : le poète à la vie désordonnée et au labeur fantasque était-il bien l'homme de la situation? Ajoutez que G. Keller s'était joint en 1860 à une minorité d'opposition qui prétendait déléguer au Conseil national des députés plus énergiques et plus indépendants que les représentants actuels, et que les correspondances politiques qu'il envoyait à des journaux du dehors étaient fort éloignées d'être sympathiques au gouvernement dont il était appelé à faire partie. Aussi ce mécontent de la jeune école libérale, devenu soudain fonctionnaire, n'eut-il pas ce qu'on appelle une bonne presse; la plupart des journaux les plus modérés de la ville et du canton jugèrent au moins bizarre ce choix que le *Bund* et le *Landbote* semblent avoir été presque seuls à approuver; les plaisanteries allaient leur train, et l'on se demandait ironiquement si ce Pégase invité au râtelier de l'Etat saurait aussi accomplir sa bonne besogne patiente de labeur quotidien. Et les gens d'expérience et de sagesse hochaient la tête en lisant une défense passionnée que le *Landbote* consacrait au nouveau greffier cantonal :

« Qu'est-ce donc qu'un poète? N'est-ce que le parfum d'une fleur, le bouquet d'un vin, le chant d'un oiseau, le bruissement d'une forêt, le souffle du vent? Un poète n'est-il point un être tangible et réel comme vous autres?... Le poète Keller a-t-il sans profit atteint ses quarante ans, a-t-il sans profit habité Munich, Heidelberg et Berlin?... A-t-il

étudié sans profit, parce que, dites-vous, il n'a pas été spécialement étudiant en droit ? Mais alors, détruisez les temples de la culture générale, si pour un emploi spécial des études spéciales peuvent suffire ! Ne parlez plus d'Athènes, car les Athéniens faisaient de leurs poètes jusqu'à des généraux !... A l'œuvre on connaît l'artisan, et il n'y a que les fous qui, avant que la soupe soit cuite, la trouvent trop salée. Laissez au vieux Gottfried sa place au soleil, et inquiétez-vous de votre commerce et de votre industrie... »

II. — 1861-1876.

Que personne n'aille, s'il veut faire sa cueillette de laurier,
Le matin à son bureau avec des actes, et le soir sur l'Hélicon.
PLATEN. *L'Œdipe romantique.*

Les débuts de Keller dans ses nouvelles fonctions furent loin de donner tort aux adversaires de sa nomination. C'était le 23 septembre qu'il devait prendre possession de sa charge; or, la veille, qui était un dimanche, il avait assisté à une réunion organisée, en l'honneur de Ferdinand Lassalle, par une société bigarrée et cosmopolite ; et, jusqu'au petit jour, on avait bu du champagne et fumé — les dames aussi — de gros cigares. Bien que G. Keller eût été mis à la porte pour avoir violemment troublé les tours de magnétisme qui étaient un talent de société de Lassalle, il était dix heures du matin qu'il n'avait pas encore paru à la chancellerie : il ne se trouvait que de deux heures en retard ! Il fallut que le conseiller Hagenbuch, qui avait eu la plus grande part dans sa nomination, allât chez lui pour le réveiller ; et le nouveau greffier cantonal reçut, le jour même de son entrée en fonctions, une sérieuse admonestation.

Ce fut la seule qu'il eût jamais à subir pendant les quinze années que dura sa charge. Lui qui n'avait pas su apprendre

à l'école de la misère le secret du travail régulier et suivi, il devint le plus consciencieux des fonctionnaires, et mérita d'être regardé, par des gens qui s'y connaissaient, comme le plus sûr et le meilleur des greffiers cantonaux de la Suisse entière. Et il ne s'agissait point d'une sinécure, de quelque bonne et grasse prébende plus propre à nourrir un homme qu'à l'occuper. « Il est bien loin, écrivait en 1876 Keller lui-même (1), le temps où le greffier municipal, l'encrier à la ceinture, brûlait, les jours de beau temps, sorcières et hérétiques, organisait le banquet de la municipalité, parcourait à cheval la ville, flanqué d'un héraut et d'un trompette, afin d'annoncer la foire de printemps, ou accompagnait même la bannière communale en ses expéditions, d'où, en qualité de secrétaire d'armée, il mandait au Conseil de la cité le glorieux châtiment d'un adversaire. De tout cela, il n'est plus question aujourd'hui. Bon an mal an, on reste assis à son paisible secrétaire, occupé à donner aux concessions de chemins de fer trop hirsutes un petit coup de peigne, à parapher des projets de loi, issus des amendements et des votes d'une ou de vingt douzaines de têtes turbulentes, et reparaissant peut-être pour la seconde ou la troisième fois, dans la même dizaine d'années, à propos du même sujet. On s'occupe de promulguer les nouveautés les plus récentes, et, dans le manuel usé de la législation courante, dont les marges sont déjà couvertes des notes de défunts prédécesseurs, on barre, page par page, les décisions invalidées qu'on avait soi-même, peu d'années auparavant, accrochées dans ce temple de papier; et, ce faisant, on est tenté de n'avoir point tout le respect qu'il conviendrait pour le souffle fraîchissant de la vie, pour la fougueuse marche en avant du peuple, qui cause de pareils changements... » La tâche qui incombait au bureaucrate supérieur qu'était le greffier cantonal se trouvait aussi étendue que variée. Il tenait le procès-verbal des séances du *Regierungsrath* (conseil exécutif), et, en qualité de secrétaire des affaires extérieures du canton, il avait à rester en contact avec le Conseil

(1) *Nachg. Schr. und Dicht.*, p. 8.

fédéral de Berne et avec le gouvernement des autres cantons; Keller fut de plus, depuis 1862, secrétaire du Grand Conseil (dont il fit d'ailleurs partie, comme député de Bulach, jusqu'en 1866) (1). Le greffier cantonal était membre-né de nombreuses commissions, et se trouvait tout naturellement chargé de rédiger proclamations et mandements officiels; mais c'était bien la partie la plus distinguée et la plus rare de son rôle. La besogne courante comportait la rédaction de projets de loi, de concessions de chemins de fer, d'arrêtés de tout genre, et la signature à apposer au bas d'une masse de papiers plus ou moins officiels, passeports, patentes, livrets, etc. M. Ad. Frey, énumérant toute cette menue monnaie des fonctions du *Staatsschreiber*, remarque plaisamment que peu de poètes, il est probable, ont aussi souvent signé leur nom que Keller, qui, durant ses quinze ans de fonctionnariat, doit l'avoir écrit deux cent mille fois environ...

En revanche, d'appréciables avantages pécuniaires payaient ce labeur assidu et souvent ingrat auquel le poète se soumit vaillamment. Bien que dépouillée d'une partie de son lustre passé, la charge de greffier cantonal de Zurich était une des mieux rétribuées de l'époque; elle comportait 5 à 6,000 fr. auxquels s'ajoutaient le logement et divers avantages matériels qui n'étaient pas à dédaigner.

Keller alla s'installer avec sa mère et sa sœur à la *Staatskanzlei*, qui était située au haut de la Kirchgasse, dans un des coins les plus pittoresques du vieux Zurich, une vieille maison aux fenêtres basses, avec un jardin qui pourvoyait de roses, ses fleurs préférées, sa table de travail. Le greffier cantonal occupait le second étage; au premier se trouvaient

(1) Rappelons en quelques mots le système des institutions de la Suisse : le pouvoir législatif de la Confédération appartient au Conseil national (un député par 20,000 habitants) et au Conseil des Etats (deux députés par canton) qui se constituent tous les trois ans en Assemblée fédérale, pour nommer les principales autorités exécutives et judiciaires de la Confédération, entre autres les sept membres du Conseil fédéral. Quant aux constitutions cantonales, elles diffèrent d'un canton à l'autre et vont de la plus directe intervention du peuple dans les affaires du canton à un système représentatif qui ne lui donne, au contraire, qu'en certains cas le droit de gouvernement immédiat.

les bureaux du second greffier et des commis, à qui, souvent, le lundi matin, le *Herr Staatsschreiber* venait apporter une liasse formidable de paperasses, accumulées par son propre labeur du dimanche.

C'est dans cette antique demeure, à l'ombre des cartonniers et des registres, que le paysagiste d'autrefois passa quinze années de son âge mûr, donnant le meilleur de son temps aux affaires publiques, et mettant une conscience admirable à s'acquitter du menu détail de ses fonctions avec autant d'exactitude que s'il eût été un bureaucrate de carrière, au lieu d'avoir été jeté dans ce port de refuge par les inclémences de la haute mer. Il ne fut point de ceux qui se contentent de faire à leur bureau acte de présence et non de foi, et qui, suivant une formule connue, songent, en minutant des dossiers, au roman, à la pièce de théâtre qu'ils ont commencé d'écrire et qui peut-être se cache sous le buvard officiel. Rien de pareil ici. Mais il faut remarquer d'abord que les occupations du greffier cantonal n'étaient pas absolument de ces besognes qui n'entament guère que le temps de celui qui s'y livre, et peuvent laisser son esprit affranchi de préoccupations professionnelles. Le rôle de rédacteur des législations cantonales avait son intérêt, en somme, pour un esprit que passionnaient les choses civiques, et devait, même en dehors des heures de travail proprement dit, tenir sa pensée en éveil. C'est bien par là, à mon sens, et parce qu'elles n'étaient point de simples fonctions d'un bureaucratisme indifférent, que les attributions de Keller ont fait, à l'activité littéraire de ce peu prolixe écrivain, la concurrence qu'on leur a souvent reprochée. Lui-même a rendu cette charge de greffier responsable des œuvres trop rares de sa maturité ; la littérature et les occupations professionnelles, remarque-t-il, ne sauraient faire bon ménage et s'excluent absolument ; et ce reproche, comme aussi le distique de Platen souvent cité à ce propos, n'est vraiment justifié que si la « besogne » s'élève au-dessus du travail machinal où l'on ne met qu'une partie infime de soi-même, sans y rien compromettre de sa pensée essentielle.

D'ailleurs, Baechtold le remarque avec raison, les quinze

années qu'il donna au service de l'Etat ne furent guère plus improductives que celles où il avait été le maître absolu de son temps. « Pendant les six années où son loisir avait été absolu, quelles œuvres littéraires avait-il donc produites, ou du moins terminées ? Un récit assez court et quelques poésies... »

A ce taux-là, en effet, l'entière liberté aurait encore réduit les œuvres complètes de Keller à un moindre nombre de volumes que cette sorte de stage bureaucratique où le poète, parfois, se plaignait de se sentir les doigts fatigués par la plume du fonctionnaire. La vérité, c'est que cet imaginatif, qui trouva tant de plaisir, sa vie durant, à inventer et à esquisser aventures et caractères, accomplit rarement avec aisance et entrain la rédaction de ses fantaisies. « Ma paresse, écrit-il lui-même (1), consiste en une répugnance singulière et pathologique pour le travail littéraire. Une fois que je m'y suis mis, je puis abattre la besogne par grands morceaux, d'affilée, en travaillant jour et nuit. Mais je m'effraie souvent des semaines entières, des mois et des années, à l'idée de tirer de sa cachette la feuille commencée et de la mettre sur ma table ; c'est comme si cette simple opération préalable m'effrayait ; je suis le premier à m'en fâcher, et pourtant je n'y puis rien. Et cependant la pensée et la fantaisie vont leur train, et tout en imaginant des choses nouvelles, je puis continuer les anciennes exactement à la phrase laissée interrompue — à condition pourtant que mon papier se trouve heureusement sous ma main. » De sorte qu'à le bien prendre, il semble vraiment que c'est plutôt à ce trait de son humeur qu'à l'accaparement des fonctions officielles qu'il faut attribuer le petit nombre d'œuvres écloses durant ces années de la quarantaine, d'ordinaire fécondes pour un écrivain qui a trouvé sa voie et dont les œuvres antérieures n'ont point passé inaperçues ; et c'était bien plutôt à cet égoïste de l'imagination qu'au fonctionnaire trop absorbé qu'aurait dû s'adresser la brève requête que lui faisait parvenir, après les *Sept Légendes*, un admirateur d'Allemagne : « Continuez donc, Monsieur le Greffier cantonal ! »

(1) B. III, p. 170.

Keller faillit d'ailleurs être rendu à la vie privée après peu d'années de ses nouvelles fonctions. Le canton de Zurich traversait alors cette époque de malaise politique dont *le Rire perdu* a évoqué le plus fâcheux aspect. La Constitution de 1848 ne satisfaisait plus les opinions les plus avancées, et des luttes personnelles, avec toute leur stratégie de délations et de calomnies, produisaient un « mouvement démoniaque et bizarre, plus lourd de terreur, de l'effroi des persécutions, que mainte révolution sanglante, bien qu'il n'y eût point ici un seul cheveu arraché, un seul soufflet donné (1) ». Keller, dont le *Credo* politique s'était fort assagi et qui ne marchandait point ses sympathies aux hommes qui tenaient « le perfectionnement incessant des choses actuelles pour plus opportun qu'un nouveau changement », qui se trouvait être l'ami d'Alfred Escher, le prudent homme d'Etat qui, même après sa retraite en 1855, était surtout en butte à la calomnie, se vit naturellement décrier comme suspect. Et, dès 1868, après de nouvelles élections, il croyait imminent son remplacement aux affaires. « Nous avons eu dans notre canton, écrit-il à Ludmilla Assing... une révolution « sèche » à la suite d'élections aussi malveillantes que pacifiques, et notre Constitution va être complètement changée. Le système représentatif en usage jusqu'ici doit être transformé en une nouvelle forme de démocratie absolue, l'édifice de l'Etat démoli de fond en comble et rebâti à neuf. Comme je suis de ceux qui ne sont pas convaincus de l'opportunité et de l'efficacité de l'entreprise, je me résignerai sagement à prendre la clef des champs, sans en vouloir au peuple qui finira bien par s'arranger derechef... (2). » Mais, en dépit de ses prévisions, le greffier cantonal resta à son poste ; si « perruque » et si « réactionnaire » qu'il pût paraître, on ne le rendit point à sa liberté de poète ; et son seul chagrin fut de

(1) W. V, p. 310.

(2) B. III, p. 56. Il s'agit du mouvement qui aboutit à la révision de Zurich en 1869 : le referendum et l'initiative transformant, comme disait le comité fondé pour la réforme, notre souveraineté apparente en une souveraineté du peuple sincère, transférant le pouvoir dominant et la force, des mains de quelques-uns, sur les fortes épaules de la communauté. — Cf. Seignobos, *Hist. polit. de l'Europe contemporaine.*

voir ses amis politiques disparaître d'un gouvernement qu'il continuait de servir.

Cette alerte qui faillit rouvrir la porte à l'incertitude de l'existence n'aurait pas manqué d'inquiéter sa bonne mère, qui avait été si heureuse de voir son fils enfin assuré — à quarante-deux ans — du vivre et du couvert. Mais la brave petite vieille était morte, le 5 février 1864, très subitement, après avoir accompli, dans ses soixante-seize ans, une vaillante tâche terrestre. Si elle avait eu des satisfactions maternelles que la veuve Lee, dans *Henri le Vert*, n'avait pas connues, elle s'était pourtant, comme celle-ci dans le premier roman, éteinte sans que son fils, absent de chez lui ce soir-là comme tant d'autres soirs, eût pu lui dire le grand adieu. Keller resta donc seul, dans son logis de la Kirchgasse, avec sa sœur Regula. C'eût été l'occasion, plus que jamais, de songer au mariage et de fonder un foyer : Keller ne manqua pas d'y penser, mais il ne fit guère que d'y penser, et resta vieux garçon, comme son Bailli de Greifensee. « Les femmes, nous dit Baechtold, ne lui croyaient pas le talent nécessaire pour faire un père de famille » ; et lui, de son côté, n'a point sans raison évoqué si souvent, au cours de son œuvre littéraire, la tristesse des occasions d'amour manquées, la mélancolie des paroles décisives qui ne furent pas prononcées, des sentiments qui doutèrent d'eux-mêmes et ne voulurent point s'avouer, la rêverie douloureuse de ceux qui passèrent — peut-être — près du bonheur ; cette variété particulière d'indécision, d'hésitation, qu'il a mise au cœur de ses héros de prédilection, c'est lui-même qui le premier en souffrit.

Aussi était-ce bien, comme il l'écrivait à son ami Hegi, une vie un peu végétative que menait à la chancellerie cantonale l'ancien rapin de Munich. Les affaires de sa charge occupaient une bonne partie de sa journée, et, dans son intérieur, ce n'était vraiment pas assez, pour égayer et animer son existence, de sa sœur chez qui l'âge exagérait de plus en plus d'assez disgracieuses singularités de rudesse, de silence, des allures frustes qui faisaient d'elles une compagne bien humble pour l'auteur d'*Henri le Vert*. Elle n'a pas su faire un foyer à son frère; ils ont vécu côte à côte pendant vingt-

cinq années sans qu'une communion d'âmes les ait jamais unis : et c'est en 1874, prétend l'écrivain, qu'il entendit sortir de sa bouche la première remarque littéraire qu'il lui ait ouï prononcer.

Aussi cherchait-il ailleurs ses distractions. « Je ne suis pas un lion, écrivait-il à un de ses admirateurs, mais bien un gros petit bonhomme qui va le soir à neuf heures à l'auberge et qui se couche vers minuit comme un vieux garçon qu'il est. » Keller — dont le nom a si souvent servi de rime à *Muskateller* — prit en effet, de plus en plus, l'habitude de retrouver sa place « à l'auberge » tous les soirs ; et s'il allait à neuf heures, comme il le mandait à son correspondant, dans un des cafés où il avait sa chaise et son coin de table réservés, il est beaucoup moins sûr qu'il se couchât toujours vers minuit. Habitude plutôt que vice, car il lui arrivait d'emporter à la *Kneipe* un livre qu'il voulait achever, et surtout de passer de longues heures taciturnes et rêveuses au milieu de la gaîté et du bruit ; mais cela n'empêchait point les chopes et les verres de s'ajouter aux verres et aux chopes, et le greffier cantonal jugeait parfois prudent, à la sortie, de faire marcher à trois pas devant lui un compagnon d'auberge et de route, afin que celui-ci ne pût rien dire de sa démarche et de la solidité de ses jambes.

Et les années passaient sans que rien marquât dans cette vie uniforme et résignée : à peine, çà et là, un court voyage, la visite d'un ami d'Allemagne, une fête cantonale ou fédérale. Mais, bien qu'enlizé en apparence, par les circonstances matérielles de sa vie, dans une sorte d'embourgeoisement grisâtre, Keller préservait son for intérieur de la médiocrité et de l'aveulissement dont il pouvait paraître menacé. Gœthe, dans une lettre à Mme de Stein, compare son âme à une ville aux murs insignifiants, mais que domine une citadelle campée sur la montagne. L'âme de Keller, pendant ces années, a laissé de même la ville envahie par je ne sais quel philistinisme médiocre, sans que la citadelle fût touchée par les flots montants qui risquaient de l'atteindre. Il ne semble pas que ce roc ait été entamé par tant d'années de labeur ingrat et d'habitudes mesquines. Ses lettres se

font plus rares, mais on y retrouve intacte son humeur personnelle, rude ou bonhomme, simple et drôle; il n'a pas le temps de se tenir comme il le voudrait au courant de la littérature contemporaine, mais il conserve, dans ses appréciations, son ordinaire verdeur de jugement, sa haine accoutumée de ce qui lui semble snobisme, affectation, insincérité : haine vigoureuse et louable, qui ne va pas cependant sans lui faire commettre de réelles injustices, sans le rendre coupable, à l'occasion, d'arrêts partiaux et inintelligents (1).

D'ailleurs, malgré la monotonie étroite de ses habitudes et la sédentarité de son existence, Keller ne perdait point le contact avec les éléments intellectuels que pouvait lui offrir Zurich à cette époque. Sans doute, c'est plus souvent au cours d'une nocturne séance de café ou d'auberge que d'une réception à la villa Wesendonck qu'il retrouve des compagnons de pensée, mais il n'en est que plus à l'aise pour exprimer ses opinions si souvent maussades et désobligeantes — ou bien pour se taire d'une façon qui n'est guère plus courtoise. Fr. Th. Vischer, « que sa double qualité d'Allemand du Sud et d'original pousse à retourner du côté de la Souabe », quitte en effet Zurich en 1866, et c'est pour Keller la fin de ses relations d'amitié directe avec un homme dont l'esprit avait tant d'affinités de nature avec sa propre humeur ; ils restèrent bons amis, d'ailleurs, et correspondants fidèles, voire même, à l'occasion, critiques enthousiastes l'un de l'autre (2). Et l'auteur de l'*Histoire lacustre* insérée dans le singulier livre *l'Un d'eux* (3) a esquissé, sous les traits du barde Guffrud Kullur, un portrait ressemblant de son ami zurichois, le petit homme à la noble tête, aux yeux brillant d'un feu sombre sous la fine arcade des sourcils.

Bien qu'il fût lié encore avec d'autres représentants assez

(1) Cf. son premier jugement sur Nietzsche, B. III, p. 121 sq. « On dit que Nietzsche est un jeune professeur..., philologue qu'une certaine mégalomanie pousse à faire sensation dans d'autres domaines... Pour moi, c'est un bourgeois renforcé, un bourgeois à tous crins... »

(2) Cf. l'*Etude* de Vischer sur Keller dans l'*Augsburger Allgemeine Zeitung* (1874) et le compte-rendu des nouveaux *Kritische Gænge* par Keller, ou l'article écrit par celui-ci pour le 80e anniversaire de son ami (1887).

(3) *Auch Einer*, p. 253 et suiv.

notoires de la pensée allemande ou suisse, — avec Eugène Rambert par exemple, alors professeur de littérature française au Polytechnikum, et futur directeur de la *Bibliothèque universelle et Revue Suisse*, — bien que sa renommée fît sourdement son chemin dans le public, Keller était moins que jamais de ces écrivains que leur célébrité acquise oblige à occuper l'attention des hommes. Il arrivait à des critiques ou à des lexicographes de parler de lui comme d'un mort, soit par confusion avec un homonyme, soit par ignorance de ce que pouvait être devenu l'auteur d'*Henri le Vert*. Lui-même prétendait que dans sa chère Suisse il avait besoin d'être « réchauffé » régulièrement tous les cinq ans, ce qui, pour un vieux bonhomme comme lui, équivalait à une cure de jeunesse fort agréable.

La célébration de son cinquantième anniversaire, dont les étudiants de Zurich prirent l'initiative, et à laquelle participèrent, outre les associations de l'Université et du Polytechnikum, les sociétés de chant de la ville, fut le plus efficace de ces renouveaux. Une sorte d'engagement de justifier encore à l'avenir ces marques d'admiration s'imposait à l'écrivain, silencieux depuis si longtemps, et que les manifestations d'usage en pareil cas, retraite aux flambeaux, sérénade, discours et banquet venaient tirer de sa trop contemplative existence. La Faculté de philosophie de l'Université décerna au *Vati egregio, cui non est publica vena*, le « sobriquet », dit Keller, de *Doctor honoris causa :* et c'était une réparation du sort comme n'en pouvait pas souhaiter de plus éclatante l'ancien écolier qu'un établissement d'instruction avait jadis refusé de garder et d'instruire, et qui s'était si souvent attardé sur le parvis des temples de la culture et de la science. La cordialité de cette fête tout entière semble avoir resserré les liens un peu lâches qui unissaient Keller l'écrivain aux choses et aux gens du présent. Les remontrances explicites n'avaient d'ailleurs point manqué, et le poète Gottfried Kinkel avait fait allusion aux manuscrits qui dormaient sans doute, à côté des actes officiels, dans les cartons de M. le Greffier cantonal. Dans quelle mesure ces exhortations pouvaient-elles entamer une âme fermée comme la sienne, dis-

posée à regimber contre toute action extérieure ? Eprouva-t-il plus vivement, en un jour comme celui-là, la sensation du temps qui fuit irréparablement et de la vieillesse menaçante ? Toujours est-il que, dans l'allocution qu'il prononça, du balcon de l'hôtel Baur, il fit allusion à la vieille Muse d'autrefois qui sommeillait dans la chambrette du poète, pauvre vieille abandonnée que l'éclat de cette fête allait peut-être réveiller ; et dans la lettre de remerciement qu'il adressa à la Faculté qui l'avait honoré du titre de docteur il promit de donner encore satisfaction au « léger sang de poète » qui se remettait à s'agiter et à battre dans ses veines. Et nous le voyons en effet qui surmonte à présent la répugnance naturelle à rédiger ses rêves et ses aventures d'imagination, qui plus que ses fonctions officielles a rendu si peu productives tant d'années de sa vie. « Depuis ces derniers temps, écrit-il à Ludmilla Assing au beau milieu d'une séance gouvernementale, je me reprends à vivre davantage pour moi-même, je recommence à lire beaucoup et à écrire peu à peu. Je revois d'anciens manuscrits, je fais même des vers, bref, je m'entraîne prudemment, mais confortablement, à redevenir aujourd'hui ou demain un libre écrivain ; car je me mets à regretter, malgré tout, les années qui s'enfuient sans rien laisser... (1). »

Ce ne fut point pour Keller le moindre profit des fêtes du cinquantenaire que la rencontre d'un homme pour qui il éprouva une de ces entières affections qui ne furent point trop fréquentes dans sa vie. Adolphe Exner, — de vingt-deux ans plus jeune que G. Keller — était mieux qu'un jurisconsulte éminent, professeur ordinaire à Zurich à vingt-sept ans, désigné, à trente et un ans, pour succéder à Ihering à Vienne, et qui sans doute, s'il eût vécu, eût été appelé à un brillant avenir politique dans sa patrie autrichienne : c'était une individualité d'élite, une personnalité supérieure à son œuvre et dépassant son mérite professionnel, un caractère d'élégance et de force tout ensemble, qui eut le rare bonheur, dit un de ses biographes, de faire de sa vie elle-même une

(1) B. III, p. 67.

œuvre d'art, embellie de toutes les jouissances intellectuelles que peut donner la grande culture contemporaine, et de conserver une sorte d'élégance de race dans son activité de carrière. Sa sœur, Marie Exner, plus tard Mme de Frisch, accueillit par la suite l'écrivain zurichois, malgré ses singularités, avec la même bonne grâce dont jadis Mme Duncker l'avait apprivoisé : indulgente à ses bizarreries et à ses sautes d'humeur, acceptant tout entier cet original composé d'irrémédiable rudesse et d'intime beauté d'âme, de bon sens fruste et d'imagination fantasque, elle mit dans cette dernière étape de la vie de Keller le charme d'une camaraderie féminine comme cet apparent misogyne ne les détesta jamais. Et la correspondance de l'écrivain vieillissant avec « sa très amicale demoiselle Marie » rappelle les jolies lettres qu'échangeait vers 1860, avec Mme Duncker, son ancien protégé de Berlin, non sans quelque chose d'un peu plus sec, pourtant, et comme un parti pris de brusquerie hargneuse et grognonne.

Une autre correspondance lia en 1871 Keller avec Emile Kuh, un Autrichien encore, correspondance qui resta presque absolument littéraire et spéculative, et où l'on souhaiterait parfois quelque touche de vie personnelle, d'intimité et d'émotion. Mais le hasard ne permit jamais au romancier zurichois et au critique viennois, que la littérature seule avait mis en rapport, de se rencontrer face à face, et il y paraît, dans beaucoup de leurs lettres, à une sorte de coquetterie abstraite, raisonneuse et discursive.

Les événements de 1870-71 trouvèrent en Keller un spectateur attentif et partial : ses sympathies, il faut bien le dire, étaient tout entières du côté de l'Allemagne. La France du second Empire avait cessé d'être pour lui « la jolie fille aimable, à qui l'univers fait la cour », que célébrait avec tant d'enthousiasme le radical passionné du premier *Henri le Vert*. A plusieurs reprises, la vanité ou les prétentions du gouvernement français, de légers conflits avec la République voisine l'avaient agacé ; « il préférait se tourner du côté où sont la foncière valeur, la vigueur et les lumières que du côté où règne le contraire de tout cela (1) », a-t-il écrit pour se

(1) *Nachgel. Schriften*, p. 359.

justifier d'avoir prévu le jour possible où des bouleversements européens créeraient une Germanie nouvelle, dont la Suisse pourrait faire partie. Il me semble que les raisons profondes qui, en dépit de toute considération charitable, ont rangé aussi nettement Keller du côté du vainqueur, alors qu'autour de lui triomphaient au contraire les sentiments gallophiles, ne sont point sans analogie avec celles qui poussaient Carlyle, en la même occurrence, à déclarer bruyamment ses sympathies et son admiration pour l'Allemagne : pareil mépris pour une France trop sûre de soi et préférant les apparences à la réelle valeur, gratitude analogue pour une patrie spirituelle, peut-être aussi l'obscure solidarité, par-delà les frontières, d'âmes foncièrement germaniques.

C'est après la guerre de 1870 que s'accomplirent enfin les promesses faites, le jour de son cinquantenaire, à ceux qui avaient réveillé par cette solennité son amour-propre d'écrivain : les *Sept Légendes* parurent en 1872, la deuxième partie des *Gens de Seldwyla* en 1874 ; et cette fois le succès du romancier s'affirmait d'une façon matérielle et tangible, au point que des rééditions devenaient nécessaires : le troisième tirage des *Gens de Seldwyla* était mis en vente à Pâques 1876. D'autres engagements qu'il avait pris — sans trop y croire peut-être — vis-à-vis de ses amis ou de lui-même trouvèrent aussi leur réalisation. Il ne s'agit point des projets dramatiques auxquels il ne cessa guère, sa vie durant, de songer et de faire allusion : c'était là une « nostalgie de jeunesse », comme il disait, *ein Jugendheimweh*, et qui n'eut même pas la satisfaction d'arrière-saison qu'il accordait, précisément vers cette époque, à la peinture (beaucoup par l'effet d'une sorte de retour de sa vocation, beaucoup aussi pour faire plaisir à ses amis Exner).

Mais il se décida, trois années de suite, à prendre un congé et à quitter Zurich. En 1872, il se rendit à Munich où il n'avait jamais remis les pieds, depuis les jours lointains où il y jouait au naturel le rôle misérable d'artiste insuffisant et besoigneux, et où la police surveillait ce jeune étranger perpétuellement endetté. « Récemment, écrit-il à L. Assing, j'ai passé dix jours à Munich : mon premier voyage en Alle-

magne depuis 1855 ! J'y ai vu l'aimable Paul Heyse... qui voulut un jour m'attirer dans un hôtel où il traitait quelques femmes-auteurs de passage dans la ville... Mais je ne me laissai pas prendre, de crainte de leur fournir matière à feuilletons en ne me comportant point selon l'étiquette des cours. A la suite de cette soirée, Heyse eut mal à la tête, — et moi aussi, car de mon côté j'avais, pendant ce temps, été rejoindre quelques peintres de ma connaissance...[1] » L'année suivante, poussant plus loin encore son voyage d'été, il passa trois semaines au bord du Mondsee, dans le Salzkammergut, où l'attirèrent ses amis Exner, et où une colonie de joyeux Viennois, qui y avaient pris leurs quartiers de vacances, furent assez habiles pour induire en de longues promenades et de laborieuses parties de jeu de quilles le sédentaire bonhomme si replet, prétendait-il lui-même, qu'il avait besoin d'un bâton courbé pour se gratter l'échine. En juillet 1874, il se remit en route pour l'Autriche et fut encore, à Vienne et à Brixlegg, l'hôte des Exner, chez qui il revit souvent son vieil ami Gottfried Semper, et leur hospitalité ne contribua pas peu, ce semble, à une sorte d'allègement d'humeur dont on est heureux de retrouver les traces dans ses lettres de cette époque. Et ces changements d'air et d'habitudes semblaient si agréables au sagace greffier cantonal de Zurich qu'il songeait à prendre le large un beau jour et à s'aventurer, qui sait ? jusqu'en pleine Italie.

C'est tout un été de la Saint-Martin qui égaye ces années tardives de la vie du poète. La résolution de « ne pas abdiquer volontairement » et la conviction que « c'est l'audace et la peine qui vous tiennent en jeunesse » s'affirment dans les lettres, plus nombreuses et plus alertes, qu'il envoie à ses correspondants d'Autriche et d'Allemagne. Les projets littéraires reviennent à la surface de ses préoccupations : de fait, à lire nombre de ses confidences épistolaires, toutes pleines de discussions et de questions de métier, on prendrait Keller pour un de ces malheureux *gendelettres* qu'il traite avec tant de mépris, qui « sans repos ni cesse, sans un instant consa-

(1) B., III, p. 95.

cré à d'autres besognes, continuent à écrivailler, à rapetasser, toujours debout ou assis à leur étal, comme une boutiquière blanchie sous le harnais, qui, quarante ou cinquante années durant, a gardé sa place du coin, à gauche, à côté des marchands de poisson (1) ». Il cause honoraires et éditions avec les libraires, songe à suivre enfin un conseil qui ne lui a pas été ménagé et à remettre *Henri le Vert* sur le métier ; il révise ses poésies et les enrichit de pièces nouvelles ; il entrevoit en somme tous les travaux qui compléteront son œuvre littéraire, sauf *Martin Salander*, que des boutades humoristiques ou maussades à l'adresse des travers de l'époque et du pays sont seules à annoncer.

Aussi, dès 1873, médite-t-il de se retirer des affaires publiques, de reprendre la libre disposition de ses heures, « afin de pouvoir, tous les ans, faire paraître quelque chose ». Mais il est encore loin de compte : ses fonctions officielles, compliquées en 1874 de toute la besogne que lui vaut une révision de la Constitution helvétique, l'occupent encore plus que l'achèvement de tous les projets littéraires qu'il a maintenant souci de mener à bonne fin. En attendant, il déménage : il quitte la vieille ville et l'antique maison de la Kirchgasse, pour aller s'installer, en dehors des limites mêmes de la cité, au-dessus de la Bürgliterrasse, de l'autre côté de la Limmat. Son nouveau domicile est éloigné des bureaux de la chancellerie, « ce qui va l'obliger, constate-t-il, à une fameuse dose d'exercice » ; mais il s'y plaît si bien que même ses chères habitudes de café et de brasserie ne tiennent pas devant l'agrément de son nouveau séjour : « Je suis comme un roi dans mon logement : une vue très étendue, et des armées entières de nuages et de nuées orageuses qui défilent. Proches de la maison, sous mes fenêtres même, des arbres, des prairies, des tilleuls à la ronde. Que ne puis-je rester chez moi toute la journée ! Eh bien, non, il me faut courir, aller et venir comme un chien de chasse : et il ne me manque plus que d'aboyer en route ! Mais, le soir, je reste presque toujours à la maison et j'écris, la fenêtre ouverte,

(1) B. III, p. 213.

tandis que le lac, au large, étincelle au clair de lune — à condition qu'il fasse clair de lune, naturellement. D'ailleurs, même quand des étoiles clairsemées sont seules à scintiller au-dessus du lac et des montagnes, il fait beau ; tout est si calme, et seule ma sottise est éveillée et loquace... (1) »

Le samedi ou le dimanche soir, cependant, il accorde à « sa sottise » des satisfactions moins diligentes et moins lyriques, et il se rattrape de son abstinence de la semaine « en buvant pour sept, je ne vous dis que ça ! Et je fais venir les meilleurs vins, de sorte que les gaillards qui sont là, et qui ont femme et enfants au logis, mettent la main au gousset avec des airs aigredoux, lorsqu'ils n'ont pas pu me « coller la consommation » comme ils le projetaient. Et puis je remonte, souvent tard après minuit, vers mon Bürgli, clopin-clopant, par la sombre rue d'Enge, et malgré mon lest je suis très habile à esquiver les coups de couteau des terrassiers italiens qui, au lieu de terminer le chemin de fer du bord du lac, ne font, tout le long de la route, que se chatouiller les côtes avec leurs poignards (2) ».

Enfin, en 1876, il est décidé à donner sa démission, et sa sœur, qui voit dans le service de l'Etat un gagne-pain plus certain que la littérature, ne lui épargne pas les sinistres pronostics. Mais en mai c'est une affaire entendue : il sera libre le 1er juillet. « Je n'y tenais plus, écrit-il ; donner la journée aux besognes de ma charge, et me mettre le soir à faire l'écrivain, à lire, à écrire des lettres, etc., cela ne va pas, et l'on finit par tout laisser en plan. J'ai pour l'instant, en matière poético-littéraire, assez de travail préparé, assez de filasse à ma quenouille, pour tenter sans appréhension d'en faire usage pendant les quelques années de vaillance qui me restent, sans redouter la situation besoigneuse de littérateurs débutants, et sans tomber non plus dans un industrialisme éhonté (3). » Et surtout, il lui semblait que la meilleure garantie de sécurité pour son avenir d'homme privé, c'est qu'il était « éduqué » désormais, et qu'il saurait garder, de

(1) B. III, p. 204.
(2) B. III, p. 207.
(3) B. III, p. 226.

l'assujettissement auquel l'avaient plié les tâches officielles, la régularité des habitudes de bureau, qui serait profitable encore à son libre travail.

Le 8 juillet 1876, il assista pour la dernière fois à la séance du Conseil ; et, en sa qualité de secrétaire, il écrivit dans le brouillon du procès-verbal les lignes mêmes qui lui rendaient officiellement la liberté « ... Le président (M. Ziegler) adresse une allocution au greffier cantonal, démissionnaire après quinze années de charge. Un point, c'est tout. » Ce ne fut pas absolument tout : les membres du gouvernement offrirent à leur secrétaire un dîner d'adieu après lequel l'ex-*Staatsschreiber* eut mal à la tête pendant trois jours. Il est vrai qu'il s'était donné la satisfaction de lancer à la face de ces démocrates, ses anciens « tyrans », quelques vérités de sa façon. C'est lui qui l'assure dans une de ses lettres, sans dire s'il s'en tint à la politique ou s'il lui parut de bonne guerre de rendre ces braves gens responsables des œuvres trop rares qu'il avait publiées pendant cette étape de sa vie : les derniers récits des *Gens de Seldwyla*, qu'on a vus à la suite des premiers volumes dont ils étaient la continuation organique, et les *Sept Légendes*, auxquelles il convient de s'arrêter ici.

CHAPITRE VII

SEPT LÉGENDES

...Puisque le bon Dieu comprend tout,
il doit aussi comprendre la plaisanterie...
Henri le Vert, II, p. 346.

Sept « légendes chrétiennes » devaient à l'origine s'encadrer dans un cycle de nouvelles que G. Keller méditait à Berlin vers 1854 et qui devint plus tard l'*Epigramme*. En 1860, durant cette trop courte période de labeur où il était si fier d'avoir tous les doigts couverts de taches d'encre, il rendait compte à Freiligrath de l'origine de ces légendes : « Je tombai sur une collection de légendes de Kosegarten (1), en prose et en vers, d'un style puérilement piétiste et naïf, — double ridicule de la part d'un Allemand du Nord et d'un protestant. Ayant extrait de ce bouquin oublié sept ou huit numéros (2), je leur ai laissé, comme début, les mots douceâtres et dévots de Kosegarten, pour en faire ensuite des histoires d'amour séculières dans laquelle la Vierge Marie est la patronne et la protectrice des candidats au mariage. » Le manuscrit, assez avancé déjà en 1862 pour être offert à Ad. Strodtmann, dont l'*Orion*, par malheur, ne pouvait pas payer de bien gros honoraires, dormit, lui aussi, le sommeil

(1) Kosegarten, *Legenden*, 1804.

(2) La huitième légende eût été sans doute (B. III, p. 222) le récit merveilleux du voyage de saint Brandan aux Iles Fortunées ; il me semble que G. Keller eût tiré un gracieux parti des aventures du moine irlandais qui partit à la recherche du Paradis et visita les fabuleux pays où les brebis se gouvernent elles-mêmes, où les oiseaux sont des anges transformés.

qui sépara la conception et la publication de tant d'ouvrages de Keller. Réveillé seulement pour quelque lecture chez les Wesendonck, il ne fut tiré définitivement des cartons qu'en 1871, à l'instigation de l'éditeur F. Weibert. Et, le jour de Pâques 1872, Keller, dont on avait déploré si longtemps le silence, avait reparu avec ses *Sept Légendes* devant le public allemand.

C'est, de toutes ses œuvres, celle qu'il a voulu le plus délibérément affranchir de tout souci d'actualité : il prétendait même que son seul mérite était de protester contre le despotisme des sujets contemporains et de proclamer le droit de l'écrivain à chercher sa matière où bon lui semble. De fait, l'allure paisible et l'enjouement bonhomme de ces fantaisies, munie chacune d'une citation empruntée à la Bible ou aux mystiques, produisent au premier abord l'impression d'arabesques, gracieuses ou bizarres, brodées sur les canevas légendaires, sans que le moderne dessinateur ait prétendu changer grand'chose à ceux-ci et faire autre chose qu'assouplir et varier les lignes un peu raides du sujet primitif, nuancer les teintes trop plates et enrichir la pauvreté des fonds. Bien des écrivains modernes y ont réussi, qui ont simplement voulu fleurir et colorier des récits empruntés à cette bibliothèque bleue du moyen âge chrétien, sans en altérer l'originelle signification de ferveur et de foi.

Une autre intention se trouve au fond des légendes de Keller, et, bien qu'elle n'apparaisse guère à la surface et que nul sarcasme voltairien ne raille l'esprit dévotieux des légendes, l'écrivain n'en fait mystère qu'à demi. « De même, dit-il dans une courte préface, qu'une fragmentaire silhouette de nuage, des linéaments de montagnes, un coin d'eau-forte laissé par un maître oublié induisent le peintre à remplir une toile, — de même, ayant lu quelques légendes, l'auteur fut mis en goût de reproduire ces images morcelées et flottantes : mais cette opération ne laissa pas que de tourner souvent leur face vers une autre région du ciel que dans leur forme traditionnelle... » Est-ce bien une région du ciel qu'il faut dire ? car c'est plutôt vers la terre que les héros de ces histoires dirigent désormais leurs regards fervents ou nostal-

giques. La protestation de la nature contre l'ascétisme, la défense de la patrie terrestre contre la cité divine dont l'espérance fait oublier les devoirs de ce monde et méconnaître les limitations et les nécessités humaines, enfin l'assurance que la divinité ne tient point pour contraire à sa loi l'accomplissement de destinées normalement séculières : tels sont les ordinaires sous-entendus de ces légendes. Mais cette profession de foi « tellurienne » et anti-transcendantale, que son maitre Feuerbach eût aimée, est si joliment enveloppée d'humour et de poésie, le narrateur se laisse si souvent prendre au charme de la croyance et de la dévotion superstitieuse, il emploie des moyens si orthodoxes et inoffensifs d'apparence pour produire ses effets, que cette laïcisation de motifs religieux ne suscite point une impression d'irrévérence et que le titre *Sur fond d'or*, que devait d'abord porter son recueil, ne paraîtrait nullement une impertinence ajoutée, dès la couverture, aux ironies latentes du livre lui-même.

La première de ces légendes, *Eugenia* (1), nous transporte au déclin du monde antique, en pleine Alexandrie, à l'époque où le christianisme naissant sollicitait les esprits lassés et les âmes inquiètes. Nulle tentative, d'ailleurs, de reconstitution historique ; il s'agit d'une cure d'originalité comme Keller les aime, et qui sont moins nécessitées par les passagères conditions extérieures que par une faiblesse de l'éternel humain ; et l'on pourrait, sans trop violent anachronisme, transposer dans le mode des *Gens de Seldwyla* cette histoire qui se joue sur les confins de deux ères du monde : comment une jeune fille, qui méconnaissait sa nature et sa vraie vocation, fut amenée, les circonstances aidant, à la condition d'épouse et à l'acceptation de la vie ordinaire. Sa conversion au christianisme fait partie des incertitudes de son originalité : « car, dit Keller, plus d'une sainte de ces temps-là était mûe par le désir de s'affranchir des traditions domestiques et sociales. »

Eugenia, la fille d'un Romain considérable d'Alexandrie,

(1) Cf. Kosegarten, tome I, p. 190 et suiv.

a la tête tournée par l'enseignement que donnent philosophes et rhéteurs et devient le plus joli bas-bleu qui se puisse rêver. Et elle erre déjà dans les mystérieux labyrinthes du néoplatonisme, en compagnie des deux Hyacinthe, fils d'un affranchi de son père, quand le proconsul Aquilinus tombe amoureux d'elle. Bien qu'elle ne le voie point d'un œil indifférent, elle le reçoit froidement, le jour où il lui demande sa main « en quelques mots résolus, et non sans se faire violence, parce qu'il gardait ses yeux fixement arrêtés sur elle et qu'il voyait son grand charme ». Eugenia prétend jouer au professeur avec lui et l'invite à venir s'exercer parfois à la discussion ; mais, comme il attend une réponse d'elle « non comme savante, mais comme une femme de chair et de sang », Aquilinus sort lentement de la maison. Deux ans se passent sans qu'Eugenia, par obstination et par amour-propre, change rien à ses allures : « car elle avait plaisir à rompre en visière aux mœurs générales et à l'opinion publique ». Mais elle est, malgré tout, inquiète et mécontente ; et un dimanche matin qu'elle passe, avec ses deux compagnons d'étude et de pédantisme, auprès d'un couvent chrétien, des chants religieux s'échappent de l'église et frappent si vivement la belle païenne « que tout ce qu'il y avait d'artificiel en son être fut enfin ramené à la simplicité... ». Revêtue d'habits d'homme, elle entra au couvent et les deux Hyacinthe avec elle. La sagesse du nouveau venu, — le frère Eugenius, — sa beauté et son charme sont bientôt en grand renom ; et quand le supérieur du couvent quitte ce monde, c'est le religieux inconnu au teint blanc et aux yeux ardents qui lui succède.

Mais la disparition d'Eugenia fait du bruit dans Alexandrie : et un oracle ayant proclamé qu'elle avait été enlevée par les dieux et placée au nombre des étoiles, on lui élève un temple et une statue. Les moines sont fort scandalisés de cette manifestation païenne, et Eugenia s'en va, la nuit, briser cette image d'elle-même. A la clarté de la lune, « elle vit le marbre, blanc comme la neige fraîche tombée, dressé comme une merveille de grâce et de beauté..., le regard inspiré et la bouche souriante... ». Elle hésite à détruire cette

idéale reproduction de ce qu'il y avait jadis de meilleur en elle ; et lorsqu'elle a vu Aquilinus qui, toujours fidèle, vient baiser sur sa bouche de marbre le visage de l'aimée, elle se sauve et rentre toute tremblante au couvent ; « elle n'en dormit pas cette nuit-là jusqu'au lever du soleil, puis, manquant la prière du matin, elle vit passer dans ses rêves, en une suite rapide, des choses qui n'avaient aucun rapport avec les matines... ».

Le lendemain, une femme amoureuse du beau moine tente de séduire Eugenia, et, n'y pouvant réussir, prétend avoir été la victime de ses violences soudaines et passionnées. L'affaire vient devant le proconsul, à qui le faux abbé se fait enfin connaître en secret; Aquilinus est persuadé de son identité, et aussi de sa bonne foi et de son honnêteté, par le moyen qui convainquit jadis les juges de Phryné. Le subtil Romain imagine un nouveau miracle pour faire disparaître le moine Eugenius et épouser en grand mystère Eugenia guérie de ses anciens travers. Et lorsque la chevelure de sa femme a repoussé, il la ramène à son père, « qui fut bien étonné de retrouver en sa fille, au lieu d'une déesse immortelle et d'un astre céleste, une terrestre et amoureuse épouse, et qui vit avec mélancolie enlever du temple la statue consacrée ».

D'ailleurs elle reste chrétienne ; et par une sorte de post-scriptum assez discordant après cette conclusion toute séculière où nous voyons Eugenia vouer la même diligence à l'étude de l'amour et de la fidélité conjugale que jadis à la philosophie et à l'ascétisme, Keller prend soin de nous annoncer, pour rentrer dans la tradition légendaire, qu'elle convertit dans la suite Aquilinus à sa foi et qu'elle-même conquit les palmes du martyre pendant les persécutions de Valérien.

Les trois légendes suivantes (1) sont empruntées au cycle des miracles de Notre Dame dont la floraison fut si touffue, à partir du XIe siècle, par toute la chrétienté : fleurs de

(1) Cf. Kosegarten, I, p. 34, 124, 117 et suiv.

dévotion naïve et fervente à la mère de Dieu, gracieuses souvent et touchantes, mais dont l'épanouissement cache à l'occasion un fond ingénu d'immoralité, la protection de Marie y étant présentée comme une sorte d'infaillible viatique, comme une sûre garantie, non seulement contre toute espèce d'épreuves, mais contre les plus équitables conséquences du péché et du crime. Keller s'est amusé — sans sortir en apparence de l'esprit légendaire — à pousser à des conséquences imprévues ce rôle miraculeux de la Sainte Vierge ; mais il n'a pas négligé d'instituer une équité supérieure à l'intervention d'une puissance trop prompte à se laisser attendrir par la prière et la dévotion.

Le comte Gebizo, qui possédait une femme d'une beauté merveilleuse, un magnifique château et des biens considérables, est hanté d'une manie démesurée d'aumône et de bienfaisance qui finit par le ruiner. Il ne lui reste un jour que la beauté de sa femme, mais il y est indifférent ; un matin de Pâques, il s'enfuit de sa demeure, désolé de n'avoir rien à donner ; et tandis qu'au bord d'un sombre lac il accuse Dieu de sa détresse, un étranger lui apparaît qui lui promet une nouvelle fortune en échange de sa femme, qu'il devra lui livrer la veille de la Saint-Walbourg. Gebizo consent à ce marché, trouve chez lui le trésor promis et recommence ses largesses avec une nouvelle libéralité.

Le jour dit, il fait monter à cheval Dame Bertrade, et, sans écouter ses doléances, se met en route avec elle. Elle obtient pourtant, en passant devant une chapelle qu'elle a fait bâtir autrefois, d'y entrer pour dire une prière. Elle s'endort au pied de l'autel, et la Sainte Vierge prend sa place au côté de Gebizo, qui la livre au Diable comme il est convenu. L'archange déchu tente de la séduire : « Je suis l'éternel Solitaire qui fut précipité du ciel ! Seule, la tendresse d'une femme terrestre et bonne, par la nuit de mai, me fait oublier le Paradis et me donne la force de supporter mon éternelle détresse... » Il se jette sur sa poitrine, passionnément ; mais la Vierge, souriant et reprenant sa forme divine, l'enferme de ses bras : « elle ne projetait rien moins que de porter au ciel le Démon pris au piège, et là, à la grande hila-

rité des Saints, de l'attacher, tout piteux, à une colonne de la porte. » Cependant le Diable se pare de la beauté qu'il avait jadis, lorsqu'il était le plus beau des anges, et sa splendeur approche de la céleste radiance de Marie. « Elle l'augmentait autant qu'elle pouvait ; mais lorsqu'elle resplendissait comme Vénus, la belle étoile du soir, son adversaire rayonnait autant que Lucifer, la claire étoile du matin ; si bien que la sombre lande en était tout illuminée, comme si les cieux mêmes fussent descendus sur terre. » La Vierge doit se contenter d'enlever Bertrade au Malin, et lui rend la liberté. Gebizo, qui a erré dans les bois, tombe dans un précipice, et son cadavre est ramené au château. Bertrade le fait enterrer, mais sans le regretter beaucoup, et la Vierge décide de lui trouver un second époux.

Par cet artifice, Keller a rattaché la légende précédente à celle de « Nostre Dame au tournoiement », une des plus souvent répétées dans les collections du moyen-âge. Il y a introduit divers éléments de psychologie et de description humoristiques où se retrouve la marque de ce qu'il y a de plus singulier dans son génie.

La renommée de Dame Bertrade s'étend au loin dans l'Empire. L'Empereur lui-même, ayant souhaité lui rendre visite, se fait annoncer et précéder par le chevalier Zendelwald, qui passe par son château pour rentrer chez lui. Il admire le manoir, plus encore la haute dame qui l'habite, et tombe dûment amoureux; mais, comme il est timide, nonchalant et plus hardi en pensées qu'en actes et paroles, il n'a garde de faire sa cour à sa belle hôtesse. De sorte qu'il rentre dans son pauvre vieux castel où l'attend sa mère, vaillante femme qui lui demande le récit de son voyage et lui reproche d'avoir encore une fois manqué la fortune.

Or, on apprend que Bertrade va remettre à la décision d'un tournoi le choix d'un mari : et la mère de Zendelwald décide son fils à tenter l'aventure. Il s'arrête, peu de temps avant le commencement de la solennelle épreuve, dans la chapelle solitaire et s'y endort après la messe... De nouveau la Vierge descend de l'autel; elle revêt son armure et entre

en lice à sa place, non sans avoir encore joué un tour de sa façon à son vieil ennemi le diable. Elle est victorieuse des deux vigoureux chevaliers qui, tous leurs adversaires ayant mordu la poussière, sont restés maîtres du champ clos, Guhl le Rapide et Mans l'Innombrable (1). Voici même que pour mener à bien les affaires de cœur de Zendelwald, elle fait à sa place un brin de cour à Dame Bertrade, qui a accepté pour fiancé le vainqueur du tournoi : et la Sainte Vierge est en train d'embrasser la bien-aimée de Zendelwald, quand celui-ci, qui s'est enfin réveillé, vient reprendre son armure, sa place et son rôle.

Bertrade se douta bien de la faveur insigne dont le Ciel l'avait honorée; mais elle n'en chérit que davantage son époux, qui, guéri de sa rêveuse indécision et de sa nonchalance, devint un des vaillants de l'Empire. Et, tous les ans, Zendelwald et son épouse allaient prier, dans la chapelle solitaire, aux pieds de Notre Dame, « qui restait sur son autel aussi immobile dans sa sainteté que si elle n'en fût jamais descendue ».

Faiseuse de mariages et combattante de tournois pour le compte de ses fervents adorateurs, toute prête à secourir des préoccupations qui n'ont rien d'ascétique, la Sainte Vierge ne refuse même point sa mansuétude et son appui à ceux qui, sans cesser de l'aimer, désertent son autel. Béatrice est sœur sacristine dans un couvent, et c'est la plus belle des nonnes. Elle accomplit sagement son office, mais lorsqu'il lui arrive de laisser son regard errer sur les campagnes bleues, « son cœur est plein de la nostalgie du monde ». Par une claire nuit de juin, ne pouvant maîtriser plus longtemps son désir, elle place ses clefs sur l'autel de la Vierge et s'en

(1) Où le symbolisme ne va-t-il pas se nicher ? Keller s'est amusé à personnifier, dans les deux joûteurs dont les attifets sont si singuliers, les deux grands ennemis de la Germanie. Cf. B. III, p. 200 : « Je voulais, sous l'influence de la guerre, céler en grand secret des tendances nationales dans le personnage de Guhl le Rapide (Guhl, en alemannique veut dire Coq), qui représentait la France, et de Maus l'Innombrable, qui signifiait le Panslavisme : tous deux vaincus successivement par le preux allemand figuré par la Sainte Vierge. »

va. Dans la forêt, au soleil levant, elle est recueillie par le chevalier Wonnebold, qui la prend en croupe et la conduit dans son château. Il lui fait revêtir les vêtements de sa mère défunte, et elle vit avec lui sans demander à devenir son épouse légitime. Mais un jour qu'il a joué, avec un bonheur insolent, contre un baron à qui il donne l'hospitalité, Wonnebold risque, comme suprême enjeu, la belle Béatrice, — et perd. Le baron étranger emmène sa captive; mais Béatrice proclame que sa personne seule, et non sa volonté et son cœur, a été cédée au vainqueur, et, à son tour, elle met sa soumission en jeu contre la vie de son ravisseur. Elle gagne, fait grâce au baron et retourne au manoir de Wonnebold, qui l'épouse enfin et a d'elle huit fils, pendant les douze années qui suivent. Lorsque l'aîné compte dix-huit ans, Béatrice, une nuit, coupe sa chevelure, revêt ses habits de nonne et retourne à son couvent. On la reçoit comme si rien ne s'était passé. Elle s'agenouille au pied de l'autel, et la Vierge, élevant la voix, accueille la fugitive : « Tu es restée bien longtemps absente, ma fille! J'ai, durant tout ce temps, accompli tes fonctions de sacristine; mais me voici pourtant bien contente que tu sois venue reprendre tes clefs ! »

Dix années nouvelles se sont écoulées; les nonnes ont organisé une fête en l'honneur de la Vierge, et Béatrice, qui seule n'a aucun présent à faire à sa protectrice divine, est restée à l'écart. Mais, au moment le plus solennel de la cérémonie, un vieux chevalier et huit beaux jeunes hommes entrent dans la chapelle pour assister à la messe: c'est l'époux, ce sont les fils de Béatrice, qui s'agenouillent dans leurs cuirasses brillantes, et le spectacle est tel « que les nonnes en perdirent le fil de leur musique et cessèrent un moment de chanter ». Béatrice, l'épouse et la mère, a fait en somme la plus splendide offrande à Notre Dame; et, comme un miraculeux témoignage que ce vivant cadeau a été agréé, une couronne de chêne, posée par l'invisible main de la Reine des Cieux, vient ceindre tout à coup le front des huit jeunes guerriers.

Les deux légendes qui suivent, *Saint Vital le Mauvais* et

la Corbeille de fleurs de Dorothée, nous ramènent aux époques et aux contrées le plus souvent évoquées par les hagiographes et les martyrologues, sur les rives du Pont-Euxin et dans l'Alexandrie des premières siècles de l'ère chrétienne, aux temps où l'ardeur de la foi nouvelle se heurtait aux antiques croyances, où d'étranges conflits agitaient les âmes et divisaient les êtres. Mais Keller n'a point tenté de décrire ce qu'il y a de lugubre grandeur dans l'agonie du monde païen, voyant s'effondrer ses dieux devant le crucifié de Judée, ni de peindre la soudaine conquête des esprits et des cœurs, soudain amenés à l'enthousiasme que confère la grâce : il ignore le paganisme de l'auteur de *la Fiancée de Corinthe*, aussi bien que la ferveur chrétienne de l'auteur de *Polyeucte*. Il n'a pas non plus le sens du charme aigu des décadences dont tant d'autres écrivains ont excellé à nous dire l'élégance et la corruption, et n'est point sur son terrain véritable en ce carrefour de races, d'idées et de civilisations de l'Orient latin. Aussi a-t-il cherché, dans ces deux nouvelles plus que dans les autres, à dégager, comme il disait dans sa préface, les éléments de romanesque profane renfermés dans les plus mystiques légendes. La conversion à la foi nouvelle, la résistance des antiques traditions ne sont ici que des « moments » secondaires : il s'agit surtout de malentendus, qui surgissent dans des âmes ignorantes de leur véritable vocation ou qui séparent — comme dans *Dietegen* ou *le Rire perdu* — l'homme et la femme les mieux faits pour s'aimer. Les conflits religieux déterminent l'affabulation de l'histoire, mais ce n'est pas la psychologie du croyant et du martyr, la crise qui fonde ou ébranle la foi, la lumière mystique illuminant ceux que la grâce a touchés, ce n'est point le pathétique du sentiment chrétien qui est le ressort même du récit. L'humoriste a plutôt recours aux singularités qui croissent en marge de la religion, aux bizarreries qui cachent la vraie destination de l'homme et dont les événements finissent par avoir raison, aux méprises et aux malentendus dont l'humaine vanité fut cause, tout aussi bien chez les premiers chrétiens que chez les gens de ce siècle, et qui contribuèrent peut-être, en même temps que la naissante ferveur religieuse, à peser

sur la destinée des saints et des néophytes. Cette tonalité particulière où Keller joue les variations de ses deux avant-dernières légendes ne va pas sans produire quelque dissonance, chaque fois qu'il lui arrive de faire entendre, au lieu des notes ironiques de son interprétation, la simplicité naïve de la mélodie primitive, et d'évoquer l'ingénuité du merveilleux chrétien après avoir été, des pages durant, le conteur d'une histoire profane — combien profane souvent !

Au commencement du VIIIe siècle vivait à Alexandrie un moine nommé Vital (1), qui s'était imposé la tâche de ramener à la vertu et à la religion les courtisanes de la cité. Il se faisait recevoir chez elles, passait la nuit en prières ou en admonestations, et réussissait souvent à les convertir. Mais son bon renom souffrait de ses allures étranges, car il laissait croire au peuple qu'il était un moine vicieux et pécheur, mêlé à tous les désordres du monde, tandis qu'en réalité il n'entreprenait ces conversions et ne s'exposait à ces contacts que pour la plus grande gloire de la mère de Dieu, « qui savait bien que jamais il n'avait touché une femme et que son front, qu'on disait chargé d'ignominie, portait, invisible, une petite couronne de fleurs blanches ».

Une certaine hétaïre dont il avait entendu parler, et qu'il entreprit de ramener à la vertu, mit surtout sa patience à l'épreuve. Il dut lutter d'abord avec un soldat qui la convoitait, puis voler l'argent des pauvres dans une église pour trouver, plusieurs nuits, accès auprès de la belle et avide courtisane. Celle-ci, poussée par le diable, feint malicieusement d'être touchée par ses exhortations; mais tout est à recommencer la nuit suivante, où il espérait n'avoir plus qu'à parachever une conversion déjà fort avancée. Le bon moine, voleur, sacrilège et meurtrier par pur apostolat, s'entête « dans la spécialité de martyre qu'il a choisie ».

Or, en face de la courtisane, habite un riche marchand grec; Iole, sa fille unique, séduite par la prestance du moine, désolée du jeu périlleux qu'elle lui voit jouer, considérant enfin que son genre de sainteté est un affront à la puissance

(1) Kosegarten, I, p. 212.

féminine, songe à mettre un terme aux souffrances de Vital; elle n'est d'ailleurs que l'instrument de la Reine du Ciel qui veut, par elle, récompenser son dévotieux serviteur. Ayant fait acheter par son père la maison même de l'hétaïre, elle s'y installe un soir; et quand Vital vient poursuivre, comme à l'ordinaire, son œuvre de prédication, elle reçoit le moine en se donnant pour une orpheline décidée à goûter de l'amour. Vital entreprend avec sa ferveur accoutumée l'œuvre nouvelle qui s'offre à sa sainteté, mais se prend à aimer peu à peu sa singulière pénitente. Si bien que le jour où, par ruse, elle lui fit revêtir des vêtements séculiers et où elle brûla son froc de moine, Vital s'accommoda fort aisément du changement, se laissa mettre à la porte de son couvent et demanda sans tarder la main d'Iole. « Et il devint alors un homme du siècle, mari aussi excellent et parfait qu'il avait été martyr accompli. L'Eglise seule, mise au courant du véritable état des choses, ne put se consoler de la défection d'un pareil saint, et employa tous les moyens pour attirer de nouveau le fugitif en son giron. Mais Iole le tenait bon, jugeant qu'il se trouvait en lieu sûr.... »

Ne croirait-on pas qu'il s'agit simplement d'une des héroïnes des *Gens de Seldwyla,* d'une jeune femme comme la Gritli des *Lettres d'amour* ou comme l'Annette de l'*Habit fait l'homme*, soucieuse de garder le mari qu'elle a conquis, et dont elle sait la faiblesse, contre l'ancien travers qu'elle combattit avec une vaillance désespérée ? Et Keller n'exagère-t-il pas la note ironique en réduisant aussi nettement la sainteté de Vital à une manie obstinée et exclusive ? La victoire de la vie normalement acceptée sur l'ascétisme eût été aussi éclatante si Keller n'avait pas poussé à l'extrême, pour la drôlerie du cas, la « spécialité », comme il dit, de la sainteté choisie par Vital. Cette défiguration de l'instinct d'apostolat constitue une faute de goût qui rend la légende de Keller moins séduisante que la *Thaïs* d'A. France, bâtie sur la même donnée primitive, — moins agréable aussi que la plupart des autres récits de l'œuvre. Il va sans dire que Keller a inventé le dénouement séculier de cette histoire, dont le commencement seul restait conforme à la donnée

traditionnelle. Au contraire, dans *la Corbeille de fleurs de Dorothée*, il a imaginé un prélude plutôt « mondain » auquel est rattachée la conclusion légendaire qu'il a reproduite à peu près fidèlement.

Sur la rive sud du Pont-Euxin habitaient des patriciens romains qui, attirés déjà par le christianisme naissant, refusaient de donner leur fille Dorothée à Fabricius, gouverneur de Cappadoce, persécuteur de la foi nouvelle. Dorothée, de son côté, aimait Théophile, le secrétaire même de Fabricius ; mais c'était un jeune homme que la vie avait rendu timide et défiant et qui n'osait lui avouer son propre amour. Dorothée, croyant stimuler sa passion, essayait mille ruses qui ne faisaient que déconcerter le pauvre amoureux. Pour piquer sa jalousie, un jour qu'elle lui montrait un vase précieux, elle eut la malencontreuse idée de lui insinuer que c'était un présent de Fabricius. Théophile, trop crédule, perd contenance, laisse tomber à terre le vase, qui se brise. Ce fut la fin de leur amitié.

Dorothée ayant cherché dans la religion chrétienne une consolation à ses peines, le proconsul, furieux, la fait mettre en prison. Son langage mystique, la ferveur éperdue avec laquelle on l'entend parler de sa foi et de son Dieu, remplissent Fabricius de rage et Théophile d'étonnement : l'un et l'autre sont accoutumés à l'antique valeur que la mythologie païenne attribuait aux mots extatiques dont se sert la néophyte. La jeune fille est mise au supplice et éprouvée par les tortures ; mais, tandis que Théophile est prêt à tout oser pour la délivrer, elle-même célèbre avec un ravissement mystique les délices qu'elle goûte, son divin époux, le jardin de roses où elle va entrer et les fruits exquis qu'elle y pourra manger. Le jeune païen, ironique, lui demande de lui envoyer de ces roses et de ces pommes : et voici qu'après le martyre de Dorothée le miracle s'accomplit, et qu'un enfant merveilleux apparait à l'incrédule amant, lui apportant dans une corbeille des roses et des pommes du paradis. Théophile se convertit à la foi de Dorothée, et, exécuté comme elle, la rejoint au céleste séjour. « Elle avait, en l'accueil-

lant, le tranquille regard des bienheureux ; comme deux colombes séparées par l'orage, qui de nouveau se joignent et dont le vol trace d'abord de larges cercles autour des cieux familiers, les amants réunis planaient, la main dans la main, entrainés par leur essor rapide, rapide et jamais las, le long des cercles extrêmes du ciel, affranchis de toute pesanteur matérielle, et pourtant eux-mêmes... » Et le poète, en des lignes dont la simplicité et la jolie naïveté font oublier l'irrévérence, raconte qu'un jour leurs âmes inattentives s'égarèrent dans le réduit cristallin de la Sainte-Trinité, y perdirent conscience et s'y endormirent. Ces ébats des amants que la mort a réunis dans la vie spirituelle rappelaient à W. Scherer les images de Dante les plus gracieusement, les plus splendidement mystiques : de fait, cette évocation imprécise, et pourtant riche en suggestions, de l'immensité où se jouent ceux qui sont libérés de la lourdeur des enveloppes terrestres, met comme une gloire à la fin de cette légende. Mais Fr. Th. Vischer remarquait avec raison que ce retour à l'esprit légendaire ne s'adapte pas de tout point à la disposition purement terrestre, humaine et « laïque » de la première partie du récit ; « la réconciliation des amoureux devrait s'accomplir dans le même monde où s'était passé le profond malheur de la désunion ».

Dans la dernière des *Sept Légendes*, la *petite Légende de la danse* (1), nulle disharmonie de ce genre : un parfum ingénu de mystère et de merveilleux la pénètre tout entière, et les touches légères de l'humour ne portent aucun préjudice à la grâce tendre et calme du récit. Sainte Musa fut, parmi les bienheureuses, « la danseuse ». Elle était, dans sa vie terrestre, une fillette pieuse et sage, mais possédée d'un perpétuel besoin de danser ; « et même lorsqu'elle allait à l'autel, c'était plutôt en dansant gracieusement qu'en marchant ». Un jour qu'elle venait de « danser sa prière » devant l'autel de la Vierge, le roi David lui apparut et lui annonça qu'un emploi de danseuse était vacant au ciel, et qu'elle

(1) Kosegarten I, p. 126 et 118.

y pourrait prétendre, à condition de ne plus jamais danser sur la terre. Il en coûta à Musa d'accepter cette condition ; elle s'y plia seulement quand son royal interlocuteur lui eut fait entendre aux sons de quelles mélodies dansent au ciel les élus... Musa vécut alors dans la plus grande sainteté, attacha ses chevilles d'une légère chaînette, pour les punir d'être toujours tentées de s'agiter en cadence. Et elle guérissait les jeunes filles dont les pieds étaient maladroits.

Un jour d'automne, « après que trois ans de cellule l'eurent rendue aussi mince et transparente qu'un petit nuage d'été », Musa mourut, et tandis qu'un miracle rajeunissait et reverdissait la nature et changeait les vents en musique, la petite sainte monta au ciel ; « et l'on vit comme d'un bond elle y pénétra, et comme aussitôt, se mettant à danser, elle se perdit au milieu des cohortes harmonieuses et brillantes du paradis ». Car c'était grande fête, ce jour-là, au ciel : les Muses païennes elles-mêmes, à l'ordinaire reléguées en enfer, avaient leur place au paradis en pareille circonstance. Les saintes chrétiennes qui avaient été des artistes en leur vie terrestre leur faisaient les honneurs, le roi David leur tenait compagnie ; et la Sainte Vierge en personne, après avoir passé « une petite heure » avec elles, assura Uranie qu'elle n'aurait de cesse que les Muses ne fussent admises à rester pour toujours parmi les bienheureux.

Mais il n'en devait pas être ainsi. Pour remercier de leur accueil leurs hôtes célestes, les neuf Muses étudièrent un chœur dans le genre de ceux qu'on chante au paradis : du moins le croyaient-elles semblable. Et, au prochain jour de fête, elles se produisirent ; mais leur chant manquait si fort de l'onction céleste, avait des accents si nostalgiques, si éperdument terrestres, que le séjour entier des élus fut saisi du regret de la terre. Un vaste gémissement traversa le ciel, et il fallut l'intervention de la haute Trinité elle-même pour rétablir l'ordre parmi les saints et les bienheureux ; et plus jamais les Muses ne franchirent le seuil du paradis chrétien.

Ce dénouement de la dernière des *Sept Légendes*, avec son profond symbolisme et son charme simple et grave, est

bien la conclusion qui convient le mieux au recueil tout entier : une suprême fois se trouvent évoquées, mises en présence et confrontées, pour ainsi dire, la vie vécue selon la loi naturelle, avec les jouissances qu'elle comporte, et la notion ascétique du renoncement, de la résistance à la beauté de la nature, à ce charme de l'existence même que suggère le chant des Muses. Et c'est, en somme, l'incessant conflit de ces deux conceptions, de ce qu'on a appelé l'esprit hellénique et l'esprit nazaréen, qui se poursuit à sa manière sous l'affabulation des *Sept Légendes*. Les préférences de Keller ne sont pas douteuses : elles vont à la vie allègre qui trouve sa satisfaction, sa raison et sa récompense dans ce bas monde et ne cherche point de meilleure patrie. Et pourtant, bien qu'il ramène assez nettement du ciel sur la terre la donnée mystique des légendes, et que, pour employer son expression, il tourne vers une autre direction la face des figurines qu'il a prises dans la tradition légendaire, nulle rudesse ne dérange la beauté de leurs lignes ; nul clignement d'intelligence n'avertit trop visiblement le lecteur de l'œuvre sacrilège, après tout, entreprise par l'écrivain. Comme on l'a dit (1), Keller parle des choses divines avec l'ingénuité d'un enfant, qui, entendant faire allusion à l'œil, au doigt de Dieu, s'aviserait en toute innocence d'évoquer aussi le nez et les pieds de la divinité ; il développe, sans ironie trop extérieure, sans réflexions qui rappellent, si peu que ce soit, le sarcasme de Voltaire ou l'irrévérence de Heine, les éléments d'anthropomorphisme latents dans la conception d'un Etre tout-puissant prêt à intervenir dans les choses humaines au profit de ses adorateurs ; et la souplesse de son humour et l'ingéniosité de sa fantaisie font admettre des audaces tranquilles qui, sous une autre plume, paraîtraient assez inconvenantes.

Mais il y a plus : l'allure générale des *Sept Légendes*, malgré cette inspiration irréligieuse, ne cesse guère d'éveiller dans l'esprit du lecteur une impression de beauté pareille à celle qui se dégage des œuvres de foi parfaite. C'est que

(1) F. Kürnberger, *Litterarische Herzenssachen.*

le style ne s'y départit presque jamais de la simplicité qu'on retrouve dans les récits légendaires où la croyance est naïve et forte. C'est aussi que la ferveur ingénue, l'onction et l'enthousiasme sont encore présents dans ces pages, seulement transposés, attribués non plus à ceux qui aspirent à la paix mystique et au repos de la religion, mais aux âmes qui désirent être rendues à l'existence de tous : et il en reste un parfum qui pénètre l'œuvre entière, comme d'un encens qui continuerait de flotter dans une église désaffectée. Eugenia, le faux abbé, « envahie par une amère mélancolie, a le sentiment qu'elle est exilée d'un monde de beauté, et que désormais, ombre infortunée, elle erre dans le désert » ; la nonne Béatrice, lorsque ses yeux s'arrêtent sur les lignes des horizons bleus, a des larmes dans le regard, et son cœur est plein de la nostalgie et du désir du monde ; même l'enthousiasme de martyre de Dorothée, le passager renoncement de Musa, ne sont que la convoitise de joies supérieures à la terre par leur sécurité et leur éternité, mais non par leur essence. Et cette émotion grave, d'ordinaire réservée au désir de la sérénité croyante, à l'aspiration mystique, et exprimant ici le regret ou le souhait des choses terrestres, détermine pour une bonne part la beauté quasi-religieuse de certaine de ces pages.

D'ailleurs, cette « mondanité » qui s'érige ainsi en face de l'ascétisme, il s'en faut que ce soit la « vie du siècle » telle que l'entendaient légendes dorées, vies des saints et recueils de miracles, la vie pécheresse et désordonnée, où l'iniquité et l'indignité triomphent, où nulle sanction morale, nulle obligation de solidarité, nul idéal de justice et de devoir ne guident les actions des hommes ; et rien n'est plus caractéristique à cet égard que la déformation plus ou moins perceptible, mais toujours significative, par laquelle G. Keller modifie certaines lignes de la donnée traditionnelle, ou que les variantes par où ses légendes diffèrent des développements que d'autres écrivains ont brodés sur des canevas analogues.

Il suffit aux conteurs légendaires que « le seigneur qui a promis sa femme au diable » se prosterne aux pieds de la

Vierge libératrice : il n'aura qu'à rejeter les présents du démon pour vivre désormais, heureux et dévot, avec sa chaste et sainte épouse (1). Dans Keller, le comte Gebizo a beau avoir conclu le pacte criminel pour des motifs de générosité et de libéralité, pour des aumônes et des dotations de couvents : après la défaite de l'archange maudit, « il chevaucha à l'aventure dans la nuit qui tombait, et cheval et cavalier s'abîmèrent dans un précipice, où le comte se fracassa la tête contre un rocher, si bien qu'il eut tôt fait de quitter cette vie... ». Il suffit à la légende traditionnelle que le chevalier Walter von Birberg, proclamé vainqueur d'un tournoi où il n'a point paru, « reconnaisse qu'un tel honneur lui venait de Notre Dame la Vierge, la remercie avec grande ferveur et la serve sa vie durant ». Dans un manuscrit allemand du XIIe siècle, il entre même au couvent, afin de mieux témoigner sa reconnaissance (2). Pour Keller, qui guérit à sa manière son timide chevalier de l'irrésolution, son défaut capital, Zendelwald devient un homme vaillant et sûr, « qui satisfait aussi bien l'Empereur que sa propre épouse », mais il a fallu qu'auparavant il passe par une épreuve de franchise et d'aveux, et qu'il raconte à dame Bertrade les incidents de sa chevauchée et comment, endormi dans une chapelle solitaire, il avait été suppléé au tournoi par la Vierge elle-même. La sœur Béatrice de Kosegarten, qui, dans son couvent est assaillie de « pensées pécheresses », va « se donner à la vie grossière quinze années entières » ; ailleurs elle devient une ribaude, la Madeleine des Flandres, ou bien elle s'est sauvée avec son amant et l'abandonne ensuite au hasard des rencontres ; dans Gautier de Coinci elle « se livra au péché », non sans continuer d'adresser chaque jour une oraison à la Vierge. Le bon Charles Nodier accorde à sa sœur Béatrix des circonstances atténuantes ; si elle passe dans l'opprobre et le péché quinze années de sa vie, c'est que

(1) *Legenda sanctorum (opus aureum)*, Lyon 1540, CXIV, B ; — Pfeiffer, *Marienlegenden*, n° 20.

(2) *Legendasanctorum*, CXXVI, F. — Barbazan et Méon, *Fabliaux et Contes des poètes français*, I, 82 : Du Chevalier qui ooit la Messe, et Notre Dame estoit pour lui au tournoiement. — G. Paris, *La Littérature française au moyen âge*, p. 208.

Raymond, le jeune seigneur avec qui elle s'était enfuie, l'a bannie, après un court bonheur, de son amour et de son château (1). Dans Keller, elle se fait épouser par son cher Wonnebold auquel elle fut toujours fidèle ; si elle est sortie des lois monastiques, ç'a été pour rentrer dans une conception aussi forte, mais plus belle, des devoirs humains, et dans une moralité qui lui vaut, à la fin, l'approbation éclatante de la Reine du ciel. Car celle-ci prend presque parti contre les rigueurs et l'obstination de l'ascétisme, et pour la vie vécue selon la pente naturelle : outre les mariages qu'on lui voit manifestement préparer, n'est-ce pas elle qui machine la défection de saint Vital, « dont l'Église est fort marrie », et qui fait insensiblement du pauvre martyr ridicule et entêté un vaillant citoyen du monde ? Conversions à la terre qui sont agréables à la divinité et encouragées par elle, parce que la terre n'est point ici un séjour d'arbitraire plaisir, de déréglement et de péché, de la *Lust und Liebe* pure et simple que chante le chevalier Tannhæuser dans Henri Heine, mais une contrée dont les habitants doivent accepter de nouveaux devoirs, des vertus que ne sauraient remplacer la ferveur et la constance de la foi religieuse.

Il n'y a donc, dans les *Sept Légendes*, nul soupçon de l'implicite connexion qui lie si fréquemment le libertinage des mœurs au libertinage de la pensée. En revanche, il ne faut pas demander à Keller le moindre frisson de cette large charité, de cette pitié toujours prête qui ne refusait pas, dans les légendes orthodoxes, le pardon et l'absolution au pécheur le plus endurci, « pourvu qu'il n'eût point lâché tout à fait le doigt de la Mère de Dieu (2). » Le sens de la justice

(1) C'est la plus souvent traitée des légendes contenues dans l'œuvre de Keller. Cf. Gautier de Coinci, *Miracles de Nostre Dame*. — Barbazan et Méon, *Fabliaux et Contes..., nouveau recueil*, II, p. 154 : *de la Songreteine*. — Th. Wright, *A Selection of latin stories, from Mss of the XIII th. and XIV centuries...* 1842, p. 95.

Ch. Nodier, *La légende de sainte Béatrix*.

G. de Chatonville, *Etudes religieuses : les fêtes chrétiennes* (*Musée des familles*, 1850-1851).

(2) Uhland, *Geschichte der deutschen Poesie im Mittelalter* (*Uhlands Schriften*, II, p. 44).

l'a toujours emporté, chez lui, sur la pure miséricorde. Ne lui demandons pas non plus une psychologie pénétrante et sympathique de la sainteté, des tumultes d'âme qui font les martyrs ; si l'on a pu reprocher à Gœthe de n'avoir jamais compris le « chrétien », il serait tout aussi facile de constater chez Keller l'inintelligence des cas excessifs de sensibilité et d'enthousiasme religieux.

On voit quelles sont les limitations et les mérites des *Sept Légendes* de Keller, la plus courte de ses œuvres en prose, celle en somme qu'il lui a été donné d'achever avec le moins de rémittences et de délais, et qui garde, de ces circonstances plus heureuses, une harmonie extérieure et une unité d'inspiration toutes particulières. Elles n'ont point la prétention d'évoquer une époque historique de l'humanité, comme l'ont fait tant d'autres fictions dont les confins de l'ancien et du nouveau monde sont le théâtre : Keller, qui gardait une vision si aiguë des choses du présent, a toujours éprouvé quelque difficulté à se bien représenter les formes passées de la vie ; eût-il réussi à se les figurer, les touches humoristiques dont il égaie, presque en dépit de lui-même, presque tous ses récits, n'en auraient pas moins déformé et comme infirmé une représentation délibérée d'un milieu antique ou médiéval. Il n'a pas non plus la souplesse de sympathie par où des écrivains modernes, même incrédules, ont réussi à plier leur talent jusqu'à l'ingénuité des originaux légendaires, ou la psychologie avisée qui transpose, en des personnages tournés vers le christianisme naissant, l'angoisse et les inquiétudes d'âmes toutes modernes. Mais, à défaut de la foi qui inspira les légendes ou de la flexibilité de compréhension qui anime leurs pastiches, il a des dons particuliers de poésie et de fantaisie ; il dispose de sources d'émotion et de beauté dont les eaux, quoique différentes, sont aussi pures que celles où baignent les plus naïfs récits de ce genre ; aussi, son recueil d'histoires édifiantes modernisées, et comme sécularisées, a sa place au milieu des proses les plus charmantes de la littérature allemande. L'ironie en est assez voilée pour n'être point choquante, l'hostilité à l'ascétisme assez enveloppée d'ingénuité

pour ne pas sembler un voltairianisme intempestif. Et c'est, en somme, comme l'écrivait B. Auerbach, un petit livre fait pour procurer « quelques heures de rêveuse allégresse, par un après-midi d'été, sous un arbre », au lecteur qui sait y lire les leçons de vaillance, la confiance dans la vie, la conciliation des devoirs humains et des exigences divines qui s'y cachent sous la grâce du récit et ses invitations au rêve.

CHAPITRE VIII

NOUVELLES ZURICHOISES

> N'est-ce point pour persévérer dans la médiocrité d'une condition moyenne qu'il faut la plus forte dose d'énergie ?
>
> NOVALIS, *Fragments*, livre III.
>
> ... La douloureuse tendance à être ce qu'au fond l'on n'est pas...
>
> *Nouv. Zurich.*, p. 140.

Installé dans sa maison haut perchée du Bürgli, son moulin à vent, comme il l'appelle, Keller ne modifia guère, après sa démission, l'allure de sa vie. Sauf qu'il n'avait plus à se rendre à son bureau, rien ne fut changé dans ses habitudes. Le vieux garçon continua de faire ménage avec sa vieille fille de sœur — un ménage où la force de l'accoutumance et la tolérance réciproque avaient plus de part que les affinités électives, et où frère et sœur devaient se passer réciproquement bien des manies et des défauts. Gottfried protégeait sa liberté contre « toutes sortes de tentatives machinées par Regula pour le tyranniser » ; qui sait, écrit-il un jour, si elle n'obéit point à des instructions supérieures, et si ce n'est pas sa mère qui l'a dressée à terroriser son frère, pour lui faire expier les inquiétudes que ses années de jeunesse ont causées aux deux femmes ? Et quand sa sœur est malade, comme elle n'a jamais voulu songer à éduquer ou même à se procurer une servante, c'est l'ancien greffier cantonal de Zurich qui prépare tous les matins le café, qui donne à manger aux chats (deux commensaux et un hôte de passage) et qui fait bouillir le lait pour qu'il ne tourne pas.

Lui-même ne souffrait pas trop des années qui commençaient pourtant à alourdir sa courte personne : « Je suis malheureusement gros et rond, mais bien portant, en somme. » Il se donnait assez peu de mouvement ; comme il avait, de sa table de travail, la vue du lac, du panorama lointain des Alpes, et de la ville de Zurich, il n'était pas enclin à chercher souvent au dehors, au prix d'une promenade, ces spectacles de nature et d'horizon qu'aimait tant son regard de paysagiste. Les hivers l'abattaient ; celui de 1878-1879 surtout fut dur pour sa santé. Un de ses correspondants lui donne des recettes d'hygiène dont il ne fait que rire : « Votre conseil de dormir les fenêtres ouvertes ne m'inspire aucune confiance. Il y a douze ou quinze ans, nous avions ici une société d'hommes de quarante à cinquante ans, qui tout le long de l'hiver prenaient des bains froids et faisaient chaque jour briser la glace au bord du lac. Ils avaient la prétention de rester solides comme des chênes et de devenir vieux comme des patriarches : il n'y en a pas aujourd'hui un seul en vie. Quelques-uns grimpaient tous les jours en été, ou même deux fois par jour, et deux fois la semaine en hiver, au sommet de l'Uetliberg ; — ils sont où sont les autres (1). » Aussi, bien qu'il lui arrive de songer avec mélancolie « aux mains étrangères qui bientôt fourrageront dans ses papiers », d'évoquer, en remerciant Mme de Frisch pour sa photographie, « la tête de mort qui ne tardera pas à se montrer avant que nous n'y songions », ou même de conjecturer que, « d'après sa complexion, il deviendra hydropique ou attrapera une bonne petite attaque », il supporte vaillamment les infirmités croissantes de l'âge, estimant peut-être, lui aussi, qu'à vouloir bien fermement on ne meurt que si l'on n'a plus la volonté de vivre. Et il lui semblait avoir à réparer trop de « péchés d'omission » que sa destinée l'avait incité à commettre, pour ne point s'escrimer de toutes ses forces, comme son *Hans d'Ueberlingen*, contre les assauts que livre « la détresse silencieuse de l'âge ».

Cependant, il n'est pas guéri de l'infirmité qui fut si

(1) B. III, p. 428.

préjudiciable à son activité d'écrivain : même s'il s'agit de correspondance, il a besoin d'une sorte d'impulsion, d'inspiration presque, qui le fasse écrire *con amore*, — une expression fréquente, sous sa plume, dans ses lettres de cette époque. Or, l'inspiration est chose capricieuse et point quotidienne ; mais Keller n'a jamais su s'astreindre à accomplir sa besogne d'écrivain comme une tâche de journalier de lettres et à rédiger, coûte que coûte et même *invita Minerva*, un nombre déterminé de pages chaque jour. Souvent aussi ses confidences épistolaires laissent transparaître la crainte de ne plus être égal à lui-même et de ne savoir personne sur qui compter pour en recevoir l'avertissement que Gil Blas donna à l'archevêque de Grenade et dont il fut si peu récompensé...

Il faut reconnaître que, pour l'instant, l'office d'un pareil avertisseur eût été une sinécure. A condition que sa répugnance à faire de la copie l'abandonne, il écrit avec autant d'aisance, d'enjouement et de fertilité d'invention que par le passé ; les cabrioles qu'il aime à hasarder, en véritable humoriste, au milieu de ses développements, ne décèlent point la caducité. Ces premiers temps qui suivirent sa retraite comptent, à ne considérer que l'achèvement ou la publication d'œuvres nouvelles, parmi les années les plus fécondes de sa carrière d'écrivain. Grâce à M. Rodenberg, le directeur de la *Deutsche Rundschau*, qui a eu le mérite de reprendre, à un bon quart de siècle de distance, le rôle délicat dont l'éditeur Vieweg s'était acquitté, aux jours difficiles d'*Henri le Vert*, avec tant de dévouement, le fantasque et capricieux travailleur qu'était Keller consentit à donner une forme à bien des anciens projets, à bien des inventions plus récentes qui seraient sans doute pareillement restés, sans des prodiges de diplomatie, d'incertaines nébuleuses. Il est vrai qu'il s'agissait à présent d'un écrivain de valeur assurée, et non plus du débutant d'avenir qu'encourageait, en 1852, l'éditeur de Brunswick. Insensiblement, et malgré la rareté de ses œuvres, la renommée de Keller continuait à se répandre, à ne plus rester confinée à l'étroite chapelle où s'étaient groupés, jusque vers 1874, ceux qui l'aimaient. Il connais-

sait sur le tard, à l'âge où d'autres voient pâlir leur notoriété, la joie des secondes, des troisièmes éditions — gloire appréciable en Allemagne — et les propositions d'éditeurs entreprenants ; des articles sympathiques s'occupaient de sa personne et de ses œuvres, non sans prétendre à l'occasion découvrir l'une et révéler les autres. Un des plus zélés, parmi ces « inventeurs » de Keller, avait été le romancier Auerbach ; et un amusant jeu de mots, souvent répété par d'autres, mais dont nul autre que G. Keller ne s'est le premier avisé, a exprimé, sous une forme humoristique, une dette toute particulière de gratitude : « *Ich bin eigentlich Auerbachs Keller....* »

L'auteur des *Récits villageois de la Forêt-Noire* et celui des *Nouvelles Zurichoises* se trouvent encore associés pour d'autres raisons. Il y avait en effet un peu plus de trois ans que G. Keller était de retour à Zurich, occupé surtout à se remettre des privations et des souffrances qu'il avait endurées à Berlin, lorsqu'Auerbach lui avait demandé de collaborer à son *Almanach populaire* de 1861. « Au cas où vous ne seriez pas, lui mandait-il le 22 février 1860, en goût et en veine d'écrire une nouvelle, j'accepterais avec plaisir une description des manœuvres des bataillons scolaires suisses, ou bien encore — une idée qui me vient à l'instant même — un récit intitulé : *le Retour du Suisse dans sa patrie*, et où vous raconteriez, par exemple, vos impressions à votre rentrée d'Allemagne, vos observations, etc. ; et, sous une forme à votre guise, ce serait, pour nous autres comme pour les Suisses, un excellent enseignement. » La réponse de Keller ne se fit pas attendre : le 25 février, il acceptait l'invitation ; mais une nouvelle lui semblait plus opportune, et plus efficace aussi, qu'un simple exposé, parce qu'il y était plus facile de « combiner la satisfaction patriotique et la critique salutaire » et de « dissoudre l'intention didactique dans la poésie comme du sucre et du sel dans l'eau ». Et il donna aussitôt le *quadro* d'un récit qui devint la plus ancienne des *Nouvelles Zurichoises*, promettant de livrer son manuscrit dans le délai voulu. Suivant son habitude, il

dépassa la date, mais avec l'assentiment et la pleine indulgence d'Auerbach (on se trompe toujours dans ses calculs, lui écrivait celui-ci, quand on attend un enfant ou qu'on est poète). Du reste, l'auteur des *Récits villageois*, qui eut ainsi un rôle dans la naissance de cette nouvelle zurichoise, fut aussi son parrain et trouva pour elle son titre définitif : *la Bannière des Sept Vaillants*, sous lequel elle parut dans le *Volkskalender*, allégée de quelques pages qui furent rétablies dans le volume de 1877.

L'intention pédagogique et patriotiquement morale qui se glisse, parfois à l'insu de Keller, dans presque toutes ses œuvres, a été dans celle-ci conscienteet préméditée dès l'origine. L'écrivain devait être délibérément le porte-parole du bon citoyen. « Un poète a le devoir, écrivait-il à ce sujet (1), de donner des images embellies, non seulement du passé, mais aussi du présent, et de faire discerner avec plus de force et de beauté les germes mêmes de l'avenir, si bien que les gens se reconnaissent dans ces tableaux, eux et la tournure des choses... » C'est ce reflet souriant du présent qu'il a voulu offrir, dans la *Bannière des Sept Vaillants*, à ses compatriotes. La Suisse qu'il avait quittée encore frémissante de la lutte du Sonderbund, il l'avait retrouvée pacifiée, dotée d'une Constitution qui semblait une garantie de progrès et de bonne entente politique et religieuse. Bien qu'il eût constaté, dès son retour à Zurich, quelques tares qui lui parurent, alors déjà, menaçantes, surtout « la passion la plus effrénée de l'argent et du gain », il avait apprécié, chez ses concitoyens, « de bonnes dispositions et le sincère désir de donner à la vie sociale une forme sage et satisfaisante ». Et, bien avant qu'Auerbach lui demandât sa collaboration, il avait esquissé « une histoire dont le centre était un petit club de patriotes zurichois, tous artisans, qui avaient pris part à une entière évolution historique, compliquée de bien des luttes de partis ». Il voulait montrer ces braves gens, vieillis dans les anciens combats contre aristocrates et jésuites, transportant dans les temps nouveaux, dans l'âge de l'apaisement et de la

(1) B. II, p. 465.

tranquillité, leur vieille humeur belliqueuse (1); et la jeune génération, qui n'avait pas connu l'âpreté des luttes politiques et confessionnelles, devait faire la leçon à ces vétérans d'une époque abolie, leur donner à comprendre que l'ère héroïque du libéralisme était close et qu'il fallait travailler désormais à organiser pacifiquement la victoire. Sur cette trame un peu sèche devait courir l'arabesque d'une intrigue légère, où le psychologue, avisé des humaines contradictions et curieux de les mettre en relief, n'entendait point perdre ses droits : tous ces libéraux à outrance, ces farouches adversaires de toutes les tyrannies, prétendront être, dans leurs ménages respectifs, d'affreux, d'absolus despotes; deux d'entre eux, l'un fort riche, l'autre assez pauvre, s'opposeront, par orgueil républicain, au mariage de leurs enfants qui s'aiment depuis longtemps (2). Mais il leur faudra, quoi qu'ils en aient, passer par la volonté des amoureux, et leur chère politique elle-même, pour laquelle ils sont prêts à tous les sacrifices, contribuera à leur forcer la main.

Tels sont les éléments dont Keller a façonné la première de ses *Nouvelles Zurichoises*, histoire qui a paru « singulière » à maint lecteur allemand, indifférent aux préoccupations spécifiquement nationales qui en fournissent la toile de fond, et qui est peut-être, de toutes les œuvres de Keller, la plus franchement helvétique, — une des plus réalistes aussi, et partant une des plus malaisées, pour un public étranger, à apprécier en bonne justice. Plus difficile à goûter entièrement que les récits de Jérémias Gotthelf eux-mêmes, que traverse pourtant un si âpre parfum de terroir (et qui représentent assez bien, pour les campagnes de l'Emmenthal vers 1845, ce que la nouvelle de Keller était à une grande ville démocratique de la Suisse dans les années *soixante*); car il est plus

(1) Ainsi qu'il l'écrivait à Auerbach, Keller a connu les originaux des sept vaillants. C'étaient des « patrons », dont quelques-uns avaient encore été liés avec le père de l'écrivain, et qui, politiciens passionnés, formaient en effet le club minuscule qu'a dépeint Keller. Cf. un feuilleton de la *Züricher Post*, 29 mars 1891, et B. I, p. 24 et 246.

(2) Lazarus, dans son ouvrage *das Leben der Seele*, III, p. 275, cite cet exemple d'un conflit entre deux notions en apparence conciliables, l'amitié et l'alliance par mariage.

aisé, pour un lecteur du dehors, de « réaliser » une psychologie élémentaire d'homme encore voisin de la terre, même si elle est marquée d'une empreinte fortement locale, que des personnages plus conscients de la vie nationale. D'ailleurs, nous ne trouvons rien ici de l'âpreté avec laquelle le pasteur de Lützelfluhe rompait des lances contre l'esprit du temps, contre ce *Zeitgeist*, qu'il opposait au *Berner Geist* comme le flot trouble des innovations dangereuses qui menaçait de submerger les bonnes vertus sociales et religieuses d'autrefois. Au contraire, Keller, allant jusqu'à dissimuler ce qui lui paraissait gros de menaces dans certains symptômes des temps, a voulu surtout faire œuvre d'optimisme actuel.

Le maître tailleur Hediger est membre de la petite société des *Sept Vaillants,* sorte de club minuscule, sans président ni statuts, simple groupe de citoyens qui ont voulu se sentir les coudes durant les temps difficiles qu'a traversés la Suisse. Bien que l'ère des combats soit désormais du passé, ils se réunissent encore pour deviser des choses publiques et se demander réciproquement conseil et assistance dans leurs affaires privées. Karl, fils de Hediger, aime Hermine, la fille de Frymann, riche entrepreneur de charpente et l'un des *Sept ;* mais les deux pères, ne voulant pas entendre parler d'un mariage inégal, se promettent bien de mettre fin à l'amourette des deux jeunes gens, malgré l'affection qui lie ceux-ci depuis leur enfance et fait d'eux, à leurs propres yeux, des fiancés. Cependant la petite société doit paraître en corps à la fête fédérale de tir, à Aarau, et y apporter collectivement un cadeau qui soit la récompense d'un des lauréats. Mais quel cadeau ? Dans une scène qui sent Molière et son M. Josse, l'orfèvre de la société propose une coupe en argent ; le forgeron, une charrue ; l'ébéniste, un bois de lit ; un des aubergistes, un tonneau de vieux vin, et son confrère une vache laitière, — tous objets pour lesquels ces bons commerçants attendent depuis longtemps une occasion de se défaire. Aussi ces propositions diverses sont-elles rejetées l'une après l'autre, et l'on s'en tient au cadeau classique d'une coupe d'honneur qui sera ciselée tout exprès, simple de forme et sobre d'ornements.

Il va sans dire que, malgré les anathèmes de leurs pères, Karl et Hermine sont bien décidés à s'épouser : ils ont pour alliée Mme Hediger elle-même, qui ne le cède pas à son mari en dignité républicaine, mais qui, plus soucieuse des droits du cœur et moins encline à sa fanfaronnade de citoyen désintéressé, ne voit rien de répréhensible à un mariage riche dont l'amour n'est pas absent.

La bannière et la coupe d'honneur du petit club sont prêtes ; mais il manque un orateur qui présente l'une et l'autre au comité de la fête fédérale, car personne ne veut accepter la mission de prendre la parole au nom des Sept. Frymann, enfin désigné par le sort, sue sang et eau pour rédiger, finalement, une harangue absurde de violence retardataire ; et il en croit sa fille, qui lui conseille de ne rien écrire d'avance et de s'en remettre à l'inspiration du moment.

Voilà donc nos sept vaillants à Aarau, où sont venus aussi, chacun de son côté. Hermine et Karl. Or, maître Frymann, décidément trop modeste ou trop ému, se refuse à prendre la parole : il faudra donc rentrer bêtement à Zurich, avec bannière et présent ! Karl s'offre, par bonheur, à parler au nom du club, et il le fait en une charmante improvisation, dont toute l'assistance apprécie la modestie et la fierté, les images humoristiques, la confiante philosophie. Après que les sept braves ont félicité leur jeune porte-paroles, Hediger et Frymann, si obstinément muets tout à l'heure, lui adressent maintenant à l'envi les plus éloquents conseils sur l'emploi qu'il convient qu'il fasse de son talent d'orateur. La chance est décidément favorable à Karl, qui met en pleine cible ses vingt-cinq balles ; il est vrai qu'Hermine l'accompagnait et qu'il lisait dans ses yeux un encouragement si impérieux ! Enfin, dans une lutte engagée avec un rude paysan bernois, le jeune homme doit à sa vigueur physique une nouvelle victoire. Frymann ne peut refuser plus longtemps sa fille à semblable triomphateur, à une incarnation aussi éminente de toutes les vertus par lesquelles prospèrent et durent les républiques ; et voilà nos fiancés qui se promènent au clair de lune le long du pavillon où sont arborées les bannières

des députations helvétiques. « Les drapeaux flottaient, babillards et vivaces, mais le mince guidon des sept amis était impossible à découvrir, car il disparaissait dans les plis d'une grande bannière, sa voisine, et s'y trouvait bien abrité. Mais tout au faîte claquait au vent, dans la lueur des étoiles, le drapeau de la Confédération, toujours solitaire, et le bruissement de son étoffe se percevait distinctement... » Et c'est parmi les claquements de tous ces étendards qui symbolisent la patrie, tous les groupements, toutes les collectivités particulières réunies autour de l'emblème national, que les amoureux échangent leur baiser de fiançailles et se promettent, eux aussi, de respecter la « Constitution » qui les liera l'un à l'autre.

Dénouement bien helvétique d'une histoire dont toute la manière se confine dans une sorte de simplicité républicaine, qui s'abstient d'ornements strictement littéraires, et qui, à certains égards, est plutôt une étude de mœurs et une façon de « testament » et de profession de foi qu'un récit pur et simple. Il ne s'y trouve pas un motif qui n'ait sa signification civique, et les épisodes les moins organiques eux-mêmes, — Mme Hediger enseignant à son fils à remonter un fusil, le passage de Karl à la caserne, — ne sont pas, comme d'ordinaire chez Keller, les libres ébats de la folie du logis, mais les compléments d'un manuel en action du parfait citoyen. Il est bien désespérément accompli, le jeune Karl, ce parangon des vertus civiques, ce modèle d'adresse, d'éloquence et de vigueur corporelle, et les vieux politiqueurs du club des Sept, avec tout ce qu'ils ont de suranné et de doucement ridicule, sont d'une humanité plus chaude et qui nous touche davantage. Mais il fallait tracer le portrait du type accompli de la nouvelle génération en qui l'auteur mettait son espoir, et le munir, au risque d'en faire une figure un peu schématique, de toutes les vertus physiques et morales qui, depuis tant de siècles, avaient valu aux Confédérés beaucoup de gloire et une presque constante liberté.

A tous les enseignements déjà contenus dans ces pages, Keller songea un instant à ajouter un dernier conseil, que le vieil entrepreneur de charpente aurait adressé à Karl, son

futur gendre, et par cet intermédiaire à toute la jeune génération qui se faisait alors sa place au soleil. Le fils du tailleur est employé dans un bureau et compte devenir fonctionnaire : or, le riche Frymann lui aurait demandé « de revenir au métier manuel, s'il veut obtenir la main de sa fille ; car ses talents et son éducation n'acquerront toute leur juste valeur que s'ils servent d'ornement à la caste sociale où il est né ». Et il ajoute cette phrase qui témoigne de la préméditation de ce détail : « Le retour au métier sérieux (qui soit exercé d'une manière intelligente et normale) commence en effet à être préconisé par des industriels clairvoyants, car personne, en définitive, n'apprend plus à travailler comme il faut... (1). » Keller jugea-t-il le caractère de Frymann incompatible avec tant de sagesse? Consentie par Auerbach, cette légère mais significative modification du dénouement est pourtant restée à l'état de projet. Nous retrouverons plus tard, il est vrai, dans *Martin Salander*, pareil thème et pareille exhortation ; et vraiment il était bien conforme au caractère foncier de Keller et à sa tournure d'esprit de démasquer toutes les manifestations de la vanité, de protester contre cette « capillarité sociale » par où l'homme veut s'élever, non au-dessus de l'ignorance et de la médiocrité, mais au-dessus de sa caste et de sa catégorie dans la communauté.

La *Bannière des Sept Vaillants* fut longtemps la seule des *Nouvelles Zurichoises,* que dès 1860 Keller projetait d'écrire (2), en y mettant beaucoup de réalité « positive et vivante ». Il est possible que l'histoire intitulée *Jour de scrutin* (3) ait été primitivement destinée à s'ajouter à la *Bannière :* c'eût été joindre à un récit de patriotisme en action une sèche page d'instruction civique. Mais, en 1875, il résolut de situer dans un décor commun, — la ville et les alentours immédiats de Zurich, — différentes nouvelles construites sur des don-

(1) B. II, p. 468.

(2) B. II, p. 468.

(3) Paru en partie (1862) dans un supplément de journal ; en entier (1865) dans le *Calendrier* d'Auerbach.

nées historiques des XIIIe, XIVe et XVIIIe siècles, et à les encadrer dans un autre récit qui les contînt toutes. En août 1875, il donnait à son ami Exner les titres et le sommaire des diverses histoires; mais la rédaction définitive n'en fut entreprise que dans l'été de 1876, quand le greffier cantonal, libéré du labeur de la chancellerie, eut secoué définitivement la poussière des actes officiels. Proche de la soixantaine, déshabitué de la composition littéraire par une longue inaction qu'avaient seuls rompue les *Sept Légendes* et les derniers récits des *Gens de Seldwyla*, Keller craignait qu'on ne perçût les signes d'un recul et d'une décadence dans les pages de l'œuvre nouvelle. En réalité, il n'a jamais été mieux en possession de son talent que lorsqu'il écrivait *Hadlaub*, le *Fou de Manegg*, le *Bailli de Greifensee* et *Ursule*, créations d'une maturité souriante, où la fantaisie intacte prend l'essor sans perdre le contact de la réalité, où la bonne humeur se double de sagesse, où la confiance dans la bonté de la vie garde ses droits malgré une philosophie un peu mélancolique. En revanche, la manière assez artificielle dont les nouvelles sont unies au cadre qui les contient est moins heureuse que l'allure même des différents récits; et j'avoue que je me passerais fort bien de cet « accompagnement humoristique » dont Keller a tenu à entourer trois de ses récits, ou plutôt qui se sert de ceux-ci pour déterminer une action indépendante, vivant de sa vie propre. Il est vrai que cette intrigue légère est caractéristique.

C'est une cure d'originalité, un vieux sage guérissant d'une variété de snobisme un jeune homme un peu sot, en proposant à sa méditation les histoires qui ouvrent le volume des *Nouvelles Zurichoises*. Par un clair matin d'été, vers 1830 (Keller a choisi une date qui lui permit d'illustrer ses descriptions de Zurich de quelques détails qu'un millésime plus voisin de lui n'eût pas comportés), M. Jacques, un jeune Zurichois, plus long de taille que d'idées, se lève d'assez méchante humeur. Il a lu la veille qu'il n'y a plus, au temps présent, d'hommes originaux, et pourtant lui-même a conscience de ne rien négliger pour devenir un original: témoins ses premiers essais littéraires, où prétend déjà se manifester

un esprit supérieur au commun niveau. Une promenade qu'il fait à travers la campagne ensoleillée et affairée ne le déride pas ; mais il rencontre son parrain, un vieillard narquois et sage qui obtient du morose filleul une confession générale. « Ainsi, c'est un original que vous aimeriez être, Maître Jacques ? Eh ! tout dépend de ceci : quelle sorte d'original ? Un bon original, c'est celui-là seul qui mérite qu'on l'imite ! Or celui-là seul mérite qu'on l'imite, qui sait mener à bien ce qu'il entreprend, et qui fait vaillamment son œuvre, où que la destinée l'ait placé, et quand même il n'accomplirait rien d'inouï ni de foncièrement inédit ! Et c'est là chose si peu ordinaire, tellement rare même, à y regarder de près, que d'y réussir vous donne déjà l'allure d'un indépendant, d'un original, qui est assuré de vivre dans la mémoire des hommes... (1). »

Leur promenade ayant conduit parrain et filleul jusqu'aux ruines du château de Manegg, l'ancienne résidence des Manesse, le vieux sage illustre sa définition de la véritable originalité en racontant à M. Jacques l'histoire du manuscrit connu sous le nom de *Manuscrit de Manesse* : ce recueil de poésies lyriques du moyen âge, un des monuments les plus notoires du passé littéraire de Zurich, doit son existence à la famille, dès longtemps éteinte, des Manesse, « qui, au moins dans la période florissante de leur lignée, surent mener à bonne fin tout ce qu'ils entreprenaient, et, sans se signaler par des manières bizarres, tinrent de façon exemplaire leur place, même quand cette place n'était point la première ».

Cet artifice introduit dans le cadre humoristique la nouvelle de *Hadlaub ;* et il faut remarquer que tout ce prélude

(1) Ce sont exactement les idées d'un grand maître en matière d'originalité, le Dr Johnson : « Est-ce un tort, lui demande un jour Boswell, d'affecter la singularité pour étonner les gens ? — Certes, répond Johnson, si on le fait en propageant l'erreur; et vraiment c'est un tort de toute façon. Il y a dans la nature humaine une inclination générale à vouloir étonner les gens, et chaque homme de sens doit s'en guérir, et s'en guérit. Si vous souhaitez ébahir autrui en faisant mieux que lui, eh bien, ne vous en privez pas, faites que les yeux sortent des têtes à force d'ébahissement! Mais considérez combien il est aisé d'étonner le monde en étant absurde. »

n'en annonce pas très exactement la teneur et le ton. Le parrain de M. Jacques, que nous savions narquois et un peu sec, se met à raconter une histoire d'amour plutôt tendre, en somme, et ornée d'enjolivures comme les belles majuscules des vieux manuscrits qu'elle évoque. Il prétendait livrer aux méditations de son filleul l'exemple fortifiant et salutaire de la dynastie des Manesse, et c'est bien plutôt le poète Hadlaub qu'il campe au premier plan, avec ses aventures de cœur et ses incertitudes, avec son éveil progressif à la vie poétique : le romanesque de cette histoire ne risque-t-il pas de produire sur l'esprit de son chimérique élève un effet inverse de celui qu'il se flatte d'obtenir, et la vaillance des destinées modestes et bravement remplies ne paraîtra-t-elle pas un peu terne à M. Jacques, alors que la condition de poète, au contraire, porte avec soi d'aussi séduisantes singularités ?

A l'époque de Rodolphe de Habsbourg, s'élevaient près de Kaiserstuhl en Argovie les deux châteaux de Wasserstelz. La belle châtelaine de Schwarz Wasserstelz ayant eu une petite fille d'Henri de Klingenberg et s'étant faite religieuse à Zurich, l'enfant est élevée dans la maison de Rüdiger Manesse, et spécialement confiée à la tutelle de Conrad de Murre, le vieux maître de chant du couvent Notre-Dame. Un jour que Conrad de Murre et sa petite élève Fidès, une enfant vive et capricieuse, se promènent sur les pentes du Zurichberg, le vieux maître essaie de déterminer un brave cultivateur, Ruoff am Hadlaub, à lui confier son fils Jean : il ira à l'école, deviendra un savant et un artiste. Ce n'est qu'un an après cette scène — la première rencontre de Fidès et de Hadlaub — que le père de celui-ci consent à laisser son fils s'engager dans la voie de clergie et de gaie science que le vieux musicien s'offre à lui ouvrir. Huit ans plus tard, Hadlaub étant maintenant un copiste habile et un musicien consommé, une société brillante de gens d'épée et d'église, réunis chez Rüdiger Manesse, décident de recueillir et de fixer les *Minnelieder* de l'époque, tous les gracieux ou naïfs chants d'amour que la tradition orale est seule à sauver de l'oubli. Hadlaub sera chargé de recueillir et de copier les poésies

qu'on se procurera (1). Et c'est le jour où on l'institue *Minnekanzler* qu'il aperçoit de nouveau, un instant seulement, la frêle Fidès, à qui il a voué déjà, au fond de son cœur, une timide adoration.

Or, tandis que Hadlaub s'occupe activement à recueillir et à calligraphier, sur de belles feuilles de parchemin, les chansons d'amour, ces modèles de poésie sentimentale ou passionnée font de l'amoureux un poète ; et Fidès, à qui sont adressées les strophes dont il est l'auteur, ayant demandé conseil à Rüdiger Manesse, celui-ci l'engage à ne point rebuter son adorateur, puisqu'il y va de tout un chapitre original à ajouter au recueil du Minnesang. Manesse recopie, de sa propre main, les poésies de Hadlaub, et, comme une nombreuse société a été conviée au manoir de Manegg pour admirer la moisson commencée des Minnelieder, il révèle à ses hôtes l'aventure qui a valu un poète de plus à la pléiade des chanteurs d'amour : Hadlaub, en signe de maitrise, reçoit des mains de Fidès une couronne.

Le pauvre poète continue d'ailleurs d'ignorer quel accueil l'impénétrable fille réserve, au fond de son cœur, à ses invocations ; et l'incertitude le poursuit pendant le voyage qu'il fait, dans l'intérêt de la précieuse collection, au sud de l'Allemagne, à travers des pays où fleurit jadis l'émotion du Minnesang, et où il enrichit de son mieux sa science de la vie et des hommes. A son retour à Zurich, Hadlaub ne trouve plus Fidès, qui habite le manoir de Wasserstelz, dont elle est maintenant la châtelaine ; et l'inquiétude du pauvre trouvère s'alarme d'un rival, le comte Werner de Homberg, qu'on

(1) Keller a suivi et développé les indications données par Uhland sur la vraisemblable origine de la *Manesse Handschrift : Schriften zur Geschichte der Dichtung und Sage*, Stuttgart, 1870, 5e vol., p. 269 et suiv., où se trouvent décrites plusieurs miniatures du manuscrit ; p. 274, où est exprimée l'hypothèse qui expliquerait l'activité littéraire même du poète : « L'âme poétique et vibrante de Hadlaub fut émue de toute la splendeur qui se manifestait à lui. Il se sentit incité à imiter, dans des chants personnels, les anciens modèles. Il choisit pour objet de ses poésies d'amour une belle et noble dame. Les amis de la gaie science se réjouirent de son talent, le poussèrent à renouveler sous leurs yeux la sollicitation d'amour des anciens jours ; ils se servirent de lui pour organiser toute une aimable distraction qu'ils se donnaient à eux-mêmes, un hommage espiègle offert à la belle dame. »

dit amoureux de la belle Fidès. Mais, un jour, Hadlaub reçoit une mystérieuse invitation, arrive en grand secret au château de Wasserstelz ; après quelques péripéties qui amènent une confession générale où le poète proteste de son amour, il se trouve assis, à côté de sa dame, près d'une fenêtre que le couchant baigne d'or rouge, « si bien que leurs têtes se détachaient sur le fond vermeil du ciel vespéral, mais si près l'une de l'autre qu'entre elles paraissait à peine un peu d'or... ». Et les objections que de nobles amis croient devoir faire à leur mariage sont vite écartées ; Hadlaub, qui a reçu de son père une maison sise à Zurich, y ramène sa jeune femme ; c'est là qu'il acheva sa précieuse collection.

Roger Manesse, que le prélude des *Nouvelles Zurichoises* semblait annoncer comme le protagoniste de cette histoire, s'y efface, comme on voit, derrière le poète dont les amours et la destinée s'installent assez vite au cœur du récit. Nous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre, tant il y a de charme dans ce tableau de l'arrière-saison du Minnesang et de délicatesse dans les épisodes où Keller a enchâssé avec art plusieurs motifs suggérés par des vers de Hadlaub lui-même (1). Plus de charme et de délicatesse sans doute, on l'a remarqué, que n'en eût exigé la stricte exactitude historique. Mais il faut dire que G. Keller a plutôt traité l'époque où se passe son récit comme un canevas où courent les festons de sa fantaisie que comme un problème de restitution historique : des préoccupations semblables à celles de l'auteur d'*Ekkehard* ne l'ont jamais beaucoup inquiété, et il y a tant de leurre et d'incertitude dans les intuitions, même les plus consciencieuses et les plus pénétrantes, du roman archéologique, qu'on passe aisément condamnation à Keller de ses défauts d'exactitude et d'information. N'est-il pas suffisant qu'il ait tracé, de l'époque où résonnaient les derniers échos de Minnesang, un tableau qui répond à la convention la plus idéale, à l'image obscurément pressentie par le lecteur ?

(1) Par exemple celui de la dame qui embrasse, devant l'amoureux, un jeune enfant ; il est inspiré par une poésie de Hadlaub qu'a imitée « en style légèrement rajeuni du XVIe siècle » Sainte-Beuve dans les *Pensées d'août* à Xavier Marmier). L'exemplaire du *Manuscrit de Manesse* que possédait Keller, depuis 1863, est l'édition de Zurich, 1758.

Ses personnages, pareillement, ne sont pas issus, à vrai dire, du milieu historique, et resteraient sans doute ce qu'ils sont, si tel autre décor les entourait, au lieu de la Zurich cultivée du XIIIe siècle ; le caractère de Hadlaub en particulier, avec ses timidités et ses audaces, serait-il différent si ce poète amoureux, encouragé dans la gaie science par une aristocratie élégante, était, par exemple, un jeune artiste du XIXe siècle, — Henri Lee, si vous voulez, patronné par quelque comte éclairé et libéral, et dont une Dorothée Schœnfund s'amuserait à piquer l'amour transi ? Il n'est pas douteux — et l'auteur des *Nouvelles Zurichoises* en convenait lui-même — que sa fantaisie se trouvait un peu tenue en bride par le souci de la vraisemblance historique qui, malgré qu'il en eût, s'imposait, de temps à autre, à sa conscience. Il traite avec plus d'abondance et d'aisance les épisodes de pure imagination, où nulle couleur locale n'est requise, que ceux où il lui faut compter avec elle. La toute dernière partie de *Hadlaub* — les accordailles du poète et de la belle Fidès — avec ses détails de grâce et d'humour que ne gênait aucune préoccupation archaïque, l'auteur lui-même la jugeait « plus vivante et plus plastique » que le commencement de la nouvelle (1). Et il est probable aussi qu'il a éprouvé toute la joie de la liberté reconquise en façonnant à sa guise la figure grimaçante et fantastique du *Fou de Manegg*, qui donne son titre à la suivante des *Nouvelles Zurichoises*.

Mais auparavant il fallait reprendre la « cure d'originalité » de M. Jacques. Quelque temps après la promenade qui a valu au jeune garçon l'histoire de Hadlaub, le parrain sagace trouve son filleul occupé à peindre toutes sortes d'emblèmes sur une feuille de parchemin. C'est la première page d'un grand travail entrepris à la gloire de la ville de Zurich. Le parrain, qui déteste autant les exagérations de l'orgueil national que les fausses prétentions à l'originalité, fait une charge à fond de train contre la vanité locale des Zurichois. Puis il convie son filleul à une nouvelle promenade aux

(1) B. III, p. 333.

ruines de la Manegg et lui raconte en chemin les destinées de la famille des Manesse. Parmi les descendants du sage et vaillant Rüdiger, un seul, son arrière-petit-fils, égala l'aïeul par ses vertus : c'est lui qui, en 1351, conduisit au combat de Dätwil les Zurichois à la victoire, au lieu du bourgmestre Rodolphe Brun, qui s'était enfui. Le héros de cette journée n'en continua pas moins à gouverner en sous-ordre et sans revendiquer la première place, que sut conserver, malgré son indignité, le lâche magistrat ; « car Rüdiger considéra qu'il est bon qu'un fondateur de la liberté reste honoré, au moins aussi longtemps qu'il n'est pas absolument sans valeur (1) ».

Son fils Ital perdit le manoir de ses pères. Appauvri, irrésolu et fantasque, c'était un homme « qui n'était pas chez lui chaque fois que la fortune lui rendait visite » : aussi fut-il obligé de vendre son château à un juif, qui le céda aux religieuses de Seldenau ; il appartenait à celles-ci lorsqu'en 1409 il fut brûlé par la faute d'un fou.

Ce fou, Buz Falätscher, descendait des Manesse par une branche illégitime de ce noble tronc ; et, connaissant son origine, il prétendait y faire honneur et n'avait pas de plus chère manie que d'en donner à accroire aux gens qu'il rencontrait. Après une équipée malheureuse en Italie, où il servit de risée aux Lombards aussi bien qu'aux Suisses, après quelque temps de vie commune avec une femme de rencontre qui le nourrissait et qu'il battait quand elle célébrait trop mollement ses louanges, il s'installa dans la burg déserte des Manesse ; et il en descendait la plume au chapeau, comme un vrai châtelain. On le bernait dans les auberges de la ville ; mais un soir qu'il se trouvait en compagnie de jeunes seigneurs à qui Ital Manesse faisait voir le fameux manuscrit, le fou s'empara secrètement du livre et l'emporta à Manegg ; s'avisant alors d'être poète, il ajouta, à la suite des *Minnelieder* recueillis par Hadlaub, ses propres élucubrations, « des vers d'une sonorité macabre telle qu'elle ne peut résonner que dans les ténèbres de l'esprit ». Or, les amis d'Ital Manesse, ayant eu vent de l'affaire, organisèrent contre le château une

(1) Rodolphe Brun fut le premier bourgmestre de Zurich transformée, au XIVe siècle, en ville de libre bourgeoisie.

expédition dont l'issue fut tragique : une imprudence mit le feu au manoir, le fou périt de frayeur et « fut ainsi délivré de la torture de vouloir être ce qu'on n'est pas ». Le précieux manuscrit, rendu à Ital Manesse, fut confié à la garde d'Henri de Sax ; la dernière des descendantes de celui-ci le vendit — à regret — à l'Electeur Palatin, et lorsqu'en 1615 les Zurichois achetèrent la seigneurie de Sax, le livre d'or des Minnelieder ne s'y trouvait plus. Mais si, d'après les légendes locales, les voyageurs qui longent les rochers de Forsteck entendent des mélodies souterraines de clochettes et de violes, ce ne sont point les gnômes de la montagne ni les formations de stalactites qui produisent ce concert : les bons génies du manuscrit d'Hadlaub remercient, par cette musique, la dernière châtelaine de Hohensax d'avoir longtemps hésité à se séparer du précieux parchemin.

Ce sont des figures qui sont bien du plus pur Keller que ces deux châtelains si différents, l'irrésolu et le fou, qu'abrita la burg de Manegg à quelques années d'intervalle ; il n'est pas étonnant que l'auteur se plût à constater « une amélioration visible de sa souplesse d'écrivain (1) » au moment où il crayonnait ces deux croquis, celui surtout du fou qui enrichit d'une si amusante silhouette son petit monde pittoresque d'êtres désemparés, maniaques de vanité jusqu'à la déraison. Son invention d'humoriste et de caricaturiste était à peine entravée et limitée, ici, par la vraisemblance historique. Bien que d'anciennes chroniques zurichoises mentionnent en effet une façon d'idiot qui, se disant gentilhomme, nichait dans le manoir abandonné et périt sans doute dans l'embrasement de ses décombres (2), nul détail trop précis n'embarrassait le libre jeu de sa fantaisie. Il a profité de cette liberté pour tracer une sorte de charge de la fausse originalité qui confine à la « disharmonie » complète et à l'entier déséquilibre, pour

(1) B. III, p. 336.

(2) « Un fou, qui habitait alors le château, descendait quotidiennement à la ville et s'y faisait traiter comme un gentilhomme ; le mercredi des Cendres, quelques joyeux nobles et bourgeois de Zurich allèrent à la Manegg, firent semblant de vouloir emporter d'assaut le château du seigneur idiot, et jouèrent si longtemps avec le feu que leur jeu tourna au sérieux. » Bluntschli, *Memorabilia Tigurina*, 1742, p. 284.

peu qu'elle s'accompagne de la sottise qui consiste à vouloir se donner et s'imposer pour ce qu'on n'est pas.

M. Jacques, cela va sans dire, a été piqué au vif par cette caricature grimaçante de l'original déséquilibré; mais son parrain met du baume sur les blessures de son amour-propre en lui présentant un original de la bonne marque, le type même des gens d'esprit et de cœur à qui leur rareté seule pourrait valoir le titre d'originaux. Ici vient s'encadrer, en effet, l'histoire du *Bailli de Greifensee,* Salomon Landolt, mort depuis une dizaine d'années quand le parrain de M. Jacques communiqua à son filleul la jolie nouvelle dont il est le héros. Ce personnage réel avait eu son biographe (1), son souvenir n'était point éteint dans le canton de Zurich, et Keller avait à compter, en composant la figure du Bailli, avec une réalité psychologique aux lignes à peu près arrêtées et définies; mais il y avait tant d'affinités entre le héros, humoriste en action, et l'écrivain qui tentait de lui conférer la vie littéraire, Keller a si bien réussi à le créer, en quelque sorte, *du dedans en dehors,* que le personnage de Salomon Landolt, tel que nous le voyons vivre dans les *Nouvelles Zurichoises*, n'est qu'une sorte de double poétique d'un être réel, et que la fiction est exactement de la même qualité que ce que nous connaissons de la réalité. Bien souvent, les personnages avec qui s'identifie la sensibilité d'un auteur — le Tasse ou Don Carlos, Ulrich de Hutten ou le prince de Hombourg — subissent une invincible déviation et ne couvrent plus, dans l'œuvre littéraire, la figure historique qu'ils étaient; au contraire, dans le cas présent, la sympathie s'est trouvée si complète et si intense que les aventures fictives auxquelles nous convie Keller et le rôle qu'y joue Salomon Landolt donnent — à plus de couleur et de mouvement près — l'impression d'appartenir à une partie de la biographie du héros: ses tentatives matrimoniales. Célibataire endurci, indifférent en apparence aux charmes de l'éternel féminin, le bailli de Grei-

(1) David Hess, peintre et écrivain zurichois du commencement du siècle.

fensee a pourtant, comme Keller lui-même, un passé sentimental auquel la tendresse n'a pas manqué, ni la variété, ni l'originalité ; et, vers la quarantaine, il s'avise de réunir encore une fois à son foyer les cinq flammes (1) auxquelles sa jeunesse s'est brûlé les ailes ou réchauffé le cœur. Et, comme il s'entretient avec sa gouvernante, la mère Marianne (2), la plus canonique des femmes de ménage, de l'amusante solennité qu'il prépare (3) et des cinq épisodes d'amour qui ont ému sa jeunesse, toutes ces figures féminines nous sont successivement présentées ; et, en même temps, se dessine peu à peu le portrait du vaillant Landolt, indiqué d'abord en profil perdu, et qui, sous les touches qui complètent insensiblement sa physionomie, se dresse en pied, sous nos yeux, dans toute sa séduction d'original aimable.

La première de ses « flammes » s'appelait Salomé et avait enchanté ses vingt-cinq ans : un séjour commun chez des amis, une bonne camaraderie d'abord, puis, surtout, une longue journée de printemps passée en tête-à-tête à planter des cerisiers, les avaient rapprochés : si bien que le jeune Landolt, de retour à Zurich, lui avait écrit une lettre singulière qui demandait sa main, mais où il était question aussi d'un atavisme inquiétant, d'une humeur désordonnée qui avait ruiné la famille de sa mère, des oncles batailleurs et dépensiers, tout un passé de ténèbres qui pourrait quelque jour revivre en lui. Et, comme de juste, les parents de Salomé, craignant pour leur fille un mariage dangereux, lui firent épouser un homme riche et plus rassis que le jeune officier fantasque, si peu sûr encore de la tournure que prendra son existence.

(1) Dans la pensée primitive de Keller, les aventures sentimentales du bailli devaient être au nombre de six ou sept (B. III, p. 208).

(2) Elle aussi a réellement existé : le « hussard en jupons » s'appelait Marianna Catharina Klaussner.

(3) Baechtold (III, p. 253) rappelle que « G. Keller s'est souvent complu à remarquer avec une satisfaction plaisante tout l'agrément de cette invention, qui est tout entière de son crû ». Je n'ai garde de contester la spontanéité de cette idée dont s'avise le bailli de Keller : rassembler côte à côte toutes ses « flammes » ; mais n'est-ce pas une semblable boutade qu'on trouve dans les *Petits Dialogues philosophiques* de Chamfort ? (Entre Mme de B. et M. de L.) « J'ai voulu rassembler, dit la dame, tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'aime encore d'une manière différente, et qui me le rend. »

Figura Leu, nièce d'un homme d'Etat zurichois, était une vive et malicieuse créature, un « être élémentaire » dont le plus grand bonheur était d'inventer et de mettre en œuvre mille farces drôlatiques. Salomon, très lié avec le frère du « Paillasse », et dont la bonne humeur s'arrangeait fort des malices de Figura, ne pensait pas à la jeune fille « sans désirer passer sa vie avec elle », et finit par le lui dire. Mais elle lui avoua que la folie avait fait des victimes dans sa propre famille, qu'elle-même s'y croyait exposée : et elle avait promis à sa mère de ne se jamais marier.

Sept ans après cette seconde aventure, Salomon fit la connaissance du capitaine Gimmel, ancien mercenaire des Provinces-Unies. Cet ivrogne ferrailleur avait une fille d'une beauté merveilleuse, mais un peu sotte ; elle avait des dettes que Salomon s'ingénia à payer en secret. Il la demanda en mariage, et n'eût pas manqué d'être agréé, si Figura Leu, qui voulait trop de bien à son vieil ami Landolt pour souhaiter ce mariage, ne s'était mise à la traverse. Elle organisa, avec l'aide de son frère Martin, une comédie qui fit paraître la frivolité inconsciente de la jeune fille, — et ce fut Martin qui épousa la belle Wendelgarde...

Deux amourettes de moindre importance devaient encore traverser, une même année, la vie de Salomon Landolt, qui menait à Zurich la vie d'un amateur distingué, peintre, organisateur des milices urbaines, toujours indépendant et personnel dans son existence et dans ses entreprises. Il fut appelé à donner quelques leçons de dessin à la douce Barbara Thumeyssen, qui s'amusait, avec son père, un ancien pasteur, à confectionner en brins d'étoffe, en rognures de plumes, toutes sortes de petites figures innocentes et ingénues Elle était si douce, la Fauvette, que son professeur improvisé rêvait déjà d'un bonheur paisible... Mais un jour qu'elle visitait son atelier, effrayée et intimidée par les goûts artistiques de Landolt, si décidés et si énergiques, si différents de sa propre conception d'un art enfantin, elle déclara qu'elle ne l'épouserait que s'il renonçait à la peinture. Il refusa, et tout fut rompu.

A la Fauvette succéda le Merle... Reçu dans une famille

amie, Salomon y goûtait fort les mérites d'Aglaé, la fille de la maison, qui, de son côté, lui faisait bon accueil. Mais il remettait l'instant d'une démarche décisive, et ce fut elle qui la première rompit la glace — en lui révélant à brûle-pourpoint qu'elle était fiancée à un jeune prédicateur allemand. Sa famille s'opposant à ce mariage, elle-même comptait sur lui, Landolt, pour mener l'affaire à bonne fin (1). Il n'eut pas la mauvaise grâce de refuser ses services, et, par son entremise, Aglaé épousa son pasteur, qui ne tarda point, d'ailleurs, à la laisser veuve.

Telles avaient été les aventures de cœur de Landolt ; d'accord avec Marianne, il choisit le dernier jour de mai pour faire luire les cinq flammes qui avaient éclairé ses jeunes années, à son foyer de célibataire, dans sa résidence de Greifensee, le bailliage qu'il administre. Figura seule, la préférée de son souvenir, est mise dans la confidence, et ce singulier congrès, après que les invitées en ont admis l'étrangeté, se passe le mieux du monde. Le bailli offre à ses hôtesses, en guise de distraction, une séance de son tribunal, et la sûreté de son coup d'œil, l'équité de ses arrêts en matière de litige matrimonial excitent l'admiration inquiète des cinq femmes qu'il a failli jadis épouser. Puis l'on se met à table ; la vieille Marianne intimide encore un peu la Fauvette, la douce Barbara, mais les « dames de cœur » du bailli sont surtout intriguées par une jeune soubrette qui les sert, et qui n'est en réalité qu'un garçonnet déguisé. Ce ne sera point la dernière plaisanterie que leur ménage Salomon. Après avoir raconté l'histoire d'un siège mémorable subi par son château de Greifensee en 1444, ce célibataire qu'on dirait résigné confie à ses invitées ses soucis : on le presse de se marier, et il hésite entre l'antique femme de ménage moustachue et carrée et la mince soubrette qui l'assiste dans son service. A ces dames de décider pour lui. Une discussion fièvreuse lui attribue, à une voix de majorité, la jeune fille. Mais, comme la voici changée soudain en garçon, il restera célibataire, et Figura Leu pourra sécher les larmes qui lui étaient venues aux yeux à

(1) Motif fréquent dans la littérature. Cf. *Gil Blas*, l. IV, ch. II, l'*Ainée* de M. J. Lemaître, — et, dans la réalité, l'aventure de Keller et de Johanna Kapp.

la pensée que son ami Salomon la laisserait vieillir, tout esseulée, dans le célibat. Pas plus que le réel Landolt, pas plus que G. Keller lui-même, notre bailli ne se mariera point ; mais, comme son sosie historique, comme le poète qui l'a fait revivre, il consacrera à son pays le meilleur de ses affections ; et la fin de la nouvelle nous renseigne, avec une brièveté qui n'exclut pas la grâce, sur les dernières années de Landolt. Il fut bailli d'Eglisau jusqu'en l'année 1798, qui détruisit les derniers vestiges de l'organisation féodale. Pendant les guerres qui suivirent, il rendit encore maint service à sa patrie, et il mourut en 1818, à la fin de l'automne, quand fut tombée la dernière feuille morte des platanes sous lesquels il aimait s'asseoir, pour regarder la plaine ensoleillée...

Une double inquiétude préoccupait Keller, tandis qu'il élaborait cette nouvelle (1). C'était, d'abord, la difficulté de « caractériser six ou sept jeunes filles, toutes gentilles et aimables, et chacune différente des autres » ; or, il suffit de lire les cinq épisodes consacrés à ces héroïnes successives pour reconnaître et apprécier la variété d'invention manifestée par Keller, modelant ces figurines si diverses de ligne et de ton, et indiquant autour de chacune d'elles un décor rapide qui aide à la faire ressortir plus vivante. Ajoutons qu'il était servi, bien souvent, par ses propres souvenirs : pour ne parler que des originaux indiscutables, Figura Leu a hérité de la gaité et de la bonne humeur inébranlable de Louise Rieter, et la sérieuse Aglaé s'est assuré un ami et un allié dans la personne de son sigisbée comme Johanna Kapp, éprise de Feuerbach, et prenant pour confident de son amour Keller qui l'aime de son côté (2).

L'auteur du *Bailli* a moins bien réussi, à notre gré, à se tirer d'une seconde difficulté qui l'inquiétait en 1875 : il y a des longueurs, de l'incertitude et de l'hésitation dans la dernière partie, celle qui raconte précisément cette journée mémorable où les cinq beautés se trouvent malicieusement

(1) B. III, p. 208.

(2) Il est curieux que le personnage d'Aglaé soit devenu la moins sympathique des cinq figures de femmes de la nouvelle.

conviées à Greifensee. Peut-être aussi les incidents qui marquent cette réunion ne laissent-ils point assez percevoir au lecteur « le parfum élégiaque de résignation qui y flotte », comme écrivait Keller à un de ses correspondants (1), non sans s'indigner que celui-ci pût souhaiter qu'un mariage terminât l'histoire. Un mariage ! comme c'était bien méconnaître, en effet, la nuance de mélancolie souriante qu'il fallait laisser à cette boutade d'une journée de printemps, l'impression d'ascétisme humoristique, en quelque sorte, que le lecteur devait conserver des instants passés avec le bailli de Greifensee !...

Et puis, à le bien prendre, un autre obstacle ne s'opposait-il point à un dénouement sentimental ? Landolt, l'amoureux successif de Salomé et de Figura, de Wendelgarde, de Barbara et d'Aglaé, n'a jamais été, au fond, vraiment épris (et pourquoi cette remarque n'atteindrait-elle pas, à travers le bailli, Gottfried Keller lui-même ?). Il est vrai que, dans l'œuvre du poète zurichois, les cœurs qu'a touchés l'amour révèlent parfois leur tendresse d'une façon bien singulière ; mais il n'est point paradoxal d'avancer que, dans le *Bailli*, l'individualité du héros est restée étrangère — supérieure si l'on veut — aux réels tumultes d'âme. « Chaude sympathie » pour l'une ou pitié pour l'autre, désir d'avoir un cœur tout à lui ou de jeter l'ancre dans le havre du mariage, parfaite harmonie d'humeur et d'esprit avec Figura Leu, la plus chère des cinq, c'est à merveille : mais avec quelle désinvolture, presque toujours, cet aimable homme ne s'est-il pas ressaisi, après l'échec de ses tentatives sentimentales ! avec quel sang-froid ne perçoit-il pas qu'en somme il vient « d'échapper à un danger » ! Quel danger ? celui de voir, sans nul doute, sa personnalité et son indépendance limitées par l'épouse, par l'état même de mariage. Et ce n'est pas au jour où, ayant pris décidément son parti du célibat, il clôture par une sorte de revue finale tout ce passé d'apparence sentimentale, et où il affirme en quelque façon son rôle d'humoriste souriant, qu'il faut attendre de lui un mouvement d'émotion que les

(1) B. III, p. 366.

crises de sa jeunesse ont à peine suscité. L'« âge difficile » est désormais derrière lui ; il restera le plus séduisant des originaux, le plus bienveillant et le plus dévoué à ses concitoyens, — mais un original célibataire.

L'histoire de Landolt ne fut point sans profit pour M. Jacques, qui désormais renonça à poursuivre de propos délibéré l'originalité qu'il rêvait. Il se contenta d'être, plus tard, un amateur éclairé des beaux-arts, et de patronner les jeunes Zurichois de talent, non sans leur prêcher la modestie. Un voyage qu'il fit à Rome, avec sa femme, lui valut une déception cruelle. Il devait visiter un jeune sculpteur qu'il protégeait ; mais au lieu de le trouver affairé et diligent, dans un tranquille et studieux atelier, il tomba au milieu d'une folle bande méridionale de gens du peuple qui célébraient le mariage tardif de l'artiste étranger avec la fille d'une blanchisseuse. M. Jacques, Mécène déçu, voulait faire une scène à son protégé qui lui présentait, au lieu du *Faune altéré*, auquel il disait travailler, un bel enfant au maillot ; mais sa femme le calma, et il accepta d'être proclamé le parrain du *bambino* (1). Lorsqu'à son retour il raconta, non sans un secret dépit, à son propre parrain, comment on lui avait imposé à Rome la dignité du parrainage, le vieillard se mit à rire et lui souhaita de trouver à son filleul autant de joie que lui-même, maître Jacques, en avait valu et en valait encore au narquois philosophe. Et la nouvelle qui servait de cadre, un peu artificiel et lâche, comme on l'a vu, à *Hadlaub*, au *Fou de Manegg* et au *Bailli de Greifensee*, est ainsi terminée, Keller ayant renoncé, et personne ne s'en plaindra, à y insérer encore la dernière des *Nouvelles Zurichoises*, l'histoire d'*Ursule*.

Elle nous ramène à un passé plus lointain et à une époque moins souriante que les temps où le bailli de Greifensee avait couru de cœur en cœur et de tendresse à célibat : après

(1) Keller n'a fait qu'en 1885 la connaissance du peintre Bœcklin, qui aurait bien pu lui raconter un souvenir de son séjour à Rome analogue à ce motif des *Nouvelles Zurichoises*.

des personnages qui, à leur façon, illustrent la bourgeoisie dirigeante du XVIIIe siècle zurichois, des gens du peuple campagnard remué par la Réforme, appelé par elle à une vie plus intense ; après l'ère pacifique, légèrement rococo, embellie par le souci des choses littéraires et l'agrément des relations sociales, attristée seulement, mais si peu, par la sévérité des mandements et des lois somptuaires, une époque de transition et de combat, où s'exagèrent au péril de l'organisation politique les notions de liberté et d'indépendance répandues par les Réformateurs ; après une nouvelle qui avait permis au poète de s'incarner, dans une certaine mesure, en son principal personnage, les pages les plus objectives peut-être de tout son œuvre, celles où la « soumission à l'objet » est la plus entière et la moins touchée par l'humour du conteur.

L'idée première d'*Ursule*, comme de tant d'autres écrits de Keller, remonte à ces années de Berlin si fécondes en projets, si pauvres en exécution. Parmi un certain nombre de motifs destinés à une continuation possible des *Gens de Seldwyla*, ces indications : *Anabaptistes*, *Fous qui jouent aux enfants*, sont comme l'amorce rudimentaire de cette nouvelle, point destinée à l'origine au recueil des *Nouvelles Zurichoises* (1). Il est probable, d'après ces mots jetés en guise de *memento*, que le grotesque devait dominer dans la conception primitive du sujet, et que les anabaptistes du XVIe siècle, avec l'outrance de leurs revendications et la drôlerie de leurs allures, devaient occuper le centre du tableau. Tandis que Robert Hamerling, dans son *Roi de Sion*, a été séduit par l'ampleur épique du mouvement anabaptiste en Westphalie, il était bien conforme à la disposition d'esprit de Keller de s'amuser à l'humour désordonné que faisait saillir pareille perturbation des notions sociales. Puis la résistance

(1) Les lettres de 1875 à Exner et à Rodenberg ne mentionnent point, d'abord, l'histoire d'*Ursule* ; le 25 décembre 1875, cependant, une note à la maison Goeschen fait allusion à « une histoire de l'époque de la Réforme », qui pouvait être remaniée et développée. Cette nouvelle, remise en effet sur le métier dans l'été de 1877, fut jointe aux précédentes pour former, à Noël 1877, les deux volumes des *Nouvelles Zurichoises*, réduits à un volume dans les *Œuvres complètes*.

à la malsaine exagération des idées nouvelles, la santé et le bon sens d'une population dont Hansli Gyr, paysan et soldat, est la modeste personnification, de même que Zwingle en est comme la conscience et l'idéal ; enfin l'effet que pouvait produire l'ébranlement de toutes les notions sur une âme un peu faible et moins pondérée, chez qui l'exaltation va jusqu'à la folie : tels sont les trois stades par où dut passer le *quadro* de ce récit, à en juger par ses trois titres successifs, *les Anabaptistes*, *Hansli Gyr*, *Ursule*.

Hansli Gyr revient chez lui, dans l'Oberland zurichois, avec les mercenaires suisses qui ont combattu pour Léon X en Italie et qu'une décision du Conseil de Zurich vient de rappeler, en 1523. Le mouvement anabaptiste, dont les bizarreries ont suivi de près l'œuvre de la Réforme, a gagné ce coin de pays ; « car il en est des religions qui se transforment comme des montagnes qui s'entr'ouvrent : au milieu des grands serpents magnifiques, des dragons d'or et des esprits de cristal de l'âme humaine, qui surgissent alors à la lumière, grouillent toutes les hideuses vermines, toutes les bandes de rats et de souris qu'on voit sortir de l'ombre... » Hansli Gyr a laissé jadis sa ferme, son bout de champ, aux soins d'un voisin, Enoch Schnurrenberger ; mais le voisin est devenu l'un des plus ardents de la secte nouvelle, réunissant sous son toit une bande de prophètes comme lui, qui proclament que les temps sont proches, et se livrent en attendant à mille ridicules manigances ; et la fille d'Enoch, Ursule, l'amie d'enfance qu'il aimait comme la terre natale et dont le souvenir l'avait suivi dans ses campagnes, a été touchée par le mysticisme forcené qui l'environne : au lieu de « la silencieuse et simple nature, sans nul éclat, ni belle ni laide, bonne comme le pain quotidien, fraîche comme l'eau des sources et pure comme l'air de la montagne », il trouve un être énigmatique dont les yeux s'éclairent d'une flamme de folie. Hansli Gyr, dont le simple et solide bon sens répugne à toutes les extravagances de la nouvelle Sion, s'en va à Zurich, où les mercenaires zurichois rappelés par le Conseil sont assemblés, indécis et tumultueux ; et déjà les apôtres populaires entreprennent parmi eux leur propagande d'insou-

mission. L'éloquence de Zwingle, la saine raison de quelques hommes pareils à Hansli Gyr, ont vite fait, cependant, de ramener l'ordre parmi les soldats ; et durant les mois qui viennent, Gyr reste à Zurich, où il suit activement et tâche d'aider à sa façon l'œuvre de réformation et de réorganisation entreprise par Zwingle. Cependant Ursule, de plus en plus déséquilibrée, s'enfonce dans la folie, qui envahit insensiblement toute son âme naïve et douce, et que traversent seuls de brefs rayons, « comme un raid de soleil qui court à la surface d'une eau immobile ».

L'œuvre de Zwingle se continue et s'affermit, et le peuple zurichois, d'abord spectateur plutôt passif de l'activité du Réformateur, prend une part de plus en plus active et consciente à la tâche de celui-ci. Après la paix boiteuse conclue à Cappel entre les Confédérés de l'une et l'autre religion, Zurich, Berne et les cantons protestants vont au secours des Grisons et assiègent Jacques de Médicis dans son château de Musso, au bord du lac de Côme. Hansli Gyr fait partie du contingent zurichois, et il aide, non sans quelque vanité puritaine, à établir la discipline et la continence dans le camp des Confédérés. Il a presque oublié Ursule, et il faut, pour ressusciter au cœur du soldat le souvenir de son amie, le plus inattendu des hasards — un anneau aperçu au doigt d'une fiancée italienne et qui ressemble à celui que lui-même donna jadis à la jeune fille qu'il aimait. Une mission ramène Hansli à Zurich, et lui permettra de la revoir, après que cette coïncidence lui a rappelé les devoirs de son affection. Cependant Schnurrenberger, sa famille et ses adhérents sont rentrés dans leur hameau où, appliquant à la lettre les paroles de la Bible, ils jouent aux petits enfants. Ursule quitte la chaumière familiale un soir que le tocsin a retenti dans le pays zurichois, les catholiques ayant brusquement pris les armes ; elle traverse la contrée nocturne, suit les troupes jusqu'à Cappel, où la bataille ne tarde pas à s'engager. Après la déroute des Zurichois, inférieurs en nombre et mal préparés, elle erre sur le champ de bataille avec l'idée fixe de retrouver celui qu'elle aime. Zwingle est blessé à mort ; Hansli, qui gît au fond d'un fossé, a perdu connaissance.

Elle le fait transporter au couvent de Cappel ; « et comme il n'avait point de blessures, quand il se fut tout à fait remis et qu'il eut repris ses esprits, il trouva à ses côtés, aussi proche qu'il la pouvait souhaiter, Ursule guérie, elle aussi, d'une façon miraculeuse, par les événements. Il lui était impossible d'expliquer comment elle s'était échappée de chez elle, et pourtant ses idées et ses yeux étaient désormais sûrs et clairs. Le bonheur qu'elle ressentait lui aida à reprendre des couleurs ; car elle était semblable à un petit coin de terre béni, qui se remet à verdoyer sitôt qu'un regard du soleil ou qu'un peu de rosée vient à y tomber... »

Keller avait, paraît-il, le sentiment qu'*Ursule* ne répondait pas absolument à son intention (1) : songeait-il à l'involontaire déplacement de l'intérêt même de cette nouvelle, où les anabaptistes, sans doute héros à l'origine, étaient devenus comparses, où l'émotion s'était peu à peu condensée autour de la simple Ursule et de son amoureux ? Il est possible, mais ce sont là scrupules de coulisse, pour ainsi dire, et dont le lecteur n'a que faire ; et Wilhelm Scherer, qui comparait la figure de la douce héroïne enténébrée à Ophélie et à Gretchen, — les plus éminemment poétiques des personnages dont la littérature évoque la touchante folie, — rendait à l'humble protagoniste un hommage propre à rassurer Keller sur la valeur de sa création. Quelque précipitation dans le dénouement, un peu d'âpreté dans la caricature des paysans anabaptistes, un léger artifice dans la façon dont le vertueux Hansli Gyr va succomber à la tentation, est ramené ensuite, par celle-ci même, au souvenir et à la fidélité, ces défauts minimes de composition n'enlèvent rien à l'objectivité plastique des personnages. Des nouvelles proprement historiques de Keller, *Ursule* est celle où les événements réels ont la part la plus forte à l'action, celle aussi où les personnages tiennent par les fibres les plus fermes au milieu particulier qui les entoure et les détermine. Nous ne dirons rien de Zwingle et de l'image épisodique mais puissante qu'a tracée Keller du « Réformateur humain et libéral qui tomba

(1) B. III, p. 258.

sur le champ de bataille », comme il désigne ailleurs le grand homme favori de M. Lee, le père d'Henri le Vert ; très simplement, très habilement, il a évité cette pierre d'achoppement où se butte si souvent la fiction historique : évoquer un grand homme réel sans lui faire rien perdre du prestige que l'histoire nous a accoutumés à lui attribuer, sans déplacer cependant à son profit l'intérêt qu'on nous sollicite d'accorder à de plus humbles héros. Hansli Gyr et Ursule restent bien au centre de notre attention, — lui « qui pourrait être regardé comme une personnification de l'esprit populaire à cette époque », entier dans ses convictions, soucieux de liberté de conscience et de pensée, mais homme d'action plutôt que d'imagination, et foncièrement sain, « car c'était un de ces êtres d'une simple texture qui, sans le moindre effort conscient, se trouvent épargnés par les épidémies qui ravagent les âmes », — elle, troublée dans la sécurité de son esprit et de son cœur comme pouvaient l'être les humbles, les faibles qu'effarèrent les paroles sonores dont retentissait la chrétienté, mais bonne ingénûment, foncièrement douce et clémente comme la terre natale elle-même.

Si l'on s'inquiète de rechercher, dans les personnages des *Nouvelles Zurichoises*, ce qu'ils ont de représentatif du milieu local, il me semble que c'est à Hansli Gyr qu'on attribuera la plus forte part de vie et de vérité significatives. Le Karl Hediger de la *Bannière des Sept Vaillants* est trop décidément un parangon de toutes les qualités républicaines, une personnification schématique des vertus qu'une belle démocratie doit souhaiter et susciter ; Hadlaub et les deux principales figures du *Fou de Manegg* sont des cas psychologiques fort extérieurs à ce qui serait l'âme obscure et profonde perpétuée dans Zurich et ses environs ; le bailli de Greifensee est et doit rester un original, un être d'exception, malgré ce que son humour peut avoir de local, malgré ce qu'il a lui-même, dans ses goûts et ses curiosités, de spécial à l'aristocratie zurichoise du XVIIIe siècle. Hansli Gyr au contraire, encore qu'il soit des environs, non de la ville elle-même, me semble le type de ce que G. Keller pouvait admettre comme le Zurichois moyen, plutôt rationnel que mystique (un des

caractères de la variété de protestantisme que Zwingle prêchait à Zurich), homme de bon sens et de sagesse pratique plutôt que d'intense vie morale, légèrement raide et intransigeant en matière d'observance religieuse (après la paix de Westphalie, remarquent les historiens, Zurich veillait principalement sur les doctrines, Berne sur les mœurs), façonné par un long usage des droits politiques à une grande sécurité et à beaucoup d'assurance lorsqu'il s'agit d'exercer ses prérogatives civiques, et généralement, en dépit de son attachement à la collectivité helvétique, opposé au Suisse de la région alpestre, en sa qualité de champion des nouveautés progressistes.

Il faut se garder de prétendre pousser trop loin cette recherche. Bien que G. Keller eût décidé de bonne heure de donner à ces nouvelles le titre commun de *Nouvelles Zurichoises* qui localisait et spécifiait nettement leur couleur générale, il n'est pas sûr qu'il ait conçu une sorte d'individualité de ville bien définie, historique et réelle au lieu d'être fantaisiste et humoristique à la façon de l'âme joyeuse de Seldwyla. Ce qu'on pouvait appeler le chœur, et qui contribuait si puissamment à déterminer la collective physionomie morale de sa Sottisiopolis, est à peu près absent des récits zurichois ; il n'y a pas ici de foules, révélant une âme commune et constante, dont les destinées de Zurich soient l'histoire même. Et pourtant, les quatre époques principales évoquées par le recueil, — deux périodes de rénovation et de marche en avant, deux périodes d'immobilité politique embellie par la culture littéraire et une sociabilité plus sereine, — caractérisent bien le rythme qui se manifesta dans le passé de sa ville natale ; si l'on additionne les traits de mœurs, les souvenirs historiques, les touches foncièrement locales éparses dans ces tableaux, on constate qu'il y a là un succédané, poétiquement agencé, de tous les détails (1) qui

(1) Il est un trait particulier de l'histoire de Zurich dont il semble que les Nouvelles de Keller auraient pu tirer le parti le plus original : ce sont les traditions d'hospitalité (Toscanais en 1555, réfugiés protestants au XVIIe siècle, libéraux allemands au XIXe) souvent interrompues, d'ailleurs, par une sourde réaction contre l'élément étranger.

ont pu donner à Zurich sa physionomie propre à travers les âges : le *Bailli de Greifensee* est, à cet égard, un chef-d'œuvre d'ingéniosité. Quand l'on compare le livre de Keller à tels autres recueils dont les titres sembleraient faire supposer une intention analogue, les *Nouvelles Génevoises* de Tœpffer, les *Nouvelles Napolitaines* de Marc Monnier, les *Idylles Zurichoises* d'Usteri, on s'aperçoit vite que l'avantage, au moins à cet égard, est du côté de Keller.

Le commun décor, et cette glorification du passé urbain ou cantonal ne sont point seuls à conférer une sorte d'unité aux nouvelles de ce recueil : un thème permanent de morale générale et pratique s'y trouve varié et développé de façon plus ou moins explicite. La beauté des tâches modestes, mais loyalement acceptées et bravement accomplies ; la noblesse immanente à toute existence, si humble soit-elle, considérée comme une œuvre d'art dont il faut pétrir la glaise et dessiner la ligne sans juger dès l'abord la figurine inférieure à la statue ; l'originalité profonde de ceux qui, renonçant aux trop longs espoirs et aux trop vastes pensées, se limitent à une activité dont le champ est médiocre, sans cesser d'être eux-mêmes, sans que leur personnalité déroge et s'affaisse : tel est l'enseignement que semblent illustrer les fables diverses des *Nouvelles Zurichoises*. Comme il convient à cette œuvre d'une maturité souriante, désenchantée des ambitions trop audacieuses, mais confiante encore dans la bonté de la vie, et comme il s'harmonise avec la calme allure du style, l'absence de toute fièvre dans la narration et l'agencement des épisodes, la qualité même des descriptions de nature ! Parmi celles-ci, on peut le remarquer, les couchers de soleil dominent, rayonnements atténués du jour, plus sereins, moins vibrants que la lumière des heures diurnes, mais qui sont le jour encore, et non la menace des ténèbres prochaines. Dans les *Gens de Seldwyla*, l'écrivain nous montrait des êtres d'âme assez médiocre, d'esprit plutôt inférieur, que la rude et saine école de la vie amenait infailliblement, s'ils étaient d'étoffe assez souple et solide, à accepter l'humilité laborieuse et sûre, la tâche utile, pourvoyeuse du pain quotidien, que leur ambition eût jadis dédaignée ; et il s'amusait à sus-

citer en ces chimériques la résignation et la modestie. Mais c'était une modestie imposée presque de force, par l'échec même de plus audacieuses espérances, et non point consentie par une libre et consciente détermination. Tous ces Icares s'accommodaient de rester sur terre parce que leurs ailes avaient fondu, et sans que l'initiative d'une résignation volontaire devançât en eux la catastrophe. Le vol des personnages des *Nouvelles Zurichoises* pourrait se poursuivre plus longtemps ; ils sont, par la qualité de leur intelligence et de leur volonté, bien supérieurs aux chimériques un peu bouffons de Seldwyla : Rudiger Manesse et Hadlaub, le noble Mécène et le roturier poète, Salomon Landolt, plus que dilettante en matière d'art et de science militaire, Karl Hediger, orateur démocratique accompli et prestigieux tireur, Hansli Gyr lui-même, élevé par sa vaillance intelligente à la dignité d'une sorte de lieutenant de Zwingle, tous ces hommes sont armés et doués pour faire figure dans le monde. Ils se contentent cependant de donner à leur activité un théâtre restreint ; et, par un acte de renoncement qui n'est pas une déchéance, moins encore un enlizement dans la médiocrité, et dont l'énergie vaut peut-être celle des plus audacieux « oseurs », ils abdiquent toute prétention à s'imposer à l'admiration ou à l'obéissance des foules ; ils se cantonnent dans des champs d'action limités, mais où ils ont chance d'être les premiers et de devenir de la sorte « de ces originaux dignes qu'on les imite », sans cesser de rester eux-mêmes. Au contraire, le fou de Manegg est la personnification caricaturale du ridicule qui est l'envers de cette vertu : le désir de s'imposer à toute force en se donnant pour ce qu'on n'est point. Et, tandis que les héros préférés de Keller, un Landolt par exemple, sont garantis, par l'efficacité de l'humour, — la marque d'un esprit supérieur à sa destinée, à son milieu, — contre les dangers que peut entraîner cette faculté de résignation, contre la médiocrité, la veulerie, l'amoindrissement de l'individualité, contre l'envahissement insensible de ce que Gœthe appelait la *harmonische Plattheit*, — le faux original sombre, inversement, dans la disharmonie absolue, dupe de lui-même et victime d'autrui, après une destinée hasardeuse et inutile.

Tels sont, croyons-nous, les enseignements implicites que donnait à ses lecteurs l'auteur des *Nouvelles Zurichoises*. Ces leçons-là, dissimulées d'ailleurs sous la grâce ou la drôlerie des variations poétiques ou fantaisistes, sont comme la basse continue de cette œuvre : elles importaient plus, sans doute, à Keller que la résurrection objective et plastique de civilisations passées, plus que l'évocation de personnages tenant par toutes leurs fibres à tel ou tel milieu, plus, en somme, que les ordinaires préoccupations du roman historique.

C'est particulièrement à ses concitoyens de Zurich que l'ancien greffier cantonal adressait, à la façon d'un mandement plus pittoresque et plus dramatique, ces préceptes qu'il combinait avec des éléments commémoratifs des destinées zurichoises. Dix ans plus tard, *Martin Salander*, son dernier livre, œuvre de désenchantement sinon de désespérance, aura, plus encore que les *Nouvelles Zurichoises*, une portée spécifiquement locale. L'optimisme ébranlé du poète se plaindra de trouver confirmés certains pronostics, déjà épars dans les pages de ce livre-ci, et, sans perdre sa foi dans l'avenir, il flagellera durement le présent. Mais auparavant il répétera, dans le remaniement d'*Henri le Vert*, dans diverses poésies, et surtout dans l'*Epigramme*, les paroles d'acceptation souriante de la vie qui ont trouvé leur expression dans les *Nouvelles Zurichoises*.

Les compatriotes de l'écrivain auraient eu mauvaise grâce à ne pas accepter avec reconnaissance une œuvre qui était, à sa façon, un livre d'or du passé de culture et de libéralisme dont s'enorgueillit l'Athènes de la Limmat. En 1878, la *Bürgergemeinde* de sa ville natale lui décernait à l'unanimité les droits civiques (il était, par la naissance de son père, citoyen de la *Campagne zurichoise*). L'année suivante, son soixantième anniversaire donnait lieu à une solennité plus intime que n'avait été la célébration de son cinquantenaire. Ces honneurs civiques et locaux lui allaient sans doute plus au cœur que des distinctions étrangères et moins démocratiques, comme l'ordre bavarois de Maximilien que son confrère en littérature, correspondant et ami Paul Heyse lui fit décerner.

D'ailleurs, bien qu'il ne mît aucun orgueil à juger les enfants de sa pensée ou de son rêve (1), il ne restait pas insensible à des hommages dont la destinée n'avait pas toujours été prodigue à son égard, et il dégustait, écrit-il, « comme un verre de punch aux ananas », des éloges qui lui paraissaient justes et acceptables. Ces éloges, le monde littéraire ne les lui marchandait pas désormais, et il n'était plus besoin que la critique s'avisât périodiquement de le découvrir.

Il ne lui manquait même point ce qu'on a appelé la gloire en gros sous ; mais il accueillait avec une humeur égale la décoration du roi de Bavière, « qui n'est pas capable de courber un seul poil à mes convictions républicaines », et les demandes d'autographes qu'il recevait de lycéens et pensionnaires, « car il semble que ce genre de collections ait remplacé les collections de timbres-poste ». La légende s'emparait de sa personne, enguirlandait de détails controuvés les articles de revues, ou exagérait ce qu'il y avait réellement d'original et d'unique dans les allures et les habitudes du bonhomme Keller : la brusquerie déconcertante de son accueil, ses invraisemblables accès de mutisme, l'imprévu de ses réparties, et ses colères soudaines, et la difficulté qu'éprouvaient ses meilleurs amis à lui faire accepter, à propos de son œuvre ou de lui-même, une louange, un blâme ou même le silence, et enfin les aventures de son noctambulisme (2)...

(1) Cf. W. P. (Petersen) : « Il discutait les remarques qu'on adressait à ses travaux avec autant de compétence que si elles eussent été faites par un tiers, et admettait sans hésitation la justesse d'une observation. » (*Gegenwart*, 24 juin 1893.)

(2) La rudesse de son accueil était surtout devenue légendaire. Quant aux épisodes qui signalaient ses sorties de l'auberge et ses retours chez lui, comparez les deux anecdotes suivantes : 1° « Par une nuit de neige... le poète rentrant au logis, au sortir de l'auberge, perd son chemin et ne s'y retrouve plus. Passe un garde de nuit, à qui il demande malicieusement s'il ne sait où demeure le greffier cantonal Keller. « Mais c'est vous, le greffier ! — Mille tonnerres, je ne demande pas qui je suis, mais où j'habite !... » 2° « Où reste John Clark ! — Mais, vous êtes John Clark lui-même ! » répond le vieux garde à qui on pose cette question. « Je ne te demande pas où est John Clark, mais où est sa maison. » C'était en effet J. Clark, un des premiers avocats du temps. »

M. Reymond, *Deutsche Illustr. Zeitung*, 1884, rapporte la première anecdote ; la seconde est empruntée à Ch. Rogers, *Scotland Social and Domestic*, p. 36, par M. Angellier, dans son livre sur Robert Burns.

CHAPITRE IX

L'ÉPIGRAMME

> ... Il ne me semble pas que l'identité de caste et d'intelligence soit absolument la condition la plus indispensable en matière de mariage...
>
> *L'Epigramme*, p. 57.

Ce sont, suivant toute apparence, les meilleures années de la vie de Keller que ce tardif été où le poète, affranchi des soucis matériels qui avaient assombri sa jeunesse, libéré du service de l'Etat qui avait assuré, mais assujetti en revanche quinze années de son âge mûr, promenait du haut de son *Bürgli* un regard plus serein sur les choses et les hommes. Il avait la satisfaction de songer que son œuvre, si imparfaite qu'il la jugeât, ne s'écartait plus outre mesure de ses ambitions, et qu'il n'aurait pas, s'il lui fallait mourir, le regret de laisser irréparés trop de ces « péchés d'omission » dont le destin l'avait si souvent rendu coupable. Et, comme pour compléter ce qu'il y avait de réparateur dans cette arrière-saison, Keller sexagénaire revenait avec assez d'entrain et de bonheur à sa « nostalgie de jeunesse » la peinture ; il faisait hommage aux plus chers de ses amis de paysages à l'huile et à l'aquarelle, et ses visiteurs trouvaient aussi souvent une toile ébauchée dans un coin de sa chambre qu'un manuscrit commencé sur sa table : œuvres imparfaites sans doute, mais qui satisfaisaient ses prédilections les plus foncières pour tout ce qui était couleur, lumière, apparence visuelle des choses, piété pour la beauté du monde extérieur. Ad. Exner et sa

sœur Mme de Frisch, à qui vont le plus souvent ces glanes pittoresques, et aussi, toujours nombreuses, les confidences qui touchent à la peinture, restent au premier rang de ses correspondants. Parmi ceux vers qui s'étaient envolées le plus grand nombre des lettres qu'il avait écrites après son retour d'Allemagne, plusieurs mouraient vers cette époque : B. Auerbach en 1882, Ludmilla Assing en 1880, — et après quelles aventures lamentables ! Mais Keller n'était pas en peine d'adresser « ses griffonnages » à des amis lointains ou proches qui savaient en déchiffrer la petite écriture nerveuse et penchée et en apprécier la manière, parfois un peu âpre et rude, avec de brusques arrêts ou des sautes soudaines dans la pensée et dans l'expression, mais si personnelle et primesautière, si vaillamment hostile à tous les snobismes et à toutes les poses ! C'étaient Paul Heyse, Jules Rodenberg et Fr. Th. Vischer, trois esprits représentatifs à divers titres des résidences mêmes qu'ils habitaient, le Munich des artistes, le Berlin soucieux de prendre, par les revues et les romans « berlinois », sa place dans la littérature, la Souabe gouailleuse et placide. C'était la famille de Freiligrath, avec laquelle d'anciennes relations épistolaires s'étaient renouées ; et la femme et la sœur du poète, cette dernière surtout, Marie Melos, occupaient, avec Mme de Frisch, le coin d'amitié féminine où Mme Lina Duncker avait si longtemps su conserver des droits imprescriptibles. C'étaient, bien loin dans le Nord, Th. Storm, le poète et le romancier des mélancolies et des énergies de la Germanie septentrionale, encore un correspondant que l'écrivain zurichois ne vit jamais en personne, et avec qui il aimait à échanger des réflexions littéraires, « comme le supérieur d'un couvent s'entretient, avec un collègue du voisinage, de ses œillets mouchetés » ; et Wilhelm Petersen, autre Septentrional, devenu par hasard, en 1875, un enthousiaste d'*Henri le Vert*, et l'année suivante un correspondant assidu de l'auteur du roman. C'étaient, plus près de Keller, C. F. Meyer, l'aristocratique et délicat écrivain dont les nouvelles historiques rappellent la distinction d'un Mérimée ; J. V. Widmann, citoyen helvétique par libre choix et par les droits de l'adoption et de l'affection,

sinon par naissance ; Ad. Frey, qui a laissé, sur le grand écrivain zurichois, les souvenirs les plus complets et les plus documentés, en même temps que les plus fervents...

Si bien que les relations épistolaires de ce vieux bourru, qui n'a jamais fait partie de rien qui ressemblât à un cénacle littéraire, qui n'a guère pris souci d'obtenir ou de conserver des amitiés éclatantes, ourdissaient autour de lui les fils d'un réseau que pouvaient envier les plus ardents à pourchasser la renommée. Bien qu'il n'eût abandonné en aucune façon ses habitudes de vieux garçon et sa chaise assurée dans les auberges coutumières, il lui semblait vivre, écrit-il un jour à Mme de Frisch, « plutôt en correspondances de droite et de gauche qu'en réel contact avec les gens en chair et en os ». Il lui devenait de plus en plus malaisé d'exécuter les projets de voyage qu'il ne s'interdisait point, cependant : c'est en 1875 qu'il avait franchi une dernière fois la frontière pour aller visiter Heyse à Munich. Même dans l'intérieur de cette petite Suisse qu'il aimait d'une si complète affection, et qu'il déplorait de voir traverser par la hâte sacrilège du moderne tourisme, il voyagea moins que n'importe quel Occidental qui se respecte : il n'a jamais franchi le Saint-Gothard ni mis les pieds dans l'Engadine ou l'Oberland Bernois, et c'est à soixante ans, en septembre 1878, qu'il fit l'ascension — du Righi !

Les œuvres écrites durant cette période reflètent bien l'espèce de sérénité humoristique qui s'y trouve dominer. La réfection d'*Henri le Vert*, terminée en septembre 1880, remplaçant l'insistance élégiaque du roman autobiographique par de plus saines leçons, édifiait, avec les matériaux de son œuvre de jeunesse, une bâtisse différente, dont on a vu combien le plan s'écartait du *schema* de l'œuvre primitive (1). En 1878 et 1879, la *Deutsche Rundschau* avait publié des poésies, qui témoignaient pareillement de la vaillante acceptation de la vie et de la destinée. Enfin, en 1882, l'*Epigramme* transportait dans la question du mariage un semblable élément d'optimisme et de confiance ; et ce célibataire définitif y

(1) Voir plus haut, chap. IV.

laissait entrevoir ce qu'il pensait des conditions et des chances de la bonne entente conjugale.

Une sorte de rythme régulier fait se succéder, dans l'activité de Keller, les œuvres les plus chargées de préoccupations et de souvenirs locaux et celles qui sont le plus affranchies de tout souci et de tout élément proprement helvétique. Est-ce désir de montrer que plus d'une corde, comme il le disait lui-même, pouvait vibrer sous son archet ? Est-ce instinctif besoin de se déraciner un peu par la littérature après avoir glorifié ou censuré le passé ou le présent national, puis de se rapatrier après être sorti littérairement hors de son petit pays ? En tout cas, il a obéi assez constamment à cette loi de réactions successives ; les lettres où il entretient ses amis des œuvres qu'il projette proclament, tantôt l'envie qu'il a d'échapper à l'obsession des sujets qui, dans sa patrie, sont trop d'actualité, — et tantôt, au contraire, l'espérance que la Suisse pourra trouver un enseignement, un intérêt particulier, une joie ou une inquiétude spéciales aux pages qu'il médite. C'est ainsi qu'après les *Nouvelles Zurichoises*, dédiées au passé de sa ville natale, avant *Martin Salander*, où Zurich encore, et la Suisse avec elle, devait trouver de si rudes leçons, Keller écrit l'*Epigramme* (1) : et c'est, avec les *Sept Légendes*

(1) Comme tant d'autres ouvrages de Keller, l'*Epigramme* fut imaginée, entreprise et achevée à de longues années d'intervalle : la première idée en remonte à 1851, et trois des récits qui composent ce « cycle de nouvelles » se trouvent sommairement indiqués parmi d'autres conceptions de cette époque, fertile en projets de tous genres (B. III, p. 55 sqq.). En réalité, Keller n'écrivit à Berlin — en 1855 — que les soixante-dix premières pages de sa *Galatée* : tel était le titre primitif des deux volumes de nouvelles, dédiées par avance à Mme L. Duncker. En juin 1858, « ayant pris goût, grâce à sa vie de Zurich, à de plus sérieuses et de plus louables entreprises, » il fait amende honorable à sa correspondante pour son manque de parole ; et *Galatée*, dont il détache les *Sept Légendes chrétiennes* qui s'y devaient d'abord enchâsser, sommeille jusque vers le temps où la démission de Keller le rend à la vie privée. En mars 1879, J. Rodenberg, à qui l'écrivain zurichois avait présenté les « aimables figurines » qui revenaient hanter sa fantaisie, et qui voyait dans ces nouvelles imaginations une provende de choix pour la *Deutsche Rundschau*, presse son correspondant de les appeler enfin à l'existence poétique. Keller s'exécute, et l'*Epigramme* paraît dans la revue berlinoise de janvier à mai 1881, pour être publiée ensuite en volume (trois éditions successives en 1882).

qui partagent à son côté l'abri d'un même volume des *Œuvres complètes*, sa composition la plus affranchie des liens qui le rattachent ordinairement à sa terre de Suisse.

Aussi affecte-t-il, en plusieurs passages de ses lettres (1), de traiter avec dédain ces « historiettes d'amour », qui sont frivoles et sans valeur utile; il lui semble n'avoir point fait autre chose que de récidiver

> ... le plus aimable des péchés des poètes..:
> Imaginer de douces figures de femmes... (2).

Pourtant, n'auraient-elles que le charme des silhouettes touchantes ou joyeuses qui les traversent, les nouvelles qui composent l'*Epigramme* mériteraient encore l'accueil qu'elles trouvèrent auprès des délicats. Mais elles ont une portée plus haute : elles illustrent d'une façon originale, — et non sans quelques bizarreries déconcertantes dans le détail de l'invention, — une question qui a préoccupé les romanciers et les dramaturges les plus curieux de « thèses », les plus à l'affût de ces sujets d'actualité qu'en vrai psychologue Keller a si souvent touchés, sans les chercher de propos délibéré. On est allé jusqu'à le féliciter, à propos de l'*Epigramme*, d'avoir traité le problème de l'émancipation des femmes (3), et c'est un bien grand mot, appliqué surtout à un homme qui a toujours considéré comme des anomalies, presque des monstruosités, les cas les plus avérés de « féminisme » ; dont les héroïnes préférées semblent être celles qui sont le plus aptes à se faire conquérir par l'homme de leur choix et à le garder ; et pour qui enfin « la morbide manie d'indépendance qui travaille de sa fièvre les femmes de ce temps » n'a pas d'autre raison ni d'autre excuse « qu'une certaine incer-

(1) B. II, p. 421 et 362.

(2) W. X, p. 112.

(3) O. Brahm, *G. Keller*, p. 121. S'il fallait chercher à l'*Epigramme* des termes de comparaison, ce n'est point, comme l'auteur de cet ingénieux « essai », à Ibsen que je songerais, et à sa *Maison de Poupée*, mais plutôt à la *Princesse* de Tennyson, dont la solution optimiste aussi bien que l'enveloppe romantique ne sont pas sans analogie avec le « conservatisme idéal » de Keller.

titude dans la manière dont les hommes eux-mêmes considèrent les choses (1) ».

Le sujet commun de ces nouvelles, c'est bien plutôt celui-ci : quelles chances de bonheur peut offrir l'union de deux êtres qui s'aiment, mais dont l'un, le mari, est supérieur par la fortune, l'éducation, la caste, ou même la race, à sa femme ? (Au contraire, dans la majorité des mariages narrés par ses œuvres antérieures, c'était l'homme qui se trouvait inférieur à la femme que G. Keller lui faisait épouser, et qu'il semblait lui accorder comme un fragment de la vie, duquel ses épreuves le rendaient digne). Ce qui précède des mariages ainsi présentés, — des mésalliances au gré de l'opinion, — les luttes contre les préjugés sociaux et les orgueils de famille, la littérature nous l'a souvent exposé, et la tragédie bourgeoise en particulier y a trouvé quelques-uns de ses plus éloquents motifs. Mais le vrai conflit, le conflit des âmes, peut ne commencer qu'ensuite; le drame essentiel est ailleurs que dans ces contingences préalables : il est, ou risque d'être, dans la divergence des natures trop essentiellement différentes, dans toutes les incompatibilités que l'amour a étouffées et que manifestera le détail de l'existence côte-à-côte. Dans quels cas de tels mariages donneront-ils des garanties véritables de bonheur ? Keller semble avoir voulu le déterminer, non pas explicitement, mais par la résolution qu'il donne d'instinct à ses variations sur ce thème connu. Même lorsqu'elle suppose un amour réciproque, une union de ce genre est, à l'origine, une conquête : par sa fortune, sa culture, son rang, son indépendance plus grande, l'homme « séduit » toujours la femme ; quelque chose ne laisse pas au choix de celle-ci son entière liberté. Or, entre des époux ainsi réunis, et qui veulent, non pas jouer à la vie, mais être de vrais compagnons, l'harmonie nécessaire s'établira le jour où, à la suite des épreuves, des comparaisons qui s'offrent à la femme dans sa nouvelle classe sociale, et de l'éducation qu'elle est apte à recevoir de son mari, cette relation de *conquête* sera devenue une relation de *sympathie ;* où la femme, épousée, jadis ou

(1) W. V, p. 325.

naguère, après une sorte de rapt, aura témoigné de sa liberté joyeuse et ratifié un choix qu'elle « consent » dans toute la force du mot. Et l'optimisme convaincu de Keller triomphe une fois de plus. De même que, dans les *Gens de Seldwyla*, il croyait à l'efficacité de l'existence pour corriger les difformités qui rendaient ses héros impropres à la vie sérieuse, et pour leur donner le sens des réalités, de même que plusieurs *Nouvelles Zurichoises* nous montraient la résignation s'imposant à des personnages partis pour construire des cathédrales et heureux, en fin de compte, d'habiter la chaumière que leurs mains ont bâtie, — de même, les divers récits de l'*Epigramme* admettent qu'à moins de fâcheuses circonstances extérieures ou d'insuffisance morale notoire, les mariages les plus disparates en apparence peuvent être amenés, par la force des choses, à cette conversion indispensable. Ce sont encore des « perfectionnements » qu'il nous montre, — le perfectionnement des rapports de l'homme et de la femme.

Ce *leitmotiv* latent, et qu'on perçoit, à mon sens, sous la capricieuse orchestration, il va sans dire qu'il ne nous est jamais présenté avec cette allure théorique, au cours des six historiettes de ce cycle. Six, ou sept plutôt, car le cadre lui-même qui les entoure n'est pas indifférent aux divers récits dont il assure la cohésion. Keller, en effet, a usé d'un procédé connu, cher aux « nouvellistes » de tous les temps, et qui, par-delà les romantiques allemands, a ses plus illustres exemples dans les *Contes de Cantorbéry*, dans le *Décaméron* et ses analogues : ses récits nous sont contés, non par lui-même, mais par des personnages qui se renvoient, comme des balles, des anecdotes qu'ils produisent pour illustrer leur pensée. Mais les interlocuteurs ne sont pas, ici, des pèlerins qui se séparent au terme de leur chevauchée, des gens du monde qui tirent leur révérence quand la peste assouvie s'est éloignée de Florence : les devisants trouvent un intérêt sentimental à la joûte de propos qu'ils livrent au nom du poète ; ils la terminent seulement lorsque celui-ci a jugé qu'eux-mêmes sont dignes du dénouement qu'il leur réserve.

L'idée première de la nouvelle-cadre est singulière. Le

jeune physicien Reinhart, que ses yeux fatigués obligent d'interrompre ses recherches, éprouve le désir de reprendre contact avec le monde des réalités et de « faire voile sur la mer transparente de la vie ». Il vient de lire, dans un Lessing ouvert au hasard (1), une épigramme de Logau :

Comment pourras-tu changer de blancs lys en roses rouges?
— Un baiser donné à une blanche Galatée la fera sourire, rougissante ;

et voilà notre savant qui écrit ce distique, comme une formule mémorable, sur un morceau de papier, et qui se met en route pour soumettre à la méthode expérimentale le critère indiqué par le second vers. Ne symbolise-t-il pas à sa façon le mélange d'indépendance et de pudeur, de libre disposition de soi et de retenue qui constitue, aux yeux de Keller, l'idéal féminin? Mais l'expérience de Reinhart ne lui réussit d'abord qu'à demi : la jolie péagère d'un pont qu'il franchit se hisse de bonne grâce, après un doigt de cour, sur son étrier, et l'embrasse en souriant — mais ne rougit pas, « bien que la rougeur, sur son blanc visage, eût trouvé libre la place la plus confortable et la plus gracieuse » ; et la fille d'un pasteur de ses amis, une enfant timide et silencieuse, se laisse bien embrasser, mais subit son baiser « les yeux fermés, le visage baigné de rougeur, et si loin de sourire qu'elle faisait une figure aussi sérieuse et édifiante que si elle eût communié ». Enfin Reinhart évite de récidiver son premier insuccès en embrassant l'amène aubergiste du *Cor de Chasse*, qui certes ne rougirait point pour si peu : les conditions de l'expérience ne lui font pas prévoir un résultat plus complet que pour la première tentative de son équipée.

Il est muni d'une lettre de la fille du pasteur, qu'il doit remettre à une amie de celle-ci ; mais il s'égare, erre dans les bois, et arrive au crépuscule dans un jardin dont son cheval dévaste les allées. Il y trouve une jeune fille occupée à baigner dans une vasque de marbre blanc une moisson de roses : c'est bien l'amie à laquelle il est adressé, mais il

(1) Edition Lachmann, V, p. 115. Il s'agit de l'Epigramme n° 48 du livre VI.

commence par lui remettre, au lieu de la lettre de recommandation, le distique de Logau ; une fois l'erreur réparée, on l'invite à passer la nuit au château que Lucie habite avec son oncle. Après ce fantaisiste préambule, qu'il faut lire un peu comme un conte bleu dont les personnages seraient nos contemporains, ou comme on lit les caprices des *novellieri* de la Renaissance, plus soucieux de gracieuses imaginations que de morale et même de vraisemblance, les devisants vont entrer en lutte ; et, comme écrivait Marguerite de Navarre, « dira chacun quelque histoire qu'il aura vue, ou bien ouï dire à quelque homme digne de foi ». Mais, sous couleur de passer, en devis curieux, une soirée auprès des rouets actifs des servantes, ou une après-midi sous l'ombre des platanes, Reinhart et Lucie mettront peu à peu d'accord leurs conceptions respectives du mariage, et apprendront à se mieux connaître et à s'estimer davantage : la sympathie se fera plus forte et plus intime entre le jeune savant et son aimable partenaire, très ironique au début et qui soupçonne Reinhart de vouloir expérimenter sur elle sa singulière recette (1). Quand il l'a rassurée, elle lui dit l'histoire de l'aubergiste du *Cor de Chasse* à qui il a commencé, le matin, à conter fleurette. Cette coquette de village, jolie et sotte, a failli épouser un jeune fat de la ville qui l'avait compromise et qui, pour lui donner un peu de vernis citadin, lui fait passer quelque temps dans une famille amie. Mais la malheureuse Salomé, qui n'a pour elle qu'une beauté dénuée de tout élément spirituel, et un bon sens pratique sans finesse ni puissance d'adaptation, reste la sotte et jolie villageoise qu'elle était ; et un soir que son fiancé, qui n'a guère plus d'esprit, lui a donné cruellement à sentir son infériorité et son imperfectibilité, elle s'enfuit tout en larmes de la ville, et, « plus semblable à une bohémienne errante qu'à une fiancée », elle se

(1) Mme L. Frey (*Neue Zürcher Zeitung*, 1890) croit que l'original de Lucie doit être une jeune fille des pays rhénans, et que le décor lui-même semble indiquer le souvenir de ces contrées. Notez que Mme Duncker était une *Rheinländerin*, et que G. Keller a fait chez elle la connaissance de la jeune fille qui a servi de modèle pour Dortchen Schœnfund et qui tenait de fort près à la maîtresse de la maison. Remarquez en revanche que la villa Kapp, à Heidelberg, s'appelait *zum Waldhorn*.

réfugie à la maison paternelle, — où elle attend un mari qui n'a pas encore paru.

Comme ce sont là les conditions les plus défavorables d'un mariage inégal — celles qui font, en réalité, des égaux du mari et de la femme, de tristes, de médiocres égaux que la différence de caste est seule à différencier, — Reinhart proteste contre la morale que l'ironique Lucie semble tirer de l'histoire qu'elle vient de raconter : une femme ne doit pas épouser un homme d'un milieu social supérieur. Il estime au contraire qu'un mari vraiment intelligent parviendra, l'amour aidant, à faire l'éducation d'une femme d'origine inférieure, et à abolir en elle le dépaysement souvent fatal qui est inhérent à ce genre d'unions : mais il est indispensable qu'une qualité supérieure d'amour soit de la partie, et que l'époux trouve, dans le visage même de l'épouse, je ne sais quelle grâce, plus constante que la simple beauté, qui lui garantisse que ses efforts ne seront pas vains. Le jeune savant cite, à l'appui de sa thèse, l'histoire d'une pareille éducation d'âme, d'un tel acheminement vers l'entière communion de deux êtres bien différents par l'origine, d'une mésalliance enfin qui fût devenue un mariage heureux, sans la cruauté fortuite des événements extérieurs. Et *Régine* est parmi les plus touchants récits, ceux dont l'émotion est le moins contrariée par un humour intempestif ou retardée par d'inutiles longueurs, qui soient sortis de la plume, si pitoyable aux natures élémentaires, malheureuses sans être coupables, qui a tracé les portraits de Vreneli et d'Ursule. Dans la littérature allemande, où ne manquent pas ces figures attendrissantes dont la vie intérieure est faite surtout de *Gemüth* naïf, de tendresse ignorante et d'une certaine inquiétude instinctive, le personnage de Régine tient un rang qui n'est pas éloigné du premier (1).

(1) Rappelons simplement la Lénette du *Siebenkäs* de Jean-Paul, et Gretchen elle-même, et arrêtons-nous à la *Frau Professorin* de B. Auerbach. La comparaison s'impose d'autant plus que la Régine de Keller a le même point de départ dans la vie réelle, et que son histoire se trouve notée, à l'origine, comme une nouvelle s'opposant à celle d'Auerbach (B. II, p. 55). Les deux écrivains avaient connu à Heidelberg le professeur d'anthropologie Henle, veuf depuis le 21 février 1848 de la fille du peuple — une servante, Elise

Erwin Altenauer, qui appartient à une famille allemande établie en Amérique, fait un séjour dans le pays de ses ancêtres pour se familiariser avec l'esprit germanique. Bien que sa qualité d'attaché d'ambassade lui ouvre l'accès des classes les plus cultivées, il ne trouve point, dans la haute société et la bourgeoisie, l'idéal féminin qu'il espérait rencontrer dans la sentimentale Allemagne. C'est finalement d'une servante qu'il s'éprend, à la suite de menues aventures romanesques ; et il offre le mariage à la belle Régine, dont il a su apprécier le caractère, supérieur à sa condition. Après une éducation élémentaire, Erwin l'épouse et s'attache à épanouir maintenant cette âme encore incertaine et trop humble, à orner cette intelligence merveilleusement docile. Mais de soudaines affaires le rappellent à Boston, l'obligent à interrompre l'œuvre d'éducation qu'il voyait prendre si bonne tournure ; car, ayant la vanité de ne ramener dans sa famille qu'une femme de parfaite tenue, il laisse Régine en Allemagne, entourée de relations qui lui semblent sûres, et qui la désorientent, la déconcertent et finissent par la compromettre. De retour après un an d'absence, Erwin se renseigne mal sur des événements qui se sont passés dans l'intervalle, néglige, par égard pour sa femme, d'éclaircir certains incidents mystérieux, tandis qu'elle, par un sem-

Egloff — qu'il avait épousée en 1846, après bien des épreuves, après une sorte d'éducation tardive qu'il avait fait donner, dans un pensionnat, à sa future femme déjà âgée de vingt-cinq ans.... Celle-ci mourut d'une maladie de poitrine, après deux années d'un bonheur que ne troubla aucune des inquiétudes ou des dissonances qu'on pourrait croire; « mais souvent, dans la suite, Henle s'est demandé, et sa famille avec lui, si sa femme lui aurait donné un bonheur durable si elle avait vécu. » (Fr. Merkel, *J. Henle, ein deutsches Gelehrtenleben*, p. 240.) Or B. Auerbach s'était trouvé à Badenweiler, en 1847, en même temps que « Madame la Professeur », qui y faisait une cure, et s'est souvenu d'elle, non sans indiscrétion, dans son récit villageois. Cf. à ce sujet la biographie de Merkel, p. 242 et un article d'A. Bettelheim, *Auerbach und Henle* (*Nation* 1891, p. 193). Keller semble avoir étudié avec soin la *Frau Professorin* de son ami. Cf. *Nachg. Schr. u. Dichtungen*, p. 93 ; et une comparaison entre les deux nouvelles est significative. Celle d'Auerbach donne beaucoup plus l'impression d'une œuvre « construite », celle de Keller d'une œuvre intuitive qui s'efforce de suggérer au lecteur l'âme même de l'héroïne. Un détail curieux : séparée de son mari et rentrée au village, l'héroïne d'Auerbach continue à se vêtir en « dame »; celle de Keller, avant de se tuer, revêt sa robe des jours de pauvreté et d'humilité.

blable scrupule, ne lui fait aucune confidence. Il la ramène enfin en Amérique, où ils continuent à vivre sans que l'entière bonne entente soit rétablie ; et un soir, en revenant de voyage, Erwin trouve la pauvre Régine pendue à la fenêtre (1), et, sur son cœur, une lettre où elle lui raconte tout : son amour persistant d'abord, et la dévotion qu'elle n'a cessé de lui garder, puis les soucis et les tristesses qu'elle n'a pas eu le courage de lui confesser, et l'explication des incidents inéclaircis qui ont éveillé naguère la défiance et le soupçon d'Erwin. Et elle demande qu'on l'enterre dans sa robe de pauvre servante, mais qu'on place sous sa tête la toilette dont Erwin aimait à la voir revêtue aux temps heureux de leur mariage.

Après l'exemple d'une union que les conditions sociales rendaient inégale, et qui pourtant renfermait des chances de bonheur que les contingences extérieures, non les divergences de nature, ont fauchées dans leur fleur, voici l'histoire d'un mariage où l'inégalité résidait ailleurs : dans l'humiliation, l'amoindrissement, la diminution d'âme en quelque sorte, produits par le malheur et l'injustice ; mais l'héroïne, ici, est guérie et réconciliée avec l'existence et la joie par un de ces autres maris éducateurs en qui G. Keller semble avoir vu l'idéal des époux. La baronne pauvre (2) dont Reinhart raconte la destinée a été maltraitée et ruinée par ses frères et son premier mari ; elle s'est vue réduite à louer à des étrangers un appartement qu'elle a garni de ses meubles, et à vivre en avare défiante, bizarre et hargneuse, sans feu l'hiver et presque sans nourriture. Le mystère de cette infortune n'est point connu, et seules les façons désagréables de la baronne de Lohausen intriguent les habitants de la maison, quand Brandolf, un jeune juriste, s'avise de devenir son locataire, avec le ferme dessein d'arracher son secret à la singulière créature et de la corriger s'il est pos-

(1) Keller s'explique de ce dénouement tragique dans une lettre à Marie Melos. (B. III, p. 510.)

(2) Son histoire est un fait-divers entendu sans doute à Berlin, et noté par Keller en 1851 (B. II, p. 56).

sible. Quelques mois se passent sans qu'il ait avancé d'un pas dans l'intimité de la jeune femme ; mais, un jour, la pauvre baronne tombe malade, Brandolf s'occupe d'elle, la fait soigner, et lui inspire assez de confiance pour qu'elle lui dise la triste histoire de sa famille, de ses deux frères, qui l'ont vendue jadis à un camarade de débauche, et de ce mari lui-même, déclassé brutal qui a consommé sa ruine sociale et sa détresse morale. Brandolf place la baronne, comme gouvernante, dans la maison de son père veuf ; puis il l'épouse, car elle est redevenue un être libre et joyeux, et le souvenir du passé est aboli chez la jeune femme, qui se donne en pleine indépendance à celui qu'elle aime. Le jour de la noce, les frères et le mari de la baronne, tombés au dernier degré de l'abjection, et que Brandolf va expédier en Amérique, servent encore à une grotesque comédie, — dont la cruauté est vraiment excessive et ne peut s'expliquer que par le même besoin d'impitoyable châtiment, la haine pour les êtres « sans âme », dont témoignait déjà, dans les *Gens de Seldwyla*, la grimaçante et lamentable équipée des *Ouvriers peigniers*.

— Mais qui dira jamais, objecte l'oncle de Lucie, le vieux colonel qui a entendu Reinhart narrer le mariage de la baronne pauvre, qui dira jamais si la femme, l'être avisé et pratique, mieux doué que l'homme pour atteindre, surtout en amour, une « fin » précise, ne choisit pas elle-même, et d'abord, l'homme même qui semble le plus visiblement la conquérir ? Et il raconte un souvenir personnel qui prouvera combien ce que les hommes s'imaginent être un acte de leur libre volonté se trouve être amené souvent par un artifice de femme (1).

(1) L'origine ou la source du récit du colonel — l'apparition d'un prétendu revenant — n'est pas déterminée. Baechtold m'indiquait, comme source possible, les petits volumes d'un ouvrage imprimé en français qui se trouvait dans la bibliothèque de Keller : *Amusements du beau sexe, ou nouvelles historiques et avantures galantes, tragiques et comiques*, La Haye, 1740. *Le Lutin* (tome VII), la seule de ces anecdotes qui rappelle un peu les *Geisterseher*, ne semble cependant point avoir inspiré Keller. Je serais plutôt tenté, à cause de certains détails, de rapporter la nouvelle en question à des récits et propos que notre auteur a pu entendre dans le cercle de Varnhagen d'Ense.

Dans une ville d'Université d'Allemagne, le colonel, alors étudiant, avait pour rival dans le cœur de la belle Hildeburge un de ses camarades, le sage Mannelin, et il ne semblait point que la jeune fille fît de différence entre son « maréchal » et son « chancelier », comme elle désignait plaisamment, et par allusion à leurs tempéraments respectifs, ses deux adorateurs. Mais, quand vint la guerre de l'indépendance allemande, et qu'avant de solliciter du service contre Napoléon, les deux jeunes gens prirent congé de la jeune fille, elle leur déclara que, les aimant également l'un et l'autre, il faudrait la mort de l'un d'eux pour qu'elle pût faire de l'autre son mari. La guerre terminée, les voici qui reviennent tous deux, et la situation risquerait de s'éterniser, si Hildeburge n'avait secrètement jeté son dévolu sur le chancelier, plus sage et plus sûr que son rival; et, secrètement aussi, mais non sans prévoir le résultat de ce singulier tournoi, elle a machiné une épreuve qui doit décider lequel, des compétiteurs, a le plus de sang-froid. Ce n'est pas moins qu'une apparition de revenant, fort habilement truquée, dont s'inquiète et s'effare le romantique « maréchal », et que démasque son raisonnable rival. Et le colonel, en terminant son récit, révèle à ses interlocuteurs le nom des héros de l'aventure : Mannelin et Hildeburge sont tout simplement le père et la mère de Reinhart lui-même, — et il est assurément fâcheux que G. Keller n'ait pas senti qu'il était pour le moins étrange, et d'un goût douteux, de divulguer à un fils certains détails qui ont précédé le mariage de ses parents, et comment Hildeburge s'assit, une nuit, sur les genoux de Mannelin...

Aux inégalités de condition, de fortune et de culture qui séparaient, dans ces trois nouvelles, le mari et la femme, va s'ajouter, dans le récit suivant, *Don Correa* (1), la diffé-

(1) Suivant Baechtold (III, p. 273), la première partie de cette nouvelle serait l'entière invention du poète; la seconde lui aurait été inspirée par une anecdote lue dans une histoire des conquistadors. Il a combiné les traits de deux navigateurs du nom de Correa, un amiral portugais (1594-1688) et un aventurier espagnol (mort en 1557), qui épousa en effet une sauvage du Brésil qu'il conduisit plus tard à la cour de notre Henri II. Cf., pour l'inquiétude du

rence la plus absolue qu'on puisse imaginer entre deux êtres humains que l'amour rapproche, celle de la race. Ce seront ici les mystérieuses alluvions déposées par les flots de siècles innombrables qui créeront, entre les amants, l'apparente incompatibilité ; mais la tendresse, secourue par les événements, saura en triompher. Avant d'évoquer, en quelques traits qui valent les plus copieuses analyses psychologiques et les plus amples descriptions, l'inconnu qui sommeille au fond des âmes qu'ont façonnées une hérédité, un climat et des mœurs très différents des nôtres, Keller fait traverser à son héros une aventure amoureuse qui le prépare à sa grande tendresse pour une esclave africaine. Il se laisse aller à sa joie d'inventer, avec une abondance et une nonchalance bavarde qui rappellent, le sujet aidant, les *novellieri* qui semblent avoir le mieux pratiqué l'adage : *scribitur ad narrandum, non ad probandum.* Don Salvador Correa de Sâ Benavides, jeune navigateur portugais du plus grand mérite, a décidé d'épouser une femme qui l'aime pour lui seul et qui ignore son nom et ses titres : il fait choix d'une jeune veuve, de passage à Lisbonne, dona Feniza Mayor, qui habite, au fond d'une province, un château solitaire au bord de l'Océan. C'est au pied de ce castel que Don Correa se fait débarquer un jour d'orage, se donnant pour un naufragé misérable. Il trouve le meilleur accueil, et après quelques semaines qu'eût enviées Ulysse dans l'île de Calypso, il épouse la belle, toujours incognito. Mais, nommé vice-amiral par son souverain et chargé de conduire au Brésil une flotte de guerre, revenant chercher sa femme en lui ménageant la plus somptueuse des surprises, voici qu'il ne trouve au château qu'incrédulité, insoumission, bravade et révolte : sa vie est mise en danger, il échappe à grand'peine à un incendie allumé par la dame elle-même, et, le lendemain, il fait passer les coupables devant une cour martiale qui les condamne à mort.

Devenu quelque peu misogyne, Don Correa fut quelque

mystère ethnique, telles œuvres de P. Loti, et aussi, de Maupassant, la nouvelle intitulée *Châli*, qui s'efforce d'évoquer semblablement ce qu'il y a de romantique dans la différence foncière d'êtres séparés par le sang.

dix ans avant de se marier pour de bon. Au cours de négociations menées avec le roi d'Angola, la sœur de ce prince africain lui a fait présent d'une jeune esclave d'une beauté mystérieuse, aux yeux pleins du secret des races disparues. Après mille traverses qui augmentent l'amour de Don Correa pour la douce petite Africaine — et qui permettent à Keller de lancer quelques traits à ses vieux ennemis les Jésuites, — l'amiral portugais épouse son esclave brune. Mais il faut, ici encore, comme un enseignement du mari pour que sa femme cesse de se considérer comme sa chose, et Don Correa craint que la douce Zambo ne soit devenue son épouse par obéissance et par pure soumission. Un jour cependant, comme il a tâché de lui faire comprendre la libre volonté de l'âme humaine, tous deux regardent l'Océan infini... « La mer a-t-elle aussi une âme, et est-elle libre, elle aussi? demanda la femme.

— Non, répondit Don Correa, elle n'obéit qu'au Créateur et aux vents qui sont comme son haleine! Mais, dis-moi, si tu avais naguère connu ta liberté, aurais-tu, alors encore, mis ta main dans la mienne?

— Ta question vient trop tard, répliqua-t-elle avec un sourire qui ne manquait point de finesse; je suis tienne à présent et je suis comme la mer..... »

Mais, comme elle vit que cette réponse ne le satisfaisait point et n'était pas conforme à son attente, elle le regarda, sérieuse et droite, au fond des yeux, et lui donna, d'un mouvement libre et sûr, sa main. »

Telle est l'heureuse issue de la troisième histoire de mésalliance contée par Reinhart : tandis que le sentiment de la dignité devait être éveillé chez Régine, et la confiance chez la baronne, c'est la notion de la liberté qui voulait être suscitée chez la plus élémentaire et la plus humble, en somme, de ces héroïnes, pour que l'inégalité originelle fût abolie. Tel est, du moins, le fil d'or qu'on se plaît à retrouver dans les trames assez différentes de ces trois nouvelles.

De même que l'histoire de Salomé la sotte coquette, narrée par Lucie, s'opposait à celle de Régine en la complétant,

une amusante réplique fait pendant à la « geste » du conquistador Don Correa, l'heureux mari d'une « femme de couleur ». Lucie affecte de trouver son sexe humilié par tous ces exemples matrimoniaux où l'homme, constamment, élève à son niveau celle qu'il aime, et elle met quelque espièglerie à conter à son tour une défaite masculine. Elle se rappelle la mésaventure qui advint à un jeune gentilhomme français, Thiébaut de Vallormes, cornette, sous Louis XV, dans un régiment d'infanterie. La dauphine Marie-Antoinette lui ayant un jour donné une montre en or, en l'engageant à conquérir, peu à peu, les breloques qui l'orneront, Thiébaut fait de cette conquête le but même de sa vie frivole. Il y met un zèle outrecuidant et indiscret. S'il porte, bientôt, à sa chaîne de montre le cœur en corail que la belle Guillemette avait reçu de son fiancé, le cœur en cristal de la frêle Denise et le cœur en opale de sa tante Angélique, c'est qu'il a volé le premier, qu'il s'est fait donner le deuxième en courtisant Denise pour la planter là ensuite, et qu'il a juré un amour imaginaire pour obtenir le troisième. Et ainsi des autres trophées qui ont valu au jeune officier sa réputation de Don Juan. Or la peine du talion la plus cruelle lui est réservée. M. de Vallormes, ayant pris part à la guerre de l'indépendance américaine, a remarqué dans une tribu d'Indiens amis une jeune beauté sauvage ; il a décidé de l'épouser, pour ramener dans le vieux monde une enfant de la libre nature. Il lui fait donc la cour dans une langue qu'elle ne comprend pas, et se laisse enlever ses précieuses breloques, que la jeune fille parait convoiter depuis longtemps. Mais quelle n'est pas sa stupeur en reconnaissant ces glorieux trophées de galanterie au nez du plus robuste et du plus tatoué des sauvages (1) qui mène avec maestria une danse guerrière à laquelle les Français sont invités ! C'est le fiancé de Quoneschi la Libel-

(1) Grimm, *Correspondance littéraire*, 2e partie, IV, p. 355, cite cette anecdote du journal de Lafayette, « qui nous a paru assez originale pour mériter d'être retenue ». Même chez les sauvages, l'histoire est une grande recommenceuse, et pareille mésaventure humilia depuis un autre civilisé, John Nelson, que la squaw qu'il voulait épouser abandonna pour fuir avec l'Élan-Debout, le Don Juan du désert. (A Barine. *Un évadé de la civilisation*, dans *Bourgeois et Gens de peu.*)

lule, qui, sa chorégraphie terminée, emporte sur son dos sa promise ; et M. de Vallormes ne revit jamais ni ses breloques ni son Indienne.

Reinhart, obligé de quitter le château dont il a été l'hôte durant ces jours d'été féconds en causeries, prend congé de Lucie et de son oncle en promettant de revenir. Et septembre, en effet, le retrouve de nouveau installé près du vieux colonel et de la jeune fille, mais en compagnie, cette fois, de son père et de sa mère qu'on a invités aussi. Les conversations ont repris, plus intimes et plus graves, entre Reinhart et Lucie ; et, après quelques réflexions sur la difficulté qu'on éprouve à connaître dans son intégralité toute une destinée humaine, tout un caractère, la jeune fille confie à son compagnon son mystère à elle : sa secrète conversion au catholicisme (1). Toute petite encore, son cousin Leodegar l'appelait en plaisantant sa mignonne fiancée ; et elle, naïve, l'avait pris au mot. Elle avait quinze ans lorsque, sur une parole imprudente du jeune homme, elle s'échappa une nuit et se réfugia dans un couvent où sa défunte mère avait une amie parmi les religieuses. On lui donna secrètement l'instruction catholique, et quand son père, après quelques semaines, vint la chercher, elle avait été baptisée dans une foi nouvelle. Il n'en resta, d'ailleurs, qu'un souvenir et un secret, et, peut-être, le tour d'esprit prématurément grave de ceux dont la destinée a de bonne heure renfermé du mystère.

Lucie a terminé sa révélation, et, signe caractéristique, Reinhart est le premier homme à qui elle ait confessé ce singulier épisode de sa vie passée, qui projette encore une ombre sur le présent ; « mais il est si difficile de trouver le confesseur dont on a besoin ! » Ce matin-là, il prend envie aux jeunes gens de parcourir la campagne automnale. Ils traversent les bois, devisant familièrement et s'extasiant sur les humbles merveilles de l'arrière-saison, dînent à l'auberge

(1) Cet épisode, qui ne se trouve pas dans la première rédaction parue dans la *Deutsche Rundschau* et qui fut écrit en juillet 1881, devait à l'origine fournir le sujet d'une nouvelle indépendante (B. III, p. 275).

et arrivent dans l'après-midi auprès de la maisonnette où le cordonnier du pays, lyrique à ses heures, poisse son fil en chantant, sur une mélodie de son invention, une poésie de Gœthe (1), et Reinhart et Lucie écoutent en silence. Il y a longtemps que l'amour a grandi dans leur cœur, et, avec l'amour, ce sentiment de confiance et d'estime parfaites qui doit joindre, à la ferveur de la tendresse, l'indépendance d'un choix librement consenti. Mais — particularité commune aux amoureux de Keller — il n'y aura point entre eux de déclaration en forme, proférée par lui, accueillie par elle. L'émotion de l'instant, cristallisant soudain la saturation d'amour accumulée en eux, unira soudain leurs cœurs. Au milieu de la campagne ensoleillée, du chant des canaris dont la cage s'abrite sous la verdure de la cabane, et des joyeux éclats de voix du cordonnier, le feu qui sommeillait jette soudain son allègre flamme, et les deux compagnons de promenade sont pris d'une si vive émotion qu'ils s'embrassent tout à coup : « Scène d'une rare beauté, écrivait Paul Heyse à son ami Keller, et telle que tu es seul à l'avoir pu écrire, telle aussi que tout à l'heure encore, en la relisant, je sentais mes yeux s'emplir de larmes de plaisir (2). » Et voici que l'*Epigramme* trouve enfin sa réalisation, et la bizarre expérience sa solution : « car, sous le baiser de Reinhart, Lucie souriait en devenant rouge comme pourpre..., et Reinhart vit distinctement, bien qu'il ne songeât nullement au distique de Logau, cette flamme charmante se répandre sur son blanc visage... »

Voici donc, au gré de Keller, la femme idéale, celle que désigne le symbolisme même de l'Epigramme : souriante sous le baiser de l'homme parce qu'elle dispose à sa guise de son cœur et qu'elle est consciente de sa liberté en face même de celui qu'elle aime, rougissante parce qu'elle n'a point cessé d'être une créature de délicatesse et de pudeur, affranchie des notions d'infériorité et de sujétion sans abdiquer sa féminité, elle sera la vraie compagne de l'homme qui aura su se libérer, de son côté, des défauts afférents à l'esprit et au carac-

(1) Non sans insister précisément sur le vers *Reiche frei mir deine Hand.*
(2) B. III, p. 275.

tère masculin. Car la bonté de la vie, suivant l'optimisme de Keller, consiste en ceci, qu'elle est apte à faire, de l'être humain, un « affranchi », — affranchi de servitudes morales différentes suivant qu'il s'agit de l'homme ou de la femme ; et c'est peut-être le lieu, après l'analyse des aventures d'amour de l'*Epigramme,* de rappeler la façon dont Keller semble s'être représenté l'inégalité des sexes. Cette inégalité foncière, il s'est bien gardé d'en contester le principe, et n'a jamais eu qu'ironie et sarcasme pour les champions du féminisme. Comme en tant d'autres matières, il lui paraissait que toutes les révolutions, tous les remaniements des codes et toutes les transformations des mœurs n'empêcheraient pas les ressorts des drames et des destins humains de se trouver, en dernière analyse, au fond des cœurs. Pour ce qui touche, en particulier, à la destination respective et au rôle mutuel de l'homme et de la femme, il semble que celle-ci représentât pour lui, en face de celui-là, un élément conservateur, plus résistant à l'indécision et à la chimère, à l'utopie et au rêve qui mènent l'esprit de l'homme par de si aventureux sentiers. La femme normale vit surtout dans l'instant présent, elle a, par excellence, la perception des réalités, la volonté tendue vers un but opportun (1). Aussi la déviation la plus anormale dont elle se rende coupable, la plus condamnable par conséquent, c'est la faillite à son rôle conservateur. Tandis que G. Keller témoigne une sorte d'indulgence aux beautés douces aux yeux, même dépourvues d'intelligence sinon de grâce féminine, Wendelgarde ou Myrrha,

Car, fût-elle sans âme, Aphrodite a son prix,

il déteste sans réserve et gourmande sans ménagement les excentriques et les émancipées. Les singularités masculines ne lui inspirent qu'ironie légère et gaîté plutôt bienveillante, puisqu'elles ne sont, à son gré, qu'une exagération dangereuse, mais organique, des tendances mêmes de l'homme, une sorte d'hypertrophie dont la vie débarrasse les tempéra-

(1) Cf. W. VIII, p. 73 ; B. III, p. 640 ; et en général le rôle joué par les femmes.

ments sains. Au contraire, les originalités affectées par les femmes sont pour lui de véritables monstruosités, comparables à l'aberration d'un Néron prétendant violenter, suivant la légende du moyen âge, la loi de nature, et annexer, à sa physiologie mâle, la faculté d'enfanter de nouveaux êtres départie à l'autre sexe (1) : dur apologue que Reinhart conte précisément à Lucie, et qu'il y a, on l'avouera, une singulière faute de goût à placer aussi crûment dans les propos d'un jeune homme et d'une jeune fille qui se connaissent depuis quelques heures !

Quoi qu'il en soit, la femme émancipée, disposée à « s'arroger les attributs de l'autre sexe », n'a point inspiré à Keller moins de répulsion qu'à Nietzsche, pour citer, parmi les modernes écrivains allemands, un de ceux qui ont le plus nettement combattu les déviations fâcheuses du féminisme. Qu'il déplore par avance les temps sombres où, toutes les femmes portant les cheveux courts et des vêtements gris, « la joie du printemps disparaîtra de la terre avec les robes claires et les boucles flottantes des jeunes filles », qu'il médite une nouvelle contre la femme étudiante en médecine (2), que surtout il pousse jusqu'à la plus grimaçante et la plus odieuse caricature la silhouette du bas-bleu, comme Kætchen Ambach, ou de la « peintresse », comme l'artiste qui contribue à désemparer la douce Régine, les opinions de Keller à l'égard des « émancipées » n'ont point varié. Le couple normal, — depuis les parents d'Henri Lee jusqu'à Martin et Marie Salander dans sa dernière œuvre, — reste pour lui l'association, issue d'une sympathie réciproque, et libre, et sans tyrannie, de l'homme, enclin à l'idéalisme exagéré, à une exubérance de vie imaginative, disposé, à tout le moins, à s'éprendre de chimères et à rechercher la nouveauté et l'aventure, et de la femme, apte à être gardienne de la tradition et conservatrice du foyer, capable de remplacer, autour des enfants, le père absent ou mort et à les élever, plus sérieusement que lui-même n'eût peut-être contribué à le faire.

(1) W. VII, p. 89.
(2) B. III, p. 277.

Mme Regula Amrain, la mère de Jukundus, celle du chevalier Zendelwald, Mme Lee elle-même, bien qu'avec quelque chose d'un peu timoré et incertain, et enfin la plus réussie de ces épouses, Mme Salander, représentent à des degrés divers ce type de femme accomplie. Ne doutez point que les plus séduisantes d'entre elles n'aient été, comme jeunes filles, des êtres de franchise, de décision et d'espièglerie comme Dorothée Schœnfund, Figura Leu et Lucie. Mais, de même que l'idéalisme aventureux propre à l'homme peut s'exagérer en rêverie chimérique et inefficace, le conservatisme de la femme, s'il n'est pas accompagné de qualités de grâce et d'humour, risque de dégénérer en une sorte de snobisme et de raideur, comme chez Mme Glor de Schwanau, ou bien en une niaise et mesquine vanité autoritaire, comme chez ces types inférieurs de « maîtresses femmes » qu'on voit grimacer çà et là dans l'œuvre de Keller. D'ailleurs, si les maris de ces dernières sont de pitoyables victimes de la condition conjugale, ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes de leur infortune : c'est qu'ils ont « manqué leurs classes » ; l'éducation que la vie dispense à chacun a été pour eux sans influence et sans profit ; ils n'ont point réussi à devenir des hommes, capables à leur tour d'éduquer la femme, dont Keller admet, et certifie à plusieurs reprises, la faculté d' « ennoblissement », la *Veredlungsfæhigkeit* que les moins intelligentes possèdent.

Et c'est par une incapacité analogue, dont tout le sexe fort tend à se rendre coupable, que G. Keller explique le mouvement féministe, dont il n'approuve point le principe, mais dont la raison logique lui parait psychologiquement fort simple. Nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, il estime que si la femme prétend s'affranchir de la tutelle de l'homme et affirmer son indépendance, c'est uniquement parce qu'elle se rend compte que le tuteur naturel, auquel elle serait normalement disposée à donner sa confiance, a lui-même perdu de son assurance et marche à tâtons dans le labyrinthe des notions morales. Nulle revendication justifiée de droits méconnus, nulle affirmation d'égalité intellectuelle, nulle conscience soudaine de vertus insoupçonnées ne semble expliquer, pour Keller, la campagne menée par les femmes :

elles s'insurgent seulement contre des maitres dont elles pressentent l'insécurité et l'hésitation. Théorie un peu simpliste, à laquelle l'auteur de l'*Epigramme* n'a jamais, d'ailleurs, donné une forme systématique, mais qu'il n'est pas invraisemblable de chercher à la base du féminisme. Et c'est cette « insécurité » des hommes qui triomphera dans *Martin Salander*, la dernière œuvre de l'écrivain zurichois : d'ailleurs, au lieu de nous montrer sa répercussion sur l'âme féminine, il indiquera plus nettement le rôle conservateur qu'il attribue à la femme idéale. Il remettra les destinées de la famille, et celles de la société par contre-coup, entre les mains de la mère et de l'épouse : Mme Salander, « la Salanderin » (comme il se plait à dire pour marquer les suprêmes vertus féminines au moyen « de la belle et harmonieuse désinence par laquelle notre langue allemande désigne la femme dans chaque état, profession et sphère de la vie ») (1), sera la dernière et la plus parfaite de ces fortes et gracieuses héroïnes, également éloignée de la dignité sèche des femmes de tête comme Mme Glor ou l'épouse de Rudiger Manesse, et de l'idéal démesuré, mis à la mode par Rousseau, qu'on retrouve si communément dans le roman et le théâtre allemands de ce siècle. Elle sera par excellence une *Muthgeberin*, une donneuse de courage, et ce mot de l'ancienne langue est celui qui convient, plus que toutes les épithètes dévotieuses et admiratives, aux héroïnes préférées de Gottfried Keller.

(1) W. VII, p. 89.

CHAPITRE X

MARTIN SALANDER

« C'est partout comme chez nous....
C'est chez nous comme partout.... »

Correspondance, et *Martin Salander, passim.*

Dès 1880, Keller avait songé à quitter son *Bürgli*, trop éloigné décidément du centre de la ville. Il ne se résolut point aisément à abandonner le lointain quartier où les fenêtres de son logis aérien dominaient un si charmant paysage ; en 1882, pourtant, il déménageait. « Nous habitons maintenant, écrit-il à W. Petersen qui l'avait visité dans son ancienne résidence, et à qui il avait montré avec une sorte de piété le panorama avoisinant (1), nous habitons maintenant, dans la partie de la ville opposée au *Bürgli*, Zeltweg-Hottingen, une rue de faubourg avec de petits jardins devant les maisons, de sorte que celles-ci ne sont pas absolument contiguës. Mais la vue et le libre ciel sont pourtant au diable ; et je voudrais bien tâcher de trouver encore une maisonnette nichée dans la verdure.... » ; et bien souvent, dans ses lettres, revient l'expression de ce regret ; car la malchance avait agrémenté sa nouvelle demeure d'un voisinage de bruyante auberge : où était le large horizon que découvrait jadis son regard, à des lieues à la ronde ? Pour comble de malheur, il tomba d'une échelle, tandis qu'il s'occupait d'emballer les

(1) *Gegenwart*, art. cité.

livres de sa bibliothèque, et se heurta violemment contre le plancher le derrière de la tête. « Pendant un moment, je me tins pour démoli, écrit-il à Mme de Frisch, puis je considérai que je ne pourrais faire une remarque de ce genre si c'était vraiment le cas... »

Ce changement de résidence s'inaugurait décidément sous de mauvais auspices ; de fait, la vie de Keller, qui semblait, dans les années précédentes, s'acheminer vers une conclusion harmonieuse, amène et souriante, se trouve maintenant traverser je ne sais quelle zone d'obscurcissement et de maussaderie croissante, et s'achève dans un crépuscule un peu gris qui n'est point tout à fait « la fin d'un beau jour ». Les circonstances extérieures eurent certes leur part dans cet assombrissement qui n'échappa à aucun de ses amis. Dans son logis sans joie et sans clarté, il semble que se soit encore accentuée cette évolution descendante, phénomène fréquent de la vieillesse, qui dépouille et désintègre en quelque sorte l'être intime de ses acquisitions dernières. Paul Heyse, après une visite qu'il lui fit en 1885, lui écrivait : « Je t'ai quitté avec mélancolie, chagriné de ton existence recluse et désespérant de t'en faire sortir, ne fût-ce que pour quelques jours ou quelques semaines. Jusqu'à présent, j'étais si content de la nouvelle conclusion de ton *Vert Henri*, et voici qu'il me semble pourtant qu'il a été coupable envers lui-même en n'épousant point son amie Judith. Mais c'est aujourd'hui l'irréparable passé (1). » Cette allusion au célibat définitif d'un homme qui, bien qu'il n'ait guère appelé ni sollicité la tendresse, n'a pas moins souffert d'en ignorer presque toujours la douceur, indique très justement une des raisons extérieures de la maussaderie croissante de Keller. Il avait bien encore sa sœur, mais elle était de plus en plus souffrante, et la solitude à deux où se trouvaient à l'ordinaire renfermés ces deux compagnons taciturnes n'était guère préférable à un isolement complet. Il était aussi plus facile à ses amis de l'aimer de loin que de près, et par intermittences que dans un commerce quotidien ; car la rudesse et la bizarrerie de son naturel

(1) B. III, p. 313.

prenaient de plus en plus le dessus, et il devenait pénible aux plus dévoués de ses admirateurs d'affronter les brusques sorties, les boutades ou les injures même dont il n'était pas ménager. Ses lettres nous le montrent moins désagréable et plus semblable au Keller des bonnes années : bien qu'il peste à l'occasion contre « la misérable charge que lui imposent les lettres inutiles de gens étrangers », il sait encore plaisanter sans trop d'âpreté, et remercier, avec la drôlerie d'expression qui lui est propre, les amis qui lui envoient, à Noël, au nouvel an, à son anniversaire, les cadeaux les plus variés, et il se compare « à un chanoine rondelet, qui emmagasine avec une grimace de satisfaction ses poulardes de carême et le vin de ses dîmes » ; il ne ménage point ses rudes coups de boutoir aux tendances et aux écrivains qui lui sont antipathiques ; mais du moins épargne-t-il, en général, celui de ses correspondants à qui il est en train d'écrire. Il n'en allait pas de même dans ses relations personnelles avec ses fidèles des dernières années ; la fraîcheur de son accueil et l'imprévu de sa mauvaise humeur, légendaires à Zurich, ont mis à une dure épreuve la longanimité et l'affection des quelques fidèles qui l'approchaient, Arnold Bœcklin, le fantastique coloriste qui réalisait peut-être quelques-uns des rêves de l'ex-paysagiste, ou J. Baechtold, son futur biographe, à qui G. Keller en a voulu, s'il ne le lui a pas reproché, de songer dès lors à être l'Eckermann de ce Gœthe.

Mais, en vérité, cet assérénement, dont on est froissé de ne point voir la lueur apaisée éclairer ce crépuscule d'une existence vaillante, les années mêmes où s'achevait la vie de Keller pouvaient-elles le déterminer ? Il n'avait point assez de stoïcisme ou d'indifférence pour ne pas souffrir d'assister, dans la littérature et dans la politique, dans l'allure générale de l'esprit et des mœurs de l'époque, au triomphe des tendances qui toujours lui avaient été antipathiques entre toutes, la prétention, la réclame bruyante, le cabotinage et le succès à tout prix, *der heutige Schwindel*, comme il dit pour désigner, d'un seul mot de dédain, ce qui lui paraît devenir la caractéristique du temps, le goût croissant du faux-semblant, la manie d'en faire accroire, qui paraissaient

l'emporter sur l'ambition de n'être que ce que l'on est.... Il avait récemment consacré à la ville de Zurich des nouvelles qui glorifiaient l'activité probe, satisfaite de n'importe quelle sphère de labeur efficace, et voici que, dans les années *quatre-vingts*, la fièvre des spéculations s'abattait sur sa patrie, peut-être favorisée par les inconvénients de la nouvelle Constitution démocratique, s'accommodant bien, en tous cas, de la forme républicaine de la Confédération; et il était réduit à se consoler en constatant que les autres pays, monarchies ou républiques, souffraient, après tout, d'un mal pareil. Il avait toujours trouvé une joie démocratique aux fêtes populaires, fréquentes en Suisse, et qui sont, avec leurs bannières déployées, leurs chants et leurs discours, leurs excursions en commun ou leurs réceptions mutuelles, l'expression plus solennelle d'une vie nationale, cantonale ou communale intense; et maintenant, les manifestations exagérées des groupes, des collectivités, les prétextes futiles qui suffisaient à les susciter et à transformer en jours de fête les journées dues légitimement au travail, « cette éternelle manie de festoiement commençait à gâter la joie qu'il prenait à son pays et à ses habitants »; et son patriotisme souffrait de songer que « c'était chez nous comme partout », et cette consolation relative était vraiment bien mince. Jusqu'à sa renommée croissante, qui lui semblait contaminée par les vices du temps : la presse allemande ne se faisait pas faute de lui consacrer des articles fréquents et sympathiques, mais il y trouvait trop souvent des falsifications, des inexactitudes et des erreurs volontaires, destinées plutôt à amuser les lecteurs qu'à donner une idée équitable de sa personnalité; ou bien c'était l'excès même de l'éloge qui l'effarouchait : pour peu que l'un de ses admirateurs forçât la note de la louange, il lui paraissait probable qu'on avait l'intention arrêtée de le rendre ridicule...

Aussi ne doit-on pas s'étonner que sa dernière œuvre, *Martin Salander*, malgré les touches d'optimisme qui en éclaircissent çà et là les grisailles, malgré surtout le confiant espoir d'un avenir meilleur dont l'aurore s'y discerne déjà, soit à beaucoup d'égards un livre de mauvaise humeur. Sa gestation fut pénible et longue, aussi malaisée que celle

d'*Henri le Vert,* quoique pour des raisons différentes. Le romancier de 1850 avait porté la peine de son propre enrichissement d'esprit, qui rendait de moins en moins équivalent à sa personnalité présente le projet primitif de l'œuvre entreprise ; aujourd'hui, l'écrivain vieillissant avait peur, en écrivant le livre que lui soufflait son inquiétude de bon citoyen, « de prendre rang parmi tous les prophètes de décadence, tous les censeurs qui surgissent de toutes parts, et d'avoir l'air d'un *gendelettre* qui court après la vogue seule ».

Comme jadis avec l'éditeur Vieweg, la correspondance de Keller avec Julius Rodenberg, directeur de la *Deutsche Rundschau*, où paraissait *Martin Salander*, est une incessante escarmouche entre éditeur et auteur: l'un désireux, à un double point de vue, d'avoir entre les mains la suite de l'œuvre en cours, dont son amitié est curieuse et ses obligations directoriales impatientes; l'autre évasif et toujours dilatoire, en quête de délais et d'excuses, finissant même par déclarer que « si son livre n'était pas annoncé et qu'il ne jugeât point lui-même nécessaire et honnête de l'écrire malgré sa répugnance, c'est-à-dire de se faire violence », il y a longtemps qu'il aurait laissé là son travail. Et, confessant qu'il lui devient de plus en plus difficile de mener à bonne fin ce labeur, il affecte de comparer les compliments de M. Rodenberg aux caresses qu'on prodigue « à une rosse épuisée ».

Il ne lui arrivait plus guère, on le comprendra, de donner une forme aux imaginations qui pourtant ne se lassaient pas de traverser sa rêverie ; indépendamment de *Martin Salander* dont la rédaction se traîne de 1881 à 1886, la dernière décade de sa vie a été assez stérile. Ses concitoyens étaient obligés de faire appel à celui qui a été souvent une façon de *poète lauréat* démocratique de la Suisse, pour qu'il sortît de son repos, comme en 1883, où il livra le texte d'une cantate solennelle célébrant l'ouverture de l'Exposition de Zurich ; comme, un peu plus tard, lorsqu'il composa pour le cinquantième anniversaire de la fondation de l'Université une poésie qui fut, elle aussi, mise en musique. « ... Avec orchestre complet et grand orgue, elle résonnait avec autant de majesté

que si c'eût été vraiment quelque chose, écrit-il à Marie Melos... Pendant la fête, les théologiens ne manquèrent pas de venir me serrer la main ; comme je tenais, dans l'autre, un verre de vin du Rhin, je les laissai faire pour ne rien renverser... »

Il ne fallait pas une moindre raison pour lui faire échanger des politesses avec ses vieux ennemis les « théologiens » ; mais, du reste, le vin — du Rhin ou d'ailleurs — a joué dans sa vie un rôle qu'il serait puéril de vouloir diminuer ou cacher, mais qu'il faut se garder aussi d'exagérer à souhait. Assurément, dès la toute première page qu'on ait de lui, la relation de ses vacances de 1832, ce garçonnet de treize ans a bien soin de noter qu'à Niederglatt il s'est arrêté au *Lion* et qu'à Bulach il a vu, à presque toutes les maisons, une enseigne d'auberge. Il est vrai que dans une lettre à son ami Müller, il parle avec un humour un peu grossier du divin spectacle d'un orage, « qu'il n'aurait pas donné pour cent mesures de bière », et qu'à Munich un de ses amis, faisant sa caricature, ne manque pas de lui attribuer, comme armes parlantes, un tonnelet de bière. Plus tard, à Heidelberg, au moment de cette initiation à la culture générale qui a été un des larges tournants de sa vie, ne lui semble-t-il pas que, si Feuerbach lui paraît tous les jours plus proche de son esprit et de son cœur, c'est « peut-être un peu aussi parce qu'il ne dédaigne pas un verre de vin rouge » ? Pour ne rien dire d'autres passages de ses œuvres, où l'on pourrait remarquer, comme on l'a fait à propos de Musset, avec quelle facilité les métaphores représentant l'idée de verre, de coupe, de boisson, surgissent dans sa pensée (il est, dit Pascal, des mots déterminants, et qui font juger de l'esprit d'un homme), il serait aisé de recueillir et de grouper des témoignages plus directs de ce coin fâcheux de ses habitudes. Il ne faudrait pas ajouter foi trop généreusement à une sorte de *folklore* dont la somme légendaire a fourni d'anecdotes les bons Zurichois, pour qui leur grand homme n'était point un prophète, et les journalistes en quête d'informations plus amusantes souvent que véridiques. Car il y aurait une incontestable exagération à classer le cas de Keller parmi les exemples de ce qu'on a appelé la littérature « patho-

logique », à ranger cet habitué de la *Mésange* et d'autres brasseries ou *Weinstuben* de Zurich à côté des écrivains comme Hoffmann ou Edgar Poë, chez qui l'alcool a joué un rôle presque organique et essentiel. Il est même probable que les anecdotes qui ont eu cours, à Zurich, au sujet de son intempérance seraient infiniment moins nombreuses, si Keller vieillissant n'avait eu de courtes jambes un peu faibles, qui ne contribuaient guère à assurer sa démarche, et une humeur toujours plus hargneuse ou plus taciturne. Des deux termes qu'il énonçait, dans son journal de 1843, comme un programme et un idéal de délassement : « une coupe pleine, avec un chœur de braves et joyeux compagnons », il ne semblait plus se soucier que du premier...

« On dirait que nous traversons une époque où toutes les nations, grandes et petites, confessent par le roman leurs maux respectifs, les comparent et les déplorent, font amende honorable pour leurs présomptions et leurs erreurs, et échangent leurs recettes de guérison. Ah ! la monotone chanson, et qui pourtant s'impose à tous les oiseaux perchés, à la ronde, sur les branches... » Ainsi devait commencer la préface — restée à l'état de projet — de *Martin Salander*, qui d'abord porta, dans les plans de l'auteur, le titre d'*Excelsior*. Ces lignes font allusion au mélancolique épanouissement, autour de 1880, d'une littérature désenchantée, qui disait, un peu partout, un peu de toutes les façons, la tristesse, l'incertitude et la démoralisation de l'heure présente. Malaise d'une crise passagère et d'une époque de transition ? Incarnation nouvelle de l'éternel *Weltschmerz ?* Symptôme irrémédiable d'une dégénérescence du monde moderne et de notre civilisation ? Il était difficile de discerner ce que signifiait cet affaissement général dont témoignait la littérature d'imagination. En France, le naturalisme révélait, avec l'assurance d'un roman qui prétendait être « expérimental », les platitudes, les veuleries ou les immoralités des classes les plus diverses de la société ; la catastrophe de 1870 était venue encore exacerber l'amertume des sentiments et exagérer le

contraste entre le règne des écrivains optimistes qui avaient précédé et le triomphe de la littérature documentaire qui réagissait si fortement — et si heureusement, en somme, — contre l'idéalisme antérieur. En Allemagne, quand fut épuisée l'ivresse du vin joyeux de la victoire, et tandis qu'une jeune génération réaliste explorait Berlin, la nouvelle capitale d'Empire, avec la tendance pessimiste de ses modèles français, les anciens écrivains, qui avaient tant espéré de l'unification de l'Allemagne, confessaient à tour de rôle leur déception. Quelques-uns, comme Wilhelm Raabe, préféraient s'écarter délibérément du temps présent, puisque la course aux écus semblait presque « le plus grand avantage que la patrie unifiée pût retirer de son succès dans l'histoire universelle (1) ». Mais B. Auerbach dans *Waldfried* (1874), Karl Gutzkow dans *les Nouveaux frères de Sérapion* (1877), W. Jordan dans les *Seebalds* (1885), disaient à tour de rôle quelle déception les temps nouveaux avaient apportée à ceux qui les avaient jadis souhaités. Paul Heyse exposait dans les *Enfants de ce monde* (1873) et *Au Paradis* (1875) divers conflits de croyances dont souffrait la société moderne, mais sans trop s'inquiéter des vices proprement sociaux du présent. Spielhagen, en revanche, commençant par le *Déluge* (1876) une série de romans à tendance que devaient continuer *Où allons-nous ?* (1887) et *le Nouveau Pharaon* (1889), disait les laideurs et l'insécurité morale de ce qu'on a appelé la « période des fondateurs » et les « années des milliards ». Et du Nord, cependant, avec le roman scandinave, avec les drames politiques d'Ibsen, — *les Piliers de la Société* sont de 1876, *l'Ennemi du Peuple* de 1882, — venait un chant pareil de découragement et d'incertitude sociale, de malaise et de scepticisme auquel le roman russe, introduit en Allemagne vers la même époque, ajoutait une note de pitié mystique et fiévreuse.

On a dit que *Martin Salander* aurait reçu de ces derniers ouvrages, les œuvres des poètes septentrionaux, « sinon une impulsion directe, du moins un fort encouragement (2) ». Il

(1) Préface de la 2e édition de *Christoph Pechlin.*

(2) Sigm. Schott, *Aus G. Kellers Leben, Beil. zur Allg. Zeit.* 10 avril 1897.

est possible que des causes extérieures et littéraires comme celle-là aient confirmé le dessein de Keller ; il est fort invraisemblable qu'elles aient joué un rôle bien efficace dans sa résolution même. Il aurait été plus disposé à éviter qu'à rechercher des sujets « qui étaient dans l'air », s'il n'eût considéré de tout temps comme son devoir de poète-citoyen d'éclairer et d'avertir sa patrie. C'est dans son angoisse civique qu'il faut chercher les raisons déterminantes de cet avertissement qu'il voulut donner à ses compatriotes, de même qu'on retrouve dans *Henri le Vert*, dans la *Bannière des Sept Vaillants* et dans le *Rire perdu* nombre de motifs qui ont eu accueil dans *Martin Salander*. De plus, son activité officielle et les lumières qu'elle lui avait procurées avaient mis le consciencieux greffier cantonal en mesure de constater que républiques et constitutions démocratiques elles-mêmes étaient impuissantes à réserver un pays des maladies épidémiques de la moralité. En 1878, en accusant réception d'un discours de son ami Moleschott, il avait avoué « beaucoup d'incertitude et de malaise » dans son petit pays (1). En 1881, il parlait déjà à plusieurs reprises (2) d'un roman qu'il projetait, mais sans beaucoup d'enthousiasme, et le mot *der heutige Schwindel,* l'esprit de vertige du temps présent, revenait fréquemment, nous l'avons vu, sous sa plume.

De fait, l'année 1881 est la plus désolante, pour le canton de Zurich, de cette période de spéculation, de malversation, de malhonnêteté politique et financière. « L'*arrivisme* (3) s'étalait dans les domaines les plus divers, écrit Baechtold (4) ; il prospéra un instant de la façon la plus luxuriante, jusqu'à ce que s'ouvrît l'ère des catastrophes. Tout le monde s'était lancé dans les spéculations de Bourse. Ce vertige avait, entre autres victimes, affolé aussi la classe des fonctionnaires. Les cas d'infidélités, d'oublis du devoir professionnel, de détournements s'accumulaient de terrible façon et prenaient le caractère de symptômes révélateurs d'un état général. » On

(1) B. III, p. 397.
(2) B. III, p. 468, 484, 488.
(3) *Das Strebertum.*
(4) B. III, p. 300.

comprend que G. Keller ait eu à cœur de confesser ses angoisses patriotiques, de pousser le cri d'alarme, de jouer un rôle que ses œuvres antérieures et sa précédente activité officielle lui permettaient plus qu'à nul autre de prendre. Mais on conçoit aussi que l'auteur des *Sept Vaillants*, le poète qu'avaient ému tant de solennités et de réjouissances patriotiques, n'ait pas trouvé, à soixante ans, beaucoup d'entrain pour mettre en œuvre le détail de son inquiétude et de son mécontentement. Chose plus grave, ce livre que son auteur aurait voulu « de style et de composition tranquilles et unis, sans passion ni polémique » (1), est devenu, par la force des circonstances, une œuvre d'amertume et de tristesse, malgré l'optimisme et l'espérance dont Keller entendait ne point se départir. Tant de motifs de maussaderie s'y accumulent, depuis l'affaissement des consciences politiques jusqu'au mauvais goût des cimetières et des lettres de faire-part, depuis la décadence des mœurs jusqu'à la déformation de la langue, depuis les faux bienfaits de l'instruction mal comprise jusqu'aux fausses notes des sociétés de chant, qu'on se demande vraiment quels autres traits de la vie contemporaine le romancier eût trouvé à reprendre si, au lieu d'être Gottfried Keller, l'optimiste presque proverbial de tant de pages, le citoyen imperturbablement confiant dans les destinées de son pays, il eût été le *laudator temporis acti* le plus déterminé, Helvète dédaigneux et mauvais républicain.

Ces « touches » de pessimisme éparses, au hasard du pinceau, dans la toile entière, n'étaient pas éclairées par la bonne humeur accoutumée, et la gaîté qu'il introduisait parmi toutes ces discordances sonnait un peu grêle et faux. Aussi n'est-il pas étonnant que G. Keller lui-même, bien qu'il proclamât à juste titre l'intérêt général — et non purement helvétique ou zurichois — du sujet traité, ait considéré *Martin Salander* comme une œuvre manquée, incomplète en tout cas et inexplicite (2), et qu'il ait songé à lui donner une *suite* où ses intentions d'optimiste malgré tout se seraient plus clairement manifestées. La vieillesse l'empêcha d'accomplir ce

(1) B. III, p. 646.
(2) B. III, p. 609, 612, 617, etc.

projet, dont il faut cependant tenir compte, si l'on veut pénétrer la pensée organique de l'écrivain et comprendre la façon dont il semble avoir conçu cette étude sociologique.

D'une manière générale, l'*individu* est nettement le centre et le héros de chaque histoire contée par Keller ; il n'y a guère que dans la *Bannière des Sept Vaillants* qu'une collectivité se trouve, de fait, jouer le rôle principal. Partout ailleurs, c'est l'homme pris en particulier qui, placé vis-à-vis des idées directrices de l'esprit ou des difficultés pratiques de l'existence, agit ou réfléchit, s'améliore et s'éduque, ou s'insurge et sombre. Henri Lee en face des théories religieuses et philosophiques, des exigences de l'art et des nécessités de la vie, les chimériques de Seldwyla forcés d'accommoder leur rêve à la réalité, Hadlaub s'épanouissant à la poésie, Salomon Landolt traversant ses aventures sentimentales, les amoureux ou maris de l'*Epigramme* s'acheminant vers les meilleures conditions de la vie conjugale, tous ces personnages étaient des unités individuelles, des monades dépourvues, non point de fenêtres assurément, mais d'annexes. La plupart étaient des fils uniques ou même des orphelins, ce qui limitait et circonscrivait de façon assez expresse leur être moral, en même temps que leur signification dans la société ; et l'habitude, constante chez Keller, de laisser sans enfants les ménages dont il raconte les conflits, — Viggi et Gritli, Jukundus et Justine, Erwin et Régine, — semble témoigner du même souci instinctif d'individualisation. Au contraire, si l'on tient compte, non seulement du roman même de *Martin Salander*, mais du peu que l'on sait de la *suite* projetée, et des « matériaux » que Baechtold a publiés à la fin de son troisième volume, il n'est point paradoxal d'admettre qu'ici Keller a regardé la *famille* comme l'unité intéressante dont il veut raconter l'histoire ; le perfectionnement ou la décadence de la famille l'inquiète et l'occupe, comme jadis l'éducation ou la déchéance de l'individu. Et, tandis que ses œuvres précédentes laissaient le héros particulier amélioré, accommodé à l'existence, assuré de sa place dans la communauté, c'est, dans *Martin Salander*, la seconde

génération, qui, dans une même famille normale et saine, se trouvera de taille à lutter avec la vie sociale, à résister à ses principes de corruption (1). L'éducation de la famille équivaut ici à l'appropriation de l'individu. Inversement, des familles entières sombreront par défaut de valeur organique (2), tomberont, soit dans la « médiocrité harmonique », soit dans la « disharmonie », tout comme, ailleurs, des personnages individuels tels que les trois Justes ou le Fou de Manegg...

Un artifice assez choquant permet à l'auteur de mettre l'exposition initiale du livre dans la bouche même du principal héros. Martin Salander (3) revient du Brésil ; et, dès son arrivée à Munsterbourg, avant même d'aller embrasser les siens, il se laisse entraîner à l'auberge par Möni Wighart, un vieil ami qu'il rencontre et à qui il rappelle les principaux événements de son propre passé. Jadis instituteur, puis commerçant, il fut ruiné par un ancien collègue, Louis Wohlwend, qui, devenu homme d'affaires à son tour, engloutit dans une faillite la caution fournie par le crédule Salander. Et voici que maintenant, après des années de labeur dans le Nouveau-Monde, il revient avec une lettre de change qui constitue le plus gros de sa fortune refaite. Hélas ! le banquier de Munsterbourg sur lequel il est accrédité, ce n'est qu'une nouvelle incarnation du malfaisant Wohlwend, — encore une fois déclaré en faillite, depuis la veille, et entraînant une fois de plus son ancien ami dans sa débâcle.

(1) Cf. dans les « matériaux », B. III, p. 639 : « L'heureux dénouement est déterminé surtout par quelques enfants bien portants, qui, venus au monde dans un jeune ménage, éduqués par la mère, se développent normalement et viennent à bien, pendant que les parents traversent leur longue période d'épreuve. »

(2) Ce que G. Keller appelait volontiers « l'âme », à propos de la faculté individuelle de s'adapter, de profiter de l'existence, est ici remplacé par la « race ». Cf. B. III, p. 639 : « Principe de la race. Le bon ou le mauvais aloi, la noblesse ou la vulgarité des gens est affaire de race plus ou moins fine ou grossière. Excelsior (M. Salander) et les siens ont de la race. La femme au chapeau (la mère Weidelich) et ses jumeaux n'ont point de race. » Le principe de l'hérédité joue en effet, dans *Martin Salander*, un rôle important bien qu'implicite.

(3) Le nom du héros (accentué sur la première syllabe) dérive de Saland, village du canton de Zurich.

Cependant, à la Kreuzhalde, où Marie (1), la femme de M. Salander, tient une sorte de restaurant, la disette est complète. Plus d'argent, et presque plus de crédit. Rien à manger ce soir : certains petits jumeaux, entrevus déjà tout au début de l'histoire, ont dévoré les restes laissés par les derniers clients et convoités par les fillettes et le garçonnet de Mme Salander. Il faut toute la bonne humeur et l'imagination de celle-ci pour tromper la faim de ses enfants, à qui elle raconte une fantastique histoire, — un des rares hors-d'œuvre « romantiques » du livre entier. Martin Salander rentre enfin chez lui sur ces entrefaites ; et, comme sa vaillance ne laisse rien voir aux siens de ses inquiétudes, la soirée s'achève joyeusement. Ce sont, en effet, de bien mauvaises nouvelles qu'il leur cache : son entrevue avec Wohlwend a été courte et agressive ; un avocat, consulté, ne croit pas une action juridique fort efficace, la banque de Rio-de-Janeiro qui a émis la fameuse traite ayant, elle aussi, suspendu ses paiements. Et le lendemain matin, Salander fait à sa femme la douloureuse confidence. Elle l'écoute avec stupeur et fond en larmes ; puis Martin lui inspire de nouveau bon courage : tout est à recommencer, mais le recommencement sera plus facile que jadis, l'expérience, les relations aidant, et aussi une certaine somme qui se trouve sauvée. Martin retournera en Amérique, et sa femme gérera, à Munsterbourg, un commerce de détail qui l'aidera à vivre.

Trois ans après, nouveau retour, celui-ci moins accidenté, et qui semble promettre un bonheur plus durable. Le lendemain dimanche, Salander fait avec son fils Arnold une promenade par la ville, pour voir ce qu'il y a de changé parmi les choses et les gens. Il apprend que son mauvais génie, Wohlwend, a disparu de Munsterbourg et doit avoir épousé, au fond de la Hongrie, la fille d'un éleveur de porcs. Mais quelle amertume de constater, chez ses concitoyens, au cours de cette promenade, la plus sotte infatuation nationale, un chauvinisme présomptueux et suffisant ! Aussi, comme ses

(1) Keller a donné ce prénom à Mme Salander en l'honneur de « quatre vénérées correspondantes » qui le portaient. Cf. ses variations humoristiques à ce sujet, B. III, p. 597.

affaires lui laissent du loisir, et que son attention se tourne de plus en plus vers les choses publiques, s'efforcera-t-il avant tout de faire comprendre au peuple « que lemot de République n'est point une pierre qu'on puisse donner aux masses pour du pain ».

Cependant le drame se noue insensiblement, entre la famille Salander et la famille Weidelich, du Zeisig, — un drame fort bourgeois dans son principe, mais assez romanesque et « phénoménal », comme dit Keller, par certaines des circonstances qui l'amènent. Les deux fils Weidelich, des jumeaux que nous avons aperçus déjà à deux reprises, comme bambins effrontés à grosses têtes rondes, sont devenus de grands garçons, tellement pareils qu'on ne les reconnaît qu'au lobe de leurs oreilles ; les deux filles de Salander, lorsqu'elles ont vingt-cinq et vingt-six ans, prétendent épouser ces deux jouvenceaux de vingt ans, qui sont tous deux clercs de notaire, à la grande satisfaction de leurs parents, de braves gens un peu vulgaires et sots qui pressentent les hautes destinées d'Isidore et de Julien. L'opposition de Salander et de sa femme se heurte à l'opiniâtreté de leurs filles, qui obtiennent que leurs parents les laissent attendre paisiblement l'instant où leurs amoureux seront établis.

Ces incidents coïncident avec l'entrée de Salander dans la politique active. Tandis que son fils Arnold, — très semblable à Marie Salander par son humour et sa sagesse, alors que Netti et Setti tiennent si visiblement de ce chimérique Martin, — poursuit ses études à l'étranger, l'excellent Salander croit le moment venu de se mêler plus efficacement à la lutte des partis. Un jour même, il aurait pu entrer au Grand Conseil (1), s'il n'avait décliné une désignation qui venait des jumeaux Weidelich. Ceux-ci se lancent hardiment dans les combinaisons politiques : afin de se servir réciproquement, ils jugent habile d'appartenir aux deux partis différents qui sont en présence (2). Deux coups de dés ayant

(1) L'assemblée législative cantonale.

(2) « Le parti radical ou démocratique (les dénominations varient d'un canton à l'autre) se distingue principalement du parti libéral modéré, ou encore du parti orthodoxe conservateur... par ses aspirations vers une réforme sociale

déterminé leur étiquette respective, Julien est démocrate, et porte un chapeau « large comme une roue de voiture » sur des cheveux ras, — Isidore est vieux-libéral, et son petit chapeau rond « comme une assiette creuse » couvre une raie qui sépare strictement des cheveux pommadés.

Ils font vite leur chemin : les voici notaires tous deux, Julien à Lindenberg, Isidore à Unterlaub, propriétaires de maisons charmantes, membres tous deux du Grand Conseil ; et la façon cavalière et prétentieuse dont ils se comportent, à la première séance où ils assistent, agace et attriste le président. Setti et Netti, de plus en plus éprises, comptent sur une démarche décisive qui ne tarde guère. Mme Salander, qui n'a pas oublié le manque de confiance de ses filles et n'est pas bien enthousiaste des fameux jumeaux, s'absente à dessein le jour où se fait la demande, et les fiançailles se concluent, chez les Salander et les Weidelich, sans que la mère des fiancées soit présente... Leur frère, de son côté, n'assistera point au mariage : Arnold est encore en Angleterre et il écrit de là une lettre dont le bon Salander est un peu scandalisé ; car ce « doctrinaire » de jeune juriste et d'historien lui soumet un programme politique tellement sage et raisonnable, — jugeant plus opportun de fortifier et de justifier l'état présent des choses que de prétendre former à toute force une nouvelle génération politique hostile à sa devancière, — que Martin, homme de « progrès » et perpétuel agité, s'inquiète et s'indigne. Et c'est un peu pour piquer, à distance, le jeune doctrinaire, que Salander décide de faire du mariage de ses filles une solennité toute démocratique. Ses filles l'obligent bien à atténuer ce que ses projets ont de « peu distingué » ; mais la noce a lieu dans une bourgade des environs, où les invités sont accueillis par la musique municipale. Pendant le dîner, un discours du pasteur, avec des compliments exagérés à l'adresse des deux familles, ravit le ménage Weidelich, mais ne satisfait qu'à demi les Salander : c'est pour Keller l'occasion de quelques

plus complète et plus rapide » (H. Hochfeldt, *Psychologisches und Physiologisches aus der Deutschen Schweiz*) sans qu'une conception opposée de l'organisation sociale sépare ces deux groupements politiques.

coups de pointe à ses vieux ennemis du clergé. Puis une saynette symbolique représente, d'après un canevas de Martin Salander, la réconciliation des opinions démocratique et vieux-libérale ; enfin une pantomime imprévue et singulière met assez mal à l'aise Julien et Isidore qui sont seuls à en comprendre la signification : elle reproduit la scène où les jumeaux jouèrent aux dés, naguère, leurs opinions politiques respectives...

Le retentissement inattendu de cette fête ouvre à Martin Salander le Grand Conseil : ce mandat qu'il a accepté après quelque hésitation, il s'y prépare en étudiant soigneusement l'état des affaires, le point où en sont projets, débats et propositions. Le jour même de la première séance, il reçoit la visite de son prédécesseur, Kleinpeter, pauvre bonhomme usé par le chagrin et la misère : il a donné sa démission parce que sa famille était déshonorée par deux fils indignes, mal élevés par une femme orgueilleuse et sotte, et parce qu'il ne se reconnaissait plus le droit de représenter ses concitoyens quand l'infamie était assise à son foyer. Martin, qui promet de l'aider, a comme l'obscur pressentiment de catastrophes semblables qui pourraient l'assaillir. Il n'en aborde pas avec moins d'allégresse son activité politique ; et sa femme raille doucement, non point son zèle civique, mais la tournure volontiers utopiste de ses théories.

Sur ces entrefaites, on découvre que Julien et Isidore, les fameux jumeaux, sont en somme d'assez pauvres sires : leurs femmes n'ont point tardé à s'en apercevoir, et elles sont bien forcées de révéler à leurs parents leur mélancolique déception. Martin et sa femme se consolent en songeant à leur fils Arnold, qui voyage pour l'instant au Brésil. Une diversion inattendue à ces soucis se présente : Louis Wohlwend, l'ancien mauvais génie de Martin Salander, reparaît à Munsterbourg, fort changé d'allures, et prêt à rembourser peu à peu ses dettes. Il présente à Martin sa famille, femme exotique, enfants et belle-sœur. Celle-ci, une beauté aux cheveux noirs, qui doit avoir du sang grec dans les veines, produit une profonde impression sur Martin : le pauvre homme est remué à son insu par Myrrha Glawicz, la régulière et silen-

cieuse beauté, qu'il a l'occasion de revoir, de promener à son bras, et dont le voici amoureux — à cinquante-cinq ans ! Il se plaît d'ailleurs à donner à ses sentiments les noms les plus innocents, et ne songe pas qu'il est victime, en somme, d'une de ces idées fixes comme celle qui jadis avait fait s'entêter ses filles dans leur sotte passion. La faculté de s'éprendre de chimères, c'est bien de leur père qu'elles en avaient hérité, « et quel spectacle tragi-comique, ce pauvre homme illustrant ainsi, après la lettre, cette évidente filiation ! »

Mais, si préoccupé qu'il soit de nourrir à la fois et de justifier cette passion d'automne, Martin Salander a bientôt d'autres sujets de mélancolie qu'il lui est du moins permis d'avouer. Dans le pays sévit la rage des fêtes, chômages, réjouissances et excursions collectives ; Martin, d'abord partisan de ces distractions, redoute les conséquences qu'en peut produire l'excès. Et, en effet, c'est la néfaste époque des *krachs* de tout genre qui va s'ouvrir : chaque matin, les journaux annoncent quelques nouvelles catastrophes financières ou commerciales, banqueroutes ou faillites, infidélités de caissiers, malhonnêtetés de tuteurs, malversations de fonctionnaires. « Il leur avait été impossible, à tous, d'avoir de l'argent commis à leur garde sans s'y attaquer. Or, cette funeste maladie s'étendait sur tout le pays, sans distinction de religions ni de langues. Seule, peut-être, la région de la montagne, où les mœurs étaient demeurées plus simples, où l'argent et les valeurs liquides se trouvaient plus rares, restait à peu près indemne. Et c'était pour Martin Salander un douloureux sujet d'étonnement et de méditation que la possibilité même d'un pareil phénomène, qui ne préservait point de ces tares du temps les frontières de la République... »

Un dimanche matin, une douloureuse scène de famille, — d'un sentiment dramatique simple et fort dans le roman de Keller, — révèle aux Salander et aux Weidelich le triste secret qui les concerne : Isidore vient d'être arrêté ; et la mère Weidelich, qui sent bien que ses chers jumeaux sont deux variantes d'une personnalité identique, est convaincue que Julien finira comme son frère. Dès le lendemain, en

effet, Netti, son mari ayant disparu, se réfugie à la maison paternelle, où Setti a déjà trouvé abri. Par des procédés variés, et qui différenciaient ces êtres si pareils d'ailleurs, les deux notaires détournaient à leur profit les sommes et les titres dont ils avaient le dépôt. Leur médiocrité d'âme est telle, du reste, que ces singuliers personnages, l'un en prison, l'autre en fuite, écrivent à leurs femmes des messages qui sont des merveilles d'inconscience et de vanité. Leurs parents souffrent pour eux de leur honte ; la commère active et loquace d'autrefois est aujourd'hui une malade consternée, et le brave père Weidelich, pour combler le déficit laissé par ses fils, peine du matin au soir, en songeant à ses ambitions de repos et d'honorabilité désormais détruites, en se demandant, surtout, de quel ancêtre, de quel ascendant taré ses fils ont pu hériter obscurément leurs vices ? Les jumeaux passent en justice, sont condamnés malgré les spécieux arguments de la défense ; et la mère Weidelich, qui apprend par hasard la sentence qu'on voulait cacher à son inquiétude, meurt de chagrin et de désespoir.

Vers cette époque, Wohlwend, qui se donne volontiers pour un « idéaliste », s'agite afin de mettre à exécution des plans de réforme politico-religieuse ; mais il est vite percé à jour, tant il est manifeste que ses théories sont de creuses déclamations. Il compte faire épouser sa belle-sœur Myrrha par Arnold Salander, qui revient d'Amérique sur ces entrefaites. La joie est grande dans la maison Salander, grand aussi l'embarras de Martin : Arnold lui rapporte les preuves décisives de la malhonnêteté de Wohlwend dans l'ancienne affaire de la traite brésilienne. Le vieux Salander a déjà confessé sa passionnette d'automne à sa femme, qui rit de bon cœur d'une bizarrerie dont elle s'était aperçue et égayée depuis longtemps ; pour surcroît de confusion, son fils, après quelques instants d'entretien avec la « beauté grecque », reconnaît que la pauvre belle est simple d'esprit...

Le retour d'Arnold a cependant ramené l'équilibre et l'espérance dans cette famille si profondément troublée. Très délibérément, le jeune homme a refusé, et de donner à la maison d'affaires une extension ambitieuse, et d'entrer dans

la politique active. Son père n'y comprend rien ; il est fort heureux d'avoir auprès de lui, comme conseil, le jeune avocat, et de le voir poursuivre ses études de sociologie et d'histoire, mais il voudrait bien connaître le fond de sa pensée, sonder aussi l'âme de la nouvelle génération dont son fils fait partie. Un soir que celui-ci a invité quelques amis, le vieux Salander passe une heure avec ces jeunes gens d'élite, tous intelligents et réfléchis, exempts d'illusions fantasques aussi bien que de précoce désenchantement, patriotes sans chauvinisme et gais sans vulgarité : jamais il ne s'est trouvé aussi heureux que parmi ces jeunes esprits ; il songe sans effroi à l'avenir et constate que l'éducation, dont l'efficacité semblait bien infirmée par le « cas » Weidelich, a porté malgré tout des fruits satisfaisants. « Mais il n'examina point, ajoute Keller expressément, si c'était, dans l'espèce, l'éducation de la famille ou celle de l'Etat » ; et un scepticisme implicite semble mettre en doute l'efficacité de tous les sacrifices par lesquels la Suisse n'a cessé de développer son organisation scolaire (1). Enfin Wohlwend, contre qui Salander n'a pas voulu faire usage de ses preuves accablantes, mais qui n'a décidément plus rien à espérer à Munsterbourg, décampe un beau jour avec sa famille et ses bagages.

C'est tout un livre nouveau qui devait justifier et développer cette rapide conclusion optimiste, indiquée plutôt qu'exposée : Arnold apportant je ne sais quelles garanties de ressaisissement, d'espérance, de sécurité, à sa famille et à son pays. *Arnold Salander*, tel était naturellement le titre de l'ouvrage dont parle Keller dans une lettre du 9 juin 1888 (2) et dans son *Autobiographie* de 1889, et qui eût donné, sans doute, la résolution, plus sûre et plus nette, de toutes les dissonances psychologiques et sociales que la conclusion actuelle n'abolit qu'approximativement. La plupart des récits de Keller se divisent, en somme, en deux parties plus ou moins distinctes : les conséquences de la maladie, et sa guérison. Appliquée à la famille Salander, cette même division se fût trouvée dans les deux volumes de *Martin* et d'*Arnold*

(1) Cf. B. III, p. 646.
(2) B. III, p. 618.

Salander. Les discordances produites par l' « illusionisme » perpétuel du père (à en juger par les souvenirs de Baechtold et par tous les *matériaux* communiqués en appendice de son troisième volume) devaient primitivement, de leur côté, s'exagérer, s'exacerber jusqu'à une acuité que n'atteignit pas le livre actuel. Une ample et large scène aux nombreux figurants, symbolique et évocatrice de toutes les morbides agitations de l'heure présente, encadrée dans le décor élémentaire d'une catastrophe naturelle, aurait fait rougeoyer d'un reflet d'incendie et résonner d'une clameur de foule les dernières pages (1).

Ce tableau final eût été le seul épisode foncièrement romantique de *Martin Salander*. Car, de toutes les œuvres de Keller, celle-ci est assurément, avec la *Bannière*, la plus dépourvue des caprices d'imagination qui ornementent d'ordinaire ses idées. Un conte fantastique raconté par la bonne Mme Salander à ses enfants affamés, la légende du domaine de Lautenspiel, tels sont à peu près les seuls

(1) Cf. B. III, p. 309. « Tous les personnages, bons et mauvais, piétistes et anarchistes, se trouvent réunis, à la fin, sur une montagne... Alors devait éclater une catastrophe déchaînant les forces naturelles, un embrasement de forêts, une inondation, causés par un orage soudain... » et B. III, p. 643. « Lundi de Pentecôte. Point culminant. Sur la montagne, les divers motifs significatifs se combinent avec des phénomènes de la nature. La jeunesse des classes inférieures du peuple fait, pendant la nuit, et à grand bruit, l'ascension de la montagne. Les socialistes combinent avec une partie de campagne une « tournée d'agitation ». Les piétistes, qui sont très avisés des exigences des temps et des nouvelles habitudes du public, ont également organisé une excursion en forêt, avec chant et divertissements religieux... D'autres clubs d'excursionnistes encore. Tout ce monde, rassemblé sur un contrefort de la montagne, où la forêt est en flammes et qu'isolent les torrents gonflés par l'orage, va périr. *Il reste encore cependant, aux replis du pays, assez d'hommes vaillants et secourables qui organisent le sauvetage...* C'est au milieu de ce désordre que se rassemble et se retrouve heureusement la famille dispersée des Salander. La femme est en danger, et les siens la cherchent. Wohlwend veut profiter de la Pentecôte pour entreprendre sa troisième piraterie contre la fortune de Salander. Il attire celui-ci à cette excursion avec un groupe socialiste, femmes comprises (piège politique en même temps) et l'isole avec la femme [Myrrha] dans une maisonnette écartée. Tentative de séduction, qui échoue grâce à Marie Salander et à son fils. » Il eût été infiniment curieux de voir Keller traiter une foule grouillante et désordonnée comme celle qu'annoncent ces indications. Remarquez qu'il avait *Germinal* dans sa bibliothèque, et qu'il était le plus attentif des lecteurs.

écarts que se permette l'auteur de ce côté, de même que les variations humoristiques auxquelles prêtent les lobes d'oreilles différents des jumeaux sont les seules bouffonneries qui l'attardent en chemin. « Le poète, remarque M. Erich Schmidt, ne s'octroie que rarement un petit divertissement excentrique, alors que, d'ordinaire, il aimait à imposer une halte à l'action, se plaisait à narrer tout à son aise les drôleries qui lui passaient par la tête. » L'impression de nudité, de sobriété démocratique que suscite le sujet même de l'histoire n'est guère contredite, en effet, par la forme et le style, les plus strictement réalistes de toute l'œuvre de Keller; et l'on regrette bien souvent, il faut l'avouer, que les touches de couleur où excelle son pinceau n'égayent point cette grisaille un peu terne.

Quant à la portée de *Martin Salander*, il va sans dire qu'elle est surtout locale : Keller a songé, avant tout, à transposer dans un mode spécialement helvétique ce thème douloureux de l'universelle péjoration, de l'affaissement général des mœurs politiques et privées, dont parlait son fragment de préface. Aussi ses compatriotes furent-ils d'abord enclins à ne voir dans son inquiétude qu'inintelligente maussaderie, dans sa clairvoyance qu'œuvre de mauvais patriote. Tandis que les erreurs du régime politique mal compris et mal pratiqué, la mauvaise foi des « arrivistes » de toute nuance étaient seules mises en cause par Keller, certaines voix représentèrent comme un réactionnaire cet inébranlable républicain. Tandis qu'il rompait des lances contre les turbulentes ardeurs des partis avancés, qui proposent des bouleversements plutôt que d'aider à organiser l'état social et de coucher sur les positions enlevées à l'excessif conservatisme, on mit en doute les sentiments démocratiques de ce radical de 1848 (1). Et on lui reprocha de désespérer de la patrie, alors que la génération future, représentée par Arnold Salander et ses

(1) Cf. B. III, p. 303 et 308, et la *Neue Freitagszeitung* de Zurich, n° du 25 juillet 1890. Les partis de la Suisse allemande cherchèrent à l'envi des arguments pour leurs causes respectives dans le livre de Keller : en août 1890, particulièrement, une initiative pour une modification partielle de la Confédération fut combattue par la *Nouvelle Gazette de Zurich* qui se couvrit volontiers, à ce sujet, de l'autorité de *Martin Salander*.

amis, était si complaisamment évoquée, esquissée avec tant de confiance qu'on pouvait reprocher plutôt à ces citoyens de l'avenir trop de sérieux et de sagesse. Parmi les « matériaux » publiés par Baechtold, bien des indications éparses témoignent que, si une certaine maussaderie, latente dans l'œuvre, justifie à certains égards cette accusation de désespérance et de pessimisme, les intentions mêmes de l'auteur n'étaient pas douteuses. « La corruption, écrit-il quelque part (1), la décadence morale d'un Etat démocratique est aussi susceptible que l'être physique des individus, de remèdes qui le régénèrent, grâce à la réaction de ses forces, à la police naturelle, au repos ; et l'histoire nous montre partout semblable rythme, faisant alterner des périodes d'affaissement ou de relèvement. » Cette confiance dans l'avenir, dans les destinées de son peuple, les plus clairvoyants parmi ses compatriotes surent seuls la discerner, sous l'amertume de certains détails et sous la sévérité de certains avertissements, et un écrivain bernois, l'un des correspondants de Keller, n'hésitait pas à le remercier pour cette œuvre, « la plus précieuse, après *Guillaume Tell*, que la littérature de ce siècle ait donnée à la Suisse (2) ».

Ajouterons-nous qu'il nous paraît difficile, en raison de cette valeur locale elle-même, que *Martin Salander* soit accueilli, par la littérature allemande, au même titre que la plupart des romans ou des nouvelles de Keller ? L'étude sociologique qui se déroule autour des héros de l'histoire, comme la toile d'un panorama entoure les objets groupés au centre et aux premiers plans, n'a guère qu'un intérêt documentaire pour le lecteur éloigné et insoucieux de la Suisse, de l'équilibre de ses partis, de la façon dont y sont appliquées les plus récentes constitutions. Et les premiers plans eux-mêmes, quel incontestable accent local n'ont-ils point, avec tout ce qu'il y a d'helvétique dans les soucis et les préoccupations des personnages, avec des détails comme le rôle joué, par les sociétés de chant mixtes, dans la bourgeoisie de Zurich, comme l'inquiétude causée par la manie crois-

(1) B. III, p. 645.
(2) J. V. Widmann.

sante de la bâtisse dans la grande ville industrielle de la Suisse allemande ! Assurément, des caractères comme celui de Marie Salander, le plus achevé des types d'épouse qu'ait crayonnés Keller, et l'une des plus simplement séduisantes de ses figures de femme, contiennent une part suffisante d'éternelle humanité et de vérité supérieure pour plaire en d'autres districts ; Salander lui-même (en qui l'on s'est exagérément ingénié, à mon sens, à reconnaître l'auteur en personne, un Keller pénitent et désabusé) n'est point d'une trempe si strictement helvétique que le public d'Allemagne ne l'adopte, aux côtés d'Henri Lee, — à quelque distance pourtant, car il y avait assurément, dans les aventures et l'évolution d'âme du jeune peintre, une ampleur de signification qui ne trouve guère ici d'équivalent.

Quel est, à y regarder d'un peu près, le principe sociologique auquel G. Keller semble attribuer la péjoration générale des choses ? Il va sans dire qu'il ne faut pas lui demander une construction systématique, une théorie explicite telle qu'on pourrait l'exiger d'un écrivain technique, et que des indications éparses, les données mêmes de *Martin* et d'*Arnold Salander*, les aphorismes disséminés au hasard d'autres œuvres, permettent seuls de reconstruire ce qui serait la formule du « mal social » selon Keller. Or, sous la plume de l'auteur des *Gens de Seldwyla* et des *Nouvelles Zurichoises*, — pourfendeur impitoyable des sophismes de vanité, des prétentions qui incitent l'homme à se donner pour ce qu'il n'est pas, adversaire aussi du snobisme en grand qui peut bouffir les nations comme les individus, — qui s'étonnera de retrouver précisément l'hostilité et la résistance à ce qu'on est convenu d'appeler la *capillarité sociale*, la tendance qui pousse à s'élever à une caste supérieure l'homme et la famille, dès que ces unités primitives de la société se voient ou se croient supérieures, si peu que ce soit, à leurs voisines ? Car c'est là, non dans une diminution de la religiosité, comme tant d'autres, ou dans la recherche plus passionnée des jouissances sensuelles, ou dans la simple course à l'argent, que G. Keller semble placer la raison dernière de tout ce qu'il y a, dans l'heure présente, de trouble

et d'inquiétude. Où sont le progrès et la sécurité, si, au lieu que les parties constituantes de la société se perfectionnent *à leur place même*, un passage immédiat, qu'on s'imagine être une ascension, les fait aller, sans transition, de la terre à la ville, du métier manuel à l'emploi de bureau, de la profession commerçante à la carrière libérale ? Assurément, il serait fâcheux, mais pour l'individu plutôt que pour la société, que cette « capillarité » ne se produisît point ; mais elle dégénère trop facilement, elle produit le déclassement des familles, déracinement plus dangereux que celui qui éloigne l'homme de sa province ; elle détermine enfin comme un affaissement de la valeur moyenne de chaque classe et de chaque profession. Les nouveaux venus, n'ayant pas derrière eux une sorte de stage héréditaire, se désorientent aisément, perdent la notion ou le préjugé de ce qui fait la dignité de leur profession, introduisent dans celle-ci des procédés douteux ou mal sûrs; et c'est ainsi que s'abaisse le niveau de toutes les formes de la vie sociale, — même celui de l'énergie malhonnête et de l' « arrivisme », puisqu'en général on peut constater que « les *Streber* de première, de seconde et de dernière classe se trouvent de quelques degrés au-dessous de leurs prédécesseurs (1) ».

L'action démoralisante de ce principe exagéré de la « capillarité sociale », il y a bien longtemps, nous l'avons vu, que G. Keller s'en était avisé et y avait reconnu implicitement la tendance la plus fâcheuse et la plus condamnable des temps actuels. A certains égards, l'esprit de chimère et d'illusion qu'il se plaît à corriger chez ses héros préférés n'est pas éloigné de cette prétention à sortir de sa classe, qui porte ainsi préjudice à la qualité des castes et des professions. La mère d'Henri Lee, au milieu des angoisses et des tristesses que lui causait la destinée toujours incertaine de son fils, se demandait si elle n'avait pas été coupable, en se prêtant à la vocation artistique de l'enfant, « de s'être élevée au-dessus de son rang (2) ». En 1860, Keller songeait, on l'a

(1) B. III, p. 641 et W. VIII, p. 90.
(2) W. III, p. 260.

vu, à terminer la *Bannière des Sept Vaillants* par une indication significative : on eût exhorté Karl, type accompli de jeune citoyen et fleur étonnante produite par l'éducation nationale, à revenir au métier manuel, à ne pas déserter la classe sociale où il était né, à l'orner plutôt et à lui servir, en quelque sorte, de panache.... (1). Antérieurement déjà, en 1849, Keller avait pressenti l'inconvénient de tendances à laquelle l'éducation plus répandue fournissait des armes (2). « Qu'un fils de paysan, écrivait-il, ait appris à écrire proprement une lettre ou à mesurer une prairie, ait été rendu attentif à la reproduction sexuée des plantes, ou mis au courant de quelques autres dates historiques que 1812 et 1798, et le père de s'écrier : « Sacrebleu ! Il faudra que mon gars devienne greffier ou même avocat, ingénieur, docteur, professeur ! » Et, au lieu d'un citoyen vaillant et avisé, prêt à aider de sa tête et de sa main la commune, apte à l'embellir de sa seule présence, le bonhomme prépare à l'Etat, de ses pauvres écus péniblement amassés, un raté quelconque, avocat sans causes, homme d'affaires véreux, arpenteur alcoolique...., marchand d'orviétan ou maître d'école bouffi de suffisance.... »

Le remède? On l'a vu dans *Martin Salander :* Arnold, quoique muni d'une culture supérieure, refuse de sortir de la sphère moyenne où sa naissance l'a placé, et aussi de développer au-delà d'une discrète et sage mesure la maison de commerce où il restera. C'est dans une semblable limitation, dans une résistance consciente à la « capillarité », que réside, suivant Keller, la guérison possible. Les familles qui ont « de la race » traverseront le désemparement général sans en trop souffrir, et aideront à établir un meilleur ordre de choses. Malheureusement assombrie et trop peu dégagée, dans *Martin Salander*, — à cause de l'accumulation des détails fâcheux et de l'inachèvement organique de l'œuvre, — cette conception optimiste est restée, à mon sens, ce qu'elle était en 1849 ; à cette époque, Keller espérait, du cours même de la vie, de l'efficacité qui émane pour lui de

(1) Voir plus haut, p. 257.
(2) *Nachg. Schr. u. Dicht.*, p. 96.

l'ensemble des choses, et enfin de l'éducation qui semblait la première coupable, un remède aux tendances dangereuses qu'il n'apercevait pas moins que son compatriote Gotthelf, — enclin au contraire à ne voir aucun salut dans la culture et le progrès. « Ce n'est pas la diffusion des lumières qu'il faut accuser, mais l'humaine faiblesse, écrivait Keller (1), et le remède se trouve dans la culture elle-même : d'abord parce que cette fausse ambition n'est simplement qu'un degré provisoire que franchira tout naturellement la marche incessante du progrès » ; ensuite parce que chacun doit arriver à comprendre que satisfaction et puissance sont relatives, et que les conditions diverses n'ajoutent et n'enlèvent aucune dignité à l'amour, à la bonté, à l'honnêteté. « Alors se dissipera, comme un brouillard trouble, cette fièvre de parvenir, cette course à la distinction ; et, si un individu intelligent fait cependant, et à bon droit, son chemin hors de sa classe, un autre membre appartenant aux autres classes viendra prendre sa place. Maint gâcheur de champs, maint distillateur d'alcool, qui aujourd'hui n'est ni chair ni poisson, et qui se donne des airs sans être ni monsieur ni paysan, sera alors un vaillant cultivateur, quand les préjugés auront disparu et que revêtir la blouse de bure et mettre la main, véritablement, à la charrue, ne sera plus le prélude nécessaire de la vulgarité. »

Est-ce trahir la pensée de Keller, — à propos d'une œuvre de désenchantement, où il gourmandait le snobisme en grand d'une nation, comme il avait, au cours de son œuvre entière, fait la leçon et la guerre aux sophismes de la vanité individuelle, — que de rappeler une profession de foi optimiste comme celle-ci, écrite en un temps où le mal social n'avait point encore l'acuité que le développement industriel, le désemparement des caractères, l'âpreté de la lutte pour la vie lui donnèrent depuis ? Il semble vraiment que cette conception confiante, sinon de progrès dans le sens enthousiaste du mot, du moins d'équilibre et d'assagissement, persiste sous le pessimisme et la mauvaise humeur de *Martin Salander*.

(1) *Nachg. Schr. u. Dicht.*, p. 97.

Il est seulement fâcheux qu'elle soit restée implicite, peu évidente à cause de l'accumulation des détails pessimistes, obstruée par ceux-ci, et que la foi dans l'avenir, dans la vertu éducatrice de la vie, si souvent répétée dans l'œuvre de ce persistant optimiste, n'ait point trouvé son expression sociale dans ce dernier livre comme elle avait trouvé sa formule, à propos des psychologies individuelles, dans ses œuvres antérieures.

CHAPITRE XI

LES POÉSIES — LES DERNIÈRES ANNÉES

> Et ce recueil a poussé pour ainsi dire de lui-même, au bord du chemin de ma vie, comme un gros et lourd chardon...
>
> *Lettre* du 22 nov. 1883.

Les vers de Keller (1) occupent, dans la forêt poétique de l'Allemagne moderne, une place qu'il est assez malaisé de définir. On y retrouve les frondaisons légères et tendres des poètes souabes et les larges feuillages qui bruissent dans les strophes de Rückert. Telles futaies, de drue et saine croissance, ne dépareraient point l'œuvre de Gœthe lui-même. Mais le vent qui souffle en tempête chez Herwegh et chez Grün agite parfois les branches et courbe les cimes de ce coin de la forêt, ou bien un oiseau moqueur, échappé des buissons fleuris d'Henri Heine, vient siffler le long des sentiers. Il fait trop grand jour, ici, pour que la fleur bleue chère au romantisme allemand cache dans les clairières sa corolle de mystère, mais voici pourtant des végétations bizarres, des surgeons inattendus, des rameaux singulièrement noués qui,

(1) Il nous a paru légitime de réserver cette place à l'étude des poésies de Keller, à la suite de son œuvre en prose : c'est le lieu qu'occupent, dans ses *Œuvres complètes* dont il surveilla lui-même l'édition, les deux volumes intitulés *Gesammelte Gedichte*. Ceux-ci, parus en 1883, renferment tout ce qui, dans ses productions poétiques, lui semblait digne de survivre à l'inspiration passagère. Rappelons que les dates de composition de ces poésies s'espacent — souvent à de grands intervalles — au long d'un demi-siècle, ou peu s'en faut.

çà et là, déconcertent le promeneur : et vraiment, de ce côté, les sous-bois indécis des romantiques ne sont pas bien loin. Inutile de dire que les tailles savantes de Platen et des artistes de la forme ne se rencontrent guère parmi ces libres croissances ; cependant, une floraison poétique spontanée comme le *lied* y est, elle aussi, fort rare. Et la première impression est de l'étonnement : beaucoup, dans le public, s'en sont tenus à celle-là. Pour se trouver à l'aise dans ce singulier domaine, ne doit jamais faire abstraction absolument de l'individualité même de l'écrivain dont ces vers marquent les étapes dans la vie ; il est bon d'y projeter en quelque sorte le souvenir de cette originalité sincère et cohérente, de ne point solliciter, de ces poésies-là, l'émotion d'éternelle et pure humanité qu'on demande de coutume aux recueils de vers.

Il s'en faut que les poésies de Keller, même celles qui sont le plus véritablement lyriques, aient la spontanéité qu'on se plaît à supposer ou à constater en pareille matière. Lamartine, brisé de désespoir après la mort de sa mère, et de qui « les sanglots prenaient le rythme du glas funèbre » descendant du clocher voisin, « chante une ode de larmes » à la mémoire de celle qui vient de mourir. Gœthe septuagénaire écrit les strophes de l'*Elégie de Marienbad* à chaque station de la route qui l'éloigne d'Ulrique de Levetzow. D'autres encore, chez qui la tendresse ou la douleur furent la source directe du flot poétique, Burns, Pétrarque ou Musset, ont mis dans leurs vers l'expression spontanée de leurs sentiments. Keller ne semble guère avoir connu de ces crises où l'émotion cherche au dehors son soulagement et sa forme instantanée, où l'inspiration est à peu près contemporaine de l'état d'âme, où le poète, suivant le mot de Gœthe, « traite immédiatement, et quand l'impression est toute fraîche, le sujet qui est venu s'offrir à lui ». Non que les poésies lyriques de Keller ne soient pas des *poésies de circonstance,* dans le large sens attribué à ce terme par le poète allemand qui l'a si somptueusement illustré : elles ont bien leur point de départ et d'attache dans la réalité, mais elles sont l'évocation, le souvenir ou le reflet de cette réalité déjà lointaine plutôt qu'un jet de passion sorti tout chaud du cœur. Une poésie de

Keller peut servir de symbole à cette particularité de son caractère et de son talent :

C'était une paisible après-midi : ma mère filait, assise à la maison,
Et l'hirondelle de notre toit voletait çà et là, gazouillante ;
Enfant timide, installé au bord du chemin, j'assistais, tranquille et sage,
Aux jeux hautains dont m'excluaient quelques petits garçons riches...
Alors le plus petit d'entre eux vint à moi — pourquoi, je l'ignore encore —
Et me frappa, tout d'un coup, de son poing fermé, en pleine figure.
Ce fut un coup aigu, sanglant, qui m'alla au cœur, au plus profond de mon [cœur d'enfant ;
Mais sur le moment, ahuri, inconscient de moi-même, je n'en ressentis nulle [douleur.
— Et voici qu'après de longues, de longues années, au retour de l'étranger,
Soudain, comme une dette tenue secrète, surgit l'impression ancienne,
Et c'est aujourd'hui seulement que se détache la larme venue aux yeux du [garçonnet :
Je crois que mes chansons ont jailli de cette blessure d'autrefois (1).

Une réaction tardive à l'impression reçue, telle est souvent, en effet, la caractéristique de la poésie de Keller. Amoureux à dix-neuf ans, il en a vingt-cinq lorsqu'il ramène en arrière son émotion vers la petite morte qui repose au cimetière de Richterswyl, et qu'il chante « ce temps tout pénétré de la splendeur délicate du printemps ». En avril 1844, un incendie détruit une vaste ferme dans un faubourg de Zurich, et le jeune poète, curieux d'un spectacle pittoresque, n'a pas manqué d'accourir ; mais ce n'est qu'en mai 1845 que l'*Idylle d'incendie* voit le jour. L'un des mots les plus fréquents de ses premières poésies, l'une de ses images favorites, c'est le *reflet ;* et il semble que beaucoup de ses émotions aient été retardées et réfractées, en quelque sorte, par le miroir de son esprit, et que le poète soit plutôt accoutumé à se pencher, comme sur l'eau courante d'un ruisseau, au-dessus de son passé, qu'à laisser s'échapper en ses vers la ferveur ou la peine de son âme. C'est dire que les vers de Keller n'offrent pas les qualités les plus véritablement lyriques de la poésie, le jaillissement spontané et l'éloquence de la passion qui, sortant du cœur, va droit au cœur... Le sentiment y est saturé de méditation, atténué et ralenti par les images qui viennent

(1) Quatrième édition de B. I. p. 442.

à la traverse, et diminué de la brusquerie du tempérament par une intervention de la pensée, de la fantaisie, de l'humour surtout, qui s'oppose parfois à l'élan poétique.

Telles qu'elles sont, avec leurs défauts et leurs maladresses de forme, les bizarreries et les caprices de goût dont la singularité déconcerte à la première lecture, ces poésies sont l'expression toujours sincère d'une individualité intéressante et forte — expression le plus souvent aussi originale dans sa forme, malgré l'influence quelquefois discernable de Rückert, d'A. Grün et de Heine. Si le *Gemüt*, le fameux *Gemüt* allemand, n'y trouve pas toujours son compte, si l'oreille n'y est guère conviée à des fêtes d'harmonie et de suavité musicale, l'imagination et la pensée y sont, en revanche, sollicitées à chaque pas.

Issus des émotions de sa vie intellectuelle et sentimentale, les vers de Keller constituent, à beaucoup d'égards, un double poétique de ce qu'il y a de plus personnel dans le reste de son œuvre. Les deux recueils publiés dans ses jeunes années tracent, en particulier, le long d'*Henri le Vert*, comme une marge ornementée autour du roman autobiographique. Voici son premier amour qu'il évoque ; et l'amie perdue — la petite Annette du roman — revit dans le souvenir fidèle du poète. Il l'avait bien aimée et l'avait associée, dans ses ferveurs, aux chers paysages familiers de son enfance :

Il n'y a rien de plus beau dans l'univers
Que cette terre verdoyante —
Lorsqu'on y possède une petite amie
Qui vit et qui fleurit pour vous (1).

Il aimait d'elle sa gracieuse perfection que son cœur était seul à proclamer, ses yeux pareils à deux violettes aux premiers jours de mai, et la façon dont elle chantait, en traversant le jardin, des airs à demi-voix. Il rêvait de dépouiller pour elle le ciel de ses étoiles et le monde de ses chansons, et il enrôlait, pour lui donner des sérénades, la nature entière. Mais un jour d'automne — les hirondelles étaient enfuies et

(1) *Poésies* de 1846.

les lys fanés — il la rencontra, radieuse et blanche, dans la forêt :

Elle était seule ; pourtant je la saluai
Avec respect, sans m'arrêter,
Parce que, depuis que je l'aimais, jamais encore
Je ne l'avais vue calme et belle à ce point.

Mais son visage laissait entrevoir
Quelque chose d'étrange et de froid ;
Et devant l'éclat de ses yeux
Il y avait comme un voile léger et trouble.

On eût dit que, tout près derrière elle,
Une ombre flottait dans le couchant,
Qui, grimaçante et railleuse,
La suivait par la vallée.

« C'est un rival qui m'est venu »,
Dis-je, les yeux perdus dans le crépuscule
Jusqu'à ce que sa rougeur s'éteignît et que la nuit
Me tendît sa main, sa main de morte.

Quand vient l'hiver, les pressentiments du poète se réalisent : son rival redouté, c'est bien la Mort, et son amie est malade. Pourtant, il a confiance dans la bonté efficace du printemps, et s'oublie à rêver de renouveau et de guérison. Mais à la saison nouvelle,

Parmi toutes les claires fenêtres larges ouvertes au soleil,
Une seule reste fermée aux souffles tièdes du renouveau.
L'amie n'est point guérie, et le poète
Lit dans ses regards que l'arrêt de l'automne est irrévocable,
Que tout espoir est anéanti et que ce lys est brisé...

Elle s'endort doucement dans la mort, « rose pourprée dont un artiste inconnu a fait une blanche rose », et le poète erre par les champs, les yeux assombris, sans voir les corolles qui s'ouvrent autour de lui à la joie de vivre. Et quand la petite morte est ensevelie, et que le vieux cimetière qui se mire dans les flots bleus du lac a reçu sa dépouille, il semble au poète que les plus belles espérances de sa jeunesse ont été, avec elle, ensevelies par la Mort. Mais un cœur de dix-neuf ans n'a point de tristesse sans recours, et l'amoureux endeuillé a compté sans la force des choses, sans la puissance du printemps, sans la séduction de la vie. Aussi

le voilà qui bientôt s'étonne — comme Henri le Vert — que sa douleur ne soit pas éternelle, et que le spectacle du monde ait gardé pour lui son attrait.

La douce caresse de la vie
M'a accueilli dans une nouvelle alliance,
Et, impossible de m'en cacher,
Je suis guéri de mon mal.

Par les villes et les campagnes étrangères
Je laisse errer mon cœur sonore,
Et les fleurs et les femmes
S'épanouissent le long de ma route.

Son amour, désormais, sera chose du passé, et il saura gré à la Mort d'avoir enterré sa tendresse intacte avec celle-là même qui en fut l'objet, sans que l'une ni l'autre aient connu les flétrissures du temps et la déchéance qui frappe tout ce qui dure ici-bas...

La Nature, qui avait servi de décor et comme d'auxiliaire poétique à ce simple épisode de cœur, est restée la consolatrice du poète. C'est elle qui est vraiment au centre des premières poésies, et elle a bien droit à la place d'honneur que lui donne la pièce liminaire des *Poésies* de 1846, ce *Chant du soir* dont la simplicité a tant de ferveur et la dévotion tant de gratitude et de confiance :

Mes yeux d'enfant à l'éclat joyeux,
Tes fleurs déjà les captivaient ;
Et si de jeunes chagrins menaçaient de les mouiller de larmes,
Ta splendeur bigarrée savait les bannir.
Que des haines farouches ou d'infinies amours
M'aient, depuis, asservi parfois,
Je suis toujours resté un enfant
Quand, sous les libres cieux, je suis allé à toi !

Keller a su garder toute sa vie cette foi lamartinienne dans la bonté consolatrice de la Nature et cette allégresse ingénue à considérer ses changeants spectacles. Et, dans ces années 1844-45 qui suscitèrent l'essor le plus ardent de ses strophes, de même qu'il avait associé la Nature à la joie et au deuil de son premier amour, il la mit en tiers dans ses

dévotions à une autre inspiratrice, la Liberté. Car les vingt-quatre ans du poète avaient été réveillés, comme il dit, par « le cri d'appel du temps », et c'étaient les couplets politiques de Grün et de Herwegh qui avaient fait jaillir la source de ses chansons. Mais si sa Muse politique était restée cantonnée étroitement dans le domaine des revendications de parti, il est douteux que les sujets qu'elle eût chantés se fussent pliés ou haussés jusqu'à la beauté poétique. *Politisch'Lied*, *ein garstig'Lied;* et la matière était plus ingrate encore que dans les pays allemands. Tant de motifs qui, pour les poètes allemands ou autrichiens de l'époque, Dingelstedt, Hoffmann de Fallersleben, Prutz, Grün, Herwegh, prêtaient à quelque éloquence, se trouvaient sans valeur pour le poète suisse! Ce républicain ne pouvait point, comme ses frères d'outre-Rhin, rappeler aux souverains les promesses dont ils avaient encouragé l'effort de leurs peuples contre Napoléon, et s'adresser aux têtes couronnées qu'avaient haranguées Platen, Herwegh, Freiligrath ; les contrats anéantis entre les peuples et les rois, les déceptions causées par le début du règne de Frédéric-Guillaume III, les souvenirs de Gutenberg et d'Ulric de Hutten, toute cette monnaie courante de la poésie politique de l'époque, en Allemagne, n'avait guère de sens pour un citoyen de la libre Helvétie. Les préoccupations de la Suisse en 1843 et 44, c'étaient la question des monastères d'Argovie et surtout la conférence de Lucerne qui avait réuni les députés des cantons catholiques, ou encore la décision par laquelle le canton de Lucerne avait appelé les Jésuites. L'efficacité poétique de ces préliminaires du Sonderbund était assez mince, quelle qu'en fût la portée politique et religieuse, quelque retentissement qu'ils pussent avoir dans l'âme ardente du poète libéral et démocrate. Ils ont laissé leur trace dans les premières poésies de Keller ; mais, « chants de triomphe célébrant des victoires électorales, lamentations déplorant les défaites, appels à des assemblées populaires, invectives contre des chefs du parti opposé, etc. », Keller a été impuissant à frapper d'une empreinte de beauté tout cet obscur billon de poésie politique dont il nous donne

le relevé (1). Les plus significatives de ces pièces n'ont guère qu'un intérêt de document ; à part une certaine verdeur de jeunesse et de conviction, elles ne valent ni par le pathétique élan du rythme ni par le tour dramatique des couplets : il suffit de comparer, par exemple, quelques-unes des pièces qui, dans les *Poésies* de 1846, sont rangées sous le titre de *Schweizerisches*, avec telles invectives de Herwegh ou telles railleries de Béranger, pour sentir toute la lourdeur de main et la rudesse de touche de Keller.

En revanche, d'autres poésies de ce même recueil, où l'homme de parti s'efface un instant, où les thèmes politiques, élevés au-dessus des contingences immédiates, se généralisent et s'amplifient, ont gagné en intérêt poétique ce qu'elles ont perdu peut-être en valeur de polémique et de combat. Cette transfiguration des motifs politiques, — nécessaire rançon que paient à la poésie les soucis actuels et passagers, — la plupart des poètes allemands qui ont mis les aspirations libertaires, les souffrances civiques et les revendications nationales au centre de leurs chants l'ont essayée, plus ou moins consciemment, et avec un succès variable ; il n'en est guère qui soient restés à ce stade inférieur de la poésie politique où se traînait par exemple, en 1832, la Muse prosaïque et précise de G. A. de Maltitz conseillant au peuple allemand « de réclamer avec une fermeté modeste

> La représentation populaire suivant la profession et l'âge
> Au moyen du suffrage absolu du peuple
> Et la responsabilité des chefs suprêmes de l'Etat... »

La transformation idéale des thèmes politiques, tentée de diverses manières par les plus poètes d'entre les *Tendenzdichter* de l'époque, G. Keller devait être naturellement porté à la réaliser, dans ses premières poésies, par une étroite union de son enthousiasme libéral et de sa piété pour la Nature. Grün plus que tout autre l'avait fait déjà dans plusieurs de ses meilleures poésies, et c'est véritablement, parmi ses émules d'outre-Rhin, celui dont il est le plus légi-

(1) *Nachg. Schr. u. Dicht.* p. 19.

time de rapprocher le Keller des poésies libérales nées en 1843. Sans compter qu'une rancune analogue, moins familière aux poètes du Nord de l'Allemagne, les arme en guerre contre l'obscurantisme religieux, et qu'ils ont une semblable tendance à laisser au terme de Liberté une sorte de vague généralité internationale, tous deux cherchent pareillement une garantie et un symbole de leurs espérances dans les phénomènes de la Nature. Keller applique ce procédé avec une inébranlable constance, sans se mettre toujours en peine d'une transition convenable, et non sans surprendre parfois son lecteur, mais sans imposer au phénoménisme naturel rien de la *pathetic fallacy* qu'a dénoncée Ruskin, et qui pousse si fréquemment le poète à jeter sur les apparences des choses et sur la vie de la Nature le voile de ses propres émotions. Ici, les heures et les saisons gardent une valeur strictement objective, la signification même qu'elles peuvent avoir dans l'existence du monde ; le poète, préoccupé de ses rêves, se contente d'interpréter au bénéfice de son espérance le triomphe du soleil, du matin, de l'été, sur les ténèbres, sur la nuit, sur l'hiver.

Aussi souvent que se lève le soleil,
Mon espérance se renouvelle;
Elle reste, jusqu'à ce qu'il disparaisse,
Ouverte ainsi qu'une fleur;
Puis elle s'assoupit, alanguie,
Patiemment, avec le soleil,
Pour se réveiller joyeusement
Avec son premier rayon...
... Aussi longtemps que les vents du matin
Précéderont de leur haleine l'arrivée du soleil,
La cohorte des prêtres de la Liberté
Ne sombrera point dans la nuit et le sommeil...

Soit que le phénomène auquel s'est arrêté son regard prenne insensiblement une valeur symbolique, soit au contraire que, préoccupé d'une idée politique, il s'avise de trouver celle-ci représentée et comme signifiée dans une manifestation naturelle, le procédé aboutit au même parallélisme... Mais peut-on parler de procédé à propos de ces poésies si simples, si peu construites, qu'elles en sont par-

fois gauches et maladroites ? Les changements réguliers des heures et des saisons, le recueillement de l'hiver, la joie de vivre qui triomphe au renouveau, la bénédiction du soleil et la mélancolie des pluies d'automne, voilà les thèmes primordiaux auxquels sont suspendues les méditations du poète. Le Soleil est le véritable héros de ces poésies, le dispensateur de confiance, le garant du « printemps des peuples » dont la légendaire espérance parfume les rêves de l'humanité. Mais la nuit même n'est point, pour l'optimisme du poète, l'obscurité complète, car la Lune, « la glaneuse du Soleil, qui ramasse les rayons qu'il a laissé tomber », traverse les ténèbres en attendant que le jour reparaisse à l'orient : « c'est qu'il n'est point, sur terre, de nuit qui malgré tout n'ait sa clarté, ni d'infortune si grande qu'une fleurette ne soit pas tressée dans ses chaînes. »

C'est ainsi que le poète, sans jamais forcer le symbolisme intime des choses, sans contraindre les phénomènes à une signification que la présence de l'homme pourrait être seule à leur donner, associe les manifestations de la vie du monde à ses inquiétudes de citoyen. Il arrive que le parallélisme paraisse un peu bizarre par endroits, que des maladresses ou des insuffisances de forme, ou que les caprices de l'humour, rendent déconcertante l'analogie qu'a découverte le poète : jamais une arbitraire déformation ou un anthropomorphisme spécieux n'impose à la Nature un sens exagérément moral... La langueur de la campagne embrasée, « quand la majesté orgueilleuse de l'été traverse lentement les plaines luxuriantes », lui fait souhaiter le tumulte soudain d'un orage, tempête, pluie et tonnerre, — un vaillant combat pour la liberté, une journée qui décide du sort des peuples. L'automne a balayé la verdure des jardins ; « tout se rapetisse et se rapproche, tout s'obscurcit et se resserre ; comme il pèse lourdement sur nos têtes, le ciel gris !... Et qu'il est dur de respirer, dans la patrie trop étroite, le même air que des drôles ! » Quand le vent d'hiver chasse les rafales de neige, il faut redoubler d'espoir et croire de toutes ses forces au retour du printemps ; et les espérances assez solides pour traverser victorieusement « la dure épreuve, celles-là sont

enracinées et résistantes... ». Ainsi s'anime et se fleurit l'émotion politique de Keller ; sa Muse, coiffée volontiers du bonnet rouge, ne néglige pas d'y piquer quelque branche verdoyante, et songe à la splendeur des choses en chantant l'espoir des peuples,

> Car elle a dans le cœur cette fleur large et pure,
> L'amour mystérieux de l'antique Nature.

Malgré quelques accents de mélancolie et d'incertitude, la confiance domine dans ces poésies de 1846 ; et c'est aussi la notion de la Vie, triomphant dans les manifestations les plus diverses, qui se trouve magnifiée partout où le spectacle des choses nous est présenté par le poète. L'activité et le mouvement animent presque toujours ses peintures des phénomènes. Car il a éprouvé lui-même, nous dit-il ailleurs (1), « que bien souvent nous sommes oppressés par le spectacle de la nature immobile : en un site où ne court pas un bruyant ruisseau, où ne passe point la fuite des nuages, on fait volontiers un feu afin de mettre du mouvement dans la nature et de la voir respirer, si peu que ce soit ». Et il semble que, d'instinct, il ait aimé et chanté les manifestations d'activité et de mouvement de la Nature plutôt que les spectacles immobiles. Voici le ruisseau qui scintille dans la lumière argentée, avec ses vagues qui courent et chantent, et la libellule aux reflets mordorés et bleu sombre qui l'effleure d'un baiser rapide. Voici « la moisson qui ondoie au loin à la ronde et qui s'étend comme une mer »; voici la forêt surtout, la forêt que d'autres, Tieck ou Lenau, décrivent aux heures où la nuit double son mystère, et que nous trouvons ici joyeuse et vivante. « Le vent printanier danse par les monts et les landes..., et le bouleau, d'un geste gracieux, retrousse les bords de son vert et soyeux vêtement... Les ramilles tremblent doucement, cherchent à tâtons autour d'elles assez de place pour déployer trois petites feuilles vertes... » Ce thème de vie manifeste et

(1) W. I, p. 135.

d'incessante activité est partout présent dans les poésies de nature de Keller; quelquefois même il se développe en une amplification désespérément sèche :

> ... Le sang ardent de la vie battait aux artères du monde :
> Les zéphyrs soufflaient et l'oiseau chantait,
> Les chênes croissaient et la source jaillissait.
> Les fleurs s'épanouissaient et les fruits mûrissaient,
> Le plus mince brin d'herbe respirait, à sa façon,
> Les montagnes se dressaient et les nuages erraient
> Poussés par le même souffle qui emportait mon haleine...

Ce sentiment intense de forces identiques auxquelles sont soumises toutes choses n'est pas éloigné du panthéisme naturaliste où aboutissent à l'ordinaire, dans la poésie moderne, les adorations pénétrantes des phénomènes naturels. Et Keller, pour qui la Nature se manifestait en un triple sourire dans le pommier en fleur, la source claire et l'enfant rieuse qui s'y mire, qui retrouvait « le visage de l'Univers » à la fois dans le cristal mobile du ruisseau et dans la fuite des nuages, exprime en plus d'une pièce de son premier recueil cette réalité unique dont tant de poètes ont célébré l'unité, « cette immanence qui, diffuse au fond des choses, a son séjour dans la lueur des soleils couchants, dans le cercle de l'Océan, dans l'air vivant et le ciel bleu, et dans l'esprit de l'homme (1) ». Mais il hésite encore entre cette déification de la Nature et une conception moins indépendante de la Création. Car il est encore croyant au sens chrétien du mot; son horreur pour les piétistes, les dévots et tous ceux qu'il désigne de ce nom de *Pfaffe* si expressif en allemand, si intraduisible en français, n'a d'égal que son mépris pour l'athée de profession, qui ne vit, suivant l'expression d'un de ses sonnets, « que de l'os de l'athéisme ». Et, quelques horions qu'il distribue à ceux dont il déteste la main-mise sur ses convictions religieuses, il tient ferme, dans ses premières poésies, à la croyance en un Dieu personnel et à l'espoir d'une vie future. Celle-ci lui semble équitable pour compenser la brièveté de l'existence terrestre

> — Elle est si courte, la verdoyante vie d'ici-bas, —

(1) Wordsworth. *Lines composed a few miles above Tintern Abbey.*

et pour réparer la destinée injuste des infortunés du monde, « qui disparurent irréconciliés, pâles et malades... »

De telles préoccupations empêchèrent Keller de donner, dans ses premières poésies, une cohésion entière aux principes de panthéisme épars dans sa pensée. Mais, s'il se contente de voir dans la vie des choses l'expression d'un Dieu-Providence, il est profondément sensible, dès le recueil de 1846, à deux notions qui sont connexes du panthéisme poétique au point qu'elles s'identifient souvent avec lui : la perception de l'intime cohésion du monde, de l'identité foncière des forces dont les phénomènes ne sont que des aspects et des effets, — la sérénité devant la mort, commune à toute créature, et nécessaire pour que la vie se perpétue. Ces sentiments inspirent les plus belles pièces du premier volume, celles que déparent le moins l'involontaire recherche du bizarre et du baroque, ou les soudains caprices de l'humour : une simplicité fervente et grave, une éloquence attendrie et comme pénétrée d'une sorte de mysticisme cosmique, mais exempte de déclamation et de sentimentalité, leur donnent un charme singulier. Voici l'*Œuvre d'un jour* (1), où le poète, le cœur plein de chansons, mais les lèvres muettes, se désole de rester, au milieu de la vie universelle, « comme un tuyau d'orgue silencieux parmi la symphonie des choses » ; mais une étoile lointaine le rassure, car l'hymne inexprimé a pris son essor vers les cieux, et un jour peut-être, « dans le fracas du chœur universel, il pourra distinguer la légère mélodie de sa chanson d'aujourd'hui ». Voici les poésies qui disent l'égalité des êtres devant la mort, et comme leur solidarité en face de l'inéluctable destinée : celle qu'il a appelée *Veillée des Roses* (2), où un bouquet de roses veille la lente agonie d'un jeune malade, tandis que le soleil célèbre pour lui l'office des morts ; voici la *Mort du Poète*, où le crépuscule éclaire d'un même reflet le visage du mourant et la cime des glaciers. Voici enfin les strophes intitulées *Près d'un cadavre*

(1) *Ein Tagwerk, Gedichte* de 1846, p. 306, un peu différent dans W. X, p. 66.

(2) *Gedichte* de 1846, p. 16, sans titre ; W. IX, p. 42 ; remarquer la modification de la dernière strophe.

d'enfant, où le poète, devant cette fleur à peine éclose et déjà détachée de l'arbre de l'humanité, proclame sa foi dans la toute-puissance de la vie universelle.

Salue, pour moi, la source à laquelle tu retournes,
La Source de la Vie, ou la Mer plutôt,
L'unique Mer de Vie, dont les vagues
Battent de leurs flots la sombre falaise
Où elle est assise, la triste vieille,
La Mort — abandonnée, solitaire et tout éplorée
Quand les âmes, à peine faites prisonnières ici-bas,
Retournent, frémissantes d'allégresse, se plonger dans la Mer.

Cette préoccupation de la mort, dont le mode mineur se discerne si souvent dans les poésies de Keller, a été salutaire à son inspiration. Par elle, cette ferveur devant la nature qui triomphait dans ses strophes était préservée d'un danger auquel la *Naturlyrik* du siècle n'a pas toujours échappé : l'enthousiasme puéril, mélodieux souvent et charmant, mais sans profondeur ni dignité vraiment humaine, la sentimentalité superficielle qu'un poète a raillée du nom de *Kanarienvogelgeschmack*. Keller a parlé quelque part, dans ses lettres, de ce qu'il y a de bienfaisant et de sain dans « cette tranquille mélancolie intime sans laquelle n'est possible aucune véritable joie (1) ». Ce sont ces fils plus sombres qui, tissés dans la trame légère et colorée de ses vers, lui ont donné le grain si dru et si ferme qu'on aime à y trouver. D'ailleurs l'ombre grise de la Mort, qui passe ainsi au fond de ses tableaux, ne va pas jusqu'à assombrir leur éclat. Dans la chaîne continue où le temps entremêle les noirs chaînons des disparitions et des deuils et les chaînons brillants des naissances et des activités, il s'arrête plutôt à ceux-ci. Il a su « considérer le visage sacré de la Mort », sans que son regard ait eu moins de bonheur à se poser sur les images de la vie, et ne s'est pas cru tenu de sacrifier au *Weltschmerz* parce qu'il sentait avec intensité la fragilité des choses, et que l'idée du périssable se mêlait à sa perception de l'existant ;

La mort est une résurrection incessante...

(1) B. III, p. 474.

Le même vaillant optimisme s'exhale de deux cycles de poésies qui occupent le milieu de son recueil de 1846, l'*Idylle d'incendie* et les *Pensées d'un enterré vif*, — titres bizarres, œuvres singulières qu'il est difficile de définir, où la contemplation s'aiguise d'humour, où la qualité presque *fait-divers* du sujet est rehaussée par l'ampleur des idées générales suggérées, où il est curieux surtout, et bien digne de Keller, que rien ne soit sacrifié au pathétique vulgaire que la matière semblait comporter. Un incendie dévore la ferme d'un riche et avare paysan, et le poète, qui a suivi la foule des badauds, note d'un œil curieux les progrès du feu, en ajoutant ses réflexions et ses moralités aux épisodes du sinistre, qui, durant une nuit de mai, réduit en un amas de tisons et de cendres la vaste métairie, fait flamber les espaliers des murs, libère le vin qui dort dans les foudres des caves... Et lorsqu'il ne reste plus rien de ce que la main de l'homme a construit et entassé, le poète se tourne vers le soleil levant :

Mais toi, ta splendeur a pour moi de sûres promesses,
Orient plein de délices et de clartés,
Et vous aussi, montagnes et vallées où les bourgeons se pressent,
Où bruissent les sources, où chante le printemps...

Debout ! à l'œuvre, vaillamment, ô humanité !
Construis, abats et reconstruis ;
Le temps poursuit sans arrêt sa carrière bénie.....

Les *Pensées d'un enterré vif* sont le bizarre soliloque d'un malheureux qui se réveille dans son cercueil (1). Après le

(1) La circonstance à laquelle ce poème doit son origine est tout aussi singulière : cf. B. I, p. 224 : M. Leonhard Ziegler, de Zurich, personnalité bien connue de cette ville, possédait, « outre d'excellent vin de Tokay, un insurmontable effroi : la peur d'être enterré vif. Il offrit un jour au poète cent bouteilles de son noble vin, s'il voulait lui bâtir une poésie d'intérêt sur ce thème général . » Les *Pensées d'un enterré vif* sont le produit de cette commande, — et les arquebusiers d'Anvers ne durent pas être plus surpris de la descente de croix que Rubens, jouant sur le mot Christophoros, leur peignit en guise d'épisode de la vie de saint Christophe, que M. Leonhard Ziegler du poème exécuté. Cf. une analyse thématique de cette œuvre dans R. M. Werner, *Lyrik und Lyriker*, p. 236 et suiv.

premier moment de stupeur et d'épouvante, il impose à ses esprits le calme et le sang-froid :

> Arrête, ô folie ! car je suis encore mon maître,
> Et je le resterai jusqu'à ma dernière haleine !

Et, résolu à lutter vaillamment, « en sentinelle perdue de la vie », contre les puissances de l'affolement et du désespoir, il noue à ses associations d'idées une série de tableaux et de réflexions humoristiques ou attendries, et sa pensée fiévreuse atteint ainsi les dernières limites de la conscience et de la vie sans avoir un instant faibli, sans que la « sévère discipline » imposée à son âme par l'horreur du sort l'ait trouvée défaillante :

> Maintenant, c'est la mort...
> Dans une fuite ténébreuse ma pensée m'échappe —
> Mon cœur ralentit ses battements — il va se briser — dans l'attente...

Entre le premier et le second recueil de poésies de Keller se place le grand événement de sa vie intellectuelle, son initiation aux doctrines de Feuerbach. A quel point il était préparé, par son tempérament propre et par l'orientation de son esprit, à adopter d'enthousiasme les idées essentielles de son professeur de Heidelberg, avec quelle ferveur il fit siennes un grand nombre des notions « telluriennes » du philosophe, il suffira de le rappeler ici. L'auteur des *Pensées sur l'immortalité* avait parlé en poète lyrique de la mort que rien ne suit : Keller, « en des heures de méditation solennelle », s'accoutuma à l'idée de l'irrévocable disparition individuelle, et trouva qu'elle donnait plus de dignité et de profondeur à la signification de la vie. Jadis, il acceptait ce terme de l'existence terrestre avec confiance et sérénité parce qu'il croyait à la persistance de l'individu, ou qu'il voyait dans toute fin le berceau d'une nouvelle existence : et la pensée de la mort, loin d'assombrir ses rêves, avait donné toute sa valeur à son joyeux naturalisme métaphysique. Désormais, il renonce à toute espérance d'une vie future individuelle, se pénètre de l'idée, qui semble si désolante à la plupart des esprits, que la destinée humaine est sévèrement limitée à cette terre, et que

la mort n'est point pour nous le seuil d'une nouvelle existence, — et il n'abandonne point pour cela son optimisme convaincu, il ne trouve dans cette vision de néant qu'une raison de plus pour chérir et goûter le spectacle des choses, les épisodes et les décors de la brève comédie qui se joue ici-bas. C'est dans cette acceptation sereine d'une idée qui, peu d'années auparavant, lui semblait odieuse et blasphématoire, que réside la principale originalité des poésies philosophiques de Keller après 1848. Elle a trouvé — pour ne rien dire de pièces antérieures dont tel mot ou tel vers a été modifié sous l'empreinte de ces nouvelles croyances — son expression souvent poétique, parfois un peu sèche, dans des pièces qui, dans le recueil de 1851, s'appellent *Choses vécues* et dont la plupart ont pris place dans les poésies complètes sous le titre de *Soleil couchant et Renoncement.*

La destinée de l'homme étant limitée à la tombe, il faut aimer d'un amour plus fervent le monde d'ici-bas : voilà le thème qui est varié dans ces vers. Nulle valeur dialectique, d'ailleurs, et point d'arguments ; le poète n'a point, comme Lucrèce, l'intention de dissiper « la peur de l'Achéron », et se contente de proclamer sa conviction ou de railler celle de ses adversaires (1).

En des jours glacés d'hiver,
Dans les ténèbres d'un temps pauvre d'espérance,
Je t'ai bannie entièrement de mon esprit,
O vain mirage de l'immortalité ;

A présent que flamboie le lumineux été,
Je m'aperçois combien j'ai eu raison ;
J'ai refait à mon cœur de nouvelles couronnes,
Tandis que dans la tombe gît mon illusion.

(1) Cf. l'évolution analogue, plus radicale encore, du poète G. Kinkel, et une poésie telle que sa *Chanson virile*, de 1846 :

Laissez les vieilles femmes
Se chamailler à propos du ciel !
Nous autres, hommes libres,
Nous ne nous en soucions pas.
A côté de toi, ô patrie terrestre,
Ce ne sont pour nous que de vaines babioles
Que les mondes des étoiles.

Je vogue sur le fleuve aux eaux claires
Et rafraîchis mes doigts au fil de l'onde :
Je lève les yeux au-dessus de moi, vers le dôme bleu,
Et ne cherche point de meilleure patrie.

A présent seulement, ô toi qui fleuris près de moi,
O lys, je comprends ton signe de salut silencieux ;
Je sais que, si claire que soit la flamme de vie,
Il me faudra, comme toi, disparaître.

Car, tout comme dans le premier recueil, le poète associe les êtres, les compagnons muets ou animés des humaines traversées, à la destinée qui attend les hommes : mais c'est surtout, ici, afin de persuader ceux-ci de la commune nécessité des morts irrévocables. Un mélange particulier d'humour, d'attendrissement, de ferveur panthéiste donne une saveur très personnelle à des idées qui le sont assurément beaucoup moins.

Vacille paisiblement dans la vallée,
Lumière qui jamais ne t'éteins devant l'autel ;
Le sacristain chargé de t'entretenir,
Lui aussi se couchera dans le cercueil !

Continue à bouillonner, rivière profonde !
Ta rumeur jamais ne s'arrêtera,
Et pourtant il faut que chacune de tes vagues
Aille enfin, malgré tout, s'anéantir dans la mer...

... Sortant des ténèbres de l'éther,
Des soleils d'or resplendissent comme des perles,
S'en viennent et disparaissent comme un songe,
Mais la source d'où ils jaillissent reste éternellement pleine.

Et toi, toi seul, mon pauvre cœur,
Toi seul tu prétends battre sans cesse,
Et porter ta joie et ta peine
Sans fin, à travers les cieux ?

Le tourbillon renaît éternellement,
Sans nombre est la foule des choses,
Et nous n'avons pas le loisir
De nous attarder dans la mêlée.

Comme la poussière dans un rayon de soleil,
Tout s'en va tournoyant, réalités et formes.
Il n'y aura d'éternel, ne le comprends-tu pas,
O cœur inquiet, que ton repos !

Et ce thème de la présomption presque arrogante que le poète découvre et démasque dans l'âme humaine ambitieuse de durer au-delà des limites assignées aux autres êtres, aux autres choses, revient dans ces poésies avec une insistance caractéristique et une sorte d'âpreté impitoyable. Treitschke a signalé à bon droit l'intolérance avec laquelle le poète de 1851, l'auteur d'*Henri le Vert*, poursuivait de sarcasmes, qu'on eût dit exprimer une rancune personnelle, la foi dans la survivance de l'individu. C'était bien, en effet, la haine de toute prétention, en même temps que la glorification de la vie d'ici-bas, qui inspirait des poésies comme les *Poésies contre l'immortalité*, des pages comme les conversations d'Henri Lee avec le comte et Dortchen Schœnfund ; c'était aussi la résistance à la proposition courante suivant laquelle nulle beauté émotionnelle ne serait immanente au sentiment d'une vie limitée à cette terre.

La Nature était au centre des premières poésies de Keller. Dans son second recueil, le poète se place moins étroitement en face des seuls phénomènes naturels, et une sorte d'altruisme se manifeste, qui s'intéresse plus nettement aux peines et aux préoccupations des humbles de ce monde, aux déshérités de la vie et de l'amour. Nulle déclamation d'ailleurs, une simplicité narquoise ou attendrie, avec des tournures imprévues, des sauts brusques de l'idée, de l'image, de l'expression, où l'humoriste a repris ses droits, et qui déconcertent le lecteur. Ce sont des poésies de libre imagination plutôt que d'observation réaliste ou de protestation contre le mal social. Plusieurs de ces pièces, mises dans la bouche de filles du peuple (1), tentent d'imiter le ton du *Volkslied*, mais elles sont loin d'atteindre à la naïveté, à la concentration, à l'objectivité de la poésie populaire. Une des plus jolies est la chanson triste de Barbette la rousse :

Quand j'erre, dans la rosée du matin,
A travers les champs parfumés,
Combien je me sens honteuse
Devant les fleurettes qui m'entourent !

(1) *Alte Weisen*, dans W. ; *Alte Lieder* dans le recueil de 1851.

Le pigeon sur le toit de l'église,
Le poisson dans le ruisseau du moulin,
L'orvet immobile dans l'herbe,
Tous se savent, tous se disent fiancés.

La fleur du pommier, au soleil,
Est toute fière de savoir qu'elle est mère,
Et c'est avec joie que meurent, au seuil de l'année,
Déjà, les couples de papillons.

Mon Dieu, qu'ai-je donc commis,
Pour que, sans compagnon de printemps,
Sans la tendresse d'aucun baiser,
Sans nul amour, il me faille mourir ?

D'autres poésies, au lieu de faire simplement parler le personnage, le mettent en scène, racontent un incident de sa destinée, fournissent au moins le cadre où paraissent ces humbles héros. Dans le premier recueil déjà, Keller nous avait conté, sous une forme qui tenait à la fois de la ballade et de la chanson, l'aventure de *Frau Michel* ou la détresse du beau *Cuirassier :* cette veine, propice à l'auteur des *Gens de Seldwyla* et du *Fou de Manegg*, se poursuit à travers son œuvre poétique. Voici le petit vaurien, tout joyeux d'avoir trouvé une jacinthe au printemps, et que son père roue de coups, parce qu'au lieu d'une poignée de liards il ne lui rapporte que la fleur aux clochettes parfumées :

Mais le Dieu des vagabonds manda
Au brave rossignol
De chanter une chansonnette à l'enfant
Pour qu'il pût s'endormir en musique.

C'est à ce même genre, voisin de la ballade, qu'appartiennent des pièces ultérieures, qui ont pris place dans les *Poésies complètes : Has d'Ueberlingen,* le *Fou du comte de Zimmern*, etc. ; toutes se ressemblent par la singularité du motif et la drôlerie du détail caractéristique, et aussi par la cordialité semblable pour les originaux et les irréguliers, enfin la recherche analogue du trait comique, même où le sujet s'accommoderait d'un pathétique plus marqué. Le triomphe de ce genre d'humour, macabre à l'occasion et grotesquement tragique, c'est la *complainte* littéraire, si l'on

peut dire, qui raconte une aventure de sang et de meurtre, mais avec moins d'indignation ou d'horreur pour le crime que d'ébahissement pour ses détails plaisants ou singuliers, que d'admiration même pour la « beauté » d'un homicide rare et artistement exécuté. Keller s'extasie, dans une de ses lettres, sur le « splendide assassinat d'un vieux perruquier », et son imagination, errant volontiers par d'excentriques chemins, son sens de l'humour, même vulgaire, avaient bien les qualités que le jeune Gœthe exigeait pour ce genre de compositions mi-parties d'atrocité et de drôlerie, « le regard de chanteur de complaintes, qui ne voit dans le monde qu'aventure, cour de justice, amour, meurtre et homicide (1) ». A Berlin surtout, à l'époque où il était le plus isolé, le plus déraciné loin de Suisse, son esprit fut sollicité jusqu'à la hantise par cette bizarrerie

> Qui s'empara de moi en des jours singuliers,
> Quand l'aventureux fait-divers partout régnait en maître
> Et faisait pour moi du monde, impudemment, un vaste fait-divers ;

c'est à cette singularité qu'il faut rapporter plusieurs de ces complaintes, ballades ou récits (2), où la crudité sanglante du sujet est atténuée par des détails de description ou de psychologie.

Toute la première partie de la plus longue œuvre poétique de Keller, l'*Apothicaire de Chamonix*, est contiguë, par bien des points, à ces excroissances de la poésie de Keller, quoique préservée d'une vulgarité excessive par le libre jeu de la fantaisie. Henri Heine avait fait paraître en 1851 son *Romancero*, et notre Zurichois, agacé par tout ce qu'il y avait de perpétuel funambule et de parti-pris d'ironie continue dans ces poèmes, impatienté surtout par des imitateurs maladroits de Heine qui n'avaient même point la sincérité de sa névrose inquiète, avait commencé « un poème en vers tro-

(1) *Rezensionen* de 1772.

(2) *La ballade du jeune assassin Haube* (B. II, p. 527) ; une *Histoire de cour d'assises*, quoique écrite en 1878, remonte à la même époque. La plupart ne nous sont point parvenues : B. II, p. 75.

chaïques, s'opposant à l'arbitraire poético-littéraire de Heine et de ses partisans purement formels... (1). » Il s'agissait, au début, de parodier surtout et de réfuter, en quelque sorte, par l'absurde, la manière dont une grande partie du *Romancero* traitait des thèmes tragiques : une pièce particulièrement, les *Atrides espagnols*, dans le *Livre des Lamentations*, avait suscité chez Keller le désir d'en écrire une façon de pastiche exagéré. Il a suivi, en effet, la coupe de vers des *Spanische Atriden,* dont quelques détails de composition et de procédé rappellent aussi le souvenir. Mais quel développement démesuré, apte surtout à infirmer l'efficacité de la parodie, il a peu à peu donné à son poème !

Voici d'abord le fait-divers, emprunté, de fait, à un canard de journal, véritable récit de *Fliegende Blætter* conté par un poète. L'ardente Rosalore est la maîtresse de Titus, petit pharmacien et grand chasseur de Chamonix ; mais celui-ci, « mobile comme une navette de tisserand », va faire la cour à la frêle Clara, petite orpheline aux yeux de violette, qui vit avec son chien et ses abeilles dans une vallée voisine. Comment périssent ces trois personnages, Rosalore et Titus au milieu des circonstances les plus singulièrement horribles, Clara, plus simplement, à la suite d'une inquiétude désespérée, c'est ce que nous conte le poète avec moins de mesure que de variété d'invention. L'âme de la douce Clara s'en est allée vers la mer de glace, accompagnée des fidèles abeilles, « nuage à l'aimable murmure » qui lui donne la conduite : un séjour expiatoire lui est réservé dans un bloc de glace étincelante, demeure provisoire des âmes sans méchanceté foncière qui ont pourtant commis le mal ici-bas. Car c'est ici que se purifient pour un temps les hypocrites à rebours, « moutons revêtus d'une peau de tigre », qui passaient pour de méchants diables et, au fond du cœur, étaient de petits anges...

(1) B. III, p. 362. Sur les conseils de Hettner en 1853, de Ludmilla Assing en 1856, l'*Apothicaire de Chamonix* ne fut publié ni durant l'agonie, ni après la mort du poète du *Livre des Chants*. En 1859, le « Petit Romancero » était remanié de fond en comble, mais l'éditeur Duncker ne se montra guère disposé à le faire paraître. Nouveau remaniement vers 1880 ; un fragment est publié en 1882 dans *Nord und Süd,* l'œuvre entière dans les *Gesammelte Gedichte* en 1883.

Pareille demeure est réservée à Heine, fanfaron de méchanceté, selon Keller, et coupable de s'être donné des allures de perversité qui n'étaient qu'apparence et pose : et l'artifice de ce purgatoire commun assigné à Clara de Chamonix et au poète d'*Atta Troll* relie seul les deux parties du *Petit Romancero*. Tandis que la première raillait le procédé de Heine en caricaturant sa manière, la seconde le met directement en cause et en scène, avec son amertume sarcastique ou gémissante. Keller s'est défendu, dans une lettre à un critique qui avait déploré sa « pénible inintelligence de Heine » (1), d'avoir voulu se moquer du poète malade et mourant ; il prétendait, assure-t-il, illustrer simplement cette hypothèse que « Heine — ou plus exactement le *Heineisme* — se donne pour plus mauvais qu'il n'est ». Et le retour à la foi théiste dont prétendait témoigner le *Romancero* lui paraissait, de même, mériter une répartie. C'est, en effet, ce livre que le poète emporte avec lui pour aller trouver le bon Dieu. Il rencontre au seuil des célestes demeures son vieil adversaire Platen, avec qui il a une brève querelle. Puis il croise les héros de la littérature allemande, et comme, chez les bienheureux, c'est la sincérité qui triomphe, et l'exacte notion de ce que chacun accomplit ou négligea sur la terre, Heine entend les confidences de ceux qui le précédèrent dans l'œuvre intellectuelle de l'Allemagne, Gœthe, Schiller, Lessing. Mais voici surgir Bœrne, et les deux frères ennemis se hérissent « comme deux chats sauvages » : il faut l'intervention de Lessing pour les séparer ; et le vaillant critique, les empoignant d'une main robuste, menace de les précipiter dans la mer d'encre qui baigne le ciel des écrivains. Tandis que Heine contemple avec inquiétude cet enfer des gens de lettres, où flottent tristement ceux qui, sans talent, jouèrent dans la comédie poétique un rôle de malignité, Bœrne le fait tomber la tête la première dans les ténèbres...

Ce n'est là qu'un cauchemar ; il se réveille à Paris, dans sa chambre ensoleillée, où longtemps encore se prolongea son

(1) B. III. p. 565. Ce reproche de M. P. Nerrlich me paraît subsister en dépit de la protestation de Keller. C'était moins, il est vrai, de l'inintelligence qu'un agacement, une incompatibilité foncière d'humeur.

agonie. Lorsqu'il fut mort pour de bon, et qu'on l'eut enseveli dans la nécropole silencieuse, l'âme de ce dilettante de méchanceté, portée par les ombres dansantes de femmes dont la vie terrestre fut toute de frivolité ou de luxure, traverse la France jusqu'au Mont Blanc, où on lui cherche un étui de glace pour demeure ; et le petit vieillard, préposé à la garde de la scintillante résidence attribuée aux âmes meilleures que leurs actions, est obligé de libérer Clara de Chamonix pour loger le nouveau venu.

Il est douteux que cette œuvre, « vrai carnaval de l'imagination », mais trop longue pour une parodie, et qui d'ailleurs se fonde sur une conception hypothétique, point assez évidente, du caractère de Heine, eût produit tout l'effet qu'on a prétendu, si elle avait été publiée du vivant même de son réel héros. L'efficacité de polémique en est moindre que l'originalité intrinsèque, moindre surtout que la signification qu'elle a pour la pensée même de Keller. Ce n'est pas la seule pièce où celui-ci ait confié à ses vers le soin d'exprimer ses opinions littéraires ou artistiques ; des épigrammes et des sonnets ont à leur manière servi à cette libération, cette *Selbstbefreiung* qu'il recherchait avant tout, nous dit-il, en écrivant sa satire contre Heine.

Ainsi, pour peu lyrique que soit la poésie de Keller, il n'est pas moins vrai que ses vers sont, eux aussi, les fragments d'une confession, mais d'une confession où l'intelligence avait plus de part que le cœur. Les émotions proprement sentimentales de sa vie, si l'on en excepte son amour pour la frêle Henriette, ne transparaissent que modérément dans ses poésies : on y distingue le désir d'aimer plutôt que la passion, le souvenir plutôt que l'élan actuel, le thème des paroles d'amour négligées plutôt que l'aveu même de la tendresse : c'est dire que « les purs sanglots » dont parle un autre poète ont ici un moindre écho que la contemplation attendrie des joies et des douleurs.

Même les chansons à boire, pour lesquelles on ne saurait dénier à Keller une certaine compétence, ne sont point ce qu'on pourrait croire. Treitschke reprochait à Heine de n'avoir jamais su chanter, en vrai Allemand, Bacchus ou

Gambrinus. Mais la tonnelle où nous convie ce poète-ci, bien germanique pourtant, ne retentit en aucune façon du fracas des verres et des refrains des buveurs attablés : on y rêve, en face des coupes pleines, au mystère « du noble sang des grappes » qui concentre, pour les hommes, l'ardeur du soleil d'été et les sucs intimes du terroir natal. Et, tout près de l'exotisme troublant des vins de Chypre ou de Tokay, l'âpre crû du pays n'est pas dédaigné. Il symbolise l'obscur labeur et l'humble réconfort des vignerons du voisinage, la vie même de l'homme des champs, proche de la terre natale et heureux de rester éternellement près d'elle....

La terre natale ! voilà l'inspiration à laquelle G. Keller est le plus souvent revenu, dans ses poésies comme dans sa prose. Sujets ingrats souvent, et de peu de retentissement surtout, mais auxquels il ne s'est jamais dérobé ; car les préoccupations de la grande patrie helvétique, les fêtes de la ville de Zurich ne le laissèrent jamais indifférent. Si la Muse dramatique lui avait souri, il aurait combiné, en des œuvres théâtrales et lyriques tout ensemble, demi-cantates et demi-drames, les éléments significatifs des temps (1). A défaut de ces pièces, il s'associait par des poésies de circonstance aux réjouissances publiques, sans négliger à l'occasion de rappeler au peuple endimanché les vertus civiques des jours de semaine. Il faut avouer que bien des événements importants ou solennels, à ne considérer que les destinées de la Suisse, et auxquelles il n'a point refusé de consacrer quelques strophes, ne prêtaient guère à la poésie. Fêtes nationales de tir et concours de chant, souscription fédérale ouverte pour couvrir la dette du Sonderbund, adhésion des électeurs helvétiques à une Constitution nouvelle, ce sont là sans doute d'émouvants épisodes de la vie d'un bon citoyen, mais une assez ingrate matière à mettre en vers lyriques ; et cette activité de poète-patriote, souvent singulière déjà chez un *lauréat* d'Angleterre ou chez un *vates* comme l'Américain Walt Whitman, ne peut manquer de prendre, de l'exiguïté d'un théâtre tel que la Suisse, une allure légè-

(1) Cf. *Am Mythenstein* dans les *Nachgel. Schr. u. Dicht.*

rement étriquée. Et pourtant, au fond de cette poésie modeste, — gênée parfois dans son élan, et dont la ferveur, au lieu d'images grandiloquentes, emprunte ses métaphores au travail pacifique des hommes, à la forge, aux semailles, à la moisson, — réside une fierté vaillante qui n'est point sans beauté.

« Etre un poète, fait dire George Eliot à un de ses personnages, c'est avoir une âme où la connaissance se transforme aussitôt en émotion, où l'émotion rayonne comme si elle était un organe nouveau de connaissance. » Il a manqué surtout à Keller la mystérieuse alchimie par laquelle s'effectue cette combinaison poétique du sentiment et de l'entendement. Trop souvent, l'on pressent que ses poésies les plus chargées de pensée sont construites, sagement et logiquement construites, et parées ensuite d'images, plutôt qu'issues tout armées de l'âme de l'écrivain : et c'est par là que la plupart d'entre elles sont inférieures au *Prométhée* de Gœthe ou aux *Dieux de la Grèce* de Schiller, auxquels il est arrivé qu'on les comparât. Inversement, ses poésies proprement « émotives » perdent souvent, par défaut de concentration et d'unité, par l'intervention d'une pensée ou d'une image inattendues, le pouvoir de produire chez le lecteur l'impression forte et simple, mais suffisamment vague aussi, qui lui permet de s'émouvoir de ces émotions étrangères parce qu'elles lui semblent les siennes

Et que cette élégie est son propre poème.

Car la poésie, pour se prêter à cette complicité d'imagination, doit être comme une soie changeante, où chacun, de son point de vue personnel, discernera la nuance chère à l'intimité de son âme et retiendra, de la fludité des teintes, les dégradations qui correspondent le mieux à son rêve. Les pièces lyriques de Keller se prêtent trop peu, — et, particularité significative, moins que tels passages de sa prose, — à ce jeu complice des imaginations : les couleurs en sont trop fixes, et parfois trop crues ; et, de même que la musique n'a guère trouvé son compte à s'attaquer à ces vers nets et

drus (1), la sensibilité n'est point sollicitée par eux comme elle peut l'être par des poésies de moindre valeur, mais filles d'une sensibilité moins rigide et plus souple.

En revanche, les lecteurs désireux de voir se révéler à eux tout le charme d'une personnalité qui, sans avoir apporté à la poésie allemande de frisson nouveau, ou de forme inédite à l'art des vers, a tracé, en marge d'une vie dont la réelle signification est ailleurs, ces indications directes des inquiétudes qu'elle a traversées, des troubles de pensée qui l'ont agitée, des images qui l'ont le plus volontiers charmée, — ceux-là ouvriront à des pages préférées les deux volumes des poésies. Ces pages, il me semble que ce ne seront point celles où s'exhalent les mélancolies du poète inquiet; ni celles où le patriote proclame sa foi dans les destinées de son pays, mais celles dont l'émotion contenue chante surtout la joie de vivre, l'acceptation vaillante de l'idée de la mort et la conscience profonde de lois communes à tout être existant. Et bien qu'inférieures souvent, en valeur intrinsèque, à la plus grande partie de l'œuvre prosaïque de Keller, ces pages reprennent une signification singulière si l'on examine d'une certaine façon l'ensemble même de son activité.

Un écrivain allemand, dont les idées théoriques sont en général plus intéressantes que ses « réalisations » romanesques, distinguait récemment (2), dans l'évolution normale d'un moderne auteur « épique » (au sens le plus étendu du mot), cinq phases dont la carrière de Gœthe présente la succession typique : la lutte d'un esprit novice avec le monde

(1) Wilhelm Scherer souhaitait, dans un article écrit en 1872, que « le maître Brahms cherchât dans les poésies de Keller mainte perle digne d'être enchâssée dans l'or de ses mélodies ». Trois poésies ont été mises en musique par le compositeur du *Deutsches Requiem* : *Abendregen* (op. 70, n° 4), *Therese* (op. 86, n° 1), *Salomé* (op. 69, n° 8). Avant lui, et dès 1846, W. Baumgartner avait revêtu de mélodies un grand nombre de pièces empruntées aux recueils de son ami. La plus célèbre est la fameuse *An mein Vaterland*. Citons encore, parmi les compositeurs qu'inspira Keller, Fr. Hegar, Gust. Weber et le Scandinave Sinding. D'ailleurs, aucun des *lieds* ainsi mis en musique ne saurait se comparer à du Heine interprété par Schumann ou Schubert ; même telles poésies de Scheffel ou de Hermann von Gilm l'emportent certainement en puissance d'émotion et de suggestion.

(2) Fr. Spielhagen, *Die epische Poesie und Gœthe*. (*Neue Beiträge zur Theorie der Epik und Dramatik*, 1898.)

extérieur qui brutalise sa sensibilité et l'incline à la révolte, à la plainte, au désespoir (*Werther*); l'adaptation progressive du sujet au monde extérieur (W. Meister dans les *Années d'apprentissage*); l'équilibre harmonieux des tendances de l'individu et des exigences du monde, et par suite l'objectivité souriante et optimiste (*Hermann et Dorothée*); un tardif conflit du sujet avec le monde extérieur, semblable à celui de la première phase, mais entraînant dans la lutte, non plus l'individu seul, mais tout le groupe social auquel la vie l'a lié (*Affinités électives*); enfin la résignation absolue, non plus simplement pratique et passive, mais consentante et presque métaphysique, de l'individu à la communauté des choses (W. Meister dans les *Années de Voyage*). Si l'on essaie d'appliquer ces données à Keller, dont l'œuvre contient le mélange de sincérité confessionnelle et d'objectivité épique nécessaire pour que pareille tentative soit légitime, on apercevra vite la première phase représentée par le *Henri le Vert* de 1855, la seconde par les *Gens de Seldwyla* et telles des *Nouvelles Zurichoises;* la troisième est remplie par les *Sept Légendes* et l'*Epigramme,* et la quatrième par *Martin Salander*. Mais, beaucoup moins nettement répartie en divisions successives que celle de Gœthe, l'activité de Keller ne présente pas ces phases diverses dans un ordre pareillement logique. La cinquième phase en particulier, celle où se manifesterait la satisfaction de l'être à ne se sentir qu'un fragment de la grande collectivité, on ne la discerne point à sa place normale, après la révolte tardive de *Martin Salander*. Et ce sont précisément les meilleures des poésies de Keller, éparses au cours de son existence, qui proclament, comme par avance, cette sorte d'acceptation supérieure des lois totales de l'univers, qu'on se plaît à chercher à la fin des longues existences, et qui ne se trouve point explicite au terme de celle-ci.

La mort vint rompre le seul lien de famille auquel il tînt encore, et lui enleva l'illusion d'un foyer, si l'on peut ainsi nommer le long côte-à-côte dans lequel il avait vieilli près de sa sœur : Regula, depuis longtemps malade, mourut le 6 oc-

tobre 1888. « Sa fin fut terrible, écrit Keller à Mme de Frisch; une maladie de cœur l'emporta. Les huit derniers jours, il lui fut impossible de rester ou couchée, ou assise, ou appuyée de n'importe quelle façon, et la respiration lui manquait... Et pourtant je n'ai pu m'empêcher de rire, après qu'elle eut gagné l'éternel repos, quand les femmes qui la veillaient me racontèrent l'incident que voici : Une nuit, comme la garde, qu'elle prévenait, en cas de besoin, en tirant une longue ficelle attachée à son pied, s'était endormie dans la chambre voisine, ma sœur se leva, s'y traîna avec un bâton, — puis, voyant que la garde dormait, elle souffla la bougie que celle-ci tenait naturellement prête. Un vrai Holbein, n'est-ce pas, et combien touchant !... » Quand elle fut ensevelie au cimetière de la Rehalp, il sentit lui « manquer à tout instant, si solitaire et silencieuse qu'elle fût, la pauvre sœur » qui avait eu sur sa vie si peu d'influence, et si peu de contact avec sa pensée; et il acheva tout seul sa destinée terrestre, recevant encore les visites et les soins de ses amis, mais grincheux et méfiant dans son ménage de vieux garçon, et pestant contre les ménagères que lui procuraient « des femmes bienfaisantes désireuses de caser avantageusement leurs vieilles bonnes ».

Lui-même avait déjà dû, en 1886, faire aux eaux de Bade, près de Zurich, une cure qu'il aurait répétée plus souvent si la maladie de sa sœur ne lui avait rendu difficiles des absences prolongées; car il était perclus de rhumatismes. En juillet 1889, tandis que s'apprêtait la solennité de son 70e anniversaire, il s'était réfugié à Seelisberg, près du lac des Quatre-Cantons. C'est là que vinrent le rejoindre les manifestations de sympathie et de respect que la Suisse et l'Allemagne lui adressèrent, télégrammes, messages signés de noms illustres, lettres et présents. M. J. V. Widmann avait rédigé la missive où le Conseil Fédéral saluait l'écrivain, « au nom d'un peuple qui était fier de lui et qui espérait encore le conserver longtemps ». Et lorsqu'il revint à Zurich, vers la fin d'août, des amis lui remirent la médaille d'or où son ami Bœcklin avait, pour la même solennité, gravé le ferme profil du vieillard; « il regarda longtemps, sans trouver un mot, le précieux objet d'art; puis les larmes lui vinrent aux yeux, et il dit,

en montrant le scintillant joyau : « Je vous assure, Messieurs, c'est la fin de la chanson, *das Ende vom Lied!* Je sens bien que je n'en ai plus pour longtemps (1). »

Il pressentait juste : quelques mois à peine et les changements de bien peu de saisons le virent sur cette terre qu'il avait tant aimée; et lui qui, dans ses œuvres, a parlé de la mort avec tant de résignation souriante, lui qui, dans ses lettres de condoléance et de deuil, a trouvé des termes de cordialité si vaillante pour évoquer et accepter le grand mystère, il a vu venir sans faiblesse l'instant où, comme son poète mourant, il rendrait la liberté aux bons génies qui hantent l'âme des vivants :

Elles s'en vont, les divinités familières du moribond silencieux,
Profondément enveloppées dans leurs vêtements aux longs plis;
Elles s'en vont, les fées qui jadis tinrent conseil près de son berceau,
Et décidèrent ce qu'a rempli la destinée de sa vie! (2)

Une attaque de grippe, après le jour de l'an, l'affaiblit beaucoup : le 11 janvier 1890, il fit son testament, instituant comme légataire universel l'université de Zurich, et léguant à la bibliothèque de la ville, outre la médaille gravée par Bœcklin et d'autres présents honorifiques, ses livres et ce qui subsistait de ses essais de peinture. « Quant à la somme liquide qui restera, continuait le testament, après l'accomplissement de tous les autres legs, mon légataire en attribuera la moitié à la Fondation Winckelried (3). Comme je n'ai jamais eu de mon vivant l'occasion de remplir vis-à-vis de ma patrie mes devoirs militaires, j'ai l'espoir et la satisfaction de pouvoir lui rendre service de cette manière (4). »

Pendant ces derniers mois — un printemps encore, et le commencement d'un été — il lui devint de plus en plus

(1) Ad. Frey, *Erinnerungen*, p. 146.

(2) W. X, p. 127.

(3) Fondation instituée au profit des soldats blessés ou des familles de soldats morts.

(4) Ce testament, dont l'exécuteur était M. Schneider, professeur à l'université, fut attaqué par des cousins du défunt. On reprochait au testateur de l'avoir rédigé sans avoir sa pleine conscience, et il fallut plusieurs jugements de tribunaux pour confirmer la volonté de Keller.

malaisé de se lever; et il restait étendu dans son lit, indifférent aux heures, assoupi et rêvant, mais prompt à retrouver, si une visite le surprenait qui fût de son goût, une singulière alacrité d'esprit. Mais il se plaignait d'être un vieillard à vie dure et qui n'arrivait pas à mourir; et il souhaitait seulement, quand les beaux jours furent revenus, qu'il fût possible de le transporter dans un fauteuil, sur son étroit balcon, et qu'il pût se réjouir de la lumière et de la tiédeur de l'air. La faiblesse croissante, cependant, et des attaques réitérées l'empêchèrent jusqu'à la fin de quitter le lit où il achevait de vivre, et où des imaginations fiévreuses interrompaient ses assoupissements. Le 15 juillet 1890, vers quatre heures de l'après-midi, il s'endormit enfin dans le grand repos.

La ville de Zurich lui fit des funérailles comme elle n'en avait encore fait à aucun de ses enfants; et les représentants du gouvernement fédéral, les autorités cantonales, les délégations de sociétés, les universités, prirent la tête du cortège. Une cérémonie grandiose, et dont Keller eût, sans doute, estimé la solennité excessive, fit retentir, à la Fraumünsterkirche, autour du simple cercueil de sapin où dormait le poète, les accords des marches funèbres et les accents du chant national dont lui-même, un demi-siècle auparavant, avait écrit les paroles. Par la bouche du professeur Stiefel et du président du conseil municipal H. Pestalozzi, les lettres en deuil et la patrie affligée dirent l'adieu suprême à celui qui les avait si glorieusement et si simplement illustrées. Puis le four crématoire du cimetière métropolitain accueillit la dépouille de Keller : l'auteur de nombreuses pages où s'évoque l'horreur d'un réveil dans la tombe s'était joint en 1880 à une société pour l'incinération. Et la fournaise funéraire où glissa, couvert de fleurs, le mince cercueil, consuma sa dépouille mortelle.

On a reproché à la vie de Gœthe d'être un composé de différentes « stratifications » superposées plutôt qu'une croissance organique dirigée par un principe unique et persistant. Ni l'une ni l'autre de ces comparaisons ne s'appliquerait à Gottfried Keller. Son existence n'est remarquable ni par un

développement harmonieux des facultés, ni par une succession de périodes organisées autour de principes différents. Doué d'une énergie beaucoup moins propre à conquérir le monde qu'à lui résister, ayant apporté à la vie une individualité de bonne heure formée, homogène et fruste, merveilleusement apte à durer, il a vécu une destinée que caractérise plutôt la persistance que le développement de la personnalité. Même la grande crise morale de son existence, celle que détermina Feuerbach en 1849, a été moins pour lui une soudaine transformation qu'une sorte de maturation et de confirmation, et n'a point modifié les régions profondes de son être. Puis il s'en est tenu à cette *Weltanschauung*, si conforme à son instinct; aucun des systèmes dont la pensée allemande s'est éprise ensuite n'a entamé son optimisme de « tellurien ». De même, sa personnalité n'a guère subi de transformations; il est resté jusqu'au bout l'être original, difficile à apprivoiser et à pénétrer, qui inquiétait ses maîtres et décourageait ses amis de l'aimer. Et l'on s'irrite même de ne pas lui trouver, à la fin de sa vie, plus de sérénité, un élargissement de l'âme comme on se plaît à l'imaginer ou à le deviner chez ceux-là qui ont fourni une longue étape sur terre. Il n'est pas de ceux à qui il sera beaucoup pardonné parce qu'ils ont beaucoup aimé — ni parce qu'ils ont beaucoup été aimés. S'il n'a point manqué de ce lait de l'humaine tendresse dont parle un poète, il n'est pas arrivé à la bienveillance pour les personnes que nous goûtons chez ceux qui ont la vie derrière eux, ni à l'indulgence aux idées que nous aimons chez ceux qui devraient vivre de plus en plus « avec la pensée de Sirius ». Il a eu, de bonne heure, toutes les virilités du cœur devant la souffrance et la mort, de tout temps l'ardent amour de son pays, la joie devant les spectacles de la nature et la perception de l'élément de poésie dont n'est dénuée aucune chose terrestre. Mais les rudesses d'un accueil rarement encourageant lui sont restées, et la tendance à prendre le contre-pied des sentiments qu'il voyait se manifester ou qu'il était tenté d'éprouver lui-même, et comme une contraction fâcheuse et involontaire de l'âme devant ceux qu'il aimait. Ce mélange où ne sont banales les

qualités ni vulgaires les défauts a constitué une personnalité qui n'est point, sans doute, sympathique absolument, mais dont la trame est forte et la matière inattaquable ; et l'on songe, à considérer ce bloc, singulièrement cohérent et tenace, aux deux vers du *Cherubinischer Wandersmann,* le petit livre mystique dont G. Keller possédait un exemplaire qui lui était précieux à un double titre :

Ein wesentlicher Mensch ist wie die Ewigkeit
Die unverändert bleibt von aller Aeusserheit.

Est-ce à dire cependant que la vie ne lui ait rien appris ? N'en croyons rien ; voyons-le qui traverse des périodes prolongées de misère, d'incertitude, de détresse physique absolue, et qui non seulement ne renonce point à « dire oui » à l'existence, mais qui ne s'avise pas de vouloir redemander à la vie un dédommagement de bonheur ou de gloire pour toutes les épreuves qu'a traversées sa jeunesse ; et rappelons-nous les belles paroles de Carlyle (1) : « Il est des hommes que la misère elle-même ne peut pas éduquer, mais seulement exaspérer ; qui, bien loin de laisser là le miroir de leur vanité, lorsqu'il s'est brisé en éclats, en ramassent plutôt les cent morceaux, et, avec plus de vanité et d'amertume que jamais, y considèrent, non plus une, mais cent images d'eux-mêmes : pour ces hommes, la souffrance est un mal et rien de plus, et ces mauvais écoliers seront jusqu'au bout fouettés par leur dur Précepteur. » Keller ne fut pas de ceux-là ; il sut apprendre l'acceptation même de la vie, la résignation à ne point lui demander plus qu'elle ne saurait donner, l'assurance que le bonheur n'est pas dans les choses, mais en nous-mêmes. Et comme pour symboliser, dans son existence même, cette vertu suprême du renoncement, lui à qui les meilleurs juges avaient affirmé son talent d'écrivain, il se cantonna dans l'étroitesse d'occupations régulières et humblement utiles, sans rien ambitionner de toutes les satisfactions dont la vie des intellectuels se plaît à reluire. Il fut un honnête homme d'une forte vitalité intérieure, à qui il arrivait — pas trop souvent — de faire des livres, mais qui,

(1) *Critical and Miscellaneous Essays : Jean-Paul Friedrich Richter again.*

en somme, vivait comme les autres hommes. Dans ces œuvres — onze volumes de moyenne épaisseur, trois volumes de lettres jusqu'à présent parus, un nombre assez restreint d'articles pars dans les journaux, — il se retrouve avec ses gaucheries qui sont un gage de sincérité, des fautes de goût que rachète la poésie pénétrante ou le rude humour dont elles sont parfois comme les excroissances, avec son amour ardent pour sa petite patrie helvétique et son instinctive compréhension des problèmes véritablement humains, surtout avec un optimisme inébranlable, bien qu'un peu rogue et pédant à l'occasion, qui est moins l'illusion de la bonté de l'homme que la confiance dans l'efficacité de la vie pour rendre l'homme plus apte à vivre. Et si jamais a été justifiée la parole si banale « que l'écrivain ne meurt pas tout entier », c'est bien à propos de celui-ci, dont les œuvres forment, avec sa personnalité et sa vie, un ensemble si parfaitement homogène.

DEUXIÈME PARTIE

ESSAIS DE DÉFINITIONS SYNTHÉTIQUES

Un jour, Keller raconta ironiquement qu'il s'était transporté sur le champ de bataille de Cappel tout exprès pour constater *de visu* que l'apparition des héros bienheureux aux regards de Zwingle mourant, dans la nouvelle d'*Ursule,* pouvait en effet se déployer entre le Righi et le Pilate (1). Ce propos fantaisiste illustre d'une façon presque symbolique la nature même et le talent complexe de l'écrivain zurichois ; il résume à merveille, en tout cas, les éléments auxquels on peut réduire toute caractéristique un peu complète de son œuvre. Car l'analyse, en dénouant le faisceau que serrait le lien de sa vigoureuse personnalité, aboutit en définitive aux « valeurs » représentées dans cette boutade : l'humour qui marque d'une empreinte particulière, plus facile à percevoir qu'à préciser, la manière dont le monde extérieur réagissait sur Keller, dont s'organisait sa conception de la comédie humaine et l'expression qu'il lui donna ; — l'importance que prend le sens de la vision, le souci de la « chose vue » chez cet écrivain qui commença par être peintre et ne se résigna jamais tout à fait à abandonner la forme d'art la plus directement expressive des sensations visuelles ; — l'imagination la moins docile, cependant, à la simple reproduction de la réalité, la plus impatiente de cette soumission entière à l'objet vers laquelle tendent les réalistes véritables, la fantaisie la plus encline à suivre, à travers champs, à travers bois, quelques-uns des sentiers de mystère et de rêve qu'avait aimés le romantisme allemand ; — les fortes racines enfin par où, malgré l'attirance de l'Allemagne, malgré d'assez longues transplantations en plein milieu germanique, ce citoyen

(1) Cf. W. VI, p. 407. L'anecdote est rapportée par C.-F. Meyer, *Erinnerungen an G. Keller* (*Deutsche Dichtung*, 1er oct. 1890).

d'un canton suisse ne cessa de tenir au sol de son petit pays. Eléments assez hétérogènes, on le voit, et qui rendent malaisée une définition trop simpliste, malaisée aussi l'assignation d'une place précise dans l'histoire de la littérature. Keller fut un Suisse épanoui par l'Allemagne — comme son contemporain et compatriote Amiel fut un Suisse en quelque sorte desséché par elle — et qui sut, lui, combiner avec des particularités éminemment nationales certains principes dont il trouvait, dans la littérature allemande, la révélation ou la sûre confirmation. Il fut un humoriste doué d'une netteté de vision et d'une fermeté de rendu qui l'a souvent fait ranger, à tort selon nous, parmi les francs réalistes; car il s'en distingue, soit précisément par l'intervention de l'humour dans ses procédés d'écriture, soit par ce tour d'imagination qui le classe, à tant d'égards, parmi les romantiques attardés. Il est protégé d'autre part, et par la qualité vraiment littéraire de sa langue, et par la nature supérieure et générale des idées qu'il exprime, contre une classification dédaigneuse qui le mettrait au rang des écrivains purement locaux, satisfaits d'un dialecte comme moyen d'expression, et, comme horizon, d'un minuscule canton de la carte germanique. Nous allons essayer d'étudier ces éléments divers dans l'ordre qui nous semble le plus logique et le plus significatif, et préciser, s'il est possible, ce que représentent, dans l'individualité et l'œuvre de Keller, son « helvétisme », son romantisme, sa qualité d'artiste éminemment visuel, et l'humour enfin, qui est, de toutes ces valeurs particulières, celle à laquelle la critique allemande a le plus généralement réduit la formule même de sa personnalité.

CHAPITRE PREMIER

L'HELVETISME

O mein Heimatland ! o mein Vaterland !
O ma terre natale ! ô ma patrie !
(Premiers vers de la poésie *A ma patrie.*)

On a souvent insisté, et fort justement, sur ce qu'il y a de « suisse » dans la personnalité et l'œuvre de Keller. Un incontestable parfum de terroir s'exhale de ses livres, prose ou vers, de ses lettres et de son individualité même, et donne l'impression que le poète zurichois fut vraiment « de son pays » comme nul peut-être, parmi les écrivains de langue allemande qui ont porté la marque, chanté la vie et l'âme de leur province, et qui ont, dans la littérature romanesque de ce siècle, fait succéder, au fervent cosmopolitisme humanitaire du XVIIIe siècle, le fédéralisme le plus déterminé. Mais cette patrie helvétique, malgré son exiguïté, couvre d'un commun pavillon les différences ethniques et linguistiques les plus notables ; et, avant d'examiner ce qui, chez Keller, correspond et se rattache à des éléments proprement nationaux, il paraît légitime de s'arrêter à des traits antérieurs, en somme, et plus fonciers, ceux où se retrouvent certains caractères de la « petite patrie ». C'est par eux, indépendamment de toute notion helvétique, que G. Keller prend rang parmi les écrivains provinciaux, au même titre qu'Immermann, Freytag, Reuter ou Anzengruber, romanciers respectifs de la Westphalie, de la Silésie, du Mecklenbourg et des Alpes tyroliennes ; c'est par eux qu'il se trouve voisin, à certains égards,

de B. Auerbach et de Scheffel, représentants de la Souabe et du Rhin supérieur, tandis qu'il touche, par d'autres côtés, à Jérémias Gotthelf et à C.-F. Meyer : deux compatriotes, mais qui correspondent, l'un à l'Oberland bernois, l'autre à l'aristocratie municipale des grandes villes de la Suisse allemande. Car la nationalité fédérale n'a point été le creuset impitoyable qui fond et mélange les métaux élémentaires pour en faire un alliage unique et composite ; elle a laissé intacts des principes difficilement réductibles à l'origine, et fait de la Suisse, selon l'expression de Keller lui-même, « un riche tissu de fils entrecroisés, solide et beau comme une louable broderie... ».

I

Fils de paysans du village de Glattfelden, Keller appartenait bien à cette race alemannique dont il évoque le souvenir au début d'*Henri le Vert*, et qui avait, au ve siècle, planté l'épieu de la conquête dans la région septentrionale de la Suisse actuelle, et introduit, avec le droit et les coutumes germaniques, un dialecte allemand dans des districts occupés par des colons romains et des Celtes en assez petit nombre (1). Peu à peu différenciés au point de vue dialec-

(1) Les tribus celtiques de la Suisse, aux premiers siècles de notre ère, se trouvaient désignées par les auteurs grecs et latins de deux noms différents : les Rhètes à l'Est, les Helvètes à l'Ouest. Ceux-ci avaient déjà été repoussées, par les tribus germaniques des Suèves, de la région de la Forêt-Noire. Le mélange ne fut pas aussi fort qu'on pourrait croire entre les Alamans et les Burgundes, leurs voisins en Suisse, qui, issus du même tronc, se trouvaient déjà plus romanisés qu'eux.

« Alamans et Burgundes restèrent différenciés par la langue d'abord, et aussi par la construction des maisons, par le droit, et même dans une certaine mesure par le type ethnique... Le type burgonde s'est conservé fréquemment pur dans la Suisse occidentale, aisément reconnaissable à la taille élancée, aux yeux bleus, aux cheveux blonds et au teint clair..., tandis que dans la Suisse centrale et orientale la stature trapue dénote l'origine alamannique... Les Alamans s'étendent de l'Aar et des contreforts nord du Jura jusqu'à la frontière autrichienne, et du Rhin au Valais : ils confinent aux populations de même race de l'Alsace, de la Forêt-Noire et du Vorarlberg. » Max Wirth. *Statistik der Schweiz*, I, p. 292 sq.

tal (1) et au point de vue politique (2) de leurs voisins les Souabes, les Alamans sont issus du même rameau — un des plus vivaces et des plus vigoureusement caractérisés — du tronc germanique (3). Et il semble que, par delà certaines particularités auxquelles conviendrait plutôt le mot d' « helvétisme », se discernent chez Keller nombre de traits qui répondent surtout à la psychologie héréditaire du groupe ethnique, et non de la combinaison nationale, dont il fait partie.

Il tient d'ailleurs par de secrètes et vivantes fibres à cette région, orientée vers le Rhin plutôt que vers le centre montagneux de la Suisse. Ce sont des chansons « de voisinage » (4) et non d'hostilité patriotique que fredonne sa rêverie, lorsque, s'attardant à écouter « l'haleine lente et fière » du vieux fleuve, il considère en face de lui « son cher pays badois (5) ». A part un très petit nombre d'œuvres, ses nouvelles, qu'elles se trouvent ou non localisées dans un décor expressément désigné, se jouent dans les parties les plus septentrionales de l'Alemannie de la rive gauche; on sent même qu'il a, en dépit de tout son loyalisme de bon Confédéré, une sympathie moins cordiale pour les durs et secs paysans de l'Oberland et des Cantons forestiers que pour la population des vallées ouvertes directement sur le Rhin, où le type de la race s'est conservé plus souple, durci à un moindre degré par la rudesse de la nature, l'avarice du sol et l'étroitesse de l'horizon. Treitschke remarque, à propos d'*Henri le Vert*, que les paysans de Keller, sans donner dans la fadeur faussement idéalisée des pastorales et des idylles champêtres de certains écrivains,

(1) « Ce que nous divisons aujourd'hui en alemannique et en souabe ne formait à l'origine qu'un seul dialecte, car maintenant encore les linéaments essentiels sont les mêmes... » K. Weinhold, *Alemannische Grammatik*, p. 7.

(2) Jusqu'au xve siècle, les Alamans de Suisse comptaient comme Souabes ; la guerre entre le *Schwæbischer Bund* et les Confédérés détermina la distinction nominale.

(3) Baumann, *Schwaben und Alamannen, ihre Herkunft und Identitæt* (*Forschungen zur deutschen Gesch.*, XVI, p. 215). — A. Birlinger, *Ueber die Schwaben und Alemannen* (*Allemannia*, 1873).

(4) *Rhein und Nachbarlieder*.

(5) W. IX, p. 165.

étaient bien différents des frustes personnages de Gotthelf : et rien n'est plus éloigné, en effet, de la droiture ou du bon sens si rèches des plus sympathiques même, parmi les maîtres et les valets du moraliste de Lützelfluh, ni plus voisin au contraire de la bonhomie rustique des *Poésies alemanniques* de Hebel ou de la grâce, trop optimiste peut-être, que les *Récits de la Forêt-Noire* d'Auerbach et certaines œuvres de l'école souabe attribuent à des figures campagnardes. « Les paysans ne se contentent pas, écrit Keller (1), de se promener en connaisseurs, le dimanche, à travers leurs champs fleuris ou mûrissants ; ils font encore des tournées, choisies à bon escient, à travers les taillis, le long des coteaux verdoyants, s'asseoient tantôt sur une colline gracieuse qui domine l'horizon, tantôt sur la lisière d'un bois : ils entonnent leurs chansons et se pénètrent à loisir du spectacle bigarré de la nature... Ils ne manquent jamais de se cueillir un brin de verdure, les jeunes gars aussi bien que les petites vieilles qui recherchent les anciens sentiers de leur jeunesse, et même de vieux cultivateurs dans toute la force de leur activité, lorsqu'ils cheminent par la campagne, coupent volontiers une mince baguette en traversant la forêt, enlèvent toutes les feuilles, à l'exception d'une seule touffe verte... » Comme on voit mal Uli ou Joggeli allant à leurs affaires, ou même à leurs amours, munis de cet humble sceptre de verdure, emblème de je ne sais quelle inconsciente faculté de rêve ! Et à combien d'autres traits ne pressent-on pas, dans l'œuvre de Keller, un coin de psychologie plus particulier aux districts où il est le plus véritablement chez lui !

Cette race souabe-alemannique a toujours été considérée comme une des plus richement douées à la fois et des plus singulières de la Germanie. Au moyen âge déjà, on lui reconnaissait des qualités spéciales de vie intérieure et d'humour, une tournure d'imagination *sui generis*, beaucoup de malice qui ne se trahissait pas toujours au dehors, mais aussi de la grossièreté et de la lourdeur, une sorte de résistance au monde extérieur, des bizarreries d'allures qui contrastaient

(1) W. IV, p. 137.

avec la vivacité et la légèreté des Franconiens (1), spirituels, volages et vantards (2). Une des singularités légendaires de la race, dont la langue a enregistré, d'ailleurs, la constatation populaire dans l'expression de *Schwabenalter*, — la sagesse tardive de l'homme qui n'atteint l'âge de raison qu'après des années passées à jeter sa gourme, — c'est précisément la lenteur du développement complet de l'individu (3), ou plus exactement, à mon sens, une certaine difficulté à s'adapter à la vie, à sortir de l'incertitude ou de l'hostilité, de l'hésitation ou de la révolte que peuvent déterminer, dans un esprit foncièrement idéaliste, les premiers contacts avec la réalité. Car il ne manque pas d'exemples retentissants de précocité pour démentir l'interprétation qui fixe à la quarantaine l'éveil d'une intelligence de Souabe : il s'agit plutôt, si nous considérons le cas de représentants éminents de la race, d'une accommodation tardive, d'une acceptation du présent longtemps différée, d'une incapacité prolongée à soumettre l'in-

(1) Cf. A. Birlinger, *Alemannia, passim. Ein gueter, frommer, grober Schwab* est une expression consacrée et comme une épithète de nature admise par la *Zimmerische Chronik*. Un des signalements les plus amusants qu'on ait donnés des Souabes est celui qu'en a tracé Fr. Th. Vischer, — si représentatif lui-même de l'idiosyncrasie de la race, si « congénial » aussi au caractère de Keller, — dans son roman *Auch Einer*, un des livres les plus singuliers, les plus « souabes » à le bien prendre, de la littérature allemande : « De sang lourd ; impuissants à manifester au dehors leur vie intime. S'imaginent que leurs particularités sont meilleures et plus particulières que celles d'autres subdivisions de la race. S'imaginent avoir le privilège de la *Gemütlichkeit*. Pas de vie sociable, pas de « société », pas de conversation... Une certaine pudeur qui n'est point sans noblesse les retient de livrer à la hâte leur être intime. Sentiment d'indépendance qui se barricade contre les caprices de la mode. — Prompts à la colère. Les formes passent pour de l'affectation. L'absence de formes élevée à la dignité d'un principe. Point blasés. » La contrepartie optimiste de ce jugement serait le Schwabenlied de Schubart :

So herzig, wie die Schwaben,
Gibt's halt nichts weit und breit.
Denn welche Völker haben
So viele Redlichkeit? etc.

(2) A. Birlinger, *Rechtsrheinisches Alemannien*, 1890.

(3) « Le reproche adressé aux Souabes de n'atteindre l'âge de raison qu'à la quarantième année veut être interprété ainsi : ils restent longtemps des « fols », c'est-à-dire que l'ardeur de jeunesse qui les pousse à commettre des folies s'éteint chez eux plus tard que chez d'autres. » Wilser, *Schwaben und Alemannen* (*Alemannia*, XXIII).

dépendance de la personnalité aux lois implicites de la vie pratique. Et il est fort légitime de retrouver en Keller, si long à organiser son existence (1), de signaler chez ses héros de prédilection, à qui la raison vient si tard, un des traits caractéristiques, non point du peuple suisse, mais de la fraction ethnologique dont l'auteur d'*Henri le Vert* était issu.

La sagesse des nations, celle au moins des populations allemandes qui se trouvaient en contact avec les Souabes, a de bonne heure attribué à cette race singulière la spécialité de ce que l'Allemand a appelé précisément les *Schwabenschwænke,* les tours de Souabe. Et il faut dire que les héros de ce folk-lore joyeux n'étaient point étrangers à sa formation, et que leurs voisins n'ont eu qu'à prendre au mot et à développer les inventions plaisantes dont s'avisait l'humour des Souabes eux-mêmes (2). Quoi qu'il en soit, toute une littérature orale et traditionnelle, dont le *Volksbuch* des Schildbourgeois fut, à la fin du XVIe siècle, la rédaction organisée et presque artistique, se gaussa de folies imaginaires ou amplifiées, de traits merveilleux de bêtise ou d'excessive sagesse, avec une fécondité d'invention qui fait honneur aux facultés humoristiques de la race (3). Uhland a tenu à spécifier l'apport des Souabes dans l'édification de cette ville de Schilda, métropole de philistinisme joyeux et de plaisante sottise. N'est-il pas juste qu'on revendique de même, pour Seldwyla, une place dans les mêmes districts ? Il ne s'agit point ici d'influence directe : les propos de la mère Hotz, des petites gens du Rindermarkt de Zurich, des compagnons

(1) « La plaisanterie du Schwabenakter, avec sa tardive sagesse, a un fonds de sérieux... Et nous retrouvons chez Keller la lente maturité, souvent observée, des Souabes ou des Alamans. » ERICH SCHMIDT, *Magazin für Literatur,* 25 mai 1895.

(2) « Une bonne partie des *Schwabenschwænke* est un produit indigène du caractère de l'Allemand du Sud, qui se complaît à la plaisanterie fantastique, même à celle dont il fait lui-même les frais. » *Uhland, Schr. zur Gesch. der Dichtung und Sage,* VIII, p. 616.

(3) « Cette littérature railleuse est surtout abondante vers la frontière Sud, vers la Suisse : elle commence au XVe siècle, vers 1450, et disparaît vers le milieu du XVIe siècle. » A. BIRLINGER, *Rechtsrhein. Alemanien,* p. 324. D'autres traditions populaires ont trouvé leur cristallisation dans les personnages de Till l'Espiègle, du « Klaus Narr », du Pasteur de Kalenberg, de Pierre Leu.

et des garçons de métier, la lecture même des *Volskbücher*, tout cela est de peu de conséquence ; mais ce que nous voudrions qu'on admît, c'est que notre écrivain, qui parfois produit une impression d'immédiateté et de naïveté populaire, illustre en pareil cas, non le caractère « suisse » ni même la bonhomie rusée qu'on attribue aux montagnards des Cantons (1), mais la fertilité et la drôlerie légendaires de la race souabe-alemannique. Ce don d'imaginer des détails psychologiques ou des aventures, des personnages ou des situations qu'on dirait issus de la collaboration inconsciente du peuple et de son invention collective, cette faculté de faire oublier l'homme de lettres, que Dickens et Daudet ont possédée à un degré éminent, Keller lui a dû une bonne partie de son efficacité merveilleuse d'humoriste. Tels de ses bonshommes, tels des épisodes où saillit leur psychologie simple et drôle, ont une saveur directe de création anonyme et populaire. Et même si la bannière rouge à croix blanche n'avait jamais flotté dans le ciel de Keller, ce coin de son œuvre serait encore ce qu'il est.

II

A côté de ces caractères qui nous semblent, chez Keller, révélateurs de la race proprement dite, il en est d'autres, distincts de ceux-là, où il n'y a certainement nul paradoxe à reconnaître des traits plutôt « nationaux ». S'il s'agissait d'un écrivain appartenant à quelque autre pays polyglotte, d'un Belge par exemple ou d'un Autrichien, pareille distinction serait à peu près oiseuse : les indices qui différencieraient d'une manière significative un écrivain bruxellois ou viennois auraient chance d'être absolument inapplicables à un Flamand ou à un Tchèque. On voit mal, en effet, les diverses littératures de la monarchie austro-hongroise sollicitées de révéler un élément commun à chacune d'elles : les écri-

(1) « ....Cet élément de malice qui est propre aux Alamans de la montagne.... » Fr. Th. Vischer, *Altes und Neues, Neue Folge*, p. 61.

vains de l'Autriche allemande ne paraissent ajouter, à leur psychologie d'Allemands du Sud et à leur inspiration purement germanique, aucun trait, aucune note qu'on puisse attribuer à leur condition nationale. On a signalé, de même, l'importance qu'a prise, chez les Belges, la peinture, comme une sorte de dédommagement que se donnait un peuple bilingue incapable d'exprimer rien qui s'adressât à la fois aux deux fragments de la conscience nationale. Enfin, même dans une nation qui possède cette unité de langue si propice à la « nationalisation » d'une littérature, les États-Unis, il n'y a pas bien longtemps que les auteurs se sont avisés d'être des Américains écrivant en anglais, non des épigones des lettres anglaises qui se trouvaient en Amérique ; et malgré certains traits qui semblent cependant particuliers, on peut contester encore l'indépendance littéraire de l'Union après un siècle d'affranchissement politique.

Quoique formée de races disparates que leurs idiomes divers orientent vers des civilisations opposées, la Suisse a atteint une incontestable unité et acquis une sorte de conscience commune que des nations plus homogènes pourraient à bon droit lui envier. A cette nationalité politique, où la longue habitude historique tient lieu de communauté de sang et de langue, il serait exagéré de faire correspondre une littérature proprement nationale, qui pût être, sous la diversité des idiomes, significative et représentative pour la Suisse entière. Keller, en particulier, s'est élevé à plusieurs reprises contre une telle hypothèse. « Je proteste sans cesse, écrit-il en 1880, contre l'idée suivant laquelle il existerait une littérature nationale suisse. Car, malgré tout mon patriotisme, je n'entends point la plaisanterie à ce sujet ; et, si nous voulons arriver à quelque chose, mon avis est que chacun de nous tienne à la grande division linguistique à laquelle il appartient (1). » Rien de plus sage que cette limitation ; et si la devise « Vivons notre vie » a pu séduire quelques esprits férus d'autonomie, il n'en reste pas moins qu'une bonne partie de l'originalité même de la Suisse et de sa tâche intellec-

(1) B. III, p. 458.

tuelle réside dans cette orientation d'une nation unique vers des cultures opposées, et dans la besogne de « médiation » qui s'ensuit.

Cependant, à comparer la littérature de la Suisse française et celle de la Suisse allemande — et il est regrettable que la Suisse italienne n'ait guère de monuments propres à compléter un tel rapprochement, — on discerne, à travers les différences de langue, à travers les diversités afférentes aux divers Cantons (qui sont, comme on sait, des provinces et non des départements), quelques caractères identiques. Et il est légitime d'y attribuer une valeur nationale, puisque la civilisation latine ou germanique ne les implique pas, et que, d'autre part, ils se trouvent reproduits dans les deux groupes principaux de la Confédération. Ces caractères, s'ils ne peuvent suffire à créer une littérature nationale, différencient du moins la littérature de la Suisse romande et celle de la Suisse allemande, des deux puissantes voisines entre lesquelles elles ont si souvent servi de trait d'union ; nous tenterons de les rappeler ici, à propos de Keller chez qui ils se trouvent reproduits avec une netteté particulière : cette recherche pourra nous permettre d'indiquer, chemin faisant, les principales singularités qui donnent à son œuvre un incontestable parfum de terroir et qui constituent, à proprement parler, son « helvétisme ».

La différence la plus profonde qui sépare la littérature suisse de ses voisines, c'est qu'elle a moins volontiers rompu ses attaches avec la vie civique, avec les préoccupations nationales, qu'elle n'a point perdu le contact et le souci de ce qui était l'existence même des Cantons. La persistance de l'autonomie cantonale, la longévité des libertés politiques, la forme même des gouvernements locaux, ont rendu possible, dans l'Helvétie fédéraliste, l'intérêt efficace aux choses publiques que la France vite centralisée, que l'Allemagne longtemps ignorante de toute énergie nationale ne connaissaient guère. Les écrivains de ce pays se sont presque toujours trouvés mêlés de près ou de loin, par leur naissance ou leur profession, soit au gouvernement lui-même, soit à l'action morale que peuvent exercer l'église ou l'école. Même s'ils

restaient simples particuliers, leur condition d'hommes de lettres ne faisait point d'eux les membres d'une caste particulière pour qui la littérature seule était une fin en elle-même. « Le peuple suisse et le peuple français, écrivait déjà le chevalier de Boufflers, ressemblent à deux jardiniers, dont l'un cultive des choux et l'autre des fleurs. » On en pourrait dire autant des deux littératures ; les lettres suisses, hostiles en général aux formes d'art qui n'ont point de rapport avec les préoccupations sociales, sont toutes prêtes, en revanche, à collaborer aux besognes d'instruction morale et civique. Même au XVIIIe siècle, quand la Suisse allemande joua le rôle que l'on sait dans la lutte contre Gottsched et le goût français en Allemagne, et que « les Suisses » aidèrent à une Renaissance où des formules esthétiques se trouvaient surtout en jeu, le souci de l'action avait précédé la spéculation artistique. « Ce qui, à cette époque, délia la langue des Suisses et les poussa à écrire, ce fut d'abord, non point une tendance à l'imitation ou le désir de la gloire littéraire, mais un renouveau d'enthousiasme pour leur patrie et le besoin d'être utiles à leurs concitoyens, d'agir d'une façon salutaire sur la vie civique et morale. Ce ne fut point l'influence d'une école qui, les sollicitant du dehors, fit d'eux des écrivains; mais, déjà saisis et pénétrés de l'idée de leur rôle, ils prirent conseil de tel ou tel modèle étranger, après coup, lorsqu'il s'agit de donner à leur pensée sa forme extérieure (1) ; » et nous voyons en effet Drollinger et Haller, Bodmer et Breitinger préoccupés, à des degrés divers, de la prospérité et de la santé morale de leurs compatriotes, ou de la bonne renommée de leur pays, avant que de se faire les partisans et les défenseurs de l'imagination contre la pure raison, les révélateurs de la littérature anglaise, les initiateurs de la poésie descriptive ; Béat-Louis de Muralt, l'auteur des *Lettres sur les Français et les Anglais*, en dépit de préoccupations qui, de fait, élargissent son horizon jusqu'à un certain pressentiment du futur « cosmopolitisme littéraire », songeait surtout, à l'origine, à proposer les exemples les plus salutaires à ses co-bourgeois de Berne.

(1) Mœrikofer, *Die Schweizerische Literatur des XVIII Jhts.*

Plus tard, quand des écrivains de Genève, à leur tour, exercèrent une influence sociale et intellectuelle qui a fait d'eux des « valeurs » véritablement européennes, un souci d'action morale, dépourvu de tout caractère local, mais qui procédait, à le bien prendre, de cette tendance helvétique à la propagande, distinguait, d'une façon qu'il est inutile de rappeler, les « Sermons laïques » de Rousseau et de Mme de Staël.

Rien de plus différent, d'ailleurs, que le type idéal proposé, expressément ou implicitement, par les littératures de l'ouest de l'Europe ; et ni l'« honnête homme » des lettres françaises, ni l'« Allemand individuel » dont Goethe opposait la parfaite culture au néant de la communauté elle-même, ces fleurs de la vie de société la plus raffinée ou de l'existence solitaire la plus persistante n'ont guère de place dans les préoccupations de la littérature suisse. Elle chercherait plutôt, elle a cherché souvent en Angleterre des modèles à offrir à l'édification de ses nationaux ; mais aux éléments d'énergie et de moralité que le type suffisamment représentatif de Robinson Crusoé incarne avec une incontestable autorité, elle ajouterait le souci de la communauté politique et une ferveur toujours prête à songer au passé de la patrie. Comme si la littérature avait eu conscience des particularités qui font du « lien fédéral » une chose que justifie l'histoire, et non l'ordinaire logique de la nature ou de la race, elle s'est assigné pour tâche, plus souvent qu'en d'autres pays, de rappeler les hauts faits des aïeux. En dehors du drame biblique et de quelques imitations de la tragédie classique, le théâtre séculier du XVIIe siècle représente surtout les gestes glorieux des annales helvétiques, les exploits qui furent vraiment des actes de Confédérés, non point seulement des héroïsmes locaux ou des prouesses cantonales. Et l'on sait à quel point cette tradition s'est perpétuée, et quelle floraison de *Morat*, de *Saint-Jacques*, de *Défenses du Nidwald* a sollicité et sollicite encore le patriotisme des citoyens de la Suisse. Les occasions d'enthousiasme civique offertes par le présent sont plus pacifiques : ce sont les fêtes cantonales ou fédérales de tir ou de chant, devenues plus fréquentes avec la facilité

des communications, et auxquelles la littérature n'a jamais refusé de s'associer. Même des talents plutôt contemplatifs, comme J. M. Usteri, s'accommodent d'écrire, dès 1823, une *Invitation à la grande fête de tir de Berne*. Mais ce sont là solennités exceptionnelles ; en attendant ces jours d'effusion ou d'édification fédérale, il faut vivre, vivre de l'étroite vie resserrée et laborieuse que détermine la configuration, la nature du sol. La rudesse de la terre, la lutte nécessaire contre les éléments, le « salon » remplacé ici, aux heures de délassement, par le cercle ou la coterie, le *Verein* où les deux sexes ne se rassemblent pas, toutes ces causes, et tant d'autres plus insignifiantes, développent chez le Suisse les qualités d'énergie, de franchise et de simplicité, étouffent au contraire le souci de l'élégance et des formes amènes. « Nation peu vaine et mensongère », écrit déjà, en parlant du peuple « Souysse », notre Montaigne, qui avait eu l'avantage de le voir chez lui en un temps où les rapports de l'étranger et de l'indigène n'étaient pas encore de pures relations de touriste à hôtelier. Et les jugements traditionnels sur la franchise rude et fruste des *Aidgenossen* ou des *Citoyens des Cantons* ont mis constamment en lumière cette psychologie persistante du caractère helvétique. Les goûts littéraires sont à l'avenant : le sens du romanesque, de l'art pur, de l'abstraction et de la métaphysique fait défaut à un peuple tourné vers la vie pratique (1), soucieux de vérité et de réalité, désireux de reconnaître, dans ses écrivains, dans les héros qu'ils lui présentent, des citoyens aptes à l'existence politique. Et même aux âges où les littératures européennes s'écartaient le plus du réel, un certain réalisme instinctif subsistait dans le roman ou la poésie de la Suisse.

A défaut du raffinement de pensée et de manières que peut seule donner une vie de société organisée de longue date, l'éducation, la pédagogie, les méthodes les plus propres à perfectionner les cœurs et les esprits, ont occupé d'une façon

(1) Peut-être pourrait-on remarquer que la population cantonale chez qui le sens du rêve paraît le plus développé est le peuple vaudois, que la longue domination bernoise a écarté de ce *self-government* dont jouirent en général les Cantons.

significative la pensée des écrivains et l'attention du public, dans ce pays qui se trouve aujourd'hui, pour la diffusion des lumières, à la tête des nations civilisées. La littérature ayant souci de guider le citoyen, de perpétuer en lui, en quelque sorte, le libre acte volontaire auquel la nationalité suisse doit son origine, elle s'inquiétera de l'homme, de l'enfant, pour susciter en lui cette valeur, cette aptitude à la vie collective, cette *Tüchtigkeit*, désignation presque intraduisible d'un ensemble de vertus qui n'ont pu trouver qu'ici leur emploi et leur sanction à un pareil degré. On perçoit, dans la parole de la plupart des écrivains suisses, une note légèrement doctrinale, parfois un peu pédantesque, le désir, chez ces compatriotes de Pestalozzi, de faire saillir la leçon morale et civique, de dégager l'élément éducatif qui gît au fond d'un récit, de ne point laisser aux lecteurs le soin de démêler ce qu'il peut y avoir d'instructif dans une aventure, mais d'intervenir personnellement, à la façon d'un professeur qui commente un traité de morale en action.

Signaler ce qu'il y a d'helvétique chez Keller, c'est rappeler la nature même de son inspiration, sa conception du rôle de l'écrivain et la sanction que sa vie et son œuvre lui ont donnée, son souci presque constant de présenter à ses compatriotes des thèmes d'édification, de recueillement, de contrition. « Ce qui m'imposait surtout en lui, écrit son confrère zurichois C.-F. Meyer, c'était son attitude vis-à-vis de la patrie : elle était celle d'un génie protecteur ; il se trouvait toujours prêt à l'inquiétude, aux enseignements et aux sermons, aux bons avis, aux gronderies et aux punitions paternelles... » Le hasard l'a fait vivre dans une époque particulièrement significative de l'histoire de la Suisse : fédération mal établie après 1815, sa patrie a dû traverser, pour arriver à l'équilibre de la Constitution de 1848, une ère d'âpres luttes politiques et religieuses, d'anarchie bien souvent et d'incertitude, où Keller prit vaillamment parti pour les idées de progrès. Puis, cette Constitution de 1848, garantie d'une évolution vraiment conforme aux traditions nationales, et qui conciliait excellemment les tendances démocratiques du peuple suisse avec un certain conservatisme cantonal qui

n'était point pour lui déplaire, avec les variétés psychologiques et les diversités de costume, de tempérament et d'allures qu'il supposait (1), il la vit peu à peu s'effriter, céder la place à une organisation moins respectueuse de l'ancienne vie politique des Cantons : et il fit ses réserves au sujet des institutions nouvelles, ses réserves aussi, et surtout, au sujet des nouvelles mœurs que l'universel affaissement de la moralité du vieux monde paraissait introduire même dans la plus ancienne république de l'Europe ; mais il aurait continué de souscrire au vers de Victor Hugo,

La Suisse, dans l'histoire, aura le dernier mot,

dont l'idée ne cessa guère de rester un article de foi de son *Credo* patriotique (2).

Ces aspects de sa pensée de citoyen helvétique, nous les avons vus se refléter dans ses œuvres, depuis les premières poésies suscitées par le Sonderbund et ses avant-coureurs jusqu'à *Martin Salander*, jusqu'à cet irréalisé *Arnold Salander* qui eût complété le *sursum corda* dont il eût fait son testament politique. Il a doté la Suisse allemande d'une poésie qui, munie d'une mélodie du « brave ménétrier » Baumgartner, a été élevée à la dignité de chant national, malgré son caractère plutôt personnel et subjectif. Les réjouissances de la patrie ont trouvé en lui un chantre toujours dispos. La forme idéale qui eût, à son gré, combiné le plus avantageusement les éléments de ferveur patriotique, d'enseignement social et de solidarité que lui semblait comporter une fête fédérale, c'eût été le drame populaire dont il s'est plu à tracer le plan dans un de ses essais (3) : drame « communiste » par excellence, issu, comme la tragédie grecque, et plus que

(1) Voir le discours de Karl dans la *Bannière des Sept Vaillants*.

(2) Un élément particulier de méditation et d'émotion, analogue à celui que l'influence de Feuerbach a mis dans sa conception de la vie, semble avoir parfois pénétré son patriotisme helvétique. Prenant conscience de la notion du périssable qui, latente au fond de toute chose humaine, n'est point absente de la conception de la patrie, il en trouve sa ferveur exaltée, de même que son amour de la vie s'était accru de l'acceptation même de la « mort intégrale ».

(3) *Am Mythenstein*, dans les *Nachgel. Schriften u. Dichtungen*.

l'œuvre d'art rêvée par Wagner, de l'association des enthousiasmes et des énergies d'un peuple entier.

Il y a là tout un côté de son œuvre et de sa signification qu'un étranger ne goûte et ne peut estimer qu'à-demi, et qui, même pour des compatriotes, est frappé d'une certaine caducité, de l'instabilité d'intérêt qui s'attache à la « tendance » passagère, à la prise de parti provisoire. Mais l'helvétisme de Keller se manifeste aussi dans des aspects de son œuvre dont la valeur est plus générale et plus durable : le souci d'être de bon conseil, d'apprendre ou d'insinuer une vérité utile et saine, l'instinct qui lui fait rechercher dans la vie ordinaire la matière habituelle de sa littérature (1). Plus encore que la condition et que les aventures de ses héros, la psychologie de ceux-ci se ressent de l'influence occulte du milieu national. Les meilleurs sont doués au suprême degré de cette *Tüchtigkeit*, de cette préoccupation latente de la vie civique, de ces qualités parfois dormantes en eux, mais qui ne demandent qu'à se réveiller, et qui les rendront aptes à servir la communauté (2). Les conflits des classes sociales, l'un des thèmes favoris de la littérature allemande, jouent un rôle presque nul dans l'œuvre de Keller : et cette harmonie qui fait paraître les petites gens comme des enfants moins fortunés de la même mère, qui attribue aux humbles une part égale du patrimoine d'honneur de la nation, « si elle n'est point toujours une réalité en Suisse, est certainement l'idéal impératif de la nation, l'étoile qui la guide sur la route de l'avenir (3) ». Des indications plus extérieures contribuent à cet accent local indélébile : la place tenue dans ces nouvelles par les fêtes et les solennités collectives, particularités de la

(1) « Je n'ai encore rien produit, écrit-il en 1850 à Vieweg, qui n'ait été suscité par quelque détail de ma vie extérieure ou intérieure », et il aurait pu faire jusqu'à la fin de sa carrière une semblable déclaration.

(2) Il y a comme une sanction « civique », distincte de la sanction purement morale et humaine, à la lumière de laquelle s'éclairent les actions des hommes : on en retrouve la trace dans *Roméo et Juliette au village* même. Un des exemples caractéristiques du motif « civique » est la fin de la poésie *la Fileuse* (W. IX, p. 51), qui commence à la manière des nombreux *Spinnlieder* allemands, et se termine par une allusion, un peu déconcertante pour nous, aux qualités du citoyen.

(3) O. Fässler, *Drei Essais : G. Keller*, p. 17.

vie suisse qui agacent si fort les étrangers ; la manie politiqueuse des personnages ; leur aptitude à s'expatrier avec l'idée du retour, en bons citoyens de ce petit peuple qui, sans posséder de colonies, a, en dehors de ses frontières, une si forte proportion de ses nationaux...

On a récemment signalé, dans l'histoire de la littérature allemande (1), la succession rythmique de « forces » individualistes et de tendances collectivistes, faisant alterner, dans la conscience de la Germanie et dans les œuvres littéraires qui la reflètent, un idéal d'affirmation et de développement individuels, et une notion de solidarité et d'altruisme. « La littérature allemande du XIXe siècle, sans écarter en aucune façon l'individualisme du XVIIIe, trouve sa plus haute inspiration dans le nouvel idéal collectiviste. » Keller fait partie de la génération qui a le plus contribué à affirmer le retour à cet idéal : il a combattu sans relâche les vanités égotistes et l'individualisme injustifié et présomptueux, la fausse originalité et la prétention. Or, n'est-il pas permis de rapprocher cette leçon de modestie et de solidarité, de la signification même du peuple suisse dans l'histoire moderne de l'Europe et de la devise de la Confédération : « Tous pour un ! un pour tous » ?

III

« Dans ce pays-là, on n'est pas artiste », écrivait Sainte-Beuve de la Suisse romande ; et ce jugement s'applique, en somme, au reste de la Confédération. C'est le défaut national de qualités nationales, l'envers même des vertus vaillantes et sûres qui fleurissent, au cours de l'histoire, dans tout le pays. Un poète d'un Canton français demandait dans la préface de son premier recueil, paru en 1823, qu'on ne cherchât dans son livre « qu'un bon Suisse, et non pas un littérateur ». La littérature de la Suisse allemande, où les Dranmor et les Leuthold sont chose exceptionnelle et représentent même une sorte de « déracinement » et d'anomalie, s'accommoderait fort

(1) K. Francke, *Social Forces in German Literature.*

bien, le plus souvent, d'une formule comme celle-là, restreignant la tâche de l'écrivain à son devoir de citoyen. Ici non plus, « on n'est pas artiste » : ni la vie ni les lettres ne connaissent le raffinement des formes, le souci d'une beauté indépendante de l'intention morale ou civique. A moins d'une sorte d'assouplissement et d'épanouissement dus à des influences extérieures, quelque chose de gourmé et de pesant avoisine la candeur et la bonhomie des relations, le sérieux et la sincérité des productions de l'esprit ; dans ce dernier domaine surtout, s'étale ce que Montaigne eût appelé « un pédagogisme » désespérément sec, une moralité tendancieuse dont souffre l'impression artistique. Ou bien c'est le resserrement même de toutes les notions, l'étroitesse d'un horizon satisfait de se trouver en dehors des larges perspectives, qui se révèlent, sans être toujours compensés par des qualités d'humour ou d'exactitude, dans tant de *Kiltabendgeschichten* ou de *Erzœhlungen aus der Schweiz*, dans les récits savoureux et drus de J. Gotthelf lui-même.

Les premières décades qui suivirent la chute de Napoléon semblent avoir été particulièrement ingrates pour la Suisse : entre la fin du XVIIIe siècle et les années voisines de 1848, époques où les grandes villes des Cantons, sollicitées par un contact plus vigoureux avec les cultures des grandes contrées voisines, vécurent d'une vie plus intellectuelle, et où l'Helvétie ne se contenta point d'être géographiquement « au carrefour des nations », une certaine torpeur paraît avoir envahi le cerveau du pays ; et « l'Athènes de la Limmat » n'en était point préservée (1). Keller percevait tout ce qu'il y avait

(1) Cf. *Voyage de Zurich à Zurich*, par « un vieil habitant de cette ville », 1826, p. 34. « Il y a dans ma petite ville beaucoup de coteries, et d'hommes et de femmes, mais il y en a très peu dans lesquelles les deux sexes se trouvent réunis. Celles des femmes datent communément de leur plus tendre enfance, et ne finissent qu'avec la vie. Mais, à l'exception des jours fixes où ces coteries se rassemblent, il est rare qu'on se cherche, qu'on se voie ailleurs, si ce n'est dans les grandes circonstances de la vie.... L'esprit de société ne doit pas être fort commun dans ma petite ville : il ne l'est pas en effet ; mais en revanche, c'est aussi peut-être au défaut de cet esprit de société et du genre de culture que l'on n'obtient guère qu'à la faveur de son influence, qu'il faut attribuer un grand nombre des bonnes qualités qui distinguent mes concitoyens...., une manière de voir et de sentir si ce n'est plus originale, au moins

d'anti-artistique dans les conditions faites à la poésie par la vie helvétique et les traditions moralisantes et utilitaires auxquelles les lettres se pliaient dans son pays. « On est devenu trop prosaïque à certains égards. Voyez plutôt, et surtout, comme on néglige absolument belles-lettres et beaux-arts, par quel abrupt fossé l'on s'isole de l'étranger : l'Allemagne nous est bien supérieure en cette matière, et notre nationalité politique ne souffrirait en aucune façon si nous cherchions des modèles au dehors, dans les pays qui ont le pas sur nous dans l'art et la littérature (1).... »

Et ce que lui-même se trouva tenir de l'Allemagne, ce sont les éléments que comportait le moins son « helvétisme »: soit instinctif besoin de chérir, parmi les reflets de l'âme germanique, les nuances les plus opposées aux couleurs franches et crues de sa petite patrie, soit déploiement naturel, au contact de la pensée allemande, d'un genre de sensibilité et d'imagination que la culture helvétique ne favorisait point, il a surtout identifié sa curiosité des lettres d'outre-Rhin avec la recherche d'un certain romantisme. Ce n'est point à dire

plus variée, plus singulière, plus franche et plus vraie. » Quelques années plus tard, en 1832, Alexandre Dumas (*Impressions de voyage*, *Suisse*, III, 2e chap.) discerne surtout chez les Zurichois « une curiosité naïve qui surprend d'abord, parce qu'on la prend pour de l'indiscrétion ; puis bientôt vous vous apercevez qu'elle prend sa source dans cette bonhomie qui, n'ayant rien à cacher aux autres, n'admet pas que les autres puissent avoir des secrets pour vous ». La même année, Louis Bœrne s'impatiente contre le quiétisme bourgeois de la Suisse allemande (*Lettres de Suisse* dans les *Œuvres posthumes*, extraits traduits dans la *Bibl. universelle et Revue Suisse*, fév. 1898) : « 28 juillet 1832. De terribles gens que ces Suisses ! Les plus incroyables Philistins ! Ils ne savent rien de l'étranger et ne s'en font aucun souci, ni de la littérature ni de la politique. Ils ne lisent rien d'autre que leur *Schweizer Bote*.... Dans les feuilles suisses, vous ne trouvez rien de l'Allemagne.... » « 14 septembre.... Aarau est un endroit terriblement ennuyeux, encore pire que Zurich.... Non ! des Philistins pareils aux Suisses, il n'y en a plus !.... Des Suisses suffiraient à faire de Londres et de Paris une petite ville, et maintenant représentez-vous un peu des Suisses dans une petite ville ! » On est loin de la cité intellectuelle qui attirait, au siècle précédent, les Wieland et les Klopstock, où Bodmer, Breitinger et Gessner étaient entourés d'une sorte de cour de gens d'esprit, et d'où E. de Kleist pouvait écrire à Gleim (nov. 1752) : « Tandis que dans la grande ville de Berlin on ne trouve que trois ou quatre gens de génie et de goût, on en rencontre dans le petit Zurich plus de vingt à trente... ! »

(1) B. I, p. 429.

que son œuvre se trouve exempte des défauts où nous avons vu le revers des qualités nationales, la manie pédagogique en littérature, un certain exclusivisme vis-à-vis de l'étranger, des rudesses et des grossièretés. Des nouvelles comme le *Jour de vote* (1) ont une saveur déplaisante de catéchisme civique et méritent peu de survivre aux préoccupations temporaires de la politique. D'étranges fautes de goût déparent ses inventions (2). Ses personnages ont hérité de quelques-uns des traits fâcheux qu'on attribue au peuple suisse, car ils sont prompts aux coups et aux gros mots (3). La « question d'argent », connexe, dans presque tous ses récits, des aventures psychologiques des héros, rappelle à la fois, et le rôle qu'elle joua dans l'existence même de l'auteur, et celui qu'elle passe pour tenir dans les préoccupations des citoyens de la libre Helvétie :

> Il en sort des soldats fidèles, des cœurs francs ;
> Mais elle aime un peu trop les écus de cinq francs,

a dit un poète génevois en parlant de la nation à laquelle il appartenait.

Mais pourquoi se formaliser de ces détails ? Ils sont comme une garantie de sincérité chez l'écrivain, et servent à donner à ses peintures et à ses portraits cette touche de cou-

(1) *Nachgel. Schr. und Dicht.* Cette « histoire fédérale » parut en 1886 dans le *Volkskalender* d'Auerbach, où la première page en est ornée d'une figure allégorique, appuyée sur l'écusson helvétique, une *Proclamation* à la main, un aigle des Alpes à son côté.

(2) Je ne dirai pas que ses personnages, en général, « boivent comme des Suisses » ; mais ils manquent à l'occasion de tempérance : même Mme Gertrude Glor de Schwanau *trank ein kleines Spitzchen.* Les détails de cuisine contenus dans *Henri le Vert* ont choqué Camille Selden, le premier critique français qui ait rendu compte de ce livre. Beaucoup de fautes de goût qu'on a reprochées à Keller sont surtout des ébats intempestifs de l'humour. Mais que dire de l'apologue « néronien » raconté par Reinhart à Lucie de l'*Epigramme* ? et de Martin Salander qui (p. 248) se brosse les cheveux avec les brosses de ses employés ? et de Wonnebold faisant revêtir à Béatrice les vêtements de sa feue mère ?

(3) Dans presque chaque récit des *Gens de Seldwyla*, il y a une scène de pugilat improvisé. On se traite, au moins une fois, d'âne, de chien et de veau dans une bonne moitié des œuvres de Keller.

leur où se reconnait précisément le terroir ; l'accent local comporte de ces solécismes, qui ne paraissent tels qu'aux lecteurs du dehors. C'est le grain un peu grossier d'une bonne et vaillante étoffe, de trame serrée et résistante, d'une étoffe que l'ouvrier a su, d'ailleurs, orner des dessins les plus gracieux et les plus fantaisistes.

CHAPITRE II

LE ROMANTISME

Pourquoi donc as-tu pris ainsi plaisir
A imaginer et à aimer des formes irréelles ?
La Mort et le Poète. W. X, p. 112.

I

« Ce n'est point le romantisme systématique de la réaction que j'entends, ni les sanglantes horreurs des romantiques français, et pas davantage le subjectivisme et l'ironie d'une partie de l'école : je songe seulement à ce romantisme en soi, innocent et propret, qui s'est manifesté dans les plus aimables aspects de l'école allemande, dans l'*Octavien* et d'autres poèmes de Tieck, dans *Henri d'Ofterdingen*, dans les plus claires pages d'Arnim, dans quelques contes fantastiques de Brentano et dans les *Ballades* et les *Romances* d'Uhland... » Keller commençait par ces restrictions une « fantaisie » qui, intitulée le *Romantisme et le temps présent,* proclamait la « poésie élémentaire » et le pittoresque du mouvement révolutionnaire dont il venait de voir, à Heidelberg, quelques épisodes (1). Il est utile de faire des réserves du même genre au sujet des rapports de Keller avec la période de la littérature allemande qui, sous le nom de romantisme, a accueilli et encadré des manifestations diverses et parfois contradictoires. Rapports de sympathie, de « congénialité », de filiation à certains égards, en vertu desquels G. Keller est certainement un romantique attardé et mitigé, au même titre

(1) B. I, p. 455.

qu'un grand nombre d'écrivains allemands de ce siècle, et qui contredisent l'épithète de *réaliste* que certains historiens de la littérature lui ont attribuée avec trop peu de restrictions ; — rapports plus lointains, d'autre part, et moins strictement littéraires, qui font de ce Zurichois, de ce Suisse épanoui par l'Allemagne, mais par une Allemagne plutôt idéale et « romantisée », un débiteur indirect du mouvement romantique. L'évolution continue des doctrines, ce perpétuel enfantement de formes littéraires qui souvent dévorent les mères dont elles naquirent, se manifeste particulièrement à propos du romantisme : Keller peut être placé parmi ses héritiers insoumis, au même titre, sinon au même rang, que Heine, Immermann et Platen, qui, procédant à quelque degré du mouvement romantique, contribuèrent à ruiner la doctrine à laquelle ils devaient tant eux-mêmes.

Encore faut-il distinguer, dans cet héritage. Il va sans dire que « le romantisme systématique de la réaction », comme l'appelle Keller, le regret du passé féodal, la nostalgie d'aspects abolis et lointains de la civilisation et de la vie sociale ne pouvait être qu'antipathique à ce républicain hostile à tout obscurantisme et à toute tyrannie. Des rêveries rétrogrades comme celles qu'a suscitées le dégoût du présent chez certains mystiques de l'école n'ont jamais hanté sa pensée : trop franche et trop allègre était chez lui l'acceptation des lois et des nécessités du progrès, la conscience d'une poésie latente que des yeux attentifs peuvent surprendre sous toutes les manifestations de la vie. On a fort justement attribué (1) une valeur symbolique à la réponse adressée par Keller à J. Kerner déplorant la laideur des chemins de fer, regrettant le calme des paysages qu'un passage de train ne venait point troubler : le jeune poète, « combattant cet effroi morbide devant la vie moderne et défendant jusqu'au bout la monétisation poétique du temps présent », magnifiait la splendeur des éléments asservis, et disait la beauté d'un ballon dirigeable sillonnant les airs au-dessus de la mer

(1) O. F. Walzel, *Introduction* au *Chamisso* de la collection Kürschner, p. CIX, fait cette remarque à l'occasion du *Dampfross*, où l'auteur de *Schlemihl*, dès 1830, prenait parti, quoique poète, pour la prosaïque locomotive.

abandonnée et déserte (1). Et, si l'*Henri d'Ofterdingen* se trouve au nombre des œuvres énumérées par la citation que nous avons donnée plus haut, c'est moins, sans doute, à cause du mysticisme qui pénètre le roman de Novalis, que pour l'ingénuité et la fraîcheur qui y respirent, pour la cordialité qui y sympathise avec l'âme populaire et avec les manifestations élémentaires de la nature.

L'ironie romantique, affirmation démesurée de la supériorité du *moi*, témoignage trop absolu et trop logique que se donne l'esprit souverain de sa suprématie sur le monde, se trouve également rangé parmi les aspects du romantisme qui semblent répugner à Keller. Il n'y a point d'exemple, dans son œuvre, du procédé ironiste par lequel Fr. Schlegel ou Brentano, prétendant être au-dessus de leur œuvre, « jouent » avec elle, la déforment arbitrairement, démontrent qu'ils n'en sont pas dupes et se gardent d'y croire. Même dans les fantaisies les plus romantiques d'inspiration et les plus libres d'allures de Keller, le conte du *Petit chat Spiegel* (2), les rêves d'*Henri le Vert*, les récits légendaires épars dans son œuvre, nous trouvons, en somme, à défaut d'une vérité à démontrer ou d'un symbole à illustrer, « le sérieux de la chose racontée » que prétendaient abolir les plus conséquents parmi les romantiques. Et, de même, quand on parle du romantisme de Keller, il ne saurait être ques-

(1) *Poésies* de 1846, p. 294. La prophétie de Keller est bien optimiste : il aperçoit « peut-être dans cinquante ans » le ballon dirigeable franchissant les espaces. Remarquez qu'au point de vue de la beauté des formes, l'aéronef se prête mieux à l'émotion des poètes « progressistes » que le chemin de fer, auquel on ne peut guère attribuer que la poésie de la vitesse et des distances supprimées : Cf. Tennyson, qui dans *Locksley Hall* rapporte semblablement à l'image du navire aérien la notion de la beauté que peut comporter le machinisme.

(2) Treitschke, dans un article d'ailleurs fort sympathique, avait cru reconnaître dans ce conte une résurrection de l'ironie romantique. « Voici renaître, écrivait-il, l'humour vide d'idées de l'ancien romantisme, — cet humour creux qui ne se contente pas de purifier la poésie de toute intention utilitaire déplacée, mais qui voudrait aussi bannir de l'art les intentions artistiques — cette raillerie à laquelle manque le point d'appui de l'idée et du sérieux. » Plus tard, le grand historien, mieux avisé, regretta d'avoir assimilé la fantaisie de Spiegel à l'arbitraire ironie des conteurs romantiques. Cf. Liesegang, Avant-propos du 4e vol. des *Histor. und polit. Aufsætze* de Treitschke.

tion du lyrisme débordant qui nous parait en France un des legs les plus manifestes de l'école, ni du sombre fatalisme qui triompha dans le *Schicksalsdrama* du commencement du siècle, ni d'une tendance, marquée chez les plus poétiquement doués des romantiques allemands, à suggérer des états d'âme par l'élément musical des vers et sans le médium de l'idée. C'est ailleurs que réside le romantisme de Keller, et il est bien conforme à sa forte santé d'intelligence et de caractère de distinguer les manifestations extrêmes de la doctrine romantique, les excroissances singulières et morbides, de ce qu'il appelle, non sans quelque sophisme, « le romantisme en soi », qui n'est, en définitive, que la somme des notions acceptables et assimilables à son tempérament. Ces aspects du romantisme que nous retrouvons dans l'inspiration de Keller consistent surtout dans l'orientation de la fantaisie vers certains motifs mystérieux, fantasques, parfois suprasensibles, dans une façon particulière d'organiser ou de concevoir événements ou personnages, dans l'instinct qui accueille volontiers certains « thèmes » moraux favoris du romantisme allemand. Et il ne s'agit pas tant ici de conclure à une influence où il peut n'y avoir qu'une rencontre, que de ranger sous la rubrique la plus significative tout un côté de l'activité créative de l'écrivain.

L'initiation à un monde de mystère différent du sensible échappant au jeu ordinaire de la perception, cette éducation élémentaire qu'ont reçue les années enfantines de tant d'écrivains n'a point manqué à Keller. Le rôle que joua pour Heine la petite Josepha, la fille du bourreau, et pour beaucoup de futurs poètes une vieille servante ou une voisine chenue, la mère Hotz, la Frau Margret d'*Henri le Vert*, le tint auprès du garçonnet du Rindermarkt : elle lui révélait à sa façon, en dehors du monde sensible que ses yeux étaient si attentifs à découvrir, toute une vie occulte que le commun ne soupçonne point, une sorte de « quatrième dimension » mystérieuse que paraissaient garantir, pour le petit garçon, les vieilleries bizarres et le bric-à-brac hétérogène de sa boutique. Plus tard, les jeux de l'enfant marquent je ne sais quel désir de ne pas s'en tenir au réel ; semblable à Justinus

Kerner créant des homuncules dont il dirigeait les destinées, à Novalis imaginant les aventures des génies de la Terre, de l'Eau et de l'Air, Keller idéalise tant qu'il peut les humbles distractions que lui permet la mince aisance de sa mère. Mais c'est par la littérature que se confirme et se précise cette tendance à aller au-delà des simples contingences, à chercher dans les phénomènes de la vie et de la nature une sorte de signification supérieure aux réalités visibles (1).

« Je relis tous les ans, écrit Keller en 1849, au moins l'un des représentants du romantisme (2) » ; et cette remarque, faite au seuil de la maturité, témoigne bien de l'importance qu'ont eue, pour le développement de son esprit, les écrivains d'une école que ses opinions politiques et religieuses lui commandaient, d'autre part, de réprouver. A l'âge de quinze ans, et jusque vers 1837, il semble avoir été séduit par le tragique énorme et grotesque, les histoires de brigands et d'incendiaires, qui sont comme un degré vulgaire, *ad usum populi*, du romantisme : parallèlement à ses tentatives et à ses déboires dans le domaine de la peinture, ses premiers essais littéraires, dont Baechtold communique l'analyse et des extraits (3), sont des récits de sanglants et horrifiques mystères, où il exagérait certaines tendances des romans et des poésies qui servaient de modèles à son inexpérience. Puis cette fièvre s'apaise; moins de sang et moins de cris. La lecture de Gœthe, semble-t-il, lui enseigne ou lui aide à comprendre la beauté de toute manifestation de la vie dont se perçoivent les causes et les rapports avec ce qui l'avoisine, et ce qu'il y a d'extravagant et d'arbitraire dans ses imaginations s'atténue et s'assagit. C'est dans la profession de peintre, dans l'enthousiasme du paysagiste, dans la séduction dont le leurre Munich, ville sainte de l'art allemand

(1) Cf. W. I, p. 97 et suiv.

(2) Dans la « fantaisie » citée plus haut, *le Romantisme et le temps présent*, B. I, p. 455.

(3) B. I, p. 71. Parmi les lectures dont témoignent ses cahiers de 1836 et 1837 : des romances et ballades de Heine et de W. Müller; Fr. Krug von Nidda avec son *Heinrich der Eiserne*, *Norddeutscher Heldengesang in zwölf Romanzen* ; Fouqué ; en 1838, il lit Hauff, et les drames de Victor Hugo, parmi lesquels *Lucrèce Borgia* lui semble déjà trop mélodramatique.

à cette époque, que se réfugie ce qu'il y a, pour ainsi dire, de transcendantal en lui. Lorsqu'il est de retour à Zurich, incertain et mélancolique, Jean-Paul fournit la pâture qui convient à son imagination, — et beaucoup moins le Jean-Paul observateur et peintre des ridicules et des mesquineries germaniques, habitant d'un canton limité d'une Allemagne morcelée, que l'idéaliste fervent et le cœur immense et sans cesse vibrant. Chamisso et Hoffmann, à la même époque, le réconfortent, autant par les aventures de leur destinée que par le charme de leurs œuvres. Le plan d'un récit, dont le commencement seul fut rédigé, rappelle les nouvelles de Tieck. Et, s'il est vrai que des préoccupations locales s'expriment dans ses premières poésies, c'est d'Allemagne, en revanche, que venait ce « cri d'appel du temps » qui l'éveillait à la vie poétique ; c'est d'Allemagne que tous les réfugiés et les révolutionnaires apportaient je ne sais quel prestige et quelle auréole de romantisme, Follen, le *Burschenkaiser* de la Wartbourg, Freiligrath, qui échangeait avec Keller la rédaction des songes de ses nuits, et tous les plus naïfs et les plus sincères parmi ces ardents partisans des libertés allemandes.

Qu'on nous pardonne ces indications éparses ; il est difficile, vu le petit nombre de témoignages précis dont s'éclaire cette période de la vie de Keller, de les grouper en un corps d'arguments bien homogène. Ce qui nous semble certain, c'est que l'Allemagne et le romantisme formèrent, au gré du jeune citoyen hélvétique, une combinaison confuse et séduisante d'éléments analogues, la confirmation et l'encouragement de certaines tendances qui se heurtaient, au contraire, aux dispositions plus pratiques, plus sobres et plus sèches de ses compatriotes. Des fils plus soyeux et plus souples se tissèrent dans la trame un peu rèche et fruste dont nous retrouvons la solidité chez Pestalozzi, la rudesse dans Gotthelf, et qui fut agrémentée, chez C.-F. Meyer, d'éléments fournis plutôt par la culture romane, comme aussi, sans doute, chez Leuthold. Pour Keller, ces « valeurs » étrangères n'avaient rien que de germanique, de doublement germanique même, s'il est vrai que le romantisme ait été,

dans la littérature de l'Allemagne moderne, le mouvement le plus conforme à l'âme profonde de la race.

Quoi qu'il en soit, c'est beaucoup moins la vie allemande elle-même qu'un mirage de l'Allemagne, la culture germanique aperçue à travers les livres préférés, qui fit franchir encore, en 1848, et pour longtemps cette fois, la frontière allemande à Keller. Lorsqu'il avait traversé le lac de Constance en 1840, ç'avait été en quête de l'apprentissage artistique, des moyens de transformer en gagne-pain sa vocation de paysagiste ; son pèlerinage de 1848 avait de plus hautes ambitions. Sous le prétexte de se préparer par quelques mois d'études à un voyage en Orient, il allait en réalité vers les sources de large culture, de spiritualisme enthousiaste et de poésie vraie auxquelles se sont abreuvés les plus fervents de sa génération ; il prenait le chemin d'une Allemagne idéale qu'ont cherchée tant d'autres hommes du siècle, tant de Français, entre 1813 et 1840, qui empruntaient à l'âme d'Outre-Rhin une part de sa foi esthétique et morale ou de son *Credo* politique (1). En 1848, le charme était rompu, pour le public français, de la chanson à laquelle il avait volontiers prêté l'oreille ; le Rhin était redevenu une frontière. Il était encore, pour le Zurichois ambitieux de culture, un fossé facile à franchir.

« Derrière les berges silencieuses et noires, écrivait Henri le Vert en songeant à l'instant où il allait traverser le fleuve (2), s'étendaient tous les districts allemands avec leurs noms harmonieux, où étaient nés tous les poètes, chacun doué de son chant à lui, son chant magnifique et semblable à nul autre ; et toutes ces voix paraissent plutôt exprimer la richesse et la profondeur de tout un monde que d'un peuple unique... Mais tout ce qu'il s'imaginait, sous ce nom d'Allemagne, était pénétré d'un parfum romantique. Dans son esprit vivait une Allemagne poétique et idéale, l'Allemagne même que ce pays s'imaginait, espérait être. L'image de l'Allemagne qu'il avait de préférence admise dans l'intimité

(1) Cf. J. Texte, *Les origines de l'influence allemande* (*Rev. d'hist. litt. de la France*, 1898).

(2) Premier *Henri le Vert*, I, p. 55.

de sa sympathie, c'était celle que réalisaient ses écrivains, et qui, grâce à eux, passait les frontières... Et, de la vie germanique, il avait confondu, en un complexe tissu, toutes les trames et toutes les nuances, sans rien savoir, sans rien comprendre de l'opposition naturelle des choses entre elles. Le rationalisme donnait la main au caprice romantique ; le pathétique de Schiller et l'humour britannique, la religiosité de Jean-Paul et l'espièglerie de Heine scintillaient, pêle-mêle, comme les écailles changeantes d'une peau de serpent; Henri gardait en sa mémoire les formules d'incantation de toutes ces tendances, et, dans son enthousiasme d'y être initié, il considérait la contrée qui s'ouvrait devant lui comme un antique jardin de féerie où son errance allait trouver accueil, où il allait pouvoir découvrir, à l'aide de ces mots magiques, les plus inestimables trésors, qu'ensuite il rapporterait dans ses montagnes (1).... »

C'est par toute cette idéologie enthousiaste, cette sentimentalité poétique dont il avait aimé le reflet dans les livres et les hommes qui venaient d'Allemagne, que G. Keller fut véritablement un Suisse épanoui par le romantisme allemand. Il semble qu'il ait éprouvé quelques déceptions dans le pays même dont il avait écouté avec un tel ravissement les voix multiples : c'était un écho attardé qui l'avait charmé, et son séjour en Allemagne, à Berlin surtout, dut lui révéler qu'il s'était épris, en somme, d'une Germanie surtout idéale, déjà irréelle peut-être et qui n'existait plus que dans les livres, et que c'était un portrait légèrement suranné, non une réalité en pleine vie actuelle, qu'il avait voulu, comme il disait, baiser sur les lèvres.

II.

Ce qu'il y a de romantique dans l'œuvre de Keller est plus aisé à éprouver qu'à définir. C'est une orientation propre

(1) Notez que, une quarantaine d'années auparavant, c'était le romantisme allemand qui trouvait au contraire dans la Suisse un modèle digne d'être imité. « La Suisse, écrivait A. Schlegel en 1808, est un fragment resté immobile de la vieille Allemagne, un miroir de ce que nous devrions être. »

de la faculté imaginative, l'instinctive recherche et la mise en valeur de certains motifs, une tournure particulière donnée à la fiction racontée et au choix des détails, une couleur spéciale de la figuration et du décor. La plupart des personnages qu'il met en scène et des événements qui leur adviennent ont beau ne guère sortir d'un cycle assez moyen de gens et de circonstances, ils se distinguent, le plus souvent, par une valeur d'exception dont un réaliste aurait horreur. Les épithètes de *singulier* et de *bizarre* sont celles auxquelles l'auteur lui-même a le plus souvent recours pour qualifier ses héros et les scènes qu'il leur fait jouer (1). Les originaux, dont Tieck et Hoffmann avaient fait un si large usage, sont les acteurs et les comparses préférés de Keller; il leur garde un coin d'indulgence tout à fait caractérisque, les munit d'ailleurs, presque toujours, d'un lest assez pesant de moralité pour qu'ils ne soient point trop désemparés par les événements auxquels il les soumet. Et l'originalité des circonstances n'est pas inférieure à celle des caractères ou des silhouettes. Ce que B. Auerbach relevait dans toutes les œuvres de son ami et qu'il appelait « une certaine violence dans la substruction » de l'intrigue, ou « l'arbitraire dans l'invention, et surtout dans le dénouement de la donnée (2) », la bizarrerie des rencontres, la singularité des coïncidences, l'invraisemblable parallélisme de motifs identiques, toute cette combinaison d'événements et d'incidents rappelle fort la libre façon dont les conteurs romantiques en usaient avec l'affabulation de leurs récits. Rien de décevant comme l'œuvre de Keller pour quiconque y cherche, sur la foi de l'étiquette de *réaliste* que tant d'historiens de la littérature lui ont octroyée, le simple reflet des événements humains ; et on a eu beau jeu à lui reprocher de pétrir trop à sa guise la glaise de ses figurines, d'en combiner les lignes suivant des règles arbitraires que la vie n'offre pas. Et quelle apparence

(1) *Sonderbare Abfælsel ; das sonderbare Erlebnis ; die seltsame Verhandlung ; die seltsamste Kæuzin von der Welt ; die wunderliche Grossmutter ; die seltsame Person*, etc.

(2) *Deutsche Rundschau*, 1875, vol. IV ; *Briefe an J. Auerbach*, 15 mars 1875, etc.

y a-t-il, en effet, qu'Henri Lee, errant par les chemins, se soit égaré précisément dans le domaine d'un comte, jadis son compagnon de voyage, et qui avait acheté incognito tous ses essais de peinture ? Quelle inadmissible convergence de destinées lui fait joindre, au moment où il rentre dans sa patrie, le cortège qui accompagne sa mère au champ des morts ? Quel jeu de la nature, quelle intention de la destinée a donné, à des lieues, à des années de distance, la même expression de colère à Nettchen et à la petite amie d'enfance de Wenzel Strapinski, a mis au doigt d'une Italienne que courtise Hansli Gyr une bague de fiancée pareille à celle que lui-même a glissée à la main d'Ursule ? Il serait facile de prolonger cette enquête, de signaler, à peu près dans chacune des œuvres de Keller, de ces *postulats* inadmissibles pour un bon sens exigeant de strictes vraisemblances, n'admettant point que le poète puisse se comporter, vis-à-vis des destinées qu'il met en scène, comme une Providence qui dispose du possible et de l'impossible, et que le miracle même n'effraie pas. En réalité, la véritable action étant le plus souvent, pour Keller, dans l'âme de ses personnages, ces contingences exceptionnelles n'ont qu'une importance secondaire, et favorisent le cours des événements sans le déterminer ; et d'ailleurs, aux yeux du lecteur, tant de vraisemblance émane des détails de description matérielle qui accompagnent ces épisodes peu admissibles en eux-mêmes, que ceux-ci en reçoivent une sorte de garantie.

L'écart romantique entre l'œuvre de Keller et la vie courante va d'ailleurs jusqu'à comporter, sinon une intervention de puissances supra-sensibles dans la destinée humaine, du moins une part faite au merveilleux, en marge du cours ordinaire des choses, et une préoccupation de ce « troisième monde » qui joue un si grand rôle dans la littérature allemande du commencement du siècle. De même que Heine, « élève docile de la chanson populaire, ne pouvait se passer, dans la poésie, des bons et des mauvais démons, des esprits issus de la féconde imagination du peuple, et reconnaissait que cette animation des choses inanimées témoignait d'une intuition vivace, d'une fervente sympathie que les plus mini-

mes objets de la vie ne rebutent point (1) », Keller fait à sa manière, dans son œuvre, la part du merveilleux romantique. Pour ne rien dire des *Sept Légendes*, où des interventions extra-naturelles étaient exigées par le sujet lui-même (2), ou du conte fantastique *Spiegel*, dont le héros appartient, comme le chat Hiddigeigei de Scheffel, à la lignée des sages matous qu'avaient affectionnés Tieck et Hoffmann, bien des motifs, bien des détails apportent, dans les récits les plus « raisonnables », une note atténuée de mystère, ou l'évocation d'une « quatrième dimension » à laquelle l'auteur ne croit pas, mais dont la beauté voilée lui semble propre à orner d'une touche fantastique ses tableaux si intensivement humains et terrestres. Des pressentiments et des songes semblent avertir ses personnages de leurs destinées ; les rêves d'Henri Lee, avec leur symbolisme démesuré, encombrent même d'une longueur fâcheuse la dernière partie du roman autobiographique. Les objets, par instants, s'animent et semblent vivre d'une vie soudain révélée : non point les choses énormes et puissantes, comme dans l'œuvre d'un de nos écrivains qui est, lui aussi, un romantique impénitent, mais les objets familiers, les humbles témoins de notre existence quotidienne. La pendule du petit fonctionnaire grincheux est tout heureuse de profiter de son absence pour battre à l'aise son tictac (3). La lessive dans le jardin d'Albertus Zwiehan se démène à l'envi sous le vent, comme si des esprits hantaient ces linges blancs (4). Le drapeau de la Confédération, dans les *Sept Vaillants*, s'amuse à faire mille tours de sa façon, au-dessus du pavillon d'honneur, et se permet huit jours durant toutes les fantaisies dont un drapeau peut s'aviser (5). Lorsqu'on enterre la mère Weidelich, le vent pousse, par-dessus le cercueil et la tête des gens, des feuilles mortes,

(1) E. Elster.

(2) On a d'ailleurs rangé les *Sept Légendes* parmi les « récits épiques à sujet médiéval » les plus conformes à la signification attribuée, au mot « romantique », par A. W. Schlegel lui-même. Cf. E. Grisebach, *Das Gœthesche Zeitalter der deutschen Dichtung*.

(3) W. II, p. 133.

(4) W. II, p. 109.

(5) W. VI, p. 312.

« qui bruissaient et dansaient, en avant du cortège, aussi allègrement que si elles avaient été vivantes, et pressées d'annoncer qu'une âme était défunte (1) ». C'est, il me semble, à cette catégorie de « merveilleux » réduit qu'on pourrait rattacher les descriptions, si fréquentes chez Keller et si heureuses, de menus objets significatifs d'un milieu ou de l'âme même de leur propriétaire, les détails de *Kleinmalerei* qui ne répondent point simplement à un besoin de description ou à une nécessité d'inventaire, mais qui signifient en eux-mêmes une notion, une idée, comme si les objets décrits avaient, eux aussi, une âme obscure. Les romantiques, on l'a remarqué, usaient volontiers de ce procédé, et Brentano en particulier y excellait.

Il faut noter qu'en face des phénomènes de la nature, l'émotion de Keller ne suit pas la tradition romantique. Elle ne va point jusqu'à personnifier les forces élémentaires et jusqu'à attribuer la voix de la forêt, la brutalité de l'inondation, la rouge splendeur de l'incendie à des êtres inconnus, à des génies bienfaisants ou néfastes dont l'obscure entité se révèle parfois. La poésie de la nature, dans Keller, se rapproche bien plus du panthéisme de Gœthe que de l'anthropomorphisme mystérieux de Tieck ou de Brentano (2). Keller aime en revanche à imaginer une sourde et merveilleuse essence au fond de phénomènes qui concernent la destinée humaine, à laisser pressentir la valeur métaphysique, supérieure à l'immédiate contingence, qui gît sous telles manifestations de la vie. La visite d'Henri Lee à sa grand'mère fait surgir, avec une singulière discrétion de moyens, l'énigme des générations perpétuellement renou-

(1) W. VIII, p. 325.

(2) Le vin, tel que le chante Keller dans l'*Idylle d'incendie* et d'autres pièces des *Poésies*, acquiert pourtant une valeur métaphysique singulière, qui éloigne ces « vers à boire » de l'ordinaire inspiration bachique, et les rapproche bien davantage de poèmes tels que la chanson de Klingsohr dans *Henri d'Ofterdingen :*

Auf grünen Bergen wird geboren
Der Gott, der uns den Himmel bringt, etc.

Les seules figures qui hantent les éléments sont, dans quelques poésies, des sirènes (*Nuit d'hiver, la Sirène dans la Source*, etc.).

velées, continuant vers un but obscur la marche de l'humanité. Le mystère des races qui n'ont point d'histoire pour nous, dont le passé est à nos yeux lettre close, est évoqué dans la seconde aventure de *Don Correa*. La vertu du sourire, gage d'équilibre intérieur et de bon accord avec l'ensemble des choses, joue le rôle que l'on sait dans l'*Epigramme* et dans le *Rire perdu*. On a considéré, sans trop de paradoxe, la première rédaction d'*Henri le Vert* comme une façon de cantique des cantiques à la gloire des indéfinissables attaches qui lient le fils et la mère. Il y a ainsi, dans l'œuvre de Keller, un certain nombre de notions qui sont, non point personnifiées, mais révélées à demi, avec une sorte de charme mystique que le romantisme fervent d'un Novalis ou d'un Shelley n'eût point réprouvé. Le *peuple* lui-même, malgré la netteté du trait dès qu'il s'agit de mettre sur pied les individus, tend par endroits à devenir la force mystérieuse et obscurément consciente que le romantisme a certainement contribué à faire concevoir sous cet aspect.

Quant aux détails d'écriture, aux motifs et aux épisodes qui rattachent à la tradition romantique tout un coin de l'œuvre de Keller, ils sont innombrables ; et il serait possible de trouver, pour un très grand nombre de pages, — et en n'exceptant guère que les œuvres foncièrement helvétiques, la *Bannière des Sept Vaillants*, *Martin Salander* et les deux histoires rééditées dans le recueil posthume (1), — des analogues dans les romans et les nouvelles des romantiques allemands. Il y aurait une injustice évidente à voir des plagiats ou des réminiscences dans ces similitudes : elles témoignent, non d'une imitation, mais d'une instinctive filiation, d'un tour analogue des facultés inventives, d'un goût pareil pour certaines fantaisies, poétiques ou grotesques, de prédilections communes pour un ordre particulier de combinaisons ou de personnages. La critique, surtout celle qui prétendait pourchasser dans la littérature contemporaine les souvenirs trop vivaces de la tradition romantique, a parfois reproché à Keller ces indices et ces

(1) *Verschiedene Freiheitskæmpfer* et *Der Wahltag*.

traces d'une influence ou d'un tour d'esprit qu'il fallait, pour la santé de l'âme germanique, combattre et évincer : on est plus à l'aise aujourd'hui pour reconnaître que les *Nachklænge der Romantik* que signalaient un Gutzkow ou un Prutz ajoutent un frisson de mystère, un charme de drôlerie ou de rêve, à des pages dont la santé foncière et l'inébranlable bon sens ne sont nullement compromis par ces détails de pure imagination. Nous avons relevé déjà, en cheminant par l'œuvre de Keller, de ces motifs qui sentent leur romantique impénitent. La façon dont Henri arrive chez le comte, l'intrusion involontaire de Reinhart dans les jardins, rappellent invinciblement le début de tant de nouvelles où Tieck réunit dans une campagne les interlocuteurs de conversations esthétiques. Le ménétrier de *Roméo et Juliette au village* fait pendant au musicien difforme et borgne qui promène sa silhouette fatidique dans l'*Oberhof* d'Immermann ; et la sarabande nocturne que conduit le noir violoneux, dans la campagne proche de Seldwyla, eût fait le bonheur de Hoffmann. C'est encore à l'auteur des *Elixirs du Diable* que l'on songe en lisant le début de *Dietegen* (1), tandis que l'aventure du tailleur Strapinski rappelle le *Chanteur Demi-dieu* d'Arnim. Bien des figures de premier plan, on l'a remarqué (2), annoncent déjà, dans l'œuvre de ce dernier, les drus et colorés personnages de G. Keller ; et le père et la mère Margret d'*Henri le Vert*, les anabaptistes d'*Ursule*, et le vieux chanteur qui, dans *Hadlaub*, a oublié son nom et sa naissance, ne seraient point dépaysés dans les *Gardiens de la Couronne*. Peter Gilgus en revanche, l'athée ambulant, semblerait plutôt échappé d'une des fantaisies où Tieck se plaît à pousser au grotesque, pour la railler plus à l'aise, quelque manie philosophique du temps : et c'est aussi à l'auteur de *Sternbald*, au Tieck de la première manière, que font songer des personnages comme le Gottesbilder, le peintre d'images de piété, d'*Henri*

(1) Cf. Ellinger, *Hoffmann*.

(2) Cf. Brandes, *Hauptstrœmungen*. II, p. 291. Il faut remarquer, d'ailleurs, qu'Arnim étant, des romanciers romantiques, le plus foncièrement sain, le plus Gœthien d'allures, cette rencontre n'a rien qui doive surprendre.

le Vert, ou des épisodes comme la cavalcade des artistes, glorification de l'âge héroïque des beaux-arts que les romantiques ont si ardemment célébré.

Pour réaliste que soit, d'autre part, le petit monde des artisans et des compagnons que G. Keller met volontiers en scène — menuisiers, tailleurs, faiseurs de peignes, barbiers par nécessité comme John Kabys, — il est incontestable que tout un coin de leur psychologie, une bonne part de leur valeur humoristique leur vient du romantisme, et, par-delà, de la chanson populaire du moyen âge ; et Heine a fort justement évoqué, dans son *Ecole romantique*, le type demi grotesque et demi poétique du « garçon de métier » nomade et besoigneux. A plus forte raison, les gueux que mettent en scène diverses poésies de Keller, le « peuple errant » de *Roméo et Juliette*, les Bohêmiens qu'on voit apparaître dans *Henri le Vert*, font-ils partie d'une figuration chère à l'inspiration romantique. Et, en face de ces errants à qui leur éternel vagabondage confère par lui seul une sorte de mystère et de singularité fantastique, de purs sédentaires comme la macabre virago du *Rire perdu*, ou comme la joyeuse péagère, dans l'*Epigramme*, se trouveraient, en somme, dans une atmosphère tout à fait conforme à leur propre couleur, celle-là dans le clair-obscur de Brentano, celle-ci dans les paysages ensoleillés d'Eichendorff. Non que ces figures soient exclues de formules d'art différentes ; mais elles appartiennent, par une sorte de droit de conquête, à une certaine variété de thèmes ou de motifs que le romantisme a, sinon révélés, du moins mis en valeur avec prédilection (1). D'une manière générale, on peut dire que tous ces détails étaient chers aux fervents de la *fleur bleue*, parce que, sans aller absolument jusqu'au pur fantastique auquel un Novalis aurait voulu réduire toute littérature, ils ont l'obscure vertu

(1) On peut en dire autant de scènes telles qu'un épisode du premier *Henri le Vert*, supprimé dans le remaniement du roman autobiographique (3e vol., ch. III) : Henri voit Judith se baigner au clair de lune, et c'est un procédé de séduction dont jouent volontiers les écrivains de la génération de Keller que le romantisme a le plus touchés. Son analogue se trouve, en effet, dans *In Reih' und Glied* de Spielhagen, le *Deutscher Michel* de Joh. Scherr, dans Th. Storm, dans les *Kinder der Welt* de P. Heyse.

de suggérer, à qui sait les considérer, plus qu'ils ne représentent, — et de suggérer, non pas simplement ce qu'il se cache de général, d'éternel ou d'absolu sous chaque phénomène individuel, mais de l'indéfinissable, du mystérieux, du transcendantal, s'il est permis d'employer un des termes favoris des métaphysiciens, au commencement du siècle, à propos de manifestations littéraires qui ont cherché volontiers leur justification dans Fichte et Schelling. Et c'est bien ainsi que semble l'avoir entendu Keller : suggestives de forces élémentaires, de puissances imprécises, de notions forcément flottantes, comme l'âme du peuple, comme la folie, comme l'inconscient, évocatrices de sentiments indéfinissables et d'obscures aspirations (1), les touches de romantisme dont se colorent et s'ornent ses toiles, paysages, idylles ou portraits, ajoutent une valeur d'inexprimable et d'au-delà à des peintures dont on connaît par ailleurs les qualités d'observation, de facture nette et franche. « C'est du romantisme, écrivait Otto Ludwig pour caractériser la manière des *Gens de Seldwyla,* auquel le dur et sain phlegme helvétique donne l'équilibre et la solidité corsée qui manquaient à notre romantisme... » ; plus exactement, à mon sens, c'est l'humeur fruste, la vigueur un peu sèche d'un Gotthelf ou d'un Pestalozzi enrichies d'un élément issu de ce complexe et profond mouvement dont l'influence fécondante fut supérieure aux réalisations artistiques.

Keller est encore un romantique, à le bien prendre, pour une autre raison : car si l'esthétique du romantisme nous semblait, dans ce qui précède, avoir trouvé en lui un représentant et une sorte d'épigone indépendant, ce qu'on pour-

(1) Cf. *le Romantisme et le temps présent.* B. I, p. 455. « Je songeais à l'espèce d'inexprimable désir qu'éveille en nous le spectacle d'un beau paysage ; car j'avais souvent cru remarquer que les plus beaux panoramas, en raison même de leur beauté, laissent encore une satisfaction à souhaiter, et qu'il leur manque un complément inconnu. Les lointains bleus, surtout, suscitent partout cette impression, comme aussi la ligne brillante de l'eau à l'horizon ; et pareil sentiment nous pénètre encore dans une forêt silencieuse et dense où nous sommes seuls. Tandis que je méditais ainsi sur l'essence possible de ce je ne sais quoi qui nous manque, des étrangers passèrent à mes côtés, et je les entendis prononcer le mot *romantique.* Aussitôt il se mit à vibrer en moi comme un clair son de cloche... »

rait appeler l'*éthique*, la conception morale des romantiques, ou tout au moins de leur littérature, n'est pas moins discernable dans une bonne partie de l'œuvre de Keller. Lui-même fait allusion au principe même de la sensibilité romantique, dans les pages auxquelles nous avons emprunté plusieurs citations, et qu'il écrivait, à trente ans, lorsque s'élaborait en lui *Henri le Vert*, la plus significative de ses œuvres à certains points de vue, puisque toutes les autres procèdent à quelque égard de celle-là. « Chacun aspire à être, librement, intégralement, un homme complet, un homme d'action, à s'en aller par la vie sans tutelle et sans appui, à manifester, dans toutes les directions, les facultés qui l'avantagent le mieux, à ne limiter ses vœux les plus audacieux que par les droits égaux d'autrui que nous jurons de respecter... » N'est-ce point là, indiquée tout au moins, et à une époque où la pensée allemande était déprise, en somme, de ces larges aspirations, une bonne partie de la psychologie foncière des héros romantiques par excellence : le désir de « s'exalter vers son type », de donner sa plus haute puissance et comme son coefficient maximum à ce que l'on croit être sa formule la plus exacte, de chercher dans la vie, d'abord un objet de conquête et une sanction de sa propre valeur, et aussi un milieu propice de culture et de développement ? Et, de tous les éléments disparates qu'absorba le romantisme dans nos pays, cette ambition d'« être soi » le plus possible semble avoir été le plus constant. On sait l'importance prise, dans le romantisme allemand, par le *Bildungsroman*, le roman de culture et de perfectionnement personnels, *Wilhelm Meister* rangé par la théorie romantique au nombre des « grandes tendances » du siècle, servant de modèle plus ou moins lointain à une série d'œuvres où se retrouve ce thème commun : un héros, artiste ou homme de lettres le plus souvent, de profession assez oisive en tout cas et se prêtant à un développement intensif du moi, qui s'en va, à travers l'existence, en quête d'éducation sentimentale et intellectuelle. Pareil désir de s'affirmer, avec plus ou moins de souci de la collectivité, avec une moralité variable dans la conception de la vie, avec un idéal différent et des solutions dissemblables, se

trouve à la base du *Franz Sternbald*, du *Jeune Maître Ebéniste* de Tieck, de la *Lucinde* de Fr. Schlegel, de l'*Henri d'Ofterdingen* de Novalis, du *Godwi* de Brentano, pour ne rien dire d'œuvres comme *Pressentiment et Présent* d'Eichendorff, où l'influence de *Wilhelm Meister* est déjà du second degré, ou comme les *Epigones* d'Immermann, où se dissolvait et s'amendait l'ambition de culture égotiste du romantisme. Et c'est à la lignée de ces œuvres qu'appartient *Henri le Vert* (1) : supérieur d'inspiration aux simples « romans d'artistes » qui foisonnèrent en Allemagne dans la première moitié de ce siècle, le récit des efforts d'Henri Lee vers la réalisation d'un idéal de culture générale et de talent professionnel procède d'une des inspirations maîtresses du romantisme. De même, les héros plus humbles des *Gens de Seldwyla*, un Pancrace, un Strapinski, un John Kabys, un Wilhelm sont moins préoccupés, à l'origine, d'accepter la vie telle qu'elle est, avec ses charges et ses nécessités, que de s'exalter vers ce qui leur paraît l'expression la plus adéquate de leur moi ; et il n'est pas jusqu'au bénêt M. Jacques des *Nouvelles Zurichoises* ou jusqu'à Martin Salander, féru d'extérioriser ses facultés politiques, où ne se distingue semblable tendance foncière. Les allures mêmes de ces enthousiastes ont un cachet singulier de romantisme : n'est-ce pas une façon toute moderne d'entreprendre « l'aventure », l'antique aven-

(1) Il y appartient aussi par sa forme primitive, j'entends par l'organisation attribuée par Keller, dans le premier *Henri le Vert*, à des données dont on sait la valeur autobiographique. On y retrouve en effet, comme dans les œuvres citées plus haut, un « épisode sensuel », deux types de femmes se faisant contraste à côté du héros, la « naissance mystérieuse » d'un des personnages, et des fragments lyriques insérés dans la trame en prose de l'œuvre. Les sonnets consacrés à des peintres (dans les premières poésies de Keller) procèdent trop manifestement de ses ambitions artistiques pour qu'il soit nécessaire de les rapprocher d'une forme prosodique mise à la mode par le romantisme, et dont les neuf sonnets où A. W. Schlegel décrivait dans l'*Atheneum* de 1798 les tableaux de sainteté du Musée de Dresde sont le prototype. En revanche, on peut remarquer que le groupement « cyclique » donné par Keller à ses nouvelles — *Gens de Seldwyla*, *Epigramme*, *Nouvelles Zurichoises* — procédé déjà connu d'ailleurs en Orient et au moyen âge, et repris par Boccace et ses imitateurs — a eu pour le romantisme allemand une importance particulière : cf. Max Koch, *Préface* d'Immermann dans l'édition Kürschner, p. IX.

ture chère au moyen âge, que d'aller ainsi, loin de ses attaches familiales et coutumières, provoquer les réalités? Henri Lee quittant sa vieille mère pour aller conquérir la culture, Reinhart sellant un cheval pour vérifier l'épigramme de Logau, Hadlaub courant la Souabe et l'Autriche et en rapportant des poésies et de la sagesse, les Seldwylois sur les routes, Keller lui-même, à Munich et à Berlin, poursuivant des chimères diverses et pareillement décevantes, vous ont un air de paladins chimériques, d'aventuriers que ne satisfait pas le milieu où ils sont placés, et qui s'en vont, curieux et inquiets, pour voir...

Mais ce romantisme psychologique trouve ici sa résolution, de même que le romantisme esthétique, latent dans « l'écriture » de Keller, y est contredit par le sens et le goût de l'observation et par un contact assuré avec la réalité. Au lieu de se révolter contre la vie et de renouveler la plainte ou l'anathème du romantisme, ces chimériques reconnaissent qu'il est injuste de demander aux choses plus qu'elles ne peuvent leur donner; aidés bien souvent par les femmes, qui d'ordinaire représentent chez l'auteur des *Nouvelles Zurichoises* une plus sûre notion du réel et une sagesse plus ferme, éduqués surtout par les événements, tous ces hommes font leur paix avec la destinée. Munis d'une énergie moins aventureuse et d'une vivacité d'imagination émoussée, ils acceptent désormais de vivre, de vivre pour autrui, pour leur famille, pour leur pays, et non pour la réalisation d'un idéal personnel. Guéris du mal de rêverie, ils se plient à la loi du travail et se résignent à la médiocrité de leur condition.

Cette cure d'illusionisme ne va pas sans quelques sursauts : Keller raille bien durement, parfois, les « idéalités » romantiques, et pousse avec une certaine rudesse ses héros contre la muraille des nécessités. C'est par là, d'ailleurs, qu'il concourt à la dissolution du romantisme, dont il est si éminemment pénétré. De même qu'Henri Heine, enfant terrible de l'école, rend impossibles certaines des tendances dont lui-même avoue procéder, de même que des romantiques notoires comme Immermann dissolvent une partie du principe, et battent une nourrice dont ils ont sucé le lait, Keller contri-

bue à sa façon à abolir une « valeur » littéraire à laquelle il donne pourtant volontiers libre cours dans son œuvre.

« Keller plus que nul autre, a-t-on écrit (1), mérite d'etre regardé comme le dernier descendant de la grande Ecole romantique, cette incarnation suprême de l'esprit allemand. La tendresse, la dignité, la profondeur et la sincérité de l'inspiration romantique rayonnent de ses pages, rayonnent — faut-il le dire ? — pour la dernière fois. » Rien n'est plus exact ; mais à condition d'ajouter que ce qui fut le plus souvent, chez les romanciers du romantisme allemand, « un tableau dont trois côtés seulement étaient nettement limités, dont le quatrième se perdait dans le vague et l'indécis », est devenu ici chose définie et précise. La forte qualité locale de l'esprit de Keller a contribué pour une bonne part à assurer à son œuvre la solidité qui manque aux « déracinés » du romantisme ; une autre faculté a aidé, à notre sens, à lui donner la couleur et le relief, que remplaçaient si communément l'indétermination, la mélodie, la *Stimmung* indécise, dans les pages d'un Tieck, d'un Novalis, d'un Eichendorff ou d'un Brentano : nous voulons dire la précellence des sensations visuelles dans ses rapports avec le monde extérieur. La « joie des yeux », l'acuité et la vigueur de la perception optique lui firent suivre les chemins de l'art même de la peinture, avant de concourir à faire de son œuvre littéraire une des plus colorées qui soient dans la littérature allemande.

(1) J. G. Robertson, *Cosmopolis*, mars 1897.

CHAPITRE III

LE SENS DE LA VUE

Un œil qui sait voir...
E. T. A. Hoffmann.

Un homme pour qui le monde extérieur existe.
Th. Gautier.

Une des poésies les plus simplement touchantes de l'œuvre lyrique de Keller est le *Chant du soir* que le poète vieillissant adressait, en 1879, à ses yeux :

Mes yeux, chères petites fenêtres
Qui depuis si longtemps me fournissez de douce clarté,
Et qui accueillez, amicales, le défilé des images,
Un jour viendra où vous serez enténébrés !

Et alors, quand de lassitude se clôront vos paupières
Et que vous vous éteindrez, mon âme trouvera le repos ;
Elle défera, à tâtons, les sandales de la route
Et se couchera ensuite, à son tour, dans l'obscurité du cercueil.

Elle verra rougeoyer encore deux menues étincelles,
Telles deux frêles étoiles, visibles intérieurement,
Mais qui vacilleront et s'éteindront à leur tour
Comme sous le battement d'ailes d'une phalène...

Pourtant me voici errant encore par les champs crépusculaires,
N'ayant pour compagnon que le soleil à son déclin ;
Buvez, ô mes yeux, buvez, jusqu'à faire déborder vos cils,
La magnificence dorée du monde (1).

Chant de mélancolie résignée, et de gratitude aussi ; car ses yeux furent pour lui de sûrs et fidèles pourvoyeurs

(1) W. IX, p. 43.

d'images. Et lorsqu'on s'inquiète de ce que pouvait être chez Keller ce rythme spécial de l'appareil des sens auquel tient notre connaissance individuelle de l'univers, on est frappé du rôle dominateur qu'il faut attribuer à la vision. Elle a eu, dans ses rapports avec les réalités, une importance qu'il n'est pas sans intérêt de rappeler, car son œuvre littéraire ne laisse point d'en avoir été affectée plus ou moins directement. Et il est intéressant de rechercher dans quelle mesure cette prédominance du sens visuel, qui le fit errer, des années durant, par les sentiers de l'art, a contribué à déterminer une partie de son individualité littéraire.

Fils d'un ouvrier d'art, d'un artisan placé sur les confins du métier manuel et du souci plus libre et plus désintéressé de la beauté des formes, Keller rentre bien dans une des catégories où l'hérédité se trouve nettement à l'origine de la vocation du peintre (1). La vivacité précoce et l'acuité des sensations optiques, la curiosité admirative pour les objets de la perception visuelle, ces signes généraux d'une telle vocation ont joué, dans son enfance, un rôle dont témoignent les chapitres consacrés, dans *Henri le Vert*, à cette aube mystérieuse d'une âme humaine. Les premiers souvenirs qui aient laissé leur empreinte sur sa mémoire sont liés à des impressions visuelles : Henri Lee, s'il essaie de se rappeler son père, « voit encore maintenant son costume vert et ses brillants boutons de métal..., et aussi l'éclat de ses yeux » ; et cette image, bien que plus ancienne, a survécu dans son esprit à des sensations que la couleur et la lumière n'y avaient point fixées. De bonne heure, l'enfant contemplatif et silencieux, dans la haute demeure du Rindermarkt, est attiré par ce genre d'humbles et splendides émotions ; soit que, penché à la fenêtre du logis maternel, il considère les jeux du soleil dans les jardinets du voisinage et l'ascension des reflets du couchant sur les parois des maisons, soit que l'indécis tumulte des nuages ou l'immobilité des lointains glaciers attire son regard et inquiète sa pensée, ou que le coq doré d'un clocheton prochain s'associe, dans son imagi-

(1) R. Arréat, *Physiologie du Peintre.*

nation, à l'idée de Dieu, — nous retrouvons partout, à travers l'élaboration de son âme enfantine, pareille importance des sensations optiques. Et ce n'était point réceptivité passive, plaisir des yeux docile et irraisonné : le petit garçon semble avoir éprouvé une délectation consciente et presque analysée des voluptés que procurent deux yeux attentifs, et il leur dut vraiment une bonne part des joies qui égayèrent les calmes années de sa première enfance.

Limité d'abord à d'étroites observations, à la maison de sa mère, aux cours prochaines et à la rue voisine, ou bien débordé par la contemplation des Alpes fantastiques, son regard trouvait, dans ses vacances à Glattfelden ou dans ses promenades autour de Zurich, un champ d'attention plus propice. L'esthéticien anglais Ruskin a pris, dans des pages charmantes (1), la défense des paysages de cette Suisse moyenne à laquelle ses compatriotes ne s'arrêtent guère, et qui borde la sublimité de la région alpestre « d'un district ondulé... qui n'atteint jamais une hauteur considérable, mais qui a gardé, de l'élan des montagnes, assez de mouvement pour se jeter en une succession continuelle et hardie de saillies et de vallées, et qui est juste assez élevé au-dessus du niveau de la mer pour que les forêts de pins garnissent fréquemment ses sommets irréguliers ». Keller, de bonne heure initié à ce genre de paysages, ne s'est jamais lassé d'enchanter ses yeux au charme de cette Suisse antérieure à la Suisse alpestre, plus sinueuse de lignes et plus riche de nuances, de dégradations de couleurs, que l'Helvétie accoutumée des touristes. Il n'a jamais été tenté par le pittoresque violent de l'Oberland bernois au point de secouer, dans ses années de loisir, sa nonchalance physique et d'entreprendre une excursion vers ces glaciers dont les formes blanches avaient intrigué ses regards d'enfant. Il préférait, aux panoramas grandioses qu'un Occidental de notre siècle se dispense à peine d'avoir vus, le coup d'œil moins ambitieux que lui offrait, vue des fenêtres de son *Bürgli*, la vallée inférieure de la Limmat, avec les contours harmonieux de ses collines ;

(1) Ruskin, *Modern Painters*, vol. IV : *of Mountain Beauty*.

et, si taciturne qu'il fût, il retrouvait volontiers, en face de son paysage de prédilection, un peu de loquacité et un entrain admiratif qui n'était guère dans son humeur (1).

Le décor naturel au milieu duquel il se trouvait à Glattfelden est de ceux où le vert domine nettement : c'est cette couleur, « la chère couleur verte », la *Leibfarbe* d'Henri Lee, qui semble avoir excercé sur Keller l'attrait le plus décidé : même en dehors des descriptions de pure nature et du symbolisme auquel elle peut prêter, elle a pour lui un charme particulier ; et la « touche de vert » que Sainte-Beuve faisait gloire à Rousseau d'avoir mise dans notre littérature domine nettement dans l'œuvre de son compatriote de langue allemande.

Il est difficile de rechercher, comme on l'a fait pour d'autres visuels (2), si le regard de Keller était à l'origine affecté plutôt par les effets de lumière ou par les phénomènes de couleur, parce que la peinture de paysage, à laquelle le conduisit sa ferveur, eut une action en retour sur sa vision. A s'en rapporter au témoignage d'*Henri le Vert*, il paraît légitime d'admettre que le sens des surfaces colorées, des aspects de nuances, fut, chez lui, plus instinctif et plus décidé que la perception des dégradations de lumière et des variétés de relief que l'éclairage fait saillir ; mais son apprentissage de peintre lui apprit à mieux voir la ligne, la silhouette et le contour des choses, dont il saisissait surtout, d'instinct, le coloris. Quoi qu'il en soit, le rythme vigoureux de l'appareil visuel, si précoce chez lui, garda, sa vie durant, une singulière jeunesse, qu'il n'est pas commun de rencontrer dans une race que sollicitent d'ordinaire les impressions auditives plutôt que les impressions optiques. Ici, la faculté de recevoir fortement les sensations de la vue, une incontestable jouissance à les recueillir et une grande facilité à en évoquer le souvenir sont restées vivaces et jeunes. A la délectation que l'esprit trouve dans les couleurs et les lignes au repos, se joint le sens du mouvement harmonieux ; Keller connaît

(1) W. P. (Petersen). Cf. aussi W. VI, p. 29, la prédilection que G. Keller attribue à Conrad de Murre.

(2) Cf. surtout L. Mabilleau, *Victor Hugo*, 2e partie ; Morel, *J. Thomson*.

« cette sorte de bien-être qu'on éprouve à voir accomplir, sous ses yeux, un travail aisé, en silence, et avec une grâce tranquille (1) »; il aime « l'élégance » d'une action ordinaire, mais harmonieuse, l'humble esthétique des occupations manuelles exécutées avec aisance et sécurité (2). Sa mémoire des visages est sûre et prompte : Henri Lee, en route pour Munich, « se réjouit, bien qu'il s'éloigne de plus en plus de sa ville natale, de voir encore, dans un endroit inconnu, un visage, une silhouette, le croiser rapidement, qu'il avait remarqués, à la ville, aux jours de marché ou de fête (3) ». Keller garde un souvenir si fidèle des révélations qui prennent une apparence visuelle, qu'il se rappelle, à plus d'un an de distance, des images aperçues en rêve, et qu'ayant commencé le 6 août 1846 la relation d'un songe récent, il n'est pas en peine de la continuer le 15 septembre 1847, les visions de son sommeil lui étant encore tout à fait présentes (4). Et ne nous étonnons pas que, même pendant la confuse et lente agonie que furent les tout derniers mois de sa vie, les hallucinations de son regard surexcité aient eu une telle netteté qu'il pouvait décrire minutieusement à un ami les deux chevaliers cuirassés d'or qu'il avait vus, toute une nuit, immobiles entre les fenêtres de sa chambre, le haut de leurs visages caché par l'ombre des casques, des reflets sur les reliefs de leurs armures.... (5).

Son imagination était à l'avenant de la netteté de ses sensations visuelles — j'entends, non pas la faculté d'invention, qui peut s'exercer sur des idées, sur des signes, sur des éléments sans couleur et sans forme, mais la puissance d'évocation, devant les yeux de l'esprit, comme disent les Anglais, des détails pittoresques d'une action fictive : représentation qui diffère du simple souvenir visuel en ce qu'elle combine d'une façon originale des valeurs réelles et connues qu'enregistra la perception. Il « s'imagine », dans toute la force du

(1) B. I, p. 301.
(2) W. II, p. 79; III, p. 213; IV, p. 75.
(3) Premier *Henri le Vert*, I, p. 31.
(4) B. I, p. 280.
(5) B. III, p. 329.

terme, et avec une vivacité extrême, le futur et le possible aussi bien que le passé et le réel, des scènes qu'il n'a pas vues comme des spectacles auxquels il a assisté : Henri Lee, à qui l'on parle des années d'enfance d'Anna, « voit distinctement devant lui le petit ange de trois ans qu'elle avait été, courant dans un costume nettement aperçu ; puis encore un lit de précoce et douloureuse souffrance, sur lequel le petit être avait été étendu pendant des années ; et enfin un frêle cadavre blême et allongé, avec un visage de patience, de sagesse et de perpétuel sourire (1) ». Lorsqu'il fait route pour la ville des arts qui le sépare de sa mère, il se représente avec une minutie extrême la pauvre femme solitaire dans la chambre accoutumée (2). Souvent une vision, surgissant tout-à-coup dans les bas-fonds de l'inconscient, vient à la traverse d'une émotion, de l'état d'âme légitime provoqué par les circonstances, et crée une sorte de disconvenance, humoristique ou fâcheuse, dans cet esprit soumis à la tyrannie des images : le recueillement d'Henri Lee, communiant pour la première fois, est compromis par la soudaine interférence d'une trop vive et trop folle vision (3), et c'est l'exemple le plus typique d'un phénomène de « désintégration de l'impression » qui nous paraît jouer un rôle dans l'humour (4).

Il serait aisé de poursuivre cette recherche, et de rassembler d'autres preuves de l'extraordinaire prédominance que les impressions visuelles (5) eurent toujours dans le rhythme sensoriel de Keller (6). On a appelé Victor Hugo un hallu-

(1) W. II, p. 39.

(2) Premier *Henri le Vert*, chap. I.

(3) W. I, p. 353.

(4) Voir plus loin, chap. IV.

(5) Remarquons que s'il imagine — dans l'*Epigramme* — un dispositif d'appareil de physique, c'est d'optique qu'il s'agit. Reinhart a les yeux malades, tandis que Marie Salander considère comme un honneur d'avoir de bons yeux.

(6) Comme il arrive, ce visuel n'était pas organisé musicalement. J'ignore ce qu'étaient les « arabesques » qu'il dessinait sur sa flûte : mais le témoignage de ses amis le représente comme assez radicalement fermé à la jouissance spécifique des sons. Dans les moments de mélancolie sentimentale, la musique est pour lui suggestive de visions (B. I, p. 292) — association réprouvée par les musiciens absolus. Les notations auditives sont, dans son œuvre, infiniment plus rares que les notations optiques (la voix humaine comparée à un son de

ciné de la vision, Gœthe un peintre égaré dans la littérature; et, malgré leur exagération paradoxale, ces propositions contiennent une vérité fort discernable : une formule analogue ne serait point injustifiée à propos de Keller, si la rigidité de définitions aussi catégoriques ne comportait une chance évidente d'artifice et d'erreur. Du moins est-il légitime de rechercher la trace de ces aptitudes visuelles dans les deux champs d'activité où l'écrivain zurichois mit le plus de lui-même, dans la peinture et la littérature. On peut remarquer à ce propos que l'histoire des beaux-arts à Zurich conserve les noms de divers hommes de talent qui, d'assez louable façon, cultivèrent parallèlement la peinture et les belles-lettres; et Baechtold a pu voir, dans Ulrich Hegner, Martin Usteri et David Hess, comme la préparation et l'ébauche de ce que fut Keller lui-même.

I

De bonne heure, la joie des yeux de Keller enfant se doubla de l'ambition de reproduire l'apparence des choses. Il devait avoir treize ans (1) lorsque se révéla soudain au garçonnet la possibilité de donner, par la couleur, l'illusion des humbles merveilles qui sollicitaient son regard. Il voyait à l'œuvre un peintre de décors autour duquel les écoliers faisaient cercle : « Je me souviens nettement de la profonde impression que produisit sur moi la manière simple et sûre dont il fit surgir, comme par enchantement, des rideaux vaporeux et transparents aux fenêtres d'une chambre rouge. C'est d'alors que date, aube incertaine, mon intuition de l'essence de la peinture... (2). » Plus tard, lorsqu'il a découvert com-

cloche est le détail acoustique le plus fréquent) et il y a comme du silence chez lui, dans des motifs de description que d'autres écrivains, Eichendorff ou Lenau, rendraient certainement sonores; l'adjectif *silencieux*, fréquent sous la plume de Keller, semble marquer plus lui une qualité.

(1) Si l'on rapporte aux préparatifs d'une représentation donnée à Zurich, en octobre 1832, les impressions notées dans *Henri le Vert*.

(2) W. I, p. 108.

ment composer du vert, du violet et du brun, il entreprend de copier, avec ses couleurs à l'eau, un effet de soir suspendu à une cloison du logis : il l'admire depuis longtemps, parce qu'il y voit « la Nature, qu'il connaissait, représentée, pour l'amour d'elle-même, avec une certaine habileté technique (1) ». C'est bien décidément la *couleur* qui l'attire : à l'école, le dessin n'est pas de ses « fortes matières », et il laisse des mois entiers, collée à sa planche, la même feuille de papier où il copie sans joie, « avec le maigre crayon », la même tête colossale ou le sempiternel ornement classique (2). Au logis, au contraire, tous les modèles lui sont bons, pourvu que le bariolage des couleurs y soit selon son cœur. Et, lorsque le moment est venu de choisir prématurément une profession, l'enfant chassé de l'école, tout pénétré de ferveur pour la Nature consolatrice qui a apaisé sa rancune et son chagrin, juge tout simple de faire décidément son métier de ce qui était jusqu'à présent une récréation de hasard : il sera paysagiste, et gagnera sa vie en brossant pour les riches « de ces tableaux qui, le plus souvent, représentent de silencieuses et fraîches verdures, avec tant de charme et de splendeur qu'on croit voir la Nature du bon Dieu elle-même ; et les hommes enfermés dans les villes rafraîchissent leurs yeux à ces images ingénues et procurent une existence somptueuse à ceux qui les réalisent... (3) ».

On sait quels déboires attendaient le pauvre enthousiaste, mal renseigné et mal conseillé, abandonné à lui-même ou livré à des maîtres insuffisants, abordant le grand style et la composition avant de savoir la grammaire de son art, essayant en vain de suppléer à son inexpérience par la ferveur de son enthousiasme ou une imitation dévotieuse des modèles. Chez le colorieur P. Steiger, qui depuis longtemps avait clos toutes fenêtres sur la réalité des choses, il apprend à copier et à enluminer des motifs conventionnels et faussement pittoresques ; puis, quand des gravures d'après les maîtres sont mises entre ses mains, la grandeur composée de Salvator

(1) W. I, p. 151.
(2) W. I, p. 173.
(3) W. I, p. 216.

Rosa et de Claude Lorrain l'attirent déjà plus que l'intimité et le naturel de Ruisdaël et d'Everdingen. Pendant les quelques semaines où il a pour professeur le bizarre artiste R. Meyer, l'étude du dessin d'après nature, une soumission plus fidèle au modèle, tout un tardif enseignement de vérités primordiales s'oppose, mais pour trop peu de temps, aux procédés de pur métier qu'il a appris chez Steiger : encore se remet-il trop tôt et trop vite aux décevantes compositions, et se risque-t-il à combiner des éléments dont l'essence particulière ne lui est pas encore bien connue. A Munich enfin, où la peinture de paysage n'est point représentée à l'Ecole des beaux-arts, où peu de jeunes peintres s'avisent de fréquenter intelligemment les musées et surtout de peindre d'après nature, où la forme du paysage la plus admirée, pour l'instant, est le paysage archéologique de Rottmann, Keller, qui n'est renseigné que « par ouï-dire », suivant son expression, sur les moyens de la peinture et qui, de plus en plus, incline vers l'artificielle magnificence des sites composés, perd toujours davantage la notion et le goût de la sincérité. Plus tard, après son retour à Zurich en 1842, ou aux heures de loisir que lui laissent, par-delà la quarantaine, ses fonctions de greffier cantonal, il sacrifie encore, pour son plaisir, à l'art dont il avait voulu si longtemps faire son gagne-pain ; mais il est trop tard, en vérité, pour qu'une certaine incertitude dans les procédés ne continue point à se manifester.

Pourtant il avait l'étoffe, non d'un simple et superficiel amateur, mais d'un véritable artiste. Ce qui est resté de son œuvre pittoresque — une soixantaine de tableaux à l'huile, d'aquarelles, de dessins et d'esquisses — témoigne d'une réelle entente des valeurs, du groupement harmonieux des détails, avec beaucoup d'incertitude dans la répartition des lumières et l'évaluation des différences de perspective ; mais faut-il s'étonner, si la ferveur pour tous les aspects de la nature, même les plus humbles, qui se manifeste si vivement en son œuvre écrite, vibre avec moins d'intensité sous un pinceau qu'arrête une insuffisante préparation technique — et aussi, croyons-nous, le souvenir et le respect exa-

géré de formules d'art qui n'étaient point les plus conformes à sa nature intime ?

En somme, le même combat qui se livrait, dans la première moitié du siècle, entre le style champêtre et le style historique dans le paysage (1), a mis aux prises, chez Keller artiste, ce qui lui venait de son apprentissage de hasard, des théories traditionnelles, et ce qui, chez lui, était instinct et inconsciente ambition. Quel dommage que la doctrine libératrice de l'école de Fontainebleau, à peu près triomphante en France vers 1840, n'eût pas encore fait son tour d'Allemagne au moment où Keller allait chercher la bonne parole dans la cité des arts ! Il était si merveilleusement prêt à trouver, lui aussi, dans l'espace de quelques lieues autour de sa demeure, de quoi peindre des tableaux sa vie durant, à fixer la simple poésie des sites familiers, à se contenter, comme un Cabat ou un Rousseau (2), de dire la gaîté ou la tristesse des grands arbres, et à s'émouvoir, simplement, du cri de la terre !... « Je fais une grande différence, écrivait-il quand il avait dix-huit ans à peine, entre celui qui n'adore la Nature que pour ses formes, et celui qui la révère pour son intime harmonie... » Ses maîtres cependant, et les modèles proposés à son inexpérience, et le succès de l'école de Cornelius dans la Munich du commencement du siècle,

(1) « Le style champêtre est celui qui retrace avec exactitude des points de vue d'après nature, qui représente l'image fidèle de la campagne dans tous ses détails, qui fixe sur la toile, traits pour traits, une étendue de pays avec la portion de ciel qui la domine, et éclairée par la lumière qu'elle reçoit à l'instant même où le peintre s'occupe à saisir sa ressemblance... On entend par style historique, dans le genre du paysage, l'art de composer des sites, d'après un choix de ce que la nature produit de plus beau et de plus grand, et d'y introduire des personnages dont l'action, soit qu'elle rappelle un trait historique, soit qu'elle présente un sujet idéal, puisse intéresser vivement le spectateur, lui inspirer de nobles sentiments, ou donner l'essor à son imagination... » J.-B. Deperthes, *Théorie du Paysage*, 1817.

(2) Plus exactement, et s'il n'est pas trop présomptueux de songer à définir ce que Keller paysagiste *aurait pu* faire avec un talent d'exécution suffisant, il me semble que le style de sa peinture champêtre aurait présenté des analogies avec le genre de Corot, qui a presque toujours un sujet, des personnages de grandeur médiocre, mais en rapport avec le coin de nature évoqué, tandis que Th. Rousseau s'en passe généralement et que Millet leur donne la première place. Cf. B. I, p. 77 et suiv., des projets de paysages animés, et dans *Henri le Vert*, passim.

proclamaient la grandeur des combinaisons arbitraires, la majesté des équilibres symétriques, la nécessité d'ordonner, par le groupement des motifs, le pittoresque des sujets, toute une interprétation artificielle de l'*homo additus naturae*, de l'initiative humaine ajoutée à la réalité des choses, non pour en dégager la poésie, mais pour les plier à un idéal défini d'ordonnance, d'invention et de révision. Bien plus qu'en littérature, Keller a porté, en somme, la peine d'être resté un autodidacte en peinture, de n'avoir reçu, ni l'initiation au « métier », plus nécessaire dans les arts du dessin que partout ailleurs, ni l'assurance qu'il y avait, dans l'interprétation soumise et fidèle des sites les moins grandioses, autant de dignité que dans l'idéal majestueux des « cartons » les plus ambitieux. Paysages ossianesques plus conformes, sans doute, à sa mélancolie intime qu'à sa conscience et à sa conviction de peintre, essais de composition où il tente de combiner des éléments divers selon les règles du style « historique », rien en somme, des œuvres où il a voulu faire grand, n'était exactement d'accord avec l'idée qu'il avait eue de la peinture et qui avait dirigé vers l'art ses rêves de jeunesse; et il n'était pas assez sûr de son pinceau, ni assez armé de connaissances élémentaires, pour réaliser à son gré, dans les aquarelles et les études d'après nature, sa vision de la beauté et de la poésie champêtres ou forestières. Il semble avoir été séduit, au moins quelque temps, par la peinture d'idées, et avoir incliné, suivant un penchant qu'un de ses maîtres lui avait signalé comme un danger (1), vers la forme d'art qui charge d'intentions, de symboles et de pensées, de tout un bagage subjectif et idéologique, ce que réalise le crayon ou le pinceau : son ignorance du dessin des figures, sans doute aussi des quolibets de camarades et sa propre conscience d'artiste l'empêchèrent de sacrifier à ce *mal littéraire de la peinture*. Après son premier retour à Zurich, ses albums de croquis, au lieu de contenir l'indication graphique, la silhouette, la notation provisoire de choses vues ou imaginées, s'en tiennent bientôt à l'expression écrite de motifs ou

(1) W. II, p. 50.

de remarques, destinés encore à l'activité du peintre, conçus encore ou notés par lui, mais exprimés par des moyens qui sont déjà de la littérature (1). Celle-ci le guette en effet ; le cri d'appel du temps l'éveille à la poésie, et bien qu'en 1847 il se dise toujours incertain sur sa vraie vocation (2), c'est vers les lettres qu'il est décidément tourné. Non qu'il brûle absolument ce qu'il a adoré : à Heidelberg et à Berlin, à Zurich surtout, dans les dernières années de sa vie, il est encore prêt à décrocher palette et pinceaux ; dans sa chambre du *Bürgli*, en particulier, une toile commencée est toujours posée sur son chevalet. Il y a là plus qu'un divertissement d'amateur et qu'un passe-temps ; c'est le besoin de se représenter les objets, si nettement perçus par son regard, qui cherche sa plus directe satisfaction. Ses lettres contiennent nombre de détails, de jugements, de conseils, qui témoignent d'une curiosité que n'ont affaiblie ni les années ni les occupations différentes. Tandis qu'il est prompt à remettre violemment au point et à rabaisser le mérite d'un homme de lettres, fût-il mort depuis longtemps, il incline à accorder une admiration moins mélangée aux héros des arts du dessin (3) ; il préfère la conversation technique d'un peintre à celle d'un littérateur ; et les critiques de tableaux, les impressions artistiques assez nombreuses qu'il a écrites, prouvent chez lui une ferveur et aussi une largeur de goût qu'il était loin de posséder en d'autres matières (4).

Tout cela, c'était sa façon de sacrifier encore, comme il disait, à ce qui avait été si longtemps, si tenacement, son *Jugendheimweh*, l'ambition nostalgique de sa jeunesse, l'instinctive tendance de son être. Dans l'intervalle, la littérature avait accueilli le peintre manqué ; et, s'il est légitime de constater que des préoccupations trop spécifiquement litté-

(1) B. I, p. 211 et suiv.

(2) *Autobiographie* du 22 mars 1847.

(3) B. III, p. 295.

(4) Cf. *Ein bescheidenes Kunstreischen*, 1882, et les articles sur L. Vogel, R. Koller, sur le *Reineke Fuchs* illustré par Kaulbach, dans les *Nachgel. Schriften u. Dichtungen*, divers articles de critique dans la *Neue Zürcher Zeitung*.

raires avaient nui parfois à l'intégrité de ses aptitudes artistiques, celles-ci se vengèrent galamment, avouons-le, en ajoutant un précieux élément à ses facultés d'homme de lettres.

II

Keller a protesté lui-même (1) contre le rapprochement auquel prêtaient « ces êtres douteux qui labourent avec deux charrues et portent, dans les dictionnaires, la double mention de *peintre et poète*. C'est en lisant les poésies de ces êtres-là que le bon bourgeois, çà et là, hoche la tête et s'exclame : « Ah ! ah ! voilà où l'on reconnaît le peintre ! » tandis qu'il s'écrie devant leurs tableaux : « Voici où l'on aperçoit le poète !... » Et lui-même se range parmi les sages qui ont su renoncer à l'un des tuyaux de la double flûte, sur laquelle de plus vains continuent à souffler. Nous savons ce qu'il en faut penser ; et chez ceux-là mêmes qui se sont le plus nettement résignés à l'unique pipeau, n'est-il pas naturel, d'ailleurs, qu'il soit resté quelque chose du doigté auquel les avait accoutumés le double instrument ? Il nous semble très légitime, quoi qu'en ait jugé l'humeur de Keller, d'admettre au contraire et de rechercher l'influence d'un apprentissage artistique, auquel ne manquèrent ni la spontanéité ni l'application, sur l'œuvre écrite du poète zurichois ; plus exactement, il nous paraît équitable d'examiner quelle part ses dispositions innées de visuel, précisées par l'apprentissage qu'il traversa, peuvent avoir eu dans la constitution même de sa sensibilité générale et dans l'allure de son talent d'écrivain.

Il n'est pas exagéré, peut-être, de se demander si l'ardente ferveur pour cette terre, cet enthousiasme inébranlable pour la « patrie terrestre » dont Keller ne se départit jamais, ne procèdent point dans une très large mesure de ce qu'un paysagiste, précisément, Poussin, appelait « la profonde

(1) *Autobiographie* de 1876. Cf. dans la même note humoristique, le doléances d'un autre poète-peintre allemand, Robert Reinick, dans ses *Poésies d'un peintre*, 1844 : *Gefæhrliche Nachbarschaft* (dangereux voisinage).

délectation de l'esprit » ; elle semble, de fait, pénétrer d'un sentiment spécial ceux qui ont connu la joie des yeux dans toute son intensité, depuis les primitifs aèdes ravis de refléter ingénument les choses jusqu'aux « visuels » les plus modernes, William Morris par exemple (1). Et l'ardeur avec laquelle G. Keller s'est rallié à Feuerbach et à sa philosophie terrestre, ne semble-t-il point qu'elle eût revêtu une forme moins satisfaite et moins enthousiaste, si le tardif étudiant de Heidelberg, décidé à ne plus espérer d'autre patrie que cette terre, n'avait éprouvé une émotion artistique en même temps que sentimentale, devant le vêtement bigarré et chatoyant de sa chère planète ; s'il n'avait pu, en toute sincérité, parler à son ami Baumgartner de l'intensité de couleurs plus grande que prenait à ses yeux la vie terrestre, même dépouillée de toute illusion d'un prolongement après la mort ; s'il n'avait pu chanter, dans ses poésies *contre l'immortalité*, les splendeurs passagères, mais sans cesse renouvelées, des choses de ce monde ? Car la sérénité dans le renoncement à une survie personnelle peut accompagner, comme chez Gœthe, une curiosité raffinée et universelle de tout ce qui sollicite, ici-bas, notre intelligence ; elle peut jaillir, dans une âme ardemment panthéiste comme Shelley, de la notion enthousiaste des chaînes d'existence dont les vies humaines ne sont que d'accidentels chaînons ; une haute intelligence comme G. de Humboldt, trouvant un mobile d'action et un soutien suffisants dans l'idéal de la perfection humaine et dans le sentiment de ce qui fait la vraie valeur de l'homme, renoncera sans fièvre ni regret à l'espérance d'un autre monde ; un cœur évangélique comme George Eliot considérera l'*otherworldliness* comme inutile et parfois contraire à l'accomplissement des labeurs terrestres dont la tâche sollicite les courages humains. Chez Keller, l'entrain avec lequel il s'est rallié au réalisme de Feuerbach, l'amour qu'il a gardé pour la cité terrestre désormais privée de l'horizon d'un monde éternel et invisible, s'expliqueraient à peine sans cette ferveur pour l'appa-

(1) Cf. en effet l'auteur de *The Earthly Paradise*, déplorant que le monde perde tous les jours davantage « le bonheur de voir, la joie qui vient par les yeux ».

rence même des choses qu'il a donnée aussi, à différents degrés, à la frêle Emérance (Meretlein) et à Dorothée Schœnfund, les deux « incrédules » préférées de son œuvre, l'une instinctive et l'autre réfléchie, toutes deux extraordinairement réfractaires à la pensée de l'au-delà et sensibles dans une mesure égale à la beauté de cette terre.

La psychologie de ses personnages, d'une manière générale, a hérité de certaines aptitudes visuelles éminentes chez lui-même : ce sont tous, à quelque degré, des imaginatifs et des visionnaires, prompts à se souvenir ou à concevoir sous une forme pittoresque (1), enclins aussi à détruire par une soudaine représentation visuelle, ou par le souvenir d'une image, l'intégrité de l'impression présente (2) : psychologie plus propre à faire de ces héros des chimériques, des irrésolus, des idéalistes instinctifs que des combatifs, des impulsifs et des passionnés. Mais elle n'est point sans rapport avec l'humour tel qu'il se manifeste, surtout, dans les *Pensées d'un enterré vif*, puisque ce malheureux, ayant résolu de se con-

(1) Il suffit que la mère d'Henri Lee longe les étalages des marchands de légumes pour que « surgissent en même temps dans son souvenir les vertes campagnes et les jardins de ses jeunes années ». Le sourire adressé par Vreneli à Sali pendant la dispute de leurs pères n'a duré qu'une seconde, mais le jeune homme, lorsqu'il s'en retourne à travers l'orage, le revoit si vivement qu'il y répond inconsciemment une demi-heure après. Les jeunes femmes convoquées à l'original congrès de Salomon Landolt, et à qui il vient de raconter l'histoire du siège de Greifensee et de l'exécution qui le suivit « croient voir la prairie nocturne et le cercle des guerriers farouches, rougeoyant sous les torches, au lieu de la table couverte de fleurs et de coupes, printanière et ensoleillée ». Même des personnages auxquels il a plu à Keller de ne pas donner une part bien large de vie intérieure participent à l'occasion de cette faculté imaginative. Tandis que Züs Bunslin parle « comme une aveugle savante qui ne voit rien du monde », c'est une des épreuves qu'elle impose à ses trois adorateurs « de se la figurer à neuf exemplaires ». Et le bon M. Jacques, allant surprendre son protégé à Rome, « aperçoit déjà en esprit le futur Thorwaldsen ou Canova, qui, surpris comme il convient de cette visite, s'appuie, tout étonné, à son chevalet et accueille d'un geste timide une invitation à dîner ».

(2) Nous avons vu Henri Lee, pendant le service de la première communion, ou lorsque sa mère lui démontre l'efficacité de la prière, s'écarter d'un bond de la ferveur convenable. Vreneli, au milieu d'un grand chagrin, se met à rire aux éclats parce qu'elle se représente tout à coup « le drôle de corps et le nez du ménétrier ». Wilhelm est retenu d'embrasser sa jolie visiteuse parce qu'il voit en imagination Gritli assise sur une marche de l'escalier, devant sa maisonnette, etc.

soler, au moyen de l'humour, de l'horreur de sa situation, laisse complaisamment défiler, devant les yeux enténébrés de son esprit, des images du passé qui « désintègrent » l'état d'âme actuel (1).

Mais c'est surtout dans l'allure extérieure de l'œuvre de Keller, dans les qualités de rendu, de dessin et de couleur qui lui confèrent un charme si vivant et si fort, que transparaît ce don de l'œil dont il était singulièrement doué. Il possède à un degré éminent ce mérite, assez rare dans la littérature allemande, que le vocabulaire allemand, en revanche, sait désigner d'un mot fort expressif : l'*Anschaulichkeit*, la faculté de voir et de faire voir, la plasticité et le pittoresque qui font saillir, à côté de la comédie des âmes, les décors, les attitudes, la matérialité même des choses et des êtres.

Il ne s'arrêta pas longtemps à la description pure et simple qui marqua chez lui la transition entre la peinture et la littérature. Il n'oubliait pas, comme il dit, son Lessing (2), ni la rude campagne que l'auteur du *Laocoon* avait menée contre les partisans trop absolus de la poésie descriptive, contre les écrivains qu'une interprétation trop littérale du vieil adage *ut pictura poesis* amenait à noter sans distinction les caractères visuels des choses. Il est certain, d'ailleurs, que le procédé descriptif minutieux d'un Haller ou d'un Brockes témoigne d'une moindre aptitude à voir les objets, que le choix du détail significatif, tel qu'on le trouve dans le style, plutôt clair-obscuriste, des auteurs vraiment pittoresques. La description intégrale peut procéder d'une notion rationnelle, en quelque sorte, de l'objet, de la scène décrite ; la faculté de percevoir les traits véritablement significatifs, ceux que l'éclairage, la couleur, la ligne, mettent réellement en relief aux yeux d'un spectateur, et qui, reproduits, réveilleront dans l'esprit du lecteur une foule de détails complémentaires, — cette faculté-là est celle de l'écrivain doué du don de l'œil, celle de Maupassant, de Tourguenieff, de Fromentin ou de Daudet. C'est à elle que G. Keller doit ce qu'on a appelé son *objectivité*, —

(1) Voir plus loin, chap. IV.
(2) *Nachg. Schr. u. Dicht.*, p. 12.

terme un peu impropre, puisqu'il tendrait à insinuer une entière soumission à l'objet dont il s'est presque toujours écarté, — par où la critique a tenu à signifier la couleur et le relief de ses reproductions du monde extérieur.

Au cours de ses études artistiques, le futur auteur d'*Henri le Vert* était souvent indûment tenté de choisir, parmi les traits de l'original qu'il voulait reproduire, un détail auquel le reste du modèle se trouvait sacrifié ; il semble que cette tendance, dont la peinture peut souffrir, soit au contraire profitable à l'écrivain, qu'elle préserve de l'accumulation de touches successives, inutiles et indifférentes, où suffirait un seul motif, mais vraiment évocateur. Et le nombre est restreint, dans l'œuvre de Keller, des tableaux complets, dessinés et coloriés comme le serait une toile, sans qu'une silhouette particulière, un effet de lumière, une tache de couleur soient mis en valeur : de telles pages de peinture écrite se trouvent dans *Henri le Vert*, et ce sont des paysages, dont on a de bonne heure deviné, en Allemagne, qu'ils ne pouvaient avoir été brossés que par un homme du métier (1). Quelle différence de vision et de rendu sépare, en effet, des tableaux « musicaux » où Jean-Paul excellait à faire éprouver, sans peindre véritablement, « l'impression que causent à une âme sensible les beautés ou les tristesses du monde extérieur (2) », et aussi des évocations imprécises et sentimentales des champs et des bois où s'était égaré le romantisme, une notation comme celle-ci :

Vers l'Est, les fenêtres de la maison donnaient sur le fouillis des arbres fruitiers et des toits pointus du village, d'où surgissait, comme une citadelle religieuse, le cimetière surélevé avec sa blanche église ; vers le couchant, la longue rangée des fenêtres de la salle dominait une vallée, des prés d'un vert intense, à travers lesquels serpentaient les méandres et les détours nombreux de la rivière ; elle était d'argent, à la lettre, parce que, profonde de deux pieds à peine, elle faisait courir sur une couche de pierre blanche ses vagues vives et prestes comme une eau de source. Au delà du fond des prairies s'élevait une côte boisée où s'entremêlaient toutes sortes de feuillages, çà et là interrompus par des murailles et des couronnes de rochers. Mais le soleil couchant, par delà de bleues montagnes plus lointaines, trouvait un libre passage, et son rougeoiement emplissait chaque soir la vallée... (3)

(1) Cf. une lettre de Ludmilla Assing à F. Wehl dans *Zeit und Menschen*.
(2) Firmery, *Jean-Paul*, p. 93.
(3) W. I, p. 190.

ou cette description de forêt :

La grâce sauvage des bois, s'élargissant soudain, laissait voir tout à coup le lac immobile, d'un bleu foncé pailleté d'argent, immobile dans la sérénité des alentours et le silence lumineux du dimanche après-midi. Une bande étroite de cultures ceignait le lac ; après celles-ci, reprenait de tous les côtés la pente de la forêt ; mais elle devait encore cacher, de ci de là, quelque bout de champ paisible, car on voyait, par endroits, un toit rouge ou une bleue colonne de fumée qui sortait des futaies. Du côté exposé au soleil, seulement, se trouvait une vigne assez considérable, et au pied de celle-ci la maison du maître d'école, touchant presque le lac ; puis aussitôt, au-dessus des dernières rangées de ceps, le ciel se déployait, le ciel profond et pur, qui se reflétait dans l'eau polie en même temps que la bande jaune des blés, les champs de trèfle et la forêt qui les dominait, et qui tous se reproduisaient, réfléchis exactement mais la tête en bas, dans les flots... (1)

La « visualité » de Keller se révèle, dans ces paysages, par la disposition de larges masses colorées où le coup d'œil du peintre est discernable. C'est le détail de la description, au contraire, qui confère du pittoresque en même temps qu'une valeur humoristique à ces pages de *Kleinmalerei*, de nature morte et de minutieux inventaire où s'est complu si souvent l'auteur des *Gens de Seldwyla*. La boutique de bric-à-brac de la mère Margret, les trésors de l'athée ambulant Pierre Gilgus, les richesses hétérogènes et poussiéreuses de Züs Bünslin, la ridicule bimbeloterie de John Kabys, les merveilles que la grand'mère de Landolt conserve en son secrétaire, les produits de l'ingéniosité de Barbara Thumeyssen et de son père, tous ces relevés désopilants valent à la fois par deux mérites : la netteté de la notation d'abord, puis une sorte de valeur symbolique attribuée à ces accumulations d'objets singuliers, précieux ou mesquins, qui semblent faire éclater, en retour, l'ingénuité ou la sottise de leurs propriétaires (2). Même alors, Keller ne décrit point pour décrire,

(1) W. II, p. 209.

(2) Remarquons d'ailleurs que G. Keller, dès qu'il ne s'agit plus de transporter de toutes pièces dans ses livres des motifs de description qu'il connaissait *de visu*, ou de combiner, tout au moins, des éléments réels et *vus* par lui, n'a plus la même complaisance ni la même sûreté. Dans les récits où le sujet s'entoure d'un cadre archaïque, comme une partie des *Nouvelles Zurichoises* ou des *Sept Légendes*, il a assez vite fait d'expédier le décor et le costume. Il détaille peu les descriptions de la mer, qu'il ne connaissait pas : « le pâle reflet du soleil éclairait les eaux, d'où surgissait, çà et là, un phoque » ; « l'Océan

comme le ferait un réaliste véritable, mais pour *signifier* un trait de psychologie qui saillit et s'accuse ainsi.

Le plus souvent, d'ailleurs, nous l'avons dit, l'évocation du milieu, du décor, du personnage physique ne va point jusqu'à la description, mais s'en tient au procédé, infiniment plus efficace, du détail pittoresque heureusement choisi qui entraîne après lui, comme les fils d'un réseau, d'autres traits complémentaires. Même les aspects de la forêt, — le motif de description le plus cher à Keller — se simplifient le plus souvent : c'est « un antique fourré, où d'immenses sapins chenus entouraient un lac dont la profondeur reflétait dans toute leur longueur les troncs puissants, de sorte que tout y semblait sombre et noir. La terre, autour du lac, était couverte des longues franges bizarres d'une mousse serrée qui étouffait le bruit des pas » ; c'est « un bosquet de jeunes chênes que traversait un clair ruisseau : comme un dais de soie légère, flottait dans l'air la frondaison délicate, soutenue par les colonnettes argentées des arbres, et au-dessous se déployait la campagne estivale ». Même *stylisation* heureuse dans la façon dont les personnages physiques sont posés, dont une seule attitude, mais expressive, campe une silhouette et la fixe à nos regards. Jobst rapportant chez lui son linge frais placé sur la paume de la main et marchant de son pas élégant d'ouvrier peignier, les notables de Goldach traçant autour de Wenzel, le faux comte polonais, des cercles respectueux, les mains dans les poches de derrière de leurs redingotes, le grave Bodmer laissant tomber son manteau sur ses hanches et s'inclinant comme un sénateur romain, l'effort des socs faisant trembler les manches grossières des laboureurs de *Roméo et Juliette au village*, combien d'exemples ne pourrait-on pas donner de ce talent à choisir celui des détails visuels qui commande et détermine le plus grand nombre de traits accessoires, et qui se trouve ainsi plus efficace qu'un portrait en pied, qu'une photographie complète, qu'une entière description ? En général, c'est par là que vivent les

infini, dont les vagues, uniformément scintillantes, accouraient en légions innombrables et bruyantes, et portaient plus loin, tranquillement, les vaisseaux. »

personnages comiques de Keller ; ils nous persuadent de la réalité de leur existence par ce qu'il y a d'irrécusablement vrai dans leurs attitudes et leurs gestes, non, comme il arrive si souvent chez les humoristes, chez Sterne, par exemple, chez George Eliot et W. Raabe, par la vraisemblance de la langue qu'ils parlent.

Cette netteté dans la vision et le rendu est, en somme, la véritable essence de ce qu'on a appelé sans restrictions suffisantes le *réalisme* de Keller. Elle confère, à ses inventions les plus fantastiques, à son romantisme le moins docile, à ses soucis de morale et d'enseignement les moins impersonnels et les moins objectifs, une valeur particulière ; et certains aspects superficiels de ses œuvres se prêtent en effet à la comparaison, souvent faite, qui les rapproche des romans réalistes avérés. Mais, au fond de son inspiration, trop d'éléments contraires au réalisme ont subsisté pour que les histoires de la littérature allemande puissent ranger décidément l'auteur d'*Henri le Vert* parmi les écrivains soucieux de refléter en toute sincérité les choses extérieures, ou d'exprimer avec une entière impartialité la psychologie des êtres. Trop de raisons s'opposaient chez Keller à cette absolue soumission à l'objet qui serait l'idéal du vrai réaliste : une imagination capricieuse toujours en quête d'une occasion de prendre l'essor, des préoccupations patriotiques nuisibles à l'objectivité indifférente d'un peintre de mœurs que solliciterait la vérité seule, des soucis pédagogiques et moraux peu disposés à se subordonner à la simple peinture des destinées humaines, à la notation impassible des aspects des choses, — une tendance humoristique enfin, propre assurément à introduire les plus infimes réalités dans l'œuvre littéraire, mais hostile à l'indépendance, si l'on peut dire, de ces éléments mêmes, et prête à soumettre le monde extérieur au bon vouloir de la personnalité de l'écrivain.

CHAPITRE IV

L'HUMOUR

Je veux tremper mes lèvres à la suprême amertume :
Tiens-moi le calice qui la contient, ô divin humour !
Pensées d'un Enterré vif, IV.

I.

Depuis le XVIIIe siècle, où le terme anglais d'humour était révélé à la France et à l'Allemagne, vite adopté par celle-ci, longtemps traité par celle-là comme un étranger, la signification de ce mot s'est étendue et enrichie au point qu'il devient de plus en plus difficile d'en donner une définition convenable. Appliqué trop indifféremment, en anglais, à des manifestations purement comiques et plaisantes, et faisant ainsi double emploi, dans bien des cas, avec d'autres termes d'esthétique ; trop délibérément attiré, en allemand, par le langage philosophique, engoncé et raidi souvent par des définitions métaphysiques et haussé à la dignité d'une *Weltanschauung* alors qu'il peut n'être qu'une forme et qu'un ton ; réservé le plus communément, en France, à des productions exotiques, à des phénomènes littéraires dont la singularité paraissait frappante : ayant enfin reçu de la littérature américaine des caractéristiques particulières, — ce terme d'humour a été spirituellement comparé à un tronc d'arbre sur lequel des propriétaires successifs ont mis tour à tour leur marque (1). Plutôt que de tenter une nouvelle

(1) Angellier, *Robert Burns.*

définition et de prétendre ajouter une empreinte encore à toutes celles que la critique et la philosophie y ont apposées, ne pourrait-on essayer de déterminer par où ces appropriations successives se touchent et se couvrent partiellement? Si, parmi toutes ces formules, — parmi celles tout au moins qui ne sont point le simple équivalent d'autres valeurs auxquelles le mot spécial d'humour ne convient pas, — se trouve un élément commun, ne serait-il pas intéressant de l'extraire et de le retenir, à défaut d'une définition qui convienne, comme le voulait la logique scolastique, *toti et soli definito?*

L'Anglais, on l'a souvent remarqué, est en général disposé à désigner du mot d'humour « tout ce qui est opposé au grave et au sérieux (1) », à en faire ainsi un synonyme de plaisant et comique (2), à ranger parmi ses manifestations tout ce qui peut susciter le rire, depuis l'ironie jusqu'à

(1) Firmery, *Jean-Paul*, p. 256.

Thackeray, *English Humourists* (Swift; Congreve and Addison; Steele; Prior, Gay, and Pope; Hogarth, Smollett, and Fielding; Sterne and Goldsmith): « Le mérite du véritable humoriste est de rire et de faire rire. » Thackeray fait remarquer d'ailleurs que, chez les humoristes dont il s'occupe, d'autres qualités s'ajoutent à celle-là; mais leur énumération ne restreint pas l'acception du terme d'humour.

Emerson (*The Conduct of Life*) parle de l'humour dans le chapitre du *Comique*, sans le différencier.

Addison, dans ses articles du *Spectator*, associe généralement *wit* et *humour*.

Macaulay, *Essay on Addison*, réunit *the three most eminent masters of the art of ridicule during the XVIII. Century, Addison, Swift, and Voltaire*, comme s'il y avait entre eux moins une différence de nature que de nuance et de degré.

Lewes, Art. sur Dickens, *Fortnightly Rev. 1882* : « Si un écrivain me fait rire, il est humoristique, s'il me fait pleurer, il est pathétique. »

Lilly, *Four English Humourists of the XIX. Century* (Dickens, Thackeray, G. Eliot, Carlyle) p. 3: « L'humoriste, dirons-nous, est un artiste qui nous donne en se jouant sa perception du monde et de la vie humaine. »

(2) Cette limitation du sens de l'humour n'est pas sans provoquer des méprises curieuses. Un écrivain anglais (J. K. Jerome, *Three Men in a Boat*) fait allusion à cet axiome courant, que les Allemands n'ont pas de *veine humoristique* : il s'agit de chansons comiques, et le mot anglais, dans son acception restreinte, s'entend parfaitement. Mais la traduction allemande (*Uebersetzung von A. und M. Springer*) remplace le mot anglais par le mot allemand qui n'est pas équivalent, et il est bizarre qu'on puisse refuser *eine humoristische Ader* aux compatriotes de Jean-Paul,

la farce, depuis la raison souriante d'Addison jusqu'à l'amertume railleuse de Swift ; et lorsque, dans une pièce de Goldsmith (1), un bon bourgeois, outré des polissonneries de son beau-fils, refuse d'admettre que « brûler les bottes du valet de pied, faire peur aux servantes et torturer les petits chats » soit de l'humour, il oublie de considérer que le vaurien Tony Lumpkin cherche un plaisir comique où il le trouve et ne contredit pas, au fond, à l'usage de la langue. Moins encore qu'en allemand, l'humour en anglais n'est une manifestation purement littéraire ; la vie courante, les détails des existences les plus illettrées peuvent le susciter. Lorsqu'il prend une forme écrite, la seule différence qui le séparerait de l'esprit serait un élément plus fort d'imagination et de sentiment, plus de poésie, en somme, et plus de couleur (2). De tous les écrivains anglais, Carlyle semble être le seul qui ait élargi consciemment le concept de l'humour : son essence, suivant lui, est la sensibilité, et il dépasse « la faculté d'ironie et de caricature qui consiste principalement dans une certaine déformation, dans un renversement des choses, pour finir en un éclat de rire (3) » : est-il nécessaire de rappeler la culture allemande du sage de Chelsea ?

D'ailleurs, les nuances de sens attribuées successivement en Allemagne au terme de *Humor* ont été assez longtemps flottantes. Mais, tandis qu'en Angleterre les mots de *humour* et de *humorous* admettaient une signification démesurément compréhensive, et doublaient, ou peu s'en faut, d'autres expressions, la langue allemande restreignait la signification de leurs équivalents germaniques. D'abord admis dans son

(1) Goldsmith, *She stoops to conquer*. I.

(2) George Eliot, *German wit : Heinrich Heine :* « L'humour étant, de naissance, antérieur à l'esprit, a plus d'affinité avec les facultés poétiques, tandis que l'esprit est plus proche de l'intelligence raisonnante. L'humour tire sa matière des situations et des traits de caractère ; l'esprit s'empare de rapports inattendus et complexes entre les choses. » Un peu plus loin, l'auteur d'*Adam Bede* se refuse à admettre la définition incomplète qui ferait de l'humour *la représentation sympathique d'éléments discordants dans la nature et la vie humaines.*

(3) Carlyle, *Critical and Miscellaneous Essais : Jean Paul Friedrich Richter, passim.*

acception anglaise (1), considéré comme un synonyme plus spécifiquement britannique de l'allemand *Laune* (2), apprécié peut-être surtout parce qu'il semble garantir et favoriser l'originalité de l'écrivain, l'expansion spontanée de l'imagination et du cœur, toutes les précieuses libertés que le pseudo-classicisme prétendait interdire, l'humour ne tarde pas à restreindre et à spécialiser sa signification. Sterne traduit en allemand (3), adopté par l'âme germanique comme un type d'humoriste vraiment congénial à ses propres aspirations, devient le modèle d'une espèce particulière d'humour, où la sensibilité et le débordement imaginatif dominent, et fait oublier que Steele et Addison, chez qui la sensibilité est à peu près absente, avaient été, eux aussi, des humoristes dans le sens anglais du mot : Lichtenberg, Hippel et surtout Jean-Paul consacrent dans la littérature nationale cette acception allemande du terme d'humour (4) ; on l'attribue désormais à une forme d'art essentiellement subjective, volontiers impatiente de l'ordonnance normale

(1) Blankenburg, *Versuch über den Roman*, estime que les Anglais préfèrent à Richardson, si vanté en Allemagne, son rival Fielding, parce qu'il est plus national, plus *humoristique* et plus gai.

(2) Herder, *Kritische Wælder*, *Viertes Wældchen*, III. 4. « *Laune* et *Humour*, ces deux mots sont le plus souvent employés dans une acception unique... *Humour* est un terme national des Anglais... Moi qui suis allemand, je demande ce que c'est que la *Laune*... » Et, après avoir remarqué que dans la langue usuelle la *Laune* allemande a surtout le sens de *mauvaise humeur*, l'*humour* anglais au contraire celui de *bonne humeur*, il imagine « la réunion de tous les joyeux humoristes » qui comprendrait depuis « les chœurs des Satyres » jusqu'à Don Quichotte et Don Sylvio de Rosalva, depuis Molière jusqu'à Tristram Shandy.

Lessing, dans une note de la *Dramaturgie* (22 mars 1768) s'accuse d'avoir été le premier à traduire *Humour* par *Laune* et prend à cœur de proclamer une distinction nécessaire entre ces deux termes. « Car je crois pouvoir démontrer d'une façon irréfutable que l'*Humour* et la *Laune* sont des choses tout à fait différentes, et même, dans un certain sens, tout à fait opposées. »

(3) Traductions de Sterne par Bode : *Sentimental Journey*, 1768 ; *Tristam Shandy*, 1774.

(4) Cf. *Blætter fur liter. Unterhaltung*, 13 sept. 1846 : *Deutscher Humor* : « L'esprit n'est que spirituel, l'ironie elle aussi peut, à l'occasion, être spirituelle, l'humour est à la fois spirituel et ironique. Mais il est encore quelque chose de plus, il est une puissance poétique, il est le sentiment lyrique et la pensée philosophique, tragédie et comédie tout ensemble ; il monte et descend tous les degrés de l'échelle, depuis les plus insondables profondeurs jusqu'aux cimes de l'idée et de la sensibilité d'où l'on domine toutes les choses terrestres. »

et du développement rationnel de la pensée, à une inspiration surtout sentimentale, à la fois ironique et attendrie, railleuse et sympathique tout ensemble, juxtaposant et contrastant les notions les plus dissemblables (1), mais laissant, en somme, le premier rôle à la sensibilité, à la pitié pour les humbles, à l'émotion en face des aspects les plus insignifiants de la vie, à la forme capricieuse et arbitraire du style, où peut se jouer à son gré la personnalité de l'écrivain.

C'est à peu près cette conception de l'humour qui a été admise dans les catégories de la métaphysique allemande. Nettement différencié, abondamment illustré par des exemples célèbres à l'heure où se constituait la théorie du *romantique*, l'humour a trouvé place, dans le voisinage de ce terme nouveau d'esthétique et en connexion avec lui, dans tous les systèmes qui s'élaborèrent en Allemagne au seuil de notre siècle. L'humour devenait décidément mieux qu'un procédé littéraire, mieux qu'une expression débridée et insouciante de la gaîté ou du caprice, il était exalté à la hauteur d'une *Weltanschauung*, d'une foi, d'une conception particulière de l'homme et du monde. L'*Esthétique* de Hegel l'étudiera bien au point de vue de l'art (2), mais Jean-Paul lui-même dans son *Introduction à l'Esthétique* (3), Schlegel, Novalis, Eichen-

(1) Cf. Bœrne, *Discours sur Jean-Paul* — et *Humoral-Pathologie*. — (*Sæmmtliche Werke*, VII.)

Les Allemands ne tarissent pas d'images pour exprimer cette « duplicité » de l'humoriste à la Jean-Paul : ses armes sont une larme souriante, sa coiffure une marotte voilée d'un crêpe ; il est à la fois Héraclite en pleurs et Démocrite joyeux ; l'humour est le baiser que se donnent la gaîté et la douleur, etc. etc.

(2) Hegel (*Esthétique*, 2e partie, IIIe section. *De la forme romantique de l'art*, chap. III, III, 2°) insiste surtout sur l'élément subjectif, qui, permanent dans l'humour, anéantit le caractère indépendant de l'idée, l'accord nécessaire entre la forme et l'idée, lequel dérive de l'idée même.

(3) Jean-Paul, *Introduction à l'Esthétique*, 7e programme, § 31 sqq. « L'humour, étant le sublime renversé, n'anéantit point l'objet individuel, mais l'objet fini qu'il contraste avec l'idée. Il n'y a pas, pour lui, de folie individuelle et de fous, mais la folie et un monde fou ; il ne met pas en relief, — comme la raillerie vulgaire par ses lazzi, — une sottise isolée ; il abaisse la grandeur, — mais point comme la parodie, — pour l'avoisiner à la petitesse ; il exalte la petitesse, — mais point comme l'ironie, — pour l'avoisiner à la grandeur ; et il anéantit ainsi l'une et l'autre notion, parce qu'en face de l'infini tout est égal, tout est néant, etc. »

dorff (1), s'efforcent de concilier la notion de l'humour avec les théories métaphysiques de la connaissance, de lui assigner une place dans la somme du système romantique. D'une manière générale, les écrivains allemands, philosophes ou esthéticiens, qui ont traité depuis lors de l'humour, ont été semblablement préoccupés d'en faire un mode de connaissance et comme une catégorie ontologique (2).

Il me semble que l'inconvénient de ces définitions trop métaphysiques de l'humour, c'est qu'elles condescendent mal à s'appliquer aux formes inférieures d'un genre d'esprit qui se manifeste aussi bien chez des êtres d'instinct que chez les penseurs conscients. Henri Heine raille la manie prétentieuse qui, dans l'Athènes de la Sprée, magnifie toutes choses : « La sottise devient de l'ironie ; la plate adulation qui a manqué son but devient de la satire ; la balourdise naturelle se change en adroit persiflage, l'absurdité pure et simple en humour... (3) » ; Schopenhauer s'indigne contre la tendance qui attribue, « au noble siècle où nous vivons, des grands mots aux petites choses », et par laquelle « le dernier farceur se fait appeler humoriste (4) ». Mais si le mot semble démesuré pour la chose, n'est-ce point à cause même des définitions trop ambitieuses qu'on en a données ? Et si la philosophie ne l'avait pas attiré sur les sommets, paraîtrait-il exorbitant de l'appliquer à cette « absurdité » et à cette « farce » ?

D'un autre côté, l'humour à base de sentiment, tel que

(1) Fr. Schlegel : « La fin de la poésie romantique n'est pas seulement de réunir de nouveau toutes les variétés de la poésie qui se trouvent séparées ;... elle prétend, elle doit de plus... poétiser l'esprit, remplir et pénétrer les formes de l'art d'un élément convenable de culture, et les animer par les vibrations de l'humour. » Novalis : « L'humour est le résultat d'un libre mélange de l'absolu et du contingent. C'est par l'humour que le contingent particulier devient intéressant d'une manière générale et qu'il prend une valeur objective. Où la fantaisie et le jugement se touchent, jaillit l'esprit ; où la raison et le caprice s'unissent, naît l'humour.» Eichendorff : « L'humour est la moderne conscience de la dissonance intime : ne pouvant plus concilier les termes contradictoires, elle joue avec eux, comme dans un accès de jovialité désespérée, pour supporter leur conflit... »

(2) Voir surtout l'excellente monographie de Lazarus (*Das Leben der Seele*, I).

(3) Heine, *Reisebilder*.

(4) Schopenhauer, *Parerga und Paralipomena*,

l'exemple de Jean-Paul et de divers écrivains allemands de ce siècle semblait le consacrer, ne saurait prétendre fournir les seuls éléments propres à définir le terme lui-même. On a beau se refuser à accepter l'extension démesurée du sens anglais, admettre que chez beaucoup d'humoristes tel autre terme d'esthétique — satire, raillerie, ironie, — suffirait à désigner certains effets de comique : encore l'instinct des langues a-t-il décerné nettement la qualification d'humour à des phénomènes littéraires où ne se trouve nulle trace de l'émotion sympathique qui s'attendrit et qui vibre dans Jean-Paul et ses plus avérés descendants, Fritz Reuter, W. Raabe ou H. Seidel. Pour ne rien dire de la netteté *sèche* d'un humoriste comme l'Espagnol Quevedo (1), ne faut-il pas tenir compte d'un humour de date récente, et qui revendique, lui aussi, sa place au soleil, son droit à une extension possible et à une application au moins partielle de ce mot si controversé : de l'humour américain, du *dry humor,* depuis longtemps article renommé de l'exportation des Etats-Unis ? Et les *practical jokes* de Mark Twain, d'Artemus Ward et de Bret Harte, en dépit de l'inébranlable sérieux avec lequel ils sont narrés, sont aussi éloignés de l'effusion ou de la cordialité qui prédominent dans les œuvres humoristiques de la Germanie, que la vie d'entreprise et d'aventure d'un Yankee diffère de la contemplation résignée ou nostalgique d'un tout petit bourgeois allemand, au début ou au milieu de ce siècle. De sorte que, si l'on voulait donner une définition totale de l'humour d'après ses plus illustres représentants d'outre-mer, on arriverait à une formule à peu près inconciliable avec celle qui se dégagerait des seuls humoristes allemands : la mystification, l'énormité exposée sans une apparence de sourire, sans nul souci d'attendrir et de s'attendrir soi-même, sont ici les valeurs dominantes, et aucun des conteurs ou des poètes humoristiques de l'Union, ni ceux de la Nouvelle-Angleterre comme Mark Twain et Russell Lowell, ni ceux des Etats du centre comme John Hay, ni ceux de la côte du Pacifique comme Bret Harte ne

(1) Cf. Ch. de Mazade, *l'humoriste espagnol Larra* (*Rev. des Deux-Mondes*, 15 janvier 1848).

s'accommoderaient des armes parlantes de l'humour allemand : une larme souriante.... (1).

Pour terminer par la France cette revue des principales définitions de l'humour, il faut remarquer d'abord que ce terme, qui nous est arrivé, en somme, par la littérature, semble chez nous plus qu'ailleurs applicable aux seules choses littéraires (2), à une certaine forme d'*écriture,* à une tournure d'esprit spéciale chez un écrivain ; alors qu'un humoriste, en anglais et en allemand, peut n'avoir jamais tenu une plume ni construit une phrase correcte. D'autre part, l'humour a été toujours regardé comme un phénomène plus ou moins exotique par l'esprit français, — vaut-il mieux dire l'esprit latin? — qui d'instinct y a pressenti quelque chose de contraire à des habitudes et des prédilections arrêtées depuis longtemps. Il n'y a pas eu chez nous, si l'on peut dire, de définition *nationale* de l'humour : les critiques français qui se trouvaient en face d'un humoriste étranger ont été souvent tentés de définir tout l'humour d'après le représentant qu'ils étudiaient ; ou bien leur connaissance plus spéciale d'une des littératures, d'outre-Rhin ou d'outre-Manche, les a disposés à limiter également leur conception de l'humour. Il s'ensuit, dans le détail de ces définitions, la plus curieuse, la plus intéressante diversité. On a dit plaisamment que l'humour était comme une auberge qui accueillait sous son toit les hôtes les plus différents et la société la plus bariolée : c'est peut-être que son enseigne est tellement indistincte et brouillée que les voyageurs les plus hétérogènes y pénètrent au hasard.

Tandis que les premiers Francais qui découvraient l'hu-

(1) Cf. une plaisanterie courante, en Amérique, sur l'humour allemand : quand des Allemands veulent se réjouir, ils se mettent à chanter :

Ich weiss nicht, was soll es bedeuten,
Dass ich so traurig bin.

(2) On pourrait rapprocher de cette spécialisation du concept de l'humour le phénomène qui, semblablement, a attribué au mot *snob* une acception surtout intellectuelle, alors que le *snob* littéraire ou artistique n'était qu'une des variétés du genre décrit par Thackeray.

mour, le réfugié Muralt (1) ou Voltaire (2), autre réfugié, ne pouvaient encore le juger que d'après des exemples anglais, que Diderot (3) ou Mme de Staël (4) elle-même s'en tenaient à l'acception britannique de ce terme si éminemment étranger, une plus grande variété de définitions ou d'allusions se manifeste après que sont devenus plus nombreux les contacts de notre littérature avec ses voisines. Trompé par la qualité spécifique de l'humour de Hoffmann, le romantisme se méprend, ou se limite tout au moins, à sa façon; et Théophile Gautier, en 1831, veut exprimer une notion d'étrangeté, de fantastique, en donnant aux *Contes* qui suivent les *Jeune-France* l'épithète d'humoristiques: il s'agissait de « marquer certaines qualités ou certains défauts qui frappaient chez des écrivains humoristes, mais qui sont absolument indépendants de l'humour (5) ».

Mais c'est en matière de critique que la variété va s'accentuant : on reconnaît ou l'on pressent que les mots d'humour et d'humoriste sont applicables à un nombre toujours croissant de types divers d'esprits et d'œuvres. Il serait curieux de réunir et d'opposer toutes ces définitions, toutes vraies, toutes justes sans doute, avisées chacune d'une portion de la vérité; mais souvent elles sont démesurément

(1) Cité par Texte, *Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, p. 49.

(2) Voltaire, *Lettre à l'abbé d'Olivet*, 21 avril 1762 : « Les Anglais ont un terme pour signifier cette plaisanterie, ce vrai comique, cette gaieté, cette urbanité, ces saillies qui échappent à un homme sans qu'il sans doute, et ils rendent cette idée par le mot *humour* qu'ils prononcent *yumor*, et ils croient qu'ils ont seuls cette humeur, que les autres nations n'ont point de terme pour exprimer ce caractère d'esprit; cependant c'est un ancien mot de notre langue, employé en ce sens dans plusieurs comédies de Corneille. »

(3) Diderot, *Dict. encyclop.*: « Les Anglais se servent de ce mot pour désigner une plaisanterie originale, peu commune et d'un tour singulier », et il cite en exemple Swift.

(4) Mme de Stael, *de l'Allemagne*, II, xxviii : « La gaieté sérieuse qui ne tourne rien en plaisanterie, mais amuse sans le vouloir, et fait rire sans avoir ri; cette gaieté que les Anglais appellent humour, se trouve aussi dans plusieurs écrits allemands ; mais il est presque impossible de les traduire. » Et c'est Claudius, non Jean-Paul, qu'elle cite comme le type allemand de ce genre d'esprit.

(5) Firmery, *Jean-Paul*, p. 257, en note.

lâches et volontiers imprécises (1), ou bien elles peuvent être contredites par une proposition différente. Taine restreint, comme il est naturel, le sens de l'humour à son acception anglaise ou à des nuances particulières, lorsqu'il y voit la plaisanterie d'un homme qui en plaisantant garde une mine grave, d'un homme qui est rarement bienveillant et n'est jamais heureux (2). E. Scherer, en revanche, se souvient plutôt de l'humour allemand que de l'humour de Sterne qu'il étudie (3), lorsqu'il estime que la disposition de l'humoriste — un satiriste sans fiel, un ironique sans amertume — est « probablement, en somme, la plus heureuse qu'on puisse apporter dans la vie » : Jean-Paul n'avait-il pas, en effet, dans la préface de *Quintus Fixlein*, représenté « l'humour affectueux » comme un des chemins qui mènent au bonheur? M. Angellier (4) estime que tous les humoristes, outre « le sens de la vie réelle et le contact direct avec elle », possèdent le don commun de la raillerie. Amiel, par contre, écrivait : « L'esprit railleur ne peut arriver à l'humour (5). » Mis en garde par la diversité parfois contradictoire et irréductible des formules et des exemples, ceux de nos « humorologues » qui songent à ne point laisser en dehors de la définition une partie du *défini*, Marc-Monnier, Montégut, M. Stapfer, M. Firmery, demandent qu'on ne définisse pas trop subtilement l'humour (6), ou établissent de justes et

(1) Ch. de Mazade, *L'humoriste espagnol Larra* (*Rev. des Deux-Mondes*, 15 janv. 1848), après avoir parlé de « ce mélange de sensibilité et d'ironie, de grâce et de sagacité impitoyable, de frivolité et de profondeur, de délicatesse et de force », qualités antinomiques dont l'ensemble constitue l'humour, distingue fort justement entre l'instinct de la réalité qui domine dans les humoristes espagnols, et la curiosité analytique développée par l'influence protestante dans l'humour anglais et allemand. E. Montégut, bien qu'il se serve, à l'occasion, des mots d'humour et d'humoriste, ne semble pas en avoir donné une définition absolue : il n'est pas invraisemblable de prévoir qu'il eût été surtout attentif, s'il l'eût fait, à l'élément moral et sympathique de l'humour de G. Eliot et de Ch. Lamb.

(2) Taine, *Notes sur l'Angleterre*, p. 344.

(3) E. Scherer, *Etudes sur la littérature contemp.* t. VI. (mai 1870.)

(4) A. Angellier, *Burns*, II, p. 108 et suiv.

(5) Amiel, *Journal intime*, II, p. 301.

(6) Marc-Monnier, *Un humoriste italien, Salvatore Farina.* (*R. D. M.* 15 mai 1882.)

salutaires catégories (1), distinguent entre des sens différents du mot, font jouer la gamme de ses variétés sans prétendre appliquer une de ces nuances au groupe entier des écrivains humoristiques. Et rien ne témoigne mieux de l'exotisme foncier de cette notion que la nécessité où se juge placé un critique français de spécifier le sens qui se peut attribuer à l'humour d'un auteur étranger.

Chacune de ces définitions contient sa part de vérité, puisque toutes ont été données d'après des types d'œuvres et d'écrivains où l'humour se trouvait en puissance ou en fonction. Leur variété même est significative de ce qu'il y a de divers, d'irrégulier, d'individuel dans l'esprit humoriste, qui est de nature indépendante, de caractère incontrôlable, qui relève moins du sens commun que du sens particulier de l'écrivain, et qui échappe aux formules rigoureuses des arts poétiques et des traités d'esthétique. Mais encore? Si l'instinct du langage applique ce terme à des manifestations si différentes, c'est qu'un élément commun (en dehors d'accessoires irréductibles, et malgré des singularités de degré, de qualité, de caractère), semble se retrouver dans chacune d'elles. Or, à mettre en ligne ces définitions, à tenter d'en extraire, si l'on peut dire, *le plus grand commun diviseur*, il semble présomptueux de formuler une proposition plus subtile que celle-ci: L'humour réside essentiellement dans une sorte d'inadéquation, de disconvenance, entre l'idée et l'expression, le fond et la forme, l'inspiration et les procédés, le sentiment et le ton, l'impression produite par le monde extérieur et sa manifestation chez l'humoriste.

Pour humble qu'elle soit, cette formule a du moins l'avantage de pouvoir s'appliquer, précisée convenablement et complétée suivant les cas particuliers, à *tout le défini*. En dehors même de la littérature, elle tient compte des variétés instinctives du genre *humour*, dont les définitions trop métaphysiques n'ont point assez souci. La boutade des gens du peuple, la saillie qui rompt en visière aux conventions, la franchise trop indépendante des bourrus et le libre propos des

(1) P. Stapfer, *Molière et Shakespeare*, chap. VI, VII, VIII; *Rabelais*, ch. IV, 3; Firmery, *Jean-Paul*.

originaux, toutes ces manières humoristiques, ou qui peuvent l'être, de se libérer d'une situation, d'une notion dominante, il faut être furieusement épris de terminologie pour les forcer à être, elles aussi, « le conflit de l'imagination et du sentiment » ou « le procédé par lequel une subjectivité infinie anéantit l'objet ». De plus, les expressions d'*humeur*, de *bonne humeur*, de *mauvaise humeur*, qui appartiennent, par l'étymologie, à la famille de l'humour, et qui se trouvent aussi délaissées, aussi écartées que des cadets négligés, par les définitions trop ambitieuses, ne doivent-elles pas faire valoir leurs droits de parenté ? Qu'est-ce, à le bien prendre, que la bonne ou la mauvaise humeur, sinon une disposition ou un ton qui contraste, par son entrain, avec des difficultés, des motifs de tristesse, ou bien qui contrarie, par sa maussaderie, la joie ambiante et les raisons de gaîté ? Et plus encore qu'en français, où *humeur* et *humour* sont des termes nettement différents, il est bon de laisser entre eux la jonction possible en allemand et en anglais, où les mots de *Humor*, de *humour*, peuvent servir à deux fins et rendre, soit le sens d'*humeur*, soit celui, plus spécial, de l'*humour* proprement dit (1).

Si nous abordons maintenant la littérature dite humoristique par son apparence purement formelle et par son simple aspect extérieur, nous constaterons une tendance de l'humour à contredire ce qui semble la première et la moins discutable des exigences esthétiques : l'organisation logique, la succession normale des parties du développement. Ce déséquilibre ou ce désordre volontaire peut aller depuis la simple insertion de hors-d'œuvre inorganiques, de digressions arbitraires, jusqu'à un insolent défi à toutes les lois admises : certains chapitres de Rabelais, telles cabrioles inattendues de Sterne, le singulier artifice par lequel Immermann met en tête de son *Münchhausen* les chapitres XI à

(1) Cf. Thackeray, *Pendennis :* M. Foker, bon garçon sans ironie et sans dessous d'âme, se définit lui-même en ces mots : « Mes habitudes sont simples, et, quand je suis content, je suis généralement de bonne humeur. » La vraie bonne humeur, au contraire, participe de la nature de l'humour en ce qu'elle est apte à réagir, à prendre le contre-pied des circonstances extérieures.

XV, « à cause de l'intérêt », sont des exemples de cet humour extérieur comme il serait facile de les multiplier.

Avançons d'un pas. Sans nous inquiéter encore de l'intervention de la personnalité de l'écrivain, et en considérant des œuvres où l'objectivité n'exclut point l'humour, constatons que l'effet de certaines pages humoristiques provient de ce qu'elles sont en directe opposition, en complète disconvenance avec les notions auxquelles l'esprit du lecteur peut être accoutumé. Mark Twain racontant avec un parfait sérieux l'histoire *du bon petit garçon qui a mal tourné* et celle *du méchant gamin qui a fait son chemin*, contredisant ainsi la morale des traités religieux, est surtout humoriste, dans l'espèce, par cette inadéquation de sa fable avec les *tracts* dont il prend à dessein le ton. De même de certains « auteurs gais » tout modernes : ils justifient le titre d'humoristes, qui leur a été attribué, par la simple énormité qui sépare de toutes les notions admises l'invraisemblance de leurs inventions.

Considérons maintenant, non plus l'allure extérieure ou l'idée en elle-même, mais les rapports de la forme et du fond ; c'est ici que nous trouvons un des modes les plus fréquents de l'humour, celui qui a le plus souvent frappé les esprits latins accoutumés à plus d'harmonie : la disparate, instinctive ou consciente, entre la pensée et ses procédés d'expression. La forme n'est plus l'enveloppe exactement moulée sur l'idée, elle en diffère comme le masque diffère du visage. La valeur générale, la tonalité moyenne de l'une et de l'autre sont comme des mélodies accordées dans des tons différents, ou comme ces ballades dont parle un paysan de Shakespeare, « sujets lamentables pourvus d'une musique joyeuse, ou paroles tout à fait drôles qui se chantent lugubrement... ». Qu'un auteur écrive : « J'ai versé assez de larmes pour faire déborder les mers », il n'y aura dans cette exagération qu'une hyperbole pathétique, sans rien, entre l'idée et la forme, de disconvenant et d'antithétique ; mais qu'il écrive, comme fait certain humoriste allemand (1) : « Les

(1) B. I, p. 68.

pleurs que j'ai versés suffiraient à laver une paire de pantalons de coutil », il fera de l'humour, non pas du meilleur, mais du plus authentique assurément. Et nous rallions ici bon nombre de définitions partielles de l'humour, qui rendent compte de l'inadéquation éminemment propre à ce genre d'esprit (1). Beaucoup des procédés recommandés par Jean-Paul à l'apprenti humoriste (2) sont, en somme, l'emploi délibéré de cette dissonance foncièrement humoristique. On sait à quel point les grands humoristes en ont usé, et — l'écrivain étant le seul juge de l'efficacité et de l'opportunité de ces procédés, — quelles arbitraires bizarreries, quels écarts excentriques déconcertent ensuite le lecteur raisonnable.

La disconvenance peut (indépendamment de l'expression) consister dans l'intervention d'une valeur qu'il n'est pas rationnel ni harmonique de voir s'ingérer dans un raisonnement. Le major Pendennis, dans le roman de Thackeray, est un humoriste, lorsque, songeant à son valet Morgan, dont la scélératesse est chose démontrée, il regrette un domestique qui avait une si bonne recette pour vernir les souliers. Mérimée rendant, suivant une anecdote peut-être légendaire, à un jeune insurgé de 1830 le fusil avec lequel lui-même vient de tuer un garde-suisse, et refusant de continuer à s'en servir « parce que ce ne sont pas ses opinions (3) », l'archi-

(1) Taine, *Hist. de la litt. ang. : Macaulay :* « L'humour consiste à dire d'un ton solennel des choses extrêmement comiques, et à garder le style noble et la phrase ample, au moment même où l'on fait rire ses auditeurs. »

Saint-René Taillandier, *R. D-M.*, 1er avril 1852 : « Les idées les plus graves peuvent être exprimées en images bouffonnes, et c'est même là ce qui constitue l'humour. »

Sterne écrivait déjà dans une de ses lettres : « Je suis persuadé que le charme principal de l'humour de Cervantes consiste en ceci, que l'auteur prend soin de décrire la moindre bagatelle avec toute la pompe d'un grand événement. »

(2) Indiquer des quantités minutieusement exactes, des évaluations précises de nombre et de grandeur là où l'on ne s'attend qu'à une expression vague, revêtir d'une expression vulgaire ou basse le sérieux de l'idée, faire soudain appel, à propos d'idées triviales, à la dignité des mots latins, d'ordinaire réservés à des concepts élevés : tels sont quelques-uns des moyens du langage humoristique selon Jean Paul. Il y faut joindre l'emploi d'expressions bibliques à l'occasion d'idées tout à fait vulgaires et laïques, procédé fréquent chez les humoristes des pays protestants.

(3) L'anecdote, citée dans un discours de J. Sandeau à l'Académie française, est rappelée par M. Stapfer, *Molière et Shakespeare*, p. 294. Il est cu-

tecte Semper descendant, en 1852, dans les rues de Dresde, et construisant une barricade suivant toutes les règles de son art, bien qu'il ne soit en aucune façon du côté de l'insurrection (1), sont deux magnifiques exemples d'humour en action. Et c'est par là que la « fumisterie » avoisine et côtoie l'humour, et que les Vivier et les Sapeck auraient leur place assurée au moins dans les dépendances de l'hôtellerie dont l'humour serait l'enseigne.

Avançons d'un pas encore. L'inadéquation latente sous toute manifestation humoristique peut résider, non plus entre la pensée et son expression. entre la qualité de l'idée et le ton de la forme, mais entre le sentiment ou l'état d'âme et l'objet même qui les suscite, entre la direction prise par l'esprit et la circonstance qui le met en branle, entre l'impression ressentie et la matière même de l'émotion. C'est ici que l'esprit humoriste s'oppose à l'esprit artiste (2). Ce dernier, heurté par le monde extérieur ou par l'inspiration intime, se met à l'unisson, vibre en tout cas dans le même ton, réagit dans le même sens; il réalise, comme le fit l'antiquité classique, l'harmonie idéale de la matière avec l'esprit, laisse, comme dit Hegel, le sujet d'une œuvre se développer conformément à sa nature essentielle, s'organiser et s'agencer suivant des lois normales et logiques. L'esprit humoriste au contraire *désintègre* en quelque sorte, renverse ou abolit ce qui serait, dans un cas donné, la rationnelle, l'ordinaire et normale manifestation d'une intelligence ou d'une sensibilité. Faire de la botanique sur le tombeau de sa mère, suivant une formule célèbre, songer, à la façon du Basaroff de Tourguenieff, en voyant une femme de corps irréprochable, que ce serait « un bel exemplaire pour la table de dissection »,

rieux de noter que Gœthe, sans doute prévenu par les mystifications littéraires de Mérimée, trouvait à sa physionomie « quelque chose d'humoristique ». (*Convers. avec Eckermann*, 7 mars 1830.)

(1) Cf. F. Wehl, *Zeit und Menschen.*

(2) Cf. E. Gebhart, *De l'esprit artiste et de l'esprit humoriste.* C'est exactement la nuance impliquée par le mot d'*humeur* dans un exemple cité par Littré : « La gaîté, chez M. de Châteaubriand, n'a rien de naturel et de doux : c'est une sorte d'humeur ou de fantaisie qui se joue sur un fond triste. » (Sainte-Beuve.)

voilà des formes élémentaires, en dehors de toute littérature, de ce type d'esprit humoriste, enclin à faire obstacle à l'émotion que devrait, en bonne logique, susciter une situation (1). Simplifiée, élevée à la hauteur d'un procédé littéraire, cette inadéquation est, en somme, celle qui se rencontre chez la plupart des écrivains humoristiques (2). Comme elle empêche la *faculté de s'absorber*, elle n'est guère propre au lyrisme, au pathétique ; elle est merveilleusement favorable, en revanche, à des formes qu'ont toujours affectionnées les humoristes, l'essai, la fantaisie personnelle et subjective, le journal intime fictif, etc.

Dans le roman, l'esprit humoriste se manifeste, en général, par une façon particulière de poser les situations et les personnages. Tandis que l'esprit artiste s'accommode à merveille du réalisme absolu, pousse au sombre la peinture de la misère et de la souffrance (3), tandis qu'inversement il crée volontiers une atmosphère d'idéale grandeur autour de ses héros, l'humour incline plutôt à surprendre les raisons de gaîté, les rayons de soleil, les humbles joies et l'instinctive drôlerie qui réjouissent la vie des miséreux, et, en revanche, à détruire, par des touches légères, ce qu'il pourrait y avoir de trop absolu dans la peinture de la puissance, de la fortune et du bonheur, ou dans le dessin de personnages campés trop

(1) Il y a de l'humour, croyons-nous, à raconter plaisamment ses propres infortunes, il n'y en a aucun, en revanche, à relater gaiment les mésaventures arrivées à autrui, pas plus qu'à s'apitoyer sur les siennes propres.

(2) Flaubert, qui procède plutôt, comme écrivain, de l'esprit artiste, semble avoir possédé jusqu'à la souffrance, comme homme, l'esprit humoriste dont nous parlons. « ....La contemplation d'une femme me fait rêver à son squelette. C'est ce qui fait que les spectacles joyeux me rendent tristes, et que les spectacles tristes m'affectent peu.... » *Correspondance*, Ire série, p. III, et *passim*.

(3) Ce que l'allemand appelle *Galgenhumor*, la macabre gaîté de la potence, le *desperate humour* de l'anglais, n'est qu'une réaction, *in extremis*, contre l'horreur de la mort.

Remarquer la singulière spécialisation qui, dans le catalogue de l'*Universal Bibliothek* de la maison Reclam, fait ranger principalement sous la rubrique *Ouvrages humoristiques*, — à l'exclusion de Dickens, Jean Paul, Cervantes et Raabe — des œuvres de pure gaîté, ou bien des joyeusetés contrastant avec la tonalité générale plutôt triste d'un milieu, la bohême, la prison, la caserne, etc.

nettement dans leur sagesse, leur gloire ou leur félicité (1). Car, de même qu'il n'y a pas de grands hommes pour leur valet de chambre, il n'y a pas de véritables héros pour l'humoriste. Il est prompt à donner un croc-en-jambes au personnage qui marche avec trop de présomption dans les voies de la vertu ou de la grandeur, de même qu'il est prêt aussi à relever le pécheur, n'admettant pas plus le parfait scélérat, le « traître » absolument méchant, que le sage et le juste sans défaillances. Même si l'humoriste élève ses personnages bien au-dessus de l'humanité moyenne ou s'il les ravale bien au-dessous, il incline à nous avertir, par l'intervention de motifs ou de détails contraires à la tenue générale, à l'impression produite par les caractères, de l'éternelle relativité des choses d'ici-bas (2).

Et c'est ici que l'humour, prenant conscience des disparates de l'humaine destinée, s'apercevant du contraste qui sépare la réalité, le monde des apparences, de l'idéal que nous sommes tentés de considérer comme la loi des choses, mettant ce que Jean-Paul appelle *l'idée anéantissante* en conflit avec le détail de l'agitation terrestre, réhabilitant, au moyen du

(1) « En voyant Miss Bell gifler son petit frère, Miss Laura, qui avait une bonne dose d'humour, ne put s'empêcher de songer à quelques vers touchants et tendres que cette jeune poètesse lui avait lus, qui se trouvaient dans *Mes Larmes* et commençaient ainsi : « Mon joli petit frère, que les anges gardent ton repos.... » Thackeray, *Pendennis*, I, 260. Il est inutile de multiplier les exemples d'un procédé bien connu, et par où des écrivains « artistes » du reste sont, à leurs heures, des humoristes incontestables.

(2) Des gens qui viennent de narrer les plus pathétiques aventures s'informent du tire-bottes en allant se coucher (W. Raabe, *Au Sauvage*, XI) ; « Sapience » est ma déesse, s'écrie M. Jacques, mais sa voix mue, et son exclamation ressemble à un croassement.... (Keller, VI, p. 15).

Henri Heine, chez qui, à mon sens, l'humour n'est point aussi fréquent qu'il pourrait sembler, et qui est plutôt spirituel que foncièrement humoristique, emploie assez volontiers, cependant, ce procédé extérieur de l'humour.

L'humour dans les beaux-arts (c'est en Allemagne surtout qu'on trouve ce terme appliqué à cet objet) peut être, soit l'application d'une grande science pittoresque, plastique ou musicale à un sujet dont l'inspiration n'appelait pas « artistiquement » de pareilles ressources (par exemple la *Bourrée fantasque* de Chabrier, orchestrée par Mottl), soit plutôt, simplement, le fait de traiter une scène littérairement humoristique par la couleur, la forme ou la musique (Cf., par exemple, les *Scènes de foire* ou *de taverne*, purement orchestrales ou instrumentales, auxquelles des compositeurs ont donné le sous-titre de *Humoresken*.)

sentiment, les contingences mesquines dont l'intelligence perçoit toute la médiocrité, donnant, pour ainsi dire, une valeur métaphysique à l'inadéquation que nous avons rencontrée à tous les degrés de l'échelle des valeurs humoristiques, peut véritablement se confondre avec un système, avec une *Weltanschauung*. Nous atteignons ici la manifestation la plus haute de l'humour, et elle est, vraiment, si éloignée des procédés purement formels rangés sous la même rubrique, qu'on a rendu parfois une sorte d'abus de langage coupable de cette commune désignation. Cette conception suprême de l'humour, considéré comme une sorte de scepticisme attendri, et de l'humoriste, placé à distance égale « du pessimiste qui en veut à la réalité de n'être pas telle qu'il la conçoit, et de l'optimiste qui ferme les yeux sur tout ce qui manque au réel pour répondre aux exigences du cœur et de l'esprit », c'est celle que l'Allemagne, depuis Jean-Paul, a surtout patronnée : et l'on sait avec quelles effusions elle s'est extasiée sur sa beauté, faite de sentiment et de perspicacité tout ensemble, de sympathie et d'observation aiguë. Effusions qui ont eu surtout l'inconvénient de limiter, aux yeux de bien des exégètes de l'humour, la signification de ce concept à une interprétation particulière, la plus séduisante mais point la seule... (1)

Une étude complète de l'humour aurait à s'inquiéter des conditions psychologiques, ethnologiques aussi, qui font de lui le privilège de certains individus, natures passives en général, plus disposées en tout cas à contempler le monde qu'à le conquérir (2), de certaines races (3) ou même de cer-

(1) Dickens est, pour l'Allemagne, le grand humoriste anglais ; le grand humoriste français, pour elle, c'est un écrivain de notre siècle, tout à fait oublié chez nous, si tant est qu'il y ait jamais été bien connu, Claude Tillier, l'auteur de *Mon oncle Benjamin*, livre presque introuvable en France, et qui, en Allemagne, a eu plusieurs traductions et même des réimpressions. Daudet lui-même ne vient qu'après lui, dans la liste allemande des humoristes français.

(2) Cf. O. Behaghel, *Kürschner's Nat.-Lit.*, t. 142, 1, p. v : « Hebel était, comme la plupart des humoristes, une nature passive. Celui-là seul qui laisse tranquillement venir à lui les choses, sans convoitise passionnée et sans haine passionnée, est capable d'embrasser en toute clarté leur essence intime, de concevoir affectueusement la valeur de l'infiniment petit et de le représenter avec une sereine supériorité. »

(3) Il va sans dire qu'en France il faudrait chercher l'humour en dehors

taines périodes historiques (1) et de dispositions d'esprit où l'élément religieux a sans doute aussi sa part obscure (2). Et il se peut que les manifestations de l'esprit humoriste, avec l'étrange latitude qu'il laisse à l'arbitraire, au caprice déréglé, à la fantaisie individuelle, n'atteignent jamais à la beauté supérieure, à l'eurythmie qu'a réalisées l'esprit artiste dans ses créations les plus harmonieuses. Il n'en reste pas moins qu'un charme particulier émane souvent des pages où les vrais humoristes, sans sacrifier à la convention ou à la règle, ont mis le meilleur d'eux-mêmes ; où, réagissant contre le choc du monde extérieur, se manifeste dans toute sa franchise et sa pleine valeur la personnalité même de l'homme et de l'écrivain.

II

Gottfried Keller est un humoriste né. Ce plébéien, issu d'une race particulièrement riche en humour, plus apte, sem-

de notre tradition classique, trop rationaliste pour admettre ce qu'il y a de foncièrement illogique dans la plupart des formes de l'humour. Cf. E. Krantz, *Essai sur l'esthétique de Descartes*, p. 236 : *l'élimination du burlesque*. Même en dehors des habitudes que l'esprit latin a pu donner au caractère français, il ne semble pas que nos dispositions ethniques nous aient rendus aussi aptes à l'humour que d'autres peuples, les Irlandais (*there is no humour like Irish humour*), les Anglais (*qui se réjouissaient tristement*, écrivait Froissart, *suivant la coutume de leur pays*) ou les Allemands, ceux surtout du Centre et du Sud.

(1) Mielke, *Der deutsche Roman des XIX Jahrhunderts*, p. 146 : « Il est remarquable que précisément dans cette époque de 1848 à 1860, si troublée intérieurement, et si élégiaque, l'humour allemand ait célébré une renaissance nouvelle ; cette particularité reste un fait extrêmement caractéristique pour la psychologie du caractère national des Allemands. Chez tous les écrivains de cette période, l'humour ressuscite ; ils rejettent en riant les flèches et les traits du destin, sans que leur main cache cependant les blessures cuisantes d'où s'épanche le sang de leur cœur. »

De même de l'humoriste pris en particulier. « Les fruits de l'humour mûrissent rarement sur les sommets ensoleillés d'une heureuse destinée ; c'est, au contraire, à l'école de la souffrance, du renoncement, de la lutte et de la misère, que prospèrent le mieux les enfants de la Muse qui sourit parmi ses larmes. » E. Ziel, *Fritz Reuter* (*Liter. Reliefs*, I).

(2) Cf. les observations de Montégut sur le roman des peuples protestants, à propos de George Eliot (*Ecrivains modernes de l'Angleterre*).

ble-t-il, à protester par lui contre les choses qu'à les vaincre ou à les subir ; cet autodidacte, comme il aimait à s'appeler, qu'une instruction tôt interrompue laissa plus disposé, sans doute, à traiter à sa guise les thèmes littéraires qu'à les enfermer dans les cadres prévus par les catégories esthétiques ; ce bourru dont le peu de vie de société auquel il se soumit ne pouvait suffire à arrondir les angles et à apprivoiser le caractère ; cet être d'imagination prompte et de volonté peu active, appartient bien à la lignée des grands originaux, les Johnson, les Carlyle, les Jean-Paul, chez qui l'humour est la franche expression d'une personnalité indépendante, qui marquent par lui, et jusqu'à la singularité la plus déconcertante, la liberté de l'individu en face des valeurs reçues, des conventions, des aspects de la vie, des situations mêmes où il peut se trouver. Pendant les années d'incertitude et de misère qu'il traversa, l'humour fut vraiment pour lui une vertu pratique, une *bonne humeur* résistante, — non point la superficielle satisfaction de ceux que met en joie l'heureux cours des choses, mais le stoïcisme instinctif de ceux qui refusent de se plier à la sévérité du sort (1) ; et ses lettres sont pleines de cette insoumission à la tonalité dominante, si l'on peut dire, de sa vie désemparée et incertaine en apparence. Keller, à Munich et à Berlin, a pu employer son humour à résister à la destinée, à la contredire en quelque sorte, à prendre le contre-pied de la vie. Mais si son humour équivaut ainsi, pendant sa période d'apprentissage et d'insécurité, à une sorte de bonne humeur singulière et farouche (qu'on se rappelle ce bizarre amoureux qui, à Berlin, rossait les passants pour se dédommager de ne pas

(1) Lui-même emploie le terme de *Humor* dans cette acception. La sœur de Pancrace est d'abord toute bouleversée par le retour de son grand frère, mais elle retrouve bientôt *ihren guten Humor* (W. IV, p. 24). Dans *Mme Regel Amrain,* les plus sages, parmi les Seldwylois faits prisonniers au cours de leur expédition, supportent l'aventure *mit mœglichstem Humor* (W. IV, p. 195). Dans *Martin Salander*, Julien, qui prend de si bizarre façon sa propre déchéance, montre, suivant Môni Wighart, qu'il est un excellent humoriste (W. VII, p. 304). Et le conseil donné par Martin lui-même « de considérer les choses au point de vue de leur singularité » (*ib.*, p. 307) est une invite à ce genre d'humour pratique. Ailleurs *Laune* est employé exactement dans ce sens (à propos de Marie Salander, en particulier).

avoir l'audace de son amour), comme il confine en revanche à la mauvaise humeur la plus avérée, au plus notoire esprit de contradiction, et à la bizarrerie la plus maussade, chez un Keller ultérieur : l'original autour duquel s'était formée à Zurich toute une légende, le grognon personnage si prompt à répondre injures à qui lui parlait compliments, à affecter le dénigrement quand on admirait les gens ou les choses, à tourner le dos à des visiteurs dévotieux, à contredire lui-même, en de brusques sautes de langage ou de manières, ses propres états d'âme !

Comme écrivain, il s'en faut que Gottfried Keller fournisse des illustrations à tous les aspects de l'humour que nous avons signalés chemin faisant. S'il est loin d'être un parfait artiste littéraire, si l'équilibre et l'harmonie sont souvent menacés dans son œuvre par je ne sais quel refus de *s'absorber*, il a su, du moins, se garder de l'affectation malsaine, de la trop grande intervention, dans l'ouvrage, de l'écrivain lui-même, qui sont le commun défaut des humoristes à la Sterne, et qui compromettent la plasticité de leurs créations. La construction désordonnée d'*Henri le Vert* résulte plutôt de l'inexpérience, de l'absence d'un plan arrêté, que du fantasque humour qui s'ingénie à déconcerter le lecteur. Il y avait en Keller trop de logique et de bon sens, trop d'admiration aussi pour les formes homogènes de la beauté, pour qu'il se permît, de gaîté de cœur, les fâcheuses ingérences de l'écrivain dans la suite de son développement (1), le déploiement de subjectivité humoristique et de fantaisie capricieuse qui rendent si agaçantes certaines lectures. Plus abondantes que cet humour inorganique, se rencontrent chez Keller de soudaines et amusantes disconvenances entre la légèreté de l'expression et le sérieux de la pensée, ou inversement. Ou bien, c'est un détail de l'idée, plaisamment discordant avec le ton général de la pensée, qui acquiert dans la phrase une valeur inattendue ; il y a là tout un humour de langage,

(1) Quelques exemples cependant, çà et là, de cette modalité de l'humour, comme une assez singulière interpellation que l'auteur de l'*Epigramme* adresse à un de ses personnages (W. VII, p. 207).

appréciable surtout à des lecteurs allemands, et qu'il est d'ailleurs plus difficile encore de traduire que de goûter (1).

Mais c'est principalement dans la manière dont sont décrites ou évoquées les situations, — ces aspects supérieurs de l'humour, — que G. Keller a mérité d'être considéré comme un maître du genre. Il est légitime de préférer, en vertu d'obscures prédilections de race ou de culture, les émotions plus profondes et plus homogènes que donnent les conceptions purement « artistes » et les procédés objectifs de composition ; il faut, malgré tout, reconnaître une vertu particulière à cet instinct de l'humoriste qui l'incline à abolir, par l'introduction de « valeurs » différentes, ce qu'il y a d'absolu dans la tonalité d'un portrait ou d'un tableau. Keller sait assurément, à l'occasion, laisser intacte l'unité d'impression : ses créatures « élémentaires », l'Agnès d'*Henri le Vert*, la touchante Régine, Ursule des *Nouvelles Zurichoises* sont d'une psychologie très simple où l'humour n'intervient pas, de même qu'il n'interrompt nullement et n'infirme point le pathétique ou le comique de certaines scènes. Mais, en général, Keller conçoit d'une manière humoristique ses personnages et les situations où il les place. Soit qu'il nous présente, comme dans les *Gens de Seldwyla* ou dans le *Drapeau des Sept Vaillants*, des hommes qui prêtent à rire assurément, — têtes chimériques ou maniaques, imaginations mal sevrées ou volontés peu avisées, — mais dont la valeur morale reste intacte, soit qu'à propos de personnages dont nous serions tentés d'admirer sans assez de réserves les qualités d'esprit, de force d'âme, de cœur, il nous rappelle que l'humaine fragilité n'épargne personne, Keller rattache volontiers à la moyenne humanité les êtres qui, en apparence, s'élèvent le plus au-dessus d'elle ou s'abaissent le plus au-dessous ; il lui plaît de rendre manifeste la fragilité des forts ou le reste de dignité des déchus, et de nous en

(1) *Schulmædchen... welche... ihren unschuldigen Ringeltænzen und Fangspielen oblagen ; — obgleich er længst eine unschuldige kleine Anbetung für sie eingerichtet hatte in seinem Herzen ; — sich einer ziemlichen Haarverdünnung erfreuend, etc.* De telles expressions humoristiques sont en somme des sortes de comparaisons où le *tertium comparationis* a été supprimé,

avertir (1). Et ce n'est pas à dire que les écrivains « artistes » ignorent ou dissimulent le singulier mélange de la nature humaine, et l'ange et la bête qui s'y trouvent côte à côte ; mais les humoristes sont plus enclins à faire saillir cette contradiction, à s'y attarder, à la mettre en action et en évidence au moyen d'épisodes destructifs, en quelque sorte, du trait dominant même d'un caractère.

De même des situations. « Il n'y a point de chaîne sur cette terre, dit Keller, dont une fleur ne pare point quelques anneaux. » Inversement, pour un esprit attentif et qui sait la réalité des choses, il n'est point de pure joie. Et il n'est point, surtout, de spectacle ou de situation dont on ne puisse extraire des éléments contradictoires, de même que dans les drames de Shakespeare les fous égaient les pires catastrophes ou les plus noires détresses, tandis qu'un Hamlet ou que le M. Jacques d'*As you like it* protestent contre la joie, contre l'espérance et l'amour. Ici encore, remarquons-le, notre écrivain a su s'abstenir, à l'occasion, de rompre l'intégralité d'impression commandée par son sujet. Il lui arrive — et c'est chez les humoristes un *motif* fréquent (2) — de dire la gaîté des enterrements, de s'extasier sur la

(1) Cf. les tentations auxquelles n'échappent absolument ni Mme Amrain ni Hansli Gyr, et, inversement, — à condition qu'ils aient une âme, — la réhabilitation partielle que l'auteur dispense à ses scélérats les plus notoires. Cf. aussi la fréquence des réflexions de ce genre : *Comme il faut que l'homme ait son côté faible* (W. I, p. 363) — *l'imperfection humaine, dont l'ombre s'étendait aussi sur ces hommes, vaillants d'ailleurs* (W. I, p. 383) — *la vanité humaine se mélange aux plus nobles idées* (W. VII, p. 88) — *la sottise humaine, inhérente aussi à l'homme le plus sage* (VI, p. 181) — etc. ; et inversement : *l'homme le plus déchu trouve toujours l'occasion de témoigner de son humanité par quelque trait, si bizarre soit-il* (W. II, p. 195) — *chaque monstre est encore rattaché à l'humanité par un fil d'or* (V. p. 144) — *malgré toute sa déchéance, un trait de noblesse...* (VII, p. 125), etc., etc.

(2) Cf. Immermann, *Münchhausen*, XII, 11 : « Il ne manque, dans aucune maison mortuaire, quelqu'un d'expert à pleurer d'une façon si ridicule qu'il met presque le désordre dans les lamentations des autres, et qu'il les fait presque confiner à une jovialité secrète. »

Thackeray, *Pendennis*, II, p. 150 : « Dans les moments les plus véritablement graves, où se jouent la vie et la mort, surgissent ainsi d'étranges contrastes et des raisons d'humour, passent ainsi des sourires qui font en quelque sorte la satire de la détresse et la rendent plus noire ! »

floraison des cimetières (1); il évoque, en voyant de frais visages de jeunes filles, les traits qui plus tard les déformeront (2). Mais il sait laisser intactes les impressions purement poétiques suscitées par un spectacle naturel, les émotions produites par des événements tragiques dont les victimes sont des innocents. Pourtant, il lui en coûte de hausser jusqu'à l'exaltation du pathétique les situations mêmes qui s'y prêteraient le plus. L'exemple le plus caractéristique de l'humour réparateur et « résistant », ce sont les *Pensées d'un enterré vif*, cycle singulier de poésies où la position la plus cruellement horrible auquel un être conscient puisse être exposé est décrite sans la hideur que le sujet semblait appeler (3). Des images de la vie passée, des associations d'idées, de tableaux, complaisamment déroulées par la victime de cette lugubre méprise, toute une suprême activité de fantaisie déployée par ce cerveau fiévreux d'un mort vivant, une bonne humeur *in extremis* qui refuse de se plier à la détresse imposée par les circonstances: telles sont ces *Pensées d'un enterré vif*, si singulières et si caractéristiques. Pensées? rêveries plutôt; car, le premier moment d'angoisse passé, le malheureux enseveli se plaît à charmer l'horreur de l'heure en promenant son souvenir parmi les images de sa vie, ou bien sa fantaisie parmi de capricieuses représentations. L'imagination, si prompte, comme nous l'avons noté ailleurs, à susciter par des tableaux contrastés une impression contraire à celle que demande la situation, joue ici un rôle

(1) W. I, p. 257; ib. p. 12, 181, 260.

(2) W. VI, p. 18.

(3) Il est curieux de comparer ce développement humoristique d'un sinistre sujet à la façon dont il est traité par l'esprit « artiste » d'un poète réaliste français, Maurice Rollinat. L'horreur de la situation se développe conformément à son essence dans l'*Enterré vif* (*les Névroses*):

Mais ton œil va s'ouvrir pour un réveil tragique
Dans l'affreuse nuit du cercueil...

Alors, étroitement collés contre tes hanches,
Tes maigres bras ensevelis
Iront en s'étirant buter contre les planches
Sous le grand suaire aux longs plis, etc.

qu'il est bon de signaler (1) et qui semble très conforme à la disposition « visuelle » de l'esprit de Keller.

Il s'en faut que l'humour ait à intervenir souvent dans des données aussi macabres; mais il est bien, on le voit, la manifestation de la suprême liberté de l'esprit, en même temps qu'une marque de vie intérieure intense. C'est cette liberté de l'esprit qui paraît à Keller, ainsi qu'à la plupart des humoristes, la plus forte qualité, et la plus heureuse aussi, à laquelle puisse arriver, en face de l'existence, de la destinée et du monde, un être humain vraiment apte à la vie. Il l'a personnifiée dans les deux caractères qui sont, à n'en pas douter, ses préférés dans la galerie de ses héros, Salomon Landolt, bailli de Greifensee, et Marie Salander, *die Salanderin*. Il en a muni aussi, à un degré plus ou moins éminent, ceux de ses personnages pour lesquels il a le plus de sympathie, espiègles jeunes filles ou hommes intelligents, tous ceux qui possèdent à la fois le don du rire et l'aptitude « à rejeter loin d'eux le chagrin » (2), et « la faculté, sans laquelle il n'est point de vraie gaîté, de percevoir la tristesse foncière des choses (3) ». Et, quant aux personnages plus imparfaits qu'il aime à mettre à l'école de la vie, à tous ces chimériques, d'abord « exaltés vers leur type », puis s'accommodant, de gré ou de force, de la réalité, de la nécessité du travail, ou d'une condition médiocre, c'est une certaine dose d'humour qui les préservera de s'adapter trop entièrement à la mesquinerie ambiante, à la sotte *Gemütlichkeit* de Seldwyla, de se fondre dans la grisaille affligeante de la vie moyenne, de s'enlizer dans ce que Gœthe eût appelé la platitude harmo-

(1) On a comparé (M. Walzel dans le *Chamisso* de l'édit. Kürschner) l'enterré vif de Keller au naufragé de *Salas y Gomez*. La grande différence entre ces victimes de situations semblablement atroces, c'est que le héros de Chamisso a la résignation d'un stoïcien, celui de Keller la résignation d'un humoriste. Et, tandis que ce dernier trouve une consolation — destructive en quelque sorte de l'horreur présente — à se représenter les joies de nature et d'amour que lui donna son existence terrestre, le malheureux de l'île déserte souffre des « images de la vie » qui viennent hanter, malgré lui et durant son sommeil, « celui qui déjà appartient aux morts ».

(2) W. VI, p. 187.

(3) B. III, p. 474.

nique, *harmonische Plattheit :* elle est aussi néfaste à l'individualité de quiconque s'y résigne sans la protestation intérieure de l'humour, que la disharmonie, la révolte présomptueuse est fâcheuse pour la collectivité. Les hommes à qui G. Keller décerne le brevet d'aptitude à la vie sont munis, à quelque degré, de ce don précieux de l'humour ; au contraire, les êtres trop parfaitement conquis par la platitude harmonique, les trois Justes, les philistins de Seldwyla et d'autres comparses de figure plus falote, ou bien ceux-là qui se mettent en disharmonie avec l'existence, le fou de Manegg, les anabaptistes, les frères et le mari de la baronne pauvre, sont également dépourvus de la faculté profonde de l'humour.

C'est donc ici que la notion de l'humour, dont les aspects inférieurs peuvent n'être que des procédés purement superficiels, tend à prendre une valeur véritablement « éthique ». Mais, tandis que, chez la plupart des humoristes allemands, l'humour correspond à une sorte d'effort de la sensibilité (1), il est surtout, chez Keller, une manifestation de la liberté individuelle, soucieuse de sauvegarder les droits de la personnalité en face du monde. Et c'est par ce moindre élément sentimental, autant que par une plasticité incomparablement plus forte, que G. Keller humoriste se distingue de la lignée des écrivains issus de Jean-Paul ; de même, il est supérieur aux réalistes ignorants de l'humour par une cordialité persistante pour les destinées sans grandeur qu'il se plaît à observer, et qui ne sont jamais dépourvus d'une certaine dignité humaine.

(1) Lazarus, *Das Leben der Seele*, I, p. 262 : « C'est par le cœur seul, et par le sentiment mis au service de ce qui est limité, concret, ordinaire, que la conception humoristique du monde se distingue de la conception idéaliste... L'humour devient facilement et fréquemment sentimental, toutes dissonances tendant à s'harmoniser dans la sensibilité... »

CHAPITRE V

LE STYLE ET LA LANGUE

> ...Une langue claire, simple, *Gœthienne* dans le plus noble sens du mot...
>
> Hettner à Keller, 19 fév. 1854.

Rien qu'à lire l'œuvre de Keller, on est frappé d'un caractère en quelque sorte extérieur et superficiel de son style : ses habitudes d'expression, ses moyens d'écriture restent au fond identiques et constants à travers toutes les pages sorties de sa plume. Un demi-siècle de vie littéraire, même modérément féconde, c'est plus qu'il n'en faut, à l'ordinaire, pour faire saillir bien des variations dans la manière d'un écrivain : son encre, si l'on peut dire, n'a pas toujours été de la même couleur, des larmes ou du sang s'y sont mêlés, des préférences littéraires successives et d'inconscientes imitations ont modifié l'allure de sa main. Chez Keller, rien de pareil, ou du moins peu de chose. Assurément, la nature des sujets traités, le degré de sérénité ou d'angoisse de son être se reflètent dans la forme que prend sa pensée, et la maturation de son esprit détermine une sûreté croissante dans son mode d'expression. Mais, depuis les drames burlesques et ténébreux dont, petit garçon, il fournissait le texte en même temps que les décors, jusqu'aux pages de *Martin Salander* écrites au seuil de la vieillesse, depuis les mandements officiels que le greffier cantonal avait charge de rédiger jusqu'aux billets griffonnés sans façon par l'ami, une empreinte particulière et persistante distingue ces produits d'heures et de

dispositions si diverses. On sent que, si le style c'est l'homme même, la personnalité dont ce style-ci fut l'expression resta singulièrement semblable à elle-même à travers tant de vicissitudes, et, de bonne heure formée, ne se laissa guère entamer par le monde extérieur. Voici le remaniement d'*Henri le Vert :* il est composé d'importants morceaux empruntés à la première rédaction, retouchés, non récrits, et d'éléments nouveaux ajoutés après trente ans ; et le résultat de cette « manipulation », comme disait Keller, ne produit pas, au point de vue du style, l'effet de disparate qu'on pourrait croire. Voici l'*Epigramme :* « Les soixante-dix premières pages en ont été écrites en 1855, à Berlin. Juste à l'endroit où je m'étais arrêté, assure l'auteur (1), j'ai continué, ici, en décembre 1880, comme si rien ne s'était passé. » Or, l'allure du style ne témoigne guère de cette rémittence d'un quart de siècle.

Du reste, c'est à cette unité d'écriture qu'il faut attribuer, dans une certaine mesure, diverses particularités plutôt fâcheuses : l'absence d'un mode d'expression spécifiquement lyrique dans les poésies de Keller, et peu de bonheur, quelque souci qu'il en eût (2), dans l'adaptation du style à la personnalité du narrateur, lorsque tel de ses personnages fait, à la place de l'auteur, un long récit. Et, bien qu'il ne se refuse pas à employer, dans ses nouvelles historiques, des expressions ou des tournures légèrement archaïques, il ne semble pas tenté de donner, par le style même, une impression de recul et de lointain dans le temps, comme Scheffel l'a fait d'une manière si fatigante dans son *Ekkehard.* Le prétendu journal du pasteur qui, dans *Henri le Vert*, raconte l'histoire de la Meretlein, est le seul exemple d'un pastiche conséquemment poussé. En général, l'écrivain se laisse aller à son humeur, non sans s'apercevoir, à l'occasion, d'une sorte d'anachronisme de style qui résulte de ce procédé, ou plutôt de cette absence de procédé. De même, il lui en coûte, à lui qui n'a jamais connu le plein abandon de la passion, et qui a toujours réagi inconsciemment contre tout élan franche-

(1) B. III, p. 497.
(2) B. III, p. 488.

ment pathétique, d'employer les grands mots fiévreux et les mouvements passionnés de style, sitôt qu'il lui faut raconter un épisode, une aventure où l'émotion serait de mise (1).

C'est dire que, chez lui, la connexion est absolue et intime entre la personnalité de l'écrivain et l'expression de la pensée, et que G. Keller n'appartient en aucune façon aux artistes littéraires qui dissocient le style et l'idée, et se soucient de traduire, de vêtir celle-ci, indépendamment de la dignité et de la force qu'elle peut avoir par elle-même. Non qu'il écrivît sans ratures, avec la belle abondance tranquille d'une George Sand ou l'entrain ininterrompu d'un A. Daudet ; mais les ratures qui chargeaient ses manuscrits ou ses épreuves d'imprimerie s'attaquaient plutôt à des nuances de pensée, au détail des idées, qu'à la trame même de l'expression ; elles continuaient simplement l'œuvre de la rédaction, si nonchalante chez lui à donner leur forme définitive aux produits de sa fantaisie. Lui-même a protesté avec vivacité contre une comparaison qui tendait à faire de lui un minutieux et subtil ouvrier de style : « C'est absolument faux. Je n'écris pas mes livres comme travaille un sculpteur sur bois, avec une lente circonspection et une application soigneuse, mais très vite au contraire, dès que je m'y mets ; le malheur est que je ne m'y mets pas souvent... (2) » Et il avait à tel point l'instinctif besoin de voir les mots exactement adéquats à sa pensée, qu'au lieu de se conformer aux règles dont l'orthographe allemande entoure l'emploi des lettres majuscules ou minuscules, il procédait en pareille matière d'après son inspiration du moment, et s'en rapportait à l'importance qu'il attribuait aux divers vocables (3).

Il est difficile d'exprimer, autrement que par des équivalents ou par des comparaisons, ce qui constitue l'intime essence d'un style particulier ; cette allure et ce geste d'une personnalité sont plus aisés à percevoir qu'à définir, échappent à l'étreinte des mots, se dérobent à la curiosité des notations, plus encore peut-être que la psychologie même de

(1) B. III, p. 196.
(2) B. III, p. 194.
(3) B. II, p. 464.

l'esprit, dont le style marque, à sa façon, les rapports avec le monde extérieur. Celui de Keller possède au plus haut degré une qualité foncière dont la prose de la maturité de Gœthe avait été, avant lui, le plus richement pourvue : la *Behaglichkeit*, mot intraduisible, chose facilement perceptible, qui est faite de santé, de placide aisance et de sécurité, et dont la sagesse bien équilibrée ne convient qu'à un esprit sûr de lui et qui ne s'en laisse pas, en quelque sorte, imposer par son sujet. Semblable style préfère la description et la pure narration au lyrisme, à l'ironie, à l'éloquence, la continuité des lignes et la dégradation progressive des couleurs aux trous d'ombre et aux lumières cinglantes du clair-obscur ; il n'interdit pas l'intervention personnelle de l'écrivain, mais sans lui permettre beaucoup d'effusion et d'élan ; il s'abstient des inversions violentes, aussi bien dans la suite et le rythme de la pensée que dans la construction de la phrase et l'ordonnance des propositions. Car c'est dans la structure des phrases que se manifeste surtout cette qualité d'aisance, ainsi qu'à la démarche on reconnaissait les divins. La phrase de Keller est considérée par les meilleurs juges comme un modèle de prose allemande, et les critiques les plus hostiles à certaines des tendances du poète, les plus irréconciliables avec tels de ses écarts d'imagination, ne peuvent s'empêcher de reconnaître sa supériorité en matière de style. Ses phrases, souvent fort longues et composées de propositions nombreuses et dépendantes, ne donnent presque jamais l'impression d'enchevêtrement que produit si souvent la prose allemande : c'est qu'elles sont organisées selon des lois logiques, qui ne violentent pas la relativité normale des concepts, et qu'elles participent de la beauté des choses construites selon d'intimes nécessités de synthèse et de dépendance. Sans trépidation ni nervosité, sans que, suivant le type du style de décadence, « la page se décompose pour laisser la place à l'indépendance de la phrase, et la phrase pour laisser la place à l'indépendance du mot (1) », les propositions s'arc-boutent, s'appuient et s'étayent comme les éléments d'une

(1) P. Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*, p. 25.

belle architecture — plus exactement encore, elles se commandent, se déploient, se groupent et s'ordonnent comme les lignes d'un paysage bien composé. Le témoignage de Keller à cet égard est précieux (1). « Pour être sûr de l'aisance et de l'ampleur de ses phrases, disait-il, il s'en rapportait moins à l'oreille qu'au regard du peintre, qui s'efforce d'obtenir une certaine harmonisation des lignes (2). » Et vraiment, à considérer la manière dont s'attachent et s'insèrent les propositions dans la phrase de Keller, on songe aux nobles linéaments d'un paysage de Claude Lorrain ou de Poussin. Quelque longueur parfois, et une suite d'incidentes un peu touffue : mais il est rare qu'on se bute à une phrase dont l'ordonnance ne soit pas telle que, sous l'abondance des accidents de construction, on peut suivre sans difficulté un trait plus fort, plus cerné pour ainsi dire : l'idée maîtresse, le motif principal de la pensée, qui se poursuit dans la structure complexe des propositions et le détail des incidences.

Si l'ordonnance des phrases constitue en quelque sorte le dessin du style, la langue, avec ses particularités de grammaire et de vocabulaire, peut être comparée sans trop d'inexactitude à la couleur, aux nuances, aux effets de lumière d'un tableau. Le coloris de la langue de Keller a été comparé, non sans provoquer des protestations de sa part, à la splendeur des maîtres vénitiens (3). Il me semble que c'est mal expri-

(1) Ad. Frey, *Erinnerungen an G. Keller*, p. 44.

(2) Comparez, à cet instinctif procédé d'évaluation et d'épreuve, le criterium plutôt auditif dont se servait, comme sans doute la plupart des écrivains, Gustave Flaubert, — un visuel pourtant, lui aussi, mais qui faisait passer par son « gueuloir » et soumettait ainsi à une épreuve auditive les phrases dont il voulait éprouver la cadence. Un résultat très naturel de la différence de ces procédés, c'est que Flaubert, averti par l'oreille, parvient à éviter les répétitions du même mot ou les heurts de syllabes trop analogues ou trop contraires, à réaliser ainsi ce qui semble un *desideratum* du français oratoire, tandis que G. Keller n'a cure de défauts plus pénibles à l'audition qu'à la lecture. Des voisinages fâcheux de mots comme *im* stillen *zur zweckdienlichen* stillen *Erledigung* (W. VI, p. 172) ; *Landolt...* suchte *ihre Hænde zu fassen und sie zu beruhigen. Er* suchte *nach Worten* (id., p. 186) ou encore : *der verlassenen* Waise, *die sich auf gleiche* Weise *kümmerlich nærhrte* (W. V, p. 324) sont des taches fréquentes dans la prose de Keller.

(3) Lettre d'O. Ludwig à B. Auerbach du 8 avril 1861, citée dans l'*Allgemeine Zeitung* du 29 juillet 1890, *Beilage*. Keller proteste au nom des Vénitiens, B. III, p. 195.

mer le genre de couleur de cette langue, qui ne recherche jamais la somptuosité de l'épithète, et à qui la nature même des sujets traités interdit à l'ordinaire l'éclat et le chatoiement. C'est beaucoup moins par l'intensité de tons rutilants que par la singulière fraîcheur du vocabulaire et la netteté des comparaisons, que cette langue, toute saturée de rappels du monde concret, produit son effet de couleur.

Là encore, l'importance que n'a pas cessé d'avoir la faculté visuelle dans l'organisation de la sensibilité de Keller semble l'avoir servi. La dégradation qui décolore et éteint la métaphore, qui, pour les civilisés, fait passer à l'état de signes tous les mots, même les plus vivants et les moins effacés, devait être atténuée chez lui par une singulière aptitude à penser en images, ou, plus exactement, à éveiller le reste de réalité sensible qui dort au fond des analogies du langage. Les expressions ne sont pas, pour lui, des signes avec lesquels on peut faire une sorte d'algèbre de la pensée, sans qu'il soit nécessaire d'avoir, derrière ces équivalents, des valeurs réelles qu'ils remplacent ; elles sont les simples transpositions de réalités que « l'œil de l'esprit » sait percevoir. Aussi l'effet de netteté que peut obtenir, dans le langage abstrait, un écrivain très fidèle à la signification étymologique de son vocabulaire, Keller le produit-il parce qu'il distingue, derrière le voile fané du vocable, la valeur sensible qui cesse de se manifester à la plupart de ceux qui se servent du langage. Dans sa jeunesse, il lui arrivait de traduire, d'un trait de plume, l'image latente dans une expression, et de dessiner en marge d'une lettre la chose évoquée par le mot (1) : c'est, sous une forme enfantine, la manifestation d'une aptitude à percevoir immédiatement les choses concrètes signifiées par la langue, et qui n'y gisent plus qu'obscurément. Mais comme on sent que cette faculté a persisté chez lui !

Cette vitalité des expressions l'incite à modifier, à adapter

(1) Sa mère (B. I, p. 46) lui écrit, tandis qu'il est en vacances : *Verkamele deine Hosen nicht*, et il dessine au-dessous de cette exhortation un petit chameau. Lui-même termine une épître à son ami J. Müller (B. I, p. 70) par cette phrase : *Verzeih', dass ich dir ein wenig mein Herz geleert habe*, et voici au-dessous un cœur qui épanche des mots sur une feuille de papier.

au cas particulier la métaphore admise, à retoucher d'une correction plaisante l'image convenue qui s'anime ainsi d'une vie nouvelle : l'humour et le coloris trouvent pareillement leur compte à cette sorte de galvanisation des mots et des tournures (1). C'est dire que l'incohérence des métaphores, — une des caractéristiques de ce qu'on a appelé le *style de papier*, où plus jamais ne s'opère cette conversion de la monnaie du langage, — est un défaut assez rare dans la prose de Keller (2), et qu'on sent au contraire, derrière les assignats des vocables, de solides et sûres valeurs concrètes.

Il va de soi qu'un écrivain aussi prompt à voir les images évoquées par les mots sera toujours prêt aussi à percevoir celles que peuvent suggérer, par la ressemblance, les choses et les idées dont il parle : aussi la personnification ou la matérialisation du concept abstrait, la comparaison et l'analogie, sont-elles parmi les « figures » qui concourent à donner à son style la plus grande part de son originalité. Là encore, la netteté de la vision semble être plus sûre qu'il n'arrive d'ordinaire en pareil cas, où la convention traditionnelle, l'instinctive réminiscence jouent un rôle plus important peut-être que la perception et le souvenir visuel. Quand G. Keller compare une jeune fille et une plante, ce n'est pas un rapprochement approximatif et convenu qui le guide, mais la mémoire précise de détails de silhouette et de dessin qui ne sont perceptibles qu'à un œil de dessinateur (3). Souvent

(1) Il est impossible de traduire des expressions ainsi continuées et ravivées ; les exemples du procédé sont innombrables chez Keller : *...ging ihr ein Licht auf, bei dessen Scheine sie sofort still an die Arbeit ging ; Hadlaub machte sich seinerseits auch aus dem Staube, oder vielmehr aus den Blumen ; so beschränkte sich Julian zuletzt ausschliesslich auf den bequemen Zweig, und behing ihn mit zahlreichen Früchten ; je nach Bedürfnis pflückte er dieselben... ; wie wenn ihm ein Licht aufginge und zugleich ein Stern der Hoffnung.*

(2) Mais point complètement absent. Les *Sprachdummheiten* détonent çà et là : *stehenden Fusses gingen sie fort* (V, p. 175) ; *eine zahlreiche Menge* (I, p. 59) ; *während früher manche Lœckchen sich auf eigne Hand gekræuse't* (I, p. 300) ; *der stattliche Brunnen hatte der Vorbote eines neuen Hauses sein sollen* (VIII, p. 322). Il est vrai qu'on se demande parfois s'il n'y a pas une malice cachée dans l'apparente incohérence des métaphores : *Ueberhaupt streichelt er den Weibern in einem wahren Hebammenstile den Bart* (*Nachg. Schr.*, p. 146).

(3) Cf. W. II, p. 154, un des dessins de Lys ; W. VI, p. 216, Aglaé pareille à l'ancolie ; B. I, p. 295, un jeune bouleau semblable à Louise Rieter.

même, la remémoration est si complète que l'écrivain, au lieu de se contenter d'évoquer dans ses grandes lignes la chose suggérée, s'attache à un détail de l'image ; et un certain maniérisme déconcerte alors le lecteur, qui n'est point préparé à suivre l'image avec autant de conséquence.

Il est rare que les comparaisons de Keller s'adressent à un concept ou à une chose qui, situés dans le même champ ou au même niveau que le détail qui les suscite, fournissent un pur équivalent ou un simple renforcement de la pensée primitive. En général, elles ajoutent à l'idée ou à l'objet un élément de poésie ou de volontaire vulgarité qui n'y est nullement impliqué : procédé éminemment humoristique, par lequel une valeur nouvelle s'adjoint, pendant un instant, au concept, à l'idée, comme une harmonique double le son fondamental. C'est « un visage, où l'envie, le désir de la vengeance et la joie maligne étaient campés sur les ruines de la vanité, comme des bohêmiens sur une lande autour d'un feu éteint » ; c'est, sur une fourmilière, « un malheureux bout de cigare qui gît comme une princesse enchantée... »; — au contraire, ce sont « des principes, que les gens sont habiles, à l'ordinaire, à empaqueter aussi facilement que des harengs », ou « des philosophes, qui accrochaient leurs maximes d'un clou à l'autre comme de vieux chapeaux », ou « une âme qui est toujours chez elle, comme une femme d'intérieur qui a de bonnes habitudes », et « un cœur qui s'agite avec autant de craintive faiblesse qu'un scarabée couché sur le dos ». La bizarrerie n'est pas toujours absente de ces comparaisons, qui sollicitent parfois le lecteur contre son gré et lui imposent une analogie dont il ne se serait pas avisé, et qu'il n'accepte qu'en faisant ses réserves ; mais il faut reconnaître qu'elles aident puissamment à l'action du style, en rendant plus intime ou plus poétique l'idée de l'écrivain, en y adjoignant une image complémentaire qui la fait plus expressive ou plus singulière.

Souvent, la formule qui annonce une comparaison étant supprimée, il résulte une sorte de personnification de la chose qui a provoqué l'analogie : « L'âme même du méchant se frotte de plaisir les mains, ses invisibles mains ténébreuses,

lorsqu'elle constate que d'autres sont bons et vertueux à sa place » (W. III, p. 17) ; « mon âme fit une moue légère » (W. IV, p. 43), etc. Les images de ce genre, assez fréquentes chez Keller, ont quelque chose de déconcertant et d'excessif pour des esprits latins : passe encore lorsque le *tertium comparationis* qui relie et rapproche les deux termes mis en contact est vraiment exprimé ; mais, voisinant ainsi sans que rien prépare et aide à justifier l'inusité du rapprochement, ils ne laissent pas de nous paraître souvent arbitrairement réunis. De toute façon, d'ailleurs, ce procédé de personnification est éminemment humoristique, lorsqu'il associe des concepts différents comme ceux que G. Keller se plaît à juxtaposer dans une même phrase.

Une autre source de vie encore fournit à la langue de Keller sa verdeur et sa drue et vigoureuse originalité : le dialecte natal. Car cet écrivain, qui a passé toute son existence, sauf les années de ses deux séjours en Allemagne, dans un pays où il est commun de se servir du dialecte (1) pour la vie courante et la conversation familière, avait à sa disposition, à côté de l'allemand littéraire, un idiome différent du haut-allemand consacré — différent par la phonétique et la prononciation, différent aussi par certaines particularités et préférences de grammaire et de syntaxe, et par un vocabulaire où d'anciennes expressions, ailleurs abandonnées, ont subsisté, où d'autres se sont créées qu'ignore le reste de la langue allemande. Et le contact n'a jamais été rompu entre le haut-allemand littéraire de Keller et son *oberdeutsch*. Non qu'il ait jamais composé en dialecte, comme Fritz Reuter, ou, pour prendre des exemples plus voisins géographique-

(1) Exactement le sous-dialecte haut-alemannique, qui, avec le souabe et le bas-alemannique, forme le dialecte alemannique, parlé dans le S.-O. des pays de langue allemande. L'alemannique lui-même constitue, avec le bavarois, le haut-allemand (*Oberdeutsch*). La variété du haut-alemannique désignée parfois sous le nom de *Zürcher Dialekt* se divise en deux groupes principaux, celui du S.-O. ou région du lac, celui du N.-O. ou région de l'intérieur. Mais ces subdivisions ne concernent guère que des différences dans la prononciation, — celle de Zurich étant particulièrement rude et gutturale. Au contraire, les catégories plus compréhensives, l'oberdeutsch et l'alemannique, ont, outre un vocalisme et un consonantisme particuliers, certaines préférences grammaticales et certaines particularités de vocabulaire.

ment, comme Usteri et Hebel : il semble que l' « écriture littéraire » appelât pour lui l'emploi de la langue où se sont exprimés les maitres de la pensée et de la poésie allemande, et qu'une certaine obligation de dignité et de tenue lui fit écarter instinctivement le dialecte familier. Il lui paraissait, d'ailleurs, à propos de Reuter précisément, qu'il y a quelque exagération à juger intraduisible en haut-allemand la saveur des écrivains dialectaux (1). Keller n'a pas non plus fait entrer à haute dose le dialecte dans sa langue, comme J. Gotthelf, — qui lui fait une place plus conforme au réalisme et au souci d'être compris par le paysans de l'Emmenthal, qu'à l'ambition de créer une œuvre d'art, — ou comme B. Auerbach, qui, dans ses *Récits villageois*, fait souvent alterner, de façon assez disharmonique, son propre haut-allemand avec le souabe des conversations et même des lettres de ses personnages. Chez Keller, les plus notoirement suisses des acteurs ou comparses ne parlent jamais leur dialecte, et ses histoires les plus « fédérales » ne comportent pas de dialogues ou de récits qui ne soient intelligibles à n'importe quel « Allemand d'Empire » un peu capable de s'élever, lui aussi, au-dessus de son propre dialecte.

Mais, pour ne point différer dans son allure générale du *hochdeutsch* le plus normal, la langue de Keller n'en est pas moins déterminée et différenciée, dans une forte mesure, par l'*oberdeutsch* de son pays. Rien que de conforme, en cette saveur linguistique de terroir, aux traditions mêmes de la langue allemande littéraire, et aux exemples donnés par les plus illustres de ceux qui contribuèrent à la façonner, à l'assouplir et à l'enrichir. Bien des particularités de la prose de Lessing sont originaires de la Haute-Lusace ; Francfort, la ville libre franconienne, ou le coin de Souabe où s'écoulèrent les années d'enfance de Schiller, ont apporté leur appoint à la langue de *Gœtz* ou des *Brigands*. Le haut-alemannique n'a pas de moindres droits à une semblable affirmation d'indépendance et de vitalité ; « et jamais, écrit J. Grimm, ce dialecte ne s'est fait faute de proclamer son autonomie en

(1) B. III, p. 193.

confluant avec la langue écrite, dont le courant, issu du reste de l'Allemagne, lui envoie ses flots si puissants. De tout temps sont venus de Suisse des livres de valeur, qui perdraient une partie de leur charme si l'on en supprimait les ingrédients, légers ou forts, empruntés à l'idiome du pays (1). » Et ailleurs, Grimm va jusqu'à regretter que les circonstances n'aient pas voulu que « le haut-allemand procédât plutôt du dialecte alemannique que du franconien et du bavarois (2) ». Des qualités de vigueur, de matérialité un peu drue, mais saine et franche, une empreinte plus fruste, moins polie par l'usage que celle des mots de la langue commune, dont la couleur, comme dit Montaigne, s'est ternie par maniement trop ordinaire : tels sont les caractères dont on s'accorde à faire honneur au « parler suisse » ; et Lessing enviait déjà aux écrivains helvétiques du XVIIIe siècle « tous ces vocables énergiques du vieux fonds primitif de la langue, qui sont devenues lettre morte pour la plupart des provinces allemandes (3) ».

C'est en effet dans le vocabulaire qu'il est le plus aisé de reconnaître cette influence du dialecte : « Que le gascon y aille, si le français n'y peut aller... » Mots ayant conservé, à l'extrême sud de l'Allemagne, une signification tombée ailleurs en désuétude, — termes inusités, et dont la forme, dans des régions différentes, est ignorée aussi bien que le sens, — préférences spéciales et familières à ce coin de Germanie, et paraissant, non point incompréhensibles, mais extrêmement locales à des lecteurs accoutumés à une langue moins provinciale ou différemment provinciale (4), toutes ces variétés

(1) J. Grimm, *Préface au Dictionnaire*, p. XVII.

(2) Pfeiffer, *Germania*, vol. III.

(3) Erich Schmidt (*Lessing, II*, p. 698), qui rappelle cette opinion, favorable à un sage emploi des vocabulaires provinciaux, ajoute précisément : « *Comme un Berlinois d'aujourd'hui envierait Gottfried Keller...* »

(4) Voici les principaux exemples qu'on peut ranger sous chacun de ces trois chefs :

1° Significations spéciales : *Bürde* (faix qu'un homme peut porter), *Frauenzimmer* (dame), *Fürsprech* (avocat), *Halde* (flanc d'une colline), *Schick* (salaire), *Tochter* (demoiselle) ; *klecken* (réussir, suffire), *lœchern* (séduire, être agréable), *spazieren* (marcher), *es wundert mich* (je suis curieux de savoir si...),

d'une végétation distincte se trouvent transplantées dans la langue de Keller, qu'elles relèvent d'une touche de verdure plus franche et plus drue. Transplantées, non déracinées ; car il semble qu'elles gardent à leurs racines un peu du terreau natal, qui les préserve du desséchement et les aide à se retrouver comme chez elles dans le sol commun, d'où les destinées de la langue les tiennent communément écartées.

Des particularités de vocabulaire ne sont pas seules à caractériser les rapports de la langue de Keller avec l'*oberdeutsch*, l'alemannique ou le haut-alemannique ; certains détails de grammaire et de syntaxe témoignent aussi, et de façon plus efficace encore, que les liens n'ont jamais été rompus entre l'idiome véritablement maternel et la langue qu'exige la littérature, moins instinctive, mais intelligible à un plus grand nombre, et soumise à des règles plus généralement reconnues. Soit qu'elles se trouvent conformes aux origines de l'allemand, et que la prédominance d'autres formes ait été seule à les évincer, à leur interdire l'accès de la langue commune, soit qu'elles soient de véritables incorrections qu'une habitude locale détermine sans les justifier, ou qu'elles répondent à une prédilection caractéristique d'une fraction de Germanie, ces particularités concourent à donner à la langue de Keller une physionomie spéciale. Certains diminutifs (1), certaines flexions verbales (2) sont des particularités normales ; d'autres formes de conjugaison et de syntaxe sont, au contraire, des barbarismes ou des fautes de construction

gelungen (amusant), *kœstlich* (somptueux), *habhaft* (fortuné), *heimlich* (plaisant, confortable), *zukœmmlich* (convenable).

2° Formes particulières : *Bühel* (coteau), *Bauersame* (l'ensemble des paysans), *Ehegaumer* (censeur), *Gült* (intérêts), *Græde* (= Geradheit), *Naue* (barque), *Purligeiger* (piquette), *Putsch* (émeute politique), *Tobel* (vallon, pli de terrain), *Totenbaum* (cercueil), *Stillstænder* (citoyen privé de ses droits civiques), *Verausgabung* (dépense), *Nagelfluh* (brèche) ; *glosten* (luire), *æufnen* (accumuler, agrandir), *glastig* (brillant), *allfællig* (éventuel), *heillos* (misérable).

3° Mots ou locutions favoris de la Suisse allemande : *eine Person ; wünschendenfalls* (dont Keller se moque d'ailleurs) ; *oder dann* (= ou bien).

(1) *Maitli, Buebeli, Weibli, etc.*

(2) *Stund* (= stand).

explicables par une habitude dialectale (1); enfin, il en est qui, sans avoir rien d'helvétique par elles-mêmes, témoignent par leur fréquence de la patrie de l'écrivain (2). Toutes ces particularités, qui ne sont jamais en opposition trop violente avec les habitudes de la langue allemande, contribuent à localiser le langage de Keller, à y ajouter cette légère saveur qu'un accent provincial très discret peut donner à la prononciation, à fournir au lecteur je ne sais quelle garantie implicite que l'idiome même de l'écrivain n'est point une construction abstraite et artificielle, mais un vivant organisme dont les racines plongent dans le sol familier où reposent les morts et que foulent les pieds des vivants.

Il arrive souvent que le provincialisme, chez Keller, ne soit pas distinct de l'archaïsme, et qu'un même terme soit, à la fois, un emprunt à l'ancienne langue et au dialecte. Dans d'autres cas, la curiosité seule de l'archaïsme, la perception de ce qu'il y a d'énergique et d'expressif dans telles tournures qui ne sont plus actuelles, glissait sous sa plume le vocable suranné, souvenir de lectures favorites, du *Wunderhorn*, des *Propos de table* de Luther, des chroniqueurs cités par l'ouvrage de M. Schuler sur les mœurs des anciens Confédérés. En général, c'est un effet spécial de singularité que produit alors l'emploi d'une forme vieillie du langage. Ailleurs que dans des pastiches délibérés (3) ou dans des nouvelles dont

(1) *Spiesen* (= speisten), *gewunken* (= gewinkt) ; la particule *an* considérée comme inseparable; le nom de nombre indéterminé *etwelche* tranformé en adjectif (*zur etwelchen Entschædigung*); des anomalies dans l'emploi des modes (*Sein... Vater wünschte, dass der einzige Sohn bei ihm lebte und die Verwaltung der Güter übernahm*); des expressions fausses comme *vor allem aus*, *für einmal* (= fûrs erste), *bei Hause* (= zu Hause).

(2) L'auxiliaire *sein* préféré à *haben* (*du weisst, dass ich von jeher einem idealen Zuge nachgehangen bin*); l'omission fréquente de l'article dans des expressions comme *an Hand*, *in Zeit*, etc. ; *durch Verwechslung eines Mantels; auf* dans le sens de *pour*, à propos du futur (*auf Ostern*) ; une prédilection très marquée pour des génitifs comme *ich fand mich des bestimmten Glaubens, — ich blieb trockenen Auges*, (surtout fréquents dans les *Sept Légendes*); les mois volontiers désignés par leur nom expressif et comme descriptif (*Heumonat, Weinmonat*, etc.).

(3) Comme le manuscrit du pasteur chargé de l'instruction religieuse de la Meretlein (*Henri le Vert*, I) ou comme une lettre rococo adressée à Mme E. Heim par le *Doctor Godofredus Keller, ab actis publicis Thuric.* (B. III, p. 110.)

le sujet historique comporte assez naturellement une certaine recherche de tournures tombées en désuétude, il plaît à Keller de se servir de légers archaïsmes, assez intelligibles pour que le lecteur n'en soit pas offusqué, assez inusités pourtant et assez caractérisés pour qu'ils mettent dans la phrase une nuance de couleur amusante qui arrête l'œil un instant (1).

On peut en dire autant, semble-t-il, des mots français, fort nombreux dans la langue de Keller. Car il s'en faut que les puristes déterminés trouvent leur compte à son vocabulaire. Et pourtant, il est très manifeste que ces emprunts à l'étranger ne doivent pas être attribués aux causes qui, ailleurs, les expliquent bien souvent : à la pauvreté du vocabulaire de celui qui s'y laisse aller, où à son désir puéril de parader sous les plumes du paon. De fait, il ne serait point aisé de remplacer la plupart des mots français qui émaillent la langue de Keller par un synonyme allemand exactement équivalent, et de donner satisfaction à l'intransigeance des puristes, tant il est sensible que l'accueil fait à ces étrangers par un écrivain aussi sûr, aussi maître de son vocabulaire germanique, est dû, lui aussi, à la recherche de certains effets. En général, les mots français, substantifs, verbes ou adjectifs, qui passent ainsi dans le langue de Keller y prennent une nuance comique, légèrement péjorative, que n'aurait nullement leur équivalent national. C'est là une sorte de détérioration de la physionomie des mots extrêmement propre à donner une expression particulière à une pensée ironique : on sait avec quelle habileté Henri Heine a su jouer du procédé. Ce qui démontre bien à quel point cet emploi occasionnel de mots français se trouvait être, chez Keller aussi, un instinctif procédé d'ironie, c'est que les *Sept Légendes*, l'œuvre

(1) Significations vieillies : *heimsuchen (= besuchen)* ; *ziemlich* (= *ziemend*) ; *witzig (klug*, employé dans ce sens par Lessing); *Gespan (Genosse)*.

Formes archaïques : *jetzo (jetzt)*, *mænniglich (manch)*, *gülden (golden)* ; *dero* ; *Witib (Witwe)* ; *Einsiedel (Ensiedler)* ; *die Seldenbare* ; *getreulich*, *elendiglich*; *so* pronom relatif : l'heureux emploi de *darin* = *in welchem*, etc.

Flexions peu employées : *für Reinharten* ; *vergessen* avec le génitif.

Termes tombés en désuétude : *öass (sehr)* ; *Handzwehle (= Serviette)*; *fürder (ferner)* ; *ungeachtet* ; *ansonst* ; *unterschiedliche (= verschiedene)*.

la plus soucieuse d'une « écriture » harmonique, homogène et artiste, et les pages vraiment pathétiques de *Régine* ou de *Roméo et Juliette au village*, sont à peu près exemptes de ces notes étrangères, tandis que la correspondance de Keller, dont le ton est à l'ordinaire celui d'un badinage humoristique, laisse vibrer fréquemment leur léger nasillement (1).

C'est encore au service de l'humour que se trouve, chez Keller, une autre catégorie du vocabulaire : les mots dérivés ou composés que frappe, en accord avec les habitudes de la langue, et pour les besoins d'une nuance de pensée, l'écrivain lui-même. Le nôtre n'est pas un grand monétiseur de vocables, comme Gœthe ou Heine ; rien de pareil, chez lui, à la profusion somptueuse de formes créées, pour exprimer les complexes de l'idée ou du phénomène, dans le *second Faust* ou dans la *Mer du Nord*. Il semble que, préservé de toute emphase par la qualité moyenne de ses sujets et par sa haine instinctive de ce qui pouvait sembler de la grandiloquence, disposant, d'autre part, d'un vocabulaire vigoureux et d'une empreinte à laquelle surcharges et retouches n'auraient rien ajouté, Keller, comme Maupassant chez nous, n'ait guère eu besoin de recourir à des frappes nouvelles. A part quelques mots composés dans ses poésies lyriques (2), les rares formes nouvelles qu'il crée servent à donner au concept quelque chose de plus intime et presque de plus humble, ou bien à résumer dans un mot la drôlerie d'une situation, d'un caractère, d'une profession (3). Bien plus nombreuses sont des

(1) Pour ne rien dire de termes aussi acclimatés (acclimatés au point d'avoir pris une nuance de sens différente de l'original français) que *Spektakel, Rumor, nobel, solid, fidel, faktisch*, ou que *salut !* formule de politesse de la Suisse allemande, citons des mots comme : *Capriolen, Visitation, Divertissement, Allüren, Tort, Debauchierer, Tournüre, Adeptinnen, Affront ; konvenieren, creiren, oscillieren, flanieren, courtoisieren, dispensieren ; honett, rar, momentan, stupid, amikal, splendid, robust, trivial, pitoyabel, cordial, resolut, furibund, loyal, antikisch, malkontent, indiskret, lamentabel, marquant*, etc.

Il est infiniment plus rare de trouver chez Keller des gallicismes transposés en allemand. Citons pourtant : *er wusste gut ; die Sonne gab so warm ; Anna, die ich... jetzt so still schlafen wusste...*

(2) *Lindenwipfelwehn, Silberbronnenschall*, etc.

(3) Des épithètes de possession formées en ajoutant — *isch* au nom du possesseur (*judithisch, grasmückisch*, même *der Hadlaubische Johannes*), les dérivés comme *Heranwüchsling, Bedenkzeitler, wasserfarbeln*. Parmi les com-

combinaisons ingénieuses de mots courants, de neuves juxtapositions d'adjectifs et de substantifs ; et il faut, pour en bien apprécier la force, réaliser l'intégralité de sens qu'avaient pour Keller chacune des parties qui les composent, percevoir même l'imperceptible nuance qui s'ajoute à la valeur significative des mots (1).

C'est par cette physionomie particulière, mystérieusement attribuée aux formes de la langue en dehors de leur simple vertu rationnelle, que se déterminent encore les instinctives préférences d'un écrivain pour tel vocable, telle locution qui reviennent plus volontiers sous sa plume, sans qu'on puisse dire souvent d'où procède cette prédilection. La fréquence des adjectifs *behaglich*, *freundlich* dans la langue de Gœthe, des mots *Gluth*, *hochroth*, chez Kleist, est vraisemblablement connexe de dispositions physiologiques et morales qu'elle exprime à sa manière. Mais qui dira pourquoi une vertu spéciale semble, aux yeux de Gœthe, émaner de l'adverbe *gar*, ou des adjectifs en *-lich*, dont la proportion est si forte chez lui, pourquoi Heine affectionne l'épithète de *fromm* si visiblement ? De même, s'il est assez naturel, et bien conforme à la manière d'être de Keller, que les adjectifs *bescheiden*, *still*, *ruhig*, soient ses préférés parmi les épithètes qui doivent accompagner d'une sorte d'éloge implicite le substantif qu'ils déterminent, quelle mystérieuse perception lui fait donner aux diminutifs en *-lein* une valeur expressive que n'ont pas les diminutifs en *-chen* (2) ? quel parfum de noblesse se dégage pour lui des génitifs absolus comme *andæchtigen Schrittes*, que nous avons déjà signalés, et auxquels il confère manifestement une dignité toute spéciale ? Il y a là tout un mys-

posés, *der waldhornkundige Herr*, *der Zinsleinspicker*, *der sanftknisternde Papierblumenfrühling*.

(1) Comme, par exemple, la *wehrlose Herzensgüte* qui caractérise si joliment le caractère de la femme du forestier, dans *Dietegen*, et dont B. Auerbach admirait si fort la concision expressive. Cf. *die gedichteten Linien der italienischen Landschaft*, etc.

(2) Il semble véritablement que les diminutifs en *-chen* ne doivent guère marquer en général, chez Keller, — et quand l'euphonie ou l'usage ne restreint pas la liberté du choix, — que la petitesse de l'objet ; au contraire, les diminutifs en *-lein* confèrent à la chose signifiée quelque chose de plus intime, de plus intentionnellement rapetissé.

tère d'obscures prédilections dont il est bien malaisé de déterminer les raisons profondes (1), mais qui prouvent bien ici la vitalité, la personnalité du vocabulaire, l'attache ininterrompue des signes du langage avec les objets signifiés, qualités dont l'allemand moderne n'est pas trop abondamment pourvu.

Aussi n'est-il pas étonnant que la valeur expressive de la langue de Keller, reconnue et proclamée par les meilleurs juges, soit en réalité bien supérieure à sa correction grammaticale. Pas plus qu'il n'est puriste en matière de vocabulaire, l'auteur des *Nouvelles Zurichoises* n'est observateur impeccable des règles de grammaire et de syntaxe. La commodité, la valeur expressive et l'effet plastique de la langue lui importent plus que la rigoureuse observance des lois d'accord et de construction. En matière de syntaxe surtout, Keller, qui voit plutôt, semble-t-il, la chose signifiée et sa place dans l'idée que la forme grammaticale et son rôle dans la proposition, qui est d'ailleurs, comme Gœthe, un grand « amateur de relativité » dans le style, et préfère l'enchaînement des propositions et des fragments de phrases, avec les armatures de conjonctions qu'il suppose, à la juxtaposition pure et simple, est loin d'observer sans faillir les nécessités déterminées par la grammaire (2). Il est bon d'a-

(1) Citons encore quelques expressions préférées de Keller. Une formule éminemment narrative qui revient souvent sous sa plume, dans ses récits, surtout de 1870 à 1880, c'est *...gewærtig der Dinge, die da kommen sollten*, ou divers succédanés de cette locution : *harren der Dinge, die kommen sollten* ; *der weiteren Dinge gewærtig*, etc. — La forme superlative de l'adverbe *auf's beste*, à laquelle Gœthe préférait *bestens*, plus net et plus bref, est au contraire la favorite de Keller. — Dans ses vers, une expression relativement fréquente, c'est *kehren ein und aus*, sollicitée évidemment par la rime *Haus*. — Une construction élégante, souvent répétée dans *Martin Salander*, est l'attribution d'un pronom relatif à un pronom personnel qui le précède immédiatement : *Zum Glück fur sie, die furchtsam dastand.*

(2) Citons quelques fautes d'accord ou de flexion — (d'autres ont été rangées déjà parmi les provincialismes) : *ihres Kæmmerchen ; gewunken* au lieu de *gewinkt ; abgespiesen* pour *abgespeist* ; des attractions comme *der Teil des Volkes, das...* Notons l'emploi fréquent de *derselbe*, auquel les grammairiens donnent assez volontiers la chasse, et de *welcher*, auxquels ils recommandent si souvent de préférer *der* : aucun de ces mots, qui passent pour alourdir la phrase allemande, ne produisent dans la langue de Keller une impression de pesanteur : ils semblent plutôt en augmenter la sûre tranquillité. Un certain

jouter que, parfois, ces irrégularités de syntaxe, mises dans la bouche des personnages que l'auteur fait parler, contribuent à donner à leurs propos une certaine véracité, et que même survenant dans le texte du récit, comme un défaut soudain dans la trame d'une étoffe, elles ne vont pas sans produire, sur un œil préparé à ces infiniment petits du style, une imperceptible impression qui n'est pas, à le bien prendre, déplaisante.

Mais, à énumérer ainsi les détails de la langue de Keller, ne risque-t-on pas de laisser supposer que sa physionomie n'est faite que de singularité, de l'emploi ingénieux du provincialisme et de l'archaïsme, que le procédé y triomphe, combinant, en une mosaïque laborieuse, la force entière et drue des expressions élémentaires avec les termes qui possèdent, outre leur signification, une vertu suggestive complémentaire, ou avec ceux encore auxquels l'humeur de l'écrivain attribue une intention propre, — et que rien enfin ne doit être plus hétérogène qu'une semblable « écriture », enrichie, variée, illustrée par des recherches diverses d'expression ? Il faut donc ajouter expressément, — ce que révèle la lecture de la première page venue de l'œuvre de Keller — que l'individualité de l'écrivain rassemble et harmonise ces spontanés et multiples artifices, comme un miroir concentre des rayons épars, et que c'est un faisceau net et franc de lumière constante, non de clignotantes et papillottantes lueurs, qui rayonne de la prose de Keller. L'auteur des *Sept Légendes* sait d'ailleurs qu'il est des instants où tous les procédés

nombre de constructions, en revanche, sont nettement vicieuses, et ne s'expliquent que par le souci d'éviter une répétition de mots et d'employer à double fin une partie du discours. *Sie schien sich vor dem Fallen und jedes Wœrtlein zu fürchten...; als es dunkel und der Thee getrunken war ; ich bin seine Nachbarin... und ihm nachgelaufen ; nach Allem, was Albertus je erlebt oder ihn sonst betraf ; die schuldlose Anmut und ernsten Züge ; es konnte nicht abgestimmt und mussten die Weibel ausgesandt werden.* D'autres sont motivées par un souci instinctif de relativité : *aus welchem sie hastig ein Packet entnimmt, es œffnet und ein darin liegendes Papier entfaltet.* Dans *Martin Salander* se trouve particulièrement répété l'emploi d'une tournure moins fréquente dans les œuvres précédentes, un même verbe ayant à la fois pour compléments un substantif et une proposition : *ich wünsche glückliche Reise und dass es Ihnen wieder besser geht !*

de style ne seraient que balbutiement ou maniérisme à côté de la simple phrase dépouillée d'ornements, presque dénuée d'épithètes et d'adverbes, qui raconte des choses à qui suffit leur propre beauté. Cette simplicité supérieure à l'art, Keller l'a mainte fois réalisée : dans les passages les plus pathétiques de son œuvre, dans ses récits les plus vraiment objectifs, où il n'est que le narrateur des événements ou le rapporteur des actions, dans tel dénouement, d'une émotion profonde ou ingénue, comme la nuit d'amour désespérée de *Roméo et Juliette au village*, le suicide de la pauvre Régine, ou cette conclusion de l'*Epigramme* qui ravissait Paul Heyse jusqu'aux larmes ; dans les plus frais épisodes de l'histoire de jeunesse d'*Henri le Vert*, et dans les *Sept Légendes*, qui supportent la comparaison avec les plus illustres exemples du charme grave auquel peut atteindre la prose allemande.

A l'ordinaire, la langue de Keller est, par excellence, celle d'un *narrateur* humoriste et descriptif. Ce n'est point le style d'un réaliste, dont l'idéal est de n'avoir pas de style. On l'a fait remarquer à propos d'un des nôtres, la disparition du style c'est la perfection du style « dans les genres littéraires où il n'est point nécessaire, où il est bon que la personnalité de l'auteur n'apparaisse point... Là, c'est la réalité seule qui doit parler. C'est aussi les choses, même, qui doivent se présenter à nous telles qu'elles sont, c'est-à-dire telles que nous les verrions, telles que nous les avons vues, non telles qu'elles sont, déviées, déformées ou grossies, dans l'imagination d'un poète. Il ne faut pas qu'elles nous étonnent ; il faut que nous les reconnaissions, non qu'elles nous soient révélées... (1) ». Le mérite du style de Keller n'est point dans une impassibilité de ce genre, dans une impersonnalité absolue ; il tend au contraire à nous révéler les choses et ne se refuse point à ajouter, à la vision même que son talent descriptif et sa langue expressive savent évoquer, un élément personnel de poésie ou de comique. Mais ses meilleures pages sont des modèles de narration aisée, un peu lente comme il est naturel chez un écrivain qui ne sacrifie ni à l'effet dramatique

(1) E. Faguet, *Maupassant ; Rev. bleue*, 15 juillet 1893.

ni à l'élan lyrique la marche égale du développement épique. Ce n'est point un mérite si mince que cette sérénité dans la narration, que cette vertu d'aède heureux de dérouler sans trépidation l'enchaînement des épisodes, — surtout si l'on songe que la prose épique allemande s'abandonne trop souvent au lyrisme intempestif, au commentaire surabondant des événements qu'elle raconte, quand elle ne se laisse pas aller à l'exubérance des caprices de l'humour. Et c'est bien, — par-delà l'inquiétude ou le maniérisme, la recherche dramatique ou l'émotion lyrique des prosateurs allemands du siècle, — jusqu'aux romans et nouvelles de la maturité de Gœthe qu'il faut remonter pour trouver les véritables analogues de ce style sinueux, abondant et calme, charriant, comme un fleuve clair aux nombreux méandres, ses ondes paisibles où se mire, très légèrement déformé, un coin de la nature et de la vie humaine.

CHAPITRE VI

CONCLUSION

> Personne ne peut dépasser les bornes de sa propre époque, à moins d'être un héros...
>
> *Nouvelles Zurichoises*, p. 179.

Il semble que la renommée de Keller ait porté la peine des éléments assez dissemblables auxquels se ramène son génie. La notoriété d'un écrivain, d'un romancier surtout, s'accommode infiniment mieux d'une inspiration peu complexe, et comme d'une tonalité dominante et constante qui plaise à une catégorie déterminée de lecteurs, mais qui lui plaise absolument, et qui favorise cette « analogie extrême » dont parle E. Hennequin dans sa *Critique scientifique*, « entre les facultés d'un auteur et la moyenne de celles de la classe dans laquelle il est populaire ». Ici, au contraire, différentes parties du public se sont trouvées plus ou moins obligées de faire abstraction de quelques-unes de leurs ordinaires préférences pour accueillir dans leur sympathie le talent du romancier zurichois. Les critiques hostiles au romantisme, et avec eux, sans doute, les lecteurs amis de la réalité nue, lui ont reproché d'être ingénument retombé dans la manière et les procédés d'une époque littéraire qu'ils jugeaient abolie. Tel Allemand s'est trouvé offusqué de la saveur trop âpre de son helvétisme, tandis que les Suisses, par l'accueil exceptionnellement favorable qu'ils ont fait à quelques-unes de ses œuvres les plus locales, ont marqué qu'ils avaient, en somme, en moindre estime celles qu'entourait un plus large

horizon. La saine irréligion de Keller lui a certainement nui auprès des lecteurs piétistes, malgré la haute tenue morale de sa pensée, et les caprices déconcertants de sa fantaisie auprès des partisans d'un art plus uni et plus sobre. Et enfin, et surtout, chose grave pour un romancier, le grand public féminin n'a guère été conquis par cet humoriste qui ne campait dans son œuvre aucun héros absolument séduisant, qui laissait une place assez mince à la passion intégrale et absorbante, et conservait le plus souvent, dans les passages les plus propices au sentiment, quelque chose de sournois et de rentré... Si bien qu'à lire la série des articles consacrés par ses admirateurs à l'auteur d'*Henri le Vert*, on est surtout frappé de la doléance qui leur sert de préambule ordinaire : la constatation attristée d'une gloire insuffisante (1).

En revanche, l'élite lui fut vite acquise : depuis l'époque lointaine où Hoffmann de Fallersleben, de passage à Zurich, s'avisait de l'originalité du jeune poète inconnu, jusqu'aux jours du soixante-dixième anniversaire, où une adresse de félicitations enrôlait les noms les plus glorieux de l'Allemagne contemporaine, les délicats, les éclectiques, les amis du bien dire, ceux qui savent donner au poète, en quelque sorte, la collaboration de leur propre esprit et accepter le mieux ses invitations au rêve et à la pensée ; enfin, parmi les femmes, celles peut-être qui joignaient le plus, à la sensibilité féminine, ce que La Bruyère appelle « les qualités d'un honnête homme », — tous ceux-là furent ses fervents admirateurs. Et voici qu'un des plus pénétrants, parmi les écrivains qui se penchent sur l'âme collective des peuples et des temps, paraît admettre que l'œuvre de Keller est un des

(1) Cf. Brenning, qui souhaite en 1892 d'agrandir par son livre la *Keller Gemeinde*. Dans un article sur Heyse (*Nation*, 15 mars 1890), M. Harden constate encore et déplore la célébrité limitée « du grand écrivain suisse ». A plus forte raison les articles antérieurs de W. Scherer, de B. Auerbach, contiennent-ils des constatations analogues. Faut-il s'étonner que la *Littérature allemande* de R. Kœnig se juge quitte à l'égard de Keller après la phrase suivante: « Le talent de conteur fort agréable d'Edmond Hœfer, de Gottfried Keller et d'Ernest Wichert a trouvé l'approbation du public qui lit » ? Cette sèche et brève mention, qui ravale assez bas le talent de Keller, a été vertement relevée en Allemagne. C'est d'ailleurs un cas isolé dans les manuels d'histoire littéraire.

legs les plus précieux que la littérature allemande de ce siècle finissant laisse au siècle de demain (1).

Mais cette communauté des fidèles de Keller put tenir longtemps dans une étroite chapelle ; il n'y a que peu de temps qu'elle reflue vraiment sur le parvis. Il ne me semble pas douteux que les chances de survie de Keller dans les pays germaniques soient liées à une sorte de perfectionnement, d'émancipation du goût public. Il serait exagéré sans doute de se souvenir du bel adjectif de *gœthereif*, forgé par B. Auerbach pour désigner ceux qui sont mûrs pour l'intelligence de Gœthe, et de proposer une épithète analogue qui désignerait le degré de maturité et de compréhension nécessaire au lecteur qui s'approche de l'œuvre de Keller : et pourtant elle est de celles qui veulent particulièrement, chez ceux qui les lisent, une disposition préalable, un degré spécial de culture et d'expérience personnelle.

Peut-on admettre dès à présent, en se plaçant au point de vue purement littéraire, que l'œuvre de Keller ait enrichi d'un élément nouveau la galerie des types poétiques, la collection des êtres imaginaires qui, accueillis par un peuple, prennent une existence que bien des vivants pourraient envier? Assurément, Seldwyla et les Seldwylois sont en passe de détrôner les Schilda, les Abdère, les Kræhwinkel d'autrefois, avec leur population de sots et de naïfs, de faiseurs de projets, de cancans ou de courbettes, et fournissent aux écrivains allemands un terme de comparaison intelligible (2). L'ineffable Züs Bünslin des *Trois Justes* pourrait bien incarner décidément, de l'autre côté du Rhin, le type du bas-bleu inférieur dont la piètre littérature se compliquerait de médiocre phraséologie piétiste (3). Et le chevalier Zendelwald, prompt au

(1) Th. Ziegler, *Die sozialen und geistigen Strœmungen des XIX Jhts.* 1899.

(2) Cf. Fr. Pecht, *Aus meinem Leben*, I, p. 71, qui, ayant à décrire et à caractériser Constance et ses habitants tels qu'il les vit vers 1830, songe aussitôt aux Gens de Seldwyla. Ceux-ci ont servi, comme de juste, à illustrer et à historier nombre de divertissements, de fêtes et de kermesses à Zurich. Cf. par exemple la *Frühlings-Messe in Seldwyla* le 9 mars 1895, le *Seldwyler Wochenblatt*, etc.

(3) Dans une nouvelle de P. Heyse, *Emeren* (1887), le héros, un professeur il est vrai, en train d'analyser les sentiments que lui inspire une jeune fille entichée d'instruction, ne peut empêcher le souvenir de Züs Bünslin d'attiédir un peu une sympathie naissante.

rêve et lent à l'action, arrivant, comme on dit, après la bataille, illustre assez bien un défaut, qui n'est point sans bonhomie, du Sud de la Germanie (1). Pourtant, la part de l'individuel et de l'original, la singularité et presque le *tic* ont une telle importance dans la psychologie des personnages de Keller, que ces cas particuliers, vivant d'une vie intense, mais trop différenciés, allongeront sans doute de peu de lignes l'état-civil idéal que constituent les imaginations des poètes. Quant aux aventures que traversent ces amoureux ou ces ambitieux, ces chimériques ou ces humoristes, elles sont elles-mêmes si peu coutumières qu'on ne peut guère les prendre comme types des combinaisons possibles d'événements humains.

Pareille remarque s'impose au sujet de l'influence purement littéraire de Keller. Il est trop individuel, trop singulier de manière et de style pour faire vraiment école, pour creuser une ornière où s'engagent ceux qui viennent après lui, pour donner, par l'autorité de l'exemple, une nouvelle direction au roman, à la nouvelle, à la poésie de l'Allemagne contemporaine. On nous dit bien que la langue de C.-F. Meyer a subi l'influence du style de Keller (2), et c'est assez invraisemblable, ou que plus d'un écrivain, s'essayant à imiter l'art d'assembleur de mots qui le caractérise, n'arrive en somme qu'à singer « sa façon de tousser et de cracher (3) », et c'est plus admissible. Car la meilleure manière de lui ressembler serait, à le bien prendre, de ne pas vouloir l'imiter, et de s'efforcer d'être soi-même le plus ingénument possible : n'est-ce pas s'inscrire en faux contre un des caractères mêmes de l'humour que de prendre exemple sur un humoriste ? De fait, presque aucun des écrivains de l'Allemagne contemporaine n'a suivi les traces de Keller romancier (4). La plupart des représentants du roman réaliste ou idéaliste, psychologique

(1) Cf. une critique dramatique du *Mag. für Litt.*, 18 nov. 1893.

(2) Saitschik, *Meister der schweiz. Dichtung*, p. 268.

(3) Fæssler, *G. Keller*, p. 14.

(4) Dans Fr. Kirchner, *Gründeutschland*, ou dans l'Enquête littéraire instituée naguère par M. Curt-Grottewitz, le nom de Keller n'apparaît pas souvent, et n'est jamais associé à une tendance, à une orientation des lettres allemandes actuelles.

ou romanesque semblent procéder d'un tempérament dramatique ou lyrique plutôt que d'une inspiration de narrateur humoriste. S'il en est qui se rattachent à une pareille conception du style du roman, ce sont, comme Raabe, des écrivains qui n'appartiennent pas à la nouvelle génération et qui se sont formés surtout à l'école de Jean-Paul ; ou bien, comme J. Petri, mort avant d'avoir pu donner toute sa mesure, ou comme H. Hoffmann, ce sont des « jeunes » doués d'un tempérament analogue à cette combinaison de romantisme et de réalisme si éminente chez Keller. Mais quant à une influence artistique à proprement parler, il me semble difficile qu'on en distingue dès à présent les indices.

D'ailleurs, il faut bien l'avouer, ces pronostics de survie future et d'influence actuelle sont trop délicats, sujets à trop de chances d'erreur, à trop de dangers d'insuffisant recul et d'information défectueuse pour qu'il convienne de leur attribuer la moindre valeur prophétique. Il est possible, en revanche, de définir la place qui semble appartenir à Keller dans la littérature allemande, et aussi — bien que trop de raisons s'opposent à ce qu'il soit jamais adopté en dehors des limites de la Germanie — dans la littérature européenne. Nous avons cité déjà la thèse qui retrouve, dans les « forces sociales » manifestées par la littérature allemande, l'alternance continuelle de tendances individualistes et de tendances collectivistes. Les leçons de patriotisme et de solidarité qui émanent de l'œuvre de Keller poursuivent à leur façon l'enseignement de moralité altruiste dont la conclusion du *Second Faust* et les *Années de voyage de W. Meister* furent comme la leçon d'ouverture, et qui, plus ou moins explicite, se retrouve dans beaucoup des œuvres littéraires dont s'honore l'Allemagne du milieu du siècle. Patriotisme satisfait de frontières modestes, solidarité volontiers confinée au groupe social le plus proche, à la bourgade ou à la commune, mais qui n'en sont pas moins deux variétés de cette expansion collectiviste dont les formules ont succédé à l'idéal de culture individuelle du XVIIIe siècle. Et, tandis que, chez les écrivains de l'Allemagne proprement dite, les nouvelles tendances étaient contraintes de battre en brèche l'organisation poli-

tique du présent et de prendre des allures révolutionnaires, la prédication de Keller a pu presque toujours, grâce à l'état social de son pays, rester en quelque sorte purement psychologique et s'accommoder d'un conservatisme progressiste où la grande, la vraie réforme était celle qui faisait de l'individu un être plus apte à la vie commune, plus disposé à embrasser comme des lois de l'existence les nécessités que l'orgueilleux et le sot subissent comme des entraves.

Mais gardons-nous de transformer en sociologue conscient le conteur et l'humoriste que fut avant tout Gottfried Keller. N'oublions pas que la vie lui apparut non point réduite en idées exsangues et en données abstraites, mais colorée, animée de figures falotes ou gracieuses, réjouie ou attristée par le jeu des destinées humaines. Le « problème » et la « thèse » sont fréquents dans son œuvre ; mais, — sauf lorsqu'il y va de la question religieuse ou de l'éducation, — ils restent à demi dissimulés, cachés par les gestes de gens « auxquels il est arrivé quelque chose » et dont l'écrivain veut narrer les aventures. L'hérédité et le mariage eux-mêmes, sujets bien modernes pourtant, ne l'incitent point à exposer une doctrine. Aussi est-ce sans doute en songeant à cette sorte d'inconscience, de refus, tout au moins, de formuler abstraitement sa pensée, que Rosegger était tenté de comparer Keller « à une force naturelle ». C'est qu'il participe encore de l'ingénuité, de la faculté de sensation immédiate des gens du peuple ; et s'il ne s'est soucié que modérément des aspects nobles de la vie, qu'une certaine rudesse plébéienne le rendait peu apte à goûter et à peindre, s'il n'a point fait une place éminente aux conflits élégants de passions que ne comportait guère l'origine moyenne des personnages et des milieux, il a su en revanche, sans imposer d'ailleurs à la réalité un faux idéalisme, dégager la poésie et la beauté que peuvent contenir, pour ceux qui savent les découvrir, les destinées les plus humbles et les conditions les moins raffinées. De même, sans tomber dans la fade berquinade, il est resté optimiste convaincu, persuadé que les actions humaines portent en elles leur châtiment ou leur récompense, et que l'homme est essentiellement perfectible, et qu'il n'est point de meilleure école que la vie elle-même....

Tel qu'il est, avec ses défauts évidents, le manque de goût, la bizarrerie, l'arbitraire dans la conduite de ses récits, et bien qu'il ne se serve point du dialecte, il mérite d'être rapproché des écrivains humoristes et réalistes dont la gloire est en partie engagée dans les manières et les mœurs de leur pays, et même de leur district, les Burns, les Hebel, et surtout les Reuter et les Groth, d'autres encore que nous avons eu l'occasion de citer au cours de cette étude. Ils se trouvent au confluent du réalisme instinctif qui n'a point besoin de formules esthétiques pour se manifester chez des écrivains encore proches du peuple, et du large courant de rénovation littéraire qui, depuis la fin du siècle dernier, a rompu tant de digues et fécondé tant de champs. Ils sont, d'ailleurs, plutôt que des réalistes proprement dits, des humoristes, et il est possible que leur renommée souffre, en dehors des pays où ils peuvent être tout à fait appréciés, d'un caractère qui les rend plus séduisants dans ces pays eux-mêmes. Pour ne rien dire de l'efficacité inhérente au style et à la langue, qui disparaît dans la traduction, l'humour se prête plus mal qu'une autre conception artistique à être apprécié des lecteurs étrangers; tant d'harmoniques subtiles vibrent en même temps que la note donnée par l'écrivain humoriste, qui restent imperceptibles à l'auditeur non préparé ! Aussi, ne nous étonnons point si le « cas » de Keller a paru plus curieux que sympathique à des lecteurs français et anglais, et si les critiques qui parlaient de lui se croyaient obligés d'insister sur ses côtés déconcertants : Camille Selden terminant son analyse d'*Henri le Vert* par un *De profundis* ironique; Mme Freiligrath-Kroeker comparant, pour prévenir les lecteurs anglais, la bizarrerie de Keller à la singularité de George Meredith ; M. Bourdeau, dans un article très avisé, d'ailleurs, de l'originalité de Keller, attribuant la « popularité » de ses nouvelles au goût des Allemands pour le « comique qui s'enfle jusqu'à la bouffonnerie (1) ».

(1) Il est curieux de noter que, de tous les pays non allemands, le plus hospitalier aux traductions de Keller semble être le Danemark, et il serait intéressant de rechercher les raisons de cette particularité. D'ailleurs, ce fut M. Brandes lui-même qui fit au romancier zurichois, en 1875, l'honneur de le présenter au public danois (*Schweitsernoveller*).

Pourtant, et bien que l'œuvre de Keller ne soit sans doute point destinée à devenir propriété commune de la culture occidentale, il n'est pas que le petit greffier contonal de Zurich n'ait sa place dans la littérature européenne. D'abord, *Henri le Vert* est un des spécimens les plus typiques de l'*Erziehungsroman*, du roman d'apprentissage si caractéristique de la mentalité germanique ; et, continuant une chaîne dont les générations successives ont forgé les anneaux (1), il intéresse ainsi, en quelque sorte au second degré, l'évolution des idées en Europe. De plus, la pensée dominante de l'œuvre de Keller n'est point un phénomène isolé qu'on ne puisse rattacher ou opposer aux idées maîtresses du siècle. Elle concourt à sa façon à ce qu'on pourrait appeler « l'opposition au superhomme », s'il n'y avait quelque sophisme à se servir d'une conception dont Nietzsche ne voyait la réalisation possible que dans un avenir indistinct, pour désigner le faux « instinct de puissance » qui s'est exacerbé dans notre siècle. Grâce à l'émancipation du *moi* qui fut le principe du romantisme (2), aux leçons d'énergie proposées par les fortunes surprenantes de l'ère napoléonienne, et, si l'on veut, au subjectivisme transcendantal de la métaphysique allemande, la conscience des droits qu'a l'individu vis-à-vis de la société et des devoirs qu'il a envers lui-même, la tendance de l'homme à s'élever, à s'exalter vers le type idéal qui lui semble la réalisation intégrale de ses facultés, — toutes ces formes, insinuées ou proclamées, de l'ambition individuelle, se sont affirmées avec une autorité plus ou moins intense dans la littérature. Les poètes du romantisme s'indignèrent « contre une destinée qui ouvre aux aspirations des hommes la carrière et l'espace sans limites, pour les briser à deux pas de l'entrée contre une misérable borne qu'ils ne voyaient pas ». La plainte de Werther se heurtant aux limitations de la vie,

(1) « Pour apercevoir d'un coup d'œil d'ensemble l'histoire du roman allemand au XIXe siècle, il faut, dit M. Max Koch, considérer les *Epigones* d'Immermann comme le trait d'union significatif entre *Wilhelm Meister* d'un côté, *Marteau et Enclume* de Spielhagen et *Henri le Vert* d'autre part. » (Préface à *Münchhausen* dans la collection Kürschner). Nous avons cité déjà M. Th. Ziegler.

(2) Cf. F. Brunetière, *Évolution de la poésie lyrique*.

ou trahi par ses propres forces, a retenti, plus profonde et plus sonore, parmi les générations nouvelles : car, pour un Don Juan, pour un Julien Sorel, pour un Rastignac, vraiment doués pour la conquête et la proie, combien de natures problématiques dont l'ambition est mal servie par les facultés ou desservie par la sensibilité ! Pour un Faust aidé par Méphistophélès, pour un Aladdin possesseur de la lampe merveilleuse, combien d'énergies défaillantes, de médiocres héroïsmes, d'essors vite haletants !

Aussi voyons-nous, à côté de l'exaltation de l'individu par la littérature, une dépréciation parallèle du *moi,* des tendances et des ardeurs égotistes. Des expériences douloureuses aboutissent à la résignation, et Frédéric Moreau, dans l'*Éducation sentimentale*, souhaite « une vie somnolente, passée à l'ombre du toit natal avec des cœurs ingénus » ; des carrières trop hâtives d'« arrivistes » se terminent dans le sang, et le Tito Melema de George Eliot, d'abord séduisante figure d'homme de la Renaissance, finit comme un vulgaire traître de mélodrame. Les femmes ne sont pas épargnées ni la Rebecca Sharp de Thackeray, ni Mme Bovary, ni tant d'*Ueberweib* de la littérature moderne. Souvent, l'enseignement est moins rude, attristé par de moins cruelles banqueroutes. Tennyson, dans *Maud*, ne fait trouver le repos de l'âme à son héros que le jour où il éprouve un sentiment qui le lie au reste de sa nation ; et le poète lui-même, encore dolent d'un deuil terrible, sent, dans *In memoriam*, le calme, sinon l'oubli, pénétrer son cœur en même temps que la conscience qu'il est d'autres afflictions que la sienne. George Eliot insinue dans *Silas Marner* que les tâches humaines se valent, peut-être, pour satisfaire le besoin d'énergie de l'individu, car « l'œuvre de chacun, poursuivie continuement, tend à devenir une fin en elle-même, et à faire comme un pont par-dessus les brèches cruelles de la vie » ; et, dans *Middlemarch*, elle assure que « le génie consiste à faire, non point n'importe quoi en général, mais quelque chose en particulier », conférant ainsi aux plus humbles besognes bravement accomplies la dignité d'appellation réservée d'ordinaire aux œuvres de domination, de conquête et de magnificence. Gustave

Freytag, dans *Doit et Avoir*, suggère un anoblissement analogue, si l'on peut dire, de la médiocre existence d'un commerçant. Et, tandis que Carlyle, — non sans réserver d'ailleurs ses plus rudes coups de boutoir à toutes les fausses manifestations de l'énergie et aux contrefaçons du génie, — proclame que l'humanité ne vaut que par ses héros, Bulwer-Lytton suppose, dans sa *Race future*, un état social tellement parfait qu'il ignore jusqu'à la signification même du mot de « grand homme ».

Dans cet assaut livré, au nom de l'ancienne morale ou de la solidarité sociale, du simple bon sens ou des doctrines littéraires, de « la religion de la souffrance humaine » ou de la philosophie, à l'un des principes mêmes du romantisme, on a vu quels sont les adversaires et les armes ordinaires de Keller. Il s'est attaqué de préférence aux aspects inférieurs de l'instinct de puissance, aux illusions de la vanité, aux sophismes de la prétention, aux énergies injustifiées des chimériques qui s'imaginent être des *Uebermensch* au petit pied. Il a, sans colère, rappelé ses originaux à tout prix à la loi commune du travail. Il a fait sentir à ses chercheurs d'idéal que des tâches prochaines les réclamaient, et démontré à ses ambitieux d'héroïsme qu'accepter les nécessités de la vie ne diminuait point la valeur de l'individu. Mais comme il a su, le plus souvent, tourner en dérision ses personnages sans les rendre indignes d'estime, il a concilié la dure leçon qu'il avait à dire avec l'optimisme d'une philosophie qui ne doutait pas de la perfectibilité humaine. Surtout, il a réussi, dans ses meilleures pages, à faire saillir la beauté, à évoquer le séduisant mystère qui se cachent, pour qui sait les chercher, au fond des manifestations les plus normales et les plus humbles de la vie.

APPENDICE

I

BIBLIOGRAPHIE

La *Gottfried Keller-Bibliographie* de Baechtold (1897) donne la liste complète de toutes les productions imprimées de Keller, et, le cas échéant, l'indication des principaux articles de journaux et revues qui s'en occupèrent. Il s'agit ici plutôt des sources de chaque chapitre que d'un répertoire complet.

PARTIE BIOGRAPHIQUE

Jakob Baechtold, *Gottfried Kellers Leben. Seine Briefe und Tagebücher :* I, 1819-1850 ; II, 1850-1861 ; III, 1861-1890. Berlin, 1894-1897.

Le même ouvrage, réduit au cadre biographique, a paru en 1899.

Jakob Baechtold. — Article complémentaire dans la *Neue Zürcher Zeitung*, 7 déc. 1893 et jours suivants.

G. Keller, *Der grüne Heinrich*, 1854-1855 et 1879-1880.

Briefwechsel zwischen G. Keller und Fr. Th. Vischer ; Deutsche Dichtung, 1891.

Aus G. Ks Briefen an J. Baechtold, mitget. von E. Schmidt ; *Deutsche Rundschau,* oct. 1898.

Selbstbiographie aus dem Jahre 1847 (autobiographie restée manuscrite, publiée par Baechtold dans le *Sonntagsblatt* du *Bund*, 2 janvier 1897).

Autobiographisches (1876); *Die Gegenwart*, X et XI; *Nachgel. Schr. und Dicht.*, p. 7 sqq.

Selbstbiographie (1889); *Chronik der Kirchengemeinde Neumünster; ibid.*, p. 1 sqq.

Notice biographique dans Rob. Weber, *Die poetische Nationalliteratur der deutschen Schweiz*, 1867; 3e vol.

Adolf Frey, *Erinnerungen an G. K.*, 2e éd. 1893.

C.-F. Meyer, *Erinnerungen an G. K.; Deutsche Dichtung*, 1 oct. 1890.

W. P. (Petersen), *Erinnerungen an G. K.; Gegenwart*, 24 juin 1893.

E. M., *G. K. in München; Neue Zürcher Zeitung*, 11 déc. 1890.

(Anonyme) *G. K. nach seinen Briefen und Tagebüchern; Deutsche Dichtung*, 1895.

O. Brahm. *G. K. Sachliches und Persönliches*. Feuilleton de de la *Frankfurter Zeitung*, 2 mars 1894.

Das Testament G. Kellers nach einem Stenogramm.

Neue Zürcher Zeitung, 1890, *passim*.

Jul. Froebel, *Ein Lebenslauf*. 1890.

W. Buchner, *Ferdinand Freiligrath, ein Dichterleben in Briefen*. 1882.

Ad. Strodtmann, *Dichterprofile* I. (G. Herwegh). 1879.

C. Widmer, *Wilhelm Baumgartner, ein Lebensbild*. 1868.

Fr. Merkel, *Jakob Henle, ein deutsches Gelehrtenleben*. 1891.

Ad. Stern, *Hermann Hettner*. 1885.

J. Moleschott, *H. Hettners Morgenroth*. 1883.

W. Bolin, *L. Feuerbach, sein Wirken u. seine Zeitgenossen*. 1891.

Jul. Rodenberg, *Erinnerungen aus der Jugendzeit* (*Deutsche Rundschau*, 1897).

Th. Fontane, *Chr. Fr. Scherenberg und das litterarische Berlin von 1840 bis 1860*. 1885.

L. Pietsch, *Wie ich Schriftsteller geworden bin.* 1893.
F. Wehl, *Zeit und Menschen.* 1889.
H. Wachenhusen, *Aus bewegtem Leben.* 1890.
Varnhagen von Ense, *Denkwürdigkeiten* et *Tagebücher.*
Th. Zolling, *Rich. Wagner und G. Herwegh (Die Gegenwart*, 1897).
W. Lang, *Fr. Th. Vischer* (*Deutsche Rundschau*, 1889).
G. Semper : *ein Bild seines Lebens und Wirkens.... von* Hans Semper. 1880.
G. Jellinck, *A. Exner, ein Vorwort zu seinem Gedæchtnis; Biogr. Blætter*, 1895.
P. Schütze, *Theodor Storm, sein Leben und seine Dichtung.* 1887.
A. Fleiner, *Arnold Boecklin und Gottfried Keller; Neue Zürcher Zeitg.*, oct. 1897.

HENRI LE VERT

Der grüne Heinrich, Roman. 1854-1855.
Varnhagen von Ense, *Denkwürdigkeiten und vermischte Schriften, VIII*, p. 492.
W. Schulz. — *Blætter fur literar. Unterhaltung*, 13 sept. 1855.
Herm. Hettner. — Lettres à G. Keller du 19 fév. 1854 et du 11 juin 1855 (B. II).
Kreyssig, *Vorlesungen über den deutschen Roman der Gegenwart*, p. 137 sqq.
C. Selden. — *Revue moderne*, 1865, vol. 33, p. 269.
R. Prutz. — *Deutsches Museum*, 1854, p. 771 ; 1855, p. 111.

Der grüne Heinrich, Roman. *Neue Ausgabe in vier Bænden*, 1879-1880.
O. Brahm. — *Deutsche Litteraturzeitung.* 1880, I. p. 430.
O. Brahm. — *Deutsche Rundschau*, 1880, XXV, p. 466.
Fr. Mauthner. — *Berl. Tageblatt*, 1880, n° 510.
P. Nerrlich. — *Im neuen Reich;* 1881, XI, p. 273.

LES GENS DE SELDWYLA

Die Leute von Seldwyla, Erzæhlungen. 1856.

R. Prutz. — *Deutsches Museum*, 14 août 1856.

Treitschke. — *Preussische Jahrbücher,* 1860, nº 5, 70-87, (reproduit depuis dans le 4e vol. des *Hist. und polit. Aufsætze*).

(Karl Gutzkow). — *Unterhaltungen am hæusl. Herd,* 1856, p. 591.

B. Auerbach. — *Allgem. Zeitung*, 17 avril 1856. *Beilage.*

Die Leute von Seldwyla, Erzæhlungen. *Zweite vermehrte Auflage in vier Bænden*, 1874.

E. Kuh. — *Wiener Abendpost*, 1874, nº 296.

B. Auerbach. — *Deutsche Rundschau*, 1875, IV.

Rosegger. — *Literaturblatt der Grazer Tagespost*, 1874, nº 15; 1875, nº 6.

(H. Grimm). — *Preussische Jahrbücher*, 1874, p. 105.

Melchior Schuler, *Die Thaten und Sitten der Eidgenossen.* 1842.

A. E. Biedermann, *Heinrich Lang*, 1876.

SEPT LÉGENDES

Sieben Legenden. 1872.

B. Auerbach. — *Beilage zur Allgem. Zeitung*, 1872, nº 101.

W. Scherer. — *Wiener Presse*, 16 mai 1872 (*Vortræge und Aufsætze*, p. 397).

J. Stiefel. — *Neue Freie Presse*, 1872, nº 2776.

K. B. — *Mag. f. d. Lit. des Auslands*, 29 juin 1872.

F. Kurnberger. — *Literarische Herzenssachen.* 1877.

Acta Sanctorum : 6 février ; 2 avril.

Legenda Sanctorum : Nativité et Assomption.

Kosegarten, *Legenden.* 1804; 2e édition. 1810.

A. Mussafia, *Studien zu den mittelalterlichen Marienlegenden.* 1887-1888.

NOUVELLES ZURICHOISES

Züricher Novellen. 1878.

W. Scherer. — *Deutsche Rundschau,* XVII, p. 324 sqq.

(Baechtold) — *Beilage n° 66 zur Augsb. Allg. Ztg*, 7 mars 1878.

Ch. Grant. — *National Review*, 1883. II, p. 168.

R. R(uegg), *Das Fæhnlein der Sieben Aufrechten* (*Züricher Post*, 29 mars 1891).

Voegelin, *Das alte Zürich.*

J. A. Schleicher, *Ueber Meister Hadlaubs Leben und Gedichte* (Dissert. Bonn., 1888).

David Hess, *Salomon Landolt, ein Charakterbild nach dem Leben.* 1820.

L'EPIGRAMME

Das Sinngedicht. 1882.

Fr. Spielhagen. — *Westermanns Monathefte*, 1882, t. LII, p. 405 sqq.

P. Schlenther. — *Tribüne* (Berlin), 11 déc. 1881.

J. V. Widmann. — *Bund*, 1881, n°s 336-337.

Laura Marholm, *G. K. als Frauenschilderer = G. K. und die Frauen* (*Wir Frauen und unsere Dichter.* 1895).

F. Wichmann, *G. Ks Frauengestalten.* (*Deutsches Dichterheim*, 1894, n° 14.)

MARTIN SALANDER

Martin Salander. 1886.

J. V. Widmann. — *Bund*, 1886, n°s 347-348.

Th. Zolling. — *Gegenwart,* 1886, n° 52.

P. Schlenther. — *Deutsche Rundschau*, t. LI, p. 149 sqq.

M. Necker. — *Grenzboten*, 1887, I, p. 272 sqq.
E. Schmidt. — *Deutsche Litteraturzeitung*, 1887, n° 14.
Fr. Mauthner. — *Nation*, 1887, n° 17.

POÉSIES

Lieder eines Autodidakten (*Deutsches Taschenbuch*, I. 1845).
Ein und zwanzig Liebeslieder (*Deutsches Taschenbuch*, II. 1846).
Gedichte. 1846.
Neuere Gedichte. 1851.

Après cette date, les poésies paraissent dans divers périodiques, en particulier le *Deutscher Musenalmanach*, jusqu'à :

Gesammelte Gedichte, 2 vol. 1883.
(A. Ruge), *Die politischen Lyriker unserer Zeit*. 1847.
(Anonyme) — *Blætter fur lit. Unterhaltung*, 1 et 2 nov. 1846.
(Anonyme) — *Schweizerischer Republikaner*, 26 juin 1846.
(Anonyme) — (*W. Menzel's*) *Literaturblatt auf das Jahr 1847*.
O. Brahm. — *Deutsche Rundschau*, 1883, t. XXXVII.
P. Schlenther. — *Deutsche Litteraturzeitung*, 1883, p. 178 sqq.
P. Nerrlich. — *O. Sievers Akad. Blætter*, 1884, p. 173 sqq.
E. Ziel. — *Allgem. Zeitung*, 1884, n° 71 (reproduit dans les *Litterarische Reliefs*, I, 1888).
(Anonyme) — *Grenzboten*, 1883. IV, p. 674 sq.
J. Hackert. — *Die Gesellschaft*, juin 1885.
(Anonyme) — *Demokratische Blætter*, 1886.
Jean Hoinville, *Zwei Zürcher Lyriker*, 1886.
A. Biese, *Lyrische Dichtung und neuere deutsche Lyriker*. 1896.
O. Ernst, *Buch der Hoffnung*. 1896.

L'HELVÉTISME

J. Baechtold, *Geschichte der Deutschen Literatur in der Schweiz*. 1892.

Moerikofer, *Die Schweizerische Literatur des XVIII Jhts.* 1861.

R. Saitschik, *Meister der Schweizerischen Dichtung des XIX Jahrhundert*. 1894.

R. Weber, *Die poetische Nationalliteratur der deutschen Schweiz*. 1867.

M. Reymond. — *Zwei Schweizerische Dichter. (Deutsche Illustr. Zeitg.* 1884, p. 443 sqq.*)*

M. Bernays, *Deutsche Literatur in der Schweiz* (*Schr. z. Krit. und Literaturgesch.*).

G. Keller, Etudes sur *J. Gotthelf, N. Manuel, H. Leuthold,* etc. dans les *Nachgel. Schriften und Dichtungen.*

Osenbruggen, *Die Schweizer, daheim und in der Fremde.* 2e *Aufl.* 1875.

Hans Hochfeldt, *Psychologisches und Physiologisches aus der Deutschen Schweiz*. 1898.

G. Meyer von Knonau, *Gemælde der Schweiz : der Canton Zurich*. 1844.

A. Birlinger. — « *Alemannia* », *passim.*

Wilser, *Schwaben und Alemannen* (*Alemannia* XXIII).

Krauss, *Schwæbische Litteraturgeschichte,* I. 1897.

V. Rossel, *Histoire littéraire de la Suisse romande*. 1889.

Ph. Godet, *Histoire littéraire de la Suisse française*. 1890.

L. Tobler, *Ueber Schweizerische Nationalitæt* (*Die Schweiz*. 1861).

LE ROMANTISME

G. Keller, *Die Romantik und die Gegenwart,* B. I, p. 455.

R. Haym, *Die romantische Schule*. 1870.

G. Brandes, *Die romantische Schule in Deutschland*. 1887.

J. O. E. Donner, *Der Einfluss W. Meisters auf den Roman der Romantiker.* (Dissert. Helsingfors, 1893.)

H. Cardanus, *Die Mærchen Cl. Brentanos.* 1894.

J. Minor, *Tieck als Novellendichter* (*Akad. Blætter*, 1884).

G. Ellinger, *E. T. A. Hoffmann.* 1894.

LE SENS DE LA VUE

L. Arréat, *Psychologie du Peintre.* 1892.

C. Brun, *G. Keller als Maler.* (*Neujahrsblatt der Stadtbibliothek Zurich*, 1894.)

J. Proelss, *G. Keller als Maler.* (*Vom Fels zum Meer*, 1er mai 1890.)

H. E. v. Berlepsch, *G. Keller als Maler.* 1895.

Ed. Zetsche, *G. Keller als Maler.* (*Biogr. Blætter*, 1895, p. 422.)

K. Zuppinger, *G. Keller als Maler.* (*Gegenwart*, 1896, n° 19.)

Etudes de L. Mabilleau sur *Victor Hugo*, de Larroumet sur *Jules Breton*, de René Bazin sur *Fromentin.*

Katalog der Gottfried Keller Ausstellung im Helmhause, juillet 1893.

L'HUMOUR

Jean-Paul, *Vorschule der Æsthetik.*

Thackeray, *The English Humourists.*

Lazarus, *Das Leben der Seele. I.*

W. S. Lilly, *Four English Humourists of the XIXth Century.* 1895.

Stapfer, *Molière et Shakespeare.* 1887.

Les ouvrages ou études de Firmery sur *Jean-Paul*, de Scherer sur *Laurence Sterne*, d'Angellier sur *Burns*, de Macaulay sur *Addison*, de G. Eliot sur *Heine*, etc.

Taine, *Littérature anglaise*, *passim.*

Les principaux ouvrages d'esthétique.

LE STYLE ET LA LANGUE

Schweizerisches Idiotikon (en cours de publication).
H. Blümner, *Zum Schweizerischen Schriftdeutsch*. 1892.
Th. Matthias, *Sprachleben und Sprachschæden*. 1892.
G. Wustmann, *Allerhand Sprachdummheiten*. 1891.

CONCLUSION

Histoires de la littérature allemande de J. Schmidt, Gottschall, Wackernagel, Weitbrecht, O. von Leixner, Stern, Wolff, Kurz, Hirsch, etc., etc.
H. Mielke, *Der deutsche Roman des XIX Jhts*. 1890.
Fr. Th. Vischer, *G. K. : eine Studie* (*Altes und Neues*, II), écrit en 1874.
E. Brenning, *G. K. nach seinem Leben und Dichten*. 1892.
F. Mauthner, *Von Keller zu Zola*. 1887.
O. Brahm, *G. Keller, ein literar. Essay*. 1883.
Ad. Frey. — *Deutsche Dichtung*, octobre 1890.
C. W. Kambli, *G. K. nach seiner Stellung zur Religion*, etc. 1891.
O. Fæssler, *Drei Essays* (*Keller-Lenau-Der Stil*). 1897.
Ad. Stern. — *Grenzboten*, 1880, III u. IV.
Ad. Stern. *Studien zur Litteratur der Gegenwart*. 1895.
J. Maehly. — *Gegenwart*, 1890, n° 35.
Max Harden. — *Nation*, 19 juillet 1890.
Moritz Necker. — *Blætter für literar. Unterhaltung*, août 1897.
M. R. von Stern. — *Literar. Bulletin der Schweiz*, *passim*.
Th. Ziegler, *Die geistigen und socialen Strœmungen des XIX Jhts*. 1899.
Kuno Francke, *Social Forces in German Literature*. 1896.
Fr. Kirchner, *Gründeutschland*. 1893.
Kurt Grottewitz, *Enquête über die Zukunft der deutschen Litteratur* (*Magazin*, 1892).

II

QUELQUES VERS INÉDITS

ÉCRITS PAR KELLER DANS DES LIVRES DE SA BIBLIOTHÈQUE

Deutscher Musenalmanach, 1859 (sur une page de garde en papier glacé).

Auf dies schœne Glanzpapier
Wahrlich muss man etwas schreiben;
Kœnnte ich dem Bücherschrænkchen
Einer Schœnen dieses Büchlein einverleiben,
Schrieb' ich ihren Namen hier.
Doch weil auf dem Sündenbænkchen
Ich so ganz allein muss sitzen,
Helf' ich mir mit schlechten Witzen,
Schreibe Worte ohne Wahl,
Und das Buch les' ich einander Mal!

Même publication, 1858.

Die Bæchlein fliessen, es schwellet der Strom,
Die Wasser rauschen vorüber.

Même publication, 1853.

Dies Buch ist besser als sein Ruf,
Der lange schon verloren;
Die Gunst, die zehnte Muse, schuf
Nicht dran, drum bleibt es todt geboren.

Même publication, 1854.

Sind erst hundert Jahre vorüber,
Wird dies Büchlein nærrisch dünken.
Selbe, die dann an der Sonne
Stehen und das Leben trinken,
Werden sie wohl Bærte tragen,
Und am Hemd, was für' nen Kragen?

III

GOTTFRIED KELLER

EN LANGUE FRANÇAISE

TRADUCTIONS

Les Gens de Seldwyla (premier volume), traduction James Guillaume ; Neuchâtel, 1864.

Seldwyla (réédition du précédent) sans nom de traducteur ; Paris, Neuchâtel et Genève, 1882.

L'habit fait l'homme, nouvelle. *Revue suisse*, 1873, tome 48.

De la mort à la vie [*Dietegen*]. *Revue Suisse*, 1873, tomes 48 et 49.

Le Chat Spiegel, conte fantastique par G. Keller, traduction libre de l'allemand par R. W. *La Suisse*, 1864.

Dame Amrain et son plus jeune fils, traduit librement de l'allemand par R. W. *La Suisse*, 1864.

Roméo et Juliette au village. *Revue germanique*, 1858, tome I.

Roméo et Juliette au village. Petite collection « Chardon bleu » ; Paris.

La petite légende de la danse (mais la première partie seulement, jusqu'à l'installation de sainte Muse au Paradis). *Revue suisse*, mai 1872.

Frère Eugénius. [*Eugenia*] (traduction encadrée dans une étude critique sous le titre : *Légendes humoristiques d'un conteur allemand*). *Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1872.

Le Drapeau des Sept Champions, traduction par Alexandre Daguet. *La Suisse*, 1864.

Le Drapeau des Sept, feuilleton de la *République Française* (27 mars-14 avril 1878).

Le Guidon des Sept Braves. Bibl. univ. et revue suisse, 1897.

Le Bailli de Greifensee. Bibl. univ. et revue suisse, 1895.

Ursule. Bibl. univ. et revue suisse, 1897.

Une poésie dans les *Etrangères* d'Amiel (*Dans la Forêt*), parmi les *Rhythmes nouveaux*, LIV.

Quatre poésies dans *Mezza Voce* de F. Baldenne (*Nuit d'hiver*, *Veillée des Roses, Sérénade à une abandonnée*, *La Disparue*).

Le fragment dramatique *Thérèse*, traduit par M. B. Bouvier, a été l'objet d'une lecture accompagnée d'un commentaire dans l'*Aula* de l'Université de Genève, février 1893.

ÉTUDES CRITIQUES

C. Selden, *Vie et Aventures du Vert Henri. Rev. moderne*, 1865, tome 33.

Ph. Chasles, *L'Allemagne au XIXe s.; la littérature pastorale, rustique et populaire ;* Paris, 1861.

J. Bourdeau, *Humoristes et Conteurs allemands : G. Keller. Rev. des Deux-Mondes,* 15 févr. 1885.

Ed. Rod, *G. Keller et Roméo et Juliette au village. — Journ. des Débats*, 26 sept. 1895, édition rose

Th. Droz. — *Semaine littéraire* de Genève, 1894; série d'articles sur les écrivains de la Suisse allemande.

M. M. — *Journ. des Débats*, 15 août 1895, éd. blanche.

G. Vallette. — *Semaine littéraire*, 23 et 30 nov. 1895, 28 août 1897.

Sigm. Schott, *Les Romanciers modernes de l'Allemagne.* Francfort, 1888.

Si l'on ajoute à ce petit nombre d'études les indications et renseignements (parfois erronés, comme dans Vapereau et de Gubernatis) renfermés dans les dictionnaires et les correspondances allemandes ou suisses de revues ou jour-

naux, les mentions du nom de Keller dans des articles de Saint-René Taillandier, Th. de Wyzewa, G. Art, etc., et enfin le peu qu'en disent quelques manuels classiques, on aura épuisé à peu près la bibliographie française de Keller. Et il est assez naturel qu'à la mort de l'écrivain zurichois, le correspondant parisien de la *Neue Zürcher Zeitung* (21 juillet 1890) ait constaté que les journaux de Paris signalaient cette nouvelle parmi leurs télégrammes, « mais que la minorité seulement des lecteurs en comprenait la signification ».

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE I

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre Premier. — Enfance et Adolescence. 1
Chap. II. — Les années problématiques 47
Chap. III. — Le séjour d'Allemagne. 83
Chap. IV. — Henri le Vert 129
Chap. V. — Les Gens de Seldwyla 157
Chap. VI. — Fonctionnaire et Poète. 201
Chap. VII. — Sept Légendes 229
Chap. VIII. — Nouvelles Zurichoises 251
Chap. IX. — L'Épigramme. 287
Chap. X. — Martin Salander 311
Chap. XI. — Les Poésies. — Les dernières années 339

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre Premier. — L'helvétisme 377
Chap. II. — Le romantisme 397
Chap. III. — Le sens de la vue 417
Chap. IV. — L'humour 437
Chap. V. — Le style et la langue 463
Chap. VI. — Conclusion. 483

APPENDICE

Bibliographie 493
Quelques vers inédits 503
Keller en langue française 505

NANCY. — IMPRIMERIE A. CRÉPIN-LEBLOND.

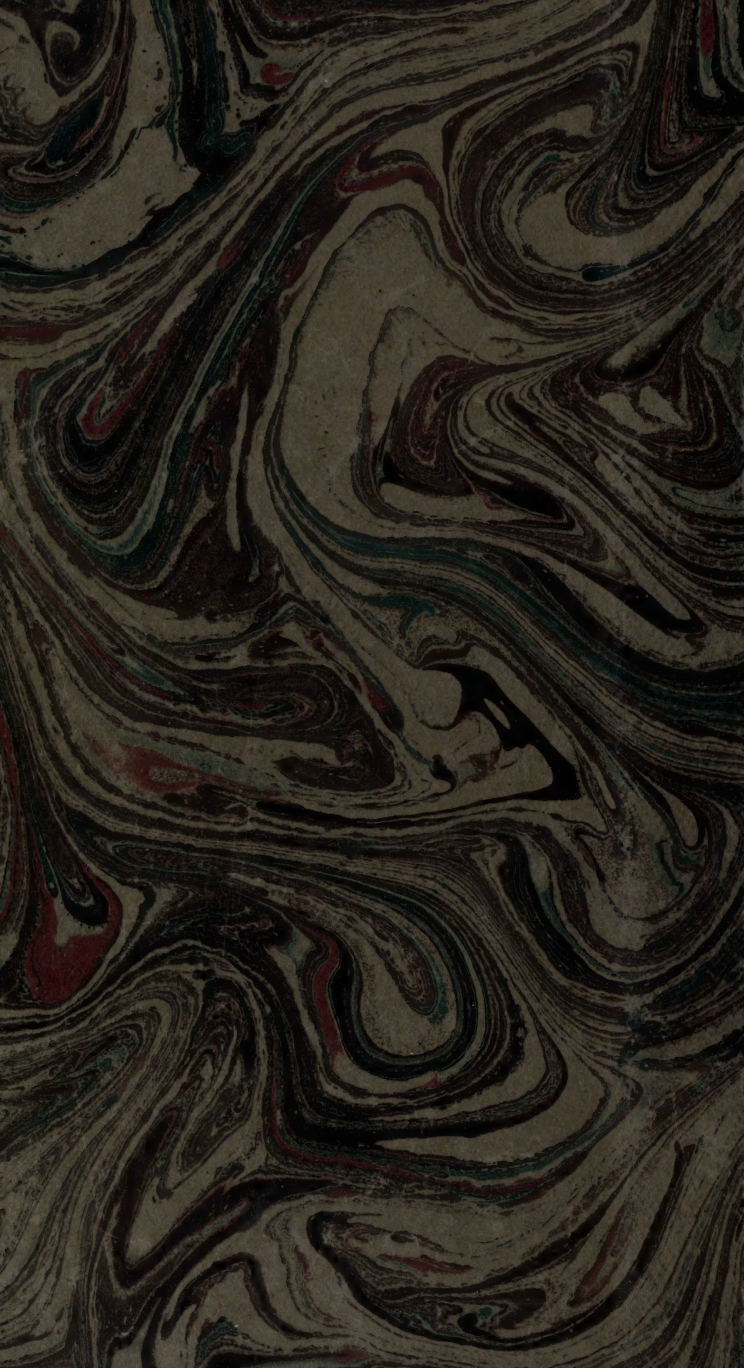
3
0
7

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

381493

Keller, Gottfried
Baldensperger, Fernand
Gottfried Keller, sa vie et ses oeuvres.

PQ
K297
.Ybal.2